



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

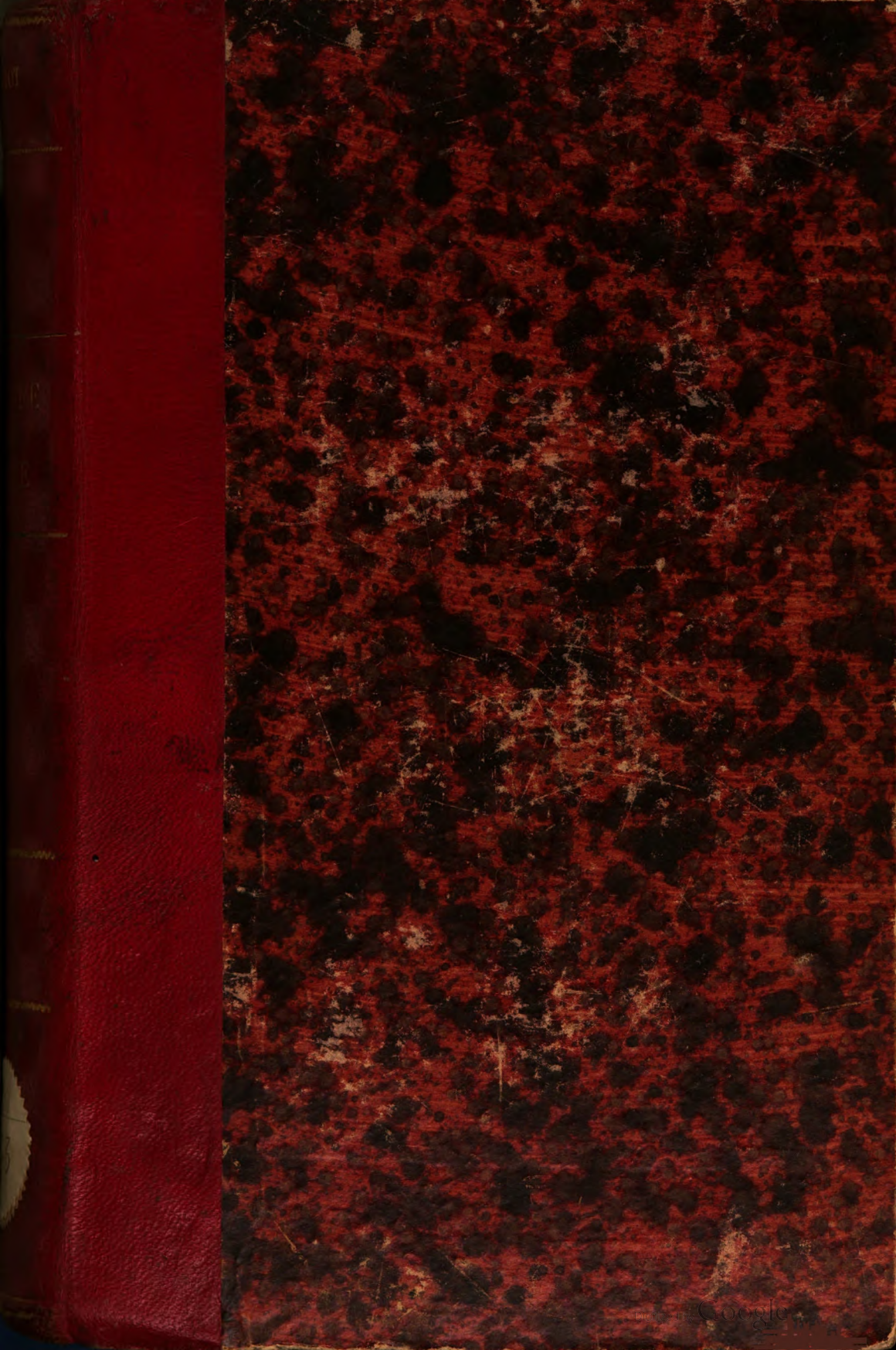
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

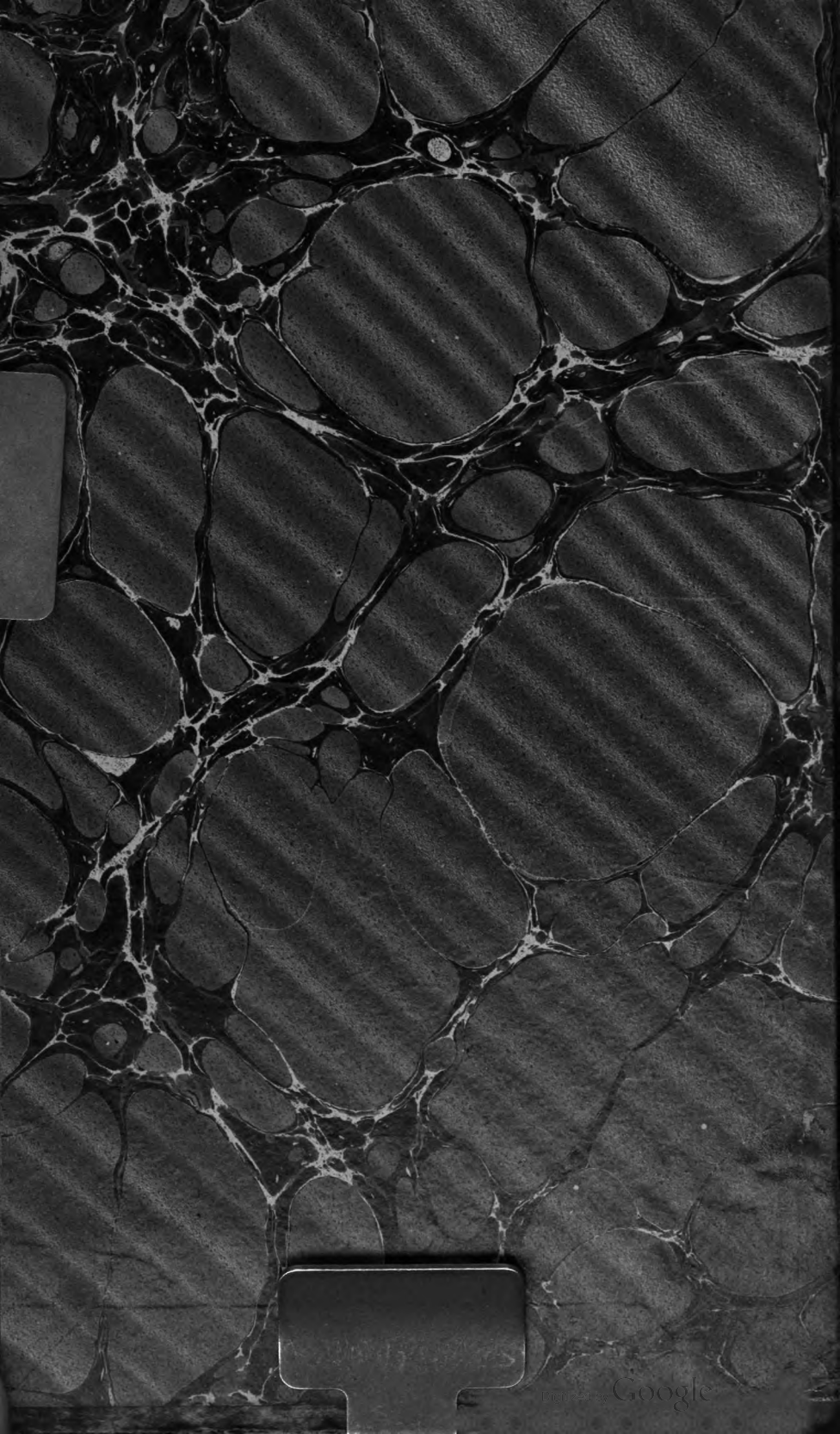
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







1/20
20

2062
—
.78

HISTOIRE DE FRANCE

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS

LES PREMIERS AGES JUSQU'EN 1848.

Ouvrage dédié à Mgr l'Évêque de Verdun

PAR L'ABBÉ PIERROT

CURÉ-DOYEN D DUN, CHANOINE HONORAIRE DE BAYEUX

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS D'UN DE NOS ÉCRIVAINS LES PLUS CONNUS
DANS LA PRESSE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, RUE DELAMBRE, 5.

1862

INTRODUCTION.

Il y a une telle analogie entre la vie des peuples et celle des individus, que celui qui comprend l'une se forme une idée de l'autre, et qu'en suivant la marche ascendante et descendante de la vie humaine, on saisit les destinées générales des nations. Or, parmi les hommes, les uns meurent le jour de leur naissance, les autres succombent à leur printemps; ceux-ci sont emportés à la force de l'âge, ceux-là tombent de caducité : c'est le petit nombre. Mais quelle que soit notre vie, quelque longue qu'on la suppose, elle est semée de vicissitudes fâcheuses qui se succèdent sans interruption. Un peu de bien, beaucoup de mal, même dans les existences les plus fortunées : voilà en résumé la vie humaine. Quelques hommes semblent faire exception à cette règle générale; on regarde comme plus heureux ces génies, objet de l'admiration des siècles, qui apparaissent à de longs intervalles et qui deviennent le terme des plus grandes ambitions.

Et cependant, leur vie, à la bien considérer, qu'est elle en réalité? Dégageons même ce qui fait le fond commun de la misère humaine, la maladie, la pauvreté, le mépris ou les injustices du siècle; ne voyons que ce qui les rend réellement grands aux yeux du sage; que reste-t-il? Un mélange de grandeur et de bassesse, de puissance et de faiblesse; et c'est même cette variété, ce mélange de bien et de mal, de fortune étonnante et d'infortune prodigieuse, qui fixe sur eux les regards de la postérité. S'ils s'élèvent haut, il est rare qu'ils ne tombent bien bas; s'ils se soutenaient toujours à une grande hauteur, bientôt, fatigués de les suivre, nous les abandonnerions, pour nous reporter sur des êtres plus en rapport avec la situation ordinaire de l'humanité.

Les vicissitudes que nous observons dans la vie des individus se manifestent également dans celle de ces sociétés que nous appelons *empires, royaumes, républiques*. Les nations naissent et quelquefois meurent en même temps; plusieurs grandissent, un petit nombre se civilisent: mais ce que l'on appelle civilisation n'est la plupart du temps que le commencement de la décadence, que la jouissance de biens matériels au milieu desquels s'épuisent la force et la vie.

Lorsque les nations sont sur le déclin de la vieillesse, il leur faut des crises, des révolutions pour les rajeunir ou les transformer. Heureux les peuples assez forts pour subir ces transformations sans périr! C'est pour eux le commencement d'une nouvelle période qui peut être féconde en grands hommes et en événements fameux. Lorsque les sociétés anciennes périssent et tombent de vétusté, il sort de leurs ruines des sociétés nouvelles:

lois, mœurs, coutumes, usages, opinions, principes même, tout change. Notre vieille société européenne ne serait-elle pas arrivée à l'une de ces époques de crise redoutable dont personne ne peut prédire les suites? Toutes les nations se sont agitées; nous les avons vues secouer des trônes dix fois séculaires avec autant de facilité que la tempête agite le faible arbrisseau, emporte la feuille desséchée, et fait tomber la branche pourrie des plus beaux arbres de la forêt.

Les révolutions des empires rendent l'homme plus intelligent. Ainsi elles donnent au philosophe un spectacle qui l'instruit mieux des choses humaines que ne le feraient les plus profondes méditations.

Elles sont, ou du moins elles devraient être, pour le publiciste une explication des mystères de la vie sociale, une révélation des causes de la grandeur et de la décadence des empires.

Elles sont pour l'historien un moyen d'arriver à la connaissance des faits mêmes qui appartiennent à une autre époque, un moyen pour lui d'être le *Prophète du passé*, comme disait Schlegel. Est-ce que par exemple certains événements de notre histoire ne sont pas une admirable traduction de Tacite?

Les révolutions sont aussi pour le poète une source féconde d'émotions qui exaltent son imagination en échauffant son cœur : ce sont les mouvements de l'âge héroïque des Grecs qui ont créé le génie d'Homère; Horace et Virgile, qui ont chanté l'Empire, étaient les fils de cette orageuse République qui l'avait précédé; le Dante et Pétrarque s'étaient échauffés au feu de la guerre civile des Guelfes et des Gibelins; Shakespeare, Milton,

Corneille avaient sous les yeux des spectacles semblables et en avaient reçu les mêmes impressions favorables au développement de leur génie.

La nation française a toujours marché à la tête des peuples civilisés; toujours elle a donné le mouvement aux nations éclairées; aujourd'hui plus que jamais ses idées parcourent le monde, ses théories bonnes ou mauvaises trouvent des maîtres pour les enseigner et des disciples pour les pratiquer. C'est une tâche immense et bien difficile que d'entreprendre d'écrire l'histoire d'une si grande nation. Ce n'est point assez d'avoir un esprit ferme pour ne se laisser dominer par aucun préjugé, un jugement sain pour découvrir le vrai au milieu des créations imaginaires, une plume facile autant que sûre pour retracer les scènes pleines de grâce et de grandeur qui se succèdent presque sans interruption dans nos annales; il faut encore une méthode appropriée à ce magnifique sujet; il faut une connaissance exacte et complète des principales sources de notre histoire nationale. Nous devons compte au lecteur de la méthode que nous nous proposons de suivre, des idées qui nous serviront de règle, de l'appréciation que nous avons faite de nos principaux monuments historiques.

ARTICLE I^{er}.

DES PRINCIPALES MÉTHODES HISTORIQUES ET DE CELLE QUI
A ÉTÉ ADOPTÉE PAR L'AUTEUR.

L'historien est chargé d'une grande et noble mission à l'égard du peuple dont il veut retracer les annales.

Pour être fidèle, il doit reproduire avec vérité les idées, les sentiments, les mœurs, les actions dignes de mémoire des hommes qui constituent ou représentent la nation. L'histoire ne consiste donc pas « dans ces récits vaguement pompeux, où un petit nombre de personnages occupent seuls la scène historique, et où la masse entière de la nation disparaît derrière les manteaux de cour. Tandis que les provinces, les villes, tout ce que chacun comprend dans ses affections sous le nom de patrie, devrait être représenté à chaque siècle de son existence, on ne rencontre que les annales domestiques de la famille régnante, des mariages, des décès, des intrigues de palais, des guerres qui se ressemblent toutes, et dont le détail toujours mal circonstancié est dépourvu de mouvement et de caractère pittoresque.

» Je ne doute pas que beaucoup de personnes ne commencent à sentir les vices de la méthode suivie par nos historiens modernes, qui, s'imaginant que toute l'histoire était toute trouvée, s'en sont tenus pour le fond à ce qu'avaient dit leurs prédécesseurs immédiats, cherchant seulement à les surpasser par l'éclat de la pensée et la pureté du style. Je crois que les premiers qui oseront changer de route et remonter, pour devenir historiens, aux sources mêmes de l'histoire, trouveront le public disposé à les récompenser et à les suivre (1). »

Ces réflexions si justes de l'un de nos célèbres historiens, sont la condamnation de la plupart de nos histoires modernes. Mus par une idée préconçue, ou dominés par des préjugés de caste ou de parti, entraînés

(1) Augustin Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre 8.

par le courant du siècle, nos historiens ont voulu mouler toutes les époques de nos annales sur celles où ils vivaient ou sur les systèmes qu'ils s'étaient formés. De là vient que nos annalistes visent sans cesse à l'unité. Les uns font la royauté et le peuple, pendant les quatorze cents ans de monarchie, ce qu'ils les ont vus sous le régime absolu de Louis XIV; les autres, remontant à la constitution primitive de la France, ont cru y trouver une véritable République ayant un chef électif, qui, quoique parvenu à rendre le pouvoir héréditaire dans sa famille, a laissé pendant longtemps notre noble nation jouir du droit de défendre ses intérêts, d'approuver ou de rejeter les lois dans ses assemblées annuelles; et si, dans la suite, elle en a été dépouillée, c'est une usurpation en faveur de laquelle il ne peut y avoir de prescription, et contre laquelle des voix généreuses n'ont cessé de s'élever. Cette méthode est facile, mais elle est loin d'être vraie; car, comme l'observe M. Augustin Thierry, « ce serait une grave erreur de croire que tout le secret de ce grand mouvement (de la France), fut dans les simples variations du système social et de la politique intérieure, et que pour le bien décrire, il suffit d'avoir des notions justes sur le système constitutif de la société civile et de l'administration des Etats. Dans la même enceinte territoriale où une seule société vit aujourd'hui, s'agitaient durant les siècles du moyen-âge plusieurs sociétés rivales ou ennemies l'une de l'autre. De tout autres lois que celles de nos révolutions modernes ont régi les révolutions qui changèrent l'état de la Gaule du vi^e au xv^e siècle. Durant cette longue période, où la division par provinces fut une séparation politique plus

ou moins complète, il s'est agi pour le territoire que nous nommons français, de ce dont il s'agit pour l'Europe entière, d'équilibre et de conquête, de guerre et de diplomatie. L'administration intérieure du royaume n'est qu'un coin de ce vaste tableau.

» Ces accessions territoriales, ces réunions à la couronne, comme on les appelle ordinairement, qui depuis le ^{xii}^e siècle jusqu'au ^{xvi}^e, sont les grands événements de notre histoire, il faut leur rendre leur véritable caractère, celui de conquête plus ou moins violente, plus ou moins masquée par des prétextes diplomatiques. Il ne faut pas que l'idée d'un droit universel préexistant, puisée dans des époques postérieures, leur donne un faux air d'égalité; on ne doit pas laisser croire que les habitants de l'Ouest et du Sud, comme Français de vieille date, soupiraient au ^{xii}^e siècle après le gouvernement du roi de France, ou simplement reconnaissaient dans leurs gouvernements seigneuriaux la tache de l'usurpation. Ces gouvernements étaient nationaux pour eux, et tout étranger qui s'avancait pour les renverser, leur faisait violence à eux-mêmes; quel que fût le succès de leur entreprise, il se constituait leur ennemi (1). »

Pour être vraiment digne d'elle-même, notre histoire nationale doit donc nous représenter la France à toutes les époques, avec toutes ses réalités historiques, ses mœurs et coutumes, l'état de son intelligence, de ses arts, de son industrie, de son commerce et surtout de son gouvernement. Telle a été aussi la prétention de la plupart des historiens qui nous ont précédé. Aucun cependant

(1) *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre 2.

n'a réussi complètement à remplir cette grande tâche. Quelles sont donc les causes de leur insuccès? Est-ce défaut de capacité? Des esprits supérieurs ont tenté cette belle entreprise. Était-ce l'état de la science à l'époque où ils ont écrit? Cet état a pu sans doute y être pour quelque chose, mais il n'en est pas la cause principale; le vice de la méthode y a eu sa grande part. Il importe donc de connaître la vraie méthode historique, afin de la suivre et d'éviter les écueils contre lesquels les autres historiens sont venus se briser.

Il n'est pas un écrivain qui ne se fasse à lui-même une méthode propre; conséquemment, il y a autant de méthodes que d'auteurs. Cependant en comparant leur manière de procéder, on aperçoit une marche progressive de l'esprit humain en fait d'histoire; et ce progrès peut se résumer en quatre mots : Poésies, chroniques, mémoires, histoire proprement dite.

Les peuples chantent avant d'écrire; c'est presque toujours sous les brillants décors de la poésie qu'il faut aller chercher les premiers événements des grandes nations. La Grèce, cette terre classique des arts, des sciences et des lettres, a eu ses poètes avant d'avoir ses historiens. Nos nations européennes, si jeunes dans la grande famille humaine, ont eu aussi dans leur enfance des poètes pour célébrer leurs exploits, leurs migrations, leurs mœurs, leurs usages, leur religion, leur culte, leurs Dieux. La mythologie et les poésies scandinaves, les Edda et les Sagas, les chants des Scaldes conservés par Snorron, Saxon le grammairien, Adam de Brème et les chroniques Anglo-Saxonnes, les Nibelungs, quoique d'une date plus récente, nous ins-

truisent beaucoup sur les différents peuples barbares qui sont venus s'asseoir sur le sol de la Gaule. C'est une mine extrêmement riche où M. de Châteaubriand a puisé pour peindre les mœurs des Barbares. Charlemagne avait fait recueillir les bardits propres à notre nation ; il est infiniment à regretter que son recueil soit presque totalement perdu. Quelque précieux que soient ces antiques monuments poétiques pour l'histoire primitive de notre Europe, ils demandent à être employés avec une extrême précaution et par une main habile ; il faut un grand discernement pour en séparer de la fable les réalités historiques.

Les peuples ayant bientôt éprouvé le besoin de transmettre à la postérité leurs annales dégagées de l'alliage qui peut sans doute les embellir, mais qui leur ôte aussi ce qui en fait le plus grand mérite, la vérité, ont de bonne heure trouvé des historiens qui ont raconté les faits tels qu'ils se sont passés. Le caractère des histoires primitives est la simplicité ; on n'y trouve aucun ordre savant, on n'y voit aucun aperçu général, on y rencontre à peine quelques courtes réflexions ; telle est la méthode de tous les peuples dans leur enfance. L'esprit de l'homme, à peine initié à la manière d'écrire, n'est point assez puissant pour s'élever d'un seul bond à ces grandes méthodes historiques qui sont le produit des réflexions des siècles. Quoique le caractère distinctif de la méthode des premiers historiens soit la simplicité, on ne peut lui refuser une certaine valeur ; elle a le grand avantage de nous retracer les événements avec l'attachante candeur de l'enfance, de nous peindre les mœurs et les usages dans toute leur vérité native. Aussi les premières histoires

des nations, quoique dépourvues d'art, savent fixer l'attention du lecteur, et l'intéressent vivement en l'initiant à la vie des peuples jeunes encore, et renfermés dans les langages de l'enfance. La Bible est le plus beau modèle de ce genre historique. Quel est le lecteur qui n'ait été ému des récits bibliques? Abraham, pasteur, Joseph en Égypte, Moïse sur les eaux, Ruth, Tobie, nous touchent beaucoup plus que les beaux romans de nos auteurs modernes. Ces récits si simples des historiens primitifs nous instruisent mieux que les narrations brillantes et compassées de nos doctes écrivains, que les discussions savantes de nos philosophes érudits. Cette méthode adoptée par nos chroniqueurs est sans contredit ce qui les rend si intéressants; c'est pour cela qu'on y puise une plus solide instruction, un plus grand charme même, que dans nos histoires savantes.

Malgré ces avantages incontestables, la méthode des chroniqueurs a des défauts que nous ne pouvons dissimuler. Nos vieilles chroniques manquent d'ordre, classent mal les événements, n'en recherchent point la cause, ne savent pas en déduire les conséquences ni rapprocher les faits qui ont entr'eux des rapports naturels : graves imperfections qui se retrouvent dans toutes nos histoires primitives et dans nos chroniqueurs. Si, dans leurs écrits, le cœur se repose avec bonheur sur quelques scènes touchantes, l'esprit est loin d'être entièrement satisfait, il demande davantage.

La grande méthode, celle qu'on ne saurait trop méditer, est incontestablement la méthode des grands historiens de la Grèce et de l'Italie. Vérité dans la narration, sagesse dans la disposition des matières, vivacité dans

les peintures, sobriété dans les réflexions : voilà ce qui la caractérise. Nous avons eu des historiens de mérite qui ont pris pour modèles les Thucydide, les Xénophon, les Salluste, les Tite-Live, les Tacite, et cependant ils sont tous restés à une distance incommensurable de ces beaux modèles. D'où vient donc cette infériorité ?

Nos annales présentent des genres de beautés aussi remarquables que celles des peuples antiques ; le Français ne le cède aux Grecs et aux Romains, ni par la grandeur du caractère, ni par la noblesse des sentiments, ni par l'activité de l'esprit, ni par la générosité du cœur. Pourquoi nos histoires n'offrent-elles pas le même intérêt, ne produisent-elles pas le même entraînement que celles de Rome et d'Athènes ? C'est parce que nos historiens se sont contentés d'étudier le peuple français à la surface, sans en pénétrer le fond ; c'est parce qu'ils ont négligé les sources. Est-il étonnant que les faits soient décolorés, lorsque l'auteur qui les raconte les a puisés dans des livres qui ne les tiennent que de troisième ou de quatrième main ? Celui qui veut faire un bel édifice ne manque pas d'aller chercher de beaux matériaux dans de riches carrières ; s'il n'emploie que des pierres qui ont servi à trois ou quatre constructions successives, son édifice n'aura ni la même solidité, ni cette large et imposante régularité qui plaît tant à l'œil.

Il y a encore dans notre manière de faire l'histoire une autre cause d'infériorité sur les anciens. M. de Châteaubriand nous la peint d'une manière admirable. « Les anciens avaient conçu l'histoire autrement que nous ; ils la regardaient comme un simple enseignement, et, sous ce rapport, Aristote la place dans un rang inférieur à

la poésie; ils attachaient peu d'importance à la vérité matérielle : pourvu qu'il y eût un fait vrai ou faux à raconter, que ce fait offrit un grand spectacle ou une leçon de morale et de politique, cela leur suffisait. Délivrés de ces immenses lectures sous lesquelles l'imagination et la mémoire sont également écrasées, ils avaient peu de documents à consulter; leurs citations ne sont presque rien, et quand ils renvoient à une autorité, c'est presque toujours sans une indication précise. Hérodote se contente de dire dans son premier livre, *Clio*, qu'il écrit d'après les historiens des Perses et de Phénicie; dans son second livre, *Euterpe*, il parle d'après les prêtres égyptiens *qui lui ont lu* leurs annales. Il reproduit un vers de l'Iliade, un passage de l'Odyssee, un fragment d'Eschyle; il ne faut pas plus d'autorité à Hérodote, ni à ses auditeurs des jeux olympiques. Thucydide n'a pas une seule citation; il mentionne seulement quelque chant populaire.

» Tite-Live ne s'appuie jamais d'un texte : *des auteurs, des historiens rapportent*; c'est sa manière de procéder. Dans sa troisième décade, il rappelle les dires de Cintius Alimentus, prisonnier d'Annibal, de Coelius et Valérius sur la guerre punique.

» Dans Tacite les autorités sont moins rares, quoique encore bien peu nombreuses; on n'en compte que treize de nominales, ce sont : dans le premier livre des *Annales*, Pline, historien des guerres de Germanie; dans le quatrième, les mémoires d'Agrippine, mère de Néron, ouvrage dont on ne saurait trop déplorer la perte; dans le treizième livre, Fabius Rustius, Pline l'historien, et Cluvius; dans le quatorzième, Cluvius; dans le quin-

zième, Pline; dans le troisième livre des *Histoires*, Tacite nomme Messala et Pline, et renvoie à des mémoires qu'il avait entre les mains; dans le quatrième livre, il s'en réfère aux prêtres Egyptiens; dans les *Mœurs des Germains*, il écrit un vers de Virgile en l'altérant; souvent il dit, *les historiens de ces temps racontent : temporum illorum scriptores prodiderunt*; il explique son système en déclarant qu'il ne rapporte le nom des auteurs que lorsqu'ils diffèrent entre eux. Ainsi deux citations vagues dans Hérodote, pas une dans Thucydide, deux ou trois dans Tite-Live, et treize dans Tacite, forment tout le corps des autorités de ces historiens. Quelques biographes, comme Suétone, et Plutarque surtout, ont lu un peu plus de *Mémoires*; mais les nombreuses citations sont laissées aux compilateurs, comme Pline le naturaliste, Athénée, Macrobe, et Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates*.

» Les annalistes de l'antiquité ne faisaient point entrer dans leurs récits le tableau des différentes branches de l'administration : les sciences, les arts, l'éducation publique étaient rejetés du domaine de l'histoire; Clio marchait légèrement, dégagée du pesant bagage qu'elle traîne aujourd'hui après elle. Souvent l'historien n'était qu'un voyageur racontant ce qu'il avait vu. Maintenant l'histoire est une encyclopédie : il y faut tout faire entrer, depuis l'astronomie jusqu'à la chimie; depuis l'art du financier jusqu'à celui du manufacturier; depuis la connaissance du peintre, du sculpteur, de l'architecte, jusqu'à la science de l'économiste; depuis l'étude des lois ecclésiastiques, civiles et criminelles, jusqu'à celle des lois politiques. L'historien moderne se laisse-t-

il aller au récit d'une scène de mœurs et de passions, la gabelle survient au beau milieu; un autre impôt réclame; la guerre, la navigation, le commerce accourent. Comment les armes étaient-elles faites alors? D'où tirait-on les bois de construction? Combien valait la livre de poivre? Tout est perdu si l'historien n'a pas remarqué que l'année commençait à Pâques, et qu'il l'ait datée du 1^{er} janvier. Comment voulez-vous qu'on s'assure en sa parole, s'il s'est trompé de page dans une citation, s'il a mal coté l'édition? La société demeure inconnue, si l'on ignore la couleur du haut de chausses du roi et le prix du marc d'argent. Cet historien doit savoir non seulement ce qui se passe dans sa patrie, mais encore dans les contrées voisines; et parmi ces détails il faut qu'une idée philosophique soit présente à sa pensée et lui serve de guide. Voilà les inconvénients de l'histoire moderne; ils sont tels qu'ils nous empêcheront peut-être d'avoir jamais des historiens comme Thucydide, Tite-Live et Tacite : mais on ne peut éviter ces inconvénients, et force est de s'y soumettre (1). »

Quelque magnifiques que soient les histoires antiques, en les parcourant on reconnaît facilement qu'elles ne sont point animées du véritable esprit, de cet esprit divin qui dirige tout par sa providence, et vivifie tout par sa grâce. Un grand génie du christianisme, saint Augustin, a donné un admirable plan d'histoire; l'action divine sur le monde est l'astre qui, selon lui, doit diriger l'écrivain; c'est le feu sacré qui l'embrace, c'est la vie qui coule à longs flots sous sa plume. Voici l'idée de saint Augus-

(1) Châteaubriand. *Préface historique*.

tin, sur l'histoire : « Les événements de ce monde ne sont ni fortuits ni isolés ; la Providence divine les dirige, les coordonne, les fait concourir tous vers un même but : le triomphe de la vérité et de la justice, telles qu'elles ont été révélées une première fois au peuple hébreu, et que Jésus-Christ est venu les confirmer et les annoncer aux nations. Quiconque écoute la voix d'en haut et la suit appartient au peuple des élus, à la cité de Dieu, à côté de laquelle marche la cité de la terre, attachée aux intérêts d'ici-bas, cité superbe, dominatrice, persécutrice des saints, mais qui n'en travaille pas moins, par des moyens qu'elle ignore, au règne de Dieu. Ainsi fit Babylone en Orient, ainsi fait Rome en Occident ; toutes deux reines des peuples, toutes deux annoncées par les prophéties, toutes deux prédestinées à répandre, la première : les révélations de l'ancien Testament ; la seconde : celles du Nouveau. Le règne de Rome fut universel, parce qu'il devait être le règne du Christ. Et comme la loi ancienne n'était qu'une préparation à la loi nouvelle, tout, dans le monde ancien, convergea vers Rome et vers l'avènement du Christ ; de même que tout, après cet avènement, a concouru au triomphe et à l'universalité de la loi chrétienne. Jamais Rome ne fut plus puissante que depuis qu'elle s'est rattachée, par la communication de la religion du Christ, les peuples barbares acharnés autrefois à sa ruine. Les Gaulois incendièrent Rome soumise aux faux dieux : les soldats d'Annibal n'en auraient fait qu'un monceau de pierres ; Alaric, chrétien, recule devant la destruction de Rome chrétienne, il s'en rend maître et la conserve (1). »

(1) S. Aug. de civ. Dei, XVI et suiv.

Cette idée est grande, magnifique; elle subordonne tout le mouvement du monde à la vérité religieuse, elle montre sans cesse la main de la Providence agissant sur les événements. L'ouvrage de Paul Orose, calqué sur le plan de saint Augustin, eut un succès qui dure encore. La plus belle, la plus sublime de nos histoires n'est que la réalisation de l'idée de saint Augustin. Bossuet, en nous montrant la main de Dieu dirigeant tous les événements, a produit son admirable Discours sur l'histoire universelle.

A côté de ce grand, de cet admirable système historique, nous en avons vu tenter de nos jours un tout différent; c'est celui de la fatalité.

Le système fataliste, le plus vicieux de tous, porte une atteinte mortelle au principe des mœurs, disons mieux, il est la ruine de toute espèce de moralité. Dans ce système l'individu est entraîné par une inévitable nécessité. Prenez dans un engrenage composé d'une multitude de pièces, une roue grande ou petite; lorsque la machine est en mouvement, cette roue marche nécessairement; si une force supérieure l'arrête, elle suspend le mouvement de toute la machine, ou elle se détache pour demeurer sous la puissance de la force nouvelle qui la saisit, ou enfin elle se brise et devient un objet inutile et de rebut. Mais quel que soit son état de mouvement, de repos ou de destruction, personne ne s'avise de la rendre responsable, puisqu'elle n'est pas libre. Qu'est-ce que l'individu dans le système de la fatalité! C'est un simple rouage de la grande machine appelée espèce humaine, poussée elle-même par une puissance irrésistible. Pourquoi rendrait-on l'individu responsable

de ses actes? Pourquoi le blâmerait-on de ce que nous nommons des crimes? Le blâme doit retomber sur la cause première. Dans ce système rien n'est donc digne d'éloge ou de blâme; on doit seulement dire de l'individu comme d'un rouage, et de l'espèce comme de la machine : *Cela fonctionne bien, cela est dérangé*. Quelles conséquences effrayantes pour la morale! Point de bien, point de mal moral! Le vice et la vertu se confondent; Robespierre et Louis XVI sont également dignes d'éloge et de blâme; Tibère et Marc-Aurèle doivent tenir la même place dans l'opinion du genre humain!

Chacun reçoit l'influence du milieu dans lequel il vit, l'air que nous respirons agit sur notre santé. L'historien respire aussi l'esprit de son siècle, il se laisse malgré lui dominer par les idées de ses contemporains. Cette influence est incontestablement une des principales causes des défauts de nos historiographes qui, s'étant laissés entraîner par les idées dominantes de leur temps, n'ont aperçu les événements qu'à travers ce prisme. Est-il étonnant après cela, que sous leur plume toutes les époques se ressemblent? Qu'ils apprécient de même les hommes qui ont existé du temps de Clovis et ceux qui ont vécu sous Louis XIV? Le premier devoir de l'historien est donc de se défaire de tous les préjugés de son époque et de se mettre en garde contre les opinions de son siècle. Redoutable devoir dans un temps comme le nôtre, où les systèmes politiques et sociaux, multipliés à l'infini, ne sont pas seulement renfermés dans les classes supérieures, mais sont descendus jusque dans les derniers rangs de la société, en sorte que chaque classe de citoyens, chaque état, je dirai presque chaque individu, a les

siens, qui sont d'autant plus exclusifs que l'orgueil domine davantage notre siècle. De là, un extrême danger, en combattant l'un, de se laisser entraîner par l'autre. Pour montrer comment nous espérons échapper à ce péril, nous allons essayer de mettre au grand jour l'état actuel de la société sous le rapport social, intellectuel, moral et religieux. Nous dirons en même temps ce que nous admettons et ce que nous repoussons dans les idées qui courent le monde. On connaîtra par là l'esprit qui dirigera notre plume, et si de mauvais principes feront invasion dans cet écrit.

On avait beaucoup espéré du mouvement social qui s'était manifesté au commencement du xix^e siècle : « Dans l'ordre social, disait M. Guizot (1), dans le gouvernement, dans l'économie politique, une autre direction se manifeste : là prévaut l'empire des idées, du raisonnement, des principes généraux, de ce qu'on appelle les théories. Tel est évidemment le caractère de la grande révolution qui s'est opérée de notre temps, de tous les travaux du xviii^e siècle; et ce caractère n'appartient pas seulement à une crise, à une époque de destruction passagère; c'est aussi le caractère permanent, régulier, possible de l'état social qui se fonde et s'annonce de toute part. » M. Guizot a pu juger par lui-même de la réalité de ce beau rêve. La liberté sans frein, accordée à tous les hommes, d'exposer et de défendre les idées les plus extravagantes et les plus subversives de toute espèce d'ordre, a jeté l'Europe dans un état de crise dont les esprits les plus clairvoyants ne peuvent prévoir les suites. Tous les gouvernements ont chancelé sur leurs bases. Les prin-

(1) *Histoire de la civilisation en France.*

cipes constitutifs de toute société, la propriété, la famille, la religion ont été remis en question. *La propriété est un vol*, dit l'un de ces nouveaux publicistes. D'autres rêvent une association générale, où tous les intérêts, toutes les passions seraient en équilibre; de sorte que dans cet état on verrait disparaître non-seulement la pauvreté, les désordres, l'inégalité sociale, mais encore les maladies, les infirmités, les inégalités physiques; peu à peu les corps prendraient des développements et une taille uniformes. Jamais la folie n'a fait de rêves plus extravagants. Il est inutile de dire que ces idées insensées ne seront pas les nôtres. Convaincu que la propriété est un principe de progrès et de civilisation, nous mettrons un soin tout spécial à montrer par les faits comment elle a contribué à tirer le peuple de son état de servitude pour l'élever à la dignité d'homme libre.

Les mœurs peuvent craindre ou attendre beaucoup d'une histoire générale de France. Si notre histoire est une image fidèle des mœurs françaises à tous les âges de nos annales, elle retracera fréquemment de grands exemples de vertu, et souvent aussi, elle nous peindra les traits hideux du vice. Le rôle de l'historien sage étant de faire aimer le bien et détester le mal, nous nous efforcerons de faire pénétrer une sève de morale dans tout le cours de cet écrit, et nous espérons que jamais l'innocence n'aura à redouter la moindre atteinte, lors même que pressé par la vérité historique, nous aurons à peindre des scènes d'immoralité. Mais il faut, pour apprécier les vertus et les vices, une règle de morale : or, nous n'en connaissons point d'autre que celle de l'Évangile interprété par l'Église et par les plus sages docteurs.

La République de 1848 avait proclamé trois grandes lois morales, la *liberté*, l'*égalité* et la *fraternité*, sur lesquelles le gouvernement inauguré le 2 décembre a jugé plus sage de garder le silence. Nous sommes loin de répudier ces lois, mais nous devons dire comment nous les comprenons, théoriquement et pratiquement. Quoique la règle de morale, un moment inscrite sur notre drapeau national, ne soit, si l'on veut, que le résumé de certaines vérités évangéliques, nous devons observer que l'Évangile ne présente pas la liberté et l'égalité avec cette crudité d'expression, propre seulement à jeter de fausses idées dans l'esprit des peuples. Tout en faisant connaître les droits de l'homme, l'Évangile insiste beaucoup plus sur ses devoirs; ou plutôt ce n'est guère que de la règle des devoirs imposés à chaque classe de la société, qu'on déduit celle des droits. Nous adoptons donc aussi pour règles de conduite les principes de liberté, d'égalité et de fraternité; mais nous les adoptons dans le sens de l'Évangile, et nous sommes loin surtout de leur donner le sens pratique des générations nouvelles.

A nos yeux, le meilleur état social est celui où il y a le plus de liberté et le plus d'ordre; c'est de l'heureuse alliance de ces deux principes que procèdent la grandeur et la félicité des nations. Sans liberté d'action propre les générations s'énervent et tombent dans l'abrutissement: sans ordre, l'anarchie dévore les peuples et les mène droit au despotisme. Dans un pays où la liberté est regardée comme le premier de tous les principes, il faut d'abord s'attacher à la faire bien comprendre, et pour que l'ordre subsiste, il faut que l'autorité soit

fortement constituée et profondément respectée, il faut que toutes les atteintes qui lui sont portées soient sévèrement punies. Nous condamnons donc cette indépendance absolue qui repousse toute idée de pouvoir, toujours prête à censurer tous les actes des puissances quelque sages qu'ils soient. Sans ce respect, sans cette soumission, la souveraine puissance, sous quelque forme qu'elle se présente, est sans cesse remise en question ; l'ordre ne peut s'établir nulle part ; s'il existe un jour, il est troublé le lendemain. Nous n'avons besoin d'autre preuve de cette assertion que l'état dans lequel nous avons tous vu la société. La plus vénérable des autorités, l'autorité paternelle, n'a pas été plus respectée que la puissance publique. Les pères sont aujourd'hui les serviteurs de leurs enfants, quelquefois même leurs jouets. Etrange liberté, qui ne tend qu'à bouleverser le monde ! Nous tenons du fond de nos entrailles à la liberté, nous la voulons pleine et entière pour les peuples comme pour les individus. Mais nous la voulons avec les sages tempéraments prescrits par l'ordre et les devoirs sacrés de l'Évangile, c'est-à-dire nous la voulons pour le bien, et pour le bien tel que le comprend la conscience d'un peuple chrétien. Sous ce rapport, l'expérience nous a beaucoup instruits et a dû nous faire comprendre enfin la valeur des mots au moyen desquels on pouvait autrefois égarer les meilleurs esprits.

Il y a peu de mots dont on ait plus abusé que de celui d'*égalité* ; on a voulu passer le niveau sur toutes les classes de la société : sur les fortunes, les positions, les conditions. Cette théorie prise à la rigueur mène à l'impossibilité et à l'absurde, car l'égalité absolue ne règne

nulle part; la nature elle-même consacre l'inégalité en fait. Le faible arbuste qui croît à côté du cèdre du Liban, est-il son égal? Cependant la seule pensée de l'inégalité nous irrite. Les titres paraissent une grande iniquité à une partie de la génération présente, qui s'est hâtée de les abolir; une autorité plus sage les a rétablis malgré le blâme des insensés partisans de l'égalité. Une réflexion devrait calmer ces fiers républicains. Dans ces armées populaires qui ont remporté de si brillantes victoires, quel est le nom qui parviendra à la postérité? Sera-ce celui du soldat mort au champ d'honneur? Non; mais celui des généraux, qui peut-être n'ayant eu qu'une faible part au succès, deviennent ainsi les illégitimes héritiers de ces obscurs enfants de l'honneur et de la gloire. Acceptons l'égalité dans sa véritable pratique. Quand l'Évangile proclame l'égalité de tous les hommes devant Dieu, il en montre le sens, en nous faisant voir que Dieu juge les hommes par les œuvres dont, à l'aide de sa grâce, ils sont les maîtres, et non par leur condition. La loi humaine devant être formée à l'image de celle de Dieu, doit aussi consacrer l'égalité dans ce sens qu'elle laisse à chacun le droit de développer à son profit les facultés qu'il a reçues de la Providence. C'est encore ici que se trouve l'application de la grande maxime chrétienne : *à chacun selon ses œuvres*. Car il est évident qu'avec l'égalité devant la loi, on ne devient quelque chose que par ses actes, dans quelque condition que l'on puisse être.

La fraternité est la plus belle maxime de la morale chrétienne : tout en reconnaissant des supérieurs dans la société, en commandant de leur rendre l'honneur, le

respect et l'obéissance qui leur sont dus, nos saintes Écritures demandent que les hommes se traitent en frères. Ce serait en effet le moyen de faire disparaître l'égoïsme, cet ennemi redoutable de tout progrès et de toute félicité.

La religion a joué un rôle immense dans tous les âges de notre patrie. Le livre de l'histoire moderne demeure fermé si l'on ne prend le flambeau du Christianisme pour l'éclairer. Aussi ne revient-on pas de son étonnement quand on voit les philosophes du dernier siècle ne considérer la doctrine évangélique que comme une superstition juive mêlée aux idées des Barbares. C'est refuser de contempler le soleil le plus brillant. Car tout ce que nous avons de grand dans nos sociétés modernes vient du Christianisme, qui a couvert le monde de ses monuments et de ses institutions et dont les pensées ont changé les idées de l'univers. Si l'esclavage a cessé d'être le droit commun, si la femme devient la compagne de l'époux et a repris son rang dans la société, si la prostitution légale, l'exposition des enfants, le meurtre autorisé dans les jeux publics, l'arbitraire des supplices ont disparu des codes qui forment une législation uniforme pour chaque classe de citoyens, à qui ces immenses avantages sont-ils dus? au Christianisme et rien qu'au Christianisme; le méconnaître c'est folie.

De notre temps on rend hommage à l'action du Catholicisme. On avoue qu'il doit servir de guide dans l'histoire de France : mais l'action du Catholicisme peut être envisagée sous des aspects bien différents, selon l'idée que l'on se forme de cette religion. M. de Lamennais, qui dans ses beaux jours avait rêvé l'indépendance absolue

des peuples sous la garde tutélaire du souverain Pontife, aurait voulu que la religion embrassât tout : spirituel et temporel. Il y avait là une idée plus philosophique que sincèrement religieuse. Aussi de conséquence en conséquence, M. de Lamennais est tombé dans l'abîme où nous l'avons vu mourir. On a accusé le comte de Maistre d'avoir voulu réduire tous les peuples à une commune servitude, dominée par la théocratie ; cette accusation est très exagérée. Quoi qu'il en soit, nous repoussons toute opinion extrême en religion comme en politique ; nous sommes catholique, apostolique et romain, c'est dire quelle sera notre ligne de conduite. Nous profiterons des découvertes qui ont été faites, des aperçus vraiment philosophiques qui ont été présentés par les plus hautes intelligences, pour résoudre les questions religieuses trop mal appréciées jusqu'alors par les esprits irreligieux et superficiels. Toutefois l'amour le plus sincère de la religion ne rend point aveugle sur les torts de ses ministres ; en défendant les principes, nous avouons franchement et sans restriction les fautes et les désordres d'une partie du clergé français. Tous les principes du plus exact Catholicisme, toutes ses grandes institutions, son influence salutaire, seront exposés dans cette histoire, dans toute leur réalité. La vérité et rien que la vérité en religion, voilà encore notre devise sur ce point important.

Il y a deux sentiments qui ont souvent égaré les historiens, c'est l'humanité et le patriotisme ; nous devons dire comment nous les envisageons. Nous reconnaissons à l'humanité des droits bien supérieurs à ceux de la patrie. La plupart des historiens, trompés par les illusions d'un faux patriotisme, ont perdu de vue les rapports de

justice et de fraternité qui existent entre tous les peuples. Entraînés par un égoïsme national aussi faux que l'égoïsme personnel, ils ont trouvé bien ce qui était utile à leur nation, sans se demander si l'utile était juste. Aussi les conquérants les plus injustes ont obtenu leurs éloges. Quoique cette faiblesse soit extrêmement condamnable dans un historien, nous n'osons nous flatter d'y avoir entièrement échappé. Trop longtemps nourris de l'amour exclusif de la patrie, nous lui sacrifions peut-être aussi sans nous en apercevoir. Nous espérons du moins, dans les faits importants, juger les actes internationaux d'après les règles de justice et de charité qui doivent diriger les nations entre elles. Le droit des gens n'est point pour nous un vain mot, c'est un principe de rigoureuse équité qui impose une obligation de conscience aussi impérieuse que les lois destinées à régler les droits des simples citoyens.

Si nous mettons l'humanité au-dessus du patriotisme, nous sommes loin de répudier ce dernier sentiment : c'est un des plus puissants mobiles qui aient agi sur les peuples. Il a soulevé des nations entières, les a engagées à sacrifier leur fortune, leur repos, la demeure qui les avait vues naître ; il a produit des actes d'héroïsme dignes de la plus haute admiration. Pour être légitime, le patriotisme doit toujours être dirigé par la justice. Le véritable patriotisme consiste bien plus à développer les forces intérieures d'une nation pour l'utilité commune, qu'à les pousser au-dehors pour devenir ainsi une cause de ruines. Lorsqu'une nation est pénétrée de ces principes, elle devient grande et puissante, et sait se faire respecter des peuples étrangers.

Un mot sur notre plan. L'histoire de France embrasse beaucoup de matières : religion, politique, administration, organisation militaire, mœurs et coutumes, lettres et beaux-arts. Quoique chacun de ces objets soit suffisant pour former une longue histoire, nous sommes cependant forcé de les embrasser tous ; c'est seulement dans l'ensemble de toutes ces choses qu'on voit la vie réelle, pleine et entière d'une nation. Afin de mettre plus d'ordre et de donner une instruction plus solide, nous nous proposons de traiter, après chaque grande période, toutes les questions qui peuvent sans inconvénients se détacher de l'histoire générale. Nous consacrerons donc des livres particuliers à l'exposition des mœurs et coutumes, du commerce et de l'industrie, des arts, des lettres et des sciences. Nous avons eu le dessein de traiter à part l'histoire de l'Eglise gallicane, mais une fois implanté parmi la nation des Francs, le christianisme anime tout, peuple, roi et sujets ; pour demeurer dans le vrai, il faut montrer l'action incessante du catholicisme sur tous les grands faits de notre histoire. Nous espérons rendre sensible cette action. Puisse la France être toujours plus attachée au catholicisme ! Elle aura part à la longévité accordée à notre religion.

ARTICLE II.

DES PRINCIPAUX MONUMENTS HISTORIQUES QUI CONCERNENT L'HISTOIRE DE FRANCE.

Les monuments historiques d'un peuple sont comme ces titres de famille que l'on conserve avec le plus

grand soin, qu'on aime à parcourir, et qui ont d'autant plus de prix qu'ils sont plus anciens, quoique souvent ils ne soient pas les plus importants. Tout homme sincèrement ami de son pays, désirant connaître les titres historiques de sa patrie, un Français digne de ce nom, doit se plaire, sinon à lire ceux de la France, du moins à voir étalée sous ses yeux cette prodigieuse quantité de monuments historiques, dont le nombre est si grand, que le seul inventaire des ouvrages qui intéressent directement ou indirectement nos annales fournirait plusieurs volumes. Quoiqu'il soit à désirer que nous ayons une appréciation complète de chacun de nos titres historiques (œuvre qui exigerait un écrit de très longue haleine), on n'attend pas de nous un pareil travail ; car ce n'est pas dans la préface d'une histoire de France qu'il est possible de donner une telle appréciation, ni même un inventaire complet de tous les ouvrages qui concernent nos annales. Ce qu'il nous est possible de faire, c'est d'apprécier les écrits de ce genre les plus importants, et d'indiquer les auteurs que ne peut ignorer celui qui veut avoir une connaissance sérieuse de notre histoire. Pour satisfaire à cette exigence légitime de tout lecteur éclairé, nous nous proposons de donner une appréciation convenable de nos principaux monuments historiques.

Il est un fait singulièrement triste et qui témoigne de la rapidité avec laquelle s'effacent les traces de l'homme, lorsqu'on n'a pas eu soin de les consigner sur le papier : c'est le peu qui nous a été conservé sur la Gaule, sur ses premiers habitants, sur leurs mœurs, le langage des Gaulois, etc.... Les annales de la Gaule, qui s'étaient conservées traditionnellement par les Druides, ayant péri

dans le naufrage du Druidisme, tout ce que nous connaissons de notre pays dans les temps les plus reculés, de ses premiers habitants, des événements qui s'y sont passés jusqu'à ce qu'il devint la conquête du peuple romain, nous a été conservé par des plumes étrangères, presque toujours suspectes de partialité, souvent mal informées des événements; car la plupart des historiens anciens qui ont écrit sur la Gaule n'ont pas même vu cette contrée. Ce qu'ils nous ont transmis, ils l'ont appris en conversant avec des bandes gauloises, peut-être le rebut de la nation, qui abandonnaient leur patrie pour aller conquérir une terre plus fortunée. Voilà leurs autorités. Mais en ont-ils connu toute la vérité? Ont-ils mis de côté tout esprit de partialité? Il suffit de les lire pour affirmer que non. La géographie antique, cet œil de l'histoire ancienne, quelles notions nous donne-t-elle sur la Gaule, sur ses limites, sur l'emplacement de ses villes? Tout y est tellement obscur qu'il est impossible de se faire une idée complète du pays. *Pomponius Melo, Pline, Strabon, Ptolomée, Denis le Périégète, Marcien d'Héraclée, l'Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger*, qui sont les sources de la géographie antique, sont loin de nous éclairer suffisamment sur notre vieille Gaule. La plupart de ces géographes nous représentent ce pays comme une contrée lointaine, sauvage, inexplorée, qui présentait trop peu d'intérêt pour déterminer les écrivains à la parcourir pour en acquérir une connaissance entière. Adrien de Valois, Walkenaer, Guérard, etc., ont jeté le plus grand jour sur cette matière.

L'histoire militaire et politique des Gaulois est plus incomplète encore que leur géographie. Les historiens

étrangers ne s'occupent d'eux que dans leurs rapports avec leur nation, ils les oublient lorsqu'ils cessent d'être en lutte avec elle. Les auteurs latins commencent à parler des Gaulois lorsque Bellovèse passe en Italie ; et laissent la Gaule cisalpine elle-même dans le plus profond oubli, lorsque cette province permet à Rome de jouir du repos, ou que ses enfants ne se trouvent plus dans les rangs de ses ennemis. Mais lorsque le terrible *tumultus Gallicus* épouvante les Romains ; lorsque les historiens de ces fiers dominateurs des nations voient les Gaulois dans les rangs d'Annibal, ils nous tracent de nos pères des tableaux effrayants. Leurs plumes étaient-elles alors assez désintéressées pour être justes ? C'est donc avec une certaine défiance qu'il faut lire ce que Tite-Live et Polybe ont écrit des Gaulois. Les historiens grecs doivent être encore plus suspects de partialité que les Latins ; car ils ne nous font connaître les Gaulois que lorsqu'ils rencontrent leurs bandes d'aventuriers, égarées dans la Grèce et l'Asie. Le seul monument complet qui nous reste sur notre Gaule antique est l'ouvrage de Jules César, dont les admirables *Commentaires* sont d'un prix inestimable pour notre pays. Mais qu'est-ce qu'une période de dix ans sur la vie d'un peuple qui comptait plus de quinze siècles d'existence ? César nous fait assister aux derniers moments d'une nation généreuse, moments sublimes, il est vrai ; mais est-ce là toute sa vie ? Et dans les quinze cents ans qui ont précédé, n'y avait-il aucun épisode digne de mémoire ? Et même, dans cette période de dix ans, peut-on croire que César a été entièrement impartial, lorsqu'on le voit, sans montrer la moindre sensibilité, exercer des cruautés inouïes ? « César a tué un mil-

lion de Gaulois; il en a vendu un million pour l'esclavage. » Ces mots, écrits froidement, en disent plus que de longs commentaires.

Lorsque la Gaule fut soumise à Rome, elle eut des écrivains; mais ces écrivains étaient indifférents au passé de leur pays. Que leur importaient les événements d'un peuple qu'ils traitaient de barbare, à côté de ceux de Rome, leur nouvelle patrie, à qui ils avaient voué toute leur affection, de qui ils attendaient tout, à la grandeur de laquelle ils s'intéressaient beaucoup plus qu'à celle de la vieille Gaule?

Il a paru dans ces derniers temps une histoire des Gaulois qui semble être le dernier mot de la science historique sur cette nation. M. Amédée Thierry a donné dans son *Histoire des Gaulois*, comme l'a dit un historien dont le jugement fraternel a été ratifié par le public, un de ces ouvrages d'érudition forte et consciencieuse où les textes sont épuisés. Ce travail important a été complété, il y a quelques années, par le même auteur, dans son *Histoire de la Gaule sous la domination romaine*. Nous lui devons un témoignage spécial de reconnaissance, parce que nous l'avons presque constamment suivi dans la première partie de notre ouvrage. Son livre ne renferme pas un seul fait important qui ne se trouve dans le nôtre. Seulement, sur plusieurs points, nous avons complété son travail, particulièrement sur le Druidisme et sur l'administration romaine dans les Gaules.

Nos immenses richesses historiques peuvent se diviser en quatre classes. Nous plaçons dans la première les ouvrages qui, sans former un corps d'histoire, four-

nissent beaucoup à nos annales ; nous mettons dans la seconde les anciens historiens des Francs, les chroniques et les mémoires ; nous parlons dans la troisième de nos principales histoires générales et particulières ; enfin , nous rangeons dans la dernière les ouvrages de philosophie, de politique et de civilisation concernant nos grandes institutions et notre organisation sociale. Cette classification, qui nous a paru nécessaire pour débrouiller le chaos de nos monuments historiques, nous permettra, du moins nous l'espérons, de ne rien omettre d'important, et facilitera le travail du lecteur.

I. — *Des grands monuments historiques qui, sans faire corps d'histoire, fournissent de riches matériaux à nos annales.*

Les premiers historiens des vieilles nations sont des poètes : c'est dans la poésie que les peuples antiques doivent chercher leurs origines et leurs premiers titres. Nous avons eu aussi nos chants nationaux primitifs : Charlemagne avait fait recueillir nos bardits, dont les chants se sont malheureusement perdus ; il ne nous reste plus qu'une ode en l'honneur de la victoire que Louis, fils de Louis-le-Bègue, remporta en 881, sur les Normands. Nous avons encore dans ce genre les ouvrages du moine de Saint-Gall, et surtout ceux d'Ernold-le-Noir, qui sont tout à fait écrits dans le goût de la chanson germanique. Nous pouvons y ajouter quelques chants, dans la langue romaine du Midi, qui peuvent servir à débrouiller l'histoire de ces contrées. M. Fauriel les a utilement exploités dans son *Histoire de la Gaule*

méridionale sous la domination des conquérants Germains, ouvrage publié en 1836, l'un des plus savants qui aient paru dans ces derniers temps.

Dans les siècles subséquents, les monuments concernant notre histoire se succèdent presque sans interruption, et se rencontrent non-seulement dans nos archives, mais encore chez les étrangers ; ils sont placés dans une multitude de dépôts qui en rendraient l'étude impossible si le lecteur n'avait un ordre établi pour le diriger dans cette matière, extrêmement compliquée. Pour lui en faciliter l'étude, nous montrerons les ressources précieuses que nous fournit notre législation ; nous indiquerons la mine extrêmement riche des annales ecclésiastiques et de l'hagiographie ; enfin nous exposerons les précieux trésors que renferment nos chartes, notre diplomatique, nos médailles, etc.

II. — *Documents qui nous sont fournis par la législation.*

Destinées à répondre aux besoins de la société, les lois sont l'expression de l'état social à l'époque où elles ont été portées ; elles nous instruisent du gouvernement et de l'organisation du royaume ; elles nous font connaître les conditions de toutes les classes de la société. En tête des lois que l'historien doit consulter, nous devons placer le Code Théodosien, qui a régi la plus grande partie de la France pendant tant de siècles, car la législation romaine n'a entièrement disparu de notre sol qu'avec le Code Napoléonien. Nous rencontrons à l'origine de notre monarchie les lois frankes, bourguignonnes et visigothes.

Nous les faisons connaître dans la deuxième partie, liv. 1, chap. 1^{er} de cette histoire.

On doit regarder comme un chapitre d'un même code antique et national les lois lombardes, allemandes, bavarroises, russes (celles-ci ne sont que le droit suédois), anglo-saxonnes et galliques. Ces dernières servent à reconstruire une partie de l'édifice primitif gaulois. Toutes ces lois se trouvent, séparément ou réunies, dans différents recueils imprimés en France, en Angleterre, en Italie ou en Allemagne. La collection du P. Canciani (Venise 1781), qui a pour titre *Barbarum leges antiquæ*, est un excellent ouvrage, très complet. Il contient les Assises de Jérusalem et plusieurs morceaux inédits.

La mine législative la plus riche que l'historien français puisse consulter, ce sont incontestablement les collections de nos Capitulaires, de nos lois, ordonnances, décrets, arrêtés, lettres patentes, par plusieurs auteurs. Nous devons à Lingenbrog le *Codex legum antiquarum*. Baluze, l'un des plus illustres représentants de la fameuse école des érudits du xvii^e siècle, a donné un excellent recueil des capitulaires de nos rois, et les a accompagnés de notes très savantes. Le recueil des ordonnances du royaume, entrepris par l'ordre de Louis XIV, et dont le tome premier parut en 1723, publication qui a été continuée jusqu'à nos jours, forme aujourd'hui 20 volumes, qui contiennent d'admirables préfaces, dont les Laurière, les Secousse, les Villevault, les Brequigny, ont enrichi le droit français, formant ainsi des traités complets de notre droit national. A ces collections, joignons deux ouvrages de Houard sur les *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises*, et le *Traité sur*

les coutumes anglo-normandes, publiées en Angleterre depuis le XI^e siècle jusqu'au XIV^e. — Le curieux volume de Thaumassière (1690), qui renferme les *Établissements de saint Louis*; — *le Conseil de Pierre de Fontanes*; — les *Assises de Jérusalem* et les *Coutumes du Beauvaisis*, par Beaumanoir; — le *Nouveau coutumier général de Paris* (1724), qui contient les vestiges les plus complets des différents âges de la féodalité, et la trace des lois qui ont régi les divers peuples amenés par l'invasion sur le sol français; — les *Olim du Parlement de Paris*, publiés par le comte Beugnot, méritent aussi d'être consultés. M. Pardessus a fait paraître un *Recueil des lois maritimes et commerciales*, dont les volumes sont précédés de savantes dissertations où se trouve reconstituée la législation qui régissait au moyen-âge l'industrie, le négoce et la navigation. Le *Corps universel diplomatique du droit des gens* contient les plus précieux renseignements pour l'histoire du droit public et des relations internationales. Les *Chartes et Diplômes*, de Brequigny, doivent être étudiés par ceux qui s'occupent de droit public. Nous ne devons pas oublier le *Recueil général des lois françaises, depuis l'an 420 jusqu'à la révolution de 1789*, par MM. Isambert, de Crusy et Taillandier.

III. — *Documents fournis par l'histoire ecclésiastique et l'hagiographie.*

L'histoire ecclésiastique, dans le passé de la France, offre des ressources prodigieuses à nos annales. Parmi les nombreux écrits que nous possédons sur cette matière, la *Gallia christiana* tient le premier rang. L'ouvrage est

divisé par métropoles ou archevêchés ; dans chaque métropole sont distribués les évêchés ; dans les évêchés, les abbayes, doyennés, chapitres, avec la succession chronologique des principaux chefs de ces Églises. Les *Annales ecclesiastici* du P. Leconte, qui forment 8 vol. in-fol., quoiqu'elles ne s'étendent que de 252 à 845, ont été composées avec des fragments d'actes et de textes éclaircis par de savantes dissertations qui offrent un véritable modèle de critique.

Les grandes collections des conciles intéressent beaucoup aussi notre histoire nationale. C'était dans les conciles que se traitaient les plus hautes questions politiques, civiles, religieuses et morales. La grande collection de Labbe peut être consultée avec fruit ; nous conseillons de préférence la collection des conciles tenus dans les Gaules et dans la France, par le P. Sirmond, avec le volume supplémentaire de Lalande. Il n'y a pas même jusqu'aux rituels des églises qui n'offrent de précieux renseignements sur l'état des mœurs. Cette source est trop négligée.

Les écrits de certains Pères doivent être feuilletés avec la plus grande attention par nos historiens. Les Pères qui appartiennent à la Gaule doivent être parcourus tout entiers. Entre les Pères étrangers, nous recommandons la lecture de certaines parties des œuvres de saint Jérôme et de saint Augustin, qui ont peint avec une vivacité de pinceau inimitable les ravages affreux des Barbares dans les Gaules.

Les recueils des bulles et des réponses des souverains pontifes demandent à être lus avec soin par nos annalistes, parce que les papes, qui ont été les organes de la plus haute civilisation au moyen-âge, qui ont été con-

sultés sur toutes les grandes affaires et sur les questions doctrinales agitées alors, nous font connaître par leurs réponses le mouvement du monde et l'état des intelligences. C'est là que se trouvent résolues les plus grandes difficultés historiques, et qu'on rencontre les plus grands événements jugés sous leur véritable point de vue. Quoique l'hagiographie doive être considérée comme une histoire générale de la chrétienté, elle appartient cependant pour une grande part à notre patrie, qui a fourni un si grand nombre de saints. C'est là qu'il faut chercher, pour l'étude des mœurs du moyen-âge et des préoccupations de l'esprit humain aux jours des croyances vives, les matériaux les plus nombreux et les plus extraordinaires. Ce n'est pas seulement le monde idéal rêvé par les légendaires, qui se révèle avec tous ses mystères dans ces récits si attachants et si singuliers; c'est aussi le monde vivant du passé, car l'idéal et le réel se confondent sous la plume de l'hagiographe. Il importe seulement de bien distinguer et de bien choisir dans cette mine d'une richesse prodigieuse qui nous a été découverte par les Bollandistes. Ces infatigables ouvriers, en réunissant les *Actes véritables des Saints*, ont rendu un service aussi éminent aux annales politiques et civiles qu'aux annales religieuses.

IV. — *De nos archives nationales.*

La mine la plus féconde pour notre histoire se trouve incontestablement dans les archives, le trésor des chartes, les rôles et les registres des parlements, les manuscrits des bibliothèques publiques, et les collections de mé-

dailles. Depuis longtemps on désire une main assez habile pour coordonner, analyser et faire connaître ces richesses historiques qui dorment dans la poussière des grandes bibliothèques. Dans une note substantielle, M. Champollion-Figeac a donné de précieux renseignements sur les efforts tentés à cet égard ; je me fais un devoir de la reproduire.

« On se proposa, il y a déjà longtemps, de réunir en une seule collection générale, tous les documents authentiques relatifs à l'histoire de France. Colbert et Daguesseau jetèrent les premiers fondements de cette collection. L'établissement, en 1759, du dépôt de législation, assemblage méthodique de toutes les lois du royaume, qui fut porté à plus de trois cent mille pièces, et qui doit exister encore, soit à la chancellerie, soit aux archives royales, amenait, comme une de ses dépendances naturelles, la réunion de tous les monuments historiques qu'il était possible de découvrir, et Louis XV ordonna cette réunion en 1762, sous le ministère de M. Bertin. Des arrêtés du conseil, 8 octobre 1762, et 18 janvier 1764, réglèrent l'ordre du travail, celui des dépenses, appelèrent le zèle et le concours de tous les savants vers ce grand but d'utilité publique, établirent en 1779 des conférences très propres à régulariser tant d'honorables efforts, les excitèrent de plus en plus par de nouvelles dispositions ajoutées aux précédentes, en 1781, sous le ministère de M. de Maurepas, et augmentèrent en 1784, par l'influence de M. d'Ormesson, les fonds destinés aux dépenses du cabinet. M. de Calonne proposa, en 1785, de nouveaux moyens d'émulation qui furent généralement utiles, et le clergé s'y associa en 1786, en ajoutant aux fonds accor-

dés par le roi, un supplément pris sur les dépenses qu'il affectait à l'histoire de l'Eglise. Les Etats de province imitèrent ce généreux exemple. Les ordres de M. de Calonne procurèrent, en 1787, le concours de tous les intendants, et l'organisation du travail, sagement centralisée dans les mains de l'historiographe de France, Moreau, sous l'autorité du ministère, rendit tous ces efforts propices et fructueux. Les hommes instruits de tous les pays recherchèrent l'honneur d'y concourir. Le roi honorait leur empressement et récompensait leurs plus notables services par des grâces de tout genre. La congrégation de saint Maur et celle de saint Vannes avaient échelonné leurs plus habiles ouvriers sur tous les points de la France où quelque recherche était à faire. Les documents arrivaient en abondance, tout semblait assurer la prochaine publication du Rymer français, mieux connu, plus utile que celui d'Angleterre; un arrêt du conseil, du 10 octobre 1788, assurait de plus en plus ce précieux résultat à l'histoire de France, et l'impression du premier volume, contenant les instruments de la première race, avançait rapidement quand la révolution survint. Un décret du 14 août 1790 ordonna le transport de tous les documents historiques à la Bibliothèque royale. Bientôt on querella. On supprima ensuite les fonds spéciaux qui leur étaient affectés, et il fallut oublier pendant trente-six ans, ces vénérables archives de la Monarchie française.

» Les travaux des Baluze, du Cange, Dupuy, d'Archéry, Martène et Mabillon, avaient assez prouvé qu'il existait, hors du trésor des chartes de la couronne, une foule de documents d'un grand intérêt, quelquefois d'une

grande importance pour l'histoire et le droit public du royaume. On comprit dès lors l'insuffisance relative des deux grands ouvrages entrepris par ordre du roi, le recueil des ordonnances et celui des historiens de France. Ce dernier, d'après son plan sagement conçu, était purement historique, n'admettait pas les actes d'administration générale émanés de l'autorité royale, et le premier n'embrassait que les ordonnances des rois de la troisième race. Il y avait donc, malgré les Capitulaires de Baluze, des lacunes immenses pour les temps écoulés depuis l'origine de la Monarchie, jusqu'à l'avènement des Capétiens. Elles ne pouvaient être comblées que par cette foule de chartes et d'actes de toute espèce déposés, ou plus généralement oubliés, dans les nombreux chartriers des villes, des églises, des monastères, des compagnies judiciaires et des grandes maisons. Il s'agissait de reconstruire par leur témoignage les annales véridiques et complètes de la France, et par leur réunion en un dépôt commun, de créer un centre perpétuel pour toutes les recherches ordonnées par le Gouvernement ou entreprises par des particuliers.

» Ce plan n'effraya point par son étendue ceux qui l'avaient conçu, ni l'autorité qui devait en assurer l'accomplissement. Mais le travail sur les chartes et diplômes de l'histoire de France, comprenait deux parties distinctes, quoique étroitement liées entre elles : 1^o La table générale des chartes imprimées. M. de Brequigny fut chargé de la diriger, et il en publia trois volumes in-folio, commençant par une lettre du pape Pie I^{er} à l'évêque de Vienne, qu'on croit de l'année 142 ou bien 166, et finissant avec le règne de Louis VII, en 1179.

L'impression du quatrième volume fut interrompue à la page 568, arrivant à l'année 1213. Quelques recueils de bonnes feuilles ont été conservés. 2° La réunion la plus nombreuse possible, soit de chartes originales, publiées ou inédites, soit de copies fidèles de toutes les chartes et autres instruments historiques et non publiés ; on y joignit les inventaires d'un grand nombre de chartriers ou d'archives, plusieurs cartulaires et le dépouillement de ceux de la bibliothèque du roi, des terriers, des collections de pièces formées par les particuliers, des portefeuilles laissés par des savants, dont les travaux étaient analogues à la nature du dépôt ; enfin, quelques ouvrages manuscrits, intéressant l'histoire de France, et qu'on ne négligea jamais de sauver de la dispersion ; tel est le magnifique manuscrit sur vélin, contenant le procès de Jeanne d'Arc, et connu sous le nom de *manuscrit de d'Urfé*.

» Le but final de l'entreprise était arrêté, dès son origine même, dans la pensée de ceux qui la dirigeaient ; mais pour atteindre ce but, outre tout leur zèle et toutes leurs lumières, il leur fallait le secours du temps, et ce secours leur manqua. On avait fait pressentir que la collection générale de ces diplômes pourrait un jour être publiée en entier ; le roi en avait donné l'espérance au monde savant en 1782, et quelques années après, le premier volume de la collection des chartes et les deux volumes des lettres du pape Innocent III (le plus habile jurisconsulte de son siècle, et qui n'eut pas moins d'influence sur les affaires de la France que sur celles des autres États de la chrétienté), étaient déjà sous presse : le premier par les soins de M. de Brequigny, et les deux autres

par ceux de M. du Theil, qui en avait recueilli à Rome tous les matériaux. Le dépôt lui-même prenait une consistance qui accroissait son utilité : il devenait le centre des grands travaux historiques qui seront un éternel honneur pour les lettres françaises, et de précieux modèles pour tous les peuples jaloux de leur propre renommée. On y venait puiser à la fois pour le recueil des ordonnances, le recueil des historiens de France, l'art de vérifier les dates, et la nouvelle collection des conciles : époque à jamais mémorable de notre histoire littéraire, où, sous la même protection, et par le seul effet de la munificence royale, les presses françaises produisaient à la fois ces quatre grandes collections, dont le mérite égalait l'étendue, et en même temps la *Gallia Christiana*, la collection des chartes, les lettres historiques des papes, la table chronologique des chartes imprimées, l'histoire littéraire de la France, et les histoires particulières des provinces par les Bénédictins, le Glossaire français de Sainte-Palaye et Mouchet, le Froissard complet de M. Dacier, les notices et extraits des manuscrits, les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, qui ont secondé et propagé dans le monde savant les plus solides principes de l'érudition classique. Ces prospérités littéraires étaient dans tout leur éclat en 1789; et en 1791 il ne restait que le douloureux souvenir de ces glorieuses entreprises. »

M. Champollion n'a pas rapporté la cause de cette interruption. Elle mérite cependant d'être connue, car elle prouve que nos Conventionnels étaient aussi barbares que les Musulmans qui brûlèrent la bibliothèque d'Alexandrie. Le 19 juin 1792, Condorcet montait à la

tribune de l'Assemblée nationale et prononçait ce discours :

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de ce jour mémorable où l'Assemblée constituante, en détruisant la noblesse, a mis la dernière main à l'édifice de l'égalité politique. Attentifs à imiter un si bel exemple, vous l'avez poursuivie jusque dans les dépôts qui servent de refuge à son incorrigible vanité. C'est aujourd'hui que, dans la capitale, la raison brûle au pied de la statue de Louis XIV, ces immenses volumes qui attestaient la vanité de cette caste. D'autres vestiges en subsistent encore dans les bibliothèques publiques, dans les chambres des comptes, dans les chapitres à preuve et dans les maisons de généalogistes. Il faut envelopper ces dépôts dans une destruction commune. Vous ne ferez pas garder aux dépens de la nation ce ridicule espoir qui semble menacer l'égalité. Il s'agit de combattre la plus ridicule, mais la plus incurable de toutes les passions. En ce moment même, elle médite encore le projet de deux chambres ou d'une distinction de grands propriétaires, si favorable à ces hommes qui ne cachent plus combien l'égalité pèse à leur nullité personnelle.

» Je propose, en conséquence, de décréter que tous les départements sont autorisés à brûler les titres qui se trouvent dans les divers dépôts. »

« L'Assemblée, après avoir décrété l'urgence, adopte à l'unanimité le projet de Condorcet, qui venait de dire dans les dernières phrases de son discours tout ce qu'on répète aujourd'hui : nous en sommes à la parodie.

» Le 22 février 1793, il fut ordonné de brûler sur la

place des Piques trois cent quarante-sept volumes et trente-neuf boîtes.

» Condorcet, malgré tous ses soins, ne se tint pas si assuré de l'égalité qu'il ne s'en précautionnât d'une bonne dose, dans le poison qu'il portait habituellement sur lui.

» En 1793, le ministre Roland écrivit aux conservateurs de la bibliothèque pour leur enjoindre de livrer les manuscrits : ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir, mais ils prirent la liberté de faire observer humblement, qu'il fallait détruire l'art de vérifier les dates, et le dictionnaire de Moreri, comme empoisonnés d'un grand nombre d'articles, pareils à ceux dont on voulait, avec tant de raison, purger la terre. Plus tard, le comité de salut public décréta que les armes de France seraient enlevées de dessus les livres de la bibliothèque : on passa un marché avec un vandale pour cette entreprise, qui devait coûter un million cinq cent trente mille francs. L'écu de France était taillé à l'aide d'un emporte-pièce, et remplacé par un morceau de maroquin. Quand les armes se trouvaient appliquées sur une feuille du volume, on coupait cette feuille. Ne pourrait-on pas reprendre aujourd'hui cette belle opération ?

» Le cabinet des médailles fut dénoncé; les médailles d'or et d'argent devaient être portées à la monnaie pour y être fondues. L'abbé Barthélemy s'adressa à Aumont, ami de Danton, qui fit casser le décret. Danton ne faisait fondre que les hommes. Un comédien ambulancier, ensuite garde-magasin, sollicita la place de conservateur des manuscrits : interrogé s'il pourrait les lire, il répondit : « Sans doute; j'en ai fait. » De précieux manuscrits

furent vendus à la livre aux épiciers; d'autres, envoyés à Metz, servirent à faire des gargousses. On chargea nos canons avec notre vieille gloire; tous les coups portèrent, et elle fit éclater notre gloire nouvelle.

» La République aristocratique du directoire procéda d'une autre manière que la République démocratique de la convention; elle ordonna de corriger dans Racine, Bossuet et Massillon, tout ce qui sentait la religion et la royauté. Des hommes de mérite se consacrèrent à ces élucubrations philosophiques. Le travail sur Racine fut achevé, je ne sais pas par qui.

» Il se peut que nous n'ayons pas aujourd'hui la stupide fureur d'un sage de la Convention, ni la naïve animosité d'un citoyen du Directoire : mais aimons-nous mieux ce qui fut? Irons-nous même jusqu'à prendre la peine de corriger ce pauvre Racine, qui aurait pu faire quelque chose, si Boileau ne lui eût gâté le goût, et s'il fût né de notre temps? Il avait des dispositions.

» Et pourtant, puisque nous ne sommes plus touchés que des seuls faits, nous devrions reconnaître que le passé est un fait, un fait que rien ne peut détruire, tandis que l'avenir, à nous si cher, n'existe pas. Il est pour un peuple des millions de millions d'avenirs possibles : de tous ces avenirs, un seul sera, et peut-être le moins prévu. Si le passé n'est rien, qu'est-ce que l'avenir, sinon une ombre au bord du Léthé, qui n'apparaîtra peut-être jamais dans ce monde? Nous vivons entre un néant et une chimère.

» De l'édition commencée du catalogue des chartes et de l'impression de ces chartes, épîtres et documents, il n'est échappé, comme on vient de le lire dans la notice

de M. de Champollion, que quelques exemplaires; le reste a été mis au pilon. Les volumes imprimés, publiés par Brequigny et Delaporte du Theil, *Diplomata, chartæ, epistolæ et alia documenta ad res Franciæ spectantia*, sont précédés de prolégomènes où l'histoire de l'entreprise est racontée, et où l'on trouve ce qu'il est nécessaire de savoir sur les documents contenus dans ces volumes (1). »

Lorsque l'ordre fut rétabli en France, on se préoccupa de nouveau de nos richesses historiques. Des travaux isolés ne donnant aucun résultat important, pour remédier à ce mal, M. Guizot, ministre de l'instruction publique, résolut d'établir des comités historiques. « Le besoin de voir mettre un terme aux travaux isolés commence à être si vivement senti, disait-il dans un rapport au roi (31 décembre 1833), que quelques personnes se sont récemment formées en société pour tenter de concentrer et de coordonner les recherches de tous les hommes qui se vouent à des travaux sur l'histoire de France (M. Guizot faisait allusion à la Société de l'histoire de France). J'espère que cette société n'aura pas fait un vain appel aux amis de la science; je m'associe à ses efforts; mais je ne puis me dissimuler que, lors même qu'elle parviendrait à disposer de ressources plus considérables qu'il n'est permis de le supposer, son action ne serait encore que partielle, et ses publications n'embrancheraient que quelques séries de monuments. Au gouvernement seul il appartient, selon moi, de pouvoir accomplir le grand travail d'une publication générale de

(1) Châteaubriand. *Préface historique*.

tous les matériaux importants et encore inédits sur l'histoire de notre patrie. Le gouvernement seul possède les ressources de tout genre qu'exige cette vaste entreprise. Je ne parle pas même des moyens de subvenir aux dépenses qu'elle doit entraîner; mais comme gardien et dépositaire de ces legs précieux des siècles passés, le gouvernement peut enrichir une telle publication d'une foule d'éclaircissements que de simples particuliers tenteraient en vain d'obtenir. » Il n'y eut d'abord qu'un seul comité formé près du ministère de l'instruction publique (18 juillet 1834). Dès le 10 janvier 1835, on en créa un second. Le premier avait pour mission de s'occuper de l'histoire proprement dite : histoire civile, religieuse, militaire, administrative, histoire de nos relations diplomatiques; le second avait été chargé de concourir spécialement à la recherche et à la publication des monuments inédits de la littérature, de la philosophie, des sciences et des arts, considérés dans leurs rapports avec l'histoire générale de la France.

Toutes les richesses historiques n'étant pas à Paris, M. Guizot, dans le dessein de rendre plus fructueux les efforts des comités, ordonna de veiller avec soin sur toutes les bibliothèques publiques du royaume, facilita la formation de nouvelles sociétés savantes, stimula le zèle de celles qui existaient. M. de Salvandy porta le nombre des comités historiques à cinq, pour correspondre à chacune des sections de l'Institut. M. Cousin conserva le comité des beaux-arts, et réunit en un seul les quatre comités des sciences, des sciences morales et politiques, des chartes, des chroniques et inscriptions, et de l'histoire de la langue française. Une somme de 120,000 fr., puis

de 150,000 fr. fut portée annuellement au budget pour les honoraires des membres des comités et la publication des documents inédits.

V. — *De nos anciens historiens, de nos chroniqueurs et de nos Mémoires.*

Lorsque la Gaule cessa d'être sous la domination romaine, elle vit des historiens se charger de retracer ses annales. Il n'y a pas un siècle qui n'ait son chroniqueur, son narrateur des faits et gestes dont il a été le témoin. A dater du xiv^e siècle, le Mémoire naît, se multiplie et nous initie à la vie intime des familles. Nous allons apprécier les auteurs de ces principaux écrits, depuis Grégoire de Tours jusqu'à nos jours. Le lecteur pourra ainsi se former une idée de l'une des sources les plus importantes de notre histoire nationale.

A la tête de nos plus vieux auteurs, nous placerons l'illustre Grégoire de Tours, nommé à si juste titre le père de notre histoire. Il parut à une époque où le monde était dans une étrange confusion. Les peuples se poussaient pour faire place à de nouveaux peuples. Les nations se choquaient encore lorsqu'il commença à écrire. « Par une coïncidence fortuite, dit M. Augustin Thierry, mais singulièrement heureuse, cette période si complexe et de couleur si mélangée, est celle-là même dont les documents originaux offrent le plus de détails caractéristiques; elle a rencontré un historien merveilleusement approprié à sa nature, dans un contemporain, témoin intelligent et témoin attristé de cette confusion d'hommes et de choses, de ces crimes, de ces catastrophes au milieu

desquelles se poursuit la chute irrésistible de notre vieille civilisation. Il faut descendre jusqu'au siècle de Froissard pour trouver un narrateur qui égale Grégoire de Tours dans l'art de mettre en scène les personnages, et de peindre par le dialogue tout ce que la conquête de la Gaule avait mis en regard ou en opposition sur le même sol. Les classes, les conditions diverses, figurent pêle-mêle dans ses récits quelquefois plaisants, souvent tragiques, toujours vifs et animés. C'est comme une galerie mal arrangée de tableaux et de figures en relief : ce sont des vieux chants nationaux écourtés, réunis sans liaison, mais capables de s'ordonner ensemble, et de former un poème, si ce mot, dont nous abusons trop aujourd'hui, peut être appliqué à l'histoire. »

Après Grégoire de Tours, l'histoire est tombée entre les mains de Frédégaire, puis a été continuée jusqu'à Charlemagne par des moines inconnus. Elle perd toute couleur et toute espèce de vie sous leur plume. « Le monde se fait vieux, dit Frédégaire, l'intelligence des hommes s'émousse, et personne de nos jours ne peut, ni même ne croit pouvoir ressembler aux savants des générations passées. Néanmoins, comme il faut que quelqu'un écrive les guerres des rois, les troubles des nations et les vertus des saints, nous nous efforçons de les raconter, quoique notre sens soit rustique et la faiblesse de notre esprit extrême. » Cette triste confession est malheureusement vraie. Frédégaire, qui écrivait par l'ordre de Childebrand, frère de Charles-Martel, ne nous a donné qu'un abrégé de l'histoire de son temps. Il a eu deux ou trois continuateurs, mais ils sont si décolorés, qu'on ne remarque pas le passage de l'un à l'autre.

La vie de saint Léger, écrite par un moine de Saint-Symphorien d'Autun, est un document historique très important. Quoique grossière, cette légende est pathétique ; c'est seulement à son aide qu'on peut débrouiller l'histoire des Mérovingiens de 660 à 680.

Charlemagne, dont le long règne fut si rempli, aurait eu besoin d'un historien extrêmement habile ; nous en sommes réduits à Eginhard. Ses *Annales*, sa *Vie de Charlemagne* et ses *Lettres* ont un caractère de vérité incontestable ; on y trouve des détails fort curieux sur les mœurs, mais ces ouvrages manquent de vues générales et de critique.

Thégan choréviqne de Trèves et un anonyme connu sous le nom de l'*Astronome* nous ont laissé des *vies* de Louis-le-Débonnaire. Ces ouvrages sont très faibles ; ils contiennent cependant quelques indications curieuses sur le caractère du monarque. L'écrit le plus remarquable sur ce règne est le poème d'*Ermold-le-Noir*, sous le titre de *Faits et gestes de Louis-le-Pieux*. On y trouve un tableau saisissant des mœurs, de l'état général de la société à cette époque ; on est ému lorsqu'on y lit la description des fêtes de la cour, des grandes réunions du Champ-de-Mars, des chasses royales, enfin de toutes les choses qui constituent le plus la vie intime d'un peuple.

Nithard, petit-fils de Charlemagne, avait reçu de la nature un esprit supérieur, qui non content de considérer l'événement, savait en rechercher la cause. Il était méthodique et spirituel ; il avait entrepris d'écrire l'*Histoire des dissensions des fils de Louis-le-Débonnaire*. Mais son âme était tellement émue à la vue de tant de crimes et de

si grands malheurs que le courage lui manqua ; il interrompit son récit.

Les Annales de saint Bertin , quoique confuses , nous donnent un tableau fidèle de l'invasion des Normands. Les Annales de Metz offrent peu d'intérêt. Le poème d'Abban , sur le siège de Paris , est un récit froid , mais exact , du siège de notre capitale par les Normands.

L'Histoire de l'Eglise de Reims , par Frodoard , et la *Chronique* du même auteur sont ce que le x^e siècle nous présente de plus remarquable. Les narrations y sont gracieuses et naïves ; le mélange de légendes , de miracles , d'aventures religieuses , de faits politiques , militaires et civils , jette je ne sais quel agrément sur ces écrits , où nous trouvons la plupart des souvenirs qui se rattachent à Charles-le-Simple , Louis-d'Outre-Mer et à une partie du règne de son fils Lothaire.

Aimoin , bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire , qui vivait sur la fin du x^e siècle , composa une Histoire de France en cinq livres , dont les deux derniers furent finis après sa mort par une main étrangère ; ce n'est qu'une compilation où se voient des fables et de faux miracles. Les légendes sont les sources où Aimoin a puisé. Cet auteur écrivait avec aisance , mais sans élégance et sans vigueur. On trouve son histoire dans la collection de D. Bouquet.

Trois auteurs servent de guides pour le xi^e siècle , ce sont Raoul Glaber , Helgaud et Adalberon. Raoul prétend faire l'Histoire de France et *des quatre parties du monde*. C'est ainsi qu'on désignait alors l'empire romain. Il mêle la métaphysique à l'histoire , la poésie à la prose. Malgré cela on trouve dans son ouvrage , sur les premiers Capétiens , des renseignements qui ne se rencontrent pas

ailleurs. Helgaud a écrit la *Vie du roi Robert*. C'est une espèce de panégyrique qui laisse infiniment à désirer. Adalberon, qui a composé son récit en forme de poème, est si obscur qu'il fait le désespoir des plus habiles érudits.

Le XII^e siècle prend une nouvelle vie; les communes se forment : le mouvement intellectuel des esprits s'en ressent. *L'Histoire du monastère de Vézelay*, par Hugues de Poitiers, est curieuse comme type des luttes locales. La *Vie de Guibert*, abbé de Nogent-sur-Seine, nous initie à l'éducation de cette époque. Ce n'est pas sans émotion que nous y lisons ces exaltations mystiques que les gens du monde traitent de *rêves d'un mystique malade*, mais que l'historien recueille comme un précieux document sur l'état des esprits. L'ouvrage le plus important de cette époque est incontestablement la *Vie de Louis-le-Gros*, par Suger, abbé de Saint-Denis. Suger s'est montré historien aussi habile que grand homme d'Etat. Quoiqu'on trouve dans ses écrits les défauts de son époque, ils n'en sont pas moins très remarquables. Quelques écrivains ont attribué à Suger la *Vie de Louis-le-Jeune*; elle est tout-à-fait indigne de lui.

Les grandes croisades, en excitant l'enthousiasme, engageaient les écrivains à les décrire. Citons seulement les principaux historiens de ces grandes expéditions, savoir : Guibert de Nogent, Guillaume de Tyr, Bernard le Trésorier, Albert d'Aix, Raymond d'Agile, Jacques de Vitry, Raoul de Caen, Robert-le-Moine, Foulcher de Chartres, et la *Vie de saint Bernard*, écrite par deux abbés et un moine qui avait été son secrétaire.

Guillaume de Tyr, surnommé le prince des historiens

des croisades, se fait remarquer par une grande instruction en histoire et en géographie, qualités rares à une époque où les habiles plaçaient Rome au nord de Paris, et où Hugues de Saint-Victor appelait la Grèce *le pays où il fait toujours froid*. Guillaume, qui ne tombe dans aucune de ces fautes grossières, fait des peintures exactes non-seulement des événements, mais des mœurs, qu'il nous représente dans toute leur réalité. Malgré sa vive sympathie pour les croisés, il ne dissimule aucun des vices qui déshonoraient les guerres saintes.

Il eut pour continuateur Bernard le Trésorier, qui, bien qu'il n'ait ni la méthode, ni la rectitude de son prédécesseur, nous fournit, au milieu de matériaux jetés au hasard, de précieux documents sur les affaires du royaume de Jérusalem et sur les relations des chrétiens avec les musulmans.

Albert d'Aix, qui n'avait pas eu le courage de suivre les armées des croisés, dévoré du désir de connaître ce qui s'était passé dans ces régions lointaines, arrêta les pieux chevaliers qui avaient été guerroyer en Orient, et écrivait ses conversations avec une grande exactitude. Par leur variété, ces conversations excitent un grand intérêt.

Raymond d'Agile, qui avait assisté à la prédication de la croisade par Urbain II, s'attacha au comte de Toulouse, fit le voyage de la Terre-Sainte, avec cet illustre seigneur, retraça les exploits de son prince et ceux des chevaliers de sa suite. Son récit, par son caractère religieux, est une peinture curieuse de l'état des esprits, quand tant d'illustres personnages quittaient tout pour aller baiser la poussière foulée par les pieds de Jésus-Christ.

Jacques de Vitry ressemble un peu à nos touristes ayant parcouru la Palestine : il raconte tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans ses courses.

C'est surtout dans Raoul de Caen qu'il faut chercher les grands exploits de Tancrède, qu'il nous retrace avec d'autant plus de fidélité que ce chroniqueur s'était attaché au plus brave chevalier du nom chrétien.

Foulcher de Chartres, qui fut chapelain de Beaudoin, roi de Jérusalem, prit la forme du journal : il pouvait ainsi mieux instruire les chrétiens de l'Occident auxquels il adressait son ouvrage.

La *Vie de saint Bernard* est incontestablement l'écrit le plus important que nous possédions sur ce siècle. Saint Bernard était la plus haute intelligence de son temps. Sa parole chaleureuse pénétrait si vivement dans l'esprit de ses auditeurs qu'il arrachait les époux à leurs femmes, les enfants à leurs mères, pour les pousser vers la Terre-Sainte. Les pays où il prêchait la croisade ne voyaient que *des veuves dont les époux étaient vivants*. Nulle part on ne rencontrait un plus grand zèle, nulle part on n'entendait des accents plus religieux, même plus philosophiques que ceux qui sortaient de sa bouche. Lorsque le pape Urbain II prêche la guerre sainte, il fait un beau discours. Bernard s'élève plus haut encore : « Quand » les infidèles, dit-il, dépeuplaient par le glaive la terre » bénie, la terre de promission où le Dieu qui est la vie » des hommes s'est endormi dans la mort ; quand le Saint » des Saints était livré aux chiens, quand les jours de » l'opprobre éternel se levaient pour les générations » mauvaises, on pensait dans la chrétienté que le bras » de Dieu s'était raccourci ; Dieu cependant pouvait, sur

» un signe, envoyer douze légions d'anges pour délivrer
» sa terre ; il le pouvait, mais il ne l'a pas voulu, parce
» qu'il voulait savoir s'il y avait encore, parmi les hom-
» mes, des hommes sensibles à la douleur..... Et quand
» les fils de l'Église, quand ceux qui se glorifiaient du
» nom de chrétiens et qui étaient partis pour délivrer le
» temple, tombèrent dans le désert percés par l'épée et
» consumés par la faim, c'est qu'ils s'étaient égarés dans
» les voies de ténèbres et que Dieu avait répandu son
» mépris sur eux. » Quoique la vie de saint Bernard, par
deux abbés et un moine contemporains, soit extrême-
ment précieuse pour l'histoire de la croisade entreprise
sous Louis-le-Jeune, il vaut mieux puiser dans les œuvres
du Saint, qui sont pleines de détails très curieux sur les
mœurs civiles, religieuses et monastiques de ce siècle.

La croisade contre les Albigeois anima la verve poé-
tique de Pierre de Vaulx-Cernay, dans la poésie duquel
se trouve une vivacité qui ne se rencontre point dans les
auteurs de cette époque. La chronique de Guillaume de
Puy-Laurens, qui s'arrête aux premiers pas de la guerre
des Albigeois, en 1272, est très curieuse. Nous ne pou-
vons nous dispenser de citer l'*Histoire de la croisade
contre les hérétiques albigeois*, écrite en vers provençaux
par un poète contemporain, histoire que M. Fauriel a
fait précéder d'une introduction très savante, dans la
collection des *Documents inédits publiés par ordre du
ministre de l'instruction publique*.

L'histoire de la Normandie occupe une place très dis-
tinguée dans la période qui nous occupe. Plusieurs écri-
vains normands se sont placés au premier rang des chro-
niqueurs. Le *Roman de Rou* et les *Ducs de Normandie*,

de Robert Wace, sont des œuvres littéraires extrêmement remarquables. On est étonné que sous le titre de roman, et malgré la gêne de la forme métrique, se trouve un tableau exact des invasions normandes et de la vie des ducs de Normandie, depuis Rollon jusqu'à Henri I^{er}. Orderic Vital manque d'art et de méthode, mais il est honnête, naïf et simple; quoique crédule, il est indépendant et sincère; il a exposé sans ménagement les travers du clergé, de la noblesse et du peuple; il retrace, comme il le voyait, l'état civil, politique et religieux de la société en Occident, pendant le XI^e et le XII^e siècles. — Guillaume de Jumièges sait attacher par la vie et l'air de vérité qu'il donne à son récit. — Guillaume de Poitiers, l'historien de Guillaume-le-Conquérant, nous a tracé des peintures assez vives des personnages qu'il met en mouvement; d'ailleurs, il remonte aux causes des événements, talent bien rare dans les chroniqueurs.

Les principaux historiens de Philippe-Auguste et de Louis VIII sont Rigord, Guillaume-le-Breton, Nicolas de Bray et Guillaume de Nangis. La vie de Philippe-Auguste par Rigord a cela de remarquable que les faits ont été vérifiés, les matériaux réunis avec soin, et le style revêtu d'un certain vernis littéraire. Guillaume-le-Breton chanta le même sujet dans la *Philippidos*; Nicolas de Bray employa aussi la poésie pour célébrer les faits et gestes de Louis VIII. Guillaume de Nangis, qui vécut plus tard, avait embrassé un champ beaucoup plus vaste. Comme les historiens de son temps, il remonte à l'origine du monde pour faire une histoire générale. Son ouvrage ne devient réellement intéressant qu'à dater de 1113. Tout ce qui précède ne présente rien de neuf, ni pour le

fond, ni pour la forme. Mais à partir de cette année, son histoire s'enrichit d'une multitude de documents extrêmement précieux, surtout pour l'histoire de 1285 à 1301.

Il faut observer, à l'époque où nous sommes arrivés, un changement extrêmement important dans les chroniques : elles cessent d'employer le latin, pour s'exprimer en français du temps. Comme toutes les langues à leur enfance, le français emploie alors de préférence la forme poétique : le langage prosaïque semble trop commun pour un idiôme nouveau. Villehardouin, qui lui fait abandonner ses entraves, animé, par la connaissance des historiens antiques, du désir de les imiter quant au fond et à la forme, essaie de marcher sur leurs traces dans l'histoire de la conquête de Constantinople, morceau extrêmement précieux. C'est de la chevalerie dans toute sa grandeur ; et Villehardouin, qui semble suivre le chevalier dans toutes les situations, nous le montre au sein de la famille, peint ses mœurs dans l'intérieur de la maison, le transporte tout à coup sur le champ de bataille, lui fait donner de grands coups de lance, pénètre avec lui au milieu des bataillons ennemis pour y trouver la gloire ou la mort, et ne quitte le champ de bataille que pour prendre part aux discussions politiques. L'ouvrage de Villehardouin, plein de verve et de vie, déploie toute l'activité, la fiévreuse vivacité de son auteur. Villehardouin a eu un continuateur dans Henri de Valenciennes. Quoique son œuvre soit à une grande distance de celle de son maître, on trouve cependant des faits curieux dans sa chronique ; son récit est attachant et on regrette vivement qu'une partie de son ouvrage soit perdue.

Saint Louis, qui réunit en lui les hautes vertus d'un saint, la vaillance des plus fameux chevaliers, la prudence des plus grands législateurs, méritait d'avoir un historien digne de lui. Guillaume de Nangis, dominé par le respect que lui inspirait la profonde piété du monarque, s'était presque exclusivement occupé à retracer ses vertus religieuses. Le contesseur de la reine Marguerite, dans la *Très digne vie du très excellent roi*, a célébré son admirable sainteté. Il était réservé au sire de Joinville de nous faire connaître le monarque tout entier. Il suit le roi partout, dans son intérieur, au milieu de ses conseils, sur le champ de bataille; rien ne lui échappe, pas même ces traits d'intimité qui font mieux apprécier l'homme que ces vertus éclatantes dont le mérite est parfois purement extérieur. Joinville écrit d'ailleurs avec une telle naïveté que la critique la plus sévère ne peut révoquer en doute sa narration.

Guillaume de Nangis est le principal historien des successeurs de saint Louis jusqu'à la branche des Valois. « Nous n'avons, dit Lacurne de Sainte-Palaye, dans une dissertation sur cet auteur, nous n'avons point d'historien qui nous soit moins connu, et qui ait moins cherché à l'être que Guillaume de Nangis; je n'ai rien trouvé qui concerne sa personne dans tous les écrivains de son temps, et il ne nous en apprend guère davantage dans les ouvrages historiques qu'il nous a laissés. Nous ne savons de lui que son nom et l'état dans lequel il vécut; il se nomme lui-même dans la préface de sa *Vie de saint Louis*, FRATER GUILLELMUS DE NANGIS, ECCLESIE SANCTI DYONISII IN FRANCIA INDIGNUS MONACHUS. Cet auteur nous a laissé trois importants ouvrages : une *Vie de saint Louis*.

une *Vie de Philippe-le-Hardi* et une chronique. Sa chronique remonte jusqu'au commencement du monde; elle ne prend un caractère original que vers l'an 1113, comme nous l'avons déjà observé. Elle s'arrête à l'an 1301. Malgré des défauts très considérables, elle renferme beaucoup de faits réunis avec soin. Nulle part la cause du pauvre peuple n'est présentée avec plus d'intérêt.

L'histoire des premiers Valois se trouve dans les grandes Chroniques de Saint-Denis qui, à cette époque, sont incomplètes. Heureusement Froissart y vient suppléer... « Froissart, qui passait sa vie à courir les villes « pour entendre et ouïr des nouvelles, » s'est chargé de ramasser en détail le récit des exploits, des désastres, des crimes, des incendies et des massacres qui, par malheur, ne sont pas rares dans l'histoire du moyen-âge. Souvent incorrect et surtout incomplet, Froissart se laisse aller à tous les hasards de ses souvenirs; mais en racontant simplement et sans recherche ce qu'il a vu et entendu, en se promenant par tous les sentiers, si petits qu'ils soient, il fait faire à ses lecteurs une longue route, où les horizons changent sans cesse, et son récit a tout le charme de la conversation, tout l'intérêt d'un roman de chevalerie, semé d'expressions vives et heureuses, et toute la vérité de l'histoire. Ce récit commence en 1325 et finit en 1400. Par malheur, Froissart ne s'est pas toujours montré fidèle au même parti, et il paraîtrait qu'il aurait lui-même, selon les occurrences, rédigé des variantes. C'est là du reste un procédé qui est également familier à quelques écrivains modernes (1). »

(1) *Encyclopédie de l'Histoire de France*, t. ix, p. 408.

Charles V méritait d'avoir des historiens. Les grandes chroniques, suspendues un moment, reprennent leur récit avec lui. La *Chronique de Duguesclin* retrace surtout les hauts faits de cet illustre guerrier. Mais l'ouvrage le plus remarquable sur Charles-le-Sage est le livre des *Faits et bonnes mœurs* (sic) *du sage roi Charles V*, par Christine Pisan. Cette femme, douée d'une rare beauté, a du poète véritable toute la noblesse de sentiments, toute la tendresse d'âme et toute la grâce. Reçue généreusement à la cour de Charles V, elle voulut payer sa dette en célébrant les vertus et les grandes qualités de son bienfaiteur. On regrette qu'au lieu de bien préciser les faits, elle se soit plus occupée de donner des conseils à l'héritier présomptif de la couronne.

Jean-Juvénal des Ursins, qui avait été, jeune encore, le témoin des actes révolutionnaires passés sous Charles VI, et dont le père avait combattu avec courage les ennemis de la patrie, et avait été, par sa charge, initié aux grandes affaires de l'État, pouvait être parfaitement instruit des événements. Aussi sa chronique abonde en faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs. Sa narration est empreinte de cette tristesse qui va si bien à une âme profondément émue des calamités de son pays. Des Ursins est impartial : il considère les choses sous leur véritable point de vue, et doit servir de contrepoids aux exagérations de Froissart et de Monstrelet, toujours favorables aux ducs de Bourgogne. Nous devons citer encore pour la même époque Pierre de Fenin et l'anonyme de Saint-Denis. Pierre de Fenin, écuyer et panetier de Charles VI, en position de tout connaître, jeté au milieu des partis, sans savoir auquel s'attacher, allant souvent

de l'un à l'autre, porte dans ses Mémoires cet esprit d'incertitude. Aussi faut-il moins le consulter pour la politique que pour les petits combats dont il rend un compte assez exact. Le religieux anonyme de Saint-Denis était l'allié de l'Université et l'ami de la riche bourgeoisie. On voit dans quel esprit il a écrit.

Monstrelet, très précieux pour le xv^e siècle, a conservé une multitude de faits, il donne en détail les guerres qui désolaient la France; ce qui est bien remarquable, il apporte des pièces justificatives en preuve de ses assertions. Il est extrêmement diffus. Rabelais l'a caractérisé d'un seul mot sous ce rapport, il dit qu'il est *baveux comme un pot à moutarde*.

A Monstrelet, succèdent Olivier de la Marche, Jacques Duclercq et Jean de Troyes. Olivier de la Marche, qui était un bourguignon décidé, ne voit qu'une seule chose, la maison de Bourgogne, qu'il exalte sans cesse; aussi faut-il moins chercher dans ses écrits la guerre et la politique, que les fêtes données par les ducs de Bourgogne. Olivier s'attache à la chevalerie, se plaît à décrire avec enthousiasme les brillants tournois et les rudes pas d'armes; sous ce rapport il est infiniment instructif. Duclercq semble s'être fait l'historien du peuple; on lit avec intérêt les détails qu'il nous a conservés sur la répression exercée à l'égard des Vaudois qui appartenaient à la classe la plus pauvre de la nation. Jean de Troyes est un conteur précieux pour la connaissance des mœurs; il instruit fort peu sur la guerre et sur la politique.

L'écrivain remarquable, disons mieux, le grand écrivain de cette époque, est Philippe de Comines. Attaché d'abord au duc de Bourgogne, Comines passa au service

de Louis XI, servit fidèlement son fils Charles VIII, fut initié à tous les secrets de la politique, et connut parfaitement les hommes et les choses. Devenu vieux, il résolut d'écrire ses mémoires, ce livre, « qui a autorité et » gravité, comme dit Montaigne, et sent partout son » homme de bon lieu, élevé aux grandes affaires. » Ce livre joint une grande raison à une haute sagacité politique, à une brillante imagination ; sans avoir ces expressions pittoresques qui réveillent le lecteur, Comines conte bien ; on l'a comparé aux plus grands historiens de l'antiquité. Quelques réflexions d'une haute moralité l'ont fait surnommer le Tacite français. Sa moralité n'est guère que celle d'un diplomate, ministre de Louis XI ; car il expose avec une sympathie évidente la politique tortueuse de son maître. Il ne blâme guère la duplicité et le crime que lorsqu'ils ne réussissent pas. « Il se plaît si » fort à l'habileté, dit M. Villemain, qu'il excuse volontiers une mauvaise action bien faite... La tyrannie lui » paraît surtout odieuse parce qu'elle est déraisonnable... C'est, ajoute le même écrivain, un esprit sérieux, » solide, intelligent de toutes les ruses, jugeant avec un » sens merveilleux le caractère, la forme, le but des » gouvernements, plus habile que scrupuleux, mais ce- » pendant, s'élevant à la probité par le bon sens, parce » qu'à tout prendre, elle est plus raisonnable que le reste » et qu'elle assure mieux le maintien de la puissance. »

Les mémoires se multiplient au xvi^e siècle. Une foule d'hommes qui vivent au milieu du tourbillon des affaires, et sont mêlés aux intrigues de cour, veulent conserver le souvenir de ce qu'ils ont vu, raconter les événements auxquels ils ont pris part. L'un écrit son journal, un

autre rédige ses mémoires. Nommons seulement Jean Le Fevre de Saint-Remi, dit Toison d'Or. Molinet et Mathieu de Coucy, qui appartiennent plutôt au siècle précédent. Parmi les commentaires et les mémoires du xvi^e siècle nous ne devons point omettre les *journaux* de François de Lorraine, duc d'Aumale et de Guise (1545-1563); les mémoires du prince de Condé qui racontent les choses mémorables faites et passées pour le fait de la religion ou estat de ce royaume, depuis la mort du roi Henri II, jusqu'en l'année 1564.

Blaise de Montluc fut mêlé principalement aux affaires militaires de son temps. Il écrivit sa vie sous ce titre : *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*. C'est un ouvrage classique pour les gens de guerre. Il décrit avec beaucoup de talent les opérations militaires, et la science stratégique au xvi^e siècle apparaît dans son livre dans toute sa réalité. Henri IV appelait ses *Commentaires*, la *Bible du Soldat*. Quoiqu'on trouve dans la vie de Blaise de Montluc de singulières bouffées de vanité gasconne, on ne peut s'empêcher de rendre hommage à sa véracité.

Les *Mémoires* de Fleurange sur Louis XII et François I^{er} sont empreints d'un patriotisme sincère : ceux de Guillaume et Martin du Bellay (1512-1547) laissent peu à désirer sur les opérations militaires. Ils se font remarquer en politique par une grande partialité en faveur de François I^{er} contre Charles-Quint. Il faut consulter Antoine Puget pour se former une idée exacte des calamités causées par la guerre civile, dans le Midi. François de Rabutin paraît doué d'une exquise sensibilité, il décrit bien, avec exactitude et avec la chaleur du cœur les

belles actions et flétrit énergiquement les mauvaises. Les mémoires de Gaspard de Saulx Tavannes nous initient à tous les projets des ligueurs ; il va même jusqu'à justifier la Saint-Barthélemy. On trouve dans ses écrits tous les moyens employés par les Guise, pour faire valoir leurs droits à la couronne, dont le principal était la descendance de cette grande maison de la famille de Charlemagne. Guillaume de Saulx Tavannes est beaucoup plus impartial, il se propose surtout de décrire les guerres de la ligue, dans le duché de Bourgogne.

Michel de Castelnau, écuyer de Louis XII, militaire et diplomate, a laissé des mémoires qui commencent à la mort de Henri II et finissent en 1570 à la troisième paix avec les protestants. Ces mémoires, placés par quelques critiques à côté de ceux de Comines, sont très remarquables ; le style en est clair, débarrassé le plus souvent de vieux termes ; il est abondant et cependant précis. Il circule dans les écrits de Castelnau un souffle de vérité qui contraint à reconnaître son impartialité. Sa loyauté ne fut jamais mise en doute par aucun parti : aussi remarque-t-on une haute moralité dans ses mémoires. Quoique catholique sincère, il flétrit les crimes de ceux qui croyaient dans ces temps de malheurs servir la religion par la barbarie.

L'écrivain de cette époque qu'on lit avec le plus de plaisir est Brantôme. Les principaux ouvrages de cet auteur sont ses *Mémoires*, les *Vies des hommes illustres et grands capitaines français*, les *Vies des capitaines étrangers*, les *Vies des dames illustres, celles des dames galantes*, des *Anecdotes touchant les duels*, les *Rodomontades et jurements des Espagnols*, un *Dialogue entre le*

tombeau de madame d'Aubeterre et l'auteur. Personne n'a donné plus de détails sur la vie intime. Brantôme semble avoir été partout, dans les salons des grands, au conseil des rois, et jusque dans le boudoir le plus secret des femmes. A cause des détails minutieux et intimes qu'il livre au public, Brantôme a été surnommé le *Valet de chambre de l'histoire*. Ses récits sont d'autant plus attachants qu'il écrit avec une exquise sensibilité. Il avait pris Suétone pour modèle de ses *vies des hommes illustres*, il surpasse incontestablement son modèle. Ce qui manque à Brantôme, c'est le sentiment moral; on est affligé de le voir raconter les vices, les vertus, les crimes, les turpitudes, avec une apparente indifférence. Quoiqu'il ne fasse presque aucune réflexion sur le supplice de Marie Stuart, on est ému jusqu'aux larmes par le pathétique qu'il met à retracer les derniers moments de cette grande victime. On accuse Brantôme d'avoir hasardé un grand nombre d'anecdotes incertaines dans ses écrits; il raconte tant de choses qu'il est difficile qu'il soit toujours vrai.

Charles de Valois, grand prieur de France, nous a transmis le récit de l'assassinat de Henri III et le combat d'Arques. Ses mémoires, trop courts, écrits avec beaucoup d'élégance et de correction, indiquent un notable progrès dans la langue. Parmi les grands hommes d'état de cette époque, nous devons citer Villeroi et le président Jeannin; le premier, qui fut secrétaire des commandements de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, appartenait au tiers parti. Il a laissé des *Apologies* qui nous instruisent complètement des événements, des troubles du xvi^e siècle. Il associe dans ses écrits le sen-

timent national au catholicisme ; c'est en effet la seule grande politique. Les *Négociations* du président Jean-nin sont peut-être l'ouvrage le plus utile à consulter pour les diplomates : Richelieu en avait fait une étude approfondie, et nous ne doutons pas qu'il y ait puisé quelques-unes de ces grandes idées qui l'ont fait regarder comme un des plus éminents génies politiques.

Avant ces ouvrages si remarquables nous aurions dû citer le *Journal de l'Estoile*, un des livres les plus curieux qui se puissent lire. On y trouve tout ce qui se passait à Paris sous la ligue ; l'Estoile ne la ménage pas assez, il en était l'ennemi déclaré. La *Chronologie novenaire* de Palma Cayet rapporte avec fidélité les guerres de Henri IV, et contient beaucoup de faits qui avaient échappé aux autres auteurs. L'ouvrage le plus important à consulter pour l'histoire de Henri IV, est incontestablement les *Économies royales* de Sully. Quoique écrit d'une manière négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits, cet ouvrage se fait remarquer par une naïveté de style qui ne déplaît pas. En matière de religion il doit être lu avec précaution. Bien qu'il soit plus philosophe que chrétien, et qu'il se déclare parfois ennemi du calvinisme, Sully entasse cependant de mauvais raisonnements pour le soutenir. Sully a pu passer pour un bon politique, mais il est un fort mauvais théologien.

Nous avons un grand nombre de mémoires sur le règne de Louis XIII. Fontenay-Mareuil, Bassompierre, Pontchartrain, le duc de Rohan, le maréchal d'Estrées, de Pontis et Richelieu, ont voulu nous laisser leurs opinions, leurs vues, leur politique. Fontenay-Mareuil était un homme de beaucoup d'expérience et de jugement, rem-

pli d'intentions droites et sincères. La première partie de ses mémoires retrace la fin du règne de Henri IV et la partie du règne de Louis XIII, qui s'étend jusqu'en 1624; la deuxième est une réunion de petites pièces détachées sur les principales affaires de l'époque. On remarque celles qui concernent le siège de La Rochelle. Fontenay est grand admirateur de la politique de Richelieu, et s'en constitue le défenseur. Le maréchal de Bassompierre, doué d'un caractère inflexible, ayant osé résister au cardinal de Richelieu, et tremper dans quelques complots ourdis contre lui, fut jeté à la Bastille. Ayant beaucoup étudié dans sa jeunesse, il mit à profit les loisirs de sa captivité pour composer plusieurs ouvrages fort intéressants pour l'histoire : ses *Mémoires* et ses *Ambassades, en Espagne, en Suisse et en Angleterre* contiennent des anecdotes piquantes. La chronique scandaleuse y tient une trop large part. Pontchartrain, qui connaissait à fond toutes les affaires sous la régence de Marie de Médicis, les raconte avec simplicité, bienveillance et bonne foi. Rohan, le chef des calvinistes, animé d'un zèle ardent pour sa secte, l'un des plus habiles, des plus profonds politiques parmi les chefs des huguenots, avait reçu de la nature un talent particulier d'écrivain, qu'il employa pour composer ses *Mémoires*, qui portent, avec des marques d'une incontestable énergie, des traces évidentes d'une partialité extrêmement odieuse. Les *Mémoires de Louis de Pontis, officier des armées du roi, contenant plusieurs circonstances du règne de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, depuis l'année 1596, jusqu'en l'année 1652*, obtinrent un succès prodigieux. Madame de Sévigné ne pouvait se séparer

de ce livre; Voltaire en constate la vogue incroyable. Le grand mérite de cet ouvrage, c'est qu'il a le charme du roman et l'intérêt sérieux de l'histoire. Ce qui surprend, c'est que beaucoup de faits cités dans cet auteur ont échappé à tous les écrivains de ce siècle. Pontis s'était retiré à Port-Royal, et c'est là qu'il composa ses mémoires. On lit aussi avec avantage les *Mémoires* intéressants du maréchal d'Estrée, sur la régence de Marie de Médicis; la *relation du siège de Mantoue*, et une *relation du Conclave* où fut élu Grégoire XV en 1621. Quoique les mémoires de Richelieu ne soient pas entièrement sortis de la plume de ce célèbre ministre, et qu'on y sente les inspirations de Boisrobert et de Colletet, cependant, comme ils ont été annotés de sa propre main, on peut les regarder comme son œuvre. On y trouve une foule de faits curieux et de portraits tracés de main de maître. *L'Histoire de la mère et du fils*, et le *Testament politique* de Richelieu, sont consultés par tous ceux qui veulent se faire une juste idée de sa politique. M. Bazin, dans sa belle *Vie de Louis XIII*, a fort heureusement exploré ces différents ouvrages.

On est embarrassé du choix entre les mémoires écrits sur le règne de Louis XIV. Il y en a sur tous les sujets, sur la cour et sur la ville, sur la guerre et sur la politique. La duchesse de Nemours et madame de Longueville nous instruisent de toutes les intrigues de la Fronde. Rien n'est plus intéressant, plus spirituel, ni plus piquant que les *Mémoires* de la duchesse de Nemours; cependant on ne peut guère y chercher la vérité sur les personnages de la Fronde. Madame de Motteville joint la finesse à la naïveté, talent bien rare; c'est dans ses

Mémoires qu'on trouve des détails positifs et vrais sur les ressorts secrets qui animaient cette triste et déplorable guerre de la Fronde. Parmi les ouvrages fameux de cette époque, les *Mémoires* du cardinal de Retz doivent tenir le premier rang. « Ils sont, dit Voltaire, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, et une inégalité qui sont l'image de sa conduite. » « Son style, dit Laharpe, est comme son génie, plein de feu et de hardiesse, mais sans règle et sans mesure. »

Nommons les *Mémoires* de Guy Joly comme faisant suite à ceux du cardinal de Retz. Son opinion a de la valeur. On trouve beaucoup, pour la première moitié du règne de Louis XIV, dans les *Mémoires* du comte de Brienne. Le comte de la Châtre s'attache principalement à retracer les intrigues de cour pendant les premières années de la régence d'Anne d'Autriche ; sur cette matière, rien n'égale les *Mémoires* de mademoiselle de Montpensier, qui se plaît à développer les moindres replis de la vie des princes et des grands. Une idée perce dans ses écrits, c'est un culte quasi idolâtrique pour sa propre personne. La vie du grand Condé est retracée avec de grands détails, par Pierre Senet. Montglat s'est fait l'historien de la guerre de la France contre l'Autriche (1645-1660). « Les *Mémoires* de La Rochefoucault sont lus, » dit Voltaire, on sait par cœur ses maximes. » Quelques critiques avaient voulu placer les *Mémoires* de Laroche-foucault à côté des Commentaires de César. Nous croyons que Voltaire a fixé leur place. Ils portent d'ailleurs un grand air de sincérité. Gourville a publié des *Mémoires contenant les affaires auxquelles il a été employé par la cour depuis 1642, jusqu'en 1698*. C'est une des princi-

pales sources auxquelles Voltaire a puisé. Gourville dit ce qu'il sait, ne dissimule rien, ni le bien, ni le mal, et juge les fautes avec une impartialité étonnante. Les *Mémoires* d'Omer Talon, sont ceux d'un bon citoyen et d'un intègre magistrat, mais ils contiennent une multitude de matériaux entassés sans art. Le *cauteleux, doux-reux et mystérieux* abbé de Choisy, comme dit Labruyère, offre peu d'intérêt dans ses *Mémoires*, *il parle de lui jusqu'au déboire*. On trouve dans les fastidieux *Mémoires* de Duplessis, des choses fort intéressantes sur l'art militaire. Quoique dépourvus de l'intérêt intime qu'on cherche dans ce genre d'ouvrage, les *Mémoires* de madame de Lafayette contiennent quelques anecdotes curieuses. Les *Souvenirs* de madame de Caylus montrent un coin alors peu connu de la cour du grand roi; c'est la ligue de la jeunesse et de la volupté contre l'étiquette sévère et la dévotion. Sous ce rapport madame de Caylus ne laisse rien à désirer. Les *Mémoires* du marquis de Torcy sur les longues négociations qui s'étendent de la paix de Riswick à celle d'Utrecht, contiennent le secret de la diplomatie sous le grand roi; ceux de Turenne, où les plus grandes choses sont racontées avec simplicité, instruisent beaucoup sur l'art militaire. Qu'on y joigne ceux de Berwick et ceux de Villars, ce *fanfaron plein de cœur*, on aura les matériaux nécessaires pour composer l'histoire militaire du règne de Louis XIV.

Les marins ne sont pas toujours d'habiles écrivains; le comte de Forbin et Duguay-Trouin, deux des hommes dont notre marine s'honore le plus, avaient écrit des notes substantielles auxquelles l'abbé Millot a donné plus tard la forme de mémoires. Ces documents sont

extrêmement importants pour l'histoire des guerres maritimes de Louis XIV.

La littérature, les arts, les sciences, ont occupé une grande place sous ce règne. Nous avons aussi des sources où nous pouvons puiser. La grande source de l'histoire scientifique, artistique et littéraire du règne de Louis XIV se trouve certainement dans les génies littéraires et artistiques de cette époque, qui ont fait précéder leurs chefs-d'œuvre de savantes préfaces où les lettres et les arts sont appréciés à leur juste valeur : les œuvres de Despréaux, de Racine, de Corneille, de Molière, pour les lettres, les écrits de Lully, Calone, Camprat, Des-tousches et de Rameau, pour la musique, les chefs-d'œuvre des Lemoine, des Poussin, des Lesueur, des Lebrun, des Puget, etc., parlent aux yeux de l'artiste. *Les conférences sur l'expression des différents caractères de passions*, et le traité de la *Physionomie* de Lebrun jettent beaucoup de jour sur l'état de la peinture pendant le grand siècle. Nous possédons aussi quelques ouvrages *ex professo* pour cette importante partie de notre histoire; nous devons citer les *Réflexions sur la poésie, la peinture et la musique* de l'abbé Dubos, livre le plus utile qu'on ait jamais écrit sur cette matière chez aucune nation de l'Europe; les *Remarques sur la langue* et surtout la *Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, de Bouhours, excellent maître en matière de goût. L'*Histoire de l'Académie des Sciences* de Fontenelle, jette souvent une clarté lumineuse sur les points les plus obscurs; les *Mémoires sur les Hommes illustres dans les lettres*, de Educron, parlent convenablement de chaque auteur, et sont très utiles. L'*Histoire de l'Académie* de

Pelisson-Fontanier, fut très applaudie. Chacun connaît les mérites et les défauts du *Cours de littérature* de Laharpe. Pour avoir une physionomie complète du siècle de Louis XIV, il ne faut pas se contenter de parcourir les grands ouvrages que nous avons indiqués; il faut lire madame de Sévigné et les grands historiens de ce siècle; il faut encore lire une multitude de pamphlets qui couraient la France. Voici le titre de ceux qui excitèrent le plus la curiosité : *Recueil de pièces pour servir d'ornement à l'histoire de Louis XIV*; — *les Pensées morales de ce roi*; — *la Confession réciproque*; — *le Conseil privé assemblé pour les impôts*; — *les Soupirs de la France esclave qui aspire après la liberté*; — *le partage du Lion de la fable vérifié par le roi*, etc., etc.

Il est un homme qui a vécu sous Louis XIV et sous Louis XV; c'est le fameux duc de Saint-Simon. Ses *Mémoires* sont incontestablement une des grandes œuvres littéraires de son siècle, malgré quelques négligences de style et des détails oiseux qui tiennent à sa situation aristocratique. Ce n'est qu'à dater de la publication de ces mémoires que la cour de Louis XIV et celle du Régent ont été bien connues. Il n'épargne rien. Le cynisme de ses récits va souvent jusqu'à l'obscénité. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ses écrits, ce sont surtout ses portraits, qui sont souvent à la hauteur de ceux des plus grands historiens de l'antiquité. Il ne faut admettre qu'avec beaucoup de réserve les jugements de Saint-Simon. On remarque dans ses mémoires cette excessive sévérité de morale, c'est-à-dire ce fond de jansénisme qui caractérisait l'auteur; le duc de Saint-Simon voyait tout en noir; sa méfiance naturelle lui faisait

regarder les hommes comme des méchants astucieux, prompts à tout sacrifier pour satisfaire leur avidité ou leur ambition. La cour dans laquelle il avait vécu ne servit qu'à le fortifier dans cette opinion, et il ne le cache pas dans tout le cours de son ouvrage; il ignore ce que c'est que la modération, il n'épargne aucun des personnages dont il trace le portrait, il ose même accuser d'artifice le vertueux et candide Fénélon. Marmontel lui-même, quoiqu'il n'ait guère fait que copier Saint-Simon, en essayant de le mettre en meilleur français, avoue que la haine, dans ces mémoires, distille le plus noir venin.

Les *Mémoires secrets* de Duclos, sur Louis XIV et sur Louis XV, forment pour ainsi dire la liaison des deux règnes; c'est un amas d'anecdotes vraies ou fausses, sérieuses ou frivoles, licencieuses jusqu'à la satiété. Duclos ne montre nulle part aucun des caractères de l'historien; ce n'était pas assez que sous la déplorable période de la Régence et sous le règne honteux de Louis XV, la corruption la plus effrénée envahît les mœurs, elle devait encore prendre une grande place dans les écrits de cette époque. Tous les genres de corruption se tiennent, le mensonge le plus grossier règne partout, les mémoires apocryphes se succèdent. Il n'y a d'ailleurs rien de remarquable dans la multitude de ces écrits qui se répandirent; ils sont aussi pâles que le siècle lui-même.

Sous le règne de Louis XVI, qui ne fut que l'annonce de la révolution, les écrits et les mémoires se multiplièrent. Indiquons rapidement les ouvrages dans lesquels on peut avoir confiance et essayons de les caractériser. Quoique l'*Histoire du règne de Louis XVI, pendant les années où on pouvait prévenir ou diriger la Révolu-*

tion française, soit postérieure au règne du malheureux roi, nous devons la placer en première ligne. M. Droz y montre une impartialité rare et les sentiments profonds de l'honnête homme. M^{me} Campan a fait paraître des *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre, suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*. Il y a, dans ces mémoires, de curieux détails dont nous n'oserions garantir entièrement l'authenticité; on y remarque trop l'esprit de domesticité, bien éloigné de la sévérité de l'histoire; on y lit des pages bien touchantes sur le délaissement de la malheureuse reine de France. Le marquis de Bouillé, l'un des plus ardents ennemis de la Révolution de 89, a envisagé cette Révolution à son point de vue dans ses *Mémoires sur la Révolution française, depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick*. Cet ouvrage renferme de précieux documents et mérite d'être étudié avec soin. Les *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, par Bertrand de Molleville; l'*Histoire de la Révolution de France*, du même auteur, doivent être consultés. On ne peut nier qu'il règne dans le cours de ces ouvrages beaucoup de partialité.

Il n'est aucune partie, aucun acte important de notre grande et terrible Révolution qui n'ait eu son écrivain. L'invasion des Prussiens et des Autrichiens (1792), a été écrite par le secrétaire du prince de Hardenberg, d'une manière qui n'est pas toujours honorable pour nos officiers supérieurs. Dumouriez a publié un grand nombre d'écrits, surtout dans sa retraite à Hambourg; il y présente sa conduite sous un jour plus favorable.

Riouffe, Beaumarchais, Journiac de Saint-Méard, l'abbé Sicard, l'*Histoire des hommes de proie*, Roch Marcandier, Macou-de-la-Varenne, racontent avec les plus grands détails les horribles massacres de septembre.

Les divers partis de l'Assemblée législative et de la Convention eurent leurs historiens. Buzot, Barbaroux, Brissot, Louvet, M^{me} Rolland, dans ses *Mémoires*, présentent les faits d'une manière favorable aux Girondins. Pour leur répondre, Camille Desmoulins faisait paraître son *Histoire des Brissotins*, l'un des écrits les plus remarquables de l'époque.

La guerre de la Vendée, dont certains épisodes ont été si bien retracés par le vicomte Walsh, a des narrateurs très circonstanciés. Mesdames de Bonchamp et de la Rochejaquelein nous la racontent de la manière la plus dramatique. Les *Mémoires* de Puitsy sont extrêmement précieux. Ceux du comte de Vauban sont loin d'être favorables aux émigrés, quoiqu'il ait fait lui-même partie de l'émigration. Thurreau, l'un des généraux de la République, a de son côté écrit des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*. Son esprit est entièrement opposé à celui des auteurs que nous venons de citer; il n'est pas inutile de les comparer.

Il n'est aucune phase de cette Révolution qui ait eu plus d'historiens que la Terreur. Garat, Thibaudeau, Senart, Grégoire, Fouché, Meillan, Fréron, Levasseur de la Sarthe, Durand Maillane, Barrère, renferment tous des épisodes qu'il est bon de lire. Le rapport de Courtois, *fait au nom de la commission chargée de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices, dans la séance du 16 nivose an III de la*

République une et indivisible, contient des pièces très importantes. On accuse cependant Courtois de s'être montré extrêmement partial dans le choix des pièces, dont quelques-unes auraient été tronquées et dénaturées dans une intention perfide. M. Legros a mis en ordre et fait paraître en 1837, la *Correspondance du comité de Salut public*. Cet ouvrage renferme beaucoup de documents intéressants.

Nous citerons seulement deux auteurs de mémoires sur le Directoire : Gohier qui fait assez preuve d'impartialité : on se laisse facilement éprendre à la bonhomie de l'auteur ; Fauche-Borel, l'un des agents les plus actifs de la contre-révolution : c'était un homme d'une activité dévorante ; ses mémoires renferment des choses très curieuses, c'est dommage qu'ils se laissent à peine lire.

La mine la plus riche de l'histoire de la Révolution est incontestablement le *Moniteur*, les procès-verbaux de nos grandes assemblées, ceux des clubs, et la plupart des journaux de l'époque.

La Révolution était un assez grand fait pour mériter d'avoir ses historiens ; elle en compte un grand nombre. Nous citons pour mémoire Lacretelle jeune, dont Napoléon disait : « Beaucoup de phrases et peu de couleur ; » point de résultat ; il est académique et point historien ; — le fastidieux Fantin Desodoard ; Toulangeon ; Paganel ; Papou ; l'abbé Montgaillard, qui avait un peu plus de mérite et d'impartialité.

MM. Thiers et Mignet tiennent une place à part. Leurs ouvrages qu'on lit avec tant de charme, sont malheureusement écrits d'après les principes de ce fatalisme énervant qu'on ne peut trop combattre.

Conny, dans un ouvrage bien écrit, dans son *Histoire de la Révolution*, s'est constitué le défenseur de la légitimité. — Cet écrit très vague et fort déclamatoire ne précise pas les faits, fournit peu de documents réellement historiques.

Louis Blanc a voulu nous montrer la Révolution sous un aspect tout différent de celui que Thiers a envisagé. Celui-ci est l'historien de la bourgeoisie, celui-là veut relever le peuple et amener le prolétaire à la hauteur de l'homme d'Etat. Louis Blanc est trop peu avancé pour qu'on puisse bien caractériser le mérite de son *Histoire de la Révolution*. Les deux volumes qui ont paru ne semblent pas être à la hauteur de son *Histoire de dix ans*.

M. de Barante a déjà fait paraître quelques volumes de son *Histoire de la Révolution*, qui ont été reçus avec les plus vifs applaudissements. Nous désirons vivement que l'espoir qu'il a fait naître se réalise et que la vérité soit enfin connue sur cette grande époque.

M^{me} de Staël ne doit point être oubliée, quoiqu'il faille se garder de partager l'admiration passionnée de M. de Châteaubriand pour elle. « Une femme qui n'a point de rivale, dit-il, nous a donné, dans les *Considérations* sur les principaux événements de la Révolution française, une idée de ce qu'elle aurait pu faire, si elle eût appliqué son esprit à l'histoire. Les *Considérations* sont empreintes d'un vif sentiment de gloire et de liberté. »

Quoique l'*Histoire de la Révolution française*, par Tissot, ne vienne qu'après celles de Thiers, Mignet, etc., elle se fait cependant remarquer par un certain esprit

national. Ecrite avec feu, cette histoire perd beaucoup par le défaut de méthode. Aussi, à la longue, la lecture en devient fatigante pour celui qui veut se rendre compte des faits.

L'Académie a couronné l'*Histoire de la Révolution*, de M. Amédée Gabourd. Ecrivain élégant, M. Gabourd a répandu un grand charme dans tout le cours de son ouvrage. Ce qui le rend surtout recommandable, c'est son caractère sincèrement religieux. L'absence de vues profondes, la langueur du récit, ne permettent point de placer cet écrit à côté des ouvrages les plus remarquables sur la Révolution.

L'Empire a ajouté tant de gloire à notre nation que les moindres circonstances, les moindres phases de ce gouvernement ont dû avoir leur écrivain. La guerre tient la première place entre les gloires impériales. Les généraux qui avaient paru sur les champs de bataille déposaient l'épée pour prendre la plume. Nous citons Mathieu Dumas : *Précis des événements militaires de 1799 à 1814*. Cet ouvrage estimé contient un tableau général des événements politiques et militaires de l'époque; le style en est ferme, correct, élevé, à la manière des anciens. — Guillaume de Vaudoncourt : *Histoire des campagnes de Russie, de Saxe et de France*. — Alexandre Berthier, Jomini : *Histoire critique des guerres de 1792 à 1801*; très précieux pour l'art militaire. — Les officiers anglais Anderson et Walsh : *Expédition d'Egypte et de Syrie*. — Gouvion-Saint-Cyr : *De 1792 à la paix de Campo-Formio*. — Pelet : *Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne*; ouvrage d'un haut intérêt. La guerre de la Péninsule a été traitée principalement par le colonel an-

glais Napier, et par Suchet, Thiébaud et Foy. *L'Histoire de la campagne de Russie*, par Philippe de Ségur, charme le lecteur. Le Russe Butturlin doit aussi être consulté. Botta, auteur italien, a écrit les campagnes d'Italie. Une société de militaires a entrepris un grand ouvrage sur nos guerres de la Révolution et de l'Empire, sous le titre de *Victoires et Conquêtes*. Cet écrit a eu un succès d'un moment; il est évidemment au-dessous de son sujet.

Napoléon, qui n'ambitionnait pas seulement la gloire des armes, mais qui voulait être législateur, relever les sciences, rétablir la religion, etc., se considérant comme le fondateur d'une nouvelle dynastie, aurait voulu avoir une histoire de France qui pût consolider son œuvre. Il donna ordre au comte de Montlosier d'écrire une histoire de France, et en dressa lui-même le programme. Cette histoire devait traiter : « 1° De l'ancien état de la France » et de ses institutions; 2° De la manière dont la Révolution était sortie de cet état de choses; 3° Des tentatives faites pour la combattre; 4° Des succès obtenus » par le premier consul à cet égard, et de ses diverses » restaurations. » Le comte de Montlosier, qui se constitua l'ardent défenseur de la noblesse, suivait la lutte du peuple contre la noblesse, en faveur de laquelle tous les droits existaient. Un pareil écrit n'était pas de nature à plaire à Napoléon, qui ne voulait aucune classe dominante, pas plus de la noblesse que du peuple. Cet ouvrage ne parut que sous la Restauration.

Cependant les Mémoires se multipliaient. Nous citerons les *Mémoires de Bourienne*, ceux du duc de Gaète, ministre des finances; du baron Fain, préfet du palais impérial; du duc de Rovigo : documents les plus curieux

à consulter sur notre grande période impériale. Ceux de la duchesse d'Abrantès ont eu une trop grande vogue. Ils sont remplis de détails de toute espèce sur le géant de la guerre qu'elle avait vu de si près, et sur les personnages qui formaient sa cour. On regrette que le style de cet ouvrage porte des marques nombreuses de précipitation, que l'exposition des faits soit conduite avec trop peu d'ordre et de clarté.

Nous ne parlons pas ici du *Moniteur*, ni des journaux de l'époque : ce sont les sources ordinaires. Il en est une qui doit être consultée de préférence à toutes les autres pour la période impériale : c'est celle des productions sorties de la plume de l'Empereur. On a de Napoléon : *Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de Corse à l'Assemblée nationale, 1790. Le Souper de Beaucaire, 1793. Collection générale de ses lettres, proclamations, discours, messages, etc.*, classés suivant l'ordre des temps, avec des notes, par Ch.-Aug. Fischer. — *Correspondance inédite, officielle et confidentielle* (publiée d'après les copies authentiques recueillies et rassemblées par Napoléon lui-même), 1818. *Œuvres de Napoléon Buonaparte*, Paris, Panckoucke; cette publication renferme quelques volumes de la précédente collection. On doit regarder les ouvrages suivants comme étant en grande partie l'œuvre de Napoléon : *Mémoires pour servir à l'histoire de France, en 1815, avec le plan de la bataille du Mont-Saint-Jean, 1820. Manuscrit de l'île d'Elbe; des Bourbons en 1814* (par M. le comte de Montholon), 1818. *Manuscrit venu de l'île Sainte-Hélène d'une manière inconnue*, par le comte Bernard, 1817. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits*

à Sainte-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur des manuscrits entièrement corrigés de sa main, par le général Gourgaud et le comte de Montholon. *Napoléon en exil*, ou l'*Echo de Sainte-Hélène*, ouvrage contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événements les plus importants de sa vie, recueillies par Barry O'Méara. *Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las-Cases. *Mémoire du docteur Antomarchi, sur les derniers moments de Napoléon*.

L'Empire a eu depuis lors son historien : c'est M. Thiers, dont l'ouvrage n'est pas encore terminé.

La liste que nous avons donnée des auteurs à consulter sur l'Empire est fort incomplète ; celle que nous aurions à fournir sur la Restauration et les révolutions de juillet 1830 et de février 1848, le serait beaucoup plus encore ; nous croyons devoir nous arrêter. Nous ne finirons cependant pas sans faire connaître les *Mémoires d'Outre-Tombe*, de M. de Châteaubriand. C'est le monde entier depuis près d'un siècle : le monde sous tous les aspects, avec tous ses contrastes et toutes ses vicissitudes, ses ruines et ses réédifications, et puis encore ses ruines, ses abaissements et ses gloires, ses angoisses et ses fêtes, ses aspirations et ses regrets !

C'est le monde littéraire depuis Voltaire jusqu'au dernier jour de l'auteur du *Génie du Christianisme*, né dix ans avant que l'auteur de la *Pucelle* s'éteignît, mort trois quarts de siècle après lui. C'est la littérature de la Révolution, la littérature de l'Empire, la littérature des quinze années de la monarchie restaurée et des dix-huit années de la dynastie d'Orléans. C'est tout le mouvement intel-

lectuel de cette pensée si hardie, si féconde, si mêlée, si extraordinaire, de la première moitié du XIX^e siècle.

C'est aussi le monde politique tout entier, le monde de la diplomatie, le monde de la cour, de la guerre, des parlements, des salons, des gouvernements et des révolutions, depuis les États-Généraux de 1789 jusqu'au tocsin du 24 février 1848, en passant par la Convention, la Terreur, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration et la dynastie de 1830. Hommes et faits, idées et institutions, projets et mises en œuvre, tout y est vivant et animé comme dans une résurrection magique par la puissance évocatrice du génie (1).

VI. — *Histoires générales de France.*

La plus ancienne histoire de France est celle qui parut en 1476 sous le titre de *Grandes Chroniques* ; c'était la collection des chroniques qui se trouvaient dans l'abbaye de Saint-Denis. Les premières pages de cette histoire, qui remonte à l'origine de la nation, sont remplies d'erreurs et de fables grossières ; elles font descendre les Gaulois et les Francs des Troyens fugitifs. Jusqu'au règne de Charlemagne, la narration suit en général un seul auteur, Aimoin, religieux de Fleury ou de Saint-Benoît-sur-Loire au X^e siècle ; pour le règne de Charlemagne, elle contient une fort mauvaise traduction de la vie de cet empereur, par Eginhard, et un fragment de la fausse chronique de Turpin, où sont détaillés les *faits*

(1) R. C. de Saint-Martin. *Critique des Mémoires d'Outre-Tombe.*

et *prouesses du preux Roland*. C'est la seule partie des *Grandes Chroniques* où le roman soit mêlé à la véritable histoire. Sous les règnes suivants, les chroniques empruntent à nos anciens historiens qui ont écrit en latin. Elles prennent la *Vie de Louis-le-Débonnaire* à l'*Anonyme*. Suger, les deux auteurs de la *vie* de Louis VII, Rigord, Guillaume de Nangis, le continuateur de cet écrivain, leur servent de guides ou plutôt leur fournissent toute la matière jusqu'en 1340. « Jusqu'à cette époque, les *Grandes Chroniques de Saint-Denis* ne sont que des traductions françaises des textes latins antérieurs, où sont intercalés de loin en loin des faits puisés à d'autres sources, mais trop peu nombreux pour donner, au récit qui les renferme, le caractère et le mérite d'une composition originale. De l'année 1340 à l'avènement du roi Jean en 1350, la rédaction devient complète et originale. L'histoire de ces dix années est l'ouvrage d'un moine de Saint-Denis, qui écrivait avant la bataille de Poitiers. Interrompu à la fin du règne de Philippe de Valois, ce recueil fut longtemps abandonné et ne fut repris que sous Charles V. Ce prince, suivant l'auteur de l'excellente notice déjà citée, chargea Pierre d'Orgemont, chancelier de France, de continuer ce grand travail; ce magistrat le continua en effet jusqu'en 1375 ou 1377, et très probablement jusqu'à la mort de Charles V, en 1380. A dater de l'avènement de Charles VI, les *Grandes Chroniques* ne sont plus qu'une copie littérale de l'histoire de Juvénal des Ursins jusqu'en 1402, et de la chronique de Jean Chartier pour les 20 années qui suivent. Là s'arrêtent les manuscrits qui ont servi de texte à la première édition de ces chroniques publiée en 1476. C'est seule-

ment depuis, qu'on y a ajouté les *vies de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII* (1). »

Les *Grandes Chroniques* étaient tombées dans un tel discrédit au xvii^e siècle qu'on osait à peine les consulter. Un mémoire de La Curne de Sainte-Palaye consacré à cet ouvrage, le mit de nouveau en autorité. Dom Bouquet les inséra dans sa collection des historiens de France. M. Paulin Paris les a reproduites à part en 1839 sous ce titre : *Grandes Chroniques de France, selon qu'elles ont été conservées en l'église de Saint-Denis en France*.

2^o MAITRE NICOLAS GILLES. — Les *Grandes Chroniques* trouvèrent un abrégiateur dans la personne de maître Nicolas Gilles, secrétaire de Louis XII. « Cet ouvrage, dit M. Augustin Thierry, qui, dès son apparition, eut un succès immense, respectait le fond des *Chroniques de Saint-Denis*, mais en changeait le style pour l'accommoder aux idées et au goût du temps. Le peu de couleur originale conservé à l'histoire par les compilateurs du xii^e siècle et les traducteurs du xiii^e, disparut sous une phraséologie toute moderne. On y trouve un grand luxe de remarques sur le peu de durée de la faveur des cours, et sur le dévouement des rois de France au Saint-Siège. L'auteur va jusqu'à falsifier la prière de Clovis à la bataille de Tolbiac. Il lui fait dire : « Seigneur Jésus-Christ, je croirai en votre nom : et tous ceux de mon royaume qui n'y voudront croire seront exilés ou occis. » Ni ces mots, ni rien d'approchant ne se trouve dans les *Chroniques de Saint-Denis*. En parlant des exactions des rois des Francs, Nicolas Gilles emploie tou-

(1) *Dictionnaire encyclopédique de l'Histoire de France*, t. x, p. 174.

jours les mots de tailles, emprunts et maltôtes, si célèbres de son temps... On peut dire aujourd'hui, sans trop de hardiesse, que l'ouvrage du secrétaire de Louis XII est également dépourvu d'érudition et de talent : et pourtant aucune histoire de France n'a joui d'une aussi longue popularité. »

3° DU HAILLAN. — Une nouvelle école historique venait de paraître en Italie, dont Machiavel et Guichardin étaient les maîtres. En comparant les grands historiens de l'antiquité avec les chroniqueurs, ils montraient l'immense avantage des premiers sur les seconds. Frappé de l'excellence de la méthode adoptée par Machiavel, Duhaillan attaqua vivement celle qui avait été suivie par nos chroniqueurs. Il ne faisait grâce à aucun de ses devanciers, ni même à Grégoire de Tours, ni à Froissart. « Ils s'amuse, dit-il, à décrire les dialogismes d'eux-mêmes avec les autres, les dialogues d'un gentilhomme avec un autre gentilhomme, d'un capitaine à un soldat, de celui-ci, de celui-là; les apparats des festins, leur ordre, leurs cérémonies, leurs sauces, etc., particularités plaisantes à raconter en commun devis, mais qui n'appartiennent en rien à l'histoire, laquelle ne doit traiter qu'affaires d'Etat, comme les entreprises et les conseils des princes. »

Elevé par Henri III à la dignité d'historiographe de France, du Haillan essaya de réaliser son plan. Son histoire fut loin de remplir les espérances qu'il avait fait concevoir. Il tomba lui-même dans une partie des défauts qu'il avait si vivement critiqués.

4° PAUL EMILE. — Cet illustre étranger, qui s'était fixé en France sous le règne de Louis XII, composa une

histoire de France en latin, dont le style est pur, parfois trop laconique, souvent obscur et embarrassé. Ses harangues sont beaucoup trop nombreuses pour un abrégé ; il donne quelquefois dans les fables. Malgré ces défauts, cette histoire a joui d'une grande réputation. Personne ne la lit plus aujourd'hui.

5° GAGUIN. — Le goût des études historiques commençant à renaître, Gaguin, général de l'ordre de la Rédemption des captifs, s'y livra tout entier, et composa le *Compendium supra Francorum gesta a Pharamundo usque ad annum 1491*. Cet ouvrage eut un grand nombre de réimpressions. Il ne peut être consulté qu'avec une extrême défiance, car ce travail n'est nullement fondé sur la véritable érudition historique. Son seul mérite c'est d'avoir servi à la composition de plusieurs autres écrits, tels que la *Chronique Martinienne*, et les *Chroniques et histoires faites et composées par le R. P. en Dieu, Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs de France, contenant les prouesses et faits d'armes advenus en son temps, du roi Charlemagne et de son neveu Roland, traduites du latin en français*.

6° DUPLEIX. — Scipion Dupleix tenta à son tour de doter son pays d'une bonne histoire. Il avait fait quelques écrits remarquables qui semblaient donner un grand espoir. Il composa un grand ouvrage sur nos annales, qu'il divisa en deux parties. La première est intitulée *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la Monarchie française*. La seconde contient l'histoire de France proprement dite, en 5 ou 6 volumes in-folio. La narration de Dupleix, quoique assez nette, est peu agréable non-seulement par le langage qui a

vieilli, mais encore par les platitudes ampoulées dont il l'a semée. Il renferme d'ailleurs quelques inexactitudes.

7° BELLEFOREST. — L'*Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles*, fut le coup d'essai historique de Belleforest. Cet ouvrage eut un prodigieux succès. L'auteur se crut alors capable d'écrire l'histoire de France sans aucune préparation, comme s'il se fût agi d'un roman. Dans ses *Annales de l'Histoire de France*, il dénatura les faits et admit des contes ridicules que ne relevait pas même l'élégance du style. Il mérita ainsi de perdre sa place d'historiographe de France. Du Haillan le critiqua dans une de ses préfaces : « Je ne suis pas de » ces hardis et ignorants écrivains qui enfantent tous les » jours des livres et qui en font de *grosses forêts* (allusion au nom de Belleforest). »

8° JEAN DE SERRES. — Ce que Jean de Serres a produit de plus remarquable en fait d'histoire a pour titre : *Commentariorum de statu religionis et reipublicæ in regno Gallix libri quindecim*. Jean de Serres était protestant; il est partial en faveur de sa secte. Ses citations sont infidèles, sa chronologie fautive; son style est chargé de métaphores outrées. Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs; et néanmoins de Serres était savant.

9° DU TILLET. — Les deux frères Du Tillet travaillèrent à l'histoire de France. Le greffier au parlement est le premier qui ait étudié sur les titres authentiques. Il avait conçu, dans presque toutes ses parties, le vaste plan accompli sous les rois Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, avec l'appui du Gouvernement, l'encouragement du clergé, et les veilles des grands corps lettrés de la France.

« Ayant, à très grand labeur et dépense, dit Du Tillet au roi, compulsé l'infinité des registres de votre parlement, recherché les librairies et titres de plusieurs églises, j'entrepris dresser, par forme d'histoire et ordre des règnes, toutes les querelles de cette troisième lignée régnante avec ses voisins, les domaines de la couronne par provinces, les lois et ordonnances depuis la Salique, par volumes et règnes et par recueils séparés, ce qui concerne les personnes et maisons royales et la forme ancienne du gouvernement des trois États, et ordre de justice dudit royaume, avec les changements y survenus. »

Du Tillet met à la suite de ses recueils des *inventaires* des chartes, comme preuves et éclaircissements. Un exemple montrera son exactitude : « Promesse de Éléonore, royne d'Angleterre, de faire hommage au roi Philippe des duchés de Guyenne et comté de Poitou, en juillet 1134. Au trésor, layette Angliæ C. et sac non coté. »

Ces inventaires de Du Tillet sont le modèle des catalogues modernes de nos chartes.

Son frère, l'évêque de Meaux, composa une histoire générale sous ce titre : *Chronicon de regibus Francorum a Pharamundo usque ad Henricum II.*

10° ADRIEN DE VALOIS. — « Les premiers essais d'une érudition impartiale, dit M. Augustin Thierry, mais plus habile à déchiffrer la lettre des textes qu'à en exprimer le vrai sens historique, et des histoires narratives tout à fait nulles pour la science, remplissent l'intervalle qui sépare François Hottman d'Adrien de Valois. Ce fut en l'année 1646 que ce savant publia, sous le titre de *Gestes des anciens Francs*, le premier des trois volumes

qui forment son œuvre capitale. Les deux autres, complétant l'histoire de la dynastie mérovingienne, parurent en 1658. Selon les projets et les espérances de l'auteur, ces volumes ne devaient être que le commencement d'une gigantesque histoire de France, rassemblant dans un même corps d'annales, écrites en latin, d'un style châtié, tous les récits et toutes les informations dignes de foi ; mais après avoir parcouru cinq siècles, depuis le règne de l'empereur Valérien jusqu'à l'avènement de la seconde race, il se sentit découragé par l'immensité de l'entreprise, et son travail s'arrêta là. Tel qu'il est, cet ouvrage mérite le singulier honneur d'être cité d'un bout à l'autre à côté des sources de notre vieille histoire, comme un commentaire perpétuel des documents originaux ; tout s'y trouve éclairci et vérifié en ce qui concerne les temps, les lieux, la valeur des témoignages et l'authenticité des preuves historiques. Les lacunes des textes, les omissions et les négligences des chroniqueurs sont remplies et réparées par des inductions du plus parfait bon sens ; il y a exactitude complète quant à la succession des faits et à l'ordre matériel du récit. Mais ce récit, on est forcé de l'avouer, manque de vie et de couleur : le sens intime et réel de l'histoire s'y trouve pour ainsi dire étouffé par l'imitation monotone des formes narratives et de la phraséologie des écrivains classiques (1). »

11° MÉZERAY. — Esprit indépendant et républicain sous une monarchie, irreligieux dans un siècle dévot, frondeur sous un roi qui commandait le respect, Mézeray apportait de mauvaises dispositions pour écrire une

(1) Aug. Thierry. *Considérations sur l'histoire de France*, ch. VIII.

histoire impartiale. Il se renferma à l'âge de 30 ans au collège de Sainte-Barbe, pour composer une histoire nationale ; il ne voulut pas recourir aux écrits originaux ; son dessein était uniquement de donner la forme antique, grecque ou romaine, aux documents historiques arrangés par nos historiographes. Afin que la parité fût plus complète, il fabriqua de longs discours et alla même jusqu'à supposer des assemblées générales de la nation, qu'il faisait républicaine. Cet ouvrage ayant de très grands défauts, fut vivement critiqué. Pour remédier à ces vices grossiers, il l'abrégea sous le titre d'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*. C'est là sa véritable histoire ; il corrigea une partie des fautes de son grand ouvrage, mais il en conserva l'esprit. Colbert lui ôta sa pension ; pour se venger il rendit plus vive la critique du gouvernement, en préparant une histoire complète des impôts ; elle fut malheureusement jetée au feu par ses héritiers avant d'avoir vu le jour. Son *Abrégé* obtint un succès prodigieux ; il eut jusqu'à dix-sept éditions. « On n'écrira jamais mieux quelques parties de » notre histoire que Mézeray n'en a écrit quelques règnes. » — Les vies des reines sont quelquefois des modèles de » simplicité (1). » Le savant ouvrage de Daniel ne put faire tomber l'*Abrégé chronologique*. Il succomba devant la plume légère de Velly.

12° DANIEL. — Le Père Daniel avait toutes les qualités et les talents nécessaires pour faire une bonne histoire de France. « Sa prétention, dit M. A. Thierry, fut d'écrire d'après les sources, de suivre les témoignages et de revê-

(1) Châteaubriand. *Préface historique*.

tir la couleur des historiens originaux. Le but principal de Daniel était l'exactitude historique, non pas cette exactitude vulgaire qui se borne à ne point déplacer les faits de leur vrai temps ou de leur vrai lieu, mais cette exactitude d'un ordre plus élevé pour lequel l'aspect et le langage de chaque époque sont scrupuleusement reproduits. Il est le premier en France qui ait fait de ce talent de peindre la principale qualité de l'historien, et qui ait soupçonné les erreurs sans nombre où entraîne l'usage irréfléchi de la phraséologie des temps modernes (1). On ne saurait sans injustice lui contester la gloire d'avoir le premier enseigné la véritable méthode d'une histoire de France. Il est simple et clair, plus impartial qu'on ne le croit généralement, et on ne lui a pas assez tenu compte des recherches laborieuses qu'il s'est imposées pour porter quelque lumière dans l'histoire des Mérovingiens (2). » L'histoire des deux premières races est complète. Ceux qui sont venus après lui n'ont fait que le copier. La partie militaire est supérieurement traitée dans tout le corps de l'ouvrage. « Après le Père Daniel, l'histoire militaire de la France n'est plus à faire, » dit M. de Châteaubriand.

13° VELLY. — Lorsque le premier volume de l'*Histoire de France* de l'abbé Velly parut en 1755, le pays crut avoir enfin trouvé son grand historien. Toutes les bouches célébraient ses louanges. L'ouvrage fut traduit en plusieurs langues. Cependant sous beaucoup de rapports son histoire était infiniment au-dessous de celles de

(1) *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre 4.

(2) *Dict. encyclopédique*, IX, 419.

Daniel et de Mézeray. Il avait eu le talent de donner à son écrit une certaine tournure philosophique, de mode à cette époque; ce fut la principale cause d'un succès si prodigieux, que la critique se vit obligée de se taire. Les savants les plus illustres osaient à peine hasarder quelques observations sur ses méprises géographiques, sur ses erreurs de fait et sur la manière dont il travestissait les noms propres. Ces défauts sont extrêmes dans l'histoire des deux premières races. Il faisait tenir aux rois barbares un langage aussi apprêté qu'à la cour de Louis XV. Velly se releva à la troisième race. On y trouve des pages bien écrites et des appréciations exactes. Il eut pour continuateur Villaret, qui conduisit cette histoire depuis 1329 jusqu'en 1469; c'est la partie qui a été le plus louée; il y a en effet des anecdotes curieuses, des éclaircissements sur les origines des Etats-Généraux et du Parlement, des observations assez justes sur les rois d'armes, la chevalerie, les progrès du commerce et l'histoire littéraire. On peut lui reprocher d'être un peu déclamatoire. Garnier continua le travail de Villaret. Il n'avait pas un talent à la hauteur de la tâche qu'il avait entreprise. M. de Châteaubriand ne juge pas l'histoire de France de Velly avec autant de sévérité que les autres critiques. « Le long travail de Velly, de Villaret et de Garnier, est d'un grand prix. Ce n'étaient pas sans doute des hommes de génie que ces trois écrivains; mais le génie, qui en a, si ce n'est dans notre siècle où il court les rues en sortant du maillot, comme un poussin qui brise sa coquille? Au défaut de ce premier don du ciel, et qui nous était exclusivement réservé, on trouve dans les historiens que je viens de nommer une consciencieuse

lecture, des pages nettement écrites, des jugements sains. Ces historiens se trompent, il est vrai, sur la physionomie des siècles, encore pas toujours.

» Quant aux deux premières races, il le faut avouer, Velly est quelquefois ridicule : mais il peignait à la manière de son temps. Klowigh, dans nos annales anti-révolutionnaires, ressemble à Louis XIV, et Louis XIV à Hugues Capet. On avait dans la tête le type d'une monarchie, toujours la même, marchant carrément avec trois ordres et un parlement en robe longue; de là cette monotonie de récit, cette uniformité de mœurs, qui rend la lecture de notre histoire générale insipide. Les historiens étaient alors des hommes de cabinet, qui n'avaient jamais su manier les affaires (1). »

14° ANQUETIL. — Avant d'entreprendre d'écrire l'histoire de France, Anquetil s'était fait connaître par un travail historique très important sur la ville de Reims. Son histoire de la Ligue n'était pas non plus sans valeur. Il avait quatre-vingts ans lorsqu'il commença son histoire de France. Il se contenta de prendre Dupleix, Daniel, Mézeray et Velly, et les analysa. Quoique sans couleur, son ouvrage se distingue par un ton de simplicité et de clarté qui l'ont rendu très populaire.

15° SISMONDI. — Lorsque M. Sismonde de Sismondi fit paraître son premier volume de l'*Histoire des Français*, on crut enfin avoir trouvé la pierre précieuse, objet de si longs désirs. Son travail, qui est extrêmement étendu, jouit d'une certaine réputation dans le monde savant, et mérite une appréciation spéciale. Les hommes

(1) Châteaubriand. *Préface historique*.

sincèrement instruits, appartenant à la même école que M. de Sismondi, n'eurent pas de peine à reconnaître que son ouvrage était incomplet et rédigé avec des idées préconçues... « De toutes les histoires que je pourrais vous indiquer, disait M. Guizot à ses élèves, la meilleure est sans contredit celle de M. Sismondi. Je n'ai garde de discuter ni les mérites, ni les défauts de l'ouvrage; cependant j'ai besoin de vous dire en quelques mots ce que vous y trouverez, surtout ce que je vous conseille d'y chercher. Considérée comme exposition critique des institutions, du développement politique, du gouvernement de la France, l'histoire des Français est, je crois, incomplète, et laisse quelque chose à désirer. Dans les volumes qui ont paru, les deux époques les plus importantes pour les destinées politiques de la France, le règne de Charlemagne et celui de saint Louis, sont peut-être au nombre des plus faibles parties du livre. Comme histoire du développement intellectuel des idées, quelque chose manque également à la profondeur des recherches et à l'exactitude des résultats. Mais soit comme récit des événements, soit comme tableau des vicissitudes de l'état social, des rapports des différentes classes entre elles et de la formation progressive de la nation française, l'ouvrage est très distingué, et vous y trouverez une riche et solide instruction. Peut-être y souhaiterez-vous encore un peu plus d'impartialité et de liberté dans l'imagination; peut-être la rédaction des événements et des opinions contemporaines s'y laisse-t-elle quelquefois trop entrevoir! Ce n'en est pas moins un vaste et beau travail, infiniment supérieur à tous ceux qui l'ont précédé. »

Ajoutons à cette appréciation celle de M. de Château-

briand. « M. Sismondi, connu par son *Histoire des Républiques italiennes*, est un étranger de mérite qui s'est consacré avec un dévouement honorable pour nous à notre histoire. Trop préoccupé des idées modernes, il a trop jugé le passé d'après le présent; un peu d'humeur philosophique, bien naturelle sans doute, lui a fait traiter sévèrement quelques hommes et quelques règnes; *mais il a vu, un des premiers, le parti que les peuples pouvaient tirer même de leurs crimes*. Les élucubrations de ce savant annaliste doivent être lues avec précaution, mais étudiées avec fruit. »

Nous sera-t-il permis de dire après ces illustres auteurs notre opinion sur M. de Sismondi? Nous le ferons avec d'autant plus d'impartialité que son histoire nous a immensément servi. Nous l'avons souvent suivi. Il manque de méthode. Ses considérations sont trop longues, présentées sous une forme trop commune. Mais le plus grand danger de cette histoire, c'est que, sous le spécieux prétexte de défendre les intérêts populaires, elle ruine toute espèce d'autorité par la base. Cet ouvrage est essentiellement révolutionnaire et d'une révolution permanente. C'est un livre très dangereux que tout gouvernement ami de l'ordre se gardera bien de répandre.

16° MICHELET. — M. Michelet est l'un des écrivains les plus renommés de notre époque. Sa plume est vive, brillante, incisive. Son *Histoire de France* est conçue dans un esprit purement *humanitaire*. Sans doute l'humanité doit être l'objet de nos affections et de notre amour, nous devons essayer d'améliorer sa situation, mais l'humanité n'est pas tout. Au-dessus de l'homme, il y a un Dieu souverain, régulateur de tous les êtres,

qu'il ne faut pas perdre de vue. En nous renfermant même dans le plan que l'auteur s'est proposé, croit-on servir beaucoup l'humanité en affaiblissant toute espèce d'autorité, en canonisant les noms les plus horribles sous prétexte qu'ils ont été amis de l'humanité? « Que M. Michelet, dirons-nous avec un célèbre écrivain, s'unisse à M. Louis Blanc, à M. Ledru-Rollin, à qui l'on voudra, pour vanter l'amour que Danton, Marat, Saint-Just et Robespierre avaient à l'égard du peuple, nous répondrons avec l'histoire, avec les greffes des tribunaux, avec les papiers timbrés, avec l'arithmétique : sur douze mille victimes de la terreur, le peuple, entendez-vous, le vrai peuple, en paysans, en ouvriers d'état, en garçons de charrue, en servantes, en soldats, en couturières, en domestiques, en matelots, en chiffonniers, le peuple en a fourni sept mille neuf cent soixante-cinq, c'est-à-dire les deux tiers (1). »

L'Univers pittoresque a mis au jour, sur l'histoire de France, quatorze volumes in-8°, très compacts, contenant la matière de plus de trente forts volumes, et ornés de gravures représentant nos principaux monuments tant anciens que modernes. Ses auteurs, appartenant à l'école révolutionnaire et socialiste, ont infecté cette œuvre d'un venin bien dangereux.

Il y a plusieurs autres histoires moins importantes, telles sont celles de — Cordemoy, où l'on aperçoit pour la première fois la méthode philosophique de Descartes, — l'abbé Legendre, qui le premier fit entrer la peinture des mœurs dans son récit, — Varillas qui a voulu faire

(1) *Constitutionnel*, 8 août 1850.

un roman de l'histoire. — L'abrégé historique de Hénault a du mérite, mais il a été beaucoup trop vanté. — Nous ne dirons rien de l'abbé Millot, il mérite à peine d'être mentionné.

VII. — *De quelques ouvrages concernant la politique et la civilisation de la France.*

La France est le plus ancien Etat de l'Europe. Quoique sa constitution ait éprouvé quelques atteintes dans l'espace de 1400 ans, elles ont été de si courte durée que l'on peut dire qu'elle est constamment demeurée intacte. Une constitution capable de donner à une nation quatorze cents ans de vie, avait en elle de grands principes de force et de perfection. Elle méritait d'être l'objet d'études spéciales. Il ne faut pas s'étonner qu'un grand nombre d'érudits en aient fait le sujet de leurs savantes recherches. Nous allons dire un mot des principaux écrits publiés sur cet important sujet et sur la civilisation en France.

1° FRANÇOIS HOTTMANN. — Le calviniste Hottmann, qui s'était réfugié à Genève après la Saint-Barthélemy, se mit, pour combattre le pouvoir qui l'avait contraint à s'exiler, à feuilleter tous les écrits originaux concernant notre histoire, et crut y découvrir que dans les premiers siècles de la monarchie, la souveraineté reposait entre les mains de la nation, dont les rois n'étaient que de simples mandataires responsables et même révocables. Une fois cette opinion faite, il bâtit un système pour la prouver. Il détacha une multitude de textes de nos historiens et de nos chroniqueurs. Séparées des contextes, ces

citations semblent confirmer complètement son système. Sa *Franco-Gallia*, livre habile et érudit, devint le manuel de tous les agitateurs des siècles suivants. Ce livre excita une très vive polémique qui dégénéra en *fâcherie extrême*. La critique moderne, en laissant à l'auteur son mérite d'écrivain plein de verve, a fait à bon droit justice de ses exagérations et de son système.

2° ETIENNE PASQUIER. — Au point de vue de la science positive, Pasquier est autrement sérieux que Hottman. Ses recherches sont divisées en sept livres, où il traite tour à tour de la nation gauloise, de l'invasion des Francs dans la Gaule, des parlements, de l'établissement des cours administratives, telles que la chambre des comptes et la cour des aides; des impôts; des justices royales et seigneuriales, des fiefs et des alleux; de l'Eglise gallicane dans ses rapports avec l'Eglise romaine, et des droits respectifs de cette Eglise et des rois de France; des bourgeoisies; de diverses questions de droit; de l'histoire de la poésie et de celle de la langue. Cet ouvrage est rédigé sans ordre et sans méthode : mais on doit rendre à l'auteur cette justice, que s'il n'a pas toujours approfondi les questions qu'il aborde, il eut du moins le mérite d'entrevoir la plupart de celles qui doivent occuper l'historien; malgré les progrès de la science moderne, les *Recherches* de Pasquier ont conservé une certaine valeur. Il ne faut accepter qu'avec réserve ses éloges et ses critiques.

3° BOULAINVILLIERS. — Par son fameux livre, Hottmann avait fait table rase de tous les titres de noblesse. Il n'y avait avec lui que le peuple. Le comte de Boulainvilliers, se constituant le champion de la classe des nobles.

s'empara d'une partie des citations de Hottmann, les appliqua à une caste privilégiée, et chercha à démontrer que, par suite de la conquête des Gaules, le peuple avait perdu tous ses droits, qui étaient passés exclusivement entre les mains des guerriers Francs. C'est de ce fait qu'il date la fondation de la noblesse. Les droits de la noblesse étaient, d'après ce système, fondés sur le droit de conquête : *L'Histoire de l'ancien gouvernement de la France* et les *Lettres sur les parlements* où se lisent ces idées, circulèrent en manuscrits du vivant de l'auteur. Ces écrits ne furent imprimés qu'après sa mort. Son système, qui avait deux faces, l'une aristocratique contre le peuple, l'autre démocratique contre la royauté, fut bientôt vivement attaqué.

4° L'ABBÉ DUBOS. — L'ouvrage du comte de Boulainvilliers irrita les hommes du peuple, à qui il paraissait fort étrange que quatre ou cinq mille personnes voulussent faire la loi à plus de vingt millions d'hommes. Le peuple trouva un défenseur. L'abbé Dubos, enfant du peuple, esprit élevé, d'une érudition profonde, d'une grande expérience acquise dans plusieurs missions importantes auprès des cours étrangères, où il avait acquis la finesse et la subtilité d'un diplomate, mit ses talents et ses connaissances à profit dans son *Histoire de l'établissement de la monarchie dans les Gaules*. Il établit qu'après la conquête il y eut une fusion complète entre les vainqueurs et le peuple vaincu, d'où il conclut qu'il y eut une égalité entière entre les Gallo-Romains et les Francs. Comme il fallait assigner une origine à la noblesse, il la fixa au x^e siècle de notre ère. Le livre de Dubos eut un succès prodigieux. S'il était bien sous le

rapport de la forme, il était faible par la base, quoiqu'on ait dit qu'il avait été souvent attaqué et jamais renversé.

5° MONTESQUIEU. — Tous les hommes de quelque supériorité s'occupant alors de cette grave question, — Montesquieu, dans son célèbre ouvrage de *l'Esprit des Lois*, consacra trois livres à exprimer ses vues sur l'origine de nos institutions nationales. Dans le jugement qu'il porta des systèmes de Dubos et de Boulainvilliers, la balance pencha du côté de celui-ci. On l'accusa de s'être souvenu qu'il était noble, et d'avoir sacrifié les droits de la vérité au souvenir de son origine. Quoi qu'il en soit, Montesquieu, avec tout son esprit, ne résolut pas le problème.

6° L'abbé de GOURCY. — Sa petite *Dissertation sur l'état des personnes en France, sous la première et la seconde races*, dissertation couronnée par l'Académie des inscriptions, est d'une méthode, d'une clarté et d'un savoir rares. Tous ceux qui écrivent sur le même sujet ne font que copier l'abbé de Gourcy. Ils ne pourraient mieux faire, ils ont raison; seulement ils devraient dire où ils puisent, afin qu'on ne les accuse pas de larcin.

7° MABLY. — Mably, avec ce ton de fatuité qu'il affectait, prétendit résoudre le problème de nos origines dans ses *Observations sur l'histoire de France*. Ayant voulu transformer notre histoire nationale, la faire servir de preuve à ses maximes gouvernementales, Mably, dans sa nouvelle théorie, différa de tous ses devanciers en se plaçant en dehors de toutes les opinions traditionnelles, et en rappelant les faits sur le terrain de ses propres idées et de sa croyance individuelle. Il ne prit de chaque tradition de classe ou de parti que ce qui lui convenait. Il n'en rejetait aucune, et les employait toutes mutilées et

tronquées à sa guise. Un système formé des lambeaux de tous les autres systèmes ne pouvait rien avoir de neuf. Cependant cet écrit fit sensation auprès d'une certaine classe, qui voyait avec bonheur une république des Francs sortir des forêts de la Germanie pour venir arracher la Gaule à l'oppression et au joug des Romains. La véritable science a, depuis longtemps, fait justice de ce factum.

8° DE LEZARDIÈRE (M^{lle}). — Il y avait alors une demoiselle de bonne maison qui cherchait à résoudre enfin la grande question, objet d'une si vive controverse. Son plan était beaucoup plus vaste. Ayant formé le projet de donner la *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, elle embrassa tous les états, toutes les conditions aux principales époques de la monarchie; elle rédigea en forme d'axiômes ou de simples assertions, la situation et les droits de chaque classe de citoyens; elle confirma chacune de ses assertions par le texte même de la loi, ou par le passage d'un auteur qui en assurait l'existence. L'ouvrage de M^{lle} de Lezardière est assez important; il ne peut être trop consulté par ceux qui s'occupent d'études sérieuses sur l'histoire de France.

9° M. GUIZOT. — M. Guizot est incontestablement l'un des esprits les plus éminents de notre siècle. Nous n'avons à l'envisager ici ni comme politique, ni comme orateur. Il est peu d'hommes qui aient rendu plus de services à nos annales. Nous avons vu qu'il fonda comme ministre les comités historiques. Il avait auparavant employé ses loisirs à des ouvrages sérieux sur notre histoire. 1° Il fit la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis la fondation de la monarchie française*,

jusqu'à la fin du treizième siècle. 2° C'est dans ses *Essais sur l'histoire de France* qu'on trouve pour la première fois l'explication de nos origines présentée avec une netteté qui dissipa bien des doutes et des erreurs. 3° Son *Histoire de la civilisation en France* est un bel ouvrage que chacun connaît. Les livres de M. Guizot portent en eux-mêmes un caractère de réserve et de bonne foi qui les rend dangereux pour le lecteur novice. La philosophie éclectique et le protestantisme ont souvent égaré l'esprit de ce savant.

10° M. DE CHATEAUBRIAND. — Le grand écrivain que la France admirera longtemps, a rappelé, sinon révélé les véritables traditions historiques. Ses *Études* et son *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, ne sont, il est vrai, que de grandes vues jetées sur nos annales; mais elles décèlent l'homme de génie qui a marqué de son cachet tout ce qu'il a touché.

11° M. AUGUSTIN THIERRY. — M. Augustin Thierry a porté la lumière sur plusieurs points de notre histoire. Il publia dans le *Courrier français* dix *lettres sur l'histoire de France*, qui excitèrent une bien vive attention par les vues nouvelles qu'il présentait sur certains points. Il garda le silence de 1820 à 1824; il préparait alors son œuvre capitale: *l'Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*. Quelques années après, malgré son état de cécité, M. Thierry publia les *Récits des temps mérovingiens*, précédés de hautes *Considérations sur l'histoire de France*. Il obtint en 1840 le prix Gobert pour cette publication et depuis cette époque l'Académie française le lui a toujours décerné. Son grand ouvrage sur l'*His-*

toire du Tiers-État a commencé à paraître. M. Thierry réunit toutes les qualités qui font le grand historien. Malheureusement il s'est trop laissé conduire par l'esprit peu religieux de son temps.

12° M. DE SAINT-VICTOR dans son excellent ouvrage : le *Tableau de Paris*, nous a donné la vérité sur l'histoire d'une ville que M. Dulaure avait outragée.

De ces détails il résulte que nous avons trois écoles historiques. Celle du xvii^e siècle, qui est érudite et religieuse. Les Bénédictins rassemblaient les faits et Bossuet les proclamait à la terre. Celle du xviii^e siècle est critique et politique; les encyclopédistes critiquent les faits et Voltaire les livre aux disputes du monde. Celle du xix^e siècle est politique, philosophique et sociale; à part un très petit nombre d'auteurs qui font exception, elle envisage l'humanité, qu'elle voudrait régénérer par la philosophie et la politique sans le secours de la religion. C'est une grande erreur; c'est vouloir élever un grand édifice sans base; car la religion est le fondement de toute société.

Je dois un témoignage tout particulier de reconnaissance à M. Rupert, l'un des éminents rédacteurs de *l'Univers* : il veut bien revoir les épreuves de cet ouvrage et m'aider de ses conseils; qu'il daigne agréer l'expression de ma profonde gratitude.

HISTOIRE DE FRANCE.

De toutes les contrées de l'Europe, il n'en est point de plus heureusement située, ni de plus richement dotée que la France, qui, comme l'antique terre de Saturne chantée par Virgile, peut être appelée une *terre puissante pour la guerre et féconde en moissons*. Tout semble en effet concourir à en faire une région formidable contre les ennemis du dehors, et florissante par ses richesses intérieures. Renfermé dans ses limites naturelles, notre pays trouverait une défense établie par la nature dans le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, la Méditerranée et l'Océan, dont elle est enveloppée comme d'une ceinture, si, jaloux de ses éléments de prospérité, des voisins envieux n'en eussent resserré les bornes. Espérons qu'un jour des événements ménagés par la Providence viendront de nouveau réunir politiquement des peuples unis déjà par leur foi, leurs sympathies et la communauté de leurs intérêts.

La France a sur ses limites de l'Est et du Midi les plus

hautes montagnes de l'Europe ; ce sont les Alpes et les Pyrénées, qui jettent dans l'intérieur de longs rameaux, tels que le Jura et les Vosges à l'est, les Cévennes avec le Mont-d'Or au sud-ouest. Elle n'est pas, comme l'Italie et l'Espagne, coupée à l'intérieur par de longues chaînes de montagnes qui élèvent au milieu d'un même peuple des barrières éternelles, et qui, en maintenant l'antipathie des races, s'opposent à cette unité compacte, source féconde de la force des grandes nations.

De nos montagnes descendent plusieurs fleuves et rivières considérables : le Rhin, la Meuse et la Moselle, qui sont tributaires de la mer du Nord ; la Somme et la Seine, affluents de la Manche ; la Vilaine, la Loire, la Gironde et l'Adour, qui portent leurs eaux dans l'Océan ; enfin le Rhône et le Var, qui se jettent dans la Méditerranée. Outre ces grands cours d'eau, nous avons une multitude de rivières moins importantes pour donner à l'agriculture les irrigations qu'elle réclame. Le commerce, dès la plus haute antiquité, a su tirer un grand profit, pour le transport des marchandises, de ces *routes qui marchent*, comme on l'a dit, et qui ont rendu si sûrs et si faciles les rapports entre les diverses provinces, à une époque où les voies de communication étaient à peine établies. Le génie de la guerre s'est à son tour emparé de nos fleuves et de nos rivières pour s'en servir de lignes de défenses et d'obstacles multipliés contre les ennemis du dehors.

A ce mélange pittoresque de plaines, de montagnes et de rivières, viennent se joindre un climat doux, un air tempéré, un ciel pur, ce qui a placé la France au nombre des contrées les plus heureuses. Quoique dans la partie

méridionale les étés soient longs et chauds, que dans le nord les hivers durent longtemps, nulle part, cependant, la chaleur ni le froid ne sont excessifs. Un tel climat, joint à la richesse du sol, étant favorable à tous les genres de productions, fait que la France nous donne avec abondance tout ce qui peut être nécessaire, utile et agréable à la vie. Ce beau pays, que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent, et qu'enveloppe un ciel si doux, réunit les productions les plus variées.

Une des grandes sources de nos richesses nationales, la plus importante de toutes, c'est incontestablement la situation de notre pays sur deux grandes mers. Par la Méditerranée, il communique avec les riches contrées de l'Italie, de la Grèce, de la Russie méridionale, de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte et de la Barbarie; franchissant ensuite l'isthme, et bientôt le détroit de Suez, il va par la mer Rouge visiter les grandes Indes. L'Océan, la grande route du monde, conduit nos marchands au sud et au nord de l'ancien et du nouveau continent, et les met en communication avec toutes les nations de l'univers.

Telle est la contrée dont nous voulons retracer les annales. Sur cette terre favorisée vit et se perpétue un peuple actif, belliqueux, intelligent, qui possède la vivacité des hommes du Midi et le bon sens de ceux du Nord, et qui a encore le précieux avantage de confiner par sa position à toutes les civilisations coexistantes. Un tel pays, un tel peuple ont dû, à toutes les époques, avoir une grande influence dans le monde des faits et des idées. Et en effet, il y a eu constamment dans notre patrie un

double travail, l'un intérieur et l'autre extérieur. Par le premier, toutes les puissances de l'homme, ses forces physiques, intellectuelles et morales ont acquis, dans notre pays, une incontestable supériorité; par l'autre, la France a réagi sur les nations étrangères et leur a fait sentir les effets de sa prodigieuse activité.

Qu'on étudie les trois grandes périodes de notre histoire, l'origine et la formation de la nation française par la conquête romaine et la conquête franque; qu'on étudie, de Charles-le-Chauve à saint Louis, la période féodale; de saint Louis à la révolution de 1789, la période monarchique; qu'on étudie le mouvement révolutionnaire de 1789 jusqu'aujourd'hui: on reconnaîtra que l'action de la France n'est pas renfermée dans les limites des montagnes et des fleuves qui l'entourent, mais qu'elle s'épand sans cesse au dehors, toujours communicative et toujours acceptée.

Lorsque le voyageur traverse une belle et vaste plaine, il a besoin de suspendre de temps en temps sa marche, non-seulement pour en contempler l'ensemble, mais encore pour graver plus profondément dans son esprit les impressions qu'il a reçues. L'historien a aussi besoin de repos. Toutes les nations ont éprouvé, à certaines époques, des changements profonds. Comme les grandes haltes placées sur la route du voyageur servent à délasser ses membres fatigués, de même, dans l'histoire, les grandes révolutions des empires sont des moments de repos pour l'historien. On saisit plus facilement, à chacune de ces grandes époques, les variétés infinies qui caractérisent les mœurs, les habitudes, les faits, en un mot la vie des nations. Nous distinguons, dans notre his-

toire, cinq époques capitales, qui ont chacune leur spécialité, je dirais presque leur rôle, dans le grand drame de la vie humaine.

La première comprend toute l'histoire de la Gaule, depuis ses premiers habitants jusqu'à l'établissement définitif des Francs sur la rive gauche du Rhin. Cette partie de l'histoire appartient essentiellement à nos annales; le sang gaulois coule encore dans nos veines, et malgré l'obscurité des âges les plus reculés de l'ancienne Gaule, on pourra remarquer, dans les vestiges des mœurs de ses premiers habitants, même au milieu des vices inséparables de la barbarie, les qualités et les défauts que notre nation a recueillis comme un héritage incontesté.

La seconde époque embrasse toute la première race de nos rois; c'est l'une des plus remarquables et des plus instructives pour l'esprit méditatif qui veut suivre le grand travail de composition de la nation française par le quintuple élément : Gaulois, Romain, Franc, Bourguignon et Visigoth.

La troisième époque contient l'histoire de la seconde race dite Carlovingienne. Charlemagne en est le point culminant; elle est surtout remarquable par un mouvement d'évolution qui s'opère dans la société. Le vieux monde, mécontent de son organisation, tend à substituer la fédération à l'unité; c'est l'origine de la féodalité.

La quatrième époque renferme l'histoire de la troisième race, dite des Capétiens. C'est la plus longue. Elle a été extrêmement féconde en grands hommes et en événements fameux; elle s'est fait remarquer surtout par un travail incessant des peuples pour obtenir l'égalité devant la loi.

La cinquième époque commence aux États-Généraux et continue encore. Quoique le nombre des années qui la composent soit bien petit, elle est incontestablement la plus importante par les changements politiques, civils et sociaux dont elle a été le témoin, par les grands crimes qui ont été commis, et surtout par l'action immense et toujours progressive que la France a exercée sur le monde.

Lorsqu'on aperçoit dans le lointain les contours d'une vaste cité, on se plaît à en mesurer la largeur et l'étendue; lorsqu'on voit dans l'éloignement les grandes lignes d'un tableau de maître, l'œil en saisit aussitôt les belles proportions; il désire en même temps contempler de près les traits, les lignes, les couleurs, les ombres : c'est l'impression de celui qui prend en main une bonne histoire de France; toutes ses facultés peuvent y être satisfaites. Le publiciste peut s'y former à la connaissance des grandes affaires; le philosophe y trouve des sujets de hautes et magnifiques réflexions; le lecteur ami des douces impressions y rencontre des scènes touchantes; tous les hommes, quels qu'ils soient, peuvent y voir d'utiles enseignements.

Daigne le Tout-Puissant nous accorder la faveur inappréciable de traiter convenablement ce beau sujet; nous le désirons, moins pour nous que pour les générations que nous voudrions former à l'intelligence du beau véritable et du bien réel!

LIVRE PREMIER.

DE L'ORIGINE DES DIFFÉRENTES FAMILLES OU RACES, DES MŒURS,
DU CARACTÈRE DES GAULOIS, ET DE LEURS INSTITUTIONS CIVILES,
RELIGIEUSES, POLITIQUES ET MILITAIRES.

Pour juger un peuple et bien apprécier son action sur le monde, il faut remonter à son origine, étudier son caractère, comprendre ses institutions civiles, politiques, religieuses et militaires; voir sa physionomie physique et morale. Car c'est là que se trouve tout le secret de ses grandeurs et de ses abaissements; c'est là qu'on rencontre les causes, les suites, les liens des événements qui ont marqué son passage sur la terre. Sans ces connaissances, l'histoire n'est pour le lecteur qu'un livre dont toutes les pages décosues peuvent être replacées au hasard. Si dans toute espèce d'histoire, le besoin de semblables connaissances est incontestable, il est surtout impérieux dans l'histoire des Gaulois, puisque c'est au caractère de la nation qu'il faut attribuer ses succès et ses revers, sa félicité et ses malheurs.

Dans le premier nous traiterons de l'origine des Gaulois , de leurs différentes races , de leur organisation politique, civile et religieuse, enfin de leur caractère intellectuel et moral.

Dans le second, nous exposerons les émigrations du peuple aventureux des Gaulois.

Dans le troisième, nous suivrons le cours de l'histoire de la Gaule transalpine proprement dite, depuis ses premiers habitants jusqu'à l'établissement définitif des Francs sur la rive gauche du Rhin.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Histoire des Gaulois, depuis les premiers habitants de la Gaule, jusqu'à l'établissement définitif des Francs sur la rive gauche du Rhin.

Si la Gaule, perdue dans ses forêts, isolée dans son culte et ses superstitions sanguinaires, n'a pas compté dans le monde antique par sa civilisation, du moins elle y a tenu une grande place par son épée. Les Gaulois étaient les Spartiates du monde barbare. Un irrésistible entraînement vers les joies enivrantes de la guerre les poussait sans cesse dans les expéditions les plus aventureuses ; et dès les temps fabuleux, leur mémoire s'est mêlée au souvenir des plus grands événements. Tout ce qui tient à cette nation mérite d'être connu : les faits qui les concernent sont nombreux et très intéressants. Pour en faciliter la classification, nous divisons l'histoire des Gaulois en trois livres.

Un sentiment meilleur que l'orgueil a toujours ramené les nations à la connaissance de leurs origines et des mœurs de leurs ancêtres. Trompés par un faux amour national, les historiens ont souvent mis la fable au nombre des vérités, donné une antiquité imaginaire à un peuple d'origine récente, voilé des vices réels de caractère sous le spectacle de quelque grande vertu, et présenté à l'admiration de l'univers des institutions incapables de faire progresser les sociétés. Pour conserver à un peuple sa véritable physionomie, pour le rendre lui-même, l'historien doit apporter le plus grand discernement dans le choix de ses autorités, s'il ne veut donner cours à la fable et au mensonge. Fidèle à ce principe, nous repousserons les récits fabuleux pour ne nous attacher qu'à la véritable histoire. Les fables elles-mêmes, considérées comme l'expression des croyances des peuples, en nous donnant sous plusieurs rapports la connaissance de l'état des esprits à certaines époques, doivent, à ce titre, entrer dans le corps de l'histoire, mais en y conservant leur caractère fabuleux. Les fables des Gaulois, soit concernant leurs origines, soit relativement à leurs dieux, à leur culte, à leur religion, seront admises dans cet écrit comme création imaginaire, ou du moins comme ayant dénaturé certains faits positifs. D'ailleurs nous aurons toujours devant les yeux cette grande maxime : que pour établir solidement les origines d'une nation qui manque presque totalement de titres historiques primitifs, il faut se mettre en garde contre les préjugés d'une antiquité imaginaire. Ainsi les débris des temps où les Gaulois ont vécu, les vestiges de leur existence en corps de nation, les monuments qui at-

testent leurs actions, tels sont les objets nécessaires d'une investigation raisonnée. Loin de suivre exclusivement les inductions d'une érudition systématique, nous nous attacherons surtout aux preuves pour ainsi dire matérielles, et nos récits recevront surtout de celles-ci leur vérité et leur force de conviction.

Trois peuples bien distincts d'origine, de langage et de mœurs, ont joué un rôle important dans les Gaules : C'est la famille ibérique, placée au midi de la Garonne et le long de la Méditerranée; c'est la famille Phocéenne, qui a fondé Massilia (Marseille); c'est enfin la famille gallique qui couvrait presque toute la surface de la Gaule. Chacune de ces familles a sa physionomie et ses institutions spéciales qu'il importe de ne pas confondre. Afin de les mieux caractériser, nous allons les exposer séparément dans les trois chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine, des mœurs et du caractère de la famille ibérique établie dans les Gaules.

Dès la plus haute antiquité, la famille ibérique a jeté une partie de sa population dans les régions voisines des Pyrénées et de la mer Méditerranée. Deux peuples gaulois lui devaient leur origine : c'étaient les Aquitains et les Ligures.

I.

8

1° *Aquitains.*

Le pays renfermé entre la courbe de la Garonne, depuis sa source jusqu'à la mer, les Pyrénées et l'Océan, portait le nom d'Aquitaine. Tous les peuples de cette région appartenaient à la même famille, à l'exception de deux peuplades qui occupaient l'angle formé par l'Océan et la Gironde près de son embouchure ; l'une de ces peuplades descendait des Boïens, l'autre tirait son origine des Bituriges-Vivisques. La première habitait les Landes et faisait de l'extraction de la résine des arbres sa principale occupation (1) ; la seconde exerçait un commerce étendu chez les peuples voisins (2). Les historiens font remonter l'établissement de ces deux peuplades, en Aquitaine, à l'époque où les Belges vinrent s'établir dans les Gaules. Nous exposons plus bas cette immigration (3).

Les anciens historiens nous ont signalé la famille d'où les Aquitains tiraient leur origine. Les Aquitains, dit Strabon, diffèrent essentiellement des autres Gaulois non-seulement par le langage, mais encore par la constitution physique (4). En les comparant aux peuples voisins, on ne leur trouvait aucun trait de ressemblance avec la famille gallique, tandis qu'il existait une identité complète entre eux et les Ibères. Ces deux peuples avaient les mêmes traits, le même langage, les mêmes mœurs

(1) Auson., III, 5.

(2) Strab., lib. IV.

(3) Voyez ci-dessous chapitre III.

(4) Strabon, lib. IV.

et portaient les mêmes vêtements (1). On ne peut donc douter que les Aquitains fussent des Ibères, descendus des Pyrénées pour se fixer dans les Gaules. Aucun document positif ne nous fait connaître l'époque de cette immigration; on peut cependant assurer sans trop de témérité, qu'elle eut lieu vers l'an 1600 avant notre ère, lorsque les Galls pénétrèrent en Ibérie, s'emparèrent de ce pays et refoulèrent les Ibères sur les montagnes, d'où ils descendirent pour se fixer dans les plaines situées au nord des Pyrénées (2).

Comme tous les peuples nouveaux, les Aquitains étaient divisés en un grand nombre de peuplades, dont les principales tribus étaient : Les Tarbelles, placés près de l'Océan sur les rives de l'Adour; les vaillants Bigerrions, situés sur les bords de la même rivière, mais un peu plus haut vers sa source; les Garumnes qui habitaient près des sources du fleuve auquel ils donnèrent leur nom; enfin les Auskes, les plus fameux de tous, qui avaient pour capitale Illybérie, la ville la plus importante de toute l'Aquitaine (3).

Deux grands principes réglaient les rapports de ces petits états entre eux : l'indépendance pour les affaires intérieures, et la fédération pour les actes extérieurs. Chaque tribu possédait sur elle-même un pouvoir absolu qui ne pouvait être contrôlé par aucune autre peuplade. Mais lorsque de graves difficultés survenaient au dehors, qu'il fallait recourir aux armes pour les résoudre, les

(1) Strab., lib. iv. Auson, v. l'hist.

(2) Voyez ci-dessous, liv. II, chap. 1.

(3) Strab. lib. iv. Guillaume de Humboldt.

tribus se réunissaient sous un seul drapeau, conservant toujours une égalité parfaite; aucune tribu n'avait de supériorité sur les autres; il appartenait à tous les guerriers de choisir le chef militaire de l'armée fédérée (1).

Parmi les excellentes qualités que possédaient les Aquitains, il en est une qui brillait entre toutes les autres, c'est une fidélité à toute épreuve. Chez aucun peuple du monde, le dévouement ne fut plus complet. Il y avait chez eux une classe d'hommes très renommés, connus sous le nom de *Soldures*, qui se vouaient librement et tout entiers à quelque chef illustre, et lui consacraient leur fortune et leur vie. On les voyait à ses côtés dans les plus grands périls; ils le couvraient de leurs corps au milieu des combats, et l'ennemi ne pouvait l'atteindre qu'après avoir passé sur le cadavre de ces braves. Le serment du soldure était si fidèlement observé, que du temps de César on ne pouvait citer un seul exemple de forfaiture, quoique le nombre de ces fidèles fût si considérable que le roi des Sotiates en comptait seul six cents attachés à sa personne. Honneur, mille fois honneur à des hommes qui avaient si bien compris la valeur de la parole jurée!

2° *Ligures.*

Le long de la côte Méditerranée, depuis l'embouchure du fleuve Arno jusqu'au delà des Pyrénées, en Espagne, vivait un peuple connu de toute l'antiquité sous le nom de *Ligures*, dont la mer et le golfe qu'ils environnaient

(1) Cæs. Bell. Gall. lib. III, cap. 7.

adoptèrent le nom (1). Ce peuple était de famille ibérique. Pour établir son origine, nous n'en sommes pas réduits à de simples caractères de ressemblance ; nous avons l'autorité des plus anciens auteurs (2). Vers l'an 1600 avant notre ère (3), les Gals passèrent les monts Pyrénéens, se rendirent dans le midi de l'Ibérie, refoulèrent le long de la mer les Ligures qui habitaient alors les bords du fleuve nommé aujourd'hui Guadiana. Forcés de quitter leur pays, les Ligures s'avancèrent en longue colonne jusqu'en Italie et s'établirent tout autour de la mer Ligurique.

Quoique d'origine ibérique, les Ligures ayant bien moins de ressemblance avec les Ibères que les Aquitains, on s'est demandé quelle pouvait en être la cause ; on l'a trouvée dans leurs rapports fréquents et le mélange de sang avec les Gaulois d'abord, ensuite avec les Grecs massiliotes, qui durent apporter de grands changements, non-seulement dans leurs habitudes morales, mais encore dans leur existence physique.

L'intérêt, la passion dominante des Ligures, leur fit contracter les vices et les vertus qui découlent du désir immodéré d'amasser. Ils étaient voleurs, perfides, fourbes, menteurs (4), et les pirates les plus hardis du monde. Ils lançaient à la mer leurs fragiles barques, qu'ils précipitaient sur les vaisseaux battus par la tempête, et revenaient chargés de butin. Si la violence de la tempête

(1) Cette mer porte sur toutes les cartes anciennes le nom de *Mare Ligusticum*, et le golfe de Lyon celui de *Sinus Ligusticus*.

(2) Thucyd., lib. vi ; Strab., lib. vi ; Sext. Avien. ; Steph. Byzant.

(3) Cato apud Serv., lib. xi *Æneid*.

(4) Strab., lib. iv et v.

menaçait de briser leurs frères radeaux, ils se jetaient sur des outres, bravaient l'ouragan et allaient recueillir les objets qu'ils voyaient flotter sur les vagues. Massilia, devenue puissante sur la mer, employa plusieurs armées et des flottes nombreuses pour dompter ces pirates infatigables et donner un peu de sécurité à la mer ligurique (1).

L'intérêt poussa les Ligures vers les arts utiles. Ils cultivaient avec grand succès les céréales, la vigne et l'olivier. Les montagnards, après avoir employé les loisirs de l'hiver à poursuivre le gibier dans ses repaires, aux beaux jours du printemps descendaient dans la plaine pour y travailler à la terre. On les voyait tous, hommes, femmes, enfants, se livrer au travail avec une ardeur infatigable. Possidonius nous en a conservé un trait qui paraîtra incroyable aux peuples amollis de notre siècle. Une femme ligure, occupée sur les terres d'un riche massiliote, prise subitement des douleurs de l'enfantement, se retira dans un bois voisin, y mit au monde un enfant, l'enveloppa de feuillages, et, sans paraître émue, vint reprendre son labeur. Les cris du nouveau-né ayant découvert aux moissonneurs ce qui s'était passé, le maître du champ, après avoir vainement engagé cette mère trop courageuse à prendre le repos commandé dans une telle situation, l'entendit avec étonnement demander à continuer son travail, pour fournir à sa famille la nourriture dont elle avait besoin. Ému d'un courage si héroïque, le maître lui paya sa journée et lui ordonna de se retirer avec son fils. Toute joyeuse alors, elle courut reprendre

(1) Strab., lib. iv et v.

son nouveau-né, le baigna dans la fontaine et le transporta dans sa cabane (1). De semblables traits n'étaient pas rares chez ce peuple dur et laborieux (2).

Nulle part les droits de la femme n'avaient été portés aussi haut chez les peuples antiques que chez les Ligures, qui voyaient dans les femmes les compagnes de l'homme et non pas ses esclaves. Elles avaient même des droits politiques, car il y avait chez les Ligures un conseil de femmes, auquel était déferée la décision des affaires sur lesquelles les hommes se trouvaient partagés. Nous en avons un exemple mémorable dans l'autorisation de transit accordée à Annibal. Lorsque ce grand capitaine, voulant passer d'Espagne en Italie, demanda aux Ligures le passage sur leurs terres, le conseil des hommes étant indécis, déféra la décision au conseil des femmes, qui se prononcèrent en faveur de l'illustre Carthaginois.

Ce qui donnait tant d'ascendant aux femmes ligures, c'était l'excellence de leur éducation. On cherchait à élever leur esprit au-dessus des préjugés et à fortifier leur cœur contre les séductions des passions. Quoique nulle part les mœurs ne fussent plus sévères, nulle part cependant les filles n'avaient plus de liberté pour le choix d'un époux. Il y avait chez cette nation une coutume étrange, qui nous surprend chez un peuple si réfléchi. Lorsqu'une fille était nubile, son père invitait à un banquet tous les prétendants à sa main; et, à la fin du repas, la jeune fille entrait dans la salle du festin, portant une coupe qu'elle présentait à celui qu'elle choisissait pour

(1) Strab. lib. III et IV. Diod. Sicul. lib. IV.

(2) Arist. de Mirab. Auscult.

époux. Il y avait sans doute eu auparavant conseil entre la jeune fille et les parents, qui n'auraient pas eu l'imprudence d'abandonner à une sorte de hasard un acte aussi important. Cependant ce n'était pas toujours une vaine cérémonie. Dans le chapitre suivant, nous citerons un exemple qui en sera la preuve.

La Ligurie était divisée en deux parties bien distinctes, l'une placée à l'occident et l'autre à l'orient du Rhône. La première, limitée par ce fleuve, les Cévennes et les Pyrénées, se nommait Ibéro-Ligurie. Trois grands peuples ligures, les Sordes, les Bébriques et les Elésykes, occupèrent d'abord toute cette province. Les deux dernières de ces peuplades, attaquées vers l'an 240, par les Kimris-Belges (1) succombèrent; les Sordes seuls surent conserver leur indépendance. Les Kimris-Volskes-Arécomikes s'emparèrent du pays situé entre les Pyrénées et le Rhône; tandis que les Kimris-Volskes-Tectosages s'étendirent du côté des Cévennes, jusqu'au-delà de Tolosa, dont ils firent leur capitale.

Les Ligures, situés à l'orient du Rhône, et qui s'étaient contentés pendant longtemps d'habiter la côte de la mer, pénétrèrent ensuite dans l'intérieur du pays, s'avancèrent jusqu'à l'Isère et absorbèrent plusieurs tribus de sang gallique, dont quelques-unes cependant se conservèrent sans mélange au milieu du peuple vainqueur; tels furent

(1) Les deux peuplades qui vinrent s'établir dans l'Ibéro-Ligurie, étaient incontestablement des Belges. Cicéron les nomme *Belgae* (Orat. pro. Manil.). Ausone les appelle *Bolgae* (Clar. Vab. Narb.). Saint Jérôme assure que de son temps les Tectosages d'Orient parlaient encore le même langage que le peuple des environs de Trèves (Hier. lib. 11, Comment. in Epist. ad Galatas, cap. 3).

les Ségalaunes, les Tricastins et les Cavares, placés sur le Rhône au sud de la Durance (1). Les Ligures, par leur esprit de rapine, toujours si nuisible à tous les peuples assez faibles pour s'en laisser dominer, attirèrent les armes romaines sur la Gaule et furent les premières causes de la servitude de notre pays.

CHAPITRE II.

De Massilia ou de la famille grecque-phocéenne dans les Gaules.

§ I. *Origine, commencement et développement de Massilia.*

L'an 600 avant notre ère, un vaisseau phocéén, monté par Euxène, qui faisait ce que nous appellerions dans notre langage moderne, un voyage de circumnavigation, jetait l'ancre à l'est du Rhône. Reçu par Nann, roi des Segobriges, avec les démonstrations de la plus touchante amitié, Euxène fut admis à prendre part à un festin magnifique, où se trouvaient réunis tous les prétendants à la main de la fille de ce chef. Selon l'usage, la jeune princesse, introduite dans la salle du festin, vers la fin du repas, s'avança, la coupe à la main, cherchant des yeux celui que peut-être elle avait choisi dans son cœur. Il y avait parmi les convives un inconnu qui se montrait

(1) Script. rerum gallic, passim. — Strab. lib. iv.

pour la première fois à sa vue, avec tant de grâce dans ses manières, tant de dignité dans sa tenue, qu'elle lui présenta la coupe, au grand étonnement de tous les convives. Malgré son extrême surprise, Nann accepta pour gendre l'étranger qui, heureux d'une si bonne fortune, donna à sa nouvelle épouse le nom d'Aristoxène, c'est-à-dire la meilleure des hôtesse (1). Ayant agréé pour dot le droit de choisir sur le bord de la mer un terrain favorable pour y bâtir une seconde Phocée, Euxène jeta les yeux sur une vaste presqu'île où les plus grands vaisseaux trouvaient un abri assuré, et y traça les contours de la ville de Massilia, aujourd'hui encore l'une des plus belles cités de notre France.

Euxène, qui au moment de son départ avait été loin de s'attendre à tant de bonheur, ne s'était fait suivre que d'un petit nombre de compagnons, évidemment insuffisant pour l'exécution des vastes desseins qu'il pouvait réaliser. Il se détermina à s'adresser à la mère-patrie pour obtenir une nouvelle colonie. L'arrivée du vaisseau fut un jour de fête pour la riche cité de Phocée; on ne parla plus dans la ville que de l'heureuse aventure d'Euxène, de la richesse de la Gaule, de la bienveillance de ses habitants, du bonheur réservé à ces Gallo-Grecs. Les jeunes gens se présentèrent en foule pour s'enrôler. Phocée leur fournit un vaisseau à cinquante rames, y déposa des armes, des vivres, des outils, des graines, des plants de vigne et d'olivier : elle n'oublia pas le feu sacré, symbole touchant de l'union et de l'amour de la métropole pour la colonie, et après avoir

(1) Arist. apud Athen. Just. lib. 423. Diod. Sicul. lib. iv.

prié les dieux de commander aux flots de respecter un dépôt si précieux, elle ordonna de lever l'ancre.

Le vaisseau arrivé le long de la côte où Ephèse est bâtie, s'arrêta à la vue du temple fameux de cette cité. Dans ces temps, où malgré les ténèbres du paganisme, on obéissait à la voix céleste lorsqu'on croyait l'avoir entendue, un oracle avait prescrit aux voyageurs de monter jusqu'au temple et d'invoquer l'appui de la grande Diane; ils allèrent réclamer son secours. Cette nuit même Aristarché, prêtresse illustre, issue d'une famille distinguée, avait cru voir en songe la déesse, qui lui montrant une de ses statues, lui avait dit : « Prenez cette » statue, montez sur le vaisseau phocéén; je veux que » mon culte soit établi chez le nouveau peuple. » Aristarché accomplit l'ordre de Diane et fut accueillie avec joie par les Phocéens, qui, fiers de l'appui de la déesse, voguèrent avec confiance vers leur nouvelle patrie. En entrant dans le golfe ligurique, ils virent sur le sol qu'ils avaient laissé désert, une ville qui s'élevait comme par enchantement, c'était Massilia fille de Phocée.

Sous l'impulsion de la nouvelle colonie, Massilia fut bientôt une ville populeuse, riche et puissante. Une partie de la population se livre à la culture de la terre, plante la vigne et l'olivier, sème les produits de l'Asie; mais le sol sec et pierreux qui environnait Massilia ne pouvait rien produire. Euxène demanda une vaste forêt située dans le voisinage, dont le sol était bon et la terre profonde. Nann l'ayant accordée, la forêt fut en peu de temps convertie en une riche campagne et bientôt couverte de moissons abondantes.

Les arbres tombés sous la hache du bûcheron, trans-

formés en quelques mois en vaisseaux, formèrent une nombreuse flotte qui couvrit la mer, et parcourut toutes les côtes. Les Ligures, après avoir suivi avec admiration les progrès du nouveau peuple, comprirent bientôt qu'ils s'étaient donné des maîtres à la place de ceux qu'ils avaient chassés, et dont l'histoire entièrement symbolique demande à être retracée en quelques mots. L'Hercule tyrien, fondateur de Nemausus (Nîmes), ayant remonté le Rhône et la Saône, après avoir tué dans son repaire le brigand Taurisque qui infestait les chemins, bâtit Alesia sur le territoire des Eduens et créa la route qui mène de l'Italie en Gaule par le col de Tende. Sous ce nom d'Hercule, l'histoire désignait les Phéniciens, maîtres du commerce de la Gaule, qui avaient construit le long de la côte, pour repousser les pirates ligures, des forteresses que ceux-ci étaient parvenus à détruire. Massilia eut à peine jeté les fondements de son grand commerce qu'elle songea à relever ces forts, regardés par les Ligures comme une menace permanente contre leur indépendance, et comme les premières chaînes qu'on forgeait pour leur servitude. Ayant vainement conjuré Nann de détruire le nouveau peuple, ils espérèrent du moins qu'après la mort de ce prince, l'heure de la vengeance ne se ferait pas attendre. En effet, lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, une députation chargée de parler au nom de la ligue ligurienne, tint à Coman son fils et son successeur, ce discours :

« Une chienne ayant demandé la cabane à un berger
» pour y déposer ses petits, le berger eut la faiblesse d'y
» consentir et la laissa maîtresse du logis jusqu'à ce que
» ses petits fussent grands. Il pria alors la chienne de

» déguerpir. Celle-ci se sentant forte et soutenue, refusa
 » net, et demeura maîtresse de la cabane. — N'est-ce pas
 » là l'histoire de ces étrangers? demandèrent les ambas-
 » sateurs au nouveau roi. Ne deviendront-ils pas bientôt
 » maîtres du pays, et ne le soumettront-ils pas à la ser-
 » vitude (1)? »

Touché de ce langage qui peignait si bien la situation de son peuple, Coman fixa à la fleur de la vigne la destruction des étrangers. Cette époque était en Ionie l'occasion de fêtes magnifiques, qu'on célébrait aussi à Massilia. Les danses publiques, les jeux, les festins, attiraient dans la ville une multitude d'étrangers; la surveillance était alors moins grande, chacun s'oubliait dans les plaisirs. Coman jugeant le moment favorable pour exécuter son dessein, sans faire construire de cheval de bois, fit, pour surprendre la cité, charger de feuillages des chariots où des armes étaient cachées. Les conjurés entrés dans la place devaient s'en saisir à un moment donné, égorger les gardes, livrer les portes au chef des Ségobriges qui, à ce dessein, s'était mis en route vers le soir de la nuit où devait éclater le complot, et s'était blotti avec son monde dans un vallon près de la ville pour y attendre le signal convenu.

Le complot était habilement ourdi; l'amour le fit échouer. Une Ligurienne qui aimait tendrement un Massiliote, voulant le sauver du massacre général, lui révéla la conjuration, et tenta de l'entraîner hors de l'enceinte des murailles. Plus fidèle à sa patrie qu'à l'amour, le Massiliote courut instruire le magistrat du malheur

(1) Justin, lib. 43, cap. 4.

réserve à la cité et fit tourner l'insidieuse tentative des Ligures contre ses auteurs. L'élite des soldats de la ville fut réunie en silence, sortit en secret, tomba sur Coman et sur sa troupe, les détruisit entièrement; le roi des Ségobrides demeura lui-même au nombre des morts.

Loin d'abattre les Ligures, cette cruelle défaite ayant exalté leur courage, une guerre à mort fut déclarée à Massilia; tout ce qui sortait de ses murs était impitoyablement massacré. De petits combats journaliers faisaient tomber la fleur de la jeunesse d'une cité trop jeune encore pour être populeuse; c'en était fait de la ville si un heureux hasard ne fût venu la délivrer. Bellovèse, le fondateur de la grande Gaule cisalpine, descendait alors le Rhône pour passer en Italie, et venait d'asseoir son camp sur les bords du fleuve, au confluent de la Durance, lorsque des ambassadeurs Massiliotes vinrent réclamer son appui, et racontèrent leur départ de Phocée, leurs combats, leurs succès et leurs revers. Il y avait quelque chose de si saisissant dans la situation de ce peuple, que les Gaulois qui marchaient à la conquête d'une nouvelle patrie, croyant entendre le récit de leur histoire à venir, furent saisis de compassion pour des étrangers malheureux, prirent les armes, marchèrent contre les Ligures, les contraignirent à demander la paix à Massilia et à lui accorder de nouvelles terres.

Phocée, assiégée par Harpagus, officier de Cyrus, se trouvait alors exposée aux plus grands périls. Réduits à la dernière extrémité, les assiégés croyant n'avoir à attendre d'autre sort que l'esclavage ou la mort, prirent un meilleur parti, mirent leurs vaisseaux à flot, y firent monter leurs femmes, leurs enfants, y placèrent leurs

dieux, embrassèrent en pleurant leurs maisons, leurs places publiques, les portes de la ville et mirent à la voile, pendant que Harpagus entraît dans la cité déserte, la réduisait en cendres, puis l'abandonnait.

Cependant sur les vaisseaux phocéens on se livrait aux pleurs; un cri unanime s'élevait de toutes parts « Phocée! Phocée! qu'il nous soit permis de revoir encore une fois Phocée notre chère patrie! » Le commandant de la flotte, touché lui-même, ordonna de tourner la proue vers Phocée, qui fumait encore lorsque ses enfants descendirent sur ses ruines; pendant quelques heures, ils en parcoururent les rues et les places publiques, s'assirent sur les cendres de leurs maisons, les arrosèrent de leurs larmes. Le temps pressait cependant; on avait à craindre une surprise; il fallait s'arracher promptement à un lieu si cher. Pour ôter toute pensée de retour, le commandant de la flotte ayant résolu d'enchaîner les Phocéens par le lien le plus puissant, celui du serment, réunit en pleine mer tous les vaisseaux autour du sien, et jetant un fer rouge dans les flots, il jura de ne rentrer dans Phocée que lorsque le fer reparaitrait incandescent à la surface de la mer. Tous répétèrent le même serment. Les voiles se déployèrent aussitôt et s'éloignèrent avec une extrême vitesse pour faire disparaître aux regards d'un peuple attristé, un lieu cher à son cœur. Lorsqu'on n'aperçut plus que le sommet des ruines, une partie des émigrants montrèrent tout ce que peut l'amour sacré de la patrie. Dans l'impuissance de supporter l'idée d'une éternelle séparation, ils reprirent la voie qu'ils avaient suivie, vinrent jeter l'ancre près de Phocée et s'y fixèrent, se promettant d'observer fidèlement

leur serment, de ne rentrer jamais dans la cité qui les avait vus naître, contents d'en contempler de loin les ruines. Plus d'une fois sans doute, l'amour de Phocée l'emporta sur le respect dû aux dieux ; ils oublièrent leur serment pour visiter les ruines de la ville où ils ont reçu le jour.

Cependant le reste de la flotte dirigeait sa course rapide vers la Corse et demandait un asile à Alalia, colonie phocéenne. Les terres de Corse étant arides et incultes, les nouveaux habitants, au lieu de cultiver un sol ingrat, se firent pirates et ne laissèrent plus de sécurité aux côtes de l'Italie et de l'Ibérie. Carthage, dont les nombreux vaisseaux avaient été souvent inquiétés par ces brigands, s'unit, pour détruire ce repaire, à l'Etrurie, dont les côtes étaient sans cesse ravagées ; et cent vingt grands vaisseaux parurent devant Alalia, qui, déterminée à vaincre ou à périr, ordonna à ses soixante navires de sortir du port et d'accepter le combat. Le nombre l'ayant emporté, les infortunés fugitifs de Phocée, contraints d'abandonner encore une terre hospitalière, se divisèrent en deux colonies : l'une alla se fixer sur les côtes de l'Italie ; l'autre, la plus nombreuse, se dirigea vers Massilia où elle trouva un asile et une nouvelle patrie.

Massilia, devenue très populeuse, agrandit son enceinte, construisit une citadelle, environna la ville de hautes murailles ; et comme elle était bâtie sur le cap de la presqu'île, elle fit creuser un fossé large et profond qui touchait la mer à ses deux extrémités et la séparait entièrement de la terre. Ainsi défendue du côté du continent, songeant à porter toute son activité vers la mer, elle multiplia le nombre de ses vaisseaux, les chargea

d'habiles commerçants, étendit au loin ses relations. Tout sembla se réunir pour favoriser ses desseins : la marine de l'Etrurie tombait en ruines ; Rhodes, ayant perdu toute sa puissance navale, avait abandonné les comptoirs qu'elle avait établis sur les côtes de la Gaule et de l'Ibérie ; Rhoda et Rhodanousia, deux de ses colonies, privées de l'appui de la métropole, se mirent sous la protection de Massilia. Toute la côte, depuis le fort d'Hercule (Monaco), placé à la dernière chaîne des Alpes, jusqu'au cap qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Marie, à l'extrémité du rivage de l'Ibérie, fut bientôt bordée d'une multitude de comptoirs et de forts. A l'est de Massilia on voyait Monaccus (Monaco), Nicœa (Nice), Antipolis (Antibes), Athenopolis, Olbia (Eaube), Tauroentum (bras de Saint-Georges). A l'ouest de la cité s'élevèrent Héracléa, Cacabaria (Saint-Gilles), Rhodanousia, Agatha (Agde), Bonafortuna, Rhoda, Emporiæ (Ampurie), Halonis et Dianium (Dénia).

Massilia, qui s'était rendue en peu de temps maîtresse de tout le commerce de la haute Italie, de l'Ibérie et de la Gaule, étendit ses affaires jusque dans les îles Britanniques. Pour s'y rendre, ses vaisseaux passèrent d'abord par le détroit de Gadès (Gibraltar), et comme ce chemin était trop long et n'était pas sans danger pour une navigation encore dans l'enfance, la ville commerçante songea à organiser des voies dans l'intérieur de la Gaule et à y établir des comptoirs. La Gaule étant traversée par de grands fleuves que des bateaux chargés de marchandises pouvaient facilement remonter et descendre, ne demandait, pour posséder des moyens faciles de transport, que l'établissement de voies de communication entre ses

fleuves. Des routes furent en conséquence pratiquées de la haute Seine à la Saône, et de la haute Loire au Rhône, qui vient se jeter dans la Méditerranée à une faible distance de Marseille. Par ce moyen, Massilia avait des communications rapides avec les îles Britanniques et les mers du Nord. Ces voies n'étant pas toujours praticables, elle fit construire deux routes, dont l'une allait directement à l'Océan, l'autre rejoignait la haute Loire. Un plan commercial si savamment combiné et si fortement constitué produisit d'immenses résultats. Tout le commerce du Nord afflua sur le marché de Massilia, et comme aucun peuple ne lui faisait concurrence, elle achetait tout à vil prix : les esclaves, les animaux, le fer, l'étain, le cuivre, les magnifiques pelletteries ne lui coûtaient presque rien.

Un commerce aussi étendu à l'intérieur exigeant de grands débouchés chez les peuples étrangers; Massilia se mit en communication avec les principaux marchés du monde. Ses vaisseaux parurent d'abord sur les côtes de l'Italie et de la Sicile, puis sur celles de l'Afrique. Carthage, qui en conçut de la jalousie, avait résolu d'abattre sa rivale naissante, mais une guerre redoutable pour elle-même l'empêcha d'exécuter ses desseins. Massilia, ayant secondé de tous ses vœux les armes de Rome contre Carthage, se dévoua dès-lors entièrement à la cité destinée à devenir la reine du monde. Peu lui importaient son ambition, sa gloire militaire, ses conquêtes; pourvu que Rome lui laissât le commerce, elle se trouvait satisfaite. Placée sur le passage d'Annibal en Italie, non contente de lui refuser ce passage, elle prévint Rome et seconda de tout son pouvoir le consul envoyé dans les

Gaules pour arrêter le grand capitaine carthaginois. Cette preuve de sincère attachement resserra les liens de l'antique amitié qui s'était formée entre les deux cités, amitié dont l'existence remonte au siège de Veïes : après la prise de cette ville, Rome voulant se montrer reconnaissante à l'égard d'Apollon de Delphes, envoya une offrande à cette divinité tutélaire. Comme elle n'avait pas de trésor dans ce temple fameux, elle pria Massilia de placer son présent dans celui qu'elle y entretenait. Les relations d'amitié entre les deux villes devinrent ensuite si grandes, que les Massiliotes eurent place à Rome parmi les sénateurs, dans les fêtes publiques et dans les représentations théâtrales.

La destruction de Carthage offrit à Massilia une heureuse circonstance dont elle sut profiter pour son commerce, qui alors ne connut plus de rival ; les marchés les plus éloignés furent visités par ses commerçants ; ses vaisseaux marchands sillonnèrent toutes les mers ; des richesses immenses s'accumulèrent dans ses murs. Mais si elle devint la plus riche cité du monde, elle fut aussi la plus faible. Comme les peuplades des montagnes de la Ligurie suffisaient pour la faire trembler, et que, uniquement protégée par des troupes mercenaires, elle se souvenait de Carthage, elle comprit sa faiblesse et résolut de fonder une puissance réelle, de conquérir les peuples gaulois ses voisins et de les attacher à sa fortune. De là les luttes redoutables qui servirent de prélude à l'asservissement total de la Gaule. Nous les raconterons au troisième livre de cette histoire.

§ II. *Organisation sociale et politique des Massiliotes.*

Les anciens philosophes ont vanté la sagesse de l'organisation politique et sociale des Massiliotes. Elle mérite en effet, à plusieurs titres, les éloges qui lui ont été décernés; car l'état social des habitants de Massilia était bien plus parfait que celui des autres nations de l'antiquité, parce que le rêve de l'égalité complète y était inconnu et que la population y était divisée en trois classes : les nobles, les notables et le peuple.

La noblesse comprenait les citoyens issus des fondateurs et des premiers habitants de la colonie; les notables étaient les riches qui payaient un cens déterminé; tout le reste des citoyens était rangé dans la classe du peuple, classe qui ne jouissait, comme chez la plupart des nations, d'aucun droit politique. Cicéron ne cessait de vanter l'admirable république de Massilia, république « qu'il est plus » facile de louer que d'imiter, » disait-il dans son plaidoyer pour Flaccus; il assurait que, « quoique à Massilia la puissance des notables citoyens fût équitable et » douce, cependant la condition du peuple y paraissait » voisine de la servitude (1). » Il était en effet réservé au catholicisme de relever l'humanité; aucune constitution païenne n'était capable de donner au peuple le rang qu'il aurait dû occuper.

D'abord, toute l'autorité appartient exclusivement aux nobles (2). Mais chez un peuple commerçant la richesse dut jouir d'une haute influence et réclamer sa part de

(1) Cicer. de Repub., lib. 1, cap. 27.

(2) Arist. polit., lib. v, cap. 6. Strab., lib. iv.

pouvoir; ce qui nécessita une espèce de transaction entre l'autorité héréditaire et de famille, et le pouvoir de la richesse. Ceux qui payaient une certaine somme d'impôts furent admis à participer à la vie politique.

Le mécanisme gouvernemental se composait d'une chambre formée de six cents membres, d'un conseil de quinze notables, et d'un triumvirat qui constituait le pouvoir exécutif.

Le pouvoir souverain résidait dans l'assemblée des Six Cents, dont les membres étaient nommés à vie par les nobles et les notables, parmi ceux qui réunissaient toutes les conditions d'éligibilité. La première de ces conditions était un certain cens : on regardait, avec raison, comme une folie de confier le soin de la fortune publique à celui qui possède peu ; la seconde était la jouissance du droit de cité au moins depuis trois ans : il faut être attaché à la patrie pour en défendre les intérêts. Enfin, de peur que le pouvoir ne devint la propriété de certaines familles, la constitution voulait que les proches parents ne fissent pas en même temps partie de l'assemblée des Six Cents. Cette chambre, comme nous disons aujourd'hui, connaissait de toutes les *grandes questions qui intéressaient la nation* ; elle faisait les lois, nommait et surveillait les pouvoirs de l'Etat.

Le conseil des Quinze, pris dans le sein de l'assemblée des Six Cents et choisi par elle, était chargé du soin des affaires courantes ; il faisait les traités de paix, déclarait la guerre, préparait les matières sur lesquelles les Six Cents seraient appelés à délibérer.

L'exécution des résolutions de l'Assemblée générale et du conseil des Quinze était confiée à un triumvirat qui

formait une espèce de pouvoir exécutif. Dans ce mécanisme gouvernemental, qui était presque la réalisation de la forme de gouvernement tant vantée de notre temps, les pouvoirs étaient mieux balancés et ordonnés qu'aujourd'hui. Ce fut à cette sage organisation que Massilia dut la faveur d'être préservée des agitations intérieures qui sont le grand danger des républiques.

§ III. *Religion des Massiliotes.*

La religion de Massilia fut celle de la Grèce antique. Elle est si connue que nous n'en décrivons ni les rites, ni les sacrifices, ni la croyance. Disons seulement un mot de ses principales divinités.

Artémise ou la Diane d'Éphèse, après avoir voulu assister à la fondation de la cité et avoir ordonné à Aristarché de prendre l'une de ses statues et de l'apporter dans la ville naissante, étant devenue la première divinité de Massilia, défendit, par un oracle, de lui choisir des prêtresses ailleurs que dans le sanctuaire vénéré d'Éphèse. Pour demeurer fidèle au commandement de la déesse, à la mort de la grande prêtresse, on équipait un vaisseau orné de riches banderoles, chargé de se rendre dans les mers de l'Ionie; une noble Massiliote montait au temple d'Éphèse et demandait une prêtresse digne de la grande Diane.

Minerve avait mérité d'occuper le second rang entre les divinités massiliotes, par les services signalés qu'elle avait rendus à la ville. Catumand, roi des Ligures, étant venu assiéger Massilia avec une nombreuse armée, conduisit si bien l'attaque, que la place allait succomber, si

Minerve ne l'eût sauvée. Cette déesse apparut en songe au roi des Ligures. « Je suis déesse, lui dit-elle d'un air » terrible; je protège cette ville, je vous ordonne d'en » lever le siège. » Catumand, effrayé, offrit la paix à la ville, à la seule condition qu'il lui serait permis de visiter ses dieux. Au moment d'entrer dans la citadelle, il vit sur la porte de la forteresse la statue de Minerve, qui avait les traits, l'air martial, les vêtements, l'armure de celle qui lui avait apparu; il détacha aussitôt son baurrier d'or, en ceignit la déesse, félicita Massilia d'avoir une aussi puissante protectrice, et jura une éternelle alliance avec cette ville. La croyance populaire de ce fait, assurément plus superstitieuse que fondée, augmenta beaucoup la vénération des Massiliotes pour Minerve.

Apollon, le dieu tutélaire des navigateurs, avait droit à un culte spécial dans une cité commerçante; Massilia, fidèle à remplir ce devoir, entretint à Delphes un trésor où les prêtres pouvaient puiser lorsque les besoins du temple ou leurs propres nécessités le commandaient. Lorsque Rome voulut faire son présent à Apollon de Delphes, elle pria Massilia d'ouvrir son coffre pour y déposer son offrande.

Un usage plus barbare encore que superstitieux se pratiquait dans les temps de peste. On choisissait un pauvre qu'on nourrissait avec une délicatesse extrême, pendant un an; puis on le couvrait des ornements sacrés les plus riches, on le promenait avec pompe dans toutes les rues; arrivé au bord de la mer, tout le peuple le chargeait de ses crimes et de ses malédictions, et le précipitait au fond de l'abîme.

§ IV. *Législation des Massiliotes.*

Les Massiliotes emportèrent de l'Ionie les principes d'une législation qui, se distinguant par un grand caractère de modération, et consacrant l'égalité civile, rendit moins pénible l'inégalité politique. Les lois, gravées sur des tables d'airain, étaient exposées aux regards de la multitude, qui pouvait y lire ses droits et ses devoirs. Deux lois surtout méritent d'être connues, la loi pénale et la loi sur les suicides.

La loi pénale renfermait deux grandes peines, la mort et l'infamie. La peine de mort, qu'on donnait par le glaive, était si rarement appliquée, que, selon Valère Maxime (1), pendant toute la durée de la république, il n'y eut qu'un seul glaive pour les exécutions capitales, et on le prenait à de si longs intervalles, qu'il était couvert de rouille lorsqu'on se trouvait dans la douloureuse nécessité de s'en servir.

L'infamie, la peine la plus ordinairement appliquée aux grands crimes, entraînait la perte des biens, des honneurs et des dignités. Lucien en cite un exemple mémorable. Ménécrate, riche et noble Massiliote, condamné à l'infamie par la chambre des Six Cents, pour avoir rendu une sentence injuste, fut mis au dernier rang des citoyens. Zénothémis, l'un de ses amis, lui donna une preuve du plus profond attachement. Non content de le recevoir dans son palais et de le traiter comme un autre lui-même, il voulut épouser sa fille, d'une laideur re-

(1) Arist. polit., lib. II, cap. 6.

poussante, et il en eut un fils aussi beau que le jour. Zénothémis le porta bien jeune encore à l'assemblée des Six Cents; comme on ne se lassait pas de l'admirer, cet enfant bégaya le mot de *grâce* et poussa des cris si touchants, que les plus graves sénateurs, émus de ses larmes, levèrent la sentence prononcée contre Ménécrate et lui rendirent ses dignités et sa fortune (1).

Massilia avait mis le suicide au nombre des crimes que le pouvoir public doit connaître et frapper. La loi, non contente d'attacher l'infamie à la victime coupable, atteignait aussi celui qui avait fourni du poison au suicidé. Toutefois, l'interdiction du suicide n'était pas absolue; la loi l'autorisait en certains cas et violait en ce point le droit naturel. L'homme las de vivre se rendait à l'Assemblée générale, y exposait les motifs qui le déterminaient à mourir; si ces motifs étaient suffisants aux yeux de la loi, l'assemblée permettait le suicide, tirait la ciguë du lieu où elle était précieusement conservée et en donnait à l'homme avide de la mort, afin qu'il pût mourir sans infamie. Cette erreur contre la loi naturelle, qui défend absolument le suicide, se présentait aux Massiliotes sous un tel aspect d'humanité, qu'on ne doit point être surpris qu'elle leur ait fait illusion. Il était réservé au Christianisme seul d'éclairer l'homme sur ses véritables droits et sur ses devoirs.

§ V. *Mœurs des Massiliotes.*

Les mœurs des Massiliotes ont joui chez tous les peuples d'une haute réputation d'intégrité, et étaient à

(1) Lucien, sur l'*Amitié*.

Rome l'idéal de la bonne vie. La gravité, la fidélité, l'honnêteté en faisaient le fond. On vantait la tempérance des Massiliotes, leur équité et leur affabilité; les femmes de Massilia ne buvaient pas de vin et n'assistaient à aucune représentation théâtrale, quelque décence que l'on y conservât. Les honneurs funèbres eux-mêmes présentaient l'image de la plus grande simplicité. Aux portes de la ville étaient disposées deux bières, l'une pour les hommes de condition libre, sans distinction de rang ni de fortune; l'autre pour les esclaves. Un sacrifice offert en famille terminait la cérémonie des funérailles, et avec elle finissait le deuil. La pensée de l'immortalité de l'âme et du bonheur réservé aux hommes vertueux adoucissait la douleur et séchait les larmes.

Ces mœurs simples et pures subsistèrent tant que Massilia conserva le souverain pouvoir : lorsqu'elle cessa d'être elle-même pour passer sous la domination romaine, la corruption remplaça la sagesse, et Massilia eût fait rougir la Rome d'Héliogabale.

§ VI. *Sciences des Massiliotes.*

Massilia, surnommée l'Athènes des Gaules, posséda des écoles célèbres, qui brillèrent moins par l'imagination que par les discussions scientifiques. Aussi ne produisirent-elles aucun grand orateur, aucun poète fameux, aucun artiste de premier mérite. Ses écoles, auxquelles nous devons l'une des meilleures copies des poésies d'Homère, se firent un nom par les sciences exactes. L'astronomie, la physique, la géographie y furent cultivées avec succès. Pythéas, l'un des enfants de Massilia, déter-

mina, à l'aide du seul Gnomon, la latitude de la ville, avec une telle précision que les modernes en ont été surpris. Ses compatriotes, alors arrivés au plus haut degré de leur puissance commerciale, l'ayant chargé de faire dans le nord un voyage de découvertes sans doute dans l'espérance d'y ouvrir de nouveaux débouchés à leur commerce, il suivit les côtes de l'Espagne, de la Lusitanie, de l'Aquitaine, de l'Armorique, entra dans la Manche, parcourut les côtes orientales de la grande Bretagne, et, lorsqu'il fut parvenu à l'extrémité septentrionale de cette île, poussant toujours vers le nord, il s'avança, en six journées de navigation, jusqu'à un pays que les habitants appelaient Thulé, et où la durée du jour solsticial était de vingt-quatre heures. Cette terre était donc à 66° 30' de latitude, position qui correspond à l'Islande. Dans un second voyage, il entra, par la Manche, dans la mer du Nord, de celle-ci dans la mer Baltique, où il s'avança jusqu'à un fleuve qu'il nomme Tanaïs, et qu'on croit être la Vistule ou un autre fleuve du voisinage. Il exposa ses découvertes dans deux ouvrages, dont l'un, intitulé : *Description de l'Océan*, contenait la relation de son premier voyage de Gadès à Thulé; l'autre, sous le titre *Périple*, renfermait le récit de sa dernière navigation. Strabon et Pline nous ont conservé des fragments de ces deux écrits. Suivant Hipparque, ce fut Pythéas qui apprit aux Grecs que l'étoile polaire n'était pas au pôle même, mais qu'elle formait, avec trois autres étoiles voisines, un quadrilatère dont le pôle était le centre : le premier, il soupçonna la liaison qui existe entre le mouvement de la lune et le phénomène des marées. Euthmius, concitoyen de Pythéas, composa aussi

son *Périple* dont la réputation fut grande dans l'antiquité (1).

Les arts prirent un brillant essor à Massilia ; les médailles frappées dans cette ville sont d'une élégante pureté et attestent un goût exquis.

La ville célèbre fondée par les Phocéens dans les Gaules aurait pu tenir une des premières places entre les peuples du monde, si elle n'eût été exclusivement commerçante. Songeant trop tard à asseoir sa puissance sur des bases solides, elle réclama l'appui de Rome, qui, ayant consenti à la couvrir de sa protection au moment où elle aspirait à l'empire du monde, la rendit esclave avec toute la Gaule.

CHAPITRE III.

De la famille gauloise proprement dite.

§ I. *Origine de la famille gauloise.*

La famille gauloise, qui occupait toute la Gaule, à l'exception des petits territoires appartenant aux Massiliotes, aux Ligures et aux Aquitains, s'étendait donc depuis la Garonne, les Cévennes et l'Isère, jusqu'à l'embouchure du Rhin. Les historiens ont reconnu deux races

(1) *Dict. encycl. de l'Hist. de France. Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIX.

dans cette nombreuse famille, celle des Galls proprement dits, qu'ils ont aussi nommés Celtes, et celle des Belges ou Kymris. M. Amédée Thierry nous trace ainsi ce que ces deux races avaient de commun et de particulier.

« Les traits saillants de la famille, ceux qui les différencient le plus, à mon avis, des autres familles humaines, peuvent se résumer ainsi : une bravoure personnelle que rien n'égale chez les peuples anciens ; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent ; mais, à côté de cela, une amabilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre, si puissantes chez les races germaniques ; beaucoup d'ostentation ; enfin une désunion perpétuelle, fruit d'une excessive vanité.

» Tel était le caractère général des peuples de sang gaulois. Mais, dans ce caractère même, l'observation conduit à reconnaître deux nuances distinctes, correspondantes à deux branches distinctes de la famille, à deux races, pour me servir de l'expression consacrée en histoire. L'une de ces races, celle que je désigne sous le nom de Galls, présente de la manière la plus prononcée toutes les dispositions naturelles, tous les défauts, toutes les vertus de la famille ; les types gaulois les plus purs lui appartiennent. L'autre, celle des Kymris, moins active, moins spirituelle peut-être, possède en retour plus d'aplomb et de stabilité ; c'est dans son sein principalement qu'on remarque les institutions de classement et d'ordre ; c'est là que persévèrent le plus longtemps les idées de théocratie et de monarchie (1). »

(1) Voy. M. Amédée Thierry. *Introduction à l'Hist. des Gaulois.*

On remarque encore une grande différence d'époque dans l'établissement de ces deux races dans la Gaule. Les Galls ou Celtes (1) y étaient établis dès la plus haute antiquité ; car, seize cents ans avant notre ère, nous les voyons déjà émigrés en Italie, dans l'Ibérie et dans les îles Britanniques, émigrations fameuses dans l'antiquité et auxquelles nous consacrons, au livre suivant, des chapitres particuliers. Y avait-il longtemps que les Celtes étaient établis dans les Gaules avant ces émigrations ? Nous ne pouvons le déterminer avec certitude ; car aucun monument digne d'une pleine confiance ne nous instruit de l'époque précise où les Galls y pénétrèrent.

Le nom des Belges ou Kymris, qui sont d'origine beaucoup plus récente, ne pouvait être vieux dans l'histoire ; les anciens historiens grecs, très versés dans la connaissance des peuples de la Gaule, nomment fréquemment les Galls, les Celtes et les Ligures ; ils n'écrivent pas une seule fois le nom de *Belges* ; ce n'est qu'après l'an 600 avant notre ère qu'on commence à le lire. Depuis l'an 500 avant Jésus-Christ, il se trouve dans tous les auteurs qui ont parlé de la Gaule. De ce fait historique, il est facile de conclure à quelle époque les Belges sont venus prendre place sur notre sol ; induction que viennent confirmer d'autres événements inexplicables sans l'admission de ce fait.

Vers l'an 580 avant notre ère, commence, chez les peuples gaulois-celtiques, une suite d'émigrations qui,

(1) Le nom de Celte paraît n'avoir appartenu primitivement qu'à une seule tribu, située dans le midi de la Gaule. Les historiens, qui n'avaient qu'une connaissance imparfaite de ce pays, donnèrent au peuple tout entier le nom de cette peuplade.

pendant plus d'un siècle, prennent les unes le chemin de l'Italie, tandis que les autres traversent la forêt d'Hercynie (forêt Noire), parcourent la Germanie, la Macédoine, la Grèce et vont jusqu'en Asie. Les historiens nous avertissent des causes de ces émigrations ; ils les attribuent à l'excès de population. Or, cet excès de population ne peut venir que de deux sources : de la trop rapide reproduction de la race gallique, ou de ce que des peuples nouveaux étant venus prendre place dans la Gaule, ont aggloméré la population celtique sur quelque point trop peu étendu pour la contenir tout entière. Nous pensons que la reproduction n'a pas été tellement rapide dans la Gaule, qu'un pays aussi vaste et aussi riche ait été dans l'impuissance de nourrir les enfants d'une nation jeune encore. Et d'ailleurs, si telle avait été la cause des émigrations, elles n'auraient pas cessé, puisque la source, donnant des eaux plus abondantes, doit continuer à les répandre loin de son lit. Cependant les émigrations cessent après un certain temps. Il faut donc leur attribuer une cause passagère, qui, agglomérant les populations celtiques sur quelques points du territoire, les a forcées à chercher au dehors un pays où elles pussent décharger le trop plein. Après un certain temps, la cause agglomérante ayant cessé de rétrécir le rayon, les émigrations ont dû cesser aussi. L'entrée des Belges dans les Gaules, la marche qu'ils ont suivie, donnent une solution complète au problème.

C'est vers l'an 600 avant Jésus-Christ que les Belges viennent prendre place dans la Gaule. Leur marche fut progressive ; ils occupèrent d'abord toute la rive gauche du Rhin, sans rencontrer beaucoup de difficultés, et refou-

lèrent la race gallique au-delà de la Marne et de la Seine.

Bientôt de nouvelles hordes ayant passé le Rhin, l'émigration, trop resserrée dans ses limites, franchit la Seine, longe la mer et s'établit dans l'Armorique (1). Elle traverse ensuite la Loire, s'avance jusqu'à la Gironde, et jette au-delà de ce fleuve les deux petites peuplades de Vivisques et de Boïens que nous avons vues établies dans l'Aquitaine (2). Ce premier mouvement en détermina un second. La race belge, adossée à la mer, s'avança dans l'intérieur du pays, refoula les populations galliques jusqu'à la chaîne de montagnes formée par les Cévennes, les monts Eduens et les Vosges, qu'elle ne tenta pas de franchir, à l'exception de deux peuplades qui, plus d'un siècle après, s'établissent dans l'Ibéro-Ligurie, sous les noms de Volskes-Arécomikes et de Volskes-Tectosages (3).

Tous les Galls ne quittèrent pas la plaine située entre la Seine et la Loire ; quelques peuplades, protégées par les courants des fleuves, demeurèrent sans mélange ; beaucoup s'unirent aux Belges. De là les historiens ont distingué trois races gauloises : les Galls purs, les Belges ou Kymris purs, et les Gallo-Belges. Avant de fixer les limites dans lesquelles ces races furent renfermées et d'énumérer les tribus qu'elles composèrent, nous devons dire d'où sortaient les Belges, et établir leur communauté d'origine et de famille avec les Celtes.

(1) Strabon donne à l'Armorique le nom de seconde Belgique ; elle occupait tout le pays renfermé entre l'Océan, l'embouchure de la Seine et celle de la Loire.

(2) Voyez ci-dessus le chapitre 1 de ce livre.

(3) *Ibid.*

Sur les bords du Pont-Euxin, 641 ans avant notre ère, vivait, entre le Danube et le Tanais, un grand peuple connu sous le nom de Kymris, dont nous avons fait *Cimmériens*. Il était en paix et s'occupait de la culture de ses terres, lorsqu'une horde innombrable de Scythes chassés par les Massagètes des steppes de la haute Asie, s'avança comme un torrent dévastateur vers l'Occident, et marcha à la conquête du pays. Alors les Kymris appelés à délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre entre la retraite et la résistance, se divisèrent ; le peuple, qui ne possédait rien, penchait pour la retraite, tandis que les nobles insistaient pour la résistance. Pour terminer le différend, il fallut recourir à une lutte, qui fut favorable au peuple, et la retraite fut résolue. Hérodote (1), ayant vu quelques bandes kymriques errant en Asie sous la conduite de Lygdamus, en conclut que tous les Kymris avaient opéré leur retraite vers ces contrées ; mais Plutarque et Strabon (2), considérant que pour opérer ce mouvement, il fallait traverser de grands fleuves, passer un bras de mer et aller à la rencontre des Scythes que les Cimmériens voulaient éviter, ont été persuadés que les bandes aperçues par Hérodote, étaient les Kymris dissidents, qui s'étaient séparés du peuple pour s'avancer vers l'Asie, sous la conduite de Lygdamus, tandis que la masse de la nation ayant fait sa retraite vers l'Occident, traversa l'Europe, campant l'hiver dans des chariots, et déposant çà et là quelques colonies. Peu d'années après, un peuple nouveau pénètre dans les Gaules sous le nom

(1) Hérodote, lib. iv, cap. 2.

(2) Plutar. in Mario. Strab., lib. vi.

de Belges, c'est-à-dire belliqueux. Y aurait-il de la témérité à croire que c'étaient les Kymris qui avaient adopté ce nom, ou auxquels il avait été donné parce qu'il se trouvait en rapport avec leur valeur? Nous ne le pensons pas. Cette opinion paraît même approcher de la certitude, car elle est adoptée par de très anciens historiens.

« Les peuples gaulois, dit Diodore de Sicile (1), les » plus reculés vers le nord et voisins de la Scythie, sont » si féroces qu'ils dévorent les hommes, ce qu'on raconte » aussi de ceux de l'île d'Erin (Irlande); leur renommée » de bravoure et de barbarie s'établit de bonne heure; » car sous le nom de Kymris, ils dévastèrent autrefois » l'Asie. De toute antiquité ils exercent le brigandage » sur les terres d'autrui, ils méprisent tous les autres » peuples. Ce sont eux qui ont pris Rome, qui ont pillé » le temple de Delphes, qui ont rendu tributaire une » grande partie de l'Europe et de l'Asie, s'emparant des » terres des vaincus; ils ont formé la nation mixte des » Gallo-Grecs. Ce sont eux enfin qui ont anéanti de gran- » des et nombreuses armées romaines. »

Dans ce passage, Strabon parle à la fois de toutes les races gauloises. Les Galls et les Belges y sont placés sans distinction. Il y joint aussi les Cimbres ou Kymris, qu'il regardait sans doute comme appartenant à la même famille. Telle était aussi l'idée que l'on en avait à Rome; car Cicéron dit que Marius, dans sa fameuse victoire sur les Cimbres, vainquit les Gaulois. Une preuve évidente de la popularité de cette opinion à Rome, c'est qu'un

(1) Diod. Sicil., lib. v.

banquier romain peignit, sur son enseigne, une tête gauloise sur un bouclier cimbrique.

« La parenté des Galls ou Celtes et des Belges est confirmée par les rapports de leurs idiômes et de leurs caractères moraux : elle est surtout évidente quand on les compare aux autres familles humaines, près desquelles ils vivaient, aux Ibères, aux Italiens, aux Germains; mais il existe assez de diversité dans leurs habitudes, leurs idiômes et les nuances de leur caractère moral, pour placer entre eux une ligne de démarcation que leurs propres traditions reconnaissent et dont l'histoire fait foi.

» Leur origine n'appartient pas à l'Occident; leurs langues, leurs traditions, l'histoire enfin, les reportent en Asie. Si la cause qui sépara jadis ces deux grandes branches de la famille gallo-kymrique se perd dans l'obscurité des premiers temps du monde, la catastrophe qui les rapprocha au fond de l'Occident, lorsque déjà elles étaient devenues étrangères l'une à l'autre, nous est du moins connue dans ses détails, et la date en peut être fixée historiquement (1). »

§ II. *Situation géographique des différentes tribus gauloises.*

I. GALLS OU CELTES. — La population celtique pure habitait la partie montagneuse de la Gaule. Une ligne qui suivrait le versant occidental des Vosges et des monts Eduens, qui, traversant ensuite la haute Loire et la Vienne, tournerait le plateau de l'Arverne, et longeant le versant sud des Cévennes, viendrait passer le Rhône

(1) Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*.

vis-à-vis de l'Isère, dont elle suivrait le cours pour joindre les Alpes et les côtoyer jusqu'au Rhin qu'elle descendrait pour regagner les montagnes des Vosges, formerait le contour exact du pays occupé par les Galls purs.

Les Celtes se divisaient en plusieurs tribus, les unes indépendantes, les autres soumises aux plus importantes. Il y en avait trois qui se disputaient la suprématie : c'étaient les Eduens, les Séquanais et les Arvernes, trois peuples rivaux auxquels se rattachaient quelques tribus afin de former des états considérables.

Les Arvernes, dont Gergovie (1) était la capitale, avaient quatre tribus sous leur patronage : c'étaient les Helves (2), les Velaunes (3), les Gabales et les Ruthènes (4) qui possédaient d'abondantes mines d'argent et qui recueillaient des paillettes d'or roulées par le Tarn. Les Nitiobriges (5) et les Cadurkes (6), voisins des Arvernes, quoique demeurés indépendants, s'allièrent toujours à ce peuple dans les grandes guerres.

Les Eduens, qui avaient pour limites la moyenne Loire, l'Allier et la Saône, et possédaient même quelques terres au sud de cette rivière, reconnaissaient Bibracte (Autun) pour leur capitale, et commandaient à Noviodunum (Nevers), la première place de commerce de l'intérieur

(1) Cette ville était située à une lieue de Clermont en Auvergne ; il en reste encore quelques vestiges.

(2) Peuple du Vivarais.

(3) Du Puy en Velay.

(4) Du Rouergue et du Gévaudan.

(5) Ils étaient placés entre le Lot et la Garonne.

(6) Ils étaient établis sur le bord du Lot ; ils s'étaient fait une réputation par leurs lins et leurs toiles.

des Gaules. La clientèle des Eduens se composait des Mandubes dont le chef-lieu, Alezia, fut célèbre par la défaite de Vercingetorix, des Ambarres (1), des Séguisiens (2) et des Isombres ou Insubres, dont les frères avaient joué un si grand rôle en Italie. Les Bituriges (3), peuple riche en troupeaux, en blé, en mines de fer, quoique indépendants, embrassaient toujours le parti des Eduens, et devinrent pour ainsi dire leurs sujets.

Les Séquanais, qui avaient primitivement occupé le pays où la Seine prend sa source, refoulés par les Belges au-delà des montagnes des Vosges, eurent pour limites le Jura, la Saône et les frontières ségusiennes. Vesuntio (Besançon) était leur capitale. Les jambons, la principale branche de commerce du pays, jouissant d'une haute réputation en Italie et en Grèce, étaient transportés par la Saône et le Rhône, fleuves placés sous la domination des Eduens, qui, malgré les réclamations incessantes des Séquanais, mirent des droits considérables sur tout ce qui était voituré sur ces cours d'eau. De là naquit entre les deux peuples une profonde inimitié qui exerça une influence fâcheuse sur la prospérité et la liberté de la Gaule.

Pour donner une idée complète des peuples de race gallique pure, nous devons encore mentionner les Helvètes, qui donnèrent leur nom à l'Helvétie ; ils habitaient entre le lac Lemman (de Genève) et le lac Vénétie (de Neufchâtel) ; — les tribus Pennines, qui occupaient la partie

(1) Du pays de Bresse.

(2) Ils étaient placés sur la Saône, entre le cours du Rhône et celui du Doubs.

(3) Du Berry.

la plus élevée des Alpes (1); — enfin les Allobroges, qui avaient pour limites l'Arve, l'Isère et le Rhône.

II. GALLO-BELGES. — Cette branche de la famille gauloise, mélange de Celtes et de Belges, avait pour limites la Seine et la Marne au nord, la Garonne au midi, l'Océan à l'ouest, et les frontières de la race gallique pure à l'est. Les Gallo-Belges formaient un grand nombre de tribus, dont nous nous contenterons de nommer les principales. C'étaient les Petrocores (2), les Lemovikes (3), les Santons (4), les Pictons (5), les Nannetes (6), les Andegaves (7), les Lingons (8), les Cénomans (9), les Sénonns (10), les Carnutes (11) et les Armoricains (12); ces derniers peuples tenaient le premier rang entre les Gallo-Belges. Les Carnutes, placés au centre de la Gaule, pouvant facilement servir de lien entre tous les peuples Gaulois, possédaient encore, au milieu de l'antique forêt située à une faible distance d'Autricum (13), le collège

(1) Ils habitaient les environs du grand Saint-Bernard.

(2) Du pays de Périgueux.

(3) Peuple du Limousin.

(4) Peuple de la Saintonge.

(5) Du Poitou.

(6) De Nantes. Cette ville était l'entrepôt de tout le commerce du rivage et des îles Britanniques.

(7) Du pays d'Angers.

(8) Du pays de Langres.

(9) Du Maine.

(10) Du Sénonais.

(11) Du pays chartrain.

(12) Nous avons déjà fixé les limites de l'Armorique entre l'Océan, l'embouchure de la Seine et celle de la Loire.

(13) Chartres.

principal des Druides, auprès duquel se tenaient chaque année les grandes assemblées de toutes les tribus gauloises.

Les Armoricains formaient une puissante fédération dans laquelle les Venètes (1) tenaient le premier rang, et possédaient le droit de commander dans les guerres générales. Ils avaient quelque chose de l'âpreté du pays qu'ils habitaient. Leurs longs vaisseaux, ayant des chaînes pour câbles et des peaux pour voiles, voyageaient sur toute la côte de l'Orient, et exerçaient des relations commerciales étendues avec les peuples voisins.

Quoique ces différentes peuplades tinssent du Gall et du Belge, le mélange de sang n'était pas le même en toutes. On remarque que ceux en qui le sang belge dominait, se liaient plus volontiers aux peuples de la Belgique; ceux, au contraire, en qui le sang celtique dominait, se rattachaient plutôt aux peuples celtés. Les Armoricains, ayant conservé le sang belge dans presque toute sa pureté, se lièrent plus volontiers dans toutes les guerres générales aux Belges qu'aux Galls. Les Lingons suivaient le même parti; les autres Gallo-Belges semblaient avoir plus d'inclination pour les peuples de race celtique.

III. BELGES OU KYMRIS. — Les Gaulois Kymris purs, qui avaient pour limites le Rhin, l'Océan et les frontières des Celtes et des Gallo-Belges, étaient divisés en une multitude de tribus. A l'Orient se voyaient les Leukes (2) établis entre la Marne et les Vosges; les Médiomatriques (3), qui avaient Metz pour capitale; les Trévires (4),

(1) De Vannes et des environs de cette ville.

(2) Du pays de Toul.

(3) De Metz.

(4) De Trèves et des environs.

qui occupaient les deux rives de la Moselle et tout le pays placé entre cette rivière et le Rhin. — Au nord, dans les îles formées par les bouches de la Meuse et du Rhin, se trouvaient les Bataves, peuple si barbare qu'il ignorait la culture et ne vivait que de gibier, de poissons et d'œufs d'oiseaux. — Sur la rive gauche de la Meuse étaient situés les Menappes (1) peuple farouche qui rejetait tout commerce; ils avaient à côté d'eux les Eburons (2) et les Nerves (3) qui interdisaient l'entrée de leur pays à toute sorte de marchandises. En côtoyant la mer on rencontrait les Atrebates (4), les Morins (5), les Amiens (6), les Calètes (7). — Au sud de la Belgique se trouvaient les Bellovaques (8), les Suessions (9), enfin les Rèmes (10) qui demeurèrent constamment attachés aux Romains.

Telle était la situation respective des peuples et des différentes tribus de la Gaule. Ces notions de pure géographie sont nécessaires pour suivre avec fruit l'histoire des Gaulois.

§ III. — *Institutions religieuses des Gaulois.*

L'idée religieuse s'est manifestée avec beaucoup d'é-

- (1) Du Brabant hollandais.
- (2) Des environs de Liège.
- (3) Du midi de la Flandre.
- (4) De l'Artois.
- (5) De Boulogne-sur-Mer.
- (6) D'Amiens.
- (7) Du pays de Caux à l'embouchure de la Seine.
- (8) Du Beauvoisis.
- (9) Du Soissonais.
- (10) Du Rhémois.

clat chez tous les grands peuples de l'antiquité. Rome et Athènes avaient élevé en l'honneur de leurs dieux des temples magnifiques ; l'Égypte conserve encore des vestiges des temples de ses divinités, ruines qui nous étonnent, je dirai plus, qui nous épouvantent par leur grandeur. A côté de la demeure des dieux habitait un sacerdoce vénéré à l'égal de la royauté. On immolait aux divinités profanes des hétacombes, pour frapper les yeux de la multitude et lui persuader que tout appartient au créateur de ce monde, ou plutôt aux ordonnateurs, car la plupart des peuples païens ne reconnaissaient pas de création proprement dite. Les nations infidèles avaient des fêtes pour tous les événements fameux ; elles consacraient par des solennités religieuses les grands succès comme les grands revers. La religion des Gaulois, entièrement différente et voulant moins donner aux sens, n'ayant d'autre temple que les sombres retraites des forêts, offrait peu de sacrifices, et encore les offrait-elle dans les lieux les plus retirés, loin des regards de la multitude. Le culte extérieur parlant peu aux yeux du peuple gaulois, qui n'en recevait que de faibles impressions, laissait l'esprit et le cœur presque vides de tout sentiment religieux. Partout où s'est rencontrée la même cause, les mêmes effets se sont produits. De notre temps nous avons vu une philosophie inepte, prétendre détruire le culte extérieur ; qu'en est-il résulté ? C'est que beaucoup de personnes dupes de ces maximes perfides ont perdu tout sentiment religieux. Aussi dans leurs conquêtes en Italie, dans la Grèce et en Asie, les bandes gauloises tournaient en dérision la piété des peuples qu'elles visitaient, pillaient les temples des dieux et

dépouillaient leurs statues. Cet esprit irreligieux était moins dans le caractère de la nation que dans les institutions religieuses, beaucoup trop philosophiques pour le simple peuple. Pour bien apprécier la religion des Gaulois, nous exposerons d'abord leurs croyances ; nous ferons ensuite connaître leur sacerdoce ; nous dirons enfin le culte horrible qu'ils rendaient à leurs dieux.

I. CROYANCES DES GAULOIS. — Les religions des grands peuples de l'Occident consistaient dans un polythéisme grossier, qui ne s'est jamais élevé au-dessus des phénomènes de la nature : telles furent les croyances de la Grèce et de l'Italie. Quoique les sciences humaines eussent fait d'immenses progrès dans ces heureuses contrées, l'idée religieuse y demeura toujours, non seulement stationnaire, mais dans un état de dégradation constante. Dans la Gaule au contraire, pays sans instruction populaire, et qui n'a pas laissé un seul ouvrage remarquable sur les sciences et sur les lettres, l'idée religieuse reçut un très grand développement et parvint jusqu'au plus subtil idéalisme.

A son origine, la religion des Gaulois était une religion de la nature, c'est-à-dire un culte rendu aux éléments et aux forces par lesquels sont produits tous les grands phénomènes de l'univers (1). Tous les monuments le confirment, et nous en avons la preuve dans les noms conservés à certains lieux. Des bois, des fontaines, des forêts, des rivières, des montagnes, des rochers, une simple pierre, conservent encore dans leur nom des ves-

(1) M. l'abbé Clouet, dans sa savante histoire ecclésiastique de la province de Trèves, a mis ce point d'histoire hors de conteste.

tiges de leur antique déification. La nuit, le tonnerre, le soleil, la lune, l'air furent mis au nombre des dieux.

Une école religieuse se présenta pour relever les idées. Comprenant qu'il serait trop difficile de détruire les anciennes croyances et de leur en substituer d'entièrement neuves, elle aima mieux les idéaliser, espérant ainsi élever l'homme jusqu'à *cette divinité universelle* qui embrasse tout dans son sein. C'était substituer le panthéisme au grossier polythéisme.

Par une autre abstraction, l'école nouvelle donnant une divinité régulatrice aux conceptions de notre esprit, le commerce, les arts, les sciences eurent leurs dieux, avec des attributs qui convenaient à leurs fonctions. Teutatès, le dieu du négoce, avait sous sa direction tout ce qui avait quelque rapport au commerce; il protégeait non-seulement les commerçants et leurs marchandises, mais encore les routes, les industries et tout ce qui pouvait faciliter la fabrication, le transport des marchandises et les transactions. L'Ogmios ou l'Hercule gaulois, possédait des attributs bien différents de ceux de l'Hercule grec; la force de celui-ci était physique, celle du premier était purement morale. Ogmios tenait une massue à la main, mais elle reposait à terre; des chaînes sorties de sa bouche enlaçaient la foule qui l'entourait, montrant ainsi qu'il maîtrisait le monde par l'éloquence et la raison.

Bel ou Belen, le dieu du soleil, faisait croître les plantes et devenait le père nourricier du monde. Etant aussi le dieu de la médecine, il infusait une vertu particulière dans certaines plantes, pour servir à la guérison des maladies. Mais ces plantes, pour posséder cette vertu cura-

tive, devaient être cultivées conformément au rit prescrit. Pline nous a conservé le cérémonial commandé pour la cueillette de certaines plantes médicinales; le lecteur est sans doute curieux de le connaître. Il faut être à jeun pour cueillir ces plantes, les saisir de la main gauche sans les regarder; quelques-unes même devaient être cherchées par une personne vêtue d'habits blancs, ayant les pieds nus; lorsqu'elle les apercevait elle devait les cueillir comme par hasard, passant la main droite sous le bras gauche, enfin les envelopper dans un linge blanc qui ne devait servir qu'une seule fois. Rien ne surpasse le ridicule d'une telle superstition.

La plante la plus fameuse, le guérit-tout, la panacée universelle, était le gui de chêne. Cette plante ligneuse et parasite qui a des racines dans l'écorce des arbres, se voit fréquemment sur les pommiers et les poiriers; elle se rencontre rarement sur le chêne. Cependant le gui de chêne seul avait de l'efficacité. A l'époque où l'on devait le cueillir, le peuple tout entier se répandait dans les forêts pour le chercher. Lorsqu'il était trouvé on en prévenait le grand prêtre, qui réunissait la multitude le sixième jour de la lune, se revêtait d'habits blancs, prenait une faucille d'or à la main, et s'avancait suivi de ses prêtres et des victimes destinées au sacrifice. Le grand prêtre, environné de tout le peuple, coupait la plante sacrée, que de simples druides recevaient sur une nappe blanche. A quelques pas était réuni le chœur des bardes pour chanter des hymnes. Le sacrificateur amenait deux jeunes taureaux blancs qui n'avaient pas encore porté le joug, et les immolait en action de grâces d'un événement si fortuné. Alors commençaient les danses, et tout le jour

se passait en réjouissances publiques. Le gui était desséché, réduit en poudre et donné en breuvage pour toutes sortes de maladies; il avait une vertu spéciale contre le poison et pour rendre fécondes les femmes stériles (1). On a vainement cherché dans le gui une vertu curative contre certaines maladies, la médecine n'a pu y découvrir aucune efficacité; il est probable que les Druides le mêlaient à quelque autre plante, et que de ce mélange il résultait une vertu curative spéciale.

Les Druides passaient aussi pour de puissants magiciens; c'est surtout dans les îles Britanniques que la magie prit d'énormes proportions. On racontait que les sorciers de ces îles laissaient bien loin derrière eux les mages de la Perse, qu'ils lisaient dans les astres, dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, qu'ils prédisaient par les lignes de la main ce qui devait arriver à chaque personne, qu'ils fabriquaient aussi des talismans symboliques, tels que des chapelets d'ambre que les guerriers portaient sur eux à la bataille, et qu'on retrouve à côté d'eux dans les tombeaux. Le plus précieux de ces symboles était l'œuf de serpent, destiné à rappeler à la fois l'œuf cosmogonique des mythologies orientales, et l'éternelle rénovation, dont le serpent était l'emblème. Au reste, cet œuf prétendu n'était probablement qu'une échinite ou pétrification d'oursin de mer. « Pendant l'été, » dit Pline (2), on voit se rassembler dans certaines cavernes de la Gaule des serpents sans nombre qui se mêlent, s'entrelacent, et avec leur salive jointe à l'écume

(1) Pline, liv. xvi.

(2) Pline, liv. xxix, chap. iii.

» qui suinte de leur peau, produisent cette espèce d'œuf.
» Lorsqu'il est parfait, ils l'élèvent, le soutiennent en l'air
» par leurs sifflements; c'est alors qu'il faut s'en servir
» avant qu'il ait touché la terre. Un homme aposté à cet
» effet, s'élance, reçoit l'œuf dans un linge, saute sur un
» cheval qui l'attend et s'éloigne à toute bride, car les
» serpents le poursuivent jusqu'à ce qu'il ait mis une ri-
» vière entre eux et lui. Il fallait enlever cet œuf à une
» certaine époque de la lune. On l'éprouvait en le plon-
» geant dans l'eau; s'il surnageait, quoique environné
» d'un cercle d'or, il avait la vertu de faire gagner les
» procès et d'ouvrir un libre accès auprès des rois. Les
» Druides le portaient au cou richement enchâssé et le
» vendaient un très haut prix. »

On est étonné de voir des hommes aussi intelligents que les Druides, donner dans de telles pratiques superstitieuses. Ils n'ajoutaient sans doute aucune foi à tout ce vain appareil, qui avait probablement un but plus relevé dans leur intention; nous croyons qu'ils ne se servaient de ce cérémonial que pour élever l'homme au-dessus de la matière, pour l'engager à chercher plus haut la vertu naturelle attachée aux plantes, et le déterminer à remonter, en un mot, en tout et pour tout, jusqu'au grand ordonnateur des phénomènes.

En cherchant à idéaliser les croyances populaires, le druidisme se trompa s'il crut rendre l'homme plus sincèrement religieux. Ses doctrines furent à peine saisies par un petit nombre d'intelligences d'élite; tandis que la masse du peuple, ou demeura sans religion, ou conserva l'adoration des objets matériels. Plusieurs siècles après l'établissement du christianisme on vénérât encore dans

notre pays, les ruisseaux, les fontaines, les forêts, etc., qu'une mystérieuse superstition regardait comme consacrés par la présence des agents qui vivifient les choses(1).

Les croyances druidiques telles que nous venons de les représenter, étaient les éléments préparés pour les peuples; les voici maintenant dans leur plus haute expression, et telles qu'elles étaient adoptées par le chef de l'ordre. Un de leurs dogmes fondamentaux était l'éternité de l'esprit et de la matière; selon leur croyance, le monde, inaltérable dans sa substance, variait perpétuellement dans sa forme, sous l'influence de deux grands agents, l'eau et le feu. L'âme, en quittant le corps, passait dans une sphère inférieure ou supérieure, selon qu'elle avait mérité peine ou récompense. « Il y avait » pour l'âme, disent les triades, trois cercles d'existence : » 1° Le cercle de l'infini ou de l'immatérialité; 2° le » cercle d'état nécessaire (d'ébauche ou d'épreuve), habité » par l'être qui tire son existence de la matière, et l'homme » traverse ce cercle; 3° le cercle de la félicité, habité par » l'être qui tire son existence de ce qui est animé, et » l'homme pénètre de ce cercle dans le ciel, — et plus » loin. — Trois causes font revenir l'homme dans le cercle » d'épreuve : 1° la négligence à s'instruire; 2° le peu » d'attachement au bien; 3° l'adhérence au mal.

» L'homme qui avait bien vécu, reprenait, dans le » cercle de félicité, ses passions et ses habitudes. Le guerrier y retrouvait son cheval et ses armes, le chasseur » ses chiens et son épieu, le prêtre ses fidèles attentifs,

(1) Un capitulaire de 789 interdit ce culte qui subsistait encore à cette époque.

» le client dévoué son patron. On envoyait aux morts
» des nouvelles par la flamme des bûchers, on y jetait
» des lettres qu'ils lisaient ou remettaient à d'autres
» morts, on se prêtait de l'argent remboursable dans la
» vie future. » Ces merveilleuses idées enfantèrent les
dévouements les plus affreux et les plus sublimes. Des
femmes, des enfants, des soldats, se jetaient par troupes
au milieu des flammes, pour rejoindre ceux qu'ils pleu-
raient. Le fanatisme fit de ce dévouement un devoir exé-
crable. Afin que le chef mort conservât son rang dans
l'autre monde, sa famille enterrait ou brûlait avec lui,
non seulement son cheval de guerre, ses armes et ses pa-
rures, mais souvent encore des hécatombes de clients.

Les Druides paraissent avoir conservé la croyance en
un seul dieu; seulement pour s'accommoder à l'intelli-
gence du peuple, ils lui donnaient autant de formes que
d'attributs. Chose remarquable, le nombre trois était le
nombre sacré des Druides.

II. SACERDOCE DES GAULOIS. — Nous l'avons dit, avant
l'établissement du druidisme dans les Gaules il y avait
une religion fondée sur les phénomènes naturels, qui eut
sans doute ses prêtres; ils nous sont inconnus. Ce que nous
nous proposons d'exposer ici, c'est le sacerdoce druidi-
que, l'un des plus célèbres collèges de prêtres qui aient
existé en dehors du catholicisme.

L'histoire est muette sur l'origine des Druides. Les
traditions kymriques nous apprennent que les premières
tribus de Kymris, conduites par Hu-le-Puissant, leur
prêtre dieu, après avoir traversé la mer brumeuse, ap-
portèrent la religion druidique dans les Gaules plongées
alors dans les ténèbres du polythéisme, ce qui laisse le

problème tout entier à résoudre. Car, où ce prêtre, dont les Kymris ont fait un dieu, a-t-il puisé son enseignement? A défaut de monuments historiques, ce n'est que par la similitude des doctrines qu'il est possible de résoudre la question. Ce n'est ni aux prêtres de Rome, ni à ceux de la Grèce, que le druidisme a emprunté ses conceptions religieuses, puisqu'il n'y a aucune analogie de doctrine entre les croyances druidiques et celles des Grecs et des Romains. Comme on trouve une grande similitude entre la religion des Indiens et celle des Druides, les meilleurs auteurs ont regardé le druidisme comme une dérivation des doctrines indiennes. L'éloignement des Gaules de l'Inde avait paru à plusieurs savants une objection très considérable contre une telle origine; mais la difficulté disparaît quand on considère que les Kymris étaient un peuple de l'Orient, dont les prêtres, avant leur départ pour l'Occident, purent facilement communiquer avec les prêtres de l'Inde et être initiés à leur science religieuse et à leurs mystères. Hu y puisa ses doctrines et les communiqua ensuite au célèbre collège de prêtres qu'il institua.

Le sacerdoce druidique formait une hiérarchie fortement constituée, qui était composée de trois ordres : des *Druides* proprement dits, des *Ovates* ou *Vates*, et des *Bardes*. Une institution religieuse de femmes correspondait aux trois ordres que nous venons d'énoncer. Cette forte organisation enlaçait la société tout entière; rien n'échappait à sa redoutable étreinte, ni hommes, ni choses.

1° DRUIDES PROPREMENT DITS. — Le mot *Druide* est dérivé d'une expression celte qui signifie *homme de chêne*,

nom donné à la caste sacerdotale des Gaules, parce qu'elle habitait au fond des plus antiques et des plus sombres forêts, et qu'elle professait un culte religieux pour le chêne.

A la tête de l'ordre était un chef suprême ou grand prêtre, investi pour toute sa vie d'un pouvoir souverain sur toutes les castes sacerdotales. Dans l'origine, la dignité de grand prêtre avait été élective; mais des luttes, quelquefois sanguinaires, ayant montré le vice du mode d'élection, il fut établi que le plus élevé en dignité succéderait au grand prêtre, et l'élection fut restreinte au seul cas où il y aurait immédiatement sous le grand Druide deux dignitaires de même degré, sur lesquels seuls les voix devaient se porter.

La caste druidique se recrutait parmi toutes les classes de la société. Tout ce qui se distinguait par l'esprit et le jugement pouvait en faire partie. Les Druides, ayant le monopole de l'instruction, savaient inspirer les vocations aux intelligences d'élite. Pour les façonner à leur vie religieuse, ils imposaient aux jeunes néophytes un long noviciat, mêlé de sévères épreuves passées au fond des forêts et dans le creux des cavernes, noviciat qui durait quelquefois plus de vingt ans, car il fallait apprendre par cœur toute une encyclopédie poétique.

Le costume des Druides se composait d'une robe, d'un manteau de lin blanc et de bracelets en or; une ceinture de lames en or ceignait les flancs du grand Druide; son front était couronné d'une branche de chêne, de lierre ou de verveine, et il avait le privilège de la faucille d'or pour cueillir le gui de chêne.

Le pouvoir immense des Druides ne s'étendait pas seulement sur les choses religieuses, mais encore sur les

matières politiques, civiles et judiciaires. Nous verrons, dans le paragraphe iv, l'action politique des Druides, l'impulsion qu'ils donnaient à toutes les affaires; en présidant eux-mêmes les assemblées générales. Il y avait deux grands moyens sociaux qui leur étaient exclusivement réservés : l'instruction et la justice.

Les Druides jouissaient d'une haute réputation de science. Toutes les branches des connaissances humaines leur étaient familières; théologie, morale, philosophie, mathématiques, poésie, législation, beaux-arts, etc., étaient de leur ressort; ils cultivaient la médecine, préparaient les remèdes, dressaient les tables des temps : rien, en un mot, ne leur semblait inconnu.

Comme on ne pouvait remettre l'instruction de la jeunesse en des mains plus habiles, on les rendit, ou plutôt ils se rendirent les maîtres absolus de l'enseignement, et s'appliquèrent à former des professeurs très expérimentés pour toutes les branches des connaissances humaines. Leur méthode mérite une attention particulière à cause de sa singularité. Ils communiquaient la science de vive voix, sans mettre aucun livre entre les mains de leurs élèves, sans même leur permettre de prendre des notes par écrit. Une telle méthode, si contraire aux règles ordinaires, n'ayant pas dû être adoptée par des hommes aussi prudents que les Druides sans un motif sérieux, nous présumons qu'ils voulaient fortifier l'intelligence et rendre plus prompt et plus facile l'usage des connaissances acquises, par un enseignement rédigé en vers, afin qu'il se fixât mieux dans la mémoire. Les Druides n'ont rien confié au papier, ni à la pierre, ni à la toile; les seuls monuments qui nous restent de ces maîtres fa-

meux sont des traditions obscures et défigurées prises aux derniers bardes.

En leur qualité de pouvoir judiciaire, les Druides, qui connaissaient de toutes les affaires, soit civiles, soit criminelles, se formaient, à des époques fixes, en cour de justice, devant laquelle les justiciables comparaissaient pour recevoir une sentence prononcée sans appel. Les deux peines les plus redoutables qu'ils appliquaient contre les grands criminels étaient la mort et l'excommunication. Nous parlerons de la première espèce de ces peines en traitant du culte druidique. L'excommunication n'était guère moins redoutable que la mort; car ceux qui en étaient frappés, étant jetés hors de la société, privés de tous leurs droits, séparés du commerce des hommes, mis pour ainsi dire au rang des bêtes fauves, n'étaient protégés par aucune loi : chacun pouvait les dépouiller, les frapper, même les tuer, sans avoir rien à redouter de la vindicte publique.

2° OVATES OU VATES. — Les Ovates formaient le second degré de la hiérarchie druidique. Outre la direction du matériel du culte et des sacrifices, remise entre leurs mains, ils exerçaient au dehors toutes les fonctions de nos officiers civils, de nos médecins, de nos pharmaciens. A eux appartenait donc le soin de tout ce qui concerne la vie matérielle, la santé, la richesse, etc. Chargés de remplir dans le monde tous les actes privés et publics, civils et religieux, ils devaient posséder une science en rapport avec leurs fonctions, c'est-à-dire la connaissance des formules des actes, les sciences naturelles, l'astronomie, la médecine, la vertu curative des plantes, la divination par le vol des oiseaux et par les entrailles des

victimes. Ils portaient dans le monde, dont ils n'étaient pas séparés comme les Druides, la robe des prêtres sans ornements.

3° BARDES. — Les bardes, qui formaient la troisième classe des Druides, avaient été institués pour répondre à l'un des besoins de l'humanité. L'homme ne vit pas seulement de choses positives, de biens matériels; il a un cœur, des passions, des affections, des sentiments de joie, de tristesse, de colère, d'abattement; s'il y avait dans une société une classe de citoyens chargés de développer les bons sentiments de l'homme, de l'encourager au bien, de lui apprendre à supporter la douleur, à dominer ses mauvaises inclinations, qui, indulgente au besoin du plaisir, accordât aux sens, aux exercices corporels, ce que l'on peut raisonnablement exiger, cette classe de citoyens serait éminemment utile. C'était le rôle que le druidisme avait donné à ses bardes, dont il fit les poètes sacrés et profanes de la nation, destinés à vivre au milieu du monde, à se trouver dans tous les lieux, dans les assemblées générales, au milieu des camps, dans les salles de festin. Ils avaient conservé l'habit mondain. Une large braie leur descendait jusqu'à la cheville, une tunique les couvrait dans les fêtes civiles. Sur les champs de bataille ils chargeaient leur dos d'une lourde cuirasse, portaient la hache d'armes sur l'épaule, et, la rota (1) à la main, ils célébraient les exploits des guerriers, distribuaient la gloire aux braves et l'infamie aux lâches. Tantôt ils enflammaient le courage du soldat, tantôt ils modéraient son ardeur. Au milieu des sacrifices ils mo-

(1) Instrument à trois rangs de cordes.

dulaient des hymnes sacrés; dans les sociétés particulières, ils développaient les devoirs, chantaient les bienfaits de la paix et de la concorde, les plaisirs de la table et de l'hymen. La mission du barde était grande et noble. Il ne fallait pas un homme ordinaire pour la remplir. Posséder les arts d'agrément, savoir se présenter avec grâce, être doué de tous les dons extérieurs capables de plaire et de faire impression sur le monde, c'était là une faible partie des qualités requises dans un barde.

La mission du barde n'était pas sans danger; jeté au milieu du monde, prenant part à ses plaisirs, chargé de tempérer et d'exciter les passions, le barde était exposé au péril de céder à l'entraînement des mauvais désirs. Tant que le druidisme fut puissant, il y avait au fond des forêts un œil qui suivait partout le barde et le surveillait, et une main qui lui faisait sentir une correction sévère lorsqu'il oubliait ses devoirs sacrés. Lorsque l'institution tomba, que les Druides, poursuivis par la puissance romaine, n'eurent plus d'autre pouvoir qu'une autorité morale et de confiance, les bardes devinrent des parasites attachés aux grands pour les amuser et les glorifier. Possidonius cite un exemple remarquable de leur bassesse.

« Le fameux Luern, roi des Arvernes, donnait un jour un grand festin; un de ses bardes ayant manqué l'heure du repas, arriva comme le roi, déjà sorti de table, montait sur son cheval. Chagrin de ce contre-temps, le barde saisit sa rote et, sur une modulation triste et grave, célébra d'abord la générosité de son maître et la splendeur de ses festins, puis il déplora le sort malheureux du pauvre barde que la mauvaise fortune y amenait trop tard.

Tout en chantant il courait auprès du char du roi. Pour le consoler Luern lui jeta une bourse pleine d'or. Le barde se courba, la ramassa et reprit aussitôt ses chants. Mais la modulation était bien changée ; au lieu de la tristesse c'était la gaité qu'elle respirait. « O roi, disait-il, » l'or germe sous les roues de ton char, et tu fais naître » sur ton passage la félicité des mortels. »

« Alors sans doute les bardes bretons, dit M. Pitre-Chevalier, commencèrent à mériter les reproches que leur adressa plus tard Asseurin, de boire et de manger toute la nuit et de dormir tout le jour ; de n'avoir plus de chant que pour Scinthenin, le dieu des ivrognes, lequel ayant bu trop d'hydromel, noya six villes en introduisant la mer dans l'île de Bretagne. — « Buons et mangeons avant de mourir, chantaient les bardes dégénérés, aux Bretons du v^e siècle décimés par la peste et les barbares. » « Et dans le siècle suivant, dit Asseurin, si les Bretons n'avaient pas été surpris par les Saxons après s'être enivrés avec leurs bardes, ils n'auraient point perdu cette bataille de Cattracth où, de trois cent soixante mille nobles, trois seulement échappèrent. » Quoique ce récit soit exagéré, il ne peint pas moins avec des couleurs très vives l'avisement où les bardes étaient descendus.

4^o DRUIDESSES. — C'est surtout par la femme qu'on parvient à posséder une véritable autorité sur les hommes. Pour compléter leur organisation religieuse, les Druides, voulant s'associer des femmes, s'affilièrent des prêtresses et des magiciennes, qui furent aussi divisées en trois classes. Les grandes magiciennes ou Druidesses se vouaient à une virginité perpétuelle, ou, bien que

mariées, aux épreuves d'un long célibat. Pline nous dit : « qu'elles assistaient quelquefois à des sacrifices nocturnes toutes nues, le corps teint de noir, échevelées, dans des transports frénétiques, une torche ardente à la main. » Les gardiennes des temples et des choses sacrées formaient la seconde classe. La troisième se composait des servantes chargées de communiquer avec le dehors et de rendre tous les services aux prophétesses.

La principale occupation des Druidesses consistait à consulter les astres ou tirer des horoscopes, à prédire l'avenir, le plus souvent par l'inspection des victimes humaines qu'elles avaient égorgées. « Les Druidesses, dit Strabon, s'habillaient de blanc pour ces sortes de cérémonies. Elles étaient déchaussées, portaient une ceinture d'airain. Ces femmes accouraient sur les prisonniers faits sur les Cimbres, les jetaient par terre, les traînaient jusqu'au bord d'une citerne, plongeaient un long couteau dans leur sein et observaient la manière dont le sang coulait. »

Il y avait dans l'île de Sena (1) un collège de Druidesses mariées extrêmement fameux. Leurs maris ne pouvaient jamais approcher de leurs demeures. Une fois, chaque année, elles se dérobaient à la nuit close, venaient trouver leurs époux dans des cabanes préparées à cet effet, puis, à la première lueur de l'aube du jour, elles s'échappaient et rentraient pour un an dans la solitude. Chaque année, à un jour fixe, elles devaient découvrir entièrement leurs cellules, bois et chaume, et les recouvrir avec des matériaux nouveaux.

(1) Cette île était située au nord de l'embouchure de la Loire.

L'ouvrage commencé aux premiers rayons du soleil devait être terminé à son coucher. Si l'une des Druidesses manquait à quelque point du rit prescrit pour cet acte bizarre, toutes les autres accouraient à grands cris, la mettaient en pièces et semaient ses chairs palpitantes. On racontait des choses prodigieuses des magiciennes de Sena. Ces femmes, assurait la rumeur populaire, commandaient à la nature; les orages, les tempêtes, la foudre, les tremblements de terre leur obéissaient. Lorsque la sécheresse brûlait la terre, menaçait les récoltes, les Druidesses revêtaient leurs robes blanches, leurs voiles traînants, la ceinture et le bracelet d'or; elles s'emparaient d'une jeune vierge qu'elles dépouillaient de ses vêtements, et à sa suite allaient chercher la plante appelée béliza, que la vierge arrachait avec le petit doigt de la main droite et attachait au petit doigt de son pied droit. Toutes les filles du pays, armées de branches, l'accompagnaient jusqu'à la rivière la plus proche, et là elles la plongeaient dans l'eau, ensuite l'aspergeaient avec leurs rameaux et la ramenaient au temple. Après cette cérémonie, la pluie devait tomber aussitôt par torrents. — Les choses prodigieuses qu'on racontait de Sena inspiraient la plus grande terreur aux habitants du pays. — La foudre, assurait-on, écrasait le téméraire qui osait aborder dans cette île; aussi les navigateurs la fuyaient avec horreur; à peine osaient-ils y jeter un regard furtif, lorsqu'ils l'apercevaient dans le lointain (1).

Le sacerdoce druidique, constitué sur des bases larges et solides, inspirait une grande terreur religieuse; ce

(1) Voyez Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*; Pitre-Chevalier, *Bretagne ancienne*.

n'était pas sans un sentiment mêlé de frayeur qu'on voyait les Druides, au fond de leurs sombres forêts, où les rayons du soleil ne pénétraient jamais, comme des fantômes blancs qui se montraient à peine pour frapper au cœur des victimes humaines. Ils enlaçaient toutes les classes de la société dans leurs vastes réseaux; des ressorts publics et cachés mettaient tout en mouvement et ramenaient tout à eux. Il n'y avait pas un secret, une affaire de famille, un crime, une injustice, qui ne leur fût connue. Aussi les rois les plus puissants n'étaient pas sans crainte en face des Druides; ils se faisaient un honneur de devenir les serviteurs de ces rois des rois, dit Cassius.

Un pouvoir si absolu, disons plus, aussi tyrannique, dut se créer des ennemis. Plus d'une fois la noblesse gauloise tenta d'en secouer le joug; mais les Druides surent si bien détourner l'orage, qu'ils possédaient encore toute leur puissance lorsque les Romains firent la conquête des Gaules. En face de ce sacerdoce si national, si fortement constitué, Rome ne trouva de salut pour sa domination que dans la destruction du druidisme. Comme les despotes qui ne manquent jamais de raisons pour colorer leur tyrannie, les Romains, masquant leur politique sous le voile de l'humanité, lièrent les sacrifices humains à l'existence du druidisme, et proscrivirent l'une et l'autre institution. César avait porté les premiers coups; Auguste se montra plus sévère; tous ceux qui n'abjurèrent pas le druidisme furent contraints de fuir dans les îles Britanniques, où Claude les poursuivit et les frappa de mort. Quoique nous n'ayons pas de détails sur les persécutions qu'exercèrent les Romains, les expressions dont se servent les auteurs nous persuadent que les supplices

furent horribles. « Partout où pénétraient les légions, les » choses sacrées étaient profanées, les autels renversés, » les prêtres égorgés, les femmes consacrées livrées à » tous les outrages d'une soldatesque effrénée. Les vieilles » forêts, sanctuaire d'Hésus, tombaient l'une après l'autre » sous la hache. Les Druides fuyaient devant la persécution; de proche en proche ils reculaient vers l'ouest, à » mesure que s'avançaient les conquêtes de Rome et les » limites de la province. Les montagnes des Silures et » des Ordovikes leur prêtèrent asile comme aux patriotes » exilés.

» A l'occident des Ordovikes et tout près de la côte, » était située la petite île de Mona. Apre, inculte, d'un » aspect lugubre et affreux, Mona avait été choisie depuis des siècles par les Druides pour le siège le plus » secret de leur culte. Le haut collège du sacerdoce y résidait, et les prêtres et prêtresses des collèges inférieurs, » échappés aux massacres de la Gaule et à ceux de l'est » et du midi de la Bretagne, accouraient de toute part se » grouper autour de leurs pontifes; ils formèrent un » conseil suprême en rapport avec les peuples confédérés » de l'ouest, et dirigeaient leurs opérations. De là partaient des ordres, des prédictions, des encouragements, » des menaces, tout ce que le fanatisme de la religion peut » ajouter à celui de la patrie. Là, sous de vieux chênes » consacrés, sur des autels informes, le sang humain » ruisselait chaque jour. Là, étaient conduits et gardés » tous les prisonniers romains, pour y périr l'un » après l'autre par le couteau sacré du devin, dans les » flammes ou dans de plus douloureuses tortures (1). »

(1) Amédée Thierry, 3^e partie, chap. II.

Tout ce que firent les Romains ne put anéantir le druidisme. Au v^e siècle, les plus nobles Gaulois se louaient encore d'avoir des Druides pour parents, et Ausone vantait dans l'un de ses amis cette illustre origine.

III. CULTE DE LA RELIGION DRUIDIQUE. — Les Druides, loin de partager les idées des autres peuples sur les temples, voyaient une idée mesquine dans les édifices sacrés élevés en l'honneur des dieux; les statues, images des divinités du paganisme, leur paraissaient une profanation, qui semblait mettre Dieu au niveau des hommes. Aussi les bas-reliefs parvenus jusqu'à nous et qui nous représentent les mystères druidiques, n'étaient nullement dans la pensée des premiers chefs de la religion; ils sont de mains étrangères. L'univers était à leurs yeux le seul temple de la divinité, dont il rappelait la souveraine grandeur. Ils aimaient à pratiquer leur culte sur le sommet des montagnes ou dans la sombre profondeur des forêts : les cimes des Vosges, des Cévennes et des Alpes; les forêts des Carnutes, de l'Armorick et des Ardennes furent les principaux théâtres de leurs rites religieux. Au milieu d'un vaste cirque se trouvait un bassin creusé dans la pierre, surmonté d'un énorme autel, le plus souvent porté sur des piliers. On voit encore dans les Vosges, sur la montagne dite de Saint-Arnauld, un énorme monolithe en grès rouge, ayant cinq mètres de hauteur et huit de largeur; c'était l'une des tables destinées aux sacrifices des Druides. La forêt des Ardennes en possédait une plus prodigieuse encore, car elle surpassait en hauteur les plus grands arbres. De tels monuments semblaient aux prêtres gaulois plus propres que tous les temples à élever les idées religieuses des peuples.

Les sacrifices des Druides, comme ceux de la plupart des peuples de l'antiquité, furent sanglants. Les prêtres gaulois immolaient des taureaux et des génisses : souvent ils sacrifiaient des hommes. On est étonné que des prêtres, dont les doctrines religieuses étaient si élevées, aient exercé un culte évidemment contraire aux premiers sentiments de la nature; cette cruelle pratique émanait cependant des doctrines druidiques sur la réversibilité et sur la divination. Persuadés du dogme de la réversibilité, les Druides pensaient que la vie d'un homme pouvait être rachetée par la vie d'un autre homme; qu'il était possible de prolonger l'existence des bons, menacée par les dieux avides du sang humain, en immolant les méchants. La persuasion que les destinées de l'humanité sont écrites dans les entrailles humaines, qu'on ne peut saisir ces destinées que lorsque les victimes palpitent encore de vie sous le couteau du sacrificateur, entraînait l'immolation des victimes humaines, afin de connaître l'avenir.

Le rit suivi dans ces sacrifices n'était pas toujours le même. Nous avons déjà dit comment les vieilles druidesses avaient immolé les Cimbres; d'autres fois les victimes étaient attachées à la croix et percées de mille flèches. Dans les sacrifices solennels, on étendait la victime humaine sur un dolmen au pied d'un vieux chêne, aux branches duquel les guerriers suspendaient leurs armes. Le grand Druides se tournait vers le soleil pour invoquer l'astre du jour; il remettait à l'Ovate un de ces couteaux de pierre que nous trouvons encore dans les monuments druidiques, et lui commandait de frapper la victime.

Le sacrifice le plus solennel se distinguait par une cruauté spéciale. Au milieu de l'un de ces vastes cirques que nous avons décrits, sur la table de pierre aux proportions colossales, s'élevait un bûcher, surmonté d'une énorme statue d'osier remplie de victimes humaines. Un Druide, vêtu de blanc, tenait en main une torche enflammée et y mettait le feu pendant que les bardes entonnaient des chants en l'honneur des dieux. Ce n'était pas sans horreur que, dans l'intervalle du chant, on entendait les hurlements des victimes, auxquels succédaient bientôt les râlements de la mort. Voici un chant attribué à une victime sur le dolmen :

« Hu! ô toi dont les ailes fendent l'air, ô toi dont le
 » fils était la protection des grands privilèges, le héros
 » bardique, le ministre, le père de l'abîme! — Ma
 » langue dira mon chant de mort, au milieu du cercle
 » de pierre qui renferme le monde. — Soutien de la
 » Bretagne! Hu, dont le front rayonne, soutiens-moi!
 » C'est la fête autour des deux lacs : un lac m'environne
 » et environne le cercle. Le cercle environne un autre
 » cercle ceint de douves profondes. Une belle retraite est
 » devant, de grands rochers la recouvrent, le serpent
 » s'avance dehors en rampant vers le vase du sacrifica-
 » teur, du sacrificateur aux cornes d'or : les cornes d'or
 » dans la main ; la main sur le couteau ; le couteau sur
 » ma tête (1). »

Après ces grands spectacles, la foule s'écoulait silencieuse, l'âme peut-être brisée de tant de barbarie. Et

(1) Ce chant est extrait du *Recueil des chants populaires* de M. de la Villemarqué.

cependant, rendue à la solitude, elle se repaissait de ces horribles sacrifices et attendait avec impatience le jour où elle verrait renouveler ces grands et terribles spectacles.

Trois classes de personnes servaient parmi les Gaulois aux sacrifices humains : 1° les malfaiteurs condamnés à mort ; 2° les prisonniers de guerre, sur lesquels tous les peuples de l'antiquité croyaient avoir droit de vie et de mort ; la garde en était confiée aux Druides qui les conservaient pour les grands sacrifices ; 3° les victimes volontaires qui s'offraient d'elles-mêmes, à l'exception des Soldures qui, par leur engagement, devaient mourir lorsque leur patron périssait de mort violente ; le nombre des victimes volontaires était très petit dans les Gaules. Nous aimons à croire que, loin de les rechercher, les Druides les repoussaient ; nous sommes même persuadés qu'il y avait une autre pensée philosophique cachée sous la cruelle enveloppe des sacrifices humains. C'est que l'homme n'a aucun droit sur la vie d'un autre homme ; qu'à Dieu seul appartient la dispensation de la vie et de la mort, et qu'en son seul nom la société peut frapper de mort les individus coupables des plus grands crimes.

§ IV. *Institutions politiques des Gaulois.*

Les peuples, à leur enfance, toujours divisés en une multitude de tribus, n'arrivent qu'après de longues années, à comprendre l'avantage ou plutôt à sentir la nécessité de l'unité ou de la fédération, qui, réunissant les familles, les peuplades en corps de nation, forme des états puissants. La Gaule antique, comme toutes les so-

ciétés à leur origine, fut divisée en un grand nombre de peuplades indépendantes, ayant chacune leur gouvernement, leurs institutions politiques, qui varièrent avec le temps et selon les mœurs des tribus. Les différentes formes de gouvernement, monarchiques chez les unes, aristocratiques chez les autres, démocratiques chez les peuples aussi mobiles que les Gaulois, se succédaient très rapidement dans le sein de la même tribu. Mais quelle que fût la forme de gouvernement, et c'est une chose bien digne de remarque, l'autorité était infiniment respectée chez ces peuples barbares. Soit électifs, soit héréditaires, les chefs exerçaient une autorité presque toujours sans autre contrôle que celui des Druides (1) qui, dans les assemblées générales, jugeaient les abus de pouvoir. Il y avait cependant un petit nombre de tribus où le chef était obligé de rendre compte de son administration devant la multitude, système politique que César blâme vivement (2), parce qu'une multitude barbare, incapable de se modérer dans une si grande enquête, ne pouvait porter son investigation sur les actes de l'autorité souveraine sans l'affaiblir et l'énerver. Telle était la juste observation du grand capitaine romain, observation dont nous avons pu, de notre temps, reconnaître toute la sagesse.

La Gaule partagée, divisée, morcelée en un grand nombre de petits états, comprit bientôt sa faiblesse et la nécessité de se rapprocher de l'unité. L'esprit d'association germa d'abord entre plusieurs peuplades qui se fédérèrent. Les tribus puissantes profitèrent de leur ascen-

(1) César, *de Bell. Gall.*, passim.

(2) *Ibid.*, lib. II, passim.

dant pour engager les faibles à accepter l'association ou à la subir par la force des armes. Celles qui subissaient de force la loi de l'union perdaient la plupart de leurs droits et, se confondant avec les vainqueurs, en devenaient les sujets. Celles qui acceptaient librement l'association conservaient leur nationalité, leur gouvernement, leurs privilèges; elles étaient seulement sous la protection et comme les clients de la tribu principale. Nous avons indiqué au deuxième article de ce paragraphe, page 147, les principales fédérations gauloises. Outre ces associations communes et ordinaires, il en existait une qui a joui d'une haute réputation, c'est celle de la fraternité, dont les liens étaient tellement forts que rien ne pouvait les rompre. Si quelquefois, amenées sur des champs de bataille opposés, des tribus liées par la fraternité se trouvaient en présence les armes à la main, elles conservaient toujours soit pendant le combat, soit après la victoire, le souvenir des liens qui les unissaient (1).

Le couronnement de toutes les institutions politiques de la Gaule était l'assemblée générale, qui se réunissait une ou plusieurs fois l'année, selon le besoin, et à laquelle chaque peuple, chaque tribu, chaque ville importante se faisait représenter. Le lieu ordinaire de la réunion était le pays Chartrain, résidence habituelle du grand Druide, à qui la présidence de l'assemblée générale appartenait. On y discutait les intérêts communs, on y formait des alliances, on y jugeait les griefs publics et particuliers; c'étaient les assises générales des Gaules. Cette assemblée n'ayant jamais pu s'élever à une véritable fédération,

(1) César, *de Bell. Gall.*, passim.

n'ayant pas usurpé le droit d'imposer ses volontés, c'était comme un congrès de peuples libres qui reçoivent des conseils, en donnent, forment des traités ou en refusent à leur gré. Aussi, rendus à eux-mêmes, les peuples retrouvaient leurs passions et leurs intérêts, qui perpétuaient leurs divisions.

§ V. *Organisation sociale des Gaules.*

La société gauloise était divisée en cinq classes : 1° Les Druides, — 2° Les nobles, — 3° Les ambactes ou soldures, — 4° Les clients, — 5° Les obæratî et les esclaves.

1° Les Druides étaient les souverains véritables de la Gaule. En traitant de la religion des Gaulois nous avons fait connaître leur organisation et le pouvoir exorbitant dont ils jouissaient; nous n'avons pas à revenir sur ce sujet.

2° La noblesse, qui se composait des membres des anciennes familles souveraines et des notabilités créées soit par la guerre, soit par la richesse, partageait avec les Druides le pouvoir gouvernemental, auquel le peuple n'avait aucune part. Ce qui faisait la valeur réelle d'un noble, c'était moins son autorité personnelle que le nombre de clients qu'il avait su rattacher à sa personne. Aux termes du pacte d'amitié, ces hommes partageaient les biens et les maux de leur patron; ils étaient toujours prêts à s'exposer aux plus grands périls pour le défendre, devoir si sacré parmi ce peuple, que du temps de César on ne citait pas un seul exemple de la violation du serment solennel. Quelques chefs avaient une clientèle si nombreuse, qu'elle pouvait former une armée, composée

quelquefois de dix ou douze mille hommes capables de porter les armes.

3° La multitude placée au-dessous de l'aristocratie se divisait en deux classes : le peuple des campagnes et le peuple des villes, qui tous deux faisaient partie de la clientèle de quelque grand, mais d'une manière bien différente. Le client de la campagne, pour ainsi dire attaché à la glèbe, appartenait au chef héréditaire du canton, dont il cultivait le domaine et en suivait l'étendard à la guerre. Les faibles, les pauvres, les artisans des villes étaient aussi engagés, pour la durée de leur vie, à des hommes puissants ; mais cet engagement, tout-à-fait volontaire, ne liait point les familles, ne conférait aucun droit au fils du patron et n'imposait aucune charge au fils du client : les clients des villes étaient toujours traités avec bonté, je dirai presque avec distinction ; car de nombreux clients étant la preuve d'un grand crédit, qui pouvait conduire aux plus hautes charges de la cité, le patron avait le plus grand intérêt à protéger ceux qui se soumettaient à lui et à se montrer bienveillant à leur égard. Cette institution, utile pour les temps de guerre, ne fut pas sans inconvénient pendant la paix ; elle mit souvent en péril la liberté gauloise (1).

4° Il y avait une sorte de clientèle uniquement réservée pour la guerre ; ceux qui en faisaient partie étaient nommés ambactes. En dehors des expéditions belliqueuses, ils conservaient toute leur liberté ; c'est ce qui les distinguait des clients, dont le sort était invariablement attaché à celui de leurs patrons.

(1) *Dictionnaire encyclopédique de l'Histoire de France.*

5° L'esclavage existait dans les Gaules, mais nous n'avons aucun renseignement sur sa nature. Il était, suivant des inductions légitimes, l'esclavage hideux et dans toute la rigueur qui existé, à l'origine des nations, au sein des sociétés barbares. Les hommes libres, accablés de dettes (les *obæratî*), incapables de les payer, se constituaient les esclaves de leurs créanciers, avec le droit de recouvrer leur liberté lorsqu'ils parvenaient à s'acquitter intégralement. C'était ce qui les distinguait des esclaves proprement dits.

Quant à l'esclavage que l'on rencontre dans la Gaule sous la domination romaine, il n'est point particulier à cette province; il est régi par les mêmes lois et les mêmes coutumes que celui des autres parties de l'empire, et il est connu du reste par de grands travaux. Nous l'exposerons au livre III de cette partie de notre histoire.

C'est surtout par la famille qu'on connaît une société. La famille, l'élément rudimentaire de toute société, c'est l'association primitive, résultant de la loi naturelle qui porte les sexes à se rapprocher et les tient réunis par le lien commun d'affection pour leurs enfants. Des utopistes qui ont cherché à briser ce lien ont rêvé je ne sais quels systèmes, d'après lesquels les enfants appartiennent à l'État : systèmes impraticables et contre nature. Rien de semblable ne s'est trouvé chez aucun peuple, quoiqu'il ne faille pas sans doute chercher chez les nations anciennes la famille telle que l'a formée le christianisme. Les notions d'amour, et, si j'osais le dire, de quasi égalité entre l'homme et la femme, sont loin d'avoir été connues de tous temps; cependant la famille n'a pas moins subsisté partout. Chez les Gaulois l'homme seul était quel-

que chose, la femme et ses enfants s'effaçaient devant lui; maître absolu dans la famille, le mari avait une sorte de droit de vie et de mort sur son épouse et ses enfants. La femme, presque esclave véritable pendant le mariage, recouvrait toute sa liberté lorsqu'elle devenait veuve. La loi n'avait pas abandonné les biens des époux à leur absolue liberté; elle avait réglé que, durant le mariage, des biens spécialement désignés seraient mis annuellement en réserve pour l'époux qui survivrait.

La loi, comprenant que la femme, soumise à un dur esclavage par le lien conjugal, pourrait chercher à s'affranchir par un crime, et voulant détruire jusqu'au germe d'une telle pensée, portait que, dans le cas de mort violente d'un mari, toutes les présomptions seraient contre sa femme. Elle était alors arrêtée, livrée à la question et, sur le plus léger soupçon, condamnée à périr sur un bûcher. Malheureuse condition de la femme! ce n'était pas assez pour elle de l'esclavage, il fallait encore la rendre responsable du malheur qui atteignait son mari! La domination romaine releva un peu la condition de la femme, mais il était réservé au christianisme de lui donner le rang qu'elle doit occuper dans la société.

Chez quelques peuplades gauloises, le droit de mort s'exerçait par le père sur ses enfants d'une manière bien bizarre. Lorsqu'il soupçonnait son épouse d'infidélité, il prenait son nouveau-né, le plaçait sur l'écorce d'un arbre et le laissait aller au courant du fleuve sacré du Rhin. Si l'enfant naviguait heureusement, sans couler à fond, c'était une preuve indubitable de sa légitimité; le père, plein d'allégresse, le pressait sur son cœur, assuré que son sang coulait dans ses veines. S'il submergeait,

c'était à ses yeux une preuve de son illégitimité, il le laissait périr (1). Un enfant un peu plus pesant, une écorce plus légère, un courant plus rapide, le hasard, décidaient de la légitimité ! Que de crimes la superstition a fait commettre aux peuples ensevelis dans l'erreur !

Si la femme gauloise était esclave, elle était au moins esclave investie de la confiance du maître, car on lui confiait l'administration de l'intérieur et l'éducation des enfants. Les filles restaient sous la tutèle de leur mère jusqu'à leur mariage; les garçons y demeuraient jusqu'à ce qu'ils fussent émancipés, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils pussent manier un sabre. Il leur était alors permis de se montrer à côté de leur père, qui eût rougi de sortir avec eux, s'ils eussent été incapables d'user de leurs armes.

§ VI. *Institutions militaires des Gaulois.*

L'état militaire était la profession native du Gaulois, qui n'imaginait rien de plus beau que le métier des armes, où il voyait honneur et profit. Aussi le Gaulois naissait soldat. Chaque mère faisait baiser à son nouveau-né l'épée nue de son mari; c'était le baptême de l'enfant. Dès qu'il pouvait tenir une arme, on l'habitua à la manier. De peur que les jeunes gens ne s'endormissent dans l'indolence et ne perdissent leur activité par un excès d'embonpoint, il y avait dans chaque localité une ceinture officielle qu'aucun jeune homme ne pouvait dépasser sous peine d'une réprimande sévère. Deux fois par année on faisait cette étrange inspection.

Ce qui exaltait le plus l'ardeur martiale des jeunes

(1) Anthol., lib. 1, cap. 43, ep. 1.

gens, c'étaient les annales militaires de leurs familles, annales qui n'étaient point écrites avec de l'encre sur une feuille légère; ce langage eût été trop froid pour un peuple barbare, il fallait quelque chose de plus saisissant. Dans un coffre placé dans le lieu le plus honorable de la maison et conservé avec le respect dû aux plus nobles titres, se trouvaient, par ordre de dates, les têtes des chefs distingués tués dans la guerre par les membres de la famille. C'est là qu'on conduisait le jeune homme, qu'on l'envoyait souvent apprendre ce qu'il aurait à faire pour égaler en bravoure ses vaillants ancêtres. Outre ce singulier livre de famille, on voyait clouées aux portes des villes et des maisons particulières les têtes et les mains des chefs moins illustres. Plusieurs citoyens avaient même des crânes de rois enchassés d'or, dont ils se servaient comme de coupes précieuses aux plus beaux jours de fêtes. Toutes ces preuves de vaillance étant plus estimées que les plus riches trésors, des hommes remarquables plus par leur fortune que par leur courage tentèrent fréquemment d'exploiter la misère du pauvre, pour acheter au poids de l'or quelque tête illustre; l'histoire nous atteste qu'aucun soldat ne consentit à se dépouiller de son titre de gloire et que tous préférèrent la pauvreté honorable à la richesse honteuse.

Un peuple qui mettait tant de gloire aux beaux faits d'armes devait regarder la guerre comme le premier besoin des nations; c'était aussi l'opinion du Gaulois, qui distinguait deux sortes de guerres, les unes libres et les autres obligatoires. Lorsqu'un chef fameux par son courage désirait entreprendre une guerre lointaine, il par-

courait la Gaule, appelait aux armes les plus vaillants guerriers; ceux qui voulaient s'attacher à sa personne pouvaient le suivre, mais aucun citoyen n'y était obligé. Il n'en était pas de même des guerres commandées par les chefs des tribus ou de la nation, pour la défense des intérêts publics; le service militaire était alors obligatoire; ceux qui ne se présentaient point étaient punis de la perte du nez, des oreilles, d'un œil ou de quelque autre membre (1); on se contentait de couper le bord du manteau à celui qui arrivait trop tard.

L'organisation militaire des Gaulois ne nous est pas assez connue pour que nous puissions donner une connaissance exacte et détaillée de leurs différentes espèces de corps, des grades des chefs qui les commandaient. Nous savons seulement qu'il y avait dans chaque tribu un chef militaire, qui avait le commandement absolu des troupes de l'État et de qui relevaient tous les autres chefs. Dans les grandes expéditions, lorsque plusieurs tribus réunissaient leurs guerriers pour faire un seul corps d'armée, tous les soldats procédaient par voie d'élection au choix du général en chef, auquel toutes les troupes fédérées et les officiers étaient tenus d'obéir.

Les Gaulois avaient trois sortes de troupes : l'infanterie, la cavalerie et les chariots de guerre. La cavalerie, qui faisait la principale force d'une armée gauloise, prenait dans certaines circonstances une organisation spéciale connue sous le nom de *Trimacessia*. Regardant comme un axiôme incontestable qu'une armée serait invincible, si elle pouvait constamment réparer ses pertes pendant le

(1) César, de *Bell. Gall.*, lib. vii, cap. 4. — Strab., lib. iv. — Diod. Sicul., lib. v.

plus long choc, les Gaulois essayèrent de constituer, de cette sorte, un corps de cavalerie. Pour réparer les pertes qu'il pourrait faire, chaque cavalier fut suivi de deux écuyers parfaitement équipés et exercés comme lui au maniement des armes. Si le cavalier venait à être mis hors de combat, le premier écuyer le remplaçait aussitôt. Avec un pareil système, il faudrait avoir des troupes très nombreuses, ou n'en mettre en ligne qu'un petit nombre, mais qu'alors il serait facile d'écraser. La constitution de la Trimacessia était donc essentiellement vicieuse, et ce corps, qui eut une grande réputation, contenait des principes entièrement opposés aux premières notions de l'art.

L'infanterie gauloise se fit aussi un grand nom, quoique sa science fût peu avancée. L'accuser d'ignorance serait une grande injustice, car elle sut toujours admettre un mode de combat en rapport avec l'ennemi qu'elle avait en face. Si elle voyait l'ennemi divisé en une multitude de pelotons épars, elle se divisait elle-même; le fantassin se mettait entre deux cavaliers, s'attachait à la crinière des chevaux et se transportait avec la rapidité de l'éclair sur un point donné; fantassins et cavaliers attaquaient le corps détaché, l'écrasaient, puis se portaient sur un autre point. Dans les grandes batailles, l'infanterie gauloise formait en phalange une grande partie de ses hommes; le reste se rangeait en petits pelotons, pour attaquer les ailes des ennemis ou pour se porter avec ensemble sur un point désigné. La phalange, qui était le corps le plus redoutable des armées gauloises, ne se formait pas en carré comme celle des Grecs, mais en triangle dont l'angle le plus aigu marchait en avant pour percer le centre des

ennemis : c'est ce qui explique une expression souvent employée par les auteurs anciens, que l'armée gauloise s'était *formée en coin*. Lorsque le centre des ennemis était percé, les Gaulois s'attachaient à détruire les ailes l'une après l'autre. Ce système de combat n'était pas sans valeur ; aussi, sans avoir la réputation de la fameuse phalange macédonienne, celle des Gaulois se fit un nom dans l'antiquité ; nous verrons que la réputation qu'elle s'était acquise n'était point usurpée.

Les chariots de guerre des Gaulois, qui jouèrent un grand rôle dans les expéditions militaires de l'antiquité, étaient de deux sortes : les uns n'étaient pas armés, ils étaient destinés à porter les guerriers, avec la rapidité de l'éclair, tantôt sur un point tantôt sur un autre. A l'abri derrière les défenses de ces chars, les guerriers lançaient leurs javelots d'une main sûre, ou, lorsqu'il le fallait, sautaient à terre et combattaient comme les fantassins. Quand le danger devenait extrême, ou que leur présence était plus nécessaire ailleurs, ils s'élançaient de nouveau sur leurs chariots et se portaient sur un autre point. Les chariots armés de faux, beaucoup plus redoutables que les premiers, avaient un aspect formidable. On voyait tout autour plusieurs rangs de tranchants depuis les essieux des roues jusqu'à la hauteur de l'homme ; l'extrémité du timon en était même garnie. Ces chariots, conduits par une main habile au milieu des bataillons ennemis, y causaient d'affreux ravages. On admirait l'étonnante dextérité des cochers, qui lançaient leurs chevaux sur les pentes les plus rapides, les arrêtaient tout court au milieu de la course la plus précipitée, se promenaient sur le timon de leurs chars avec autant d'assurance que

sur le terrain le plus étendu et le plus ferme. L'usage des chariots de guerre suivit les Gaulois partout où ils se fixèrent; on les vit en Bretagne, en Italie et en Asie.

Dans les premières guerres que les Romains firent dans la Gaule, on vit paraître sur le champ de bataille des combattants d'une nouvelle espèce. Bituit, roi des Arvernes, se fit suivre de sa meute de combat, qui était composée d'énormes dogues, retenus par des laisses. Ces animaux féroces, lâchés lorsque l'ennemi commençait à fuir, s'attachaient à sa poursuite, terrassaient et étranglaient les fuyards, et causaient dans une fuite plus de ravage que la cavalerie la plus valeureuse.

La bravoure du soldat et la disposition des troupes ne sont pas tout dans un combat; les armes font aussi la force des combattants. Tous les historiens ont constaté une grande infériorité dans les armes gauloises. Polybe, si bon juge en cette matière, assure que l'horrible défaite de Télamon fut causée par la mauvaise qualité des armes des guerriers gaulois.

Pendant longtemps les Gaulois ne se servirent que d'armes offensives. Voici celles qui leur étaient familières. — Le gai, si vanté, massue durcie au feu; — le matras, trait garni d'une pointe en silex ou en coquillage; — le cataie, trait qu'on faisait rougir avant de le lancer; — la flèche ordinaire; — la fronde; — le sabre long sans pointe et à un seul tranchant; — enfin la halbarde, espèce de lance, ayant à sa base une hache d'un côté et un crochet de l'autre. — Ces armes, mal trempées, se faussaient si facilement, qu'on vit souvent les premiers rangs d'une phalange obligés de suspendre le combat pour redresser leurs sabres pliés.

Les armes défensives furent longtemps inconnues aux Gaulois comme honteuses ; les plus vaillants mêmes se faisaient l'insigne honneur de combattre la tête nue et le corps découvert ; quelquefois ils se dépouillaient de tous leurs vêtements afin d'avoir plus d'agilité et de liberté dans leurs mouvements. Ils apprirent des Romains à couvrir leur tête d'un casque d'airain et leur bras gauche d'un bouclier. Ces armes avaient aussi de grands défauts ; le casque, fait de lames très minces, résistait à peine aux premiers coups ; les boucliers, trop étroits, faits de planches faibles, mal jointes, ne couvraient pas entièrement le corps et étaient facilement percés par les traits des ennemis qui, y demeurant fixés, les rendaient si lourds que le soldat s'en débarrassait pour combattre à découvert.

Le soldat gaulois revêtu de ses armes présentait un mélange singulier de grâce et de férocité. Voici le portrait d'un noble guerrier de l'Arverne ou de l'Edue. Il avait, suspendu au bras gauche, un bouclier peint des plus vives couleurs et sur lequel était gravé en relief un oiseau de proie ou une tête sauvage ; un casque, surmonté d'un panache magnifique, ombrageait sa tête et lui donnait un air gigantesque ; une cuirasse en métal semblable à celles des Grecs et des Romains, ou une cotte de mailles particulière à sa nation couvrait sa poitrine ; un énorme sabre, attaché à des chaînes de fer ou de cuivre, était suspendu sur sa cuisse gauche ; il tenait une lance à la main ; un collier d'or environnait son cou ; de riches bracelets brillaient à ses bras ; des anneaux enrichis de pierreries ornaient ses doigts ; une braie ou large pantalon descendait jusque sur ses pieds ; une casaque faite d'étoffe de

couleurs éclatantes, ou chargée de riches broderies, lui servait de surtout; enfin une chevelure et des moustaches teintes en rouge formaient le brillant accoutrement du soldat gaulois.

La vivacité faisait le caractère particulier des troupes gauloises. Il y avait toujours dans leurs manières un mélange singulier de fureur et d'ostentation. Les blessures larges faites par les armes tranchantes leur paraissaient honorables, et la vue de leur sang ne faisait que les animer davantage. Les blessures moins apparentes des flèches et des dards les jetaient dans une sorte de fureur; car rien n'égalait la honte de périr par des coups qui ne pouvaient se parer ou qui ne marquaient point assez; ils se roulaient alors à terre, ou se précipitaient sur les piques ennemies, pour y trouver une mort plus prompte et plus glorieuse aux yeux de ceux qui devaient leur survivre.

Si le soldat gaulois n'eût manqué de constance, s'il n'eût perdu courage au premier revers et pris la fuite, s'il avait eu autant de fermeté que de valeur, il eût été invincible. Il pouvait être défait, mais non pas abattu, car, quoique vaincu, il reparaissait bientôt sur le champ de bataille. On frappait vainement sur cette nation héroïque; de nouveaux guerriers semblaient sortir de dessous terre pour se présenter au combat.

La guerre ne fut pas une science pour le Gaulois; se battre avec vaillance sur le premier champ de bataille qu'il rencontrait, fut tout son art. Il ne savait ce que c'était que choisir une position avantageuse ou fortifier un camp. Dans les longues guerres contre Rome, il put à peine prendre quelques notions militaires de cette nation si savante dans l'art des combats.

Les travaux de défense permanents furent longtemps inconnus dans toute la Gaule. Le nord ignora toujours ce que c'était que fortifier une place. Les villes du centre et du midi, plus rapprochées du territoire romain, connurent l'art de protéger les villes par des murailles. Voici le mode de fortification des places gauloises, tel qu'il nous a été conservé par César. Les murailles des villes étaient formées de poutres et de pierres de taille alternativement posées les unes sur les autres, de telle manière que les poutres de la seconde assise fussent rangées sur les pierres de la première. Des murailles ainsi bâties, qui s'élevaient quelquefois à trente et trente-cinq mètres, avaient le double avantage de résister également à l'action du feu et à celle du bélier : les pierres protégeaient les poutres contre l'incendie, et les poutres soutenaient les pierres contre le bélier. Nous entrerons dans quelques détails sur l'art de défendre les places dans les Gaules en donnant la description des sièges qui y furent soutenus contre César.

§ VII. *Mœurs, coutumes et caractère des Gaulois.*

« Les Gaulois, dit Strabon, sont une race irritable et sale, prompt à la lutte, du reste simple et sans malignité. Si on les excite, ils marchent droit à l'ennemi et l'attaquent sans s'informer d'autre chose. Aussi, par la ruse, on en vient aisément à bout; on les attire au combat quand on veut et où l'on veut, peu importent les motifs; ils ne se battent que pour se battre; ils sont toujours prêts, n'eussent-ils d'autres armes que leur force et leur audace. Généreux et spontanés, fiers de leur haute taille

et de leur nombre, ils s'assemblent comme les oiseaux par bataillons, et défendent volontiers le faible qu'on opprime. Toutefois, souples et dociles après le premier feu, ils se laissent amener par la persuasion aux choses utiles. Ils sont susceptibles de culture et d'instruction littéraire. Leur génie n'est autre chose que mouvement et bruit, attaque et conquête; ils courent le monde l'épée à la main, moins par avidité que par désir de voir, de savoir et d'agir; brisant, détruisant tout, faute de pouvoir rien produire encore, ce sont les enfants du monde naissant; grands corps mous, blancs, blonds; élans héroïques, jovialité féroce, audace immense, mais peu d'haleine et de force durable. Ils voulurent aller voir ce que c'était qu'Alexandre, le conquérant de l'Asie, devant la face duquel les rois s'évanouissaient d'épouvante. — Que craignez vous de plus ici-bas? leur demanda l'homme terrible. — Que le ciel ne tombe, pas autre chose, répondirent-ils. Le ciel même ne les effrayait guère; ils lui lançaient des flèches lorsqu'il tonnait; si l'océan débordé venait à eux, ils couraient l'épée au poing contre les vagues écumantes. Ils ne tremblaient pas quand la terre tremblait. Aussi leur nom était-il devenu le symbole antique de la terreur. Leur point d'honneur était de ne jamais reculer, de prodiguer leur vie en riant. Ils s'obstinaient à périr sous leurs toits embrasés. On en voyait qui, pour un peu d'argent et de vin, s'engageaient à mourir. Ils montaient sur une estrade, distribuaient le vin ou l'argent à leurs amis, se couchaient sur leurs boucliers et tendaient la gorge. Leur plus grand plaisir, après celui de la guerre, était d'entourer les étrangers, de les retenir bon gré mal gré auprès d'eux et de leur faire

raconter l'histoire de leur pays. Dans leur curiosité insatiable, ils enlevaient les voyageurs des marchés et des routes, et les forçaient de parler. Eux-mêmes, parleurs infatigables, abondants en figures, burlesquement graves dans leur prononciation gutturale, c'était une affaire au milieu de leurs assemblées de maintenir la parole à l'orateur ou au chef. Ils avaient toutes les qualités et tous les défauts d'une sympathie rapide, se mêlant à tous et à tout, familiers avec les inconnus, dissolus par légèreté, se roulant aveuglément dans les plaisirs, promettant beaucoup et se riant parfois de leurs promesses, *ridendo fidem frangere* (1).»

Ammien Marcellin nous assure que la femme gauloise surpassait son mari en beauté et quelquefois en violence. « Ses yeux bleus, dit-il, sont voluptueux et sauvages; quand elle est en colère, sa gorge s'enfle, elle grince des dents, elle agite ses bras musculeux plus blancs que la neige, et porte des coups qui semblent partir d'une machine de guerre. » Les femmes gauloises se distinguaient surtout par la chasteté conjugale. Plutarque fait le plus brillant éloge de leur amour de la pudeur, et en cite quelques exemples remarquables, et rapporte avec un charme extrême, la ruse employée par Chiomara pour venger son honneur outragé. Nous citons ici un autre trait non moins digne de mémoire : Camma, femme du tétrarque Sinat, prêtresse de Diane, frappait tous les regards par sa beauté; elle éblouissait tous les yeux, lorsque dans les sacrifices elle paraissait revêtue de ses habits de prêtresse. Sinorix, jeune té-

(1) Strabon, traduction de M. Pitre Chevalier.

trarque, l'homme le plus riche et le plus influent de sa tribu, la vit dans un moment où sa beauté brillait d'un si vif éclat, qu'il tomba dans une espèce d'extase en la contemplant. De ce jour il résolut de la posséder et travailla à la corrompre. Tous ses efforts furent inutiles pour vaincre un obstacle qui devrait toujours être insurmontable, la fidélité conjugale. Sinorix, l'ayant levé par un crime, en faisant tomber la tête de Sinat, demanda la main de la jeune veuve. Camma prétexta d'abord les jours de deuil, qu'elle passa à aller verser des pleurs sur la tombe de son époux et y déposer une couronne de cyprès. La vue répétée de ce tombeau lui inspira la résolution d'une horrible vengeance.

Camma, paraissant changée tout à coup, ne mit plus d'obstacle aux désirs de Sinorix ; elle fixa même le jour le plus rapproché pour leur union. A l'heure marquée, Sinorix, suivi d'un nombreux cortège, se présenta à l'autel de Diane, où l'attendait Camma, qui jamais n'avait paru plus belle. Elle saisit vivement la main de Sinorix, monta les degrés de l'autel, prit une coupe d'or remplie d'un breuvage empoisonné, en but avec la plus grande impassibilité, et la présenta au tétrarque, qui, heureux de porter à sa bouche la coupe que les lèvres de Camma avaient touchée, but tout le breuvage d'un seul trait. Un éclair partit aussitôt des yeux de Camma, un rire d'exaltation religieuse effleura ses lèvres. Elle saisit la statue de Diane, la presse entre ses bras. « Chaste Diane, s'é-
» crie-t-elle, sois mille fois bénie ! l'assassinat de mon
» époux a été vengé sous tes yeux, je tomberai bientôt
» entre ses bras. » Et jetant un regard de mépris sur Sinorix : « O le plus criminel des hommes ! lui dit-elle,

» va dire à tes amis et à tes esclaves de te préparer un » cercueil et une tombe ; c'est le lit nuptial que je t'ai ré- » servé. » Un froid mortel coulait déjà dans les membres du tétrarque, dont les yeux commençaient à se voiler. Il se fit porter sur son char, ordonna de courir à toute bride. Sa dernière heure allait sonner ; il voulut être étendu sur une litière, à la porte de son palais, et y expira. Camma respirait encore lorsqu'on murmura autour d'elle : « Sinorix est mort. » On vit ses lèvres s'agiter, on crut entendre : « Je meurs contente, je suis » vengée (1). »

Les Gaulois étaient naturellement sobres. Rien de plus simple que leurs repas : le laitage, les herbes, les racines et parfois la chair de porc ou de la venaison en faisaient les frais. Cependant Diodore de Sicile les accuse d'ivrognerie, vice entretenu par les marchands Massiliotes et Italiens, qui traversaient la Gaule suivis d'outres de vin. On voyait les Gaulois accourir en foule à leur rencontre, apportant, s'ils n'avaient pas d'argent, leurs riches pelleteries, ou se faisant suivre de leurs esclaves ou de leurs bestiaux. Le prix n'était pas longtemps débattu, ils donnaient ordinairement ce qu'on leur demandait. « Pour la liqueur on avait l'échanson, » dit l'historien. La route suivie par les marchands de vin, couverte d'hommes ivres morts, présentait le plus triste spectacle. Ce funeste penchant pour le vin fut pour la nation la source de ses plus grands désastres, car, souvent à l'heure du combat, l'armée était plongée dans une ivresse complète, et l'ennemi n'avait qu'à égorger.

(1) Plutar., de *Virt. mulier.*

Voici la description d'un repas gaulois, qui nous a été conservée par Possidonius. « Autour d'une table fort » basse, on trouve disposées, par ordre, des bottes de foin » ou de paille : ce sont les sièges des convives ; les mets » consistent d'habitude en un peu de pain et beaucoup de » viandes bouillies, grillées ou rôties à la broche ; le tout » servi proprement dans des plats de terre ou de bois » chez les pauvres, d'argent ou de cuivre chez les riches. » Quand le service est prêt, chacun fait choix de quelque » membre entier de l'animal, le soulève à deux mains et » mange en mordant. On dirait un repas de lions. Si le » morceau est trop dur, on le dépèce avec un couteau » dont la gaine est attachée au fourreau du sabre. On » boit à la ronde dans un seul vase de bois ou de métal, » que les serviteurs font circuler ; on boit peu à la fois, » mais y revenant fréquemment. Les riches ont du vin » d'Italie ou de Gaule, qu'ils prennent pur ou légèrement » trempé d'eau : la boisson du pauvre est l'hydromel. Près de la mer et des fleuves, on consomme » beaucoup de poisson grillé, qu'on asperge de sel, de » vinaigre et de cumin. L'huile, par tout le pays, est » rare et peu recherchée.

» Dans les festins nombreux et d'apparat, la table est » ronde, et les convives se rangent en cercle à l'entour. » La place du milieu appartient au plus considérable par » la vaillance, la noblesse ou la fortune ; c'est comme le » coryphée du chœur. A côté de lui s'assied le patron du » logis, et successivement chacun des convives, d'après » sa dignité personnelle et sa classe. Voilà le cercle des » maîtres. Derrière eux se forme un second cercle concentrique au premier : celui des servants d'armes ; une

» rangée porte les boucliers, l'autre les lances ; ils sont
 » traités et mangent comme leurs maîtres.

» Après des repas copieux, les Gaulois aiment à prendre
 » les armes et à se provoquer mutuellement à des duels
 » simulés. D'abord ce n'est qu'un jeu ; ils s'attaquent et se
 » défendent du bout de la main : mais leur arrive-t-il de
 » se blesser, la colère les gagne ; ils se battent alors pour
 » tout de bon, avec un tel acharnement, que si l'on ne
 » s'empressait de les séparer, l'un d'eux resterait sur la
 » place. Il était d'usage autrefois que la cuisse des ani-
 » maux servis sur la table appartînt au plus brave, ou
 » du moins à celui qui se prétendait tel ; si quelqu'un
 » osait la lui disputer, il en résultait un duel à ou-
 » trance (1). »

§ VIII. *Commerce, industrie et richesses des Gaulois.*

Dans nos sociétés modernes, le commerce est l'âme des états. Une crise commerciale qui dure quelques mois est une véritable calamité ; elle met souvent en péril les états les plus fortement constitués. Il n'en était pas de même chez les Gaulois, qui avaient établi la puissance nationale sur deux fondements plus solides, la force des armes et l'agriculture. Ce n'est pas qu'il n'y eût des échanges entre les produits du sol et les matières étrangères. Mais ce commerce avait été abandonné aux Phéniciens d'abord, ensuite aux Rhodiens, puis aux Italiens, enfin aux Massiliotes. Vers l'an 1200 avant Jésus-Christ, les Phéniciens commencèrent leurs courses commerciales sur les côtes de la Gaule méridionale, y établirent des

(1) Possid. apud. Athen. Traduction de M. A. Thierry.

comptoirs, pénétrèrent dans l'intérieur du pays et y bâ-tirent des villes. Nemausus et Alésia, sur le territoire des Eduens, servirent, à l'intérieur, de premiers comptoirs à ces habiles négociants. Les Rhodiens (de 900 à 600 ans avant Jésus-Christ), qui parurent après les Phéniciens, fondèrent pour la défense de leur commerce plusieurs villes, entre autres Rhoda, placée à l'embouchure du Rhône. Les Italiens, sans former d'aussi puissants établissements, entretenirent avec les Gaules un commerce extrêmement actif; tous ces marchands furent supplantés par les Massiliotes, dont nous avons raconté l'établissement et la grandeur.

L'industrie gauloise reçut quelques développements. Instruits par les Grecs et les Phéniciens dans l'art d'exploiter les mines, les Gaulois en tirèrent l'or, l'argent, le cuivre et le fer, qu'ils travaillaient avec soin et qu'ils vendaient aux étrangers. M. Amédée Thierry résume ainsi les principaux produits du génie inventif et industriel des Gaulois.

« L'antiquité fait honneur à la Gaule d'une multitude d'inventions utiles, qui avaient échappé à la vieille civilisation de l'Orient et de l'Italie. Ce furent les Bituriges qui trouvèrent les procédés de l'étamage, les Eduens ceux du placage. Les premiers appliquaient l'étain à chaud sur le cuivre avec une telle habileté, qu'à peine pouvait-on distinguer de l'argent les vases qui avaient subi cette préparation. Ensuite les ouvriers d'Alésia incorporèrent l'argent lui-même au cuivre pour en orner les mors et les harnais des chevaux. Des chars entiers étaient ainsi fabriqués en cuivre et ciselés.

» La Gaule ne marque pas moins dans l'art de tisser et

de brocher les étoffes. Ses tentures n'étaient pas sans réputation. En agriculture, elle imagina la charrue à roue, le crible de crin et l'emploi de la marne comme engrais. Les fromages du mont Lozère, chez les Gabales ; ceux de Nemausus, et deux espèces confectionnées dans les Alpes, devinrent par la suite fort recherchés en Italie, quoique les Italiens reprochassent aux fromages gaulois une saveur trop aigre et un peu médicinale. Les Gaulois fabriquaient plusieurs sortes de boissons fermentées, telle que la bière d'orge appelée *cervisia*, la bière de froment mêlée de miel, l'hydromel, l'infusion de cumin, etc. L'écume de bière servait de ferment pour le pain. Elle passait aussi pour un excellent cosmétique ; et les dames gauloises qui s'en lavaient fréquemment le visage pensaient, par là, entretenir la fraîcheur de leur peau.

» Quant au vin, c'était aux commerçants étrangers que les Gaulois et les Ligures en devaient l'usage ; et c'était des Grecs-Massiliotes qu'ils avaient appris les principes généraux de sa fabrication, ainsi que la culture de la vigne. La Gaule produisait du vin de qualités fort variées. Autour de Massilia, il était noir, épais, peu estimé ; on lui préférait de beaucoup le vin blanc récolté par les Volkès-Arikomikes, sur les coteaux d'Istéra (Béziers). Une coutume athénienne, naturalisée sur toute cette côte, consistait à asperger de poussière le tronc, les tiges et le fruit de la vigne, pour accélérer la maturité. Si, malgré cette préparation, elle restait incomplète, on y faisait infuser de la poix-résine. C'était d'ordinaire par la fumée que les Gaulois concentraient le vin, et ce procédé le gâtait souvent. Les marchands italiens s'en plaignaient ; ils se plaignirent aussi des falsifications qu'on

lui faisait subir, en y mêlant des ingrédients et des herbes, nommément l'aloës, pour lui donner de la couleur et une légère amertume. Dans quelques cantons, en particulier dans les vallées de la Durance, on obtenait un vin doux et liquoreux en tordant la queue de la grappe et en la laissant exposée sur le cep aux premières gelées de l'hiver. Les anciens attribuaient à l'industrie gauloise les tonneaux et les vases en bois cerclés, propres à conserver et à transporter le vin.

» Les maisons étaient spacieuses, construites de poteaux et de claies, en dedans desquelles on appliquait des cloisons en terre. Une large toiture, composée de larges bardeaux de chêne et chaume ou paille hachée ou pétrie dans l'argile, recouvrait le toit. Un trou pratiqué dans la toiture livrait passage à la fumée de l'âtre que formaient trois pierres réunies à angle droit. La Gaule renfermait des villages ouverts et des villes. Celles-ci, entourées de murs, étaient défendues par un système de fortification dont il n'existait pas d'exemple. Au nord et à l'ouest, parmi les peuples les plus sauvages, on ne voyait pas de villes proprement dites : les lieux d'habitation ordinaire n'étaient protégés par aucuns travaux. Mais les vastes enclos, construits au moyen d'abattis d'arbres croisés en tous sens, dans quelque îlot, au milieu des marais, ou dans quelques recoins embarrassés de bois, servaient de refuge et de citadelle. C'était là qu'au premier cri la population, désertant les chétives cabanes, courait se renfermer avec ses troupeaux et ses meubles.

» Outre son habitation de la ville, le riche Gaulois en possédait ordinairement une à la campagne, dans la profondeur des forêts, ou sur le bord de quelque rivière.

Là, durant les jours pesants de l'été, il allait se reposer des fatigues de la guerre, mais il en traînait après lui tout l'attirail : ses armes, ses chevaux, ses chars, ses écuyers ne le quittaient pas. Au milieu de ce tourbillon de factions et de querelles intestines, qui formaient au premier et au second siècle de notre ère la vie du noble gaulois, ces précautions n'étaient rien moins que superflues. Assailli dans la paix de sa retraite, souvent le maître la changeait de lieu de plaisance en une forteresse, et ces bois, cette rivière qui charmaient la vue, savaient aussi rendre au besoin de plus importants services (1). »

Ces habitations si simples renfermaient souvent des richesses si prodigieuses, qu'il n'est pas d'expression assez forte pour rendre l'idée que Rome s'était faite de l'opulence de la Gaule. On racontait que non-seulement les maisons des riches, mais encore les lacs eux-mêmes étaient pleins d'or : opinion qui n'était pas sans fondement. Nous verrons (2) les Romains tirer des sommes immenses des lacs situés aux environs de Toulouse. On disait que les nobles gaulois possédaient des chars en argent massif, qu'ils faisaient tomber une pluie d'or lorsqu'ils paraissaient en public, que rien au monde n'égalait la splendeur de leurs repas, et on citait pour preuve de cette dernière assertion que, voulant donner un festin, un grand de l'Arverne, pour placer les tables de ses convives, avait fait creuser un terrain de douze stades et trois citernes destinées à recevoir l'une le vin, l'autre l'hydromel, et la troisième la bière.

(1) Amédée Thierry, 3^e partie, chap. 1.

(2) Voyez liv. II, chap. IV.

Ce qui nous donne une idée plus juste des richesses prodigieuses de la Gaule, ce sont les sommes énormes que César en tira. Avec l'or de la Gaule, il entretint son armée pendant dix ans, paya ses dettes, qui étaient très considérables, acquitta celles de ses officiers, acheta les consuls, les tribuns et le sénat, qui se vendaient si cher que la neutralité d'un seul consul fut payée plus de huit millions. Le dévouement d'un seul tribun fut acheté douze millions trois cent mille francs. Les dépenses des édifices que César fit construire à Rome sont incalculables. Le seul terrain sur lequel il fit bâtir un des plus magnifiques édifices de la capitale du monde, coûta plus de vingt-cinq millions de notre monnaie. La France est riche ; nous n'oserions dire qu'un conquérant pourrait y puiser plus de richesses que César n'en emporta. Le livre suivant nous apprendra le secret de tant d'or amassé par les Gaulois avides. Mais, indépendamment de leurs courses, ils avaient le sol même de notre patrie qui est admirable. Qu'il soit entre des mains habiles, et aucune contrée du monde ne pourra égaler la fortune et la grandeur de notre belle France.

LIVRE II.

HISTOIRE DES ÉMIGRATIONS GAULOISES.

Il n'est aucun peuple qui ait établi autant de colonies, fondé autant de villes, paru sur un aussi grand nombre de champs de bataille que les Gaulois. Toutes les parties du monde connu, l'Europe, l'Asie et l'Afrique redoutèrent leurs armes et réclamèrent leur appui. L'histoire de leurs émigrations n'est pas la partie la moins curieuse de notre histoire nationale, car c'est surtout dans ces expéditions lointaines que nous saisissons le caractère gaulois dans toute sa vérité primitive. Nous proposant de suivre ce peuple dans ses différentes courses, nous le verrons envahir l'Espagne, les îles Britanniques, fonder un double établissement en Italie, parcourir la Germanie, la Grèce, l'Asie, donner son nom à la Galatie; et, pour que rien ne manque au tableau, nous citerons même quelques traits de ces bandes qui s'engageaient au service de diverses nations. Mais, dans quelque situation que nous ayons à considérer les Gaulois, partout nous rencontrerons beaucoup d'héroïsme uni à d'affreux malheurs.

CHAPITRE PREMIER.

Émigration en Espagne (de 1600 à 1500 av. J.-C.).

Au moment où Cécrops fondait Athènes, vers l'an 1580 avant Jésus-Christ, les Gaulois, soit que leur population fût déjà trop nombreuse pour leur pays, soit plutôt parce qu'ils étaient encore animés de l'esprit nomade et voyageur, pénétrèrent dans l'Ibérie pour en faire la conquête. Trois peuples principaux occupaient la Péninsule : les Sicanes, au levant, le long de la mer inférieure (Méditerranée) (1); les Ligors ou Ligures (2), au sud, au pied des monts d'où coulait le fleuve Anas (aujourd'hui la Guadiana); enfin les Ibères, placés entre l'Ebre et les monts Idubèdes (3).

Pendant l'espace d'un siècle les émigrations gauloises se succédèrent en Ibérie; la première se porta vraisemblablement au centre, où elle rencontra les Ibères, peuple belliqueux, qui essaya de défendre ses droits. Mais, étant trop faible pour repousser un ennemi puissant et aguerri, il demanda la paix et l'union de la fraternité. Ces deux peuples ne formèrent plus qu'une seule nation qui prit

(1) Thucyd., lib. vi, c. 2. — Strab., lib. iv. — Diod. Sicul., lib. v.

(2) Steph. Byzant. Fest. Avien. v. 132 et seq.

(3) Diod. Sicul., lib. v. — Lucan. Pharsal., lib. iv, v. 9.

le nom de Celtibère, pour rappeler leur antique et commune origine (1).

De nouveaux conquérants gaulois, qui suivirent bientôt les premiers, s'emparèrent de l'angle nord-ouest de la Péninsule; et, comme ils s'y établirent sans mélange, ils donnèrent à cette province un nom qui rappelait le souvenir de leur patrie; aujourd'hui encore elle est nommée Galice (2).

Une nouvelle émigration, succédant bientôt aux deux premières, se porta vers le midi, rencontra les Ligures qui, étant trop faibles pour résister avec espérance de succès, se retirèrent le long de la côte orientale de l'Ibérie. Les Gaulois, restés maîtres de cette région, occupèrent, sous le nom de Celtes (Celtici), le pays borné au sud et à l'ouest par l'Océan, et à l'est par le fleuve Anas (Guadiana) (3).

A l'ouest de l'Ibérie, vivait un peuple indépendant, environné de tous côtés par les Gaulois. De nouveaux émigrants, qui avaient franchi les Pyrénées, étant venus occuper son territoire et n'ayant rencontré aucune résistance de la part des habitants du pays, il s'opéra entre les deux peuples un mélange d'où se forma la nation lusitanienne, qui s'acquit une haute réputation dans l'histoire de l'antique Ibérie (4).

La plus grande partie de l'Espagne appartient alors aux

(1) Diod. Sicul., lib. v. — Lucan. Pharsal., lib. iv, v, 9.

(2) Plin., lib. iv, cap. 34, 35. — Pomp. Mel., lib. III, cap. 1. — Strab., lib. III.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

Galls. Pour distinguer leurs possessions de celles des indigènes, il suffirait de tirer une ligne qui, partant de la frontière orientale de la Galice, viendrait couper l'Ebre dans le milieu de son cours, longerait les monts Idubèdes et se terminerait à l'embouchure de la Guadiana. La race gallique se trouvait maîtresse de tout le pays situé à l'ouest de cette ligne; elle forma différentes nations qui eurent leurs lois et des intérêts entièrement séparés de ceux de la Gaule. Leur histoire n'est pas de notre domaine. Dans la partie de l'Ibérie, située à l'est de la ligne que nous venons de tracer, se pressaient les Sicanes; les Ligures et toutes les autres familles de la race Ibérique qui n'avaient pas consenti à se soumettre aux Gaulois.

La population indigène renfermée dans ce petit territoire étant trop nombreuse pour s'y fixer tout entière, les Sicanes, pressés à l'ouest par les peuples qui descendaient des monts Idubèdes, et au sud par les Ligures, suivirent la mer, traversèrent la Gaule et se fixèrent en Italie. Les Ligures marchèrent sur leurs traces et formèrent dans la Gaule une longue ligne semi-circulaire, qui commençait à l'Arno en Italie, et se terminait aux Pyrénées en Espagne (1). Une autre peuplade descendit les monts Pyrénéens et vint occuper le pays situé au sud de la Garonne; elle est connue dans l'histoire sous le nom d'Aquitains (2). Nous avons fait connaître ces deux peuples gaulois dans le livre précédent.

(1) Voyez ci-dessus livre 1, chapitre 1.

(2) *Ibid.*

CHAPITRE II.

Émigrations gauloises dans les Iles Britanniques (de 1500 à 500 av. J.-C.).

Après s'être emparés de la Gaule, les Galls qui s'étaient arrêtés un instant sur les bords de l'Océan, franchirent bientôt le détroit qui sépare le continent de la blanche Albion, et vinrent habiter cette île célèbre. Un de leurs chefs, nommé Prydam, lui donna son nom, dont nous avons fait Bretagne. Cette première émigration fut suivie d'une seconde.

Après avoir conquis les plaines de la Gaule, les Belges ou Kymris, jetant les yeux au-delà du détroit et voyant les frères de ces Gaulois qu'ils venaient de refouler dans les montagnes de la Gaule, passèrent la mer. A leur approche, les Celtes se retirèrent au-delà des monts Grampians, devenus pour longtemps les boulevards de leur indépendance, occupèrent non-seulement la partie montagneuse de cette région, mais encore les vastes plaines de la basse Écosse, et vécurent divisés en trois tribus : les Albons qui habitaient les montagnes, les Maïates qui cultivaient la plaine, et les Calédons qui demeuraient au fond des forêts. Moins familiarisées avec la vie civile, ces peuplades perdirent le souvenir de leur origine, car

César s'en étant enquis, elles répondirent que leurs ancêtres avaient été spontanément produits par la terre. Des découvertes plus récentes prouvèrent qu'elles étaient Celtes et descendaient des premières colonies qui peuplèrent l'île.

Les Belges ou Kymris qui, sous la conduite de Hu-le-Puissant, s'étaient emparés de la partie méridionale de l'Albion, demeurèrent les maîtres absolus de cette province pendant près de quatre siècles. Les Romains, ces avides dominateurs de l'univers, ayant passé le détroit pour les soumettre, éprouvèrent une longue et courageuse résistance : la conquête, commencée par César, ne fut pas même terminée par Agricola, beau-père de Tacite. Ces peuples n'étant plus Gaulois, la lutte héroïque qu'ils soutinrent pour la défense de leur patrie n'appartient pas à notre histoire (1).

Pendant longtemps, les deux races de famille gallique conservèrent le type qui leur était propre et qui rappelait leur origine. Nous croyons répondre au désir du lecteur en lui mettant sous les yeux un tableau de leurs mœurs et coutumes ; il y reverra le portrait de ces antiques Gaulois, pères de tant de peuples et de si vaillantes nations. « La diversité d'origine et de situation, dit M. Amédée Thierry, avait produit chez les Bretons une diversité correspondante de vie et d'habitudes. La côte méridionale présentait l'aspect d'un canton de Belgique. Les habitants, vêtus de saies et de braies, y cultivaient la terre, y faisaient le commerce, y avaient construit quel-

(1) César. *Bell. Gall.*, lib. v. — Tacit. *Ann.* xiv. *Vit. Agricol.* passim. — Diod. Cass., lib. LXXVI, cap. 12. — Herod., lib. III, cap. 14.

ques grands villages. Un peu plus avant dans l'intérieur du pays et sur les côtes de l'ouest et de l'est, on trouvait moins de culture. Les indigènes kymris ne s'y nourrissaient guère que de viande et de lait. Pour tout vêtement, ils se couvraient d'une tunique de peaux de moutons. Leurs cabanes, bâties dans les bois, étaient isolées pour la plupart. Lorsqu'elles atteignaient un certain nombre, on les environnait d'abattis d'arbres, et l'on avait une ville, commune retraite des hommes et des bestiaux. Le Gall, habitant du nord, était encore plus sauvage. Il vivait nu, dédaignait l'agriculture et presque l'éducation des troupeaux, subsistant du produit de la chasse, d'écorces d'arbres et de quelques racines. Tous les Bretons portaient de longs cheveux flottants et de longues moustaches. Ils se teignaient le corps avec une substance verdâtre extraite des feuilles du pastel. Les Galls ajoutaient à cette parure nationale des figures d'animaux, des signes symboliques et d'autres ornements variés dont ils se décoraient, par le tatouage, les membres et le corps. — Ils se chargeaient aussi les bras et les reins de lourds anneaux de fer. Les Kymris bretons étaient de plus haute stature, mais moins vigoureux que les Galls indigènes de la Bretagne. Rien n'égalait la force et l'agilité du montagnard du nord. Ni rivières, ni lacs, ni bras de mer ne l'arrêtaient. Pour guetter un ennemi ou pour échapper à sa poursuite, il restait quelquefois des jours entiers plongé dans l'eau, n'ayant que la tête en dehors. L'ancienne armure gauloise, le long sabre, le bouclier étroit, l'épieu et l'arc, composaient l'armure des Bretons. L'usage du casque et de la cuirasse leur fut longtemps inconnu ; ils se servaient du chariot de guerre

qu'ils savaient manier avec plus d'adresse encore que leurs frères du continent (1). »

CHAPITRE III.

Émigrations gauloises en Italie.

Lorsque le voyageur descend du sommet des Alpes vers la riante Italie, son œil ne peut se lasser d'admirer une plaine immense, traversée par l'Éridan (le Pô). La beauté de ses prairies, la richesse de ses moissons, la végétation luxuriante de ses vignes, la hauteur prodigieuse de ses forêts, suspendent la marche du pèlerin, saisi d'admiration. Ce qui donne de la vie à cette plaine magnifique, ce sont les innombrables cours d'eau qui la sillonnent de toutes parts. Le Pô, au cours lent et majestueux, qui la traverse dans toute son étendue, reçoit le tribut d'une multitude d'affluents : la Dora (Duria), le Tessin (Ticinus), l'Adda (Addua), l'Oglio (Ollius), le Mincio (Mincius), descendent du haut des Alpes pour venir jeter leurs eaux dans son lit ; le Tanaro, sorti des Alpes maritimes, la Trebia et le Rène (Rhenus), qui prennent leur source dans les Apennins, sont aussi ses tributaires. Aucune contrée n'est plus capable de

(1) A. Thierry. *Hist. des Gaulois*, 3^e part., chap. v.

tenter un peuple nomade qui cherche à fixer sa tente sur la terre; les Gaulois y jetèrent des regards d'envie, et deux fois en firent la conquête. Depuis cette époque, notre œil s'est toujours tourné vers l'Italie, car il ne s'est pas passé une seule période importante sans que nos soldats n'aient tenté de s'en rendre les maîtres. Exposons ici l'histoire des deux antiques empires gaulois fondés dans l'Italie septentrionale.

§ I. *Premières conquêtes des Gaulois en Italie et leur établissement sous le nom d'Ombres.*

(de 1400 à 600 av. J.-C.)

Les Sicanes, chassés de l'Ibérie, avaient montré aux Galls le chemin de l'Italie, riche contrée bien capable de tenter l'avidité convoitise de nos ancêtres. Une grande multitude de guerriers, de femmes, d'enfants, réunis pour marcher à la conquête de ce beau pays, prirent le nom d'Ombres, qui signifie les vaillants et les forts : c'était dire qu'ils avaient pour guides le courage et l'honneur. A peine descendus des Alpes, ils rencontrèrent les Sicules, ces premiers habitants de l'antique Italie, qui se croyaient issus de cette terre et ne pensaient avoir aucune communauté d'origine avec les autres mortels. Les Sicules s'étant présentés pour défendre un sol qui leur était cher à tant de titres, il y eut de grands combats. Jamais, disent les historiens, l'Italie n'avait vu de si sanglantes batailles. Les Ombres, demeurés vainqueurs, firent reconnaître leur empire dans toute la belle vallée du Pô. Ce vaste et riche territoire n'ayant pu satisfaire l'ambition de ces fiers dominateurs, ils franchi-

rent les Apennins, longèrent la mer supérieure (la mer Adriatique), et poussèrent leurs conquêtes jusqu'au-delà du Tibre. Dès lors ce fleuve, le Nar, le Trento (Truentus) servirent de limites à leurs immenses possessions. Refoulés du nord de l'Italie, les Sicules, effrayés d'un semblable voisinage, ayant résolu de mettre la mer entre eux et ces guerriers invincibles, cherchèrent de la sécurité en Sicile, où ils se fixèrent vers l'an 1364 avant Jésus-Christ (1).

Les Ombres, nommés *Umbri*, *Ombri*, *Ombriki*, par les Grecs et les Romains, maîtres de la plus grande partie de l'Italie, y firent adorer leurs dieux, pratiquer leur religion, fleurir leurs mœurs et coutumes. La vaste étendue de leur empire était trop grande pour ne former qu'un seul peuple, ils en firent trois Ombries : la première comprit toute la plaine du Pô, et prit le nom de Isombrie, c'est-à-dire basse Ombrie ; le versant à l'est des Apennins et le pays qui s'étend jusqu'à la mer supérieure, reçut le nom d'Ollombrie, ou haute Ombrie ; à cause des montagnes qui couvrent cette région ; le versant ouest des Apennins et toute la plaine qui s'étend le long de la mer inférieure (Méditerranée), depuis l'Arno jusqu'au Tibre, se nomma Vil-Ombrie, c'est-à-dire Ombrie maritime : nom que lui valut la grande mer qui baignait ses côtes.

Les Ombres, longtemps paisibles possesseurs de ces trois grandes contrées, travaillèrent à développer leur puissance au dehors et à augmenter la richesse nationale au dedans. Tous les peuples du sud de l'Italie se mirent

(1) Dyon. Halic., lib. 1, cap. 9. — Plin., lib. III, cap. 4. — Fréret, t. IV.

sous leur patronage (1). Le pays se couvrit de nombreux troupeaux, et les cités se multiplièrent au point que l'on compta, dans la seule Isombrie, trois cent cinquante-huit grands villages, qui furent décorés du nom de ville. Toute cette puissance tomba devant les efforts d'un peuple faible en nombre, mais fort par la science et la civilisation.

Il existait au nord de la Grèce un peuple connu sous le nom de *Rasènes*. Par un contact habituel avec les Grecs, il acquit une civilisation bien supérieure à celle qui commençait en Occident; il connaissait l'art de bâtir les villes, de les environner de murailles, de les protéger par des forteresses; pour lui, l'art de la guerre ne consistait pas à se précipiter au hasard et sans ordre sur un ennemi quelque peu nombreux qu'il fût: il savait choisir un champ de bataille, ranger une armée, combattre avec prudence. En un mot, il possédait la *science militaire*. Ce peuple, trop resserré dans ses limites, traversa l'Isombrie, franchit les Apennins et alla s'établir dans la Vil-Ombrie, où, usant du talent qu'il avait puisé dans la civilisation, d'endormir les peuples enfants par des paroles mielleuses, il répudia les noms de vainqueur et d'ennemi, se donna aux Vil-Ombres comme un ami et un protecteur, leur laissa leurs lois, leur gouvernement et leurs habitudes, et, sous prétexte de bien protéger ses nouveaux alliés, bâtit douze grandes villes, qu'il environna de redoutables fortifications. Heureux, peut-être, d'un tel protectorat, les Vil-Ombres continuèrent à cultiver la terre; ils ne furent bientôt que des esclaves attachés à la glèbe. Les Rasènes donnèrent à leur nouvelle

(1) Dyon. Halic., lib. 1, cap. 26. — Plin., lib. III, cap. 14.

conquête le nom d'Étrurie, et prirent eux-mêmes le nom d'Étrusques (1).

Les Étrusques, qui eurent bientôt acquis une grande puissance, voyant leurs douze forteresses élevées et les Vil-Ombres soumis et dociles, jetèrent les yeux sur la riche province de l'Isombrie, se partagèrent à l'avance ses trois cent cinquante-huit grands villages, et se présentèrent pour en prendre possession sous le nom de protecteurs et d'amis, mots dont se servent les ambitieux pour tromper les peuples faibles ou enfants. La situation des Vil-Ombres ayant appris ce que valait un pareil protectorat, les Isombres, qui ne voulaient pas être esclaves, se montrèrent disposés à se défendre courageusement. La savante tactique des Étrusques l'ayant emporté sur le courage, les Isombres vaincus (2) et ne voulant pas subir la loi du vainqueur, aimèrent mieux quitter une terre arrosée depuis si longtemps de la sueur de leurs pères, et franchirent, les uns les Alpes maritimes, pour se fixer au milieu des Ligures (3), tandis que les autres passèrent par les hautes Alpes et demandèrent l'hospitalité aux Eduens, aux Sequaniens et aux Helvètes, par qui ils furent reçus comme des compatriotes malheureux. Quelques-uns s'établirent dans les gorges des Alpes, autour des marais voisins de l'Italie, et inquiétèrent sans cesse leurs vainqueurs, ravageant leurs campagnes, portant la désolation dans leurs villes. Pour les contenir, les Étrusques construisirent près de leurs frontières la ville de Mel-

(1) Tit. Liv., lib. v, cap. 99.

(2) Tit. Liv., lib. v, cap. 23. — Diod. Sicul., lib. xiv.

(3) Tit. Liv., lib. v, cap. 23.

pum (1), la plus forte place de la « seconde Étrurie : » c'est le nom qui fut donné au pays des Isombres.

De tant de vastes contrées possédées en Italie par les Ombres, il ne leur restait plus qu'une seule province, l'Ollombrie, pays pauvre et montagneux, qui, pour cette raison, semblait devoir échapper aux coups du vainqueur; mais le nom de ses habitants avait été trop grand pour qu'on les y laissât en paix. Pressés au sud par les peuples italiques, au nord et à l'ouest par les Étrusques, ils demandèrent à entrer dans la famille italienne, y furent reçus (2), et, dès lors, ils n'appartiennent plus à notre histoire. Ils conservèrent cependant leur nom et possédèrent toujours quelque chose de leur caractère originel. Les Italiens-Ombres avaient une bravoure brillante et impétueuse; mais ils manquaient de persévérance et se laissaient abattre par les premiers revers. Querelleurs et irascibles, ils aimaient les combats singuliers, qui devinrent chez eux une institution judiciaire. Ils avaient quelques belles maximes; en voici une que Nicolas de Damas nous a conservée : « Il est honteux de vivre sub- » jugué : dans toute guerre, il n'y a que deux chances » pour l'homme de cœur, vaincre ou mourir (3). »

(1) Tit. Liv., lib. v, cap. 23.

(2) *Ibid.*

(3) Nicol. Damasc. apud Stob. Jerm. 13.

§ II. *Deuxième conquête de l'Italie par les Gaulois.
Histoire de la Gaule Cisalpine.*

(de 587 à 493 av. J.-C.)

L'établissement des Belges dans la Gaule (1) jeta une grande perturbation parmi les populations de race gallique. Le nouveau peuple s'emparant des meilleures terres, ne laissant aux Galls que le sol pierreux des montagnes, et accumulant toutes les populations de la Gaule dans le pays des Eduens et des Sequaniens, fit concevoir de grandes inquiétudes pour l'avenir. Bientôt les plus prudents, après avoir établi une comparaison entre l'étendue du pays et le nombre des habitants, et montré son insuffisance pour nourrir la population, indiquèrent encore une autre cause capable à leurs yeux d'ajouter à la gravité de la situation. Ambigat, chef des Eduens, général aussi habile que vaillant capitaine, ayant, par la force des armes, contraint toutes les tribus voisines à le reconnaître pour maître ou pour allié, établit par la crainte autant que par la sagesse de son gouvernement, une longue paix parmi des peuples habitués à la guerre. La paix, le plus grand bien des nations sages, devint un fardeau pour une population nombreuse et amie des combats. Des bruits de famine habilement répandus, ayant jeté l'inquiétude de toute part, deux jeunes ambitieux résolurent d'exploiter la peur. — Bellovèse et Ségovèse, neveux d'Ambigat, disaient qu'il n'y avait de remède au mal que dans la guerre; qu'il fallait par des conquêtes

(1) Voyez ci-dessus, lib. 1, chap. 3.

réparer l'insuffisance du pays; ils ajoutaient sans doute qu'on ne pouvait attendre ce remède d'un gouvernement qui avait pour devise : « Insolence et lâcheté. »

Bientôt la fermentation fut extrême : les jeunes gens trouvaient le repos indigne de leur grand cœur; les vieux guerriers ne parlaient qu'avec enthousiasme des champs de bataille où ils avaient paru et de leur gloire passée : ils saisissaient leurs épées et redemandaient les combats. Tel est le malheur des souverains, que souvent ils sont les derniers à connaître les désirs de leurs peuples, et songent trop tard à les satisfaire. Ambigat jouissait du bonheur de la paix; la révolte allait éclater et il l'ignorait. Rien ne put égaler sa surprise et son indignation lorsqu'on lui révéla le complot, et qu'il apprit que ses neveux chéris étaient à la tête des séditieux. Saisir ses armes et les immoler à sa vengeance, fut sa première pensée; mais le calme de la réflexion lui inspira une résolution qui fut le salut du chef et de l'empire. Il fit à l'instant convoquer les Etats de la nation.

Comme chacun s'attendait à quelque événement extraordinaire, l'assemblée qui se réunit dans une sombre forêt, près d'Avaricum (Autun), fut très nombreuse. Placé au pied d'un arbre séculaire, Ambigat rappela ce qu'il avait fait pour son peuple, loua les exploits des guerriers celtiques, fit parade de ses conquêtes. Après avoir félicité les Eduens de leur domination sur les tribus voisines, il vanta le bonheur d'une paix glorieuse. « La nation était trop heureuse, s'écria-t-il, il lui fallait des épreuves. D'indignes enfants ont résolu de déchirer son sein et de lever l'étendard de la révolte. Les uns craignent que le sol ne puisse nourrir vos nombreux

» enfants; les autres pleurent le repos comme une honte
» pour la patrie. Je veux les satisfaire les uns et les autres.
» J'ai conçu le projet d'une expédition lointaine : les
» braves pourront ainsi exercer leur valeur; ceux qui
» redoutent la faim y trouveront des terres fertiles. Je
» mettrai deux hommes expérimentés à leur tête. Vous
» connaissez le talent et la bravoure de Bellovèse et de
» Ségovèse, mes neveux; je leur confie le commandement
» de l'expédition. »

Ce discours fut accueilli avec le plus vif enthousiasme; chacun frappa sur son bouclier en signe de joie et d'approbation. La forêt retentit au loin du bruit des armes : « Vive Ambigat! s'écriait-on de toute part, vive le sau-
» veur de la patrie! mort aux traîtres! qu'ils soient im-
» molés aux dieux infernaux. — Non, reprit Ambigat,
» puisque le mal est guéri, conservons un sang précieux,
» il peut être utile sur une terre étrangère. »

Une foule de guerriers, avec leurs femmes et leurs enfants, vinrent se faire inscrire pour prendre part à l'expédition. Leur nombre, qui s'éleva à plus de trois cent mille personnes, étant trop grand pour ne former qu'une seule troupe, se divisa en deux corps dont l'un, sous la conduite de Ségovèse, se dirigea vers la Germanie. Nous suivrons cette expédition dans le chapitre suivant. L'autre, sous la direction de Bellovèse, prit le chemin de l'Italie. Nous allons retracer ses succès et ses malheurs. Afin de mieux saisir la suite de l'histoire de la Gaule Cisalpine, nous la divisons en quatre paragraphes. Dans le premier nous traiterons de l'occupation de la Cisalpine jusqu'à l'expédition de Brennus contre Rome; dans le second nous parlerons de cette expédition; dans le troi-

sième nous suivrons l'histoire de la Cisalpine, depuis le sac de Rome jusqu'à l'arrivée d'Annibal en Italie ; enfin le quatrième sera consacré à la continuation de l'histoire de la Cisalpine jusqu'à son entière réduction sous la domination romaine.

I. EXPÉDITION ET ÉTABLISSEMENT DE BELLOVÈSE ET DE PLUSIEURS
PEUPLADES GAULOISES EN ITALIE.

(de 587 à 391 av. J.-C.)

Bellovèse, qui avait reçu avec joie la mission de conquérir une partie de l'Italie, tourmenté de tout ce qui retardait son départ et voyant enfin l'expédition prête au milieu de la mauvaise saison, se mit en route malgré les frimas de l'hiver. Pendant qu'il longeait le Rhône et les Alpes, cherchant un passage à travers ces hautes montagnes, il fut arrêté par les Massiliotes qui venaient réclamer son appui. Nous avons dit les secours qu'il accorda contre les Ligures à ce peuple nouveau dans la Gaule (1).

Ce premier succès était d'un heureux augure ; il augmenta la confiance des émigrants. Bellovèse se hâta de franchir les Alpes cottiennes et s'avança vers la vallée du Pô, qui jouissait alors d'une prospérité qu'elle n'avait jamais connue. Les Etrusques y avaient bâti des villes, élevé des forteresses, défriché les campagnes, construit des ports, creusé de nombreux canaux et rendu le Pô navigable dans la presque totalité de son cours. La place d'Adria était devenue si florissante qu'elle avait mérité,

(1) Voyez ci-dessus, liv. I, chap. II.

par son importance maritime, de donner son nom au golfe qui baignait ses murs (1).

Au moment où Bellovèse descendait les Alpes, il vit accourir à sa rencontre, pour lui offrir le concours de ses armes, un peuple qui parlait le langage de plusieurs tribus de la Saône. Ce peuple rappela aux Gaulois leur commune origine, retraça l'histoire des Ombres, la retraite de leurs pères dans les gorges des Alpes autour des marais voisins de l'Italie; il peignit leurs combats continuels contre les Etrusques; il demanda enfin comme une haute faveur de se ranger sous les étendards du vaillant chef des nouveaux Ombres. Un tel appui était éminemment utile à Bellovèse, car les nouveaux alliés connaissaient le pays à conquérir et le peuple à combattre. En mémoire de l'ancienne Isombrie, le chef gaulois rendit au pays qu'il allait soumettre son antique nom, que les Latins ont un peu corrompu en le transformant en *Insubrie*.

Les Etrusques, qui s'étaient préparés à défendre l'Italie, avaient pris le Tessin pour ligne de défense; ne pouvant soutenir le premier choc d'un ennemi vaillant et nombreux, ils lui abandonnèrent tout le pays situé entre le Tésin, le Pô et la rivière d'Humatia (Serio). Bellovèse fit bâtir sur l'Olonno une grande ville destinée à servir de capitale à son empire. Il la nomma Mediolanum (Milan), cité qui devait jouer un rôle très important dans l'histoire. Nous la verrons souvent acquise à la France et presque aussitôt perdue.

Le succès de cette nouvelle expédition se répandit dans

(1) Pline, liv. II, cap. 15.

toute la Gaule, et détermina de nouvelles émigrations. Dès l'année suivante, des Cénomans, des Carnutes et des Aulerkes passèrent en Italie sous la conduite d'Elitovius, nom qui, signifiant l'ouragan, était propre à caractériser le bouillant courage de celui qui le portait. Les Insubres les reçurent comme des frères et s'unirent à eux pour chasser les Etrusques de la rive gauche du Pô, dont la nouvelle colonie s'empara jusqu'à la frontière des Venètes, peuple antique qui avait précédé les Ombres sur la terre d'Italie, et bâti les villes célèbres de Brixia (Brescia), Cremona et Vérone.

Les Salices, les Lèves et les Lebekes, tribus liguriennes, ayant profité de la terreur dont les Etrusques étaient frappés pour s'emparer de la rive gauche du Pô, depuis sa source jusqu'au Tésin, toute cette rive du roi des fleuves d'Italie se trouva au pouvoir des Gaulois, à l'exception du petit territoire des Venètes.

Ces émigrations avaient produit dans la Gaule centrale et orientale un ébranlement qui se communiqua à la Belgique. Une foule nombreuse de Lingons, d'Anamans et de Boïens traversèrent l'Helvétie, franchirent les Alpes pennines (le grand Saint-Bernard) et descendirent dans la vallée du Pô. Ne trouvant plus de place sur la rive gauche du *fleuve sans fond*, les nouveaux venus le passèrent sur des radeaux, repoussèrent les Etrusques et les chassèrent au-delà des Apennins. Les trois tribus émigrantes se partagèrent ainsi le territoire conquis : les Boïens occupèrent le pays situé entre le Pô, les Apennins liguriens, le Taro et l'Utens ; Falsina, qu'ils nommèrent Bononia, capitale des Etrusques, devint leur ville principale. Les Lingons s'établirent dans le triangle formé

par le Pô, la Padura et la mer. Les Anamans, assis à l'occident des Boïens, eurent pour limites le Taro et la Varusa (la Versa).

Vers l'an 521 avant Jésus-Christ, soixante ans après la dernière grande émigration pour l'Italie, les Senons qui habitaient les frontières des Bituriges et des Eduens vinrent aussi demander une place dans la Gaule cisalpine. Les deux rives du Pô étant occupées, ils s'avancèrent plus au Midi, refoulèrent les Ombres dans les Apennins et s'emparèrent de tout le littoral, depuis l'Utens jusqu'au fleuve Œsis. Leur ville capitale, appelée Séna, fut bâtie sur le littoral.

Par cette nouvelle conquête une grande partie de l'Italie se trouva au pouvoir des Gaulois. Cependant cinq villes étrusques demeurèrent debout au milieu de ces peuples étrangers; deux dans la Transpadane, Mantua et Melpum; la première était défendue par le Mincio qui l'enveloppait de toute part; la seconde, place très forte, élevée contre les Isombres, habitants des gorges des Alpes, ayant mécontenté le nouveau peuple, fut assaillie et détruite de fond en comble. Il resta trois cités étrusques dans le pays des Senons : Ravenne, bâtie au milieu des marécages de l'Adriatique; Butrium, sous la dépendance de Ravenne, et Ariminium (Rimini). Ces villes, exclusivement commerçantes, eurent le monopole du commerce de la Cisalpine; les Gaulois y portaient tout ce qu'ils avaient pris dans leurs courses et recevaient en échange tout ce qui leur était nécessaire à la vie. Ces villes mirent de côté toute idée politique, ne s'attachèrent à aucun parti dans les longues guerres des Cisalpins et des Romains, et gardèrent une telle neutralité que

leur nom n'est pas même prononcé dans cette lutte terrible.

Il y avait donc deux Gaules constituées, une en deçà et l'autre au-delà des Alpes. Les Romains nommèrent notre patrie Gaule Transalpine, et Cisalpine la Gaule italique, dénomination tirée de leur situation par rapport à Rome. La Cisalpine fut encore divisée en deux Gaules distinctes. La partie située sur la rive gauche du Pô fut nommée Transpadane; celle qui était sur la rive droite reçut le nom de Cispadane. Ces dénominations revenant à chaque page dans les historiens, il faut en avoir une idée pour comprendre l'exposé des faits qu'ils racontent.

Les Gaulois auraient pu faire de la Cisalpine une puissance formidable, si le nouveau peuple, formé d'éléments divers, n'eût transporté sur les rives du Pô les divisions de races et de tribus qui affaiblissaient sans cesse la mère patrie. Chaque peuplade ayant voulu conserver le nom, les usages, le gouvernement de sa tribu originelle, la Gaule italique si vaste, si riche, fut fractionnée en une multitude de peuplades peu en harmonie entre elles, et jalouses de conserver leur indépendance particulière, ne comprenant point que l'union fait la force.

Les Gaulois jetés sur une terre civilisée, loin de songer à continuer l'œuvre si bien commencée par les Etrusques, semblèrent prendre à tâche de détruire tout vestige de civilisation. Les riches cultures, les villes puissantes et magnifiques disparurent de la seconde Etrurie quand les Gaulois en eurent pris possession. Voici le triste tableau que Polybe nous trace de la Cisalpine sous leur domination : « Les Gaulois habitaient des bourgs sans murailles,

» manquant de meubles, dormant sur l'herbe ou sur la
 » paille, ne se nourrissant que de viande, ne s'occupant
 » que de la guerre et d'un peu de culture. Là se bornaient
 » leur science et leur industrie. L'or et les troupeaux
 » constituaient à leurs yeux toute la richesse, parce que
 » ce sont des biens qu'on peut transporter avec soi et à
 » tout événement (1). »

Pour se procurer de l'or et des troupeaux, ils songeaient moins à cultiver la terre qu'à faire des courses de brigands. Toutes les années, au printemps, les hommes capables de porter les armes quittaient leur pays, se jetaient sur les contrées voisines, s'avançaient surtout vers la grande Grèce, et portaient l'épouvante parmi les peuples amollis de Sibaris, de Tarente, de Locres, de Crotone, de Métaponte, qui, incapables d'opposer de la résistance, se renfermaient dans leurs murailles et abandonnaient les campagnes aux ravages de ces barbares. Quelques peuples, fatigués de leurs poursuites continues, abandonnèrent leur patrie et allèrent chercher du repos en Sicile.

II. PRISE DE ROME PAR LES GAULOIS.

(de 391 à 389 av. J.-C.)

Deux siècles de brigandages s'écoulèrent sans présenter aucun événement bien remarquable. Pendant ce temps, la population gauloise ayant pris de grands accroissements, les Senons, trop resserrés dans leurs limites, jetèrent les yeux par-delà les Apennins, et virent le long

(1) Polybe, liv. II.

de la mer inférieure (Méditerranée) une plaine magnifique, bien cultivée, munie de villes fortes. Comme il y avait de ce côté des terres incultes et inutiles, les Senons passèrent les Apennins et vinrent demander un partage de frères aux habitants de Clusium, qui fermèrent les portes de leur cité et ne voulurent rien céder, s'ils n'y étaient contraints par la force. Les Senons, irrités de ce refus, mirent le siège devant la ville (1).

Clusium, abandonnée à ses propres forces, ne put obtenir de secours des autres cités étrusques, qui avaient pris la funeste résolution de défendre chacune leur propre cause; redoutant de succomber sous les coups des Gaulois, elle songea à réclamer l'appui d'un peuple jeune, déjà la terreur de l'Italie.

Ainsi que tous les peuples avides de conquêtes, Rome, qui saisissait toutes les occasions de se mêler des affaires des peuples étrangers, accepta bien vite la demande que lui adressait Clusium. Comme il était aussi de sa politique de mettre de son côté, sinon la justice (les conquérants la connaissent peu), du moins une apparence d'équité, elle envoya d'abord des ambassadeurs aux

(1) Tite-Live raconte autrement l'origine de cette guerre. Il dit qu'Aruns, habitant de Clusium, ayant été blessé dans son honneur par l'un de ses concitoyens, demanda justice; que n'ayant pu l'obtenir, il résolut de se venger. Il passa dans la Transalpine; afin de tenter les Gaulois, il se fit suivre de vins délicieux. Les Gaulois ne résistèrent pas à cet appât. Pour venger Aruns et boire son bon vin, ils vinrent mettre le siège devant Clusium. Ce récit a tous les caractères d'une véritable fable. Nous avons préféré le narré simple et naturel de Polybe; il donne une cause raisonnable à l'une des plus terribles guerres que Rome ait eu à soutenir.

assiégeants, pour terminer la querelle par des moyens de conciliation. Elle choisit, pour remplir une mission aussi délicate, trois patriciens de l'antique famille des Fabius, jeunes gens infatués de leur nom et de leur prétendu mérite. Brennus (1), chef suprême des Senons, les reçut avec beaucoup de convenance. Après avoir manifesté leur désir de vivre en paix avec les Gaulois, l'aîné des Fabius exposa l'objet de leur mission, et finit par déclarer que Rome serait obligée d'employer la force des armes pour secourir ses alliés, si les Gaulois continuaient une attaque injuste.

Brennus répondit : « Les Romains nous étaient peu » connus avant le siège de Clusium. Ils sont sans doute » de vaillants guerriers, puisque la ville assiégée a ré- » clamé leur appui au moment du danger. Et nous aussi » nous préférons les voies de la conciliation à la fortune » des armes. Nous sommes disposés à cesser l'attaque si » les Clusiens consentent à nous céder quelques terres » incultes et inutiles. La paix est attachée à cette con- » dition. Nous désirons recevoir la réponse des Clusiens » en votre présence. En cas de refus, nous ressaisi- » rons nos armes et nous combattrons sous vos yeux, » afin qu'à votre retour vous puissiez apprendre au sénat » et au peuple assemblé combien les Gaulois l'emportent » sur les autres mortels par le courage et le mépris de la » vie.

« — Les Gaulois, répliqua Fabius, cherchent vaine-

(1) Les savants prétendent que le mot Brennus n'était pas le nom propre du chef Senonais. C'était, selon eux, un nom commun qui signifiait roi, chef supérieur d'une nation. Nous en faisons un nom propre, ainsi que l'ont fait les historiens romains.

» ment à masquer leurs projets de conquête sous l'appar-
 » rence de la bonne foi et de la modération. Rome leur
 » demande ici, par notre organe, à quel titre ils osent
 » réclamer des terres qui ont des propriétaires, ce qui
 » peut légitimer le siège, et quels sont leurs droits sur
 » l'Étrurie ?

» — Quel droit ? s'écria Brennus indigné. C'est celui
 » que vous aviez sur les Albains, les Fidénates, les
 » Ardéates ; c'est celui que vous exerciez naguère sur les
 » Veiens, les Falisques et les Volsques ; c'est-à-dire, le
 » droit du plus fort. Que les Clusiens se hâtent d'accepter
 » les conditions que nous leur proposons, ou qu'ils re-
 » doutent la valeur gauloise. Et vous, Romains, craignez
 » que, par un secours imprudent, vous nous forciez à
 » venger tous ceux que vous avez opprimés (1). »

Les descendants des Fabius, profondément blessés d'une réponse si fière, dissimulèrent pour mieux se venger. « Nous porterons, dirent-ils, votre réponse aux habitants de Clusium, » et ils entrèrent dans la ville. Au lieu de remplir le rôle de pacificateurs, ils soufflèrent le feu de la guerre. Les Clusiens, sentant les conséquences de la lutte contre les Gaulois, voulaient céder les terrains demandés ; mais les Fabius combattirent vivement ces dispositions, faisant valoir tour à tour la honte et l'intérêt. « Rien de plus méprisable que les Gaulois, répétaient-ils sans cesse, et pour vous le faire voir, si vous le voulez, nous nous mettrons à votre tête pour marcher contre eux : ils plieront, soyez en persuadés. » L'offre était importante, elle engageait irrévocablement

(1) Tit.-Liv., cap. 2, 6. — Plut. in Camill.

Rome dans la guerre. Dans ce moment même, une sortie ne pouvait que réussir ; car les Senons, se reposant sur l'armistice, se montraient sans ordre et pour ainsi dire sans armes sous les murailles de la ville. Aussitôt un corps considérable de Clusiens, conduit par les Fabius, sortit et repoussa les Gaulois, dont l'un des chefs périt sous les coups du premier des ambassadeurs romains. Bientôt ces deux mots, « l'ambassadeur romain, » volèrent de bouche en bouche dans les rangs des Gaulois. Brennus, indigné, ordonna de sonner la retraite.

Les chefs se réunirent aussitôt en conseil ; Brennus, d'une voix calme, mais vibrante d'une colère contenue, flétrit l'infâme conduite des envoyés de Rome, dit que les ennemis les plus redoutables de la Cisalpine n'étaient pas dans l'Étrurie, mais sur les bords du Tibre, et demanda l'avis de l'assemblée sur les graves circonstances dans lesquelles on se trouvait. Les plus jeunes émirent les premiers leur opinion. « C'est au milieu de Rome, » dirent-ils, dans les temples de leurs dieux protecteurs, » que doivent être immolés les violateurs de la foi jurée ; » des flots de sang pourront à peine laver l'affront que » notre nation vient de recevoir, et apaiser les mânes des » guerriers tombés sous les coups de C. Fabius : toute » transaction est désormais indigne de la valeur gauloise ! » — « Marchons, s'écria l'un d'eux, marchons » contre cette ville odieuse, qui ne renferme que des » traîtres ; faisons disparaître jusqu'au nom romain de » la mémoire des hommes ; frappons sans distinction » d'âge ni de sexe : que leurs lâches sénateurs soient nos » premières victimes. Que ceux de leurs habitants qu'auront épargnés nos glaives fatigués, soient réduits au

» plus dur esclavage : que l'Italie apprenne en un seul
» jour comment les Gaulois vengent un affront et pu-
» nissent la déloyauté, et combien ils sont supérieurs à
» ces Romains, naguère l'effroi des autres peuples ! »

Les vieux guerriers, opinant avec autant de sagesse que s'ils avaient été élevés dans une école de philosophie, dirent : « Quelque injurieux et téméraire que soit l'attentat des ambassadeurs, il n'est point l'œuvre de la nation romaine : il y aurait de l'injustice à rendre tout un peuple responsable du crime de trois hommes. Mettons Rome en demeure d'accepter ou de répudier la responsabilité de la violation du droit des gens. Si elle couvre de sa protection ses criminels ambassadeurs, appuyés sur le secours des dieux et sur le bon droit, nous marcherons avec une entière confiance contre cette ville. En attendant, il faut faire de nouvelles levées, pour être en mesure de parer à tous les événements. » Cet avis, dicté par la prudence, fut adopté. Pour donner aux Romains une haute idée du peuple gaulois, Brennus choisit pour ambassadeurs des hommes aussi remarquables par leur taille gigantesque que par leurs talents diplomatiques.

Leur arrivée inattendue jeta Rome dans un grand étonnement. Le sénat s'assembla aussitôt pour écouter leurs plaintes. Après avoir fait ressortir tout ce que la conduite des Fabius avait de criminel, ils demandèrent qu'ils fussent punis sévèrement, et déclarèrent que la paix dépendait de l'acceptation de cette condition. Le sénat consentait bien à accorder une indemnité pécuniaire, mais comment se résoudre à frapper corporellement des membres de la première famille de Rome ?

Malgré les menaces des envoyés gaulois, le sénat, n'osant prendre la responsabilité d'une semblable détermination, consulta le collège des Fesciaux, qui se déclara pour une satisfaction complète. « Ne vous faites pas leurs » complices, disaient les Fesciaux; ils ont attiré sur nous » une guerre redoutable : que leur tête soit livrée en » expiation, si vous n'aimez mieux que l'expiation re- » tombe sur la vôtre. »

Le sénat, malgré la solennité de ces menaces, n'ayant pu s'entendre, l'affaire fut portée à l'assemblée du peuple. La famille des Fabius, qui comptait parmi le peuple un grand nombre de clients, fut alors assurée de son triomphe. Mille voix répétaient de tous côtés les grands mots d'honneur national, toujours si puissants auprès de la multitude. Loin de condamner les ambassadeurs, le peuple les félicita; et, pour les récompenser d'avoir sans doute bien mérité de la patrie, il les nomma tribuns militaires avec puissance consulaire, et les chargea de diriger la nouvelle guerre qu'ils avaient provoquée.

L'injure ayant été portée à son comble, les ambassadeurs sortirent de Rome, demandant vengeance au ciel contre une ville si coupable. Quand ils parurent dans le camp gaulois, chacun put lire sur leurs visages le résultat de leur mission. Toute l'armée se réunit; les chefs accoururent à la tente du général, que les soldats enveloppèrent. La délibération ne fut pas longue : le conseil conclut, tout d'une voix, à la guerre et à la ruine de Rome.

Cependant le soldat, impatient et pressé autour de la tente, frappait son bouclier, pour annoncer sa présence. Brennus sortit enfin, exposa l'affront fait aux Gaulois et

la résolution prise par le conseil de le venger au milieu de la ville impie. Des applaudissements frénétiques couvrirent la voix du chef, et les échos répétèrent le cliquetis des armes qui frappaient à coups redoublés sur les boucliers.

Dans les grandes occasions, lorsque les chefs gaulois désiraient porter l'exaltation guerrière à son comble, qu'ils voulaient lier les soldats par les liens les plus puissants, ils leur faisaient prêter serment sur l'autel même des dieux les plus redoutables de la patrie. Brennus fit élever un autel au milieu du camp. Les prêtres immolèrent des victimes en l'honneur des divinités protectrices des combats; Brennus s'avança, et, la main dans le sang, il jura le premier de ne déposer les armes qu'après la ruine de Rome; il prononça en même temps d'horribles imprécations contre cette ville et la dévoua aux dieux infernaux. Chaque soldat vint à son tour répéter le même serment.

C'est sous l'impression de cette grande cérémonie que l'armée quitta son camp avant que les recrues ne fussent arrivées. Ce n'étaient plus ces bandes gauloises désordonnées, marchant au hasard, ravageant tout ce qu'elles rencontraient; c'étaient des troupes s'avançant en bon ordre, vivement touchées de l'engagement qu'elles avaient pris. Jamais le pays qu'elles traversaient n'avait rien vu de si formidable. Le nombre des guerriers, la hauteur de leur taille, la force de leurs muscles, leurs chants de guerre, jetaient l'épouvante de tous les côtés. Les villes se hâtaient de fermer leurs portes à leur approche; mais ils les rassuraient en criant à ceux qui étaient sur les remparts : « Qu'ils allaient à Rome; qu'ils n'en vou-

» laient qu'aux seuls Romains, et regardaient tous les
» autres peuples comme des amis. »

Cependant des courriers, partis de Clusium, avaient apporté à Rome la nouvelle de la marche des Gaulois. Les tribuns militaires levèrent à la hâte tout ce qui était capable de porter les armes, et s'avancèrent à quelques lieues de la ville pour arrêter leurs ennemis. Ils placèrent leur camp sur les bords de l'Allia, à une faible distance de son embouchure. Tout fut négligé dans cette circonstance : le camp ne fut retranché ni par des fossés, ni par des palissades ; les auspices ne furent pas consultés ; on n'offrit aucun sacrifice aux dieux, cérémonies qui avaient sur le peuple romain, naturellement religieux, une grande puissance morale. Les Fabius, pleins de mépris pour les barbares gaulois, se persuadant qu'ils n'oseraient pas fixer les aigles romaines, ne croyaient pas nécessaire de prendre tant de précautions.

Il y avait deux jours que les Romains campaient sur le bord de l'Allia, lorsque les Gaulois parurent au nombre de soixante-dix mille combattants. Ils entonnèrent aussitôt leur chant de guerre et appelèrent les Romains au combat. Quoique les échos des montagnes répétassent leurs hurlements, les Fabius, sans en être effrayés, firent aussitôt sortir les légions. Deux points leur parurent très importants à occuper, le Tibre d'abord, contre lequel ils appuyèrent leur gauche, et un coteau assez élevé, auquel ils adossèrent leur droite, faisant en même temps placer sur ce mamelon un fort détachement. Les deux ailes avaient été fortement appuyées, mais c'était aux dépens du centre, qui se trouva très faible.

Brennus divisa son armée en trois corps : l'un était

chargé seulement de contenir l'aile gauche des Romains ; le second, disposé en coin, devait percer le centre et séparer les deux ailes ; le chef gaulois se mit lui-même à la tête du troisième corps pour attaquer les principales forces romaines placées sur la colline. Le choc fut extrêmement rude sur ce point : les Romains soutinrent avec beaucoup de valeur la violente attaque des Gaulois. Il n'en fut pas de même au centre, qui fut percé dès le premier choc. La gauche, isolée du corps principal de l'armée, se débanda à l'instant ; la fuite lui était impossible, car elle se trouvait enveloppée de toutes parts : il ne lui resta d'autre moyen de salut que de se précipiter dans le fleuve du Tibre, où la plupart des soldats périrent engloutis dans les flots ou percés par les traits de leurs ennemis. L'aile droite tenant encore, toute l'armée senonaise se replia pour l'envelopper. De ce moment, elle fut écrasée. La plupart des fuyards se retirèrent sur les monts Crustumins ; les quelques guerriers qui se sauvèrent à Rome étaient saisis d'une telle frayeur que, croyant l'ennemi à leur poursuite, ils traversèrent la ville au pas de course et allèrent se renfermer dans le Capitole, donnant pour tout détail que l'armée romaine était anéantie et l'ennemi aux portes de la cité.

La bataille de l'Allia avait eu des résultats bien funestes pour le peuple romain ; 22,000 hommes étaient restés sur le champ de bataille ou avaient péri dans les eaux du Tibre. Les débris de l'armée ne s'étant pas repliés sur Rome, mais s'étant retirés dans les villes voisines ou dispersés dans la campagne, avaient laissé sans défense la grande Rome, qui compta la journée de l'Allia au nombre des plus funestes de ses longues an-

nales. L'anniversaire de ce jour fut mis au nombre des jours néfastes, pendant lesquels la république prenait le deuil, et toutes les affaires publiques cessaient. Il y avait une haute idée philosophique dans ces fêtes établies pour garder le souvenir des grandes calamités. Elles faisaient réfléchir sur les causes des maux publics, inspiraient la pensée de prendre des mesures plus sages, et engageaient à mettre sa confiance dans la divinité, source des bons conseils et de la seule et véritable force. La bataille mémorable de l'Allia fut livrée le 16 du mois de juillet (390 avant Jésus-Christ).

Brennus, qui avait montré un talent militaire supérieur dans cette journée (car, malgré l'acharnement des combattants, il n'avait eu que 3,000 hommes mis hors de combat), ne sut pas profiter de sa victoire. Au lieu de marcher sur Rome, de surprendre une ville sans défense et abattue par la consternation, il perdit deux jours à célébrer son triomphe. Ses soldats s'amuserent à dépouiller les morts, à ramasser le butin, à élever des trophées d'armes, à couper les têtes des Romains gisants sur le champ du carnage, pour les placer au bout de leurs piques ou les suspendre au poitrail de leurs chevaux. Ce délai fut le salut de Rome. Dans le premier moment cette ville se serait rendue sans la moindre résistance, car rien n'égale la consternation que lui causa la nouvelle de la défaite de l'Allia. Frappée de stupeur, elle ne prit aucune mesure de défense et ne songea pas même à fermer ses portes. L'armée gauloise aurait pu, sans coup férir, pénétrer dans la ville à la suite des quelques fuyards qui y rentrèrent. Une réaction puissante succéda à l'abattement. Le sénat décréta que la ville serait abandonnée,

que les citoyens porteraient au Capitole ce qu'ils avaient de plus précieux, et qu'il s'y renfermerait lui-même avec 1,000 hommes capables de porter les armes. Il commanda à tout le reste des habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards, de quitter la ville et de se retirer dans la campagne et les cités voisines (1). Ces décrets ne soulevèrent pas la moindre résistance.

Vers le soir de la nuit où le peuple devait abandonner Rome, la cavalerie gauloise arriva sous les murs de la ville, et y produisit une impression de terreur qu'il est impossible de dépeindre. Les Romains étaient persuadés que leur dernière heure était arrivée, et voyant l'armée ennemie suspendre sa marche, loin de se rassurer, ils furent saisis d'une plus grande frayeur. On disait que les Gaulois attendaient les premières ténèbres afin de rendre le sac de Rome plus effrayant; que c'était à la lueur de l'incendie qu'ils voulaient égorger tous les habitants. Ces épouvantables prévisions ne se réalisèrent pas. Les Gaulois passèrent la nuit en repos sans même bloquer les principales portes de la ville, en sorte que tout le peuple put sortir paisiblement par la porte Janicule. Quelques pontifes, quelques sénateurs, honorés autrefois des honneurs du triomphe, quelques vieillards infirmes ne voulant pas embarrasser une retraite difficile, et préférant mourir ensevelis sous les ruines de leur patrie, refusèrent de quitter Rome. Pour attendre leur dernière heure, les prêtres revêtirent leurs habits sacerdotaux; les sénateurs s'assirent sur leurs chaises curules, ayant leurs robes de pourpre et tenant à la main le bâton d'ivoire, signe de

(1) Flor., lib. I, cap. 45. — Diod. Sicul., lib. II. — Tit.-Liv., lib. V.

leur dignité. Dévouement sublime que les siècles ne pourront jamais assez admirer.

Le lendemain, Brennus ayant résolu de prendre possession de la ville de Rome, ordonna à un corps de cavalerie de faire le tour de la place pour la reconnaître; ce corps n'ayant ni rencontré une âme vivante, ni entendu une voix humaine, persuadé que le linceul de la mort couvrait l'immense cité, vint rendre compte au général en chef de la reconnaissance qu'il venait de faire. Malgré son extrême surprise, Brennus commanda de pénétrer dans la ville. Son armée entra par la porte Colline, s'avancant lentement, en bon ordre et dans le plus profond silence, considérant avec surprise les temples des dieux déserts et les maisons muettes. Au forum pourtant elle rencontra quelques signes de vie; mais le Capitole seul offrait quelques indices d'appareil de guerre. Brennus disposa toutes ses troupes dans le *forum magnum*, de manière à éviter toute surprise. Quelques détachements, chargés par son ordre de parcourir les rues voisines, virent la plupart des maisons fermées; quelques-unes seulement, celles qui avaient le plus d'apparence, demeuraient ouvertes; mais partout un silence profond, silence qui épouvantait les plus braves; les plus courageux eux-mêmes reculèrent incertains et revinrent dans le forum. Enfin les plus audacieux se hasardèrent à pénétrer dans un des palais ouverts, où un spectacle étrange, inattendu suspend leurs pas. Un vieillard vénérable, aussi immobile qu'une statue de marbre, assis sous le vestibule, arrête par sa vue seule les intrépides Gaulois. Est-ce un homme, un dieu ou un démon sous la figure humaine? Ils l'ignorent. La curiosité l'emportant enfin sur

le respect, un Gaulois s'avance et ose caresser la barbe blanche du vieillard, qui se relève avec dignité, frappe de son bâton d'ivoire le soldat irrévérencieux. Le Gaulois tire son sabre et immole le sénateur. Ce fut le signal d'un massacre général. Le pillage et l'incendie succédèrent au meurtre.

On ne peut trop admirer cette impassibilité romaine capable de tout entreprendre et de tout souffrir avec un égal courage. Du sommet du Capitole les Romains voyaient leurs maisons en flammes, entendaient le bruit des édifices croulant, mêlé aux hurlements des barbares; ils avaient sous les yeux, attachées au bout des piques fixées dans le forum, les têtes de leurs pères, des vieillards, des pontifes et des sénateurs demeurés dans la cité. Leur cœur était ému, mais leur courage triompha de leur douleur : aucun ne demanda à descendre pour aller défendre son père ou éteindre l'incendie de sa maison. Ce patriotisme ne peut être compris par nos générations amollies et dominées par l'égoïsme.

Brennus, qui en ordonnant la destruction de Rome avait espéré que la terreur déterminerait le Capitole à se rendre, attendit vainement, pendant huit jours, des propositions de paix. Rien n'annonçant que les Romains songeassent à se soumettre, il fallut recourir à la force et commander un assaut général. Le chef gaulois divisa son armée en trois corps, afin d'attaquer la place de trois côtés; il prescrivit à ses soldats de faire la tortue en se couvrant d'une masse de boucliers et de gravir ainsi le roc escarpé. Les troupes s'avancent d'abord sans obstacle; mais lorsqu'elles sont dans les lieux les plus difficiles, des quartiers de rochers précipités du Capitole,

écrasent des rangs entiers, brisent la tortue; des flèches lancées d'une main vigoureuse immolent les plus braves; les hommes tombent les uns sur les autres, les chemins sont comblés de monceaux de cadavres; il est impossible de continuer l'attaque. Brennus, la rage au cœur, ordonne de sonner la retraite. 2,000 hommes d'élite avaient succombé dans cette fatale journée, et les blessés étaient plus nombreux encore. L'impossibilité de prendre le Capitole de vive force ayant été constatée par cette malheureuse tentative, il fallut recourir à un blocus qui devait être fort long, car le nombre des assiégés était très petit, et ils avaient eu soin de se munir de vivres.

Le général gaulois, à qui il avait semblé facile de vaincre un petit nombre d'hommes perchés sur un rocher, n'ayant nullement prévu la nécessité d'un blocus, n'avait pris aucune des précautions commandées pour un siège long et difficile; ainsi il n'avait eu aucun soin des vivres, et les avait laissés détruire sans rien faire pour les protéger. Des ressources précieuses avaient été anéanties sous les ruines de Rome; l'incendie des maisons avait privé son armée d'un abri utile pour la mauvaise saison. Il s'échappait d'ailleurs des ruines, des miasmes pestilentiels qui causaient de nombreuses maladies. Brennus, pour prendre des mesures afin de parer à quelques-uns de ces inconvénients, rassembla tous les vivres, les distribua avec économie, et prescrivit chaque jour à certains détachements de fourrager dans le voisinage.

Pendant quelques mois rien ne vint rompre la monotonie du siège. Les historiens citent seulement un fait, bien peu important en lui-même, que nous croyons cependant devoir rapporter comme une peinture de mœurs

et comme une preuve de la vivacité de l'esprit religieux à cette époque reculée. Du milieu du forum, on vit un jour la porte du Capitole s'ouvrir. Un jeune homme, revêtu de l'habit des prêtres, portant les choses sacrées à la main, descendit à pas lents, traversa le camp gaulois sans éprouver la moindre émotion, monta au Quirinal, y accomplit quelques cérémonies religieuses, et remonta au Capitole avec la même impassibilité, la même lenteur et le même silence. Il alla souvent remplir le même devoir religieux, et jamais il ne reçut la moindre insulte des soldats gaulois, qui donnaient ici à la religion une marque de profond respect, que nous regretterons souvent de ne point rencontrer dans les autres expéditions de ce peuple.

Pendant le siège se prolongeait ; la campagne de Rome n'offrant plus de ressources aux assiégeants, obligés d'envoyer au loin des corps de fourrageurs, Brennus commanda à un détachement de s'avancer jusque sous les murs d'Ardée, ville située sur la mer inférieure. C'est là que Camille, romain illustré par ses vertus civiles et militaires, vivait dans un injuste exil, confondu au milieu du peuple, quoiqu'il eût plusieurs fois reçu les honneurs du triomphe ; mais comme dans les républiques les talents trop supérieurs, aussi bien qu'une trop haute élévation sont des crimes irrémissibles, Camille, pour échapper à la flétrissure, s'était lui-même condamné à un exil volontaire. Malgré l'injustice de ses concitoyens, son âme toujours romaine, souffrant plus des malheurs de sa patrie que des rigueurs de son exil, gémit de l'apparition des Gaulois sous les murs d'Ardée, et il versa des pleurs sur l'abaissement du grand peuple. Les Ar-

déates, plongés dans la consternation en voyant leurs campagnes dévastées, maudissaient le nom gaulois et demandaient un vengeur. Camille, témoin de cette indignation, prend la résolution d'exploiter ce mécontentement en faveur de sa patrie; il échauffe le courage des Ardéates, offre de se mettre à leur tête et de les conduire à la victoire. Une jeunesse nombreuse se range aussitôt à ses côtés; ils sortent de la ville en silence au coucher du soleil, et s'avancent jusqu'au camp des Gaulois. Comme Camille l'avait prévu, après s'être livrés à la plus complète ivresse, ils s'étaient laissé aller au plus profond sommeil, partagé par les gardes elles-mêmes. Les Ardéates pénètrent dans le camp, sonnent de la trompette, poussent de grands cris pour éveiller les Gaulois qui, se présentant sans avoir songé à prendre leurs armes, sont égorgés en sortant de leurs tentes. Il périt beaucoup de monde dans ce massacre, car ce ne fut pas un combat. Un petit corps se forma derrière le camp et se retira avec les fuyards sur les montagnes voisines, où Camille n'osa les poursuivre. Il se hâta de rentrer dans Ardée avant le lever du soleil.

Cette affaire, peu importante en elle-même, eut un grand effet moral sur les habitants de la rive gauche du Tibre qui, ayant osé tenir la campagne, déterminèrent la rive droite à s'organiser. Beaucoup de soldats fugitifs échappés au massacre de l'Allia, renfermés dans Veies, se réunirent en corps, parcourant le pays pour attaquer les fourrageurs. Les Etrusques, d'abord favorables aux Gaulois, mais foulés par les demandes continues de fournitures, se rangèrent encore du côté des Romains. Il ne manquait qu'un bon général pour donner

de l'ensemble à la défense. Tous les yeux se tournèrent vers M. Furius Camille, à qui l'on offrit la dictature; il la refusa. « Banni par vos lois, dit-il, je ne puis reparaitre » au milieu de vous; le sénat seul peut me relever du » bannissement et me confier la dictature; qu'il com- » mande, et j'obéis (1). » On lui représente en vain qu'il n'y a plus de patrie, que Rome est là où se trouvent ses citoyens, qu'il n'y a aucun moyen de pénétrer dans le Capitole. Il demeure inflexible. Il y avait sans doute dans cette résistance beaucoup de fierté aristocratique; nous croyons aussi qu'il s'y trouvait un amour profond de la loi. C'est en effet ce respect des lois qui peut seul donner de la vie et de la puissance aux états, surtout aux républiques, où la loi doit être le pouvoir souverain.

Un jeune plébéien nommé Pontius Cominius, animé d'un patriotisme sincère, exalté par le désir de la gloire, ayant résolu d'aller au Capitole et de rapporter à Camille le décret de dictature, pénètre un soir dans Rome, et arrive au pont du Tibre; le trouvant gardé, il fait glisser des écorces de liège sur le fleuve, se jette sur cet esquif, passe la rivière sans être vu ni entendu, et parvient au pied du Capitole dans un lieu tellement abrupt que les assiégeants et les assiégés, ayant jugé l'escalade impossible, ne l'avaient pas gardé. Pontius, s'aidant de la pointe des rochers, des plantes, des racines, gravit jusqu'au mur d'enceinte, peu élevé en cet endroit, se fait connaître de la sentinelle, pénètre dans la place, et demande qu'on assemble le sénat, qui ordonne aussitôt d'immoler des victimes aux dieux et de consulter les auspices à la lueur

(1) Plutar. in Camill.

des flambeaux, révoque le décret de bannissement porté contre Camille, et par un autre décret nomme dictateur cet habile capitaine. Quelques heures après, Pontius remettait ce décret à l'illustre exilé.

Le lendemain, les Gaulois voyant les traces d'un homme, des herbes foulées aux pieds, des racines arrachées, preuves évidentes qu'on avait pénétré dans le Capitole, se disaient : — puisqu'un homme a pu gravir le rocher, pourquoi plusieurs, se soutenant mutuellement, ne pourraient-ils pas l'escalader ? Brennus, frappé de cette réflexion, examine le terrain avec soin et reconnaît l'escalade possible. Pour détourner de ce point l'attention de l'ennemi, il porte ailleurs le peu de troupes qui se trouvaient dans cet endroit, fait choix des hommes les plus lestes et les plus vigoureux, leur ordonne d'attacher leurs épées et leurs boucliers derrière le dos, afin qu'ils puissent s'aider de leurs mains pour gravir le rocher, et lorsque la nuit est profonde, il leur commande de tenter l'assaut. Ses ordres sont si bien exécutés, que les soldats parviennent sans être entendus jusqu'au pied de la muraille d'enceinte, qui fermait l'enclos du temple de Junon. La sentinelle se trouve endormie, les chiens préposés à la garde du temple demeurent muets. C'en était fait de Rome si, malgré la famine, on n'eût religieusement conservé les oies consacrées à Junon. Lorsque les Gaulois tentent l'escalade, elles battent des ailes, poussent des cris aigus, réveillent les gardes. Manlius, attiré par ce bruit, accourt du poste voisin, et voyant deux Gaulois qui touchaient déjà le sommet de la muraille, pousse l'un avec son bouclier, et de son épée coupe la main de l'autre. Toute l'armée romaine arrive, lance

une multitude de traits, roule des quartiers de rochers sur les Gaulois, qui tombent écrasés les uns sur les autres. Telle fut l'issue de cette tentative qui faillit avoir un plein succès. La perte des Gaulois ne fut cependant pas aussi considérable qu'on avait lieu de le craindre. Ceux qui n'étaient pas encore arrivés au pied de la muraille d'enceinte se mirent à couvert sous les saillies des rochers.

Brennus, ayant échoué dans cette tentative, continua le blocus avec plus de sévérité que jamais. La famine sévit bientôt au Capitole avec une extrême rigueur. Vainement les Romains, du sommet de leurs remparts, cherchaient des yeux l'armée de Camille; elle ne paraissait pas, quoiqu'elle fût composée de plus de 40,000 hommes. Soit que les habitants du Latium ne voulussent pas s'éloigner de leurs villes, soit que Camille, à la tête d'une armée sans expérience, craignît de se commettre avec des troupes aguerries, il se contenta de harceler les fourrageurs; mais il le fit avec tant de succès que bientôt il fut impossible aux Gaulois de se procurer des vivres; la famine se fit aussi sentir dans leur camp, où les maladies contagieuses faisaient déjà de si grands ravages, que le nombre des morts étant devenu trop considérable, Brennus, par un motif de salubrité, ordonna, contre l'usage de sa nation, de brûler les cadavres.

Dans cet état de choses on se relâcha de la discipline des deux côtés; les assiégeants et les assiégés eurent des communications fréquentes dont chaque parti espérait profiter. Les Gaulois plaignaient les Romains de la faim qu'ils enduraient; ceux-ci répondaient en jetant aux assiégeants des pains entiers, pensant ainsi faire illusion à

leurs ennemis qui, sachant le Capitole à bout de vivres, continuaient toujours le siège. La résistance fut bientôt impossible ; car plusieurs guerriers ayant été tués dans les différentes attaques, beaucoup étant morts de besoin, ceux qui demeuraient pouvant à peine soutenir leurs armes, il fallait absolument capituler ; les soldats le demandaient à grands cris. Le sénat, vaincu lui-même, nomma trois tribuns militaires pour arrêter les conditions de la paix. Brennus, qui s'était d'abord montré très exigeant, instruit que les Boïens, les Lingons et les montagnards des Alpes inquiétaient les contrées méridionales de la Cisalpine, fut beaucoup plus facile, et la paix se conclut aux conditions suivantes : 1° que les Romains paieraient aux Gaulois mille livres pesant d'or ; 2° qu'ils leur feraient fournir, par leurs colonies et leurs villes alliées, les vivres nécessaires et les moyens de transport pour leur retour ; 3° qu'ils leur céderaient une certaine partie du territoire romain ; 4° que, dans la nouvelle ville qu'ils rebâtiraient, il y aurait une porte toujours ouverte, en souvenir éternel de l'occupation de la cité par les Gaulois. La capitulation fut solennellement jurée le 13 février 389 avant Jésus-Christ, sept mois après la bataille de l'Allia.

Les Romains se hâtèrent de réunir l'or de la capitulation, tandis que Brennus, chargé de choisir les poids, en préparait de faux. Non content de cette fraude, il osa encore, pendant qu'on pesait l'or, faire pencher la balance. Les Romains ayant voulu réclamer contre cet acte de mauvaise foi, Brennus, pour toute réponse, détacha son épée et la plaça avec son baudrier sur le plateau des poids, en prononçant ces paroles remarquables devenues

proverbiales : « Malheur aux vaincus ! » Les assiégés furent contraints de subir ce nouvel affront (1).

Brennus, fidèle cette fois à l'engagement qu'il avait pris, fit sonner la retraite, divisa son armée en deux corps, leva les enseignes, se mit à la tête du corps principal et sortit par la porte Gabinienne, longeant la rive gauche du Tibre. L'autre corps prit la rive droite et se dirigea vers l'Etrurie. Camille, en sa qualité de dictateur, déclara la nullité du traité, dispensa les alliés de Rome de fournir des vivres aux ennemis; dispense qui fut si bien reçue, que les Gaulois furent obligés de recourir à la force ouverte pour en obtenir. La petite ville de Veascium ayant

(1) Il y a deux versions sur les suites de cette capitulation. Tite-Live, et Plutarque qui l'a suivi, nous disent qu'au moment où Brennus prononçait le fameux : *Væ victis!* le dictateur Camille arriva avec son armée aux portes de Rome; qu'il traversa le camp gaulois suivi d'une escorte nombreuse, et qu'il tint ce burlesque discours : « Romains, remportez cet or au Capitole; et vous, Gaulois, retirez-vous avec vos poids et vos balances; ce n'est qu'avec le fer que les Romains doivent recouvrer leur patrie. » Il sort du Forum, va se mettre à la tête de ses troupes, entre dans la ville, et bat sur ses ruines l'armée gauloise qui n'a pas même le temps de se former en bataille. Les débris de cette armée se sauvent, sont atteints près de Gabinia et sont totalement détruits; il n'échappe pas un seul homme pour porter dans la Cisalpine la nouvelle de cette défaite. — Cette narration nous paraît fabuleuse. Comment se persuader que les Gaulois se seraient laissé tenir un discours semblable à celui que Tite-Live met dans la bouche de Camille, puis, qu'ils auraient permis au dictateur de sortir de leur camp? Polybe donne une version opposée. Nous l'avons adoptée avec les modifications apportées par Diodore de Sicile. Ce qui la rend incontestable, c'est que, plusieurs siècles après le sac de Rome, on voyait encore dans plusieurs villes senonaises les bracelets et les pendants d'oreilles des dames romaines.

fermé ses portes au général gaulois, celui-ci, pour la punir de sa résistance, commit l'imprudence d'en tenter le siège. Elle fut secourue par Camille, qui battit les assiégeants et leur enleva une partie du butin qu'ils traînaient à leur suite. Le corps qui se retirait par la rive droite ne fut guère plus heureux, car les Etrusques lui barraient sans cesse le passage, massacraient les traînards, le forçaient tous les jours à livrer de nouveaux combats : les Caerites lui tendirent une embuscade où il tomba et où il perdit beaucoup de monde. Malgré tant de revers, Brennus rentra cependant dans son pays avec des forces encore assez puissantes pour battre les Venètes et les autres peuples qui avaient inquiété les Senons pendant son absence.

Telle fut l'issue de la plus fameuse guerre des Gaulois contre Rome. Aucune des conditions du traité ne fut exécutée, si ce n'est que, soit dérision, soit crainte des dieux, les Romains, en reconstruisant leur ville, placèrent une porte ouverte dans un lieu inaccessible. Les dieux durent être satisfaits : le serment était fidèlement accompli !

Cette guerre laissa dans l'esprit des Romains une impression de terreur qui ne disparut qu'avec la nation gauloise ; car la seule nouvelle des mouvements des Cisalpins vers la campagne de Rome, jetait une telle épouvante dans cette ville, que tout citoyen, quel que fût son rang et sa dignité, était obligé de prendre les armes. On enrôlait les esclaves en leur promettant la liberté s'ils remplissaient bien leur devoir de soldat. D'un autre côté, les Gaulois montraient dans leurs villes de Brixia, Bononia et Sena, les bracelets et les anneaux des matrones

romaines, les brillantes armures des chevaliers romains qu'ils avaient suspendues à la voûte des temples. Les Cisalpins firent même ciseler sur leurs boucliers la célèbre balance de Brennus, avec le boudrier et l'épée. Cette vanité, malheureusement trop commune à leurs descendants, coûta cher aux Gaulois. Rome tira une cruelle vengeance de son humiliation.

Tite-Live et Plutarque placent, longtemps après le sac de Rome, une nouvelle expédition des Cisalpins, qu'ils assurent avoir été défaits par Camille, dont la carrière était probablement terminée à cette époque. Ce qui a pu induire ces historiens en erreur, c'est la réforme que ce grand capitaine introduisit dans l'armement des troupes nationales. La funeste journée de l'Allia ayant prouvé aux Romains que leurs casques et leurs boucliers étaient trop faibles pour résister aux coups de sabre des Gaulois, que les javelines trop longues se brisaient facilement entre les mains, Camille substitua le casque de fer au casque d'airain; il garnit les bords des boucliers d'une lame en fer et remplaça la faible javeline par le *pilum*, arme assez ressemblante au gai des Gaulois, qui avait un double but, parer les coups de l'ennemi et le frapper. On ne peut se lasser d'admirer un peuple qui songe à profiter de ses défaites aussi bien que de ses victoires; c'est le caractère des Romains.

§ III. *Depuis le sac de Rome jusqu'à l'arrivée d'Annibal en Italie.*

(De 389 à 218 av. J.-C.)

Les Gaulois, incapables de repos et faisant succéder la guerre intestine à la guerre étrangère, furent amenés

pendant vingt-trois ans à se combattre. Lassés de cette guerre sur laquelle il ne nous est resté aucun détail, parce qu'elle ne concernait pas les étrangers, les Gaulois reprirent leurs courses vers le midi de l'Italie. Pendant cinq ou six ans, n'osèrent s'approcher de Rome, et n'inquiétèrent pas alors la république par leurs mouvements. Mais la sixième année, une armée considérable menaçant le Latium, Rome s'en émut et fit marcher ses légions qui rencontrèrent les ennemis sur les rives de l'Anio. Pour la première fois les Gaulois mesurèrent la largeur et la profondeur d'un fleuve. Les bataillons romains leur ayant paru trop nombreux et trop bien armés pour tenter le sort d'une bataille, ils opérèrent leur retraite au milieu de la nuit (1).

(1) Tite-Live donne une autre cause à cette retraite. Il raconte qu'un Gaulois, d'une stature prodigieuse, nu jusqu'à la ceinture, portant au cou un collier d'or, se présenta au milieu du pont qui séparait les deux armées. Il avait attaché son bouclier à son bras gauche, tenait une épée dans chacune de ses mains, les brandissait au-dessus de sa tête et provoquait le plus hardi des Romains. Nul n'osant se présenter pour le combattre, il joignit l'insulte et la moquerie à la provocation, en tirant la langue en signe de mépris. Un descendant de Manlius, petit de taille, mais d'un courage héroïque, accepte enfin le défi. Il s'élança sur son adversaire, se glisse entre le corps et le bouclier, perce son ennemi de plusieurs coups dans la poitrine et dans le ventre. Le colosse tombe et couvre un espace immense, dit Tite-Live. Manlius prend le collier du vaincu et reçoit le surnom de *Torquatus*. Polybe ne parle pas de cette aventure singulière dont le fond se retrouve chez un grand nombre de peuples. Il est probable qu'elle était devenue l'objet d'une chronique populaire, qu'un changeur rendit plus célèbre par une enseigne où l'on voyait un Gaulois couvert d'un bouclier cimbrique et tirant la langue. On ne voit guère pourquoi Tite-Live a voulu embellir son histoire d'un fait aussi peu remarquable.

L'esprit militaire baissait évidemment chez les Gaulois, et cependant la vie paisible paraissait un supplice à ces peuples encore barbares poussés par un vif amour du brigandage. Chaque année, des bandes désordonnées sortaient de la Cisalpine et se jetaient sur les pays sans défense qu'elles dévastaient. Quoiqu'elles missent un soin particulier à épargner la campagne de Rome, le sénat, sentant la nécessité de mettre un terme à ces déprédations, ordonna au consul C. Sulpitius de réunir des troupes considérables et d'aller à la recherche des bandes de *brigands*. Plusieurs ayant été entièrement écrasées, les autres, effrayées de si grands désastres, n'osèrent, pendant huit ans, se montrer dans le Latium.

Enrichi par huit ans de repos et de prospérité, le Latium devint un objet d'envie pour les Gaulois qui, s'étant hasardés à pénétrer dans le pays pour y recueillir du butin, vinrent établir leur camp au sommet du mont Albano, d'où ils descendaient, comme les voleurs de leurs repaires, pour ravager les campagnes voisines. Popilius Lénas, à qui l'on confia le commandement de 36,000 hommes de bonnes troupes pour détruire cet asile de brigands, s'approcha du camp des Gaulois qui lui parut si bien fortifié que, n'osant essayer de l'emporter de vive force, il opéra une feinte retraite. Les Cisalpins, se croyant sûrs de la victoire, abandonnèrent leurs positions, tombèrent sur les Romains au moment où ils creusaient les fossés de leur camp, et attaquèrent les retranchements avec tant de vivacité que Lénas, se croyant perdu, ordonna une sortie, prit habilement les Gaulois en queue et les contraignit à fuir. Ils ne se rallièrent que devant leur camp, où le combat recommença avec une

nouvelle fureur. Lénas ayant été blessé et obligé de se retirer, la confusion se mit dans l'armée romaine, qui allait être détruite si le consul ne se fût fait porter au milieu de ses soldats et ne les eût ranimés par sa présence. Grâce à l'habileté et au courage qu'il déploya, il triompha enfin de ses redoutables ennemis.

Malgré quelques beaux faits d'armes passagers, l'ardeur martiale déclinait si évidemment dans la Cisalpine, que les historiens en sont réduits à nous décrire des combats particuliers. Tite-Live nous raconte sérieusement que dans l'un de ces combats, où le tribun Valérius lutait contre un Gaulois, un corbeau vint se percher sur le casque du Romain; que, de là, s'élançant sur son adversaire, il lui creva les yeux et l'étourdit par le battement de ses ailes. La victoire ne pouvait être difficile. On surnomma le vainqueur Valérius Corvus; c'était sans doute pour rappeler que la victoire ne devait pas être attribuée à son courage. Ces petits combats furent suivis d'une paix de cinquante ans.

Un si long repos était de nature à modifier complètement le caractère des Cisalpins. Ils perdirent en effet peu à peu l'habitude de leurs courses vagabondes, apprirent à aimer la vie intérieure et à s'occuper de l'agriculture, et ils eussent peut-être fini par s'attacher principalement à la culture du sol, si une émigration transalpine ne fût venue réveiller une ardeur martiale plutôt assoupie qu'éteinte. Attirée par le désir de fonder un établissement en Italie, une bande de Transalpins vint demander l'hospitalité à ses frères d'outre-monts. Ceux-ci leur répondirent que toutes leurs terres étant occupées, ils ne pouvaient en céder la moindre parcelle, et leur montrèrent, au-

delà des Apennins, les riches contrées des Etrusques; et comme entre nations, le vol, à cette époque, ne paraissait pas un grand crime non plus qu'aujourd'hui, ils offrirent même de s'unir à eux pour prendre sur les Etrusques une partie de leur territoire.

Une armée immense s'étant mise en marche pour l'exécution d'un projet qu'aucun motif ne pouvait justifier, ni même excuser, trouva les Etrusques sous les armes, non pas pour s'opposer à leurs nouveaux ennemis, mais pour marcher contre Rome. Loin de repousser les Gaulois, ils les reçurent avec joie, leur proposèrent d'unir leurs armes pour combattre le grand ennemi de l'Italie, conclurent un traité et acquittèrent aussitôt la solde qui leur était demandée. « Voilà pour notre solde, dirent les » Gaulois; nous demandons maintenant une partie de » vos terres pour la conquête de Rome. » Les Etrusques avaient beaucoup de terres incultes qu'ils auraient pu céder sans perte réelle; mais il y a des voisinages tellement dangereux qu'on doit les écarter à tout prix, et celui des Gaulois était de ce genre pour les Etrusques, qui les remercièrent bien vite de leurs services. Ceux-ci se jetèrent sur les terres voisines où ils portèrent la désolation et la ruine, et rentrèrent enfin dans la Cisalpine chargés d'un butin immense. Comme il est rare que des voleurs soient parfaitement d'accord dans le partage de leurs rapines, les Gaulois, n'ayant pu s'entendre sur la répartition du butin, prirent les armes les uns contre les autres et se battirent avec tant de fureur, que la plupart des Transalpins demeurèrent sur la place. C'est la fin ordinaire des grands voleurs aussi bien que celle des petits.

Plus les peuples de l'Italie faisaient d'efforts pour secouer le joug de Rome, plus cette ville orgueilleuse le rendait lourd. Les Samnites, fatigués d'être les esclaves d'une république superbe qui menaçait l'indépendance de toutes les nationalités, envoyèrent des députés aux Ombres, aux Etrusques et aux Gaulois, pour les déterminer à une guerre contre leur ennemi commun. L'alliance ne fut pas difficile à former.

La nouvelle d'une coalition générale, parvenue rapidement à Rome, y porta la terreur à son comble. Les bruits les plus étranges circulaient sur les malheurs qui menaçaient la cité. On racontait que des citoyens avaient vu la statue de la Victoire descendre de son piédestal et se tourner vers la porte Colline par où les Gaulois étaient entrés dans la ville, comme si les dieux voulaient encore abandonner la patrie à la fureur de ces barbares. Ne se laissant point abattre par ces tristes prévisions, le sénat ordonna une levée en masse de tout ce qui était capable de porter les armes. Trois fortes armées furent promptement sur pied, dont deux, destinées à couvrir la ville, reçurent l'ordre de défendre les deux rives du Tibre ; la troisième, composée de plus de 60,000 hommes, fut confiée à la conduite des consuls Fabius et Décius, dut rejoindre deux légions placées sous le commandement du propréteur Scipion, chargé alors de contenir le pays des Etrusques. Avant cette jonction, le propréteur avait éprouvé un affreux désastre. Scipion, dont le camp était trop faible pour soutenir une rude attaque, voyant une partie de l'armée coalisée s'approcher de lui et le menacer, résolut de s'emparer d'une hauteur où il pourrait attendre sans danger l'arrivée des consuls. Ce dessein

n'ayant pas été tenu assez secret, ses ennemis, qui en furent instruits, préparèrent habilement une embuscade : le chemin qui conduisait au mamelon fut laissé en apparence entièrement libre, et le propréteur, sorti paisiblement de ses retranchements, commençait à gravir le monticule, lorsque ses adversaires, s'élançant de l'embuscade, couronnèrent d'un côté la hauteur et de l'autre lui coupèrent la retraite. Pris ainsi entre deux armées, et comprenant l'impossibilité de vaincre, Scipion ne songea plus qu'à vendre chèrement sa vie, et communiqua son courage à ses guerriers, dont aucun ne voulut se rendre ; ils périrent presque tous les armes à la main, au dire de quelques historiens.

Dès le lendemain de cette journée, si fatale aux armes romaines, les deux consuls, arrivés en présence de leurs ennemis, reçurent la première nouvelle de la défaite de Scipion, en voyant les têtes des soldats romains fixées au bout des piques des Barbares et en entendant leurs chants de victoire.

L'irritation des troupes était extrême ; elles voulaient, sans tarder, venger leurs frères d'armes ; mais le pouvoir des consuls était enchaîné par un ordre du sénat, qui, ayant compris que la victoire ne serait possible que par le démembrement de l'armée coalisée, avait défendu aux consuls de livrer bataille avant la dissolution de la coalition. Pour forcer les Etrusques et les Ombres à se retirer dans leur pays, le sénat donna l'ordre aux armées chargées de couvrir Rome de se rendre, l'une dans l'Etrurie, et l'autre dans l'Ombrie méridionale, d'incendier les maisons, de ravager les campagnes, d'emmener en esclavage tous les hommes, les femmes et les enfants dont ils

pourraient s'emparer. La nouvelle de cet ordre cruel, exécuté sans ménagement, étant parvenue à l'armée coalisée, y produisit une vive émotion, qui augmenta encore lorsqu'on vit accourir des femmes et des enfants pour conjurer leurs époux et leurs pères de ne pas abandonner leur patrie à son malheureux sort. Les Etrusques et les Ombres, vaincus par ces instantes prières, déclarèrent qu'ils allaient quitter leurs alliés pour défendre ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Vainement les Samnites et les Gaulois leur représentèrent que leur mal ne serait que passager, que, l'armée romaine détruite, ils retrouveraient facilement les objets chers à leur cœur, et que leur éloignement entraînerait leur ruine et la perte de tous les peuples coalisés : les Etrusques et les Ombres persistèrent dans leur dessein et volèrent au secours d'une patrie qui réclamait leur secours.

Les consuls, voyant atteint le but qu'ils s'étaient proposé, et sachant l'armée coalisée démembrée, présentèrent aussitôt la bataille aux Gaulois et aux Samnites, qui refusèrent de l'accepter, franchirent rapidement les Apennins et allèrent établir leur camp chez les Senons, où ils furent suivis par les Romains qui vinrent se poster vis-à-vis de leurs ennemis.

Il régnait dans les deux camps une sorte d'inquiétude sur l'issue du combat qui allait se donner. Les deux premiers jours, les deux armées se rangèrent en bataille devant leurs retranchements, sans que ni l'une ni l'autre osât faire aucun mouvement en avant; contentes d'avoir attendu un instant, elles rentrèrent toutes deux dans leur camp. Le troisième jour fut décisif. Les troupes, animées de part et d'autre, se déployèrent dans la vaste

plaine de Sentinum. Les Gaulois se placèrent à la droite, et les Samnites à l'aile gauche. Le consul Fabius était opposé aux Samnites, et Décius aux Gaulois (1). Le premier choc se soutint avec tant d'égalité, que si les Étrusques et les Ombres se fussent trouvés sur le champ de bataille, l'armée romaine eût été anéantie.

Fabius, connaissant l'impétuosité des Samnites, mit, en habile capitaine, toute sa tactique à les fatiguer et à ménager ses troupes pour attaquer ensuite avec certitude de succès. Décius, au contraire, s'abandonnant à toute l'ardeur de son courage, déploya toutes ses forces dès le commencement de la bataille. Non content de mettre son infanterie en mouvement, il ordonna à toute sa cavalerie de charger dès le premier choc. « Il faut, » disait-il à ses troupes, que la victoire commence par » l'aile gauche. » Tout sembla lui réussir. Il rompit d'abord les bataillons ennemis qui, par une feinte habile, ne se reformèrent un moment que pour entraîner, par une fuite précipitée, une partie de l'armée romaine bien loin de son champ de bataille. Tout s'étant passé comme ils l'avaient prévu, les Gaulois démasquèrent mille chariots de guerre et les précipitèrent sur les légions, qui furent bientôt dans le plus grand désordre. La cavalerie gau-

(1) Tite-Live raconte sérieusement qu'un loup et une biche se présentèrent entre les deux armées. La biche se dirigea du côté des Gaulois et fut mise à mort. Le loup marcha du côté des Romains. Leurs rangs s'ouvrirent pour lui livrer passage. Diane, irritée de l'outrage fait à l'animal qui lui était consacré, abandonna les Gaulois. Mars, satisfait du respect que les Romains avaient eu pour le loup, combattit en leur faveur. La superstition romaine se plaisait ainsi à embellir son histoire des fables les plus ridicules.

loise, arrivant à son tour, massacra tout ce qu'elle rencontra et jeta une telle panique parmi les troupes du consul Décius, qu'infanterie et cavalerie prirent la fuite, sans que personne voulût entendre la voix de son général.

Une subite illumination éclaire alors l'esprit de Décius. Se rappelant qu'en pareille circonstance son père s'était dévoué aux dieux infernaux et que la victoire était passée des Latins aux Romains, il fait à l'instant venir le grand-prêtre Livius, lui communique sa résolution de mourir pour le salut de l'armée. Livius lui ordonne, selon le cérémonial, de placer ses pieds sur un javelot, de se couvrir la tête du pan de sa robe, d'appuyer le menton sur sa main droite et de répéter phrase par phrase : « Jupiter, père de Mars, Quirinus, Bellone, » Lares, dieux nouveaux, dieux indigènes, dieux qui » avez puissance sur nous et sur nos ennemis, dieux » mânes, je vous offre mes vœux ; je vous prie, je vous » conjure d'octroyer force et victoire au peuple romain, » fils de Quirinus, de faire peser la terreur, l'épouvante » et la mort sur les ennemis du peuple romain, fils de » Quirinus. Par ces paroles, j'entends dévouer aux dieux » mânes et à la terre les légions ennemies, pour le salut » de la république romaine et pour celui des auxiliaires » des enfants de Quirinus. » Il ajoute de terribles imprécations contre lui et contre ses ennemis, remet le commandement général au pontife, ordonne à ses licteurs de parcourir tous les rangs et d'y faire connaître son sacrifice ; il s'élance alors au milieu des bataillons ennemis, où il tombe bientôt percé de coups. L'armée gauloise, arrêtée pour contempler cette grande victime, persuade aux Romains la vérité du bruit répandu de rang en rang, que

les Gaulois sont attachés immobiles autour du cadavre du consul, que leurs traits sont émoussés et ne font plus de blessures. Le grand-prêtre enflamme le courage, excite un véritable enthousiasme religieux. « La victoire » est à nous, fait-il répéter de toutes parts; les Gaulois plient, Décius les appelle à lui, Décius les entraîne » chez les morts. »

L'aile droite embrasée d'ardeur par ces paroles, se voyant appuyée par un corps de troupes fraîches envoyées par le consul Fabius, reprit confiance, et les soldats de Décius, naguère en fuite, revinrent à la charge avec courage et intrépidité. Étonnée de cette violente attaque, l'infanterie gauloise se forme en phalange pour briser les efforts des Romains, se couvre à l'aide des boucliers de ses premiers rangs, tandis que les autres lancent par-dessus les premiers une multitude de traits qui donnent la mort ou font une multitude de blessures. Après de vains efforts pour rompre la phalange, Livius ordonne de ramasser tous les traits, de les lancer d'une main vigoureuse sur cette muraille de boucliers, afin de la détruire. Les traits volent avec rapidité, viennent se fixer sur le bois des boucliers, qui en sont bientôt hérissés, et rendent cette muraille impénétrable tellement lourde, que les bras les plus vigoureux ne peuvent plus la supporter. Les Gaulois sont contraints de délaisser cette défense et de combattre à découvert. C'était tout ce que demandait Livius. Avant de continuer la suite de cette manœuvre, revenons à l'aile gauche.

Ce que Fabius avait prévu était arrivé; les Samnites, après avoir attaqué avec la plus grande ardeur un ennemi couvert par de fortes redoutes, s'étant épuisés en efforts

impuissants, commencèrent à montrer une excessive mollesse, et leurs javelots furent lancés avec moins de vigueur. C'était le moment attendu par le consul, qui, par une habile manœuvre, ordonna à sa cavalerie de prendre l'ennemi en flanc, tandis que toute son infanterie l'attaquerait de front. Les Samnites, ne pouvant résister à cette double attaque, plièrent tous en un instant, prirent la fuite, et, pour regagner leur camp, passèrent devant le front des Gaulois qui se battaient alors avec une véritable rage. Ces valeureux soldats firent de vains efforts pour arrêter la fuite de leurs alliés qui, demeurant sourds à toutes les prières, laissèrent écraser des hommes accourus pour défendre moins leur propre cause que celle du Samnium. Toute l'armée romaine tombant alors sur les Gaulois, ils furent rompus de toutes parts et massacrés impitoyablement.

Cette bataille, l'une des plus célèbres de l'antiquité pour le nombre des soldats, la valeur des troupes et le talent des généraux, fut extrêmement sanglante. L'aile gauche des Romains perdit 7,000 hommes, leur aile droite ne compta que 1,200 morts; les Gaulois eurent 20,000 hommes tués et un plus grand nombre de blessés; les Samnites ne perdirent que 5,000 hommes. Si ces alliés des Gaulois avaient montré un courage aussi grand et une tactique aussi habile que ceux-ci, il est certain que la bataille n'eût pas été perdue.

La Gaule Cisalpine, après avoir reçu une bien rude leçon et versé le plus précieux de son sang pour des alliés indignes d'une telle alliance, fut encore sollicitée par les Etrusques d'entrer dans une nouvelle coalition; elle rejeta cette demande, permettant seulement à un

grand nombre de volontaires de s'engager dans les rangs des armées étrangères. Les exploits de ces guerriers, le butin qu'ils rapportaient ayant tenté de nouveau les Senons, ils répondirent enfin à l'appel des derniers défenseurs de l'indépendance de l'Étrurie, et vinrent mettre le siège devant Aretium (Arezzo), la plus importante des places qui s'étaient données aux Romains. Rome ayant, par ses ambassadeurs, invité les Senons à lever le siège, reçut cette réponse du chef gaulois : « Que sa nation lui » avait prescrit de marcher contre Aretium, mais qu'elle » ne lui avait pas permis de faire la paix; qu'ils étaient » disposés à se soumettre aux ordres de leurs tribus; que » si les ambassadeurs voulaient aller eux-mêmes solliciter cet ordre, il serait aussitôt exécuté, une fois » rendu. »

Pour ne négliger aucun moyen de faire une paix honorable, les ambassadeurs romains résolurent de visiter toutes les tribus senonaises, afin de les déterminer à déposer les armes. En parcourant les différentes peuplades, ils furent rencontrés par Britomare, jeune homme issu du sang royal, qui avait juré une haine éternelle aux Romains et promis par serment de venger la mort de son père impitoyablement massacré dans la dernière guerre d'Étrurie. Il se mit à la tête de ses clients, attaqua les ambassadeurs romains, les mit à mort et exerça sur leurs cadavres une sauvage vengeance, en les coupant en morceaux qu'il fit disperser dans la campagne.

Un tel attentat au droit des gens souleva Rome d'indignation. Une sorte de fureur s'empara des soldats du consul Dolabella. « Vengeons le sang de nos frères, » répétaient-ils sans cesse. Sans plus tarder, le consul

marcha contre la Senonaise, et trouva ce malheureux pays, dont toutes les troupes étaient sous les murs d'Aretium, sans autres défenseurs que quelques enfants rassemblés à la hâte, qui essayèrent vainement d'arrêter les ennemis. Dolabella les écrasa, ruina les villes et les campagnes, anéantit les moissons, passa au fil de l'épée tout ce qui était en état de porter les armes, entraîna comme esclaves les femmes et les enfants. Britomare, tombé vivant entre ses mains, fut conservé pour servir de trophée à son triomphe. Après cette grande humiliation, on lui fit subir les supplices les plus atroces que la civilisation mise au service de la barbarie pût inventer.

Pendant que ces horribles événements se passaient dans la Senonaise, la guerre avait des suites bien différentes sous les murs d'Aretium, où les Gaulois remportaient une victoire complète sur le préteur Caius Métellus. Le général en chef, sept tribuns militaires, et près de 13,000 hommes étaient restés sur la place. Les Gaulois célébraient leur triomphe, lorsqu'ils furent instruits de la ruine de leur patrie, de l'esclavage de leurs épouses et de leurs enfants, de la mort de leurs frères dont les corps avaient été laissés sans sépulture. Un sombre désespoir s'empara de ces infortunés soldats : « Marchons sur Rome, » s'écrièrent-ils d'une voix unanime. Nos pères pouvaient détruire ce repaire de brigands, ils l'ont laissé subsister pour le malheur du monde. Que Rome disparaisse de la terre ! »

Sans attendre un instant, ces guerriers, animés par la soif de la vengeance, se mirent en marche. Tout semblait devoir favoriser leurs desseins ; l'armée de Métellus ayant été détruite, Dolabella parcourant encore la Senonaise,

il n'y avait pas de corps considérable à vaincre jusqu'à Rome. La marche des Gaulois, qui fut d'abord très rapide, se vit bientôt retardée par des obstacles multipliés. Les villes fermèrent leurs portes : il fallut disputer le moindre passage et se fournir des vivres à la pointe de l'épée. Cette multitude de petits combats, ayant fait perdre des hommes et surtout du temps, permit à Dolabella de se replier sur la ville, de réunir les débris de l'armée de Métellus, de tirer de Rome des renforts considérables et de se trouver ainsi en état de tenir tête aux Gaulois. La bataille s'engagea près du lac Vadimont. Les Senons déployèrent le plus grand courage ; mais, le nombre et la science militaire l'ayant emporté sur la valeur, les Gaulois furent écrasés, et les débris de leur armée se retirèrent dans la Senonaise, au milieu des ruines d'une patrie qui ne leur appartenait plus ; car une colonie romaine, fondée sur leur territoire, vint leur apprendre que le pays était aux Romains.

Cette prise de possession d'une partie de la Cisalpine dévoilait tous les projets de Rome sur la province entière. Les Boïens, persuadés qu'ils seraient bientôt atteints, se liguèrent avec les Tyrrhéniens pour leur défense commune. Dolabella, après avoir vaincu, détruisit presque tous les Tyrrhéniens, et permit aux Boïens, qui avaient peu souffert, d'opérer leur retraite en bon ordre. Affligé de voir suspendus aux temples des villes les objets emportés au sac de Rome, 107 ans auparavant, Dolabella parcourut tout le pays pour s'en emparer et faire disparaître la honte de sa patrie. Les Gaulois perdaient ainsi jusqu'aux preuves de leur antique valeur. Tout leur annonçait l'esclavage qui devait bientôt peser sur eux.

Quoique l'Etrurie ne fût plus elle-même, elle se souvenait cependant de son ancienne indépendance, et l'on voyait quelquefois se réveiller en elle l'amour de la liberté et la velléité de secouer le joug des Romains; elle résolut même de faire un nouvel effort et de réclamer le concours de la Gaule cisalpine. Toujours prêts à courir sur le champ de bataille, les Gaulois s'avancèrent vers les Apennins; mais les Etrusques avaient déjà fait leur paix; la vue seule des aigles romaines avait suffi pour détruire leur faible ardeur guerrière. Tout le poids de la guerre tomba sur les Cisalpins, qui, vaincus par le consul Papyrius, furent obligés de subir le joug des Romains sous le nom d'alliés. Dès lors leurs soldats parurent dans les armées de la république, et bientôt ils la secondèrent dans la première guerre punique.

Rome, occupée en Sicile, ayant laissé en repos les peuples indépendants de l'Italie, quarante-cinq ans d'une paix honorable donnèrent plus de richesses à la Cisalpine que les expéditions les plus brillantes. Des habitudes agricoles pénétrèrent peu à peu dans l'esprit de la nation; si les jeunes gens manifestaient quelque désir de la guerre, la masse du peuple opposait à leur ardeur une résistance invincible. Quelques mouvements qui agitèrent la Cisalpine en 237 avant Jésus-Christ, furent réprimés par le consul Valérius, dont les exploits parurent d'ailleurs si peu importants, que le sénat lui refusa les honneurs du triomphe.

Ces petits combats ayant aiguillonné l'ardeur de la jeunesse sans pouvoir agir sur la masse de la nation, deux jeunes chefs de tribus, At et Gall, invitèrent les Transalpins à franchir les monts, espérant que la présence

de ces étrangers suffirait pour soulever toute la Cisalpine et la pousser vers le sud de l'Italie. Leur espoir fut entièrement déçu. Les montagnards des Alpes, regardés comme des artisans de troubles, furent rejetés dans leurs montagnes, en sorte que la paix était déjà rétablie lorsque le consul arriva sous les murs d'Ariminium.

Rome commençant à s'inquiéter de ces mouvements continuels, le sénat, déterminé à prendre des mesures politiques et militaires pour les faire cesser, fit des traités d'alliance avec les Cénomans et les Venètes, soumit les Ligures, défendit le commerce d'armes dans la Cisalpine et fortifia la ville d'Ariminium, dont le territoire était réclamé par les Boïens. Ces mesures, capables de jeter une grande inquiétude parmi les Gaulois, furent complétées par une autre plus grave encore et de nature à troubler les propriétaires du sol. Non content d'avoir réuni les terres des Senons et du Picénum au territoire de la république, le peuple avait fait passer la loi Flaminia, qui prescrivait le partage de ces terres entre les plébéiens. Les Boïens et les Insubres se voyant enveloppés par un ennemi dont tous les desseins se dévoilaient, se demandèrent ce qu'il leur restait à faire : donner leurs terres, ou détruire le foyer de toutes les injustices ? Un milieu entre ces moyens ne leur paraissait pas possible. Une ligue générale fut résolue ; les Boïens et les Insubres, qui en furent l'âme, sondèrent les dispositions des Venètes et des Cénomans. Ces deux peuples, vendus à la république, se dirent neutres ; les Ligures, épuisés par une longue guerre, ne purent rien promettre. La ligue, trop faible pour agir seule, résolut alors de recourir à la source même du sang gaulois.

Des émissaires furent chargés de visiter les Gaulois des Alpes. Ceux qui habitaient les gorges de l'Italie, se souvenant qu'appelés quelques années auparavant par At et Gall, ils avaient été repoussés par le peuple Cisalpin, refusèrent de répondre à l'appel. Les Gésates (1), qui occupaient le revers occidental et septentrional des Alpes, montrèrent moins d'opposition. Les émissaires leur présentèrent les motifs les plus séduisants pour les entraîner : « La cause de la Cisalpine, leur disaient-ils, est celle » de tous les peuples; car l'avidité ambition des Romains » ne se bornera pas à l'Italie. Une fois maîtres de notre » pays, ils s'empareront des Alpes pour y établir des » forteresses afin de dominer les peuples voisins. Rome » est puissante; c'est seulement par l'union de toutes les » forces qu'on peut espérer de la vaincre. Si nous sommes » unis, nous sommes sûrs de triompher d'une ville dont » nos pères se sont emparés. Nous y trouverons la ré- » compense de nos travaux; car Rome renferme toutes » les richesses des peuples soumis à son empire. »

Séduits par de brillantes promesses, les Gésates se hâtèrent d'assembler une armée, qui se rendit sur les bords du Pô. Tout commençait sous les plus heureux auspices, l'armée était nombreuse et pleine d'ardeur, lorsqu'une fâcheuse nouvelle vint contrister les coalisés. Les Venètes et les Cénomans, ces prétendus neutres, avaient, à l'instigation des Romains, réuni un corps de troupes de plus de 20,000 hommes, sous le prétexte spécieux de se protéger, mais réellement pour tomber sur l'Insubrie après

(1) Ce peuple fut ainsi nommé par les Romains parce que le gai était son arme principale.

le départ de l'armée expéditionnaire. Les alliés, obligés de diviser leur armée, en laissèrent une partie à la garde du pays ; et le reste, composé de 50,000 hommes de pied, de 20,000 chevaux et d'un grand nombre de chariots de guerre, se mit en marche pour l'Etrurie.

Jamais Rome n'avait été dans une aussi grande inquiétude. Tous les présages se réunissaient pour annoncer les plus affreuses calamités ; le vol des oiseaux était du plus mauvais augure ; on disait que les eaux d'une rivière s'étaient changées en sang, qu'on avait vu jusqu'à trois lunes dans Ariminium. Les livres Sibyllins étaient plus effrayants encore ; ils annonçaient que les Gaulois prendraient deux fois possession de Rome. On se hâta d'apaiser les dieux irrités par de nombreux sacrifices ; et comme il fallait que les oracles de la Sibylle fussent accomplis, on fit creuser une fosse dans le lieu le plus populeux de la ville ; on y bâtit une cellule souterraine. Deux Gaulois, un homme et une femme y furent descendus ; la pierre fut scellée sur leur tête : l'oracle était accompli ; les Gaulois avaient pris possession de la ville, et Rome dormit tranquille ! O peuple superstitieux, est-il possible qu'on puisse satisfaire ta crédulité par d'aussi indignes, disons plutôt, par d'aussi atroces fictions !

Tout en contentant les dieux, les Romains recoururent aux mesures prescrites par la prudence humaine. Pour lier la cause de toute l'Italie à celle de Rome, des émissaires parcoururent les différentes provinces, publiant que le dessein des Gaulois était d'envahir toute la Péninsule, de la ravager, de détruire tout principe de civilisation. Ces bruits, qui avaient un fondement réel et bien évident, firent une vive impression sur tous les

alliés du peuple romain. Ils se levèrent en masse et formèrent une armée que Fabius Pictor, écrivain contemporain, fait monter à 800,000 hommes ; que Polybe, historien très grave, dont les détails sont très précis sur chacun des corps de troupes, porte à 700,000 fantassins et 70,000 chevaux.

Cette armée est l'hommage le plus éclatant qui ait été rendu à la bravoure gauloise. Et cependant, si Rome remporta la victoire, elle le dut à un tel concours de circonstances, qu'il est impossible de méconnaître l'action d'une puissance supérieure, qui voulait rendre cette ville la maîtresse du monde.

Attilius Régulus, ayant été envoyé en Sardaigne à la tête d'un corps considérable pour y comprimer une révolte, reçut l'ordre de débarquer le plus tôt possible au nord de l'Etrurie, afin de contenir cette province, quoique plus de 200,000 hommes eussent été confiés aux consuls et aux préteurs pour garder le passage des Apennins. Quelques gorges jugées impraticables, ayant été mal gardées, fournirent à l'armée gauloise un passage pour pénétrer en Etrurie. En mettant le pied sur le sol ennemi, les chefs jurèrent qu'ils ne détacheraient pas leurs baudriers avant d'être montés au Capitole. Tous les soldats firent le même serment.

Comme un torrent qui a rompu ses digues, l'armée gauloise s'avança entraînant tout à sa suite, ne laissant rien de ce qui pouvait se transporter ; troupeaux et peuples, meubles grossiers et objets précieux, tout était emporté. Les officiers romains qui toujours veillaient à la garde des Apennins, apprenant que depuis longtemps ils étaient dépassés et que l'Etrurie était à feu et à sang,

eurent bientôt atteint une armée embarrassée par un butin trop considérable pour marcher vite. Les Gaulois, qui avaient reculé du côté de Fésule, profitant des ténèbres de la nuit pour faire cacher un corps nombreux dans des ravins profonds, préparèrent une embuscade aux Romains. Au point du jour ceux-ci, n'apercevant plus qu'un corps de cavalerie préoccupé de sa retraite, et craignant de voir leur proie leur échapper, marchèrent rapidement contre ce corps de cavalerie, qui, selon les instructions qu'il avait reçues, se hâta de prendre une fuite simulée, assez lente cependant pour entraîner toute l'armée romaine à sa poursuite. Tout à coup les Gaulois en embuscade se montrent derrière les Romains, et les fuyards font aussitôt volte-face ; l'armée romaine ne pouvant soutenir le premier choc, le préteur se retire sur une montagne voisine, laissant 6,000 morts sur la place. Quelques chefs gaulois proposèrent de poursuivre sur-le-champ des troupes démoralisées ; le plus grand nombre voulut remettre l'attaque au lendemain, faute capitale qui les conduisit aux champs funestes de Télamon.

Le préteur se croyait perdu ; après avoir allumé des feux à la nuit tombante, ayant aperçu d'autres feux sur une colline voisine, il reconnut à leur disposition la présence d'une armée romaine. Il envoya vingt-cinq hommes par divers chemins, pour reconnaître ce corps et l'informer du danger qu'il courait. De ces vingt-cinq hommes, trois seulement parvinrent à l'armée inconnue, et trouvèrent le consul Æmilius qui marchait en toute hâte à la recherche des Gaulois, sans avoir le moindre soupçon de leur présence ni de celle du préteur. Instruit du péril que celui-ci courait, il se mit aussitôt en marche avec sa

cavalerie, commandant à son infanterie de le rejoindre à la pointe du jour.

Les Gaulois, qui avaient aussi aperçu les feux du consul, sans pouvoir s'en rendre compte, avaient enfin connu sa présence par les émissaires du préteur dont ils s'étaient emparés. Le conseil, assemblé pour délibérer sur les opérations subséquentes, se trouva divisé. Les Cisalpins voulaient qu'on attaquât les deux armées ennemies quoique réunies, rappelant avec insistance le serment qu'ils avaient fait. Les Gésates, se voyant chargés de beaucoup de butin (c'était tout ce qu'il leur fallait), ouvrirent un avis contraire. Anéroëste, un de leurs rois, dit : « qu'il n'était pas d'avis de s'exposer à la chance » d'un nouveau combat, avec une armée chargée d'un » riche butin; qu'il était beaucoup plus sage aux Gaulois » de retourner sur leurs pas et de le mettre en sûreté » dans leur pays, et qu'ensuite, si on le jugeait à propos, » ils marcheraient plus sûrement à la conquête de Rome. » Qu'encouragée par les richesses amassées dans une première expédition, l'armée serait plus nombreuse et » plus ardente pour une seconde, et que d'ailleurs, libre » de tout cet attirail qui les suivait, ils seraient plus assurés » du succès. » Cet avis, qui paraissait très prudent, ayant été adopté, la retraite fut résolue. Les Gaulois, craignant de trouver les gorges des Apennins trop bien gardées, se dirigèrent vers la mer Inférieure pour gagner la route qui longeait cette mer et conduisait à la Cisalpine par la Ligurie. Les marches et les contre-marches auxquelles le consul et le préteur les contraignirent les jetèrent si avant dans le midi, qu'ils n'atteignirent la route que près du cap Télamon, lieu de funeste mémoire.

Près de la petite ville de Télamon s'offrait une position très avantageuse pour y établir un camp ; c'était une éminence qui ne pouvait être tournée ni à droite ni à gauche à cause de la mer, et sur le devant de laquelle se trouvait une vaste plaine où la cavalerie pouvait facilement manœuvrer. Tout engageait l'armée gauloise à s'y établir ; elle y prit en effet position, et vit sans inquiétude le consul Æmilius camper sur une colline voisine. Par un hasard qui est au-dessus de tous les calculs humains, le consul Attilius Régulus, ayant promptement apaisé les troubles de Sardaigne, était débarqué à Pise, marchait à grandes journées au secours de Rome et était venu, cette nuit même, camper tout près des Gaulois, sans avoir aucun soupçon de leur présence ni de celle du consul Æmilius. Quelques Gaulois, pris par les fourrageurs, lui ayant appris toutes les phases de la guerre, la présence des deux armées et la route que devaient suivre les Cisalpins, il fit occuper à l'instant une hauteur par où les Gaulois devaient nécessairement passer, espérant ainsi leur barrer le passage. Les chefs de l'armée gauloise, très étonnés à la pointe du jour de voir ces hauteurs couronnées par des troupes ennemies, se persuadèrent que le consul Æmilius avait tourné leur camp, et envoyèrent aussitôt un détachement considérable pour débusquer les Romains. La résistance très vive et entièrement inattendue que ce corps opposa, s'expliqua lorsque des coureurs romains saisis aux avant-postes eurent fait connaître l'arrivée du consul Attilius. Alors seulement les Gaulois comprirent tout le danger de leur position.

Le combat étant inévitable dans le lieu même occupé

par l'armée gauloise, il ne restait à ses chefs d'autre soin que de tirer tous les avantages possibles du champ de bataille où ils se trouvaient; ils disposèrent aussitôt leur infanterie en phalange, lui donnèrent deux faces, l'une pour tenir tête à Attilius, auquel furent opposés les Tauriskes et les Boïens qui formaient la tête de la colonne, et l'autre pour combattre Æmilius qui eut les Gésates et les Insubres pour adversaires. Les bagages et le butin furent placés au centre, et la cavalerie aux deux ailes.

La cavalerie gauloise ayant reçu l'ordre de débusquer à tout prix celle d'Attilius, l'attaqua avec tant de vivacité que ce général, s'étant porté de sa personne sur le champ de bataille pour empêcher les siens de faiblir, fut tué dans une charge, et sa tête fixée au bout d'une pique fut apportée au chef gaulois. Loin de se laisser abattre par un coup si redoutable, la cavalerie romaine n'en combattit qu'avec une nouvelle ardeur, se maintint à son poste et finit par repousser ses adversaires, ce qui amena l'absolue nécessité de la bataille et fut le signal de l'engagement général de l'infanterie. L'armée gauloise présentait alors un aspect capable d'effrayer les plus hardis. « Outre les trompettes, dit Polybe, qui étaient en grand » nombre et faisaient un bruit continu, il s'éleva tout à » coup un tel concert de hurlements, que non-seulement » les hommes et les instruments de musique, mais la terre » même et les lieux d'alentour semblaient pousser des » cris. Il y avait encore quelque chose de bizarre et d'effrayant dans la contenance et les gestes de ces corps » énormes et vigoureux qui se montraient aux premiers » rangs, sans autre vêtement que leurs armes. On n'en » voyait aucun qui ne fût paré de chaînes, de collier, de

» bracelets d'or. Et si ce spectacle étonna d'abord les
» Romains, il excita bien plus leur cupidité et les aiguil-
» lonna à payer de courage pour se rendre maîtres d'un
» pareil butin. »

Les archers vélites, qui commencèrent l'attaque, firent pleuvoir une grêle de traits dont les Boïens et les Insulaires, couverts de leurs vêtements, souffrirent peu, mais dont furent accablés les Gésates, qui étaient entièrement nus et mal couverts par leurs boucliers. Les uns reculaient sur le second rang, les autres quittaient leur poste pour se précipiter sur les archers ennemis et les saisir corps à corps. Mais ceux-ci prenaient aussitôt la fuite, puis se retournaient, lançaient leurs traits et donnaient la mort en fuyant.

Lorsque les archers se furent retirés, les légions avancèrent au pas de charge et furent reçues de pied ferme par les Gaulois, qui soutinrent l'attaque avec la plus grande valeur et rendirent très incertaine l'issue de la bataille, jusqu'au moment où la cavalerie romaine, après avoir vaincu et dispersé la cavalerie gauloise, prit la phalange en flanc et y jeta le plus grand désordre. Ce ne fut plus alors qu'une boucherie. 40,000 Gaulois restèrent sur la place; 10,000 furent faits prisonniers. Anéroëste et un petit nombre des siens qui parvinrent à s'échapper, ne voulant pas survivre à un pareil désastre, se donnèrent mutuellement la mort. Concolitan, autre chef des Gésates, fut fait prisonnier et réservé pour embellir le triomphe.

Telle fut l'issue d'une entreprise guerrière qui avait commencé sous les plus heureux auspices. On a beaucoup vanté le talent militaire des Romains dans la bataille de Télamon, l'une des plus fameuses de l'antiquité. Il n'y a

cependant rien qui dénote un talent supérieur. Les Romains durent tous leurs avantages au hasard et non à de savantes combinaisons. C'est le hasard qui plaça les Gaulois entre deux corps ennemis, comme il avait amené le consul Æmilius au secours du préteur Fabius. Les Gaulois n'eurent pas le choix du champ de bataille, ils tirèrent de leur position le meilleur parti possible. Leur plan était très rationnel; c'était le seul qui pût leur donner quelque chance de succès. S'ils furent vaincus, dit Polybe, il faut attribuer ce malheur à l'infériorité de leurs armes, qui étaient si mal trempées qu'elles se tordirent et se faussèrent après quelques coups.

Après sa victoire le consul Æmilius, ayant pris le commandement général des troupes romaines, traversa la Ligurie, pilla et ravagea le pays des Boïens, et retourna à Rome chargé de dépouilles immenses. Son triomphe, l'un des plus magnifiques que la grande ville eût encore admirés, étala des richesses prodigieuses aux yeux de la multitude; une foule de prisonniers suivaient le char du vainqueur. Les chefs gaulois, assis sur leurs chevaux de bataille, vêtus de riches habits, marchaient devant le char de triomphe; ils montèrent au Capitole portant encore leurs baudriers. C'est ainsi que, par la plus amère des dérisions, on leur faisait accomplir le serment solennel qu'ils avaient fait. On suspendit dans le temple de Jupiter les colliers et les bracelets d'or pris sur les vaincus, pour servir de représailles à ce qui s'était vu à Brixia, Sena et Bononia.

La république, voulant profiter de sa victoire, envoya, l'année suivante, les consuls Q. Fulvius et T. Manlius pour soumettre la Cisalpine jusqu'au Pô. Les Boïens,

n'étant pas en état de se défendre, livrèrent des otages et remirent les villes de Mutine, Tanète et Clastidium.

L'année d'après, les consuls F. Furius et C. Flaminius, ayant contracté alliance avec les Anamans, peuplade gauloise située sur la côte, à une petite distance de Massilie, et se voyant secondés par ces nouveaux alliés, passèrent le Pô. Ce fut la première fois que les enseignes romaines se montrèrent au-delà du roi des fleuves d'Italie. Attaquée d'abord lorsqu'elle effectuait son passage, ensuite lorsqu'elle traçait son camp, l'armée romaine fut si complètement défaite, que les consuls, pour éviter de plus grands désastres, sollicitèrent la paix. Trop confiants dans leurs ennemis vaincus, les Insubres, s'étant contentés d'exiger la réparation des pertes que cette guerre avait occasionnées, furent satisfaits sur-le-champ. Mais, la rage dans le cœur et la honte sur le front, les consuls allèrent mendier des secours auprès des Cénomans, et, soutenus par ces indignes Gaulois, ils réparurent sur les terres des Insubres et y exercèrent les plus grands ravages.

Une si noire perfidie produisit une profonde irritation dans l'Insubrie. Ses malheureux enfants furent transportés de fureur quand ils virent leurs moissons foulées aux pieds des chevaux et leurs maisons en cendres. Pour exalter encore davantage le sentiment national, les chefs déclarèrent l'État en péril, et se rendirent en grande pompe au temple de la déesse de la guerre pour en tirer les *Immobilis*, enseignes fameuses qui ne sortaient que dans les périls extrêmes de la nation. Lorsque le peuple les vit flotter aux vents, il courut aux armes : 50,000

hommes furent réunis en un moment. Le consul, ne voulant pas leur donner le temps de s'organiser, franchit l'Addua, rompit les ponts, afin de forcer son armée à vaincre ou à mourir, remonta le fleuve et campa dans un lieu où la rivière décrit un demi-cercle d'un rayon assez resserré; là, après avoir jeté un pont de bateaux sur ses derrières et avoir contraint les Cénomans à passer sur l'autre rive, craignant sans doute qu'au milieu du combat le sang gaulois ne se réveillât dans ces hommes infidèles à leur nation, il fit replier son pont de bateaux et attendit, dans cette position, l'ennemi qui ne tarda pas à paraître. Les triaires, placés en première ligne, reçurent l'ordre de chercher moins à frapper les Gaulois qu'à parer leurs coups, afin de fausser leurs armes; elles le furent bientôt, et forcèrent les malheureux Insubres à les redresser dans la plus grande chaleur du combat. Pendant ce moment d'arrêt, Flaminius ordonna de tirer l'épée et de fondre sur l'ennemi, qui fut écrasé en quelques heures : 8,000 Insubres restèrent sur la place et un bien plus grand nombre furent faits prisonniers. Le consul se mit alors à ravager les villes et les campagnes, et rentra à Rome, moins chargé d'honneur que de butin, disaient ses soldats dans leurs chants satiriques.

Tant de malheurs ayant abattu la vaillante nation des Insubres, elle envoya des ambassadeurs à Rome pour solliciter la paix; le sénat inclinait à l'accorder; mais les nouveaux consuls M. Cl. Marcellus et Cn. Cornélius refusèrent d'entrer en négociation, appuyant leur refus sur la nécessité d'abattre totalement la race gauloise dans la Cisalpine, si l'on ne voulait la voir se renouveler plus redoutable que jamais. Aimé du peuple et du soldat, à

cause de ses grandes qualités, Marcellus fit adopter le parti de la guerre,

Les Insubres, dont les propositions de paix avaient été repoussées, ayant imploré l'assistance des Transalpins, se virent appuyés par Virдумar, roi des Gésates, qui passa les Alpes à la tête de 30,000 hommes. Marcellus, capitaine plein d'activité, étant entré en campagne de meilleure heure que de coutume, assiégeait déjà Acerres, place située au confluent de l'Addua et de l'Humatio, lorsque Virдумar arriva. Voyant l'inutilité de tous ses efforts pour contraindre le consul à lever le siège, et résolu alors à faire une puissante diversion, Virдумar prit 2,000 de ses plus braves Gésates, presque tous cavaliers, passa le Pô, ravagea le pays des Anamans, infidèles à la cause nationale, et vint mettre le siège devant Clastidium, ville que les Romains venaient de fortifier. Marcellus, qui était accouru au secours de la place, commençait à tracer les lignes de son camp, lorsque Virдумar vint fondre sur ses troupes et l'obligea à beaucoup étendre ses lignes pour ne pas être enveloppé. Comme il s'était trouvé dans la nécessité de donner très peu de profondeur à son corps de bataille, dès la première attaque il fut découvert par le chef des Gésates, qui, poussant droit à lui pour le défier à un combat singulier, lança avec tant de vigueur son cheval, que Marcellus, profitant habilement de la fatigue de ce coursier, le fit frapper rudement à terre, et désarçonna son cavalier. Le consul se hâta de mettre pied à terre, tua son adversaire et s'écria, en montrant ses dépouilles : « Jupiter, toi qui contemples et » diriges les grands exploits de guerre au milieu des ba- » tailles, je te prends à témoin que je suis le troisième

» consul romain qui, ayant tué de sa main le général ennemi, t'a consacré des dépouilles opimes. » Les Gésates, voulant venger la mort de leur chef, se battirent avec le plus grand acharnement ; mais la tête manquant à ce corps, les charges se firent sans ordre et sans discernement, et amenèrent une défaite complète : quelques Gésates périrent dans les eaux du fleuve, beaucoup succombèrent les armes à la main, le reste se dispersa.

Pendant la garnison d'Acerre, toujours vivement pressée, abandonnait la ville à l'ennemi et se retirait à Médiolanum, où les Romains la suivirent et mirent le siège devant cette capitale de l'Insubrie. L'armée gauloise, dispersée dans la campagne, se rassembla pour assiéger à son tour les assiégeants, qui se trouvèrent en grand péril et eussent bientôt succombé, si Marcellus ne fût revenu victorieux et ne les eût dégagés. Les Gésates, instruits des malheurs de leurs frères et de la mort de leur roi, se retirèrent dans leur patrie. Les Insubres, ainsi abandonnés de tous leurs alliés, contraints de céder à la force, laissèrent tomber, entre les mains du vainqueur, Médiolanum, Como et presque toutes les places de l'Insubrie. Le sénat s'empara d'une partie des terres de ce pays, et accorda la paix à ses malheureux habitants, en leur imposant une forte contribution de guerre.

Marcellus, qui avait voulu la guerre pour avoir l'honneur du triomphe, dut être satisfait ; le sien fut des plus magnifiques. « Le cortège partit du Champ-de-Mars, se dirigeant par la voie des triomphes et par les principales places, pour se rendre au Capitole. Les rues qu'il devait traverser étaient jonchées de fleurs ; l'encens fumait de tous côtés. La marche était ouverte par une troupe de

mûsiciens, qui chantaient des hymnes guerriers et jouaient de toutes sortes d'instruments. Après eux s'avançaient les bœufs destinés au sacrifice. Leurs cornes étaient dorées, leurs têtes étaient ornées de tresses et de guirlandes. Suivaient, entassés dans des chariots rangés en longue file, les armes et les vêtements gaulois, ainsi que le butin provenant du pillage des villes boïennes et insubriennes; puis, les captifs de distinction, vêtus de la braie et de la saie, et chargés de chaînes : leur haute stature, leur figure martiale et fière attirèrent longtemps les regards de la multitude romaine. Derrière les captifs marchaient un pantomime, habillé en femme, et une troupe de satyres, dont les regards, les gestes, les chants et la brutale gaité insultaient sans relâche à leur douleur. Plus loin, au milieu de la fumée des parfums, paraissait le triomphateur, traîné sur un char à quatre chevaux. Il avait pour vêtement une robe de pourpre brodée d'or; son visage était peint de vermillon, comme les statues des dieux, et sa tête couronnée de laurier. Mais ce qu'il y eut de plus nouveau et de plus superbe dans cette pompe, dit l'historiographe de Marcellus (1), ce fut de voir le consul portant lui-même l'armure de Viridumar; car il avait fait tailler exprès un grand tronc de chêne, autour duquel il avait ajusté le casque, la cuirasse et la tunique du roi barbare. L'épaule chargée de ce trophée, qui représentait un géant armé, Marcellus traversa la ville. Ses soldats, cavaliers et fantassins, se pressaient à la suite, autour de son char, chantant des hymnes composés pour la fête, et poussant, par intervalles, les cris

(1) Plutar., in Marcell.

de *trionphe!* que répétait à l'envi la foule des spectateurs.

» Dès que le char triomphal commença à tourner du forum vers le Capitole, Marcellus fit un signe, et l'élite des captifs gaulois fut conduite dans une prison où des bourreaux étaient apostés et des haches préparées. Puis le cortège, suivant la coutume, alla au Capitole attendre dans le temple de Jupiter qu'un licteur apportât la nouvelle « que les Barbares avaient vécu. » Alors Marcellus entonna l'hymne d'actions de grâces, et le sacrifice s'acheva. Avant de quitter le Capitole, le triomphateur planta de ses mains son trophée dans le temple, dont il avait fait creuser le pavé. Le reste du jour se passa en réjouissances et en festins. Et le lendemain, peut-être, quelque orateur du sénat et du peuple recommença les déclamations d'usage contre la race gauloise, qu'il fallait exterminer, parce qu'elle égorgeait les prisonniers et offrait à ses dieux le sang des hommes (1). »

Fidèle à sa grande politique, Rome, qui avait résolu de façonner la Cisalpine à la servitude, établit deux colonies, l'une en deçà du Pô à Placentia, et l'autre au-delà de ce fleuve à Crémone, pour commander aux peuples du voisinage et les habituer peu à peu au joug de la République. Ce joug était lourd, il fallait le subir; si quelques hommes impatientes levèrent de temps en temps l'étendard de la révolte, ils furent bientôt comprimés. Pour soulever ces peuples déjà façonnés à la servitude, il ne fallait rien moins qu'une grande occasion. Elle se présenta.

(1) Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*.

§ IV. *Depuis le passage d'Annibal en Italie jusqu'à l'entière réduction de la Cisalpine en province romaine.*

(De 218 à 193 av. J.-C.)

Deux puissances rivales se disputaient l'empire ; Rome et Carthage étaient en présence. Annibal vainqueur en Espagne, ayant résolu de porter le feu de la guerre en Italie sous les murs mêmes de Rome, comptait que le vieux sang de la Gaule commencerait, à la vue de ses guerriers, à bouillonner de nouveau dans les veines des Cisalpins, qui avaient en effet conjuré le grand capitaine de hâter sa marche. Excité par leurs promesses, Annibal traversa rapidement la Transalpine, et, sans s'arrêter à combattre Publius Scipion, il opéra ce fameux passage des Alpes, tant célébré par tous les auteurs anciens et modernes.

La Cisalpine était vivement agitée, non-seulement par l'attente des événements futurs, mais encore par des causes qui lui étaient personnelles. Rome, en ordonnant le partage des terres des environs de Plaisance, avait soulevé les Insubres et les Boïens, qui se précipitèrent sur les ouvriers occupés aux fortifications de la ville et les dispersèrent dans la campagne. Ce premier succès les ayant enhardis, ils vinrent mettre le siège devant Mutine, place faiblement pourvue de vivres, qui devait succomber en peu de temps, si elle n'était promptement secourue. Pour donner à l'armée des consuls le temps d'arriver, trois illustres romains, dans le dessein de traîner en longueur et d'amuser leurs ennemis, sollicitèrent une entrevue, que les assiégeants accordèrent volontiers.

Ces trois personnages, à peine arrivés, furent déclarés prisonniers, jusqu'à ce que les otages donnés à Rome dans la dernière guerre fussent rendus.

Instruit de cette audacieuse violation du droit des gens, et voulant arriver plus promptement pour opérer la délivrance des triumvirs, le préteur Lucius Manlius prit le chemin le plus court, à travers une vaste et sombre forêt. Prévenus de sa marche, les Gaulois s'y étaient cachés avec tant de secret, que rien ne trahissait leur présence. Les Romains, engagés dans ce bois, s'avançaient sans défiance et sans précaution, lorsqu'assailis avec fureur, ils furent culbutés ; Manlius retourna sur ses pas, sortit de la forêt après avoir perdu beaucoup de monde, et établit un camp que les Gaulois inquiétèrent inutilement. Ayant osé se hasarder de nouveau dans la forêt, où une nouvelle attaque lui fit perdre 900 hommes et 6 enseignes, Manlius, persuadé alors qu'il lui était impossible d'arriver par cette voie jusqu'à Mutine, se retira à Tanète, petit fort avantageusement situé sur le Pô. Rome envoya à son secours le préteur Attilius, avec une légion et un corps de 5,000 alliés, qui soulevèrent les tribus gauloises les unes contre les autres, et déterminèrent, par leurs émissaires, les Tauriskes à ravager le territoire des Insubres, tentative qui eut encore pour résultat de les séparer des Boïens.

Les Tauriskes étaient à peine repoussés lorsqu'Annibal descendit les Alpes. Ce grand capitaine, qui s'attendait que tous les Cisalpins se soulèveraient à son approche, non-seulement les vit demeurer immobiles, mais il eut même la douleur de voir les Tauriskes rejeter son alliance et lui refuser des vivres. Annibal convaincu

qu'il fallait frapper un grand coup, prit d'assaut Taurinum (Turin), capitale du pays, ravagea cette ville et s'avança ensuite vers les frontières de l'Insubrie, dont les peuples, comprimés par une armée puissante de Cornélius Scipion, ne firent aucun mouvement. Les Gaulois, à qui le combat du Tessin avait révélé qu'Annibal pourrait être le libérateur de leur patrie, accoururent en foule pour le féliciter et lui offrir des vivres et des troupes. Annibal les reçut avec joie, les traita en amis, promit d'épargner leurs terres et de les protéger.

La nuit même du combat du Tessin, 2,000 fantassins et 2,000 cavaliers gaulois, auxiliaires dans l'armée de Scipion, abandonnèrent son camp, tuèrent les sentinelles et vinrent offrir leurs services au général Carthaginois, qui les combla d'honneurs, leur donna de l'argent et les engagea à retourner dans leur pays pour recruter de nouvelles troupes. Les Boïens, déterminés par le vif enthousiasme qu'excitait le nom d'Annibal exalté par toutes les bouches, vinrent lui proposer un traité d'alliance et lui offrirent les trois illustres romains pris devant Mutine. Annibal les remercia gracieusement de leur offre, les engagea à conserver pour eux-mêmes ces gages de leur valeur, et les loua beaucoup du dessein qu'ils avaient formé de les échanger contre les otages donnés à Rome.

Malgré ces preuves de bon vouloir, l'entraînement des Gaulois, qui se trouvaient tiraillés par deux forces contraires, par les sollicitations d'Annibal et par les menaces de Scipion, n'était pas entier et sans arrière-pensée; il fallait le combat de la Trébie pour faire cesser toute incertitude. Les Gaulois y firent preuve de grand courage dans les deux armées ennemies. La légion Cénomane,

rangée sous les étendards des Romains, fut presque entièrement détruite. En comptant ses morts, Annibal trouva que la presque totalité appartenait aux Gaulois ses alliés.

La bataille de la Trébie ayant dissipé toutes les craintes, plus de 70,000 Boiens, Insubres et Ligures vinrent se ranger sous les drapeaux du vainqueur, dont l'armée se vit portée à 90,000 hommes. Cette foule immense de guerriers, d'un caractère bouillant et impétueux, qui ne savaient pas se plier à une discipline sévère, et ne comprenaient rien aux savantes combinaisons du grand capitaine carthaginois, causa beaucoup d'embarras à cet habile général. Voulant transporter aussitôt la guerre sur le territoire ennemi, les Gaulois se plaignaient de n'être récompensés de leur dévouement que par la ruine et la dévastation de leur pays. Contraint de se mettre en campagne avant la fin de l'hiver, et obligé de revenir sur ses pas, Annibal, dans le dessein d'amuser ses nouveaux alliés, était venu mettre le siège devant Plaisance; voyant enfin le froid moins rigoureux, il se mit en marche pour l'Etrurie, où les Romains s'étaient retirés et s'étaient établis au-delà des Apennins, près d'Are-tium. Deux routes conduisaient aux ennemis : l'une, fort longue, par les gorges des montagnes, gardées avec soin par le consul; l'autre, par les marais, était courte et tout-à-fait négligée, mais extrêmement difficile pour une armée nombreuse. Annibal prit cette dernière route, qui le conduisit à la brillante victoire de Trasimène. Les Gaulois, selon leur habitude, y firent des prodiges de valeur. Ce fut dans cette bataille que l'insubre Ducor, reconnaissant le consul qui avait ravagé sa patrie, courut

à lui en s'écriant : « Voilà ce consul farouche qui a massacré nos femmes et nos enfants, ravagé nos campagnes, » ruiné nos villes. C'est une victime que je dois aux » mânes de nos frères si indignement égorgés. » Il se trouve bientôt auprès du consul, le perce lui-même de part en part et lui coupe la tête, avant que les Romains, accourus à son secours, aient pu le défendre. Après la mort de leur général, les Romains à qui il ne restait d'autre moyen de salut que la fuite, se hâtèrent de fuir. Annibal ne perdit que 1,500 hommes dans cette célèbre journée, et presque tous étaient des Gaulois.

Les Cisalpins ne déployèrent pas moins de valeur à Cannes. Au commencement du combat, ils mirent bas leurs habits et se battirent avec tant de fureur que rien ne pouvait les arrêter. Le général Carthaginois les pria vainement d'épargner les vaincus. Ils satisfaisaient une vengeance ardemment désirée et trop longtemps attendue à leur gré. 70,000 Romains restèrent sur le champ de bataille. Les pertes du vainqueur furent de 5,500 hommes, dont 4,000 Gaulois.

Au lieu de rester dans l'Étrurie, pays assez rapproché de la Cisalpine pour en tirer de nouvelles recrues, Annibal s'avança au sud de l'Italie, chez les peuples amollis de la grande Grèce; faute énorme que Rome comprit et dont elle se hâta de profiter en mettant deux armées entre lui et les Cisalpins. Posthumius osa même attaquer la Gaule Italique et s'avança avec un corps de 15 à 20,000 hommes; mais, surpris dans un défilé, il y périt avec toutes ses troupes (1). Le crâne de Posthumius fut

(1) Tite-Live raconte l'affaire différemment. Il dit que les Gaulois,

arrangé en forme de coupe, pour servir dans les grandes solennités religieuses de la nation.

Cette défaite causa la plus grande terreur à Rome, où les craintes superstitieuses recommencèrent à émouvoir le peuple, par l'exhumation des oracles qui annonçaient une nouvelle occupation de la capitale par les Gaulois. Comme il fallait que les oracles fussent accomplis, on fit creuser une fosse dans le Marché-aux-Bœufs; on y enterra vivants un gaulois et une gauloise, un grec et une grecque; et les Romains dormirent en repos! Les Gaulois et les Grecs étaient maîtres de la ville. Il est vrai que la prise de possession n'avait rien de dangereux. On soupirait de pitié quand on voit un grand peuple descendre à de pareilles superstitions, si la cruauté n'excitait l'horreur.

Pendant huit ans, la Cisalpine ne fit aucun mouvement hostile, laissant toutefois ses soldats s'enrôler tantôt sous les étendards des consuls, tantôt sous ceux d'Annibal. S'ils avaient bien compris que Rome était le seul ennemi véritablement redoutable à leur indépendance, les Gaulois se seraient unanimement ralliés à la cause de l'illustre Carthaginois; mais lorsqu'ils virent ses brillants faits

instruits que les Romains devaient traverser une vieille forêt, scièrent presque entièrement le corps de tous les arbres placés le long de la route et un peu avant dans la forêt. Ils étaient encore debout; mais une légère impulsion suffisait pour les renverser. Lorsque les Romains furent engagés dans cet endroit, les Gaulois poussèrent les arbres sciés les plus éloignés dans la forêt. Ceux-ci ébranlèrent les suivants, le mouvement se communiqua de proche en proche : les arbres écrasèrent l'armée romaine. Cette version tient trop de la fable pour que l'on puisse y ajouter la moindre foi.

d'armes devenus très rares, ils abandonnèrent ses drapeaux, ou s'ils les suivirent encore, ce fut pour rendre leur concours bien onéreux ; leur insubordination était telle, qu'Annibal, constamment obligé de sévir contre des hommes ennemis de toute discipline, les vit au milieu de son camp, se livrer à des murmures continuels, puis demander sa tête ; il y eut même des sicaires gaulois qui cherchèrent à se défaire de l'un des grands capitaines des annales militaires du monde. Annibal fut plus d'une fois obligé de se cacher sous un déguisement pour échapper à leurs coups.

L'arrivée d'Asdrubal en Italie, ayant de nouveau soulevé la Cisalpine, attira sur ce malheureux pays d'épouvantables désastres. Secondé par les Gaulois, après avoir mis le siège devant Plaisance et avoir échoué dans sa tentative, Asdrubal fut peu après complètement battu sur les bords du Métaure, défaite horrible qui servit de représailles à la terrible journée de Cannes.

Rome ayant à se venger de la Cisalpine ; ordonna à ses généraux de parcourir toute la contrée et d'y exercer les plus grands ravages. Magon, frère d'Annibal, arrivé heureusement à la tête de bonnes troupes pour protéger le pays, fit parmi les Gaulois de nombreuses recrues qui lui permirent de tenir tête aux généraux romains. Mais au bout de deux ans il reçut l'ordre de s'embarquer pour l'Afrique afin de rejoindre Annibal, rappelé pour la défense de Carthage. Disons ici, et pour l'honneur des Cisalpins, que la plupart des soldats gaulois qui avaient servi pendant dix-sept ans sous le grand capitaine, ne voulant point l'abandonner au jour du malheur, combattirent aux champs de Zama avec autant de valeur que

sur la terre d'Italie. « Ils étaient, dit Tite-Live, enflammés contre les Romains d'une haine native et particulière à leur race. »

Magon avait laissé un habile général dans la Gaule Italique ; c'était le célèbre Amilcar, qui avait formé le projet de réunir toutes les tribus gauloises de la Cisalpine et d'en faire une seule nation, projet que la plupart des peuplades gauloises secondèrent, et que la jeunesse Cénomane, depuis si longtemps l'alliée de Rome, adopta elle-même contre la volonté de ses chefs. Tel était l'élan général qu'en peu de temps une armée puissante se trouva sur pied.

Caius Oppius, général romain, ouvrit la campagne, et pénétra assez paisiblement jusqu'au fort de Mutine, placé sur le territoire des Boïens. Ses troupes pleines de confiance en elles-mêmes, étant sorties du fort sans avoir pris aucune mesure de prudence, furent chargées à l'improviste et taillées en pièces. Le général perdit la vie avec 7,000 de ses plus vaillants soldats. Le reste des troupes abandonna le fort et rejoignit le consul.

L'année suivante, Plaisance, surprise par les Gaulois, fut entièrement dévastée, et, de 6,000 habitants romains, en conserva à peine 2,000 au milieu des ruines. Crémone eût subi le même sort, si les consuls n'avaient volé à sa défense et battu les Gaulois auxquels ils tuèrent 30,000 hommes. Les Insubres eurent une faible revanche en battant (199 av. J.-C.) le préteur Cn. Boëbius qui donna dans une embuscade et perdit 6,500 hommes.

Toutes ces guerres, quoique Rome y eût presque toujours l'avantage, causaient aux Romains des pertes considérables en hommes et en argent, et jetaient encore une

certaine inquiétude dans la masse du peuple. Loin de le calmer, les orateurs se plaisaient à remettre sous ses yeux les grandes invasions des Gaulois, le sac de Rome, les ravages causés par ces barbares, et pressaient le sénat par toute sorte de clameurs de prendre enfin la résolution d'en finir avec la Cisalpine. Instruits de ces desseins, les Gaulois voulant se défendre vigoureusement, préparèrent une coalition entre les Ilvates, peuplade ligurienne, les Insubres, les Boïens et la jeunesse cénomane. Les consuls Cornélius Céthégus et Quintius Minucius, qui avaient l'ordre de se rendre dans la Cisalpine et de dissoudre la coalition, résolurent de l'attaquer sur deux points opposés. Céthégus prit le chemin le plus direct et alla se retrancher au-delà du Pô, tandis que Minutius longeait la mer Inférieure, soumettait les Ligures à l'exception des Ilvates, d'où il se repliait ensuite sur les terres des Boïens, mettait tout à feu et à sang, et atteignait ainsi le but qu'il s'était proposé, de diviser l'armée coalisée, car les Boïens n'ayant pu demeurer insensibles aux cris de douleur de leurs femmes et de leurs enfants, abandonnèrent leurs alliés. Les Insubres, unis aux Cénomans, étant encore assez puissants pour combattre Céthégus, recoururent à toutes les ruses de guerre pour l'engager à sortir de ses retranchements. Leurs tentatives étant demeurées sans effet, ils espérèrent réussir plus facilement en se retirant sur les terres des Cénomans, faute capitale qu'attendait Céthégus. Ce consul les y suivit avec l'espoir bien fondé de détacher les troupes Cénomanes des Insubres. La masse de la nation Cénomane ayant toujours été dévouée à Rome, Céthégus agit sur son esprit; il parvint à corrompre les chefs et les détermina à conclure avec lui un traité par le-

quel ils s'engageaient, dans le cas d'une bataille rangée, à demeurer neutres si les Insubres avaient l'avantage, et à seconder les Romains si ceux-ci l'emportaient. Assuré de l'exécution de cet infâme traité, Céthégus ne craignit plus d'accepter le combat si souvent offert par les Insubres. Ceux-ci, ayant conçu quelques soupçons sur la fidélité des Cénomans leurs alliés, les placèrent dans le corps de réserve ; mesure bien insuffisante, car les traîtres, voyant leurs alliés faiblir, les chargèrent à dos et hâtèrent une défaite qui devint horrible.

Instruits du désastre des Insubres, les Boïens, qui jusqu'alors avaient tenu tête à leurs ennemis, se dispersèrent dans leurs places fortes et abandonnèrent la campagne à Minutius Félix ; celui-ci, après avoir dévasté ce pays, se replia sur la Ligurie et alla soumettre les Ilvates.

Cette campagne, qui semblait avoir soumis définitivement toute la Cisalpine, fut jugée à Rome de la plus haute importance. Quatre jours d'actions de grâces pour remercier les dieux, l'honneur du triomphe accordé aux deux consuls, témoignent assez de la haute estime que l'on avait de leurs succès. La guerre était cependant loin d'être terminée. Nous allons assister à de nouveaux combats, efforts suprêmes d'un peuple héroïque qui savait tout ce que la servitude a de dégradant ! Malheureusement il n'avait pas assez appris à vaincre.

Dès le printemps suivant, les Boïens et les Insubres avaient les armes à la main. Le consul Claudius Marcellus, s'étant avancé très rapidement pour les surprendre, avait tellement exténué ses troupes par une marche forcée et par les travaux du campement, qu'elles se livrèrent toutes, même les sentinelles, à un profond

sommeil. Corolamus, chef des Boïens, profitant de cet abatement, pénétra en silence dans le camp des Romains, leur tua près de 3,000 hommes sans éprouver la moindre perte, échec dont Marcellus fut si épouvanté, qu'il se tint rigoureusement renfermé jusqu'à l'arrivée du consul M. Furius. Lorsque leurs armées furent réunies, ils parcoururent la Ligurie et l'Insubrie, la torche de l'incendie d'une main et le glaive de la mort de l'autre.

Les Boïens qui, pour se venger, s'étaient jetés sur les terres des alliés de Rome et y avaient fait un butin immense, revenaient heureux de leurs succès et de leurs déprédations, lorsqu'ils furent rencontrés par les consuls. Le combat s'engagea sur-le-champ. La fortune s'étant encore déclarée en faveur de Rome, presque tous les Gaulois périrent sur le champ de bataille.

Après de si grands et de si nombreux désastres, on se demande s'il restait encore dans la Cisalpine des hommes capables de reprendre les armes ? Oui, il en restait ; car telle est la puissance de l'amour de la liberté et de l'indépendance nationale, qu'il semble faire sortir des défenseurs de dessous terre. La valeureuse tribu des Boïens reprit les armes l'année suivante. « Mieux vaut mourir » que de perdre la liberté, » disait-elle. Le consul Valérius Flaccus rencontra la faible armée qu'elle avait pu mettre sur pied et lui tua 8,000 hommes. Les débris de cette malheureuse armée franchirent le Pô, s'unirent aux Insubres et présentaient un corps respectable ; mais le succès ne répondit pas aux efforts d'un courage si admirable ; attaqués près de Mediolanum, les Gaulois furent vaincus et perdirent 10,000 hommes.

Les désastres de la Cisalpine avaient été si grands, les

ravages si affreux dans le cours de cette année, que le consul, convaincu non pas d'avoir soumis les Gaulois, mais d'en avoir anéanti toutes les ressources et les forces, écrivit au sénat que désormais on ne verrait plus l'étendard de la révolte se lever dans ces régions. L'année suivante les Boïens lui répondaient par un nouveau soulèvement. Pour en finir enfin avec ce peuple indomptable, trois armées furent mises sur pied. Le consul Sempronius, qui entra le premier en campagne, fut surpris de se trouver en présence d'une armée encore tellement redoutable, que, n'osant l'attaquer, il fortifia son camp et attendit l'arrivée du second consul. Les Gaulois, ayant résolu de prévenir la jonction des deux armées, livrèrent un assaut au camp de Sempronius avec une véritable fureur. L'une des portes du camp fut forcée. Malgré ce succès, les assaillants furent repoussés. Le consul commit la faute de poursuivre les Gaulois, qui se reformèrent sous leurs retranchements et mirent en fuite les Romains. Cet avantage n'empêcha pas la jonction des trois armées romaines, qui ne firent rien de remarquable. Des ravages, des incendies, voilà à quoi se réduisirent les exploits de ces formidables légions.

Instruits, mais trop tard, qu'ils ne pouvaient tenir la campagne, les Gaulois résolurent de n'accepter désormais aucune bataille rangée, de se renfermer dans les places fortes et de tomber sur tous les corps détachés. Le consul Cornélius fit de vains efforts pour leur faire changer de plan de défense. Ils virent dévaster leurs champs, brûler leurs maisons, sans paraître émus. Lorsqu'ils trouvaient l'occasion favorable, ils tombaient sur l'ennemi, lui tuaient du monde et se retiraient. Un jour ils préparèrent

une embuscade où l'armée romaine devait être anéantie. Un traître livra leur secret. Le consul disposa tout pour un combat qui fut à outrance. Le corps des vétérans romains, rompu par une charge des Gaulois, fut anéanti. Les légions tinrent ferme malgré cet échec, et, après être demeurée longtemps incertaine, la victoire se déclara en faveur de Rome. Le consul avait perdu 5,000 hommes et les Gaulois 14,000.

De si grands désastres avaient tellement affaibli la nation des Boïens, que les vieillards proposèrent de se soumettre aux Romains. La jeunesse s'y étant opposée, on vit alors le triste spectacle d'un peuple divisé. Des vieillards quittèrent leurs familles, abandonnèrent leurs maisons pour se retirer dans le camp des ennemis de leur patrie, sous la protection des généraux de la république. Ce désaveu éclatant de la conduite des jeunes gens ne put protéger ces vieillards contre la barbarie romaine. On est saisi d'horreur quand on voit un Flaminius, pour consoler une courtisane de n'avoir pu assister à un combat de gladiateurs, détacher lui-même son épée et couper la tête à un vénérable Gaulois qui venait, suivi de ses enfants, réclamer l'hospitalité.

La nouvelle de semblables traitements se répétait de bouche en bouche et poussait au désespoir les Boïens, qui cherchaient moins à combattre qu'à se faire tuer. Scipion Nasica en massacra 20,000 en une seule journée. Il ne restait plus aux Boïens qu'à être esclaves ou à quitter leur patrie. Il y avait trop d'élévation dans leur âme pour consentir à subir la servitude. Les débris de douze grandes tribus se mirent en marche pour l'exil, abandonnant un pays où elles ne pouvaient vivre sans être

esclaves (193 av. J.-C.). Cet acte de suprême héroïsme a été à peine mentionné par les historiens. Il n'y avait plus de boucherie : ils se sont tus. Un géographe (1) nous apprend que les restes de ce peuple digne d'un meilleur sort allèrent s'établir sur les bords du Danube, au confluent de ce fleuve et de la Save. Le nom des Lingons, des Anamans, des Boïens, fut effacé de la carte d'Italie, ainsi que l'avait été quatre-vingt-treize ans auparavant celui des Senons.

Il y a peu de conquêtes qui aient exigé des efforts aussi longs, aussi continus et aussi énergiques que celle de la Gaule cisalpine. Chose remarquable, la soumission de cette province exigea deux cents ans de combats, malgré l'habileté de Rome et les puissants moyens qu'elle savait employer. Nous croyons qu'il sera très instructif de résumer ici en peu de mots les moyens employés pour comprimer et façonner à la servitude un peuple aussi actif que les Gaulois.

Quatre grands moyens furent mis en œuvre

1° Rome éleva, de distance en distance, des forteresses qui dominaient le pays. Munies de fortes garnisons, ces forteresses inspiraient de la terreur aux habitants et comprimaient le moindre mouvement.

2° Lorsque Rome soumettait une province, elle l'obligeait à lui remettre ses armes. Elle les laissa cependant aux Cénomans, qui méritaient bien cette faveur en récompense de la servilité qu'ils avaient vouée aux vainqueurs. Mais il fut sévèrement défendu aux autres tribus gauloises d'en conserver, d'en fabriquer ou d'en acheter.

(1) Strabon, lib. v.

3° C'était peu d'avoir ôté aux populations ces moyens de se soulever ; Rome comprit qu'il fallait détruire leur caractère et leur faire adopter les mœurs et les habitudes romaines. Pour cela , elle établit des colonies qui se mêlaient aux tribus voisines et les façonnaient à leurs manières, leur inspiraient les mêmes pensées, et, par le mélange de sang, romanisaient, s'il est permis d'inventer cette expression, les peuples les plus barbares.

Ce moyen, employé longtemps, devait avoir pour effet inévitable de fondre le peuple conquis avec le conquérant.

4° Comme il était à craindre qu'une nation généreuse, nourrie longtemps au sein de la liberté, ne sentît renaître l'amour de l'indépendance dans ses communications avec les peuples libres, on interdit aux Cisalpins toute relation et tout commerce avec les peuples du dehors. Une bande de 12,000 Transalpins ayant sollicité (en 170 av. J.-C.) la faveur de se fixer dans la Cisalpine, Rome ordonna de la repousser. Cette colonie fit en vain valoir les droits de l'humanité en faveur d'une peuplade qui ne pouvait vivre dans son pays ; elle demanda inutilement d'être incorporée à la république : son contact pouvait réveiller des idées d'indépendance ; les légions reçurent l'ordre de la contraindre à se retirer par les armes, s'il était nécessaire.

Tacite exhalait, dans un style inimitable, les plaintes les plus amères contre ces tyrans de Rome qui prétendaient même ôter la liberté de la pensée ; il aurait pu trouver la source du mal dans les beaux jours du peuple dont il regrettait la liberté. Il suffisait aux empereurs d'étudier la conduite de la république à l'égard des na-

tions qu'elle avait asservies, pour trouver le moyen de bâillonner les citoyens romains et de les façonner à la servitude. Les républiques ont toujours le mot de liberté à la bouche; on désirerait y voir un peu plus la réalité.

CHAPITRE IV.

Émigrations gauloises dans l'orient de l'Europe et en Asie.

La race gauloise, naturellement expansive, semble destinée à jeter des rameaux dans toutes les provinces du monde connu. La Germanie, la Grèce et l'Asie-Mineure furent les témoins de leurs excursions vagabondes, et les virent fonder des établissements et créer des colonies. Cette partie de notre histoire présente de grandes lacunes et laisse beaucoup à désirer sur l'origine des différentes tribus gauloises établies en Germanie et dans l'Asie-Mineure. Les principaux événements eux-mêmes sont loin de nous avoir été transmis avec ces détails circonstanciés qui seuls rendent un récit intéressant; mais quelque imparfaite que soit sous ce rapport cette partie de notre histoire, elle est encore abondante en faits, riche en détails pittoresques et en traits caractéristiques.

§ 1^{er}. *Émigrations et établissements des Gaulois en Germanie.*

(De 587 à 278 av. J.-C.).

Les historiens anciens les mieux instruits nous attestent qu'un grand nombre de peuplades de la Germanie appartenait à la race gauloise. Strabon et Tite-Live mettent de ce nombre les Scordisques, les Bastarnes, les Trocmes, les Tolistaboïens et les Tauriskés, peuples établis en Illyrie, en Thrace et en Pannonie. Bien longtemps avant notre ère, les Gaulois s'étendaient donc depuis les Alpes jusqu'aux montagnes de l'Épire, de la Macédoine et de la Thrace. Quels furent les fondateurs de ces nombreuses colonies ? Il est extrêmement difficile de le déterminer. Les historiens ont établi plusieurs systèmes à ce sujet. Quelques auteurs pensent que tous ces peuples descendaient de la colonie de Ségovèse ; d'autres sont persuadés que, longtemps avant cette émigration, les Gaulois s'étaient fixés au-delà du Rhin : telle est l'opinion de Plutarque, qui assure qu'avant l'expédition de Bellovèse en Italie, les Gaulois, pressés par la faim, avaient formé des établissements aux extrémités de l'Europe. Il est bien à présumer que les Gaulois, ne rencontrant d'autre obstacle que le Rhin pour entrer en Germanie, ont envahi ce pays avant de se risquer à pénétrer dans l'Italie, bien autrement défendue par la barrière des Alpes. L'origine des peuplades gauloises établies en Germanie et dont nous venons de donner le nom, étant enveloppée de ténèbres que nous ne pouvons dissiper, nous nous contenterons de prendre le fil de l'histoire aux premiers faits connus d'une manière certaine.

La première émigration gauloise au-delà du Rhin, dont nous ayons des preuves positives, est celle de Ségovèse (1). Le sort ayant décidé que ce neveu d'Ambigat se dirigerait vers la Germanie, tandis que l'Italie était assignée à Bellovèse, Ségovèse s'avança vers la partie méridionale du Rhin, traversa ce fleuve et la forêt d'Hercynie (2), et, après s'être ouvert un passage par la force des armes, il s'empara du pays auquel les Boïens (3) ont depuis donné leur nom ; il occupa aussi quelque partie du territoire qui l'avoisine.

Pendant près de 250 ans l'histoire est muette sur les Gaulois de Germanie. Quoique placés sur les frontières de la Grèce, ils n'entrèrent que fort tard en relations avec elle. Voici en quelles circonstances ces deux peuples se mirent en communication. Alexandre-le-Grand s'étant fait une haute réputation dès sa jeunesse mérita, dans une expédition qu'il dirigea vers les bouches du Danube, que des envoyés gaulois vinssent le féliciter dans son camp. Il les reçut avec une grande magnificence, les admit à sa table, et pendant le festin leur demanda « quelle était la » chose qu'ils craignaient le plus au monde. » — Il était facile de comprendre l'intention du grand capitaine. Ils lui firent cette réponse qui ne pouvait sortir que d'une bouche barbare : « Nous ne craignons rien que la chute » du ciel. Cependant nous estimons l'amitié d'un homme » tel que toi. — Voilà un peuple bien fier, » dit Alexandre à ses courtisans. Avant de les renvoyer, il les

(1) Voyez ci-dessus chapitre III.

(2) Aujourd'hui la forêt Noire. Elle s'étendait des bords du Rhin jusqu'à la Bohême.

(3) Aujourd'hui la Bohême.

combla de présents et fit avec eux un traité d'alliance.

La mort d'Alexandre-le-Grand ayant jeté la Grèce et la Macédoine dans la plus extrême confusion, tout semblait inviter les Gaulois à prendre part aux guerres des peuples leurs voisins. Ils offrirent aux républiques de la Hellade et du Péloponèse, contre les rois de Macédoine, des services qu'elles refusèrent. Piqués de ce refus, les Gaulois demandèrent de combattre sous les drapeaux du roi de Macédoine, qui accepta leurs services et en fit passer de nombreuses cohortes en Asie. Si le peuple qui les employait, et leur donnait des otages en garantie de leur solde, les trompa souvent, quelquefois à leur tour les Gaulois employèrent la supercherie. On raconte qu'Antigone, un des successeurs d'Alexandre, ayant engagé des Gaulois à son service, avec une solde d'une pièce d'or par tête, ceux-ci se firent accompagner de leurs femmes et de leurs enfants, et réclamèrent une pièce pour chacun de ces enfants et de ces femmes aussi bien que pour le soldat armé, parce que c'étaient des têtes de Gaulois. Ils menaçaient de mettre à mort les otages s'il n'était fait droit à leur demande. Le roi se tira de cette difficulté par l'un de ces subterfuges qui ne faisaient jamais défaut à la nation grecque.

Les services que les Gaulois rendaient aux nations voisines rapportant beaucoup à celles-ci, non-seulement en gloire, en sécurité et en terres, mais encore en butin, la pensée vint naturellement à ces barbares qu'ils pourraient aussi bien ramasser du butin pour eux-mêmes que pour des peuples étrangers. En conséquence, ils s'organisèrent en bandes pour ravager les contrées de la Grèce. Cambaule, qui se mit à la tête de la première excursion,

s'avança jusqu'au fond de la Thrace, y fit un immense butin, et rentra dans sa patrie chargé de si grandes richesses, qu'elles excitèrent la cupidité de ceux qui n'avaient pas pris part à l'expédition.

Les plus ardents des guerriers de Cambaule, ennuyés bientôt de la vie sédentaire, s'étant faits les missionnaires d'une nouvelle expédition, parcoururent les principales contrées de la Gaule, présentant à chacun le motif qui lui convenait le mieux, à celui-ci la gloire des armes, à celui-là les satisfactions de la richesse. La jeunesse s'enrôla en foule. Les Tectosages, plus qu'aucun autre peuple, fournirent une grande partie de la bande (1), suivirent la route parcourue par Ségovèse, entrèrent dans la vallée du Danube (281 av. J.-C.), et se mirent sous le commandement du général Brennus, qui se trouva à la tête d'une armée très nombreuse. Ce chef avait conçu un vaste plan et voulait, comme un fleuve sorti de son lit, ravager d'immenses contrées en ramassant tout ce qu'il pourrait trouver de précieux ; il divisa son armée en trois corps, qui devaient se rejoindre en un lieu désigné : le premier, commandé par Céréthrius, reçut l'ordre de se porter sur la Thrace et de se replier ensuite sur le nord de la Macédoine ; le second corps, sous les ordres de Belgius, devait envahir la Macédoine méridionale et la Thessalie ; le troisième corps, placé au centre, sous le commandement immédiat de Brennus, était destiné à

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur les causes du départ des Tectosages. Nous avons cru devoir l'attribuer aux exhortations des guerriers de Cambaule. Il est au moins certain que l'émigration des Tectosages eut lieu vers cette époque. C'est seulement alors qu'ils paraissent dans les historiens de l'Orient.

servir de lien aux deux autres et à les soutenir en cas de revers. Ces trois corps devaient se réunir à l'orient de la Macédoine, pour délibérer sans doute sur les expéditions subséquentes. Ce vaste plan, parfaitement tracé, semblait devoir obtenir un succès complet; il échoua cependant par un concours de circonstances fatales qui en empêchèrent l'exécution.

L'aile gauche eut de grands succès en Thrace, et s'avança vers l'orient; quoique l'histoire ne nous dise pas quelles en furent les destinées, il est extrêmement probable qu'elle fit partie des bandes qui fondèrent en Asie la Gallo-Grèce.

Le centre, sous la conduite de Brennus, avait pour mission spéciale de soumettre les sauvages habitants des montagnes du nord de la Macédoine, parce qu'il était à craindre que ces hommes farouches, voyant la Gaule germanique dégarnie de ses défenseurs, ne vinsent incendier les villes gauloises, mettre à mort les femmes et les enfants. Brennus rencontra beaucoup plus de difficultés qu'il ne s'y attendait; car les habitants de ces montagnes, retranchés dans d'épaisses forêts et dans le creux des rochers, opposèrent une longue résistance. On assure qu'irrité de la difficulté de vaincre, le chef gaulois employa des moyens horribles pour triompher de ses ennemis. Le fer, le feu, le poison furent mis en usage pour anéantir un peuple dont tout le crime était l'amour de l'indépendance nationale; des convois de vivres empoisonnés furent abandonnés après une faible résistance, afin que les malheureux habitants du pays, exténués par la faim, les mangeassent et trouvassent la mort où ils croyaient rencontrer la vie. Soumis enfin, ce peuple

héroïque donna la fleur de sa jeunesse pour servir sous les étendards de Brennus.

Belgius traversa l'Illyrie sans rencontrer le moindre obstacle. Le nom gaulois inspirait tant de frayeur aux habitants de ces contrées, que, princes et peuples allaient au-devant de l'armée pour se soumettre, porter des vivres, offrir des présents et proposer des traités d'alliance. La Macédoine se crut suffisamment en état de se défendre. Ptolémée, dit le Foudre, roi de cette contrée, plein de mépris pour les bandes gauloises et persuadé que ses soldats, étant les fils des vaillants guerriers d'Alexandre, pourraient facilement les vaincre, refusa de payer une rançon pour son royaume. Persuadé d'ailleurs que Belgius lui offrait par crainte la paix, moyennant rançon, il lui fit répondre : « Qu'il exigeait comme préliminaire » de paix la tradition des armes et des chefs de l'armée » gauloise ; qu'il entendrait ensuite les propositions. » Les ambassadeurs gaulois, le sourire de dédain sur les lèvres pour un si sot orgueil, vinrent apporter cette réponse à Belgius, qui, après l'avoir fait publier à son de trompe dans tous les rangs de l'armée, renvoya au roi de Macédoine quelques captifs macédoniens, les chargeant de lui dire « que dans quelques jours il apprendrait à qui la paix proposée eût été plus avantageuse. »

Ptolémée, sans s'inquiéter de ce qu'il regardait comme une bravade, réunit son armée, se présenta sur le champ de bataille, accompagné de cette fameuse phalange dont le nom est immortel. Après un combat opiniâtre, la phalange fut enfoncée : le Foudre, qui se trouvait au milieu, porté sur un éléphant, fut pris ; on lui coupa la tête à l'instant, et les barbares, qui traitaient les rois comme

les derniers des guerriers, fixèrent cette tête de roi au bout d'une pique et la promenèrent devant les bataillons macédoniens, dont le massacre devint épouvantable. Peu d'hommes ayant pu s'échapper par la fuite, la plupart des soldats macédoniens furent tués ou faits prisonniers. Le sort des captifs fut mille fois plus horrible que celui des guerriers morts sur le champ de bataille ; car, après avoir immolé aux divinités de la guerre les plus jeunes et les mieux faits, les Gaulois attachèrent les autres aux arbres pour servir à exercer la dextérité du soldat, qui lançait de loin son gay et ses flèches.

Une telle cruauté, incroyable même de la part d'un chef barbare, répandit le désespoir dans toute la Macédoine ; les habitants, errants çà et là dans les temples et sur les places publiques, imploraient le secours de leurs dieux et invoquaient les noms de Philippe et d'Alexandre, qui avaient rendu la Macédoine libre et triomphante. Pour le plus grand malheur de ce pays, il ne se trouvait pas une autorité capable de rallier l'armée et de conduire le peuple. Méléagre, mis sur le trône pour succéder à Ptolémée, fut renversé presque aussitôt et eut pour successeur Antipater, qui ne posséda le pouvoir que quarante-cinq jours. Cependant Belgius parcourait le midi de la Macédoine et le nord de la Thessalie, ramassant tout ce qu'il pouvait transporter, laissant tous les citoyens plongés dans le plus sombre désespoir.

Un homme du peuple, nommé Sosthène, citoyen plein d'énergie et de courage, rassembla quelques jeunes gens déterminés comme lui, et résolut d'attaquer tous les corps détachés des Gaulois. Animés par les succès des premières rencontres, sa petite armée s'accrut bientôt et fut en état de

tenir la campagne. Les Gaulois, n'osant plus s'aventurer dans l'intérieur du pays, de peur de perdre leur butin, se replièrent vers le mont Hémus, où ils rencontrèrent Brennus prêt à descendre du haut des montagnes et à fondre sur le centre de la Macédoine. La saison étant trop avancée pour continuer son expédition, le général en chef réunit le corps de Belgius au sien et reprit le chemin de sa patrie.

Brennus avait ramassé peu de butin; si Belgius en avait beaucoup, il lui avait coûté bien cher, car l'élite de ses guerriers avait péri dans cette expédition. Le zèle pour ces courses lointaines s'étant refroidi, à cause du peu de succès de la dernière, Brennus, qui méditait de grands exploits, se mit à parcourir toutes les populations gauloises de la Germanie; il alla même jusque chez les Teutons, faisant partout retentir sa mâle éloquence, qui produisait sur son auditoire une impression d'autant plus vive, qu'il ne parlait qu'avec admiration de l'opulence des villes grecques, de la richesse de leurs temples, de l'immense quantité d'or et d'argent monnayé destinée à devenir la proie du vainqueur; et, pour encourager les timides, il assurait que rien ne serait plus facile à saisir qu'une semblable proie; il faisait paraître quelques chefs prisonniers macédoniens: « Voilà nos ennemis, » s'écriait-il, et, pour faire contraste, il plaçait un des plus beaux hommes du Nord à côté du Grec, qui paraissait à peine un enfant.

Une espèce de fièvre guerrière s'empara alors de tous les peuples de race gauloise: on se leva en masse dans toute la Germanie (279 av. J.-C.). Bientôt 250,000 fantassins, plus de 60,000 chevaux, et 2,000 chariots, char-

gés de vivres et de bagages, se mirent en marche vers la Grèce. Brennus, placé à la tête de cette armée formidable, vit bientôt la discorde diviser ses principaux capitaines. L'armée touchait à peine aux frontières de la Macédoine, que Luthérius, chef des Teutons, et Léonorius, commandant d'une bande gauloise, se séparèrent du corps de l'armée, à la tête de 20,000 hommes, et se dirigèrent du côté de Bysance, ville située dans la Thrace maritime. Malgré cette défection, Brennus, ne modifiant en rien son plan de campagne, entra en Macédoine et défia Sosthène. Celui-ci, loin d'être fidèle à la tactique qui lui avait si bien réussi l'année précédente, voulut arrêter tout à coup ce torrent dévastateur, et commit la faute d'accepter une bataille rangée. La fortune ne secondant ni son courage, ni son patriotisme, il vit son armée vaincue. Blessé lui-même à mort, et songeant à cette heure suprême au salut du peuple pour lequel il s'était dévoué, il recommanda aux débris de ses troupes de se retirer dans les places fortes et d'attendre les événements. Ces places furent, en effet, les seuls lieux respectés. Brennus, n'ayant pas le talent des sièges, n'osa les attaquer ; mais toutes les villes ouvertes, toute la campagne de la Macédoine et de la haute Thessalie furent complètement ruinées. Le général gaulois, après avoir employé six mois à cette guerre de brigandages, prit ses quartiers d'hiver près du mont Olympe.

La vue d'un tel ennemi jeta dans une agitation incroyable les riches contrées de la Grèce, qui jamais n'avaient couru un aussi grand danger. Ce n'était pas seulement une guerre de liberté comme celle qu'elle avait soutenue contre Darius et Xerxès : c'était une guerre

d'extermination. On savait ce que voulaient les Barbares, la renommée grossissait encore le péril ; les bruits les plus étranges se répandaient de tous côtés sur le caractère de l'ennemi qui s'avavançait. « Ce peuple indomptable, » répétait-on, déclare la guerre aux dieux eux-mêmes ; » il prend les armes contre les tempêtes, la foudre et les » tremblements de terre. Il s'élançe, l'épée à la main, » contre le flux de la mer : nés sur un sol glacé, impuis- » sant à produire des fleurs et des fruits, mais fertile en » poisons subtils, les Gaulois trempent leurs flèches dans » ces poisons ; ceux qui en sont frappés tombent morts à » l'instant, comme s'ils avaient été écrasés par la foudre. » Ces bruits, habilement répandus, jetèrent dans toute la Grèce une terreur inexprimable, qui eut un effet contraire à celui qu'on en attendait ; car quelques peuples, croyant les Gaulois invincibles, résolurent de se cacher. Cependant la plupart des nations grecques se coalisèrent et formèrent une armée trois fois plus nombreuse que celle qui avait été réunie contre Xerxès. 22,700 hommes d'infanterie, 2,600 cavaliers et 305 galères fournies par Athènes, furent les moyens de défense employés dans cette grande occasion. Le commandement supérieur de l'armée grecque fut confié à Callipus, général athénien.

Au printemps suivant (278 av. J.-C.), Brennus mit son armée en mouvement et poussa tout devant lui, sans rencontrer aucun obstacle sérieux jusqu'au Sperchius, rivière profonde, rapide, encaissée entre deux rives taillées à pic. Cette rivière, dont les ponts avaient été détruits, avait été choisie pour première ligne de défense par les Grecs, qui avaient placé un corps de 2,000 hommes sur la rive droite pour en disputer le passage. Après quel-

ques essais infructueux, Brennus ordonna à un corps de 10,000 hommes d'élite de descendre le cours du fleuve jusqu'au près de la mer, où le courant était moins profond et moins rapide; la tentative réussit complètement en une seule nuit. Les uns passèrent le fleuve à la nage, les autres se jetèrent sur leurs boucliers et flottèrent, beaucoup traversèrent le fleuve de pied ferme. Ces 10,000 hommes bien armés se hâtèrent de remonter la rive droite pour combattre les 2,000 Grecs gardiens du fleuve, qui, ne jugeant pas qu'il fût de la prudence d'attendre leurs adversaires, se replièrent rapidement vers les Thermopyles. Brennus prescrivit aux habitants du pays de jeter un pont sur la rivière, travail qui fut bientôt terminé par des peuples désireux de voir s'éloigner des ennemis extrêmement redoutables.

Peu de jours après, les Gaulois se trouvaient aux portes d'Héraclée, ville très forte dont Brennus ne pouvait tenter le siège sans perdre un temps considérable. Désirant cependant se délivrer de la garnison, qui était nombreuse et qui pouvait inquiéter ses derrières, il employa un stratagème dont le succès fut complet. Après avoir tourné la ville, il cacha dans un ravin un corps de troupes d'élite, et prescrivit à un faible détachement de s'amuser à insulter les habitants d'Héraclée, afin d'en attirer la garnison qui, voyant le gros de l'armée éloigné de plusieurs lieues, sortirait incontestablement pour punir les insolents. Ce stratagème réussit complètement; les Gaulois, s'étant hâtés de prendre la fuite, furent poursuivis l'épée dans les reins par les Héracléotes, qui virent tout à coup un corps considérable d'ennemis sortir de leur embuscade et leur fermer le retour. Après avoir éprouvé des

pertes considérables, la garnison d'Héraclée se rendit par des chemins détournés au camp des Thermopyles.

Le grand obstacle pour aller par terre dans le Péloponèse est le mont Ceta, montagne extrêmement escarpée et d'un accès très difficile. Trois chemins pouvaient alors conduire au sommet de l'Ceta; l'un était un défilé étroit, bordé à droite par les derniers escarpements de la montagne, et à gauche par un marais où séjournaien les eaux pluviales, avant de se perdre dans le golfe Maliaque. C'est là le défilé connu dans l'histoire sous le nom si fameux de *Thermopyles*. Le second chemin débouchait au-dessus d'Héraclée, serpentait par derrière les ruines de l'antique ville de Trachines, et atteignait le sommet de la montagne auprès d'un temple de Minerve. Ce chemin, ou plutôt ce sentier étroit, n'était presque pas pratiqué. La troisième route, assez large sans être trop escarpée, traversait le pays des Enianes et avait été suivie par le Mède Hidarnès, lorsqu'il voulut s'emparer des Thermopyles.

Brennus, ne connaissant qu'un seul de ces chemins, celui des Thermopyles, s'avança résolument pour enlever le défilé qui lui semblait d'autant plus facile à franchir qu'il n'y avait qu'un petit nombre de défenseurs. Aussi, n'ayant pas conçu la moindre inquiétude sur l'issue du combat qu'il voulait livrer, il ordonna aussitôt de marcher en avant. A l'instant même Callippe faisait couronner de soldats tous les escarpements qui bordaient le chemin et laissait l'armée gauloise s'engager suffisamment, afin de l'écraser sous une grêle de traits, de pierres, de rochers entiers, qu'on devait lancer du flanc de la montagne. La tête de la colonne se trouvant subite-

ment arrêtée par un retranchement derrière lequel étaient des guerriers d'élite, les Gaulois s'élançaient avec fureur contre les murailles, essayaient de se cramponner aux pointes de ces rochers abruptes et retombaient épuisés sur leurs compagnons. En quelques instants tout le défilé ayant été obstrué par les morts, il fallut songer à la retraite. Alors les Athéniens, qui avaient adossé leurs vaisseaux au rivage, étant à la portée du trait et à couvert derrière les bords de leurs navires, faisaient pleuvoir sur l'armée en désordre une multitude de traits, ce qui augmentait la confusion et multipliait les morts.

Les Gaulois avaient fait des pertes énormes dans ce combat, tandis que les Grecs n'eurent à pleurer que 40 des leurs, au nombre desquels se trouvait Cydias, jeune héros qui faisait ses premières armes. Son bouclier fut suspendu au temple de Jupiter Libérateur, à Athènes, avec cette inscription : « Ce bouclier, consacré à Jupiter, » est celui d'un vaillant mortel, de Cydias. Il regrette » encore son jeune maître. Pour la première fois, il chargeait son bras gauche, quand le redoutable Mars écrasa » les Gaulois. »

Le terrible échec qu'il venait d'éprouver ne permettant plus à Brennus de tenter de front le passage des Thermopyles, il se mit à la recherche d'un autre chemin. Sept jours après, ayant découvert le sentier qui débouchait derrière les ruines de Trachines, il profita des ténèbres pour le faire suivre par un corps de 7 à 8,000 hommes. Cette troupe avait dépassé les ruines sans rencontrer un seul homme et touchait déjà au temple d'Apollon, lorsque Thélésiarque, gardien de ce défilé, tomba si subitement sur elle, que, n'ayant pas eu le temps de se

former, les Gaulois, culbutés les uns sur les autres, descendirent précipitamment la montagne et vinrent rejoindre le reste de l'armée.

Ce nouvel échec jeta les troupes dans un abattement mêlé de rage et de dépit. Les plus vaillants soldats du monde se voyaient arrêtés, non par une armée (quelque nombreuse qu'elle eût été, ils l'eussent attaquée), mais par une masse de rochers couronnés de quelques hommes petits, faibles et chétifs. Brennus, qui relevait sans cesse le moral de ses troupes et dont le courage semblait grandir avec les obstacles, n'ayant plus d'autre espoir de succès que dans la dissolution de l'armée grecque des Thermopyles, résolut de faire une redoutable diversion, afin d'en détacher les meilleurs soldats. Il confia, dans ce dessein, un corps de 40,000 hommes à Orestorios et à Combutis, avec ordre de pénétrer en Etolie, d'y mettre tout à feu et à sang, sans aucun ménagement. L'ordre fut exécuté avec une barbarie sans nom. Pour donner une idée des horribles ravages des Gaulois dans ces contrées, nous rapportons textuellement la peinture que Pausanias nous a tracée du sac de Callion.

« Les soldats de Brennus exercèrent dans Callion de si horribles cruautés, que je ne pense pas qu'on puisse en citer de semblables. Le sexe viril fut mutilé, les vieillards furent coupés en morceaux, les enfants arrachés des mamelles de leurs mères pour être égorgés; et, s'il y en avait qui parussent nourris d'un meilleur lait, les Gaulois buvaient leur sang et se rassasiaient de leur chair. Les femmes et les vierges qui avaient quelque pudeur se donnèrent elles-mêmes la mort. Les autres se virent livrées à tous les outrages et à toutes les indignités que

peuvent imaginer des barbares, aussi étrangers aux sentiments de l'amour qu'à ceux de la pitié. Celles donc qui pouvaient s'emparer d'une épée se la plongeaient dans le sein; d'autres se laissaient mourir par défaut de nourriture et de sommeil. Mais ces Barbares impitoyables assouvissaient encore sur elles leur brutalité lors même qu'elles rendaient l'âme, et sur quelques-unes lorsqu'elles étaient déjà mortes. »

La nouvelle de ces infâmes cruautés étant parvenue aux Thermopyles, les Etoliens abandonnèrent l'armée grecque et revinrent à marches forcées pour venger ce qu'ils avaient de plus cher. A leur approche, Combutis opéra sa retraite. Il fut attaqué par les jeunes gens de Patras, la seule ville qui eût accompli un devoir d'humanité en allant au secours des Etoliens. Le succès ne répondit pas à la générosité de cette jeunesse; le nombre l'emporta sur la discipline. Les Patréens furent écrasés, et leur ville ne se releva jamais de cette funeste journée.

L'arrivée de l'armée étolienne devint le signal d'un soulèvement général; les vieillards oublièrent leur âge; les femmes, animées de la rage du désespoir, montrèrent plus d'empressement que les hommes; toute l'Étolie fut sous les armes et se porta contre les ennemis. Une première attaque imprévue jeta le trouble dans les rangs gaulois; ils reprirent bien vite leur supériorité et repoussèrent les Etoliens. Ceux-ci, se trouvant désormais trop faibles pour attaquer en rase campagne, se formèrent en corps de partisans et profitèrent de toutes les circonstances pour battre les corps détachés, enlever les fourrageurs et détruire les vivres. Obligés de passer par un chemin bordé de bois et de rochers, les Gaulois furent assaillis par des

archers embusqués de distance en distance, qui disparaissaient dans la forêt ou dans les cavités des rochers, lorsque les ennemis voulaient les poursuivre, et se présentaient de nouveau pour attaquer, lorsque l'armée se remettait en marche. Ce genre de combat causa de grandes pertes à Combutis; il ramena à peine 25,000 hommes au camp des Thermopyles; si les pertes avaient été considérables, le but qu'on s'était proposé était atteint; l'armée du mont Ceta était diminuée de 10,000 vaillants guerriers.

Brennus n'était pas resté oisif pendant cette expédition; soupçonnant quelque chemin qu'on refusait de lui faire connaître, pour arriver au sommet de la montagne, il résolut de forcer les peuples de la plaine à le lui découvrir. Il se mit, dans ce dessein, à parcourir tout le pays des Enianes et des Héracléotes, exerçant sur ces malheureuses contrées des actes de barbarie semblables à ceux dont Combutis avait affligé les Etoliens. La douleur triompha enfin du patriotisme. Les Enianes firent connaître le chemin qu'avait suivi le Méde Hidarnès, lorsqu'il prit à dos Léonidas et ses 300 Spartiates. Laisant le gros de son armée sous les ordres de son habile lieutenant Acichorius, Brennus se mit à la tête de 40,000 hommes d'élite, suivit le chemin d'Enianes, protégé par un brouillard épais qui couvrit si bien sa marche, qu'il ne fut reconnu qu'à la portée du trait. Les Phocidiens, gardiens de ce sentier, surpris tout à coup, engagèrent le combat sans avoir le temps d'appeler à leur secours l'armée des Thermopyles. Culbutés en un moment, ils se sauvèrent au camp des Grecs pour les instruire de leur malheur. Toute l'armée grecque abandonna à l'instant ses retranchements et courut vers la mer, où les Athé-

niens la reçurent dans leurs vaisseaux. L'attaque combinée de Brennus et d'Acichorius fut ainsi manquée: les troupes ennemies s'étaient dispersées sans perte, avaient repris le chemin de leurs foyers, attendant quelque circonstance favorable pour attaquer avec succès ces armées innombrables qui voulaient imposer le joug de la barbarie aux peuples civilisés de la Grèce.

Brennus, voyant le chemin du Péloponèse entièrement libre, le prit résolument avant d'être rejoint par Acichorius, son lieutenant, se contentant de lui envoyer l'ordre de laisser dans le camp un corps de troupes suffisant pour la garde du butin et de marcher à sa suite avec le reste de l'armée. Arrivé à Elatia, petite ville située sur le Céphyse, et ne se trouvant qu'à une journée de Delphes, le général en chef résolut, en attendant son lieutenant, de se porter sur cette ville qui était très peu fortifiée et dont le chemin ne présentait aucune difficulté.

Delphes, bâtie sur l'un des pics du mont Parnasse, environnée de précipices de trois côtés, était très accessible par le quatrième. Quoique la ville ne fût d'ailleurs protégée par aucun ouvrage d'art, cependant une poignée d'hommes valeureux pouvait aisément en défendre l'accès, parce que le chemin qui y conduisait était extrêmement étroit près de la ville. Au-dessus de Delphes planait le fameux temple d'Apollon, enrichi des dons de tous les peuples. Outre la masse du grand édifice, on voyait tout autour des milliers de monuments votifs, dont un grand nombre étaient en cuivre doré, ce qui étonnait les regards du voyageur étranger; car lorsque le soleil dardait ses rayons sur ces monuments, ils brillaient d'un si vif éclat que l'œil n'en pouvait supporter la splen-

deur. La vue de ces monuments suspendit un instant la marche de l'armée gauloise, qui demandait s'ils étaient en or. « Assurément, » répondaient Brennus et ses officiers. Et, pour ôter toute espèce de doute, ils faisaient confirmer leur affirmation par les pâtres du pays. Pour exalter les courages, les chefs promirent que ces objets seraient la proie des soldats. L'enthousiasme fut alors à son comble.

Brennus, arrivé sur le soir en face de la ville, promena son regard sur la place, et la jugeant assez forte pour avoir besoin d'être étudiée, résolut en conséquence de remettre l'attaque au lendemain; il s'avisa cependant de consulter les officiers qui étaient auprès de lui. Eman et Thessalorus conseillaient l'attaque immédiate. « Point » de délai, dirent-ils; les habitants de Delphes sont seuls » aujourd'hui, sous l'impression de la plus vive terreur; » demain ils seront remis de leur crainte et secourus par » leurs alliés. » Brennus approuvant cet avis voulut le suivre; mais il n'était plus temps : le bruit ayant circulé dans tous les rangs que l'attaque n'aurait lieu que le lendemain, l'armée s'était débandée et courait la campagne. Ce délai fut le salut de Delphes.

De tous les temples de l'antiquité païenne le plus révérend était celui d'Apollon de Delphes, pour lequel tous les Grecs avaient une si profonde vénération, qu'ils étaient disposés à faire les plus grands sacrifices pour empêcher la profanation de ce sanctuaire. Lorsqu'on sut que Brennus avait résolu de porter une main sacrilège sur ce temple, les Grecs l'avaient instamment conjuré de le respecter. Il s'était contenté de leur répondre : « Les » dieux riches doivent faire des largesses aux hommes. » Occupés journellement à distribuer des biens aux

» mortels, ils n'ont pas besoin que les faibles humains s'occupent à leur en amasser. » Cette réponse n'ayant fait qu'augmenter l'inquiétude, on consulta le plus intéressé de tous sur ce qu'il y avait à faire; les prêtres interrogèrent Apollon, qui répondit que les habitants de la campagne devaient abandonner leurs maisons pour se retirer dans la ville. Il leur recommanda en même temps d'avoir soin de laisser dans leurs demeures des vivres en abondance et surtout d'excellents vins. Celui qui avait inspiré l'oracle connaissait parfaitement la race gauloise. L'ordre d'Apollon ayant été religieusement observé, les Gaulois répandus dans la campagne passèrent la nuit dans la plus grossière débauche, en sorte que le lendemain, lorsqu'il fallut prendre les armes, les soldats étaient plongés dans une ivresse complète.

Pendant cette nuit de dissolution les Grecs accoururent à la défense de Delphes. 1,200 Etoliens bien armés, 400 hoplytes d'Amphyse, un détachement de Phocidiens, formèrent avec les habitants de la ville un corps de 4,000 hommes. Ce nombre de braves était petit, il est vrai, mais il suffisait pour repousser l'armée la plus formidable. Brennus, après avoir fait à ses soldats un brillant tableau des richesses de Delphes, donna l'ordre de marcher en avant, animant tous les courages par l'exemple de la valeur et de l'intrépidité. Une première attaque fut facilement repoussée; mais la seconde fut si vive et si impétueuse, que les Delphiens se virent contraints de reculer jusqu'à l'entrée de la ville et laissèrent libre l'avenue qui conduisait au temple d'Apollon. Au lieu de s'emparer d'abord de la ville, les Gaulois se précipitent dans cette avenue, montent au temple, le dévastent et

dépouillent ses oratoires. Au milieu de ces déprédations sacrilèges, un de ces orages épouvantables, si fréquents en automne dans les hautes régions de la Grèce, éclata sur l'armée gauloise. Une pluie mêlée d'énormes grêlons tombait par torrents et rendait impossible le maniement des armes. Le tonnerre étant tombé sur le temple d'Apollon, il exalta encore le fanatisme des prêtres, qui se répandirent aussitôt dans la ville, criant en parcourant tous les rangs de l'armée grecque : « Le dieu est arrivé ; » il est ici, disaient-ils en montrant le temple ; nous » l'avons vu s'élançer à travers la voûte qui s'est entr'ouverte sous ses pieds. Deux vierges armées, Minerve et Diane, l'accompagnent. Nous avons entendu le sifflement de leurs flèches et le cliquetis de leurs armes. » Accourez, ô Grecs, sur les pas de vos dieux, si vous voulez partager leur victoire. »

Cependant les échos d'alentour répétaient les éclats épouvantables du tonnerre. Les Gaulois, qui ne craignaient que la chute du ciel, croyant sans doute qu'il allait tomber, furent saisis d'une excessive terreur ; les plus intrépides racontaient qu'en pénétrant dans le temple ils avaient senti le pavé trembler sous leurs pas. Toute l'armée, épouvantée de ces récits et de ce qui se passait sous ses yeux, se mit alors à fuir, sans cesse poursuivie par les Grecs. Bientôt une scène plus effrayante que les éclats du tonnerre vint terrifier les plus hardis ; des quartiers de rochers, roulés par l'ennemi, écrasaient des rangs entiers ; on disait qu'Apollon venait de secouer le sommet de la montagne et qu'il voulait anéantir tous les Gaulois sous des ruines.

La nuit arrivée, chacun se livra au repos, Apollon

aussi bien que les hommes ; mais un nouvel ennemi plus redoutable que les premiers vint mettre le comble aux malheurs de l'armée gauloise. A la chaleur du jour succéda un froid intolérable ; une neige glacée tomba toute la nuit et couvrit la terre ; les vêtements des guerriers se gelèrent sur leurs corps. Lorsqu'à la pointe du jour, on sonna de la trompette, un grand nombre de soldats demeurèrent immobiles ; le froid les avait tués, les autres étaient tellement engourdis qu'ils pouvaient à peine se mouvoir. Cependant les Phocidiens abandonnent le sommet du mont Parnasse, se précipitent comme une avalanche sur l'ennemi. Les Delphiens arrivent de leur côté, tombent sur les malheureux Gaulois qui, n'ayant pas même le temps de se former, plient de toutes parts. Un seul corps montra un courage digne de l'antique réputation de sa valeureuse nation ; Brennus, à la tête de cette troupe d'élite, soutint tout le choc ; mais, blessé lui-même, il tomba au milieu de ses compagnons d'armes, qui lui faisaient un rempart de leur corps. Lorsqu'il fut relevé, il prescrivit de tuer tous les blessés et de battre en retraite.

L'armée marcha au hasard et s'arrêta où la nuit la surprit. Cette nuit ne lui fut guère moins fatale que la précédente. Depuis longtemps déjà les troupes étaient livrées au repos, lorsque les sentinelles, entendant des bruits d'armes et de chevaux causés par un corps de Gaulois qui, après s'être égaré, revenait au camp, sonnent de la trompette en poussant le cri d'alarme. « L'ennemi ! » l'ennemi ! » crie-t-on de toutes parts dans le camp. Tous les soldats courent aux armes, se précipitent tumultueusement les uns sur les autres ; les plus braves, séparés en

divers pelotons, se chargent avec fureur ; trompés par l'obscurité, ils croient immoler des ennemis et ils mettent à mort des frères. Beaucoup de braves périrent dans cette fatale nuit. Les bergers grecs, instruits de cette erreur, l'attribuent à leur dieu Pan (1), et se mettent à répéter dans toute la campagne que les dieux sont armés contre les Gaulois ; chacun veut alors devenir soldat à leur exemple. Tous les vivres cette fois sont transportés dans les villes, et la famine vient ajouter encore à des maux dont la mesure était comblée. Ce fut dans ce triste état que l'armée rejoignit, dans les plaines du Céphyse, le corps d'Acichorius, qui, se voyant contenu par l'armée étolienne, n'avait osé s'engager dans le défilé du mont Parnasse. Il y avait cinq jours que Brennus avait quitté ce point. Voici le relevé des pertes qu'il avait éprouvées dans ce court espace de temps : les divers combats livrés dans la Phocide et aux portes de Delphes lui avaient coûté plus de 6,000 hommes ; le froid des nuits qui suivirent et la fausse alarme donnée au camp en firent périr plus de 10,000 ; la disette et les divers combats de la retraite en enlevèrent encore autant. Ce fut donc une perte de 26,000 hommes en quelques jours.

Comme il ne restait plus à cette armée, peu auparavant si brillante et si formidable, qu'à opérer sa retraite, elle se mit en marche pour le camp d'Héraclée. Les Athéniens, instruits de ces désastres, débarquèrent rapidement, espérant vaincre Acichorius avant sa jonction avec le général en chef. Trompés dans leur attente, ils se contentèrent de préparer, au passage des Thermo-

(1) Telle fut l'origine de l'expression proverbiale : *Terreur panique*.

pyles, une embuscade où l'arrière-garde donna et périt presque tout entière; Acichorius demeura au nombre des morts. Les débris d'une si puissante armée en furent réduits à rentrer précipitamment dans le camp d'Héraclée.

Brennus, plongé dans un sombre désespoir à la vue de ce camp immense, à peine suffisant, quelques semaines auparavant, pour contenir la plus brillante armée et maintenant presque vide, convoqua tous les chefs, remit son titre de commandant général à celui qu'il jugea le plus digne et lui conseilla de tuer tous les blessés et de brûler les chariots afin de conserver les hommes. Il s'enivra ensuite, prit un poignard selon Justin, une coupe de poison selon Pausanias, et se donna la mort. Telle fut la fin de ce capitaine. Heureux jusqu'au pied du mont Ceta, il vit alors la fortune se déclarer contre lui. Tout lui devint hostile; la nature, les éléments, un peuple brave réunirent leurs efforts pour anéantir ses innombrables bataillons. Jamais guerre n'avait été plus injuste, et aucune ne mérita mieux d'être malheureuse. Ces Barbares, qui ne redoutaient rien, pas même le Dieu qui commande à la nature, durent comprendre alors qu'il y a au-dessus de l'homme une force à laquelle nulle puissance humaine ne peut résister.

La mort de Brennus augmenta encore la consternation de l'armée. Commontorius, son nouveau chef, après avoir fidèlement exécuté les ordres du général expirant, se mit aussitôt en marche pour commencer une retraite dont il redoutait les suites; car le pays qu'il avait à parcourir était soulevé et les ponts rompus. Il n'y eut cependant aucun combat important. L'armée arriva sur les frontières de la Macédoine sans avoir éprouvé de pertes considérables. Après s'être partagé le butin, elle

se divisa en plusieurs corps : l'un s'établit sur les confins de la Grèce au pied du mont Scordus ou Scardus, où il forma la peuplade connue sous le nom de Gallo-Scordikes; les Tectosages se séparèrent en deux bandes; l'une retourna au pays de Toulouse, et l'autre, conduite par Commentorius, alla rejoindre Léonorius et Luthérius qui étaient alors sur le point de s'embarquer pour l'Asie. Quoiqu'il permît à ceux de ses soldats qui voudraient tenter de nouvelles aventures de se ranger sous les étendards de ces deux généraux, Commentorius se trouva encore avoir assez de troupes pour faire la conquête d'une partie de la Thrace. Bysance lui paya une rente annuelle de quatre-vingts talents pour la conservation de son territoire; les peuples voisins consentirent aussi à devenir ses tributaires afin de se préserver de ses incursions.

L'état fondé par Commentorius le long de la Propontide dura plus de cent soixante ans. Le repos et les relations habituelles avec les Grecs amollis ayant énervé les Gaulois, les peuples tributaires cessèrent de les craindre et leur refusèrent le tribut annuel. Obligés de recourir aux armes pour les contraindre à le payer, les Gaulois furent tellement affaiblis par des combats multipliés, que les indigènes se comptèrent, se reprochèrent leur lâcheté de subir la loi d'un ennemi faible en nombre, se révoltèrent et reconquirent leur ancienne domination. Quoique Polybe assure que les Tectosages de ces contrées furent entièrement détruits, l'histoire nous les montre cependant longtemps après dans les mêmes régions; il est plus probable qu'ils reconnurent l'empire des anciens maîtres du pays et se fondirent avec le reste de la population pour ne former qu'un seul peuple.

§ II. *Histoire des émigrations gauloises en Asie.*

(De 278 à 74 av. J.-C.).

Léonorius et Luthérius, qui avaient abandonné Brennus au moment où ce chef se dirigeait sur la Grèce, s'étaient d'abord emparés de la Lysimachie et de la Chersonèse; puis, poussés par l'esprit inquiet qui les tourmentait et ne leur permettait pas de faire un long séjour où ils s'établissaient, ils s'avancèrent le long de la côte et jetèrent les yeux sur l'Asie. Le tableau enchanteur qu'on leur en fit leur inspira le désir d'y passer. Quoique Antipater, qui régnait sur la Macédoine, semblât favoriser ce passage, il traînait cependant en longueur, dans l'espoir d'affaiblir ces redoutables ennemis, et craignait un heureux succès, qui aurait pu attirer de nouvelles bandes sur ses états. Une circonstance sembla favoriser ses desseins. La mésintelligence s'étant mise entre les deux chefs gaulois, Léonorius se retira, à la tête de 14,000 hommes, du côté de Bysance, et laissa Luthérius seulement avec 6,000 soldats, nombre si petit, qu'il exposait son chef au plus grand danger. Ce qui devait perdre Luthérius fut son salut. Antipater lui envoya des ambassadeurs sous quelque prétexte honorable, mais en réalité pour s'assurer de ses forces effectives et le combattre ensuite s'il y avait espoir de le faire avec succès. Les envoyés du roi de Macédoine étaient montés sur deux grands vaisseaux, dont Luthérius s'empara et sur lesquels il fit passer la mer à sa petite armée.

Instruit de l'heureuse traversée de son compagnon d'armes, Léonorius, ayant résolu de le rejoindre et de

faire cesser toute cause de dissension, demanda des moyens de transport au roi de Bithynie, qui y consentit aux conditions suivantes :

1° Qu'il y aurait une union intime entre les deux peuples ; que les Gaulois auraient pour amis et pour ennemis les amis et les ennemis du roi de Bithynie ;

2° Que les Gaulois regarderaient comme alliées les villes d'Héraclée, de Chalcédoine, de Tios et de Ciéros, et quelques autres capitales indépendantes ;

3° Qu'ils n'exerceraient aucune hostilité contre Byssance ; qu'ils en deviendraient même les défenseurs dans le cas de nécessité.

Ces conditions furent acceptées.

Une fois au-delà du détroit, Léonorius se rendit auprès de Luthérius : une réconciliation franche réunit les deux chefs et les mit en état de tenter les plus grandes entreprises. Pour témoigner leur reconnaissance à Nicomède, ils battirent Zibéas et soumièrent complètement la Bithynie à leur bienfaiteur. Les villes libres de l'Asie-Mineure réclamèrent souvent leur appui, et trouvèrent toujours prêts à prendre les armes des guerriers qui voyaient dans ces démêlés le moyen de combattre et d'avoir une solde ; car leur esprit ne s'élevait pas à la pensée généreuse de défendre les faibles et les opprimés, par un sentiment d'humanité et pour relever la dignité morale d'un peuple.

Nicomède, devant beaucoup à ses nouveaux alliés, leur accorda des terres considérables dans la partie méridionale de son royaume, sous le spécieux prétexte d'acquitter une dette de reconnaissance, mais avec le dessein réel de mettre une barrière entre ses états et ceux

des rois de Pergame, de Syrie et d'Égypte. A côté des terres pauvres et arides cédées aux Gaulois, se trouvaient les riches contrées arrosées par le Méandre, sur lesquelles les nouveaux voisins jetaient souvent des regards jaloux. De la convoitise à la conquête, le pas est bien glissant pour des Barbares qui ne reconnaissent d'autre loi que celle du plus fort. Les Gaulois ne résistèrent pas à la tentation : ils conquièrent toute l'Asie-Mineure et la partagèrent en trois parties, qui furent attribuées aux trois principales tribus gauloises. Les Trocmes possédèrent l'Hellespont et la Troade; les Tolistoboïens reçurent l'Eolide et l'Ionie; les Tectosages furent mis en possession de tout le terrain qui s'étendait à l'occident du mont Taurus, entre la Bithynie, la mer de Rhodes et la mer de Chypre.

Les historiens ne nous ont pas conservé le souvenir des événements qui ont accompagné cette conquête. La poésie a immortalisé le courage de trois vierges milésiennes, qui préférèrent se donner la mort plutôt que de tomber vivantes entre les bras de ces Barbares corrompus.

Ce serait se faire illusion que de regarder la conquête faite par les Gaulois comme une occupation du sol; c'était plutôt une prise de possession des habitants, qui continuaient toujours à posséder et à cultiver, avec la charge de payer un tribut annuel aux conquérants. Les Gaulois ne changèrent rien à leur manière de vivre : ils menaient toujours une vie nomade sur le terrain qui leur appartenait, dressant leurs tentes dans une vallée, puis les transportant dans une autre. Cette vie nomade, dans un pays riche, où le plaisir devenait la principale occupation,

était favorable à l'accroissement de la population, et invitait encore les Gaulois d'Europe à quitter un climat rigoureux pour venir habiter une terre qui offrait tous les agréments de la vie. La population gauloise d'Asie prit ainsi de rapides accroissements, et le chiffre s'en éleva tellement, qu'elle fut en état de prendre part à tous les grands événements de l'Asie à cette époque.

Les Gaulois, se sentant en état d'imposer la loi à tous leurs voisins, demandèrent à Antiochus, roi de Syrie, un tribut annuel, pour droit de la paix qu'ils consentaient à lui accorder. Antiochus, ne comprenant rien à ce nouveau droit, ne sachant sur quel principe de justice il était basé, aima mieux recourir à la voie des armes que de le payer; il rassembla une nombreuse armée et fit avancer ses éléphants. Mais lorsqu'il vit les bataillons serrés des Gaulois, flanqués de 24,000 chevaux et soutenus par 250 chariots de guerre, dont 80 armés de faux, son cœur commença à défaillir; il était disposé à demander la paix et à passer par toutes les conditions qu'on voudrait lui imposer, si, heureusement pour lui, il ne se fût trouvé dans son conseil un habile guerrier. Le rhodien Théodotas lui montra dans son armée une puissance capable de faire tourner contre les Gaulois ces chariots de guerre qui lui causaient tant d'effroi. Neuf éléphants, habitués au combat, lui paraissaient une force suffisante, non-seulement pour jeter la confusion parmi la cavalerie des Gaulois et leurs chars de guerre, mais encore pour les forcer à se replier sur leurs propres escadrons et à les rompre. La confiance commença à renaître dans le conseil d'Antiochus, et la bataille fut résolue.

Selon l'ordre qu'elles ont reçu, les troupes syriennes font une faible résistance, cèdent un peu de terrain, puis se débandent, prennent une fuite ouverte et attirent à leur poursuite la cavalerie gauloise et les chariots de guerre. Au milieu de cette poursuite, les éléphants s'avancent à la rencontre de la cavalerie; surpris de leur forme extraordinaire, de leurs défenses, de leurs trompes, des énormes tours placées sur leur dos, de l'odeur qu'ils répandent, des mugissements qu'ils font entendre, les chevaux des Gaulois s'arrêtent tout court, puis retournent en arrière et se précipitent pêle-mêle sur l'infanterie qui suit elle-même le mouvement et prend la fuite. Les Syriens, vainqueurs par ce stratagème, attaquent les fuyards, en massacrent un grand nombre et font une multitude de prisonniers.

Fiers de ce succès, les Syriens, allant féliciter Antiochus sur sa victoire, voulaient le couronner sur le champ de bataille. Il leur dit, en versant des larmes : « Rougissons plutôt, ô Syriens, de devoir notre salut, non à notre valeur, mais à ces féroces animaux qui ont combattu pour nous, et songeons au sort qui nous était réservé si nos ennemis, familiarisés comme nous avec ces terribles animaux, eussent pu combattre à armes égales. » Pour consacrer le souvenir de cette victoire, Antiochus fit élever un monument représentant un éléphant : acte de modestie bien louable dans un souverain. La reconnaissance publique lui donna le surnom de *Soter* (Sauveur), que l'histoire lui a conservé.

La victoire des Syriens avait appris aux souverains de l'Asie qu'il était possible de secouer le joug des Gaulois et de les vaincre; Eumène, roi de Pergame, qui eut en-

core l'honneur de battre ces fiers guerriers, vint ajouter à cette persuasion. Voici en quelle circonstance Eumène fut appelé à lutter contre les Gaulois. Une bande gauloise qui était à la solde d'Antiochus l'Épervier, l'ayant aidé à soumettre Séleucus, son frère, se souleva tout à coup contre le vainqueur, s'empara de sa personne et lui enleva une partie de ses trésors. « Il se conserva la vie, » dit un historien, en donnant son or, comme le voyageur rachète la sienne en donnant sa bourse. » Eumène, arrivé sur l'entrefaite, battit les Syriens et les Gaulois. Quoique son triomphe eût été facile, il lui inspira cependant une grande pensée, celle de réunir toutes les villes grecques dans une alliance commune qui assurerait leur indépendance. Il rassemblait une armée considérable pour l'exécution de ce dessein, lorsque la mort le surprit; il recommanda à son fils Attale de continuer ses projets.

Le premier acte du règne d'Attale fut de refuser de payer le tribut annuel aux Gaulois, refus qu'il fallut soutenir les armes à la main. Lorsque sa petite armée vit les bataillons serrés des Gaulois, leur nombreuse cavalerie, leurs chars de guerre, elle fut saisie d'une telle terreur, que, pour relever son courage, Attale se vit obligé de consulter un devin dont il connaissait l'habileté. Le devin prescrivit un sacrifice. Au moment où l'on interrogeait les entrailles de la victime, on vit écrit sur l'un des lobes du foie le mot *victoire*, mot magique qui, répété dans tous les rangs de l'armée, y produisit un enthousiasme dont Attale profita pour combattre et remporter une victoire complète. Cette victoire fut suivie de plusieurs autres qui déterminèrent les Gaulois à abandonner ces contrées.

Les Trocmes et les Tolistoboiens franchirent alors le mont Taurus et rejoignirent les Tectosages qui habitaient la rive gauche du fleuve Halys, et avaient fait d'Ancyre leur capitale. Les Tolistoboiens se fixèrent à l'orient des Tectosages autour du Sangarius. Pessinunte, ville fameuse par son temple consacré à la mère des dieux, devint leur principale cité. Les Trocmes s'établirent à l'occident du fleuve Halys; les frontières du royaume de Pont leur servaient de limites; ils prirent Tawi pour leur servir de chef-lieu. Ces portions de la Phrygie et de la Paphlagonie furent appelées Galatie ou Gallo-Grèce. Depuis cette époque les noms de Galates et de Gallo-Grecs remplacent en Orient ceux de Celtes et de Gaulois.

Dans leurs émigrations les plus lointaines, les Gaulois s'appliquaient toujours à donner à leurs colonies le mode de gouvernement de la métropole de leurs tribus originelles. Nous trouvons chez les Galates cette même conformité de mœurs et d'institutions. Les trois grandes tribus furent divisées chacune en quatre cantons qui avaient à leur tête un tétrarque ou capitaine général, un justicier (grand juge), un commandant d'armes avec deux lieutenants, tous subordonnés à l'autorité du tétrarque. Chaque canton fut encore subdivisé en plusieurs parties qui eurent à leur tête des commandants inférieurs. Les douze tétrarques réunis formaient le grand conseil de l'État, sous lequel se trouvait un second conseil composé de trois cents membres, dont les chefs de tribus, les capitaines de l'armée faisaient partie. Ce conseil était le gardien des privilèges de la nation; toute cause de mort devait être portée à son tribunal.

Les conquérants gaulois n'eurent jamais pour but de

s'assimiler les nations qu'ils soumettaient ; contents d'un tribut annuel, seule marque de dépendance, ils leurs laissaient leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois, leur gouvernement et leur religion. Les deux populations indigènes, l'une grecque et l'autre phrygienne, que la Galatie renfermait, ne furent pas également bien traitées par leurs nouveaux maîtres. Trouvant déjà les Phrygiens rabaissés par les Grecs, les Galates les réduisirent à une espèce de servitude, tandis que les Hellènes, riches, industrieux et surtout rusés, purent acquérir une sorte de suprématie sur les Asiatiques et conservèrent leurs institutions nationales sous la domination gauloise.

A peine constituée, la Galatie prit un rang distingué parmi les grands peuples asiatiques ; les rois recherchèrent son alliance et lui demandèrent des secours. Son histoire n'est plus la nôtre ; c'est pourquoi nous nous contentons de la résumer en quelques mots. Rome, qui poursuivit Annibal jusqu'en Asie, ayant eu en face les Gaulois, se détermina à dompter cette Galatie dont le nom seul la tourmentait. Manlius, chargé de vaincre les Galates, les ayant trouvés divisés, détruisit presque totalement la tribu des Tolistobolens au mont Olympe. Il fit éprouver aux deux autres tribus une défaite presque aussi sanglante sur le mont Magaba. Pour échapper à une destruction complète, les Galates se mirent sous le patronage des Romains.

Dès lors, la Galatie sembla cesser de s'appartenir à elle-même. On voyait qu'un souffle étranger animait toutes ses actions ; les mœurs asiatiques remplacèrent les mœurs gauloises. Il est à remarquer que les hommes les adoptèrent plutôt que les femmes. Celles-ci se dis-

tinguèrent encore longtemps par leur amour pour la chasteté.

Le langage changea aussi à son tour : le grec devint la langue officielle. Cependant le peuple conserva très longtemps sa langue originelle, car saint Jérôme observe que de son temps l'idiome national était à peu près celui des environs de Trèves.

Une petite guerre contre Pergame montra toute la différence qui existait encore entre ce peuple abâtardi et les nations asiatiques. Des envoyés de Rome ayant ordonné aux Gaulois de déposer les armes et n'ayant reçu qu'un refus, il fallut employer les ménagements et faire des concessions pour les amener à la paix. « Il fut » permis, dit Tite-Live, que les paroles de Rome, qui » avaient tant d'autorité sur les puissants rois Antiochus » et Ptolémée, aient été sans pouvoir sur l'esprit des » Gaulois. »

Les Galates semblèrent se réveiller lorsque Mithridate, roi de Pont, lutta contre les Romains. Le monarque, qui en prit un grand nombre à sa solde, loua souvent leur courage dans ses ordres du jour. Mais, dans un de ses moments d'humeur sombre et soupçonneuse, ayant jeté les chefs gaulois dans les fers, ils résolurent de se venger. Mithridate, instruit de ce projet, leur fit trancher la tête dans un festin. Trois se firent jour l'épée à la main et échappèrent au glaive des assassins. Déjotar, dont le nom retentit dans les guerres civiles de Rome, était du nombre de ceux-ci. Quoique Mithridate se fût montré cruel à l'égard des Gaulois et qu'il les eût soupçonnés de peu de fidélité, ce fut cependant à un serviteur gaulois qu'il confia le soin de le tuer : « Frappe, dit-il à

» Bituit, tu m'as déjà rendu de grands et d'utiles services, celui-ci ne sera pas le moindre. » Son ordre fut exécuté : les Gaulois présents le percèrent à l'envi. Était-ce zèle ? Était-ce sentiment d'une secrète vengeance ? Nous l'ignorons.

La Galatie fut enfin réduite en province romaine l'an 528 de la fondation de Rome, 34 ans avant Jésus-Christ, 565 ans après l'expédition de Ségovèse en Germanie.

CHAPITRE V.

Histoire des Gaulois mercenaires qui se sont enrôlés sous les étendards des peuples étrangers.

Les Gaulois, ayant joui dès la plus haute antiquité d'une très grande réputation de valeur, furent recherchés par tous les peuples qui avaient des guerres importantes à soutenir. Les uns sollicitaient leur alliance, les autres les engageaient comme mercenaires ; l'Égypte, la Syrie, la Cappadoce, la Macédoine, le Pont, la Bithynie eurent des corps gaulois à leur solde. Dans une longue période de temps, il se passa peu d'événements militaires sans que les Gaulois y eussent une part importante. « Tels » étaient, dit Justin, la terreur de leur nom et le bonheur » constant de leurs armes, que nul roi sur le trône ne » s'y croyait en sûreté, et que nul roi déchu n'espérait

» y remonter s'il n'avait pour lui le bras des Gaulois. » Il serait sans doute fastidieux de faire l'histoire de toutes les batailles où ils se sont trouvés; il y a cependant certains faits très caractéristiques qui n'ont pu trouver place dans le cours de notre narration : nous avons cru devoir en faire le sujet d'un chapitre. Ils seront racontés sous la forme d'anecdotes, car il ne peut y avoir de liaison entre ces faits.

Les Gaulois passaient pour plus braves que fidèles; on les vit prendre part aux révoltes des sujets contre leurs souverains et détrôner les rois dont ils venaient de soutenir les trônes chancelants. Ptolémée Philadelphie, roi d'Egypte, qui avait 4,000 Gaulois à son service, les ayant laissés dans la province de Memphis, tandis qu'il comprimait une insurrection dans le sud de ses états, ces mercenaires formèrent le hardi projet de profiter de son absence pour s'emparer de la basse Egypte. Le roi, à qui un esclave avait révélé le complot, n'osant les attaquer ouvertement malgré leur petit nombre, recourut à la ruse pour s'en défaire; sous le spécieux prétexte d'employer contre des sujets rebelles les vaillantes épées des Gaulois, toujours prêts à marcher au combat, Ptolémée les fit monter sur des vaisseaux; ils descendirent le Nil et furent débarqués dans une île déserte, où, n'ayant pas trouvé de vivres, ils périrent de faim ou s'entrégorgèrent : mort barbare et la plus révoltante pour la nature.

Dans la guerre qu'il soutint contre Antigone Gonatas, Magon prit à sa solde une bande de Gaulois qui, se trouvant enveloppés par les ennemis comme dans un filet, voulurent connaître leurs destinées et interrogèrent les augures. La position des consultants n'étant pas assez

bonne pour qu'on pût leur promettre des succès, les augures présagèrent d'affreux malheurs que les Gaulois voulurent eux-mêmes réaliser. Ils mirent à mort leurs femmes et leurs enfants, se précipitèrent au milieu des ennemis et périrent tous sans exception.

Il arrivait fréquemment qu'après avoir contracté un engagement avec un souverain, les bandes gauloises le quittaient pour combattre contre lui. On vit un corps de 15,000 Gaulois se battre avec beaucoup de valeur contre Antigone Gonatas, puis, après la bataille, se mettre à sa solde.

Il y a surtout deux peuples auxquels les Gaulois prêtèrent un concours long et très actif. Ils eurent une grande part aux guerres de Pyrrhus et de Carthage.

Pyrrhus, cet aventurier infatigable, voyait dans les Gaulois des hommes qui allaient à son caractère; aussi y eut-il entre eux un profond attachement. A son retour de l'Italie, les Gaulois de l'Illyrie, comptés au nombre de ses meilleures troupes, furent traités avec estime et reçurent tous les postes de confiance. Pyrrhus confessait qu'il devait la plupart de ses victoires à leur valeur, et il ne connaissait rien de plus glorieux que de vaincre des Gaulois. Dans un fameux combat contre Gonatas, il opposa ses Gaulois à ceux de son ennemi. Les siens ayant triomphé, il voulut consacrer le souvenir de ce glorieux fait d'armes, en faisant suspendre dans le temple de Minerve Itonide une inscription qui présentait cette victoire comme l'un de ses titres les plus beaux et les plus glorieux.

Pour récompenser ses chers Gaulois, Pyrrhus leur confia la garde d'Egée, ancienne capitale du royaume et

lieu de sépulture des rois. L'amour du pillage suivant partout un peuple qui ne courait les aventures ou ne s'enrôlait que pour amasser du butin, les Gaulois, instruits que les rois avaient été ensevelis dans de riches étoffes, ouvrirent leurs tombeaux et jetèrent leurs cendres au vent. L'Épire s'émut d'une telle profanation et demanda justice; soit crainte de perdre ses Gaulois, soit préoccupation d'autres affaires, soit peut-être indifférence, Pyrrhus n'en prit nul souci; il avait besoin de ses Gaulois pour s'emparer de Sparte.

Sa marche fut si rapide, qu'il arriva sous les murs de la ville au moment où les habitants y pensaient le moins; ils eurent à peine une nuit pour se préparer à la défense: hommes, femmes, enfants, tous se mirent à l'œuvre, et le lendemain matin, le côté de la ville qui pouvait être attaqué se trouva environné d'un large fossé, dont le talus était couronné d'une palissade. Les Gaulois, qui s'étaient chargés d'établir un chemin praticable, travaillèrent avec tant d'ardeur, que le fossé allait être comblé lorsque l'armée lacédémonienne arriva. On combattit de part et d'autre à outrance; les Gaulois ayant été repoussés après des pertes énormes, Pyrrhus se hâta de lever le siège de la ville; car, ses plus vaillants soldats n'ayant pu emporter la place, il pensa qu'il était inutile d'en mettre d'autres sur la brèche.

Une révolution qui venait de s'opérer à Argos avait divisé la nation en plusieurs partis, dont un rappela Pyrrhus; il y courut et tomba en chemin dans une embuscade où son fils fut tué. Le roi dut son salut à ses Gaulois; mais ils ne purent le sauver à Argos. Dans une attaque de nuit, les Gaulois, qui avaient forcé l'entrée de

cette ville et avaient pénétré les premiers dans les rues, poussèrent un cri de détresse. Pyrrhus vola à leur secours et trouva la mort. Chacun sait comment périt ce roi aventurier. L'histoire ne nous dit pas ce que devinrent ses Gaulois.

Peu après il éclata en Occident une guerre qui ouvrit une large carrière à la vaillance des Gaulois. Ayant des établissements commerciaux à défendre, occupée exclusivement de son commerce, Carthage, qui achetait des troupes pour sa garde, fit entrer des bandes considérables de Gaulois dans ses armées et les commit à la défense de ses forteresses. Tant que Carthage les payait bien, ils se battaient courageusement; mais aussitôt que la paie était en retard, ils cessaient d'obéir, quels que fussent d'ailleurs les moyens de contrainte employés contre eux. Trois ou quatre mille Gaulois se mirent un jour en état de rébellion à Agrigente, au milieu d'une garnison de 40 à 50,000 hommes, et Hamon, général carthaginois, n'ayant pu les attaquer de vive force, s'en défit par la ruse. Il leur abandonna pour paie le pillage de la ville d'Entelle, pillage que les Gaulois acceptèrent comme une riche paie. Mais de faux transfuges avaient prévenu les Romains, qui surprirent les Gaulois et les tuèrent.

Vivement pressés en Sicile par les Romains qui leur coupaient les vivres, les Gaulois, au service de Carthage, oubliant les engagements qu'ils avaient contractés, passaient par bandes dans les rangs des Romains, qui les recevaient avec joie et les payaient noblement. Afin d'arrêter ce qu'il appelait une trahison, Hamilcar fit attacher en croix tous ceux qui étaient soupçonnés de ce dessein. Il

organisa même un corps chargé de faire mine de vouloir se rendre à l'ennemi, pour attirer les officiers romains qui venaient parlementer, les saisir et les mettre à mort. Depuis ce moment, la désertion fut plus difficile.

Le siège d'Erix fut remarquable par une insigne trahison des Gaulois. Dans la ville se trouvait un temple de Vénus extrêmement riche, dont ces étrangers convoitaient l'or et l'argent. Contenus par le peuple, sous les yeux duquel ils n'osaient le piller, ils résolurent de livrer la ville aux Romains. En effet, une nuit ils leur ouvrirent les portes et coururent au temple, dont ils enlevèrent toutes les richesses, pendant que les soldats de Rome se rendaient maîtres de la place.

L'évacuation de la Sicile ayant été une des conditions de la paix entre Rome et Carthage, cette dernière ville donna l'ordre au gouverneur de licencier les troupes mercenaires, qui étaient encore au nombre de 20,000 hommes, dont 2,000 Gaulois. Le gouverneur, se trouvant sans argent pour payer la solde, se tira de cette position fâcheuse, en leur proposant de passer en Afrique pour régler leur compte. Les mercenaires s'embarquèrent à l'instant et firent voile pour Carthage où ils commirent les plus grands désordres. On parvint à les faire sortir de la ville par les plus magnifiques promesses; mais les portes étaient à peine fermées, qu'on leur proposa d'abandonner une partie de ce qui leur était dû. A cette proposition, Autarite, chef des Gaulois, souleva toutes les troupes stipendiées, et déclara qu'il voulait rendre à la liberté toutes les villes d'Afrique soumises à Carthage. L'Afrique se souleva à la voix d'Autarite; Carthage, assiégée et réduite à l'extrémité, eût succombé si Hamilcar

Barcas, qui prit, pour son salut, la direction de la guerre, ne fût parvenu à diviser ses ennemis pour les vaincre. Il bloqua Autarite, qui, après avoir mangé jusqu'aux esclaves, fut contraint de demander la paix. Hamilcar exigea, comme condition préliminaire, la tradition des dix principaux chefs. Lorsqu'il les eut en son pouvoir, il attaqua les soldats sans défense et les tua tous. Il mit ensuite en croix les dix chefs gaulois, vis-à-vis du camp des autres troupes stipendiées, qui se vengèrent en attachant aux mêmes croix quelques officiers de Carthage.

Les Gaulois qui avaient passé sous les étendards de Rome pendant la guerre de Sicile ne furent guère mieux traités. Après les avoir désarmés, on les déporta sur la côte d'Illyrie.

Les Gaulois stipendiés, comme tout ce qui est purement mercenaire, ne voyant que le profit dans leur engagement, mesuraient leur courage et leur fidélité sur l'élévation du prix et l'exactitude du paiement. Il y eut cependant quelques exceptions honorables. Nous avons vu, au chapitre III de ce livre, que les Gaulois attachés à la fortune d'Annibal lui furent fidèles jusqu'aux champs de Zama, où ils se firent massacrer pour la défense de sa cause.

Nous nous arrêtons. Ces anecdotes suffisent pour faire juger le caractère des troupes mercenaires gauloises.

LIVRE III.

HISTOIRE DE LA GAULE TRANSALPINE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'À
L'ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DES FRANCS DANS CETTE CONTRÉE.

De même que les rameaux tombés du tronc ne sont qu'une faible portion de l'arbre, portion presque toujours desséchée et souvent atteinte par la pourriture, ainsi les émigrations d'un peuple en sont presque toujours la partie la moins morale et la moins honorable; tel est le caractère de ces peuplades sorties de la Gaule pour s'établir au dehors et dont nous avons retracé l'histoire dans le livre précédent. Maintenant nous avons à exposer l'histoire du véritable peuple gaulois, de celui qui est demeuré attaché au sol, du peuple qui a été l'une des grandes souches de notre société moderne. Nous entrons donc seulement dans le vif de notre sujet; nous nous trouverons en présence d'événements extrêmement remarquables, mêlés à des situations politiques et sociales

bien diverses. La conquête des Gaules par Jules César ; l'organisation romaine de cette province sous Auguste ; les dernières tentatives d'indépendance, qui finissent avec Civilis ; la grande période romaine, qui se termine à l'invasion des Francs, offriront au lecteur des scènes aussi variées que dignes d'intérêt.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de la Gaule transalpine depuis son origine jusqu'à sa nouvelle organisation politique sous Auguste (de 154 av. J.-C. jusqu'à l'an 1^{er} de J.-C.).

La plupart des peuples ont produit des historiens qui ont retracé leurs mœurs et leurs coutumes, apprécié le caractère national, jugé leurs institutions publiques et particulières, raconté les événements qui constituent leur histoire proprement dite. Le patriotisme a pu influencer sur leurs appréciations historiques, les déterminer à présenter certains faits et des événements importants sous un jour trop favorable ; mais du moins il existe pour ces peuples des monuments historiques que l'écrivain judicieux peut juger. En séparant le vrai du faux, il peut rendre aux annales d'une nation le caractère de vérité qui en fait le principal mérite.

Les Gaulois, n'ayant pas eu un seul historien national,

et ne nous étant connus que par des étrangers, disparaissent de la scène du monde aussitôt que leurs relations cessent avec les autres peuples. C'est à peine si nous avons pu, à l'aide des livres de Rome et de la Grèce, remonter à l'origine des Gaulois, présenter leur physionomie politique, intellectuelle et morale, écrire leurs émigrations en Ibérie, en Bretagne, en Italie, en Germanie, en Grèce et en Asie (1). Quant aux révolutions intérieures de la Transalpine, elles nous échappent entièrement, jusque vers l'an 154 avant Jésus-Christ. Rome envoie alors ses guerriers dans les Gaules, et, en nous conservant le souvenir de leurs faits d'armes, elle nous initie aux dissensions intestines qui divisaient les Gaulois entre eux. Ce fut la famille grecque-gauloise qui attira pour la première fois les armes romaines dans la Transalpine.

§ I. *Appel des Romains dans les Gaules. — Premier établissement des Romains dans la Cisalpine. — Invasion des Cimbres-Teutons.*

(De 154 à 58 av. J.-C.)

Massilie avait acquis une grande puissance commerciale; ses vaisseaux sillonnaient toutes les mers, ses marchands visitaient tous les marchés; l'or s'amoncelait dans ses murs. Mais plus son commerce grandissait, plus elle voulait l'étendre, et surtout, plus elle travaillait à lui donner de sécurité. Il lui sembla que tant qu'elle ne serait pas maîtresse absolue de toute la côte et du chemin de l'Italie à l'Espagne, que tant que les Ligures posséderaient encore des ports sur la mer Ligurique et qu'ils

(1) Voyez ci-dessus le livre II de cette partie de notre Histoire.

domineraient quelques parties de la route de l'Espagne en Italie, son commerce aurait à craindre des rivaux. Pour éloigner cette crainte, Massilie ne cessa de travailler à la conquête de tout ce que les Ligures possédaient encore, le long de la côte. Les Oxybes (1) et les Décéates (2), qui avaient eu beaucoup à souffrir de ces empiétements et qui en redoutaient de plus considérables pour l'avenir, crurent devoir prendre les armes pour remédier au mal, et vinrent mettre le siège devant Antipolis (Antibes) et Nicæa (Nice). Plus habituée à traiter les affaires commerciales qu'à paraître sur le champ de bataille, Massilie ne pouvait se dissimuler sa faiblesse dans la guerre, et, comprenant la nécessité de réclamer l'appui d'une nation guerrière, elle s'adressa à Rome, son antique alliée.

Avant de mettre ses armées en mouvement, Rome envoya trois ambassadeurs chargés de concilier les parties. Les trois commissaires romains, ayant Flaminius à leur tête, se présentèrent devant Aegitna, ville des Oxybes, et y débarquèrent pour traiter de la paix. Les Oxybes méconnurent leur caractère, refusèrent de les entendre, les repoussèrent par la force, tuèrent deux commissaires, et blessèrent Flaminius lui-même, qui parvint avec peine à regagner ses vaisseaux et à se retirer à Massilie. La république romaine, ne pouvant laisser impuni un pareil attentat, donna aussitôt l'ordre au consul Q. Opimius de châtier sévèrement les coupables. Celui-ci se mit sans tarder à la tête de ses légions, prit et rasa Aegitna, et

(1) Peuplade située sur le terrain actuel de Saint-Laurent-du-Var.

(2) Peuple qui habitait le pays où se trouve aujourd'hui Grasse.

marcha à la rencontre des Oxybes. Sa marche fut si rapide, que les Décéates n'eurent pas le temps de rejoindre leurs alliés, qui, quoique bien inférieurs en nombre (ils n'étaient que 4,000), acceptèrent le combat et se défendirent avec la plus grande valeur. Le succès ne répondit pas à leur courage : ils furent enfoncés par les légions romaines. Rencontrant dans leur fuite les Décéates, qui venaient prendre part à la bataille, ils se rallièrent derrière ces troupes fraîches et marchèrent de nouveau à l'ennemi. La mêlée fut terrible. A leur courage de lions, on comprit que les Ligures combattaient pour ce que l'homme a de plus cher, la liberté et la patrie. Le nombre et la science militaire l'ayant emporté, les Ligures sollicitèrent la paix. Rome daigna l'accorder, se contentant de leur demander leurs armes et une partie de leur territoire, dont elle gratifia Massilie, qui recueillit ainsi tout le fruit d'une guerre qu'elle n'avait pas faite.

Quoique la principale attention des Massiliotes se portât sur les affaires commerciales, cependant ils ne négligeaient aucune occasion de se fortifier au dehors. Quelques portions du territoire des Salytes (1) leur parurent utiles à occuper ; mais, se trouvant trop faibles encore pour en faire la conquête, et Rome les ayant bien servis dans la guerre précédente, ils conjurèrent cette ville puissante de les seconder. Le consul Fulvius Flaccus appuya par les armes les prétentions de Massilie, remporta une victoire complète sur les Salytes, et retourna

(1) Ce peuple occupait la partie du Piémont située entre le Valais, la Tarantaise et le Faucigny.

à Rome jouir des honneurs du triomphe. Si cet honneur lui fut accordé, malgré le peu d'importance de la guerre, c'est sans doute parce que la république voyait de ce côté des conquêtes fort utiles à l'État ; il fallait montrer le chemin de la Gaule aux généraux et les encourager à le suivre. De ce moment il fut fréquemment parcouru.

Les Salytes, qui avaient cédé à la force et croyaient pouvoir, en l'absence des armées romaines, reconquérir les terres qu'ils avaient perdues, s'unirent aux Voconces (1), et tentèrent de nouveau la chance des armes. Massilie, n'ayant eu jusqu'alors qu'à se féliciter de l'appui des Romains, les appela de nouveau à son secours. Le proconsul C. Sextius Calvinus battit ces deux peuples, refoula leur population sur le territoire des Allobroges, et donna à Massilie tout le territoire qui borde la mer de l'Italie jusqu'au Rhône. Il intima aussi aux peuples ligures et gaulois la défense de s'approcher plus près de quinze cents pas des lieux de débarquement, et de mille pas de tout le reste de la côte, mesure extrêmement importante pour le commerce, puisqu'elle détruisait la piraterie et rendait parfaitement sûre la voie de terre.

Le proconsul fit publier sa décision à son de trompe. Pour montrer qu'il voulait qu'elle fût rigoureusement exécutée, il ordonna d'arrêter tous les Ligures qui ne s'étaient pas retirés assez vite, et les fit vendre à l'encan. Au nombre des personnes ainsi exposées en vente publique se trouvait un Ligure nommé Craton, grand admirateur de Massilie et des Romains, qui, après avoir été puni sévèrement par ses compatriotes pour son dévouement à

(1) Ils habitaient le pays situé entre l'Isère et la Durance.

la cause de Rome, se voyait encore chargé de chaînes et jeté au milieu de la foule des esclaves. Au moment où on le mettait à l'enchère, il prit la parole, exposa à Sextius tout ce qu'il avait enduré pour Rome, les services qu'il lui avait rendus, et lui demanda si c'était l'esclavage que cette ville réservait à ses amis. Le proconsul, comprenant l'effet que devait produire une récompense accordée en pareille circonstance, non content de le remettre en liberté et de lui faire de riches présents, lui permit encore de délivrer de la servitude tous ceux de ses compagnons d'infortune qui avaient bien mérité de la patrie. Craton usa largement de cette autorisation, et rendit à la liberté neuf cents captifs chargés de fers.

Sextius, parcourant pendant ses quartiers d'hiver les environs de Massilie, trouva, à quelques lieues de cette ville une position des plus heureuses pour y bâtir une habitation. Un air excellent, embaumé par des fleurs odoriférantes, un site magnifique, environné de collines couvertes d'antiques forêts, des eaux thermales et, tout à côté, un courant d'eaux fraîches, limpides et pures; tout se trouvant réuni pour en former un lieu enchanteur, Sextius y bâtit une villa, à laquelle il donna son nom (Aquæ-Sextiæ, Aix en Provence). Ce fut la première possession romaine dans les Gaules et le point de départ de toutes leurs conquêtes dans ce pays.

Dans leurs courses mercantiles par toute la Gaule, les marchands massiliotes entretenaient les Gaulois de la puissance de Rome, de sa générosité à l'égard de ses alliés, et engageaient tous ceux qui avaient des guerres à recourir à son appui. Entraînés par cet exemple, les Eduens, alors en guerre avec les Allobroges, se déter-

minèrent à implorer la médiation de Rome et firent partir de Bibracte (Autun), pour cette ville, une ambassade qui fut reçue par le sénat avec de si grandes marques d'honneur, qu'il se forma, entre les deux peuples, un traité d'alliance intime. Le sénat mit les Eduens au nombre des alliés de la république romaine ; les Eduens donnèrent aux Romains le nom de frères : c'était plus qu'une association politique, c'était un véritable dévouement promis de part et d'autre. Ainsi se fit cette malheureuse alliance, l'une des causes les plus puissantes de l'asservissement des Gaules. Avant de se mettre sous la protection des forts, il faut bien peser les conséquences de l'appui qu'on réclame ; car il est rare qu'on n'ait pas à s'en repentir.

Le traité conclu, Rome songea à protéger ses nouveaux amis contre les Allobroges, à qui elle croyait avoir, pour son propre compte, à adresser d'importantes réclamations. Le consul Domitius leur envoya des ambassadeurs pour en exiger l'extradition du roi des Salytes et les sommer de cesser toute attaque contre les Eduens, les fidèles alliés et amis de Rome. Ce langage étonna les Allobroges qui, regardant comme sacré le droit d'asile accordé au roi des Salytes, et se persuadant que des étrangers n'avaient pas à s'occuper des différends intérieurs des peuples de la Gaule, congédièrent les députés romains sans autre réponse, leur déclarant qu'ils étaient prêts à soutenir leurs droits les armes à la main.

Bituit, roi des Arvernes, ami de Teutomal et des Allobroges, ayant offert sa médiation, envoya au consul une ambassade digne du plus grand roi des Gaules. Elle étonna les Romains, et rien en effet n'était plus capable

de surprendre, que les éléments bizarres dont elle était composée. L'ambassadeur, vêtu des habits les plus riches, environné d'une troupe nombreuse de cavaliers couverts d'or et de pourpre, se présenta avec noblesse et fit un discours. Après qu'il eut parlé, un barde, placé à ses côtés, chanta la grandeur du royaume des Arvernes et les exploits de son souverain. Derrière la foule nombreuse qui applaudissait l'ambassadeur et son barde, se trouvait la partie la plus curieuse, sinon la plus intéressante de l'ambassade : c'était une meute composée d'énormes dogues tirés de la Belgique et de la Bretagne. La magnificence de l'ambassade, l'éloquence de l'ambassadeur, les chants du barde, les aboiements des chiens, ne persuadèrent pas le consul; il exigea la rigoureuse exécution des conditions qu'il avait imposées.

De part et d'autre on se prépara à la guerre. L'armée des Allobroges fut bientôt sur pied; elle s'établit sur la rive droite de l'Isère, pour y attendre les Arvernes et les Ruthènes. Les Romains, qui, ne se croyant pas assez forts pour prendre l'offensive, attendaient de nouvelles légions de l'Italie, se retranchèrent sur les bords du Rhône près de Vindalium. Étonnés de leur prudente immobilité, les Allobroges l'attribuèrent à la peur, descendirent la rive gauche du fleuve et s'approchèrent des Romains. Le consul, trouvant le champ de bataille favorable, en profita pour attaquer des ennemis sans défiance, leur tuer 20,000 hommes et leur faire 3,000 prisonniers. Cette sévère leçon rejeta les Allobroges au-delà de l'Isère, où ils attendirent les Arvernes.

Le consul Q. Fabius Maximus, revêtu du commandement des Gaules, étant arrivé sur la fin de l'hiver

(121 av. J.-C.) avec 20,000 hommes de renfort, se trouva à la tête d'une armée de plus de 40,000 légionnaires, auxquels s'adjoignirent un grand nombre d'auxiliaires Massiliotes et Eduens. Fabius, ayant traversé l'Isère dans le dessein de poursuivre les Allobroges jusque dans leurs plus profondes retraites, apprit dans sa marche que Bituit, roi des Arvernes, était arrivé sur les bords du Rhône à la tête d'une armée de 180,000 hommes. Quoique blessé et forcé de se faire porter en litière, le consul retourna sur ses pas et se rapprocha du fleuve pour en disputer le passage; mais il arriva trop tard; la plus grande partie de l'armée arvernoise avait franchi le Rhône sur deux ponts, l'un bâti sur pilotis, l'autre fait avec des bateaux. Pour éviter toute surprise, Fabius se retrancha à l'instant sur une hauteur voisine.

Les deux armées se déployèrent dès le lendemain; le général romain plaça la cavalerie et les alliés aux deux ailes, et mit ses éléphants entre ses ailes et le corps de bataille. Bituit, qui ne connaissait pas les combinaisons de la science, laissa chaque tribu se grouper autour de son étendard et venir prendre la place qui lui était assignée par son rang et par son importance. Lorsque chaque corps se fut placé, que la meute très nombreuse, conduite par des piqueurs et ayant sans doute aussi son drapeau, eut été mise à l'une des ailes, Bituit monta sur son char d'argent, parcourut tous les rangs de son armée, montra avec mépris les troupes romaines qui, étant formées en bataillons serrés, couvraient un petit espace de terrain, et dit que, s'il ne voulait fournir à ses braves l'occasion de déployer leur valeur, il pourrait en finir avec sa meute.

L'action commença des deux côtés avec une extrême vivacité; on se battit avec le plus grand courage, et le succès demeura longtemps balancé. Fabius, porté sur sa litière ou soutenu par des soldats, donnait ses ordres partout. Voyant que le combat se prolongeait sans rien de décisif, il fit enfin avancer ses éléphants. La vue hideuse de ces animaux, l'odeur fétide qu'ils répandaient, firent tourner bride à toute la cavalerie arvernoise, qui se replia sur l'infanterie et y jeta le plus grand désordre. Fabius en profita pour mettre les Arvernes dans une déroute complète. Alors, cavalerie et infanterie se précipitèrent vers les ponts, qui devinrent même inutiles à la retraite; car, celui de bateaux ayant coulé à fond, toute l'armée se porta sur l'autre pont et l'obstrua en un moment. La foule des guerriers abandonnés se laissait tuer sans résistance par des ennemis qui firent de sang froid un massacre tellement épouvantable, que quelques historiens portent à 100,000 le nombre des morts.

Bituit, s'étant sauvé dans les montagnes des Allobroges, rallia les fuyards, essaya de former une seconde armée, appela aux armes ses sujets et ses alliés; mais ceux-ci, ayant jugé le capitaine par son coup d'essai, refusèrent de répondre à son appel. Bituit, se voyant dans l'impuissance de ressaisir les armes, fut réduit à solliciter la paix auprès de Fabius, qui se montra disposé à entrer en négociation.

Le proconsul Domitius Ænobarbus, jaloux des succès de Fabius, forma le projet de s'emparer du malheureux Bituit, afin d'avoir l'honneur de la paix. Dans ce dessein il invita l'infortuné roi à venir traiter avec lui, promettant des conditions bien plus avantageuses que celles que

le consul pourrait lui accorder. Bituit, persuadé par ces discours, s'étant rendu de bonne foi aux Eaux-Sextiennes, se vit indignement arrêté, chargé de chaînes et envoyé à Rome. Là il défendit sa cause devant le sénat, qui, après avoir flétri par un blâme sévère la conduite évidemment condamnable du proconsul, conserva ce prisonnier, parce que la prise opérée par trahison était bonne. Cette noble assemblée, dont on a tant vanté l'équité, ne savait pas s'élever jusqu'à cette justice rigoureuse qui oblige les nations, aussi bien que les individus, à réparer les injustices. Elle invoqua sans doute la raison d'état; mais, avec la raison d'état, il n'y a pas d'iniquité qui n'ait été justifiée par les politiques. Le sénat crut peut-être réparer l'injustice, en faisant alliance avec les Arvernes et avec leur roi, qui fit même amener son fils à Rome, afin qu'il y fût élevé en digne allié des Romains. Nous ignorons quel fut le succès de cette éducation; si Congentiatius, ce fils de Bituit, contracta de l'attachement pour le peuple romain, il ne sut guère inspirer ses sentiments à ses sujets, car les Arvernes ne se montrèrent jamais d'ardents défenseurs de la cause romaine.

Les peuples vaincus subirent des traitements bien divers. Les Arvernes conservèrent leur puissance et ne furent soumis à aucun tribut; Rome avait leur roi, elle façonnait son successeur, que pouvait-elle désirer? Elle s'empara ainsi de toute la nation d'une manière bien plus facile et plus sûre. Les peuples tyrans savent persuader aux nations soumises à leur esclavage qu'ils travaillent pour elles, tandis que l'égoïsme est le seul mobile de toutes leurs actions. Les Allobroges furent déclarés

sujets de la république et traités en peuple conquis. Leur pays fut, en conséquence, réuni à la province romaine, et comme il fallait arrondir cette province, le consul y adjoignit les terres des Voconces, des Cavares et de quelques peuples qui n'avaient pas même songé à prendre les armes. Cependant les populations de ces contrées furent traitées avec douceur et bienveillance. Ce n'était pas par esprit de justice ; la politique seule traçait cette conduite. La province se trouva dès lors comprendre tout le pays renfermé entre le versant des Alpes, le lac Léman et le Rhône.

Le consul, voulant immortaliser le souvenir de ses glorieux exploits, éleva un monument en pierres blanches qu'il surmonta d'un trophée d'armes, et fit bâtir deux temples, l'un à Mars et l'autre à Hercule. C'est la première fois, dit Florus, que les Romains montrèrent une pareille ostentation. Ænobarbus, qui ne voulut pas en faire moins que le consul, éleva aussi son trophée dans le lieu où il avait triomphé l'année précédente ; et, pour attacher son nom à un monument plus utile, il construisit entre le Rhône et les Alpes une route magnifique, connue encore aujourd'hui sous le nom de *voie Domitienne*.

Après les trophées vint l'honneur du triomphe, dont Fabius et Domitius jouirent le même jour. Bituit sortit ce jour-là de sa prison d'Albe. Par dérision, on le fit monter encore une fois sur son char d'argent ; il revêtit ses riches armures, suivit le vainqueur au Capitole et fut ensuite reconduit dans sa prison. Tant d'ignominies le frappèrent au cœur ; il mourut de chagrin quelques jours après.

La Province romaine des Gaules, fixant l'attention spéciale de Rome, fut déclarée consulaire, quoiqu'elle parût peu importante. Pendant trois ans, les consuls P. Manlius, Aurélius Cotta et Marius Rex y ajoutèrent, sans combats sérieux, les terres considérables de tout le pays situé à l'occident du Rhône, entre ce fleuve, les Cévennes, la côte ligurique et les monts pyrénéens, accroissement qui rendait la province très puissante. Cependant les moyens de communication avec l'Italie étant difficiles (le chemin qui longeait la côte dans les Alpes maritimes, le seul qui fût au pouvoir des Romains, étant étroit et très escarpé), la république résolut de s'emparer, dans les Alpes grâces, d'une route beaucoup plus facile. Cette route se trouvait au pouvoir des Ligures-Satènes, peuple ardent zéléteur de son indépendance, qui, redoutant les envahissements des Romains, prétendit en conserver la possession. Le consul Marcius, aux yeux duquel l'utile formait le droit, n'ayant pu obtenir la route par des négociations, enveloppa ce peuple de toutes parts et ne lui laissa d'autre alternative que de mourir ou d'être esclave. Ces malheureux donnèrent au monde l'exemple d'un horrible patriotisme : les époux égorgèrent leurs femmes, les pères leurs enfants, et se donnèrent ensuite la mort ; les uns se percèrent de leurs épées, les autres se pendirent, beaucoup se laissèrent mourir de faim ; mais aucun ne voulut subir l'esclavage. Tant il est vrai qu'en dehors des idées religieuses la liberté est le ressort le plus puissant qui agisse sur l'humanité ! Heureux les peuples chez lesquels ne se trouvent pas des hommes qui prennent à tâche de dénaturer le sens de ce beau mot et d'en faire un usage criminel !

Tous les passages qui conduisaient à la Province étant au pouvoir des Romains et fournissant une voie facile et sûre, les personnages les plus fameux commencèrent alors à visiter les contrées méridionales de notre pays. Dans Rome, on ne parlait plus que de la Gaule. Comme il fallait la romaniser afin de l'asservir, le jeune Licinius Crassus, déjà célèbre par son éloquence, proposa au sénat d'établir une colonie romaine dans la Transalpine. Comme on lui objectait la rudesse de ses habitants encore sauvages, il montra que le seul moyen d'adoucir et de soumettre ces peuples, c'était de les mettre en contact habituel avec la civilisation romaine. Le parti de la colonie l'ayant emporté, Crassus reçut la mission de l'établir sur le plan qu'il avait développé.

Au-delà du Rhône se trouvait, pour l'établissement d'une grande ville, un emplacement magnifique, qui, d'un côté, dominait la route d'Espagne, et, de l'autre, commandait à la mer Ligurique; une baie vaste et sûre pouvait facilement se changer en un port très bien placé pour devenir le centre du commerce de l'Ibérie et des Gaules; Narbonne fut fondée.

Nous n'entrons pas ici dans le détail de l'organisation romaine de la Province, parce que nous nous proposons de consacrer un chapitre spécial à cette organisation dans la Gaule et à son influence sur le caractère et les institutions du peuple gaulois (1).

Il se formait à cette époque (109 av. J.-C.), au nord de la Gaule, l'une de ces innombrables émigrations qui traînent à leur suite le ravage, l'incendie et la mort. Fatigués d'habiter une patrie couverte de frimas, déter-

(1) Voyez le chapitre suivant.

minés à tenter la conquête d'un pays moins disgracié de la nature, 300,000 Cimbres et Teutons, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, se placèrent, les premiers, sous le commandement de Boïorix, jeune homme intrépide et emporté ; les seconds reconnurent pour chef Teutoboke, dont la stature et l'agilité étaient si prodigieuses, qu'il franchissait, d'un seul bond, six chevaux rangés de front. Cette formidable émigration se dirigea d'abord vers la Baltique, d'où elle se replia du côté des Alpes tridentines, et alla mettre le siège devant Noréia. Le consul Papirius Carbon les somma de lever le siège ; ils obéirent au premier ordre, tant le nom romain leur inspirait de crainte ou de respect. Enhardi par tant de docilité, Papirius leur tendit une embuscade, où les Cimbres-Teutons donnèrent ; mais, après un moment de surprise, ils se reformèrent si rapidement, qu'ils repoussèrent les Romains et les eussent écrasés, si un orage ne fût venu les arrêter.

La horde barbare s'étant portée successivement en Illyrie, sur les frontières de la Grèce et de la Macédoine, et rencontrant partout ces fiers Romains dont le nom seul lui avait fait peur, revint sur ses pas et pénétra dans les vallées des Alpes ; là elle trouva des peuples amis de la vie nomade, qui, loin de la repousser, reçurent ses membres comme des frères et demandèrent à s'unir à elle pour aller à la conquête d'une nouvelle patrie. L'alliance ayant été bientôt consommée, les Tigurins (1), les Tughènes (2) et les Ambrons (3), hommes, femmes, enfants,

(1) On croit que ce peuple occupait le pays de Zurich.

(2) Ils habitaient le pays de Zug.

(3) C'est le peuple que nous avons vu quitter l'Italie vers l'an 600 avant notre ère, pour ne pas subir le joug des Etrusques.

vieillards, brûlèrent leurs maisons, se joignirent à l'innombrable émigration et s'avancèrent vers les Gaules.

Cette masse prodigieuse se présenta sur les frontières de la Belgique, belle et riche province qui n'éprouva pas les horribles ravages du reste de la Gaule ; on croit que, dans les premiers entretiens, les deux peuples se reconnurent pour frères et firent une alliance si intime, que les Belges offrirent aux Cimbres-Teutons un fort, où ceux-ci déposèrent leurs bagages inutiles sous la garde de 6,000 hommes. De leur côté, les Cimbres épargnèrent les Belges et ne commirent aucun dégât dans leur pays. Il est difficile que les simples relations d'un traité de paix aient établi, entre deux peuples barbares, cette confiance et ce respect mutuels. Il y avait, croyons-nous, communauté d'origine. D'ailleurs, nous pensons l'avoir établi au premier livre de cette partie de notre histoire (1).

Les hordes, en quittant la Belgique, se portèrent sur le centre de la Gaule, où elles commirent des horreurs qui épouvantent la nature. Tous les genres de crimes et de dévastation suivaient leurs pas : les hommes, les femmes, les enfants étaient livrés aux plus horribles tortures ; les moissons étaient incendiées ou foulées aux pieds, les maisons détruites. Les désastres causés par un fleuve déchaîné au milieu des campagnes, ou par un violent incendie dans les villes, ne donnent qu'une image imparfaite des ravages de ces barbares. Tous les lieux qu'ils traversaient étaient convertis en déserts. A l'approche de ces bêtes féroces, le peuple des campagnes, poussé par la

(1) Voyez ci-dessus liv. I, chap. IV.

terreur, abandonnait sa chaumière et se retirait dans les villes fortes avec ce qu'il pouvait transporter, ce qui fit bientôt succéder de nouveaux malheurs aux premiers ; car l'agglomération de populations trop considérables dans les murs des villes, introduisit la peste et une famine quelquefois si grande que, dans plusieurs cités, on mit à mort les bouches inutiles pour se nourrir de leur chair (1).

Lorsque le centre de la Gaule fut entièrement dévasté, les Cimbres s'avancèrent vers le midi (107 av. J.-C.), où ils trouvèrent ces mêmes Romains qui leur avaient barré le chemin en Illyrie et en Macédoine. N'osant attaquer la Province, ils demandèrent humblement à Rome des terres pour s'y établir, s'engageant à ce prix à mettre leurs bras et leurs armes au service de la république. Rome se contenta de répondre par Silanus, commandant des forces romaines, « qu'elle n'avait aucune terre à leur » donner et qu'elle ne voulait aucun de leur services. » Quoique cette réponse fût d'une fierté insultante, les Cimbres-Teutons la subirent.

Après avoir pendant un an côtoyé la Province sans oser l'entamer, ils furent forcés, à la fin, de s'avancer pour vivre, car toutes les campagnes étaient dévastées et toute espèce de nourriture entièrement consommée. Obligés d'attaquer la Province (106 av. J.-C.), les Cimbres-Teutons, afin d'assurer le succès d'une entreprise qu'ils regardaient comme extrêmement dangereuse, se divisèrent en deux corps. Les Tigurins, sous la conduite de Divicon, se dirigèrent du côté de Genève

(1) César, *De Bell. Gall.*, lib. vii, cap. 22.

pour passer le Rhône en avant de cette ville. Cassius, instruit de leur intention, s'avança à marche précipitée pour occuper les gorges du Jura et arrêter les ennemis; mais ce mouvement ne fut pas assez rapide : les Tigurins venaient de déboucher dans la plaine, en avant du lac Léman, lorsque le général romain arriva en leur présence. Sentant la nécessité de les arrêter à tout prix, Cassius leur livra bataille, fut complètement défait, et resta lui-même, avec ses plus braves officiers, au nombre des morts. Les débris de l'armée romaine, qui avaient essayé de se reformer, contraints par Divicon à se rendre, obtinrent la vie et la liberté à condition qu'ils donneraient leurs armes, fourniraient des otages et passeraient sous le joug : grande humiliation qu'ils subirent sous les murs mêmes de Genève, dont les habitants voyaient avec étonnement, du haut des remparts, ces fiers et indomptables Romains accepter un outrage que leurs pères n'avaient supporté qu'une seule fois.

Aurélius Scaurus, qui avait le commandement des troupes opposées à la grande armée des Cimbres-Teutons, ne fut pas plus heureux que Cassius. Après avoir été complètement battu, il tomba vivant entre les mains des Barbares. Le prestige du nom romain avait disparu ; les Cimbres, après la destruction des deux armées romaines, pensant que c'en était fait du peuple-roi, ne doutant pas que Rome et l'Italie ne fussent déjà leur proie, mirent en délibération le traitement qu'ils leur feraient subir. Quelques-uns proposèrent la destruction de tout ce qui portait le nom romain ; les plus sages conseillèrent de faire seulement esclaves ces fiers dominateurs du genre humain ; les timides se contentèrent de proposer le ra-

vage de l'Italie : amasser les richesses de ces fortunées régions, c'était assez pour eux. L'un des chefs s'avisa de demander au consul Scaurus, qui était enchaîné dans le lieu même de la délibération, quelles étaient les forces de la république. « Ne passez pas en Italie, leur répondit » le consul, Rome est invincible. » Boïrix, outré de colère d'une pareille réponse, lui passa son épée au travers du corps. Ces paroles eurent encore un autre effet ; car, avant de franchir les Alpes, les Cimbres-Teutons résolurent de détruire la puissance romaine dans l'ouest, pour ne pas laisser d'ennemis derrière eux.

Quoique habitués depuis longtemps à subir le joug de Rome, les Gaulois de la Province sentirent renaître l'amour de la liberté à la vue des défaites répétées des Romains, et ils auraient volontiers secondé les Barbares, s'ils ne les avaient craints beaucoup plus que leurs maîtres. Un seul peuple secoua le joug et se déclara en faveur des Cimbres. Les Tectosages, peuple d'origine belge, ayant été mis au nombre des amis et des alliés du peuple romain, conservèrent d'abord leur indépendance et virent leur territoire respecté. Mais Rome, qui voulait en faire des sujets, s'empara de Tolosa, leur capitale, et s'en déclara maîtresse. Cette usurpation produisit un mécontentement qui ne demandait qu'une occasion pour éclater en révolte. Les Tectosages n'ayant pas la même crainte des Cimbres que les peuples des races galliques, et comptant sur l'appui de ces Barbares, s'emparèrent de la garnison romaine de Tolosa et la chargèrent de fers.

Après avoir organisé la défense de Tolosa, Copill, chef des Tectosages, sortit de la ville et parcourut la campagne pour y propager la cause de l'indépendance. Il avait

laissé dans la capitale des traîtres, âmes vénales dont Q. S. Cépion se servit pour acheter Tolosa à bas prix ; car le général romain y trouva des sommes prodigieuses. Dans le monde il n'était bruit que des richesses de Tolosa ; les Tectosages avaient, dans leurs différentes excursions, amassé des monceaux d'or qu'ils jetèrent dans un lac consacré à Belen , afin de les conserver plus sûrement. Après avoir fait piller les temples, les palais et les plus humbles demeures, Cépion fit explorer le lac, et l'on en tira des sommes énormes, qui n'étaient cependant qu'une partie des richesses qu'il renfermait ; car, plus tard, des spéculateurs romains l'ayant acheté, le desséchèrent et recueillirent encore des sommes très considérables. Justin et Strabon assurent que Cépion enleva de Tolosa une somme que nous pourrions évaluer au moins à 85,500,000 francs de notre monnaie.

Le sénat ayant mesuré la grandeur du danger qui menaçait la république, et comprenant l'absolue nécessité de frapper un grand coup, en écrasant les Cimbres-Teutons, réunit une armée composée de plus de 80,000 hommes de troupes régulières, et en confia le commandement à deux généraux, faute énorme dont les conséquences furent bien déplorables pour la république. Le consul C. Manlius (105 av. J.-C.) fut investi du principal commandement ; Cépion, sous le nom de proconsul, conserva toute l'autorité qu'il avait l'année précédente. Loin de reconnaître un supérieur dans la personne du consul Manlius, Cépion voulait même avoir la direction générale des opérations militaires, conflit qui produisit des dissensions tellement ouvertes, que les Cimbres-Teutons, en ayant été instruits, résolurent d'en profiter pour

battre les généraux romains l'un après l'autre. Mais, au moment d'exécuter ce dessein, ayant vu Manlius et Cépion se rapprocher et placer leurs camps à une faible distance l'un de l'autre, sur les rives du Rhône, ils se persuadèrent que la réconciliation était opérée, et, désespérant de vaincre des forces aussi redoutables, ils envoyèrent au consul des ambassadeurs pour traiter de la paix. Ces envoyés furent arrêtés par Cépion qui, jaloux de la préférence accordée à Manlius, maltraita les députés des Cimbres et les contraignit à retourner dans leur camp.

Lorsque les ambassadeurs racontèrent les outrages qu'ils avaient reçus et les insultes prodiguées à leur nation, les Cimbres, saisis de fureur, jurèrent de se venger ou de mourir; et, pour que leur courage fût secondé par les dieux, ils vouèrent solennellement à la destruction, en l'honneur des divinités infernales, tout ce qui tomberait sous leurs mains. A peine ce serment fait, ils prirent leurs armes, se précipitèrent sur le camp de Cépion, s'en emparèrent et massacrèrent sans pitié tout ce qu'ils y rencontrèrent. Après cette cruelle exécution, les mains teintes de sang, sans prendre aucun repos, ils volèrent au camp de Manlius, le prirent et tuèrent tout ce qu'il y avait de vivant. On assure que 80,000 hommes restèrent sur la place et que dix Romains seulement échappèrent au carnage; l'un d'eux fut le célèbre Sertorius qui, quoique blessé, traversa le Rhône à la nage, emportant avec lui son bouclier et sa cuirasse.

Fidèles à leur serment, les Cimbres-Teutons détruisirent tout, personnes et choses. Les hommes étaient passés au fil de l'épée ou pendus aux arbres; l'or et l'ar-

gent, les bagages mis en pièces, les armes brisées, les chevaux tués, furent précipités dans les flots. Les Barbares descendirent alors le fleuve et s'avancèrent le long de la côte jusqu'aux Pyrénées, anéantissant tout ce qui tombait sous leurs mains. Un corps considérable de Cimbres passa en Espagne, pendant plus de deux ans y porta le ravage, la désolation et la mort, parut enfin en face des Celtibériens, et les épargna parce qu'ils n'étaient pas des Romains. Ne laissant plus d'ennemis derrière lui, il rentra dans les Gaules pour aller en Italie. Rome, sentant la nécessité d'opposer à ces redoutables Cimbres-Teutons un homme capable de leur tenir tête, avait choisi pour cela le plus grand homme de guerre de son temps.

La défaite de Manlius et de Cépion avait jeté l'Italie dans la plus profonde consternation ; l'imagination populaire grossissait encore le danger ; on faisait des tableaux effrayants des Cimbres, de leur force prodigieuse, de leur férocité ; on assurait qu'aucune puissance humaine ne serait capable de leur résister. Il fallait, pour sauver la patrie exposée à un si grand danger, un homme capable de relever tous les courages et dont la prudence fût assez grande pour ne rien donner au hasard. Cet homme se rencontra dans la personne de Marius, général inflexible qui donnait lui-même l'exemple d'une discipline très rigide, et il savait la faire garder par tous, officiers et soldats. Comme la nécessité met au-dessus de toutes les lois, on viola la constitution en sa faveur, et, quoique absent, il fut nommé consul.

L'excursion des Cimbres en Espagne donnant à Marius le temps de s'occuper des travaux de défense, il en exécuta

de très considérables, parmi lesquels il en est un qui se fit extrêmement remarquer. Les sables ayant tellement encombré les bouches du Rhône que les vaisseaux ne pouvaient remonter le courant du fleuve, il fit creuser un canal large et très profond qui joignait le Rhône au-dessous d'Arles, traversait la vaste plaine connue sous le nom de Champ-Pierreux et venait déboucher dans la mer. Ce canal avait un double but : d'abord, de servir aux transports des vivres nécessaires à l'armée, ensuite d'opposer à l'ennemi un obstacle infranchissable.

Pendant qu'il s'occupait des travaux de défense, il ne négligeait pas de surveiller certaines parties de la province où il régnait toujours un ferment de révolte. Les Tectosages étant en rapports secrets avec les Cimbres-Teutons, Marius ne ménagea nullement ce peuple et hâta l'explosion par la violence de la compression. Les Tectosages ayant osé lever l'étendard, Sylla, envoyé contre eux, les écrasa, et la province fut pacifiée (103 av. J.-C.).

Cependant l'innombrable armée des Cimbres-Teutons descendait les Pyrénées pour se diriger sur l'Italie. Afin de rendre le passage des Alpes moins long et moins embarrassant, elle se divisa en deux corps : le premier, composé des Cimbres et des Tigurins, devait prendre la route de l'Helvétie et du Norique ; le second, formé des Teutons et des Ambrons, suivit celle des Alpes maritimes ; ils fixèrent pour lieu de réunion générale les rives du Pô, d'où devait partir l'invasion pour saccager Rome et l'Italie.

Marius, ayant laissé les Cimbres et les Tigurins pour ne s'occuper alors que des Teutons, plaça son camp près d'Arles, sur une hauteur dominant les deux voies qui condui-

saient en Italie. Les Teutons étant venus camper en face du consul, afin de l'attirer au combat, celui-ci se tint rigoureusement renfermé dans ses lignes ; et, malgré les provocations continuelles et les bravades des Barbares, les plaintes et les murmures de ses soldats, il ne permit pas la moindre escarmouche. Pendant trois jours les Teutons tentèrent l'assaut avec la plus grande fureur sans que le consul consentît à une seule sortie, content d'user la vivacité désordonnée des Barbares en défendant ses retranchements.

Désespérant d'amener Marius à une bataille, les Teutons prirent le chemin de l'Italie, et, pendant six jours, défilèrent devant le camp des Romains, criant aux soldats qu'ils allaient dans leur pays et leur demandant des nouvelles à porter à leurs femmes et à leurs enfants.

Arrivés à Eaux-Sextiennes, saisis d'admiration à la vue d'un si beau paysage, touchés par la magnificence de la végétation, la limpidité des eaux, la beauté du site, invités ainsi au repos et au plaisir, ils résolurent de s'y livrer ; et, afin de n'être point gênés, les Teutons et les Ambrons se séparèrent et établirent deux camps assez éloignés l'un de l'autre.

Bientôt tous abandonnent leurs rangs, courent la campagne, s'enivrent de plaisir, plongent dans les eaux thermales et présentent ainsi à leurs ennemis une victoire facile. Marius, qui les suivait, arrivé sur une éminence voisine, jette un coup d'œil sur l'armée ennemie, la voit dans le plus complet désordre et juge que le moment de combattre est arrivé. Comme ses soldats se plaignaient qu'il n'y avait pas d'eau dans le lieu où ils étaient arrêtés : « En voilà ! » leur dit-il, en leur montrant le ruisseau

où se baignaient les ennemis. « Mène-nous donc au combat ! » répondent les soldats. « Lorsque nous aurons fortifié notre camp, » leur répliqua-t-il. Il n'eut pas le temps de le fortifier ; car les valets et les esclaves, n'ayant pas d'eau pour se rafraîchir et pour abreuver les bêtes de somme, descendent à la rivière, armés de haches, de piques et d'épées, frappent les baigneurs Ambrons et tuent quelques-uns de ces barbares. Ceux-ci, pour repousser les valets, appellent d'autres Ambrons à leur secours, passent la rivière, gravissent la montagne et sont arrêtés par les Ligures, alliés des Romains ; le combat engagé sur un lieu favorable, Marius fait avancer les légions. Dès la première charge, les Ambrons furent enfoncés et prirent la fuite : leurs femmes tentèrent vainement de les arrêter. « Elles s'armèrent d'épées et de » haches, dit Plutarque ; hurlant de rage et de douleur, » elles frappaient les Ambrons et les Romains, les premiers comme des lâches, les seconds comme des ennemis. Au fort de la mêlée, elles saisissaient avec leurs » mains nues les glaives tranchants des légionnaires, » leur arrachaient leur bouclier et se faisaient massacrer. » Sanglantes, échevelées, vêtues de noir, on les vit tuer » leurs maris, leurs frères, leurs pères, leurs fils, étouffer leurs nourrissons, s'attacher avec eux à la queue » des chevaux de bataille et se laisser pétrir sous leur » galop. » La nuit seule empêcha l'entière destruction des Ambrons. D'ailleurs Marius, redoutant l'arrivée des Teutons, fit sonner la retraite.

Les lignes du camp romain étant à peine tracées lorsque l'armée y rentra, le soldat, habitué à s'endormir à l'abri de bons retranchements, croyait à chaque instant

entendre l'ennemi venir l'assaillir ; mais les Teutons, tout occupés de la douleur des Ambrons, leurs alliés, cherchaient à les consoler et poussaient des cris de vengeance, sans que ni la nuit, ni le jour suivant, ils songeassent à attaquer les Romains. Cependant Marius, faisant toutes les dispositions pour une journée décisive, fortifia son camp avec soin, et alla à la découverte du pays. Ayant trouvé un vallon où il était facile de cacher un corps de cavalerie, il y fit passer dès la nuit suivante 3,000 hommes. Tout étant prêt pour la bataille, il envoya, à l'aube du jour, un fort détachement insulter l'ennemi et le provoquer au combat. Les Teutons, incapables de supporter cette insulte, sortirent de leurs lignes et attaquèrent les Romains, qui, selon l'ordre qu'ils avaient reçu de Marius, cédèrent un peu de terrain et entraînent à leur suite les Teutons. Bientôt irrévocablement engagés, les Barbares passèrent la petite rivière, gravirent ensuite le monticule, si fatal deux jours auparavant à leurs frères les Ambrons, et acceptèrent une bataille générale sur un terrain désavantageux. On se battit avec un extrême acharnement pendant la moitié du jour, avec un succès en apparence égal de part et d'autre ; mais lorsque les Teutons, fatigués du combat, montrèrent moins de vivacité, le corps de 3,000 hommes de cavalerie sortit de son embuscade, jeta un tel désordre sur les derrières de l'ennemi, qu'un nouvel effort déterminait la victoire. Le carnage fut horrible. Les femmes montrèrent plus de courage que leurs barbares époux : les voyant prendre la fuite, elles les arrêtaient et les ramenaient au combat ; mais, tous leurs efforts ayant été inutiles, elles voulurent mourir. L'une d'elles, après avoir lié par la gorge deux de ses enfants à chacun de

ses pieds, se pendit au timon de son chariot et se fit écraser sous les roues. Faute d'arbres pour se procurer la mort, le Cimbre vaincu se passait au cou un lacet eoulant, en nouait la corde aux jambes ou aux cornes de ses bœufs, et ce laboureur d'une nouvelle espèce pressait l'attelage avec l'aiguillon et ouvrait sa tombe. 100,000 Ambro-Teutons, selon Plutarque; 200,000, selon d'autres historiens, demeurèrent sur la place. Les Romains n'ensevelirent pas ces morts : ils se putréfièrent au soleil. Aussi le champ de bataille se nomme-t-il encore aujourd'hui la *Pourrière*.

L'armée romaine ayant fait hommage à Marius de tout le butin, ce grand capitaine en consacra la meilleure partie aux dieux et convia ses troupes à un sacrifice solennel, où tout ce qui était dédié aux divinités fut consumé par les flammes. Au moment où il tenait la torche à la main pour mettre le feu à l'énorme bûcher, on aperçut un cavalier romain arrivant à toute bride : c'était un messager qui lui apportait sa nomination à un cinquième consulat. Un temple magnifique, dédié à la déesse de la Victoire, élevé sur la colline où le combat avait été livré, rappelait le souvenir de cette mémorable journée à la foule légère qui venait chaque année, au mois de mai, en célébrer l'anniversaire par un feu de joie. Le Christianisme s'empara du temple et le consacra au vrai Dieu sous l'invocation de sainte Victoire. Le matelot, qui venait y rendre grâce à Dieu de son heureuse navigation, se plaisait à raconter les grands exploits dont ce lieu avait été témoin et y puisait le courage nécessaire pour courir à de nouveaux périls.

Il était aussi réservé à Marius de détruire les Cimbres

qui avaient pénétré en Italie par les Alpes Tridentines. Il n'est pas de notre sujet de raconter la bataille fameuse qu'il livra aux Barbares dans les champs célèbres du Raudius, près de Vercellæ. Sa victoire fut aussi complète que la première : 100,000 morts et 60,000 captifs ont fait inscrire cette bataille au nombre des plus grands événements militaires du monde.

De l'armée innombrable des Cimbres-Teutons qui était entrée dans les Gaules, il ne restait plus que les 6,000 hommes laissés à Aduat à la garde du butin ; ils furent admis dans la famille belge sous le nom d'Aduatiques. Nous les verrons plus tard déployer sur le champ de bataille le même courage que leurs frères d'armes.

La Gaule, qui avait été épuisée par l'incursion des Barbares, demeura paisible pendant douze ans. La Province, déjà façonnée à la servitude, ne songea pas à faire le moindre mouvement pour reconquérir son indépendance, quoique jamais il n'y ait eu de circonstance plus heureuse pour recouvrer la liberté. La république romaine, déchirée par les partis, avait au dehors des ennemis redoutables. Toutes ses troupes étaient occupées dans la Grèce contre des adversaires courageux et habiles, en Asie contre le fameux Mithridate, en Espagne contre le rebelle Sertorius. Une légère agitation se manifesta du côté des Alpes : c'était moins que le mouvement d'un rêve de liberté ; aussi la seule présence de quelques légionnaires suffit pour faire rentrer les plus remuants dans une entière obéissance.

Les factions romaines qui agitaient la plupart des provinces de l'empire eurent à la fin un fâcheux contre-coup dans les Gaules. Les proscrits de Sylla se retirèrent en

grand nombre dans la Province romaine. Quoique Narbonne et Massilie leur eussent fermé leurs portes, ils trouvèrent de l'appui dans la campagne et dans les villes ouvertes, où leur petite armée se grossit rapidement. Battue d'abord par C. Valérius Flaccus, elle se retrouva bientôt en état de reprendre l'offensive, vainquit le proconsul Manilius Népos, et s'empara de ses bagages. Ce succès engagea Sertorius à établir le centre de ses opérations dans la province narbonnaise, où il eut son sénat composé des sénateurs proscrits, qui formaient, à ses yeux, le seul et véritable sénat romain. La puissance de Sertorius prit un si grand développement, qu'obligée de lui donner pour adversaire son plus grand capitaine, Rome prescrivit à Pompée de marcher contre le rebelle. A son approche, Sertorius se retira en Espagne et abandonna à elle-même la Province, qui fut cruellement punie de l'appui qu'elle lui avait prêté. Pompée promena son armée dans toute la Narbonnaise, y portant la dévastation et la mort, et combla Massilie et Narbonne de faveurs, en récompense de leur fidélité au parti dominateur à Rome.

Les vexations de Pompée avaient irrité les Gaulois, qui trouvaient sa conduite d'autant plus injuste, qu'ils n'avaient fait que subir Sertorius à cause de l'impuissance où ils étaient de lutter contre lui; aussi attendaient-ils l'occasion de se venger. Lorsque la renommée annonça, avec sa trompette mensongère, que Pompée, passé peu de temps auparavant en Espagne, venait d'y être complètement défait, tous les Gaulois de la province se soulevèrent à l'instant : Voconces, Helves, Tectosages, Arékomikes, Allobroges, se portèrent en masse contre

Massilie, qui fut dégagée par Fontéius. Obligés de céder sur ce point, les Gaulois coururent aussitôt vers Narbonne et l'investirent : Fontéius vint encore la délivrer. La guerre continua ainsi avec des succès divers jusqu'à ce que Pompée, après la défaite de Sertorius, pacifia la Province.

Fontéius, cet agent infatigable de Pompée, ayant mérité une récompense, obtint l'administration de la Province. Agissant en proconsul, c'est-à-dire en homme cruel, avare, inflexible, il devint un véritable fléau pour cette partie de la Gaule, où il exerça pendant deux ans toutes sortes de tyrannies, s'emparant des territoires de Tolosa, de Ruscinon et de Bittéra pour y établir des colonies militaires, écrasant les populations de contributions de guerre, prescrivant chaque jour de nouvelles impositions en vivres et en argent. A ces maux vinrent se joindre des calamités d'un autre genre : les contretemps frappèrent les campagnes de stérilité ; les usuriers, la plus grande plaie des pauvres, parcoururent les villes et les campagnes, prêtant sur bonnes hypothèques à des intérêts si exorbitants, que bientôt la Province se trouva tellement accablée de dettes, que dans plusieurs cantons elles surpassèrent la valeur de toutes les propriétés.

Quoique la tyrannie du proconsul eût accumulé la haine sur sa tête, on n'osa se plaindre pendant son proconsulat, parce qu'il eût répondu aux plaintes par de nouvelles oppressions ; mais lorsqu'il fut rentré à Rome, une députation de Wolsques et d'Allobroges alla déposer contre lui un acte d'accusation que M. Plétorius, déterminé par Fabius Sanga, patron des Allobroges, consentit à porter en son nom.

Fontéius se présenta au forum suivi d'une multitude de clients, accompagné des principaux officiers de Pompée, d'un grand nombre de colons de Narbonne et des plus illustres citoyens de Massilie, et ayant le prince des orateurs pour plaider sa cause. L'accusation porta sur deux chefs principaux : sur sa cruauté et sur ses exactions. « Une sage politique, disait Plétorius, demande la punition du coupable ; la Gaule demande justice ; si elle lui est refusée, il est impossible de répondre de la paix. »

La discussion des faits était difficile : en habile avocat, Cicéron ne s'y arrêta pas. Il compara la valeur des témoignages. « D'un côté, disait-il, nous voyons les Gaulois » vêtus de saies et de braies ; ils sont indignes de prêter » serment, puisqu'ils sont les fils de ceux qui ont profané » les temples et outragé les dieux. De l'autre, sont les » plus illustres citoyens romains. » — Le juge pouvait-il, après un tel parallèle, méconnaître de quel côté était la justice ? Quant à la menace de guerre, il y répondit en évoquant les mânes de Domitius et de Marius. « Puisqu'il » n'est pas possible de ressusciter les morts, ajouta-t-il » avec ironie, nous conjurerons, s'il le faut, Plétorius » d'arrêter la révolte de ses clients, d'apaiser leur courroux, de calmer leurs mouvements impétueux. S'il ne » peut y réussir, nous prierons M. Fabius Sanga de fléchir les Allobroges, auprès de qui son nom est en si » grande vénération. »

Fontéius fut absous. C'était dire à ses successeurs qu'ils pouvaient abuser de leur autorité sans crainte, que l'impunité leur était assurée. Clodius profita de cette leçon ; et Cicéron, qui avait spirituellement plaisanté des vexations de Fontéius, s'exprime ainsi sur la conduite

du nouveau questeur. « Clodius a supprimé des testaments, empoisonné des pupilles, formé avec des scélérats des associations de crimes et de brigandages, pendant les deux ans de sa questure. » Telle était l'administration romaine dans les provinces : aucune garantie, à peine un vain pouvoir de réclamer auprès du sénat toujours intéressé à défendre ses agents.

Cependant la misère des Allobroges croissait de jour en jour. Leurs terres, leurs maisons, leurs pauvres meubles n'étaient plus suffisants pour payer leurs dettes ; ils s'attendaient à chaque moment à voir vendre, non-seulement tout leur avoir, mais encore leurs femmes, leurs enfants et leurs propres personnes. La nation entière, sur le point de devenir esclave, résolut, dans une pareille extrémité, d'envoyer une ambassade à Rome pour exposer au sénat la fâcheuse situation du peuple et le prier de diminuer les charges publiques. Toutes les tentatives des Allobroges auprès du sénat ayant été inutiles, ces malheureux envoyés, déconcertés et affligés de ce refus, traversaient tout pensifs la place publique de Rome, lorsqu'un certain Umbrenus, qui avait exercé le commerce dans leur pays, les ayant abordés, ils lui exposèrent le sujet de leur voyage et l'inutilité de leurs sollicitations. « Il ne nous reste plus qu'à subir la mort ; » voilà toute notre attente, s'écrièrent-ils avec l'accent de la plus vive douleur. — Je vous indiquerai, répliqua Umbrenus, le moyen de sortir de cette fâcheuse situation, si vous voulez être des gens de cœur. — Nous sommes prêts à faire tous les sacrifices pour alléger notre patrie », dirent les Allobroges. Umbrenus les conduisit aussitôt chez Décimus Brutus, où, après leur avoir révélé tout le secret de la conjuration de Catilina,

on leur promit l'abolition de toutes leurs dettes et l'indépendance de leur patrie, s'ils consentaient à soulever leurs concitoyens en faveur du chef des conjurés. Ces propositions étaient magnifiques; mais comme elles étaient fort chanceuses, ils demandèrent quelques jours pour formuler leurs conditions.

La réflexion jeta les Allobroges dans une grande perplexité; car, si le triomphe de la conjuration pouvait leur apporter d'immenses avantages, sa défaite devait attirer sur leur patrie d'effroyables malheurs. Un autre ordre d'idées s'étant présenté à leur esprit, ils calculèrent les chances de ce que les conjurés nommeraient une trahison, se demandant si l'allégement des charges publiques ne leur serait pas plus assuré, en découvrant au sénat tout le mystère de la conjuration. Ils prirent le parti de tout dévoiler à Cicéron, qui leur fit les plus magnifiques promesses.

Mais l'attente des Allobroges, relativement à la diminution des charges publiques, fut entièrement déçue. On leur adressa beaucoup de remerciements; on y ajouta même quelques présents pour eux; mais on ne fit rien pour leur nation, qui commença alors à s'agiter si vivement, que si Catilina y eût pénétré dans ce moment, il l'eût soulevée tout entière. Catugnatus, qui se mit à la tête du parti, parcourut les contrées voisines pour les exciter au soulèvement, contraignit même Manlius Lentulus, lieutenant du préteur, à lever le siège de Ventia. Ce premier succès lui donna trop de confiance; car, se croyant alors en état de se mesurer avec le préteur, il osa accepter une bataille rangée, fut complètement défait et ne parvint à s'échapper qu'à l'aide d'un déguisement. Les Allobroges, qui retombèrent de nouveau sous le joug,

eurent du moins l'honneur d'avoir été, dans la Province les derniers défenseurs de l'indépendance nationale (62 av. J.-C.).

Toute l'histoire de la Gaule s'est jusqu'alors renfermée pour nous dans la Province romaine. Nous commençons, à cette époque, à posséder des notions assez étendues sur ce qui se passait dans les autres parties de cette vaste contrée. L'occupation d'une partie de la Gaule par les Romains avait produit une certaine agitation dans tout le reste du pays; les Arvernes étaient devenus les alliés ou plutôt les sujets de Rome, depuis que leur roi était élevé dans cette capitale du monde. Les Eduens avaient été beaucoup plus loin; ils avaient mis les Romains au nombre de leurs frères. L'appui que ce dernier peuple tira de Rome lui inspira un orgueil insupportable et lui fit prendre à l'égard des peuplades voisines un air de domination insultante, dont les Séquanais eurent, plus qu'aucun autre, à se plaindre. Formés à l'école de Rome, les Eduens mirent sur la navigation du Rhône et de la Saône, dont le cours avait été libre jusqu'alors, des droits tellement exorbitants, que, pour se délivrer du vasselage qu'on leur imposait et d'une charge ruineuse, les Séquanais prirent à leur solde 15,000 Suèves, commandés par Arioviste, chef germain d'une haute valeur, qui battit complètement les Eduens et les contraignit à demander la paix. Les principales conditions imposées par le vainqueur furent : 1° de livrer en otage les enfants des meilleures familles; 2° de reconnaître à jamais la domination des Séquanais; 3° de renoncer à l'alliance romaine et de s'engager à ne réclamer, en aucune circonstance, l'appui de ces étrangers. La nation Eduenne,

obligée de jurer l'observation de ces conditions, accepta le traité, à l'exception de son grand juge. Ce juge si célèbre, nommé Diviaticus, était druide et avait puisé dans le corps sacerdotal une grande instruction et un sentiment profond d'une noble indépendance. S'il se trompa dans le choix qu'il fit de ses alliés, son erreur du moins fait honneur à l'élévation de ses pensées. Il se retira secrètement dans la Province romaine avec toute sa famille.

Ce noble druide s'était rendu à Rome ; sa naissance, son esprit, son dévouement à la république lui donnèrent entrée dans les plus illustres familles ; les esprits les plus élevés du monde civilisé recherchaient ses entretiens. Cicéron, qui s'occupait alors de ses œuvres philosophiques et religieuses, eut avec lui de savantes et fréquentes conférences. Diviaticus, jeté dans un monde nouveau pour lui, fut bientôt épris d'amour pour le gouvernement de Rome et saisi d'admiration pour la civilisation grecque et romaine. Dès lors il ne forma plus qu'un seul vœu, c'est que sa patrie fût un jour libre, éclairée et civilisée comme l'était Rome. Nous le verrons travailler à la réalisation de ce vœu, et ce fut pour l'asservissement de la Gaule.

§ II. *Guerre de l'indépendance.*

(De 58 à 48 av. J.-C.)

Lorsque de grandes révolutions se préparent chez un peuple, il y a toujours une agitation profonde, un mouvement convulsif qui annoncent un changement prochain

dans l'existence de ce peuple. Arioviste vainqueur, après avoir demandé aux Séquanais et en avoir obtenu le tiers de leurs terres, ayant fait venir une colonie nombreuse pour les habiter, se vit bientôt à la tête de 120,000 hommes en état de porter les armes. Les Séquanais, saisis d'épouvante à la vue d'un voisinage si dangereux, se rapprochèrent des Eduens, leur proposèrent de se liguier contre l'ennemi commun, réunirent toutes leurs forces aux leurs et tentèrent de surprendre le chef germain, qui, ayant été prévenu, s'était retiré dans un marais de la Saône. Après s'être consumés pendant deux mois en efforts impuissants contre cet ennemi redoutable, les coalisés, désespérant de le vaincre, résolurent de rentrer chacun dans leur famille, et se retirèrent sans ordre et sans prendre aucune des précautions commandées par la prudence : faute dont Arioviste profita ; car, ayant remarqué ce désordre, il sortit à l'improviste de ses retranchements et tailla ses ennemis en pièces. Il se trouva alors en état de parler en maître et d'exiger de nouvelles concessions de terrain ; mais de grands événements l'empêchèrent de réaliser son dessein.

L'inquiète activité des peuples barbares, à cette époque, était de chercher sur le globe un pays meilleur que celui qu'ils habitaient. La Gaule, à cause de la richesse de son sol et de l'excellence de son climat, était la région vers laquelle les nations pauvres se portaient le plus volontiers. Elle devint alors le but des projets de conquête de la part des Helvètes, peuple qui, souffrant d'habiter un des pays les plus disgraciés de la nature, avait vu avec bonheur l'un de ses plus grands citoyens former le hardi projet de transporter sa nation dans le sein de la Gaule

Celtique. Ce noble Helvète, nommé Orgétorix, s'était acquis une si haute autorité sur ses concitoyens par sa naissance, ses richesses et sa magnificence, qu'en joignant ses débiteurs et ses clients aux troupes de sa tribu, il était en état de former une armée redoutable. Comme sa parole était écoutée avec respect dans les assemblées générales, il profita de l'une de ces grandes réunions pour faire un tableau saisissant de la pauvreté du pays qu'habitaient les Helvètes, et proposa de tenter la conquête d'une partie de la Gaule. Orgétorix, dont les projets furent adoptés à l'unanimité, reçut le soin de tout préparer pour les mettre à exécution. Il ordonna d'ensemencer toutes les terres, afin d'avoir des vivres en abondance au moment du départ. Il prescrivit de réunir beaucoup de bêtes de somme pour le transport des bagages. Comme il avait besoin de se créer des alliances dans la Gaule et de se ménager un passage libre chez les peuples dont il se proposait de traverser le territoire, il se rendit chez les Séquanais et les Eduens.

Sous l'apparence du désintéressement et de l'amour du bien public, Orgétorix cachait un vaste projet d'ambition et ne tendait à rien moins, dans ce grand mouvement préparé avec tant de soin, qu'à s'emparer de la suprême autorité. Il rencontra, chez les Séquanais et chez les Eduens, deux hommes qui flattèrent ses desirs, parce qu'ils nourrissaient les mêmes desseins.

Le Séquanais Casticus, issu du sang royal, se souvenait que ses ancêtres avaient régné; déchu du rang qu'il avait occupé et réduit à la condition de simple citoyen, il gémissait de l'abaissement de son nom. Cachant son dépit sous les apparences d'un grand zèle pour le nou-

vel ordre de choses, il ne manquait jamais d'attaquer les abus et les fautes qui sont inséparables de toute espèce de gouvernement; il s'était ainsi attiré une haute considération et avait réuni un parti puissant autour de sa personne, dont tous les mécontents, les ambitieux et les dupes avides de réformes avaient fait leur drapeau.

L'Eduen Dumnorix, qui se berçait des mêmes illusions, avait reçu de ses ancêtres une grande fortune, que la retraite de Diviaticus, son frère, avait encore immensément augmentée. Semant l'or pour se faire de nombreux partisans, il avait vu une telle foule de clients le choisir pour patron et se dévouer à sa personne, que les vergobrets eux-mêmes, ces dépositaires du pouvoir public, s'effaçaient devant lui. Chaque année il avait à vil prix la ferme des revenus publics, parce que personne n'osait la lui disputer. Non content de posséder une grande autorité chez les Eduens, il s'était encore lié avec les hommes les plus importants des peuplades voisines, et avait ainsi porté son influence au niveau de celle des rois.

Orgétorix, s'étant lié d'amitié avec ces deux ambitieux, fit avec eux un traité d'alliance ayant pour but de soumettre toute la Gaule, de chasser les Romains de la province et de s'emparer du pouvoir absolu, qu'ils jugeaient peut-être nécessaire pour affermir l'indépendance de leur patrie. Ils jurèrent de se secourir mutuellement dans cette grande entreprise; et, pour rendre plus forts les liens de l'alliance entre les deux chefs principaux, Orgétorix donna sa sœur en mariage à l'Eduen Dumnorix.

Orgétorix avait réussi selon ses désirs dans sa mission. Mais à peine était-il rentré, qu'une sourde rumeur se répandit parmi le peuple au sujet des desseins ambitieux

de ce trop puissant citoyen, qui, disait-on, voulait se faire roi. Les preuves de conspiration étaient tellement accablantes, que, voyant toute sa trame découverte, Orgétorix perdit tout espoir et se fit enlever par ses clients, qui le mirent dans un lieu de sûreté. Un soulèvement général suivit cette fuite. Orgétorix, comprenant qu'il ne pouvait échapper à la honte d'une exécution publique, se donna lui-même la mort.

Le moteur de l'émigration n'existait plus ; mais les motifs qui l'avaient déterminée subsistant toujours, les Helvètes, aux yeux desquels la mort d'Orgétorix n'était qu'une garantie acquise à leur indépendance, ne changèrent rien à leurs dispositions et hâtèrent les préparatifs de leur départ.

Ces mouvements de peuples ne pouvaient qu'inquiéter Rome. César, alors consul, envoya des ambassadeurs aux Séquanais, aux Eduens et à Arioviste, pour les déterminer à fermer l'entrée de la Gaule aux Helvètes. Arioviste, dont la puissance était grande, fut traité avec beaucoup de considération. On lui donna le nom de roi et d'ami, et il reçut de magnifiques présents de la part du sénat.

Loin de déplaire à César, cette agitation secondait merveilleusement ses vues ; car, ne pouvant sans une secrète envie songer aux titres de gloire de Pompée et désirant opposer victoire à victoire, conquête à conquête, trophée à trophée, il avait besoin, pour satisfaire cet insatiable désir, d'un grand peuple à combattre et de riches contrées à conquérir. La Gaule lui paraissait un pays admirable pour l'exécution de ses desseins. Couverte de troupes nombreuses et braves, mais sans une instruction militaire

suffisante pour résister aux troupes aguerries et disciplinées de Rome, la Gaule promettait des succès assurés et cependant assez difficiles pour faire honneur au vainqueur. C'était d'ailleurs une conquête extrêmement importante pour la république, car cette riche et féconde contrée présentait de grandes ressources au peuple qui aspirait à la domination universelle. César sollicita le gouvernement de la Province romaine et l'obtint pour cinq ans. L'émigration des Helvètes fut pour lui le commencement de cette suite de combats et de victoires qui ont fait tant d'honneur à sa science militaire.

Avant leur départ, fixé à la fin de l'hiver (58 av. J.-C.), les Helvètes firent aux peuples voisins un appel auquel répondirent les Rauraques (1), les Thulingiens (2), les Latobriges (3), les Boïens (4). A un jour donné, tous ces peuples brûlèrent leurs maisons, les meubles et les denrées qu'ils ne pouvaient transporter, et se mirent en marche pour conquérir une nouvelle patrie. Voici le détail du nombre des émigrants de chaque peuplade, suivant les registres trouvés par César dans le camp des Helvètes. Les Latobriges comptaient 14,000 individus, les Thulingiens 36,000, les Rauraques 23,000, les Boïens 32,000 et les Helvètes 263,000; ce qui formait un total de 368,000 personnes, dont 90,000 hommes étaient en état de porter les armes.

(1) Peuple dont le territoire était dans la haute Alsace; le pays de Porentruy et de Bâle.

(2) Ils étaient sur les frontières de Souabe.

(3) Ils habitaient les environs du lac de Constance.

(4) C'étaient les descendants de ce peuple héroïque que nous avons vu se défendre avec tant de valeur sur les rives du Pô. Ils s'étaient jetés dans le Norique.

Deux routes pouvaient conduire dans les Gaules par le midi de l'Helvétie : l'une passait par le territoire des Séquanais ; mais elle était tellement resserrée entre le Rhône et les escarpements du Jura, qu'elle permettait à peine le passage d'un chariot ; quelques hommes déterminés à disputer ce chemin pouvaient facilement arrêter l'armée la plus nombreuse. La seconde route, plus facile et plus courte, s'ouvrait près du lac Léman et débouchait dans la Province romaine. Tout engageait les Helvètes à choisir celle-ci. Les Allobroges, dont il fallait traverser le pays, s'étant toujours montrés hostiles aux Romains, les émigrants pouvaient espérer de les rencontrer pour amis. La Province romaine ne comptait d'ailleurs qu'un très petit nombre de défenseurs, et ne pouvait par conséquent faire une résistance sérieuse. La dernière des deux routes ayant été adoptée, tous les peuples qui devaient faire partie de l'émigration reçurent l'ordre de se trouver réunis sur les bords du Rhône le 5 des kalendes d'avril de l'année 694 de Rome (58 av. J.-C.).

Ces dispositions étaient à peine terminées que, Rome en ayant été instruite, César partit sur-le-champ et fit tant de diligence, qu'en huit jours il fut à Genève. Il ordonna de rompre le pont placé sur le Rhône, rassembla toutes les troupes qui étaient dans la Narbonnaise et commença à élever un mur pour relier le lac Léman aux escarpements du Jura. Le travail était à peine commencé lorsque les Helvètes réclamèrent le passage. César traîna en longueur et fit attendre plusieurs jours une réponse définitive. Lorsque les envoyés helvètes revinrent, ils furent étonnés de voir une muraille haute de seize

pieds, longue de dix mille pas, flanquée de nombreuses redoutes et défendue par un large fossé : travaux prodigieux qui avaient été terminés dans l'espace de quinze jours. Alors, en état d'interdire le passage, César répondit aux envoyés des Helvètes : « qu'un usage constant de la » république ne permettait pas la concession d'une fa- » veur semblable à celle qui était sollicitée; que si les » Helvètes prétendaient emporter le passage par la force, » il avait des troupes pour les repousser. »

Les Helvètes, après avoir vainement tenté pendant plusieurs jours de forcer la muraille, ayant été constamment repoussés, se résolurent à prendre le chemin qui conduisait au pays des Séquanais. Pour ne pas être inquiétés sur cette route, ils députèrent vers Casticus et Dumnorix, qui, malgré la mort d'Orgétorix, qu'ils avaient pleuré moins pour lui-même que parce qu'ils croyaient leurs projets anéantis, déterminèrent les Séquanais à accorder l'objet de la demande. Les Eduens résistèrent à toute sollicitation et se préparèrent à arrêter les émigrants sur les rives de la Saône. Mais lorsque les Helvètes parurent sur les bords de cette rivière, ils frappèrent tellement de terreur les Eduens, que ceux-ci, désespérant de rester vainqueurs, se hâtèrent de solliciter l'appui de César.

Le proconsul n'avait pas attendu cette demande pour se préparer à combattre les Helvètes; car, ayant appris que ces peuples, repoussés du lac Léman, se disposaient à suivre la route du Jura, il abandonna à l'un de ses lieutenants la garde de la muraille qu'il venait d'élever, vola vers la Cisalpine, y leva deux légions, prit les trois anciennes qui s'y trouvaient, repassa les Alpes, battit en

courant les Centrons (1), les Garocèles (2) et les Caturiges (3), qui s'opposaient à son retour, et se trouva sur les bords du Rhône sept jours après son départ. Ayant appris l'arrivée des Helvètes sur le territoire des Séquanais, il se mit aussitôt en marche pour les refouler dans leurs montagnes, longea le Rhône par le pays des Allobroges et des Ségusiens (4), et se rendit à marches forcées sur les bords de la Saône pour en disputer le passage à l'ennemi. Il rencontra sur sa route les envoyés des Eduens qui venaient le prier de hâter sa course, s'il voulait trouver encore les Helvètes sur la rive gauche de la Saône, dont ils opéraient alors le passage. César précipita de nouveau sa marche et arriva sur les bords de la Saône au moment où l'arrière-garde des Helvètes, composée des Tigurins, nation odieuse au nom romain, parce qu'elle avait fait subir la honte du joug à l'armée de Cassius, allait franchir le fleuve.

La fortune offrait à César une belle occasion de venger l'insulte faite au nom romain et la mort de L. Pison, l'aïeul de son beau-père. Il attaqua les Tigurins, les battit complètement, et força les débris de ce peuple à se retirer sur les montagnes voisines.

Ce jour même, César jeta un pont sur la Saône et passa cette rivière en un seul jour. Tant de célérité effraya les Helvètes, qui n'avaient pas mis moins de vingt jours pour effectuer ce passage. Pour gagner du temps, ils en-

(1) Ils habitaient la partie du Piémont nommée Tarentaise.

(2) Ils occupaient les vallées de Pragelat et de Cluçon en Piémont.

(3) Ils occupaient le territoire où se trouvent les villes de Gap et d'Embrun.

(4) Ils habitaient le Lyonnais et le Forez.

voyèrent à César une ambassade, à la tête de laquelle se trouvait un vieillard illustre, âgé de quatre-vingts ans : c'était le fameux Divicon, qui commandait les Tigurins à la journée du lac Léman, lorsqu'ils firent passer les Romains sous le joug. Malgré son âge, il était encore vert, il avait conservé une grande partie de son ardeur juvénile. Son discours fut rude et fier : « Si les Romains veulent la » paix avec les Helvètes, dit-il, nous sommes disposés à » nous fixer dans le lieu qu'ils daigneront nous assigner » dans la Gaule. S'ils préfèrent la guerre, qu'ils se sou- » viennent de la honte imprimée sur leur front par la » valeureuse nation des Helvètes. Prenez garde que le » lieu de notre conférence ne conserve à jamais le nom » de la défaite du peuple romain. »

César répliqua vivement : « J'hésite d'autant moins » sur le parti à prendre, que je sais parfaitement ce que » me rappelle l'envoyé des Helvètes; Cassius a été vic- » time d'une perfidie. Et quand même j'oublierais les » anciennes injures faites par vous au nom romain, je ne » puis laisser passer sans réparation l'insulte que vous » venez de faire à la Province romaine en tentant d'en- » lever de force le passage du lac Léman. Cependant, » malgré les justes raisons que nous avons de n'accepter » aucune condition, nous consentons à vous accorder la » paix si vous voulez réparer l'injure faite aux Eduens » et aux Allobroges. »

Divicon se contenta de répondre : « Les Helvètes ont » appris de leurs ancêtres à recevoir des otages et non à » en donner; au besoin, le peuple romain pourrait en faire » foi. » Il se retira en prononçant ces dernières paroles (1).

(1) César, *de Bell. Gall.*

Les Helvètes, ayant repris leur marche dès le lendemain, furent suivis par César, qui prescrivit à un corps de cavalerie, fort de 4,000 Gaulois alliés, commandé par Dumnorix, d'atteindre l'arrière-garde des émigrants. Ce corps se laissa volontairement repousser, et enhardit les Helvètes, qui depuis ce moment ne cessèrent d'attaquer les avant-postes du général romain et de harceler son avant-garde. Tant que les deux armées suivirent la Saône, le proconsul trouva facilement des vivres; mais lorsqu'il fut obligé de s'engager dans l'intérieur du pays, il en manqua bientôt. Il en demandait avec instances aux Eduens, qui s'étaient chargés de nourrir son armée; on ne lui répondait que par des promesses magnifiques. Irrité d'un tel manque de foi, il convoqua les chefs Eduens sous sa tente, leur rappela qu'il était accouru, sur leurs pressantes sollicitations, pour les délivrer d'un ennemi puissant, et leur reprocha sévèrement la pénurie dans laquelle ils le laissaient. Quoique la plupart des chefs gardassent le silence, à leur tenue il était facile de juger qu'il y avait quelque dessein caché. Le vergobret Liscus prit enfin la parole. Après avoir témoigné sa reconnaissance à César, il lui avoua qu'il existait dans la nation un parti nombreux qui voyait avec peine les Romains dans la Gaule et qui aimerait mieux avoir Arioviste pour maître, si les Gaulois devaient en reconnaître un : « Ce parti, ajouta-t-il, suit votre armée, entre dans vos » conseils, pour livrer vos desseins à l'ennemi. »

Le nom de Dumnorix n'avait pas été prononcé, mais il avait été suffisamment désigné. César le reconnut; en congédiant le conseil, il retint Liscus qui s'expliqua clairement, dévoila toutes les vues de l'illustre Eduen, et fit

connaître sa manœuvre favorable aux Helvètes dans le premier combat de cavalerie. César, vivement ému, fut sur le point de frapper Dumnorix ; mais, arrêté par l'affection qu'il portait à Diviaticus, le plus fidèle des alliés de Rome, il fit venir ce Druide et lui exposa toute la conduite de son frère Dumnorix. Quoique Diviaticus eût eu beaucoup à se plaindre de ce frère, l'amour fraternel n'ayant rien perdu de sa vivacité dans son cœur, il saisit César par les mains, et, le conjurant de ne pas prendre de parti violent, il arracha la grâce de Dumnorix.

Comme les vivres allaient être épuisés, César fut obligé de retourner sur ses pas et de se rapprocher de la Saône pour s'en procurer, mouvement dont quelques déserteurs gaulois instruisirent les Helvètes. Les peuplades helvétiques, persuadées que la retraite du proconsul était commandée par la peur, retournèrent sur ses traces et atteignirent bientôt l'armée, que César rangea en bataille. Il forma à mi-côte les quatre vieilles légions, plaça en arrière les deux nouvelles et tous les auxiliaires, réunit les bagages sur un seul point protégé par des retranchements, ordonna à sa cavalerie de venir se mettre sur les ailes et attendit les Helvètes, qui se formèrent rapidement en phalange, marchèrent à l'attaque et furent reçus par une décharge de traits lancés avec une extrême vigueur. Ici nous retrouvons encore l'imperfection de l'armure gauloise. Les boucliers des Helvètes étaient si petits, qu'ils ne les couvraient pas entièrement, et si faibles, que les javelots les perçaient facilement et y demeuraient fixés. Souvent même un seul javelot perçait deux boucliers, dont les bords étaient superposés, les liait ensemble et en rendait le mouvement impossible. Plus gênés que protégés

gés par ces boucliers, les Helvètes furent bientôt obligés de les jeter et de combattre à découvert. Les archers romains, profitant de ce moment pour lancer une nouvelle grêle de traits et de javelots, firent à leurs ennemis de larges et nombreuses blessures, et jetèrent la confusion dans tous les rangs. Les légions mirent alors l'épée à la main, descendirent de la colline et contraignirent les Helvètes à se retirer à la hâte sur un tertre éloigné de mille pas. César les y fit suivre par un corps qui fut attaqué en flanc par 15,000 hommes de réserve, auxquels le proconsul opposa sa troisième ligne. Le combat devint alors extrêmement acharné, et se soutint jusqu'à la nuit. Forcés enfin de se retirer, les Helvètes se placèrent derrière leurs chariots et s'en firent des remparts, qui ne purent les mettre à l'abri des coups des Romains; car ceux-ci, lançant des javelots au-dessus de cette faible défense, ou glissant leurs longues piques entre les roues, en blessaient et en tuaient un grand nombre. Ce faible rempart, malgré son insuffisance, protégeant encore les Helvètes, fut enfin forcé; le carnage devint horrible; femmes, enfants, vieillards, soldats, tous succombèrent sous les coups des guerriers romains.

Les pertes des Helvètes avaient été épouvantables. De 368,000 personnes qui avaient quitté l'Helvétie, il ne leur restait plus que 130,000 âmes; c'était une perte de plus de 230,000 individus. Jamais champ de bataille ne fut plus ensanglanté. Les vaincus opérèrent leur retraite pendant la nuit, se dirigèrent vers le nord et arrivèrent le quatrième jour sur les terres des Lingons. César, retenu par la nécessité d'ensevelir ses morts, ne pouvant les y poursuivre, dépêcha aussitôt aux Lingons, pour leur

défendre, sous les peines les plus sévères, d'accorder des vivres aux fuyards, ordre barbare qui jeta ces malheureux dans le plus affreux désespoir. Vaincus par la misère, les Helvètes dépêchèrent enfin vers César pour se soumettre entièrement à ses ordres. Dès que le proconsul les eut rejoints, il leur demanda des otages, leurs armes et les transfuges, conditions dures auxquelles un corps de 6,000 hommes essaya de se soustraire en se sauvant du côté du Rhin; mais, poursuivi par le proconsul, il fut ramené prisonnier. César prescrivit enfin aux débris de ce peuple malheureux, réduit à 110,000 personnes, de reprendre la route de son pays et d'y rebâtir des villes. Comme tout avait été consumé par les flammes, il ordonna aux Allobroges de lui fournir des vivres et du grain pour ensemercer les terres. Cet acte était de haute politique; César prévoyait que les Helvètes pourraient servir de barrière aux barbares du Nord qui auraient le dessein de traverser l'Helvétie pour attaquer l'Italie ou la Gaule Narbonnaise.

Toutes les peuplades gauloises, ne pouvant aller en masse féliciter César d'une victoire non moins utile aux Gaulois qu'aux Romains, lui députèrent des notables et lui demandèrent son agrément pour convoquer à jour fixe une assemblée générale des députés des diverses tribus, afin de s'aboucher ensuite avec lui pour solliciter quelques faveurs du peuple romain. Le proconsul s'étant rendu à leur désir, l'assemblée fut bientôt réunie. Des délégués nommés pour exposer au proconsul les désirs des Gaulois, ayant été admis en sa présence, lui demandèrent comme une grande grâce de garder le plus profond secret sur ce qu'ils avaient à lui révéler. Divitiacus

prit ensuite la parole, exposa l'antique rivalité des Eduens et des Séquanais, l'appel que ceux-ci avaient fait à Arioviste, les défaites multipliées des Eduens, la destruction de leur sénat, le serment exigé contre Rome, auquel il s'était personnellement soustrait par la fuite, enfin la cession d'une partie de leurs terres : « Arioviste » n'est pas encore satisfait; 24,000 Hérules sont venus » de la Germanie lui demander des terres; il exige que » nous lui céditions un nouveau tiers de notre pays. Bien- » tôt il exigera le tout. Nous n'avons d'espoir que dans » le peuple romain, et en vous, César. Si vous ne venez » à notre aide, nous sommes perdus. » Tous les députés se jetèrent aux pieds du général romain, les baignèrent de leurs pleurs, et, les mains étendues vers lui, le conjurèrent de les secourir dans ce pressant danger. Les Séquanais seuls restaient immobiles et silencieux, tenant les yeux fixés vers la terre. César, tout surpris de cette contenance, les interrogea; ils gardèrent le silence : « Ils sont les plus malheureux de tous, dit Diviaticus; » ils n'osent même se plaindre en secret, ni solliciter » votre secours; car si notre demande n'est point ac- » cueillie, nous pourrions nous soustraire par la fuite aux » coups d'Arioviste; quant à eux, il ne leur reste d'autre » espérance que les supplices les plus cruels; car, enve- » loppés de toute part par l'ennemi commun, ils ne » peuvent échapper à ses coups. » César les rassura et promit d'amener Arioviste, soit d'autorité, soit par reconnaissance, à des sentiments équitables.

Des motifs d'une haute politique engageaient César à contraindre Arioviste à repasser le Rhin. Il fallait d'abord montrer que l'alliance romaine n'était pas une vaine

protection ; il importait plus encore d'arrêter les incursions des Germains ; car si ces peuples venaient à prendre l'habitude des routes de la Gaule, on pouvait pour l'avenir redouter l'une de ces épouvantables invasions qui, comme celle des Cimbres-Teutons, mettent les plus puissants empires à deux doigts de leur ruine. La sûreté des Gaules et de l'Italie, la protection promise à ses alliés, commandant donc à César de marcher contre le chef germain, il envoya aussitôt des ambassadeurs à Arioviste pour lui demander une entrevue afin de traiter avec lui des affaires les plus importantes. Arioviste répondit : « Si j'avais besoin de César, j'irais le trouver ; » il peut venir me voir s'il le juge à propos. » Surpris d'une réponse si fière, César lui fit remettre une note écrite dans laquelle il lui rappelait que c'était pendant son consulat qu'il avait été mis au nombre des alliés et des amis du peuple romain ; il exigeait ensuite qu'il ne fit plus passer de troupes dans les Gaules, qu'il rendit les ôtages aux Eduens et aux Séquanais, enfin qu'il promît de ne plus faire la guerre à ces peuples, ni à aucun autre allié du peuple romain. Il finissait par déclarer que la paix était attachée à l'entière exécution de ces conditions. La réponse d'Arioviste fut pleine de fierté. « Le droit de guerre, dit-il, donne au vainqueur un » droit absolu sur le vaincu. Ce droit est reconnu et » pratiqué par les Romains, qui ne demandent à per- » sonne comment ils doivent se conduire à l'égard de » ceux dont ils ont triomphé. Je n'impose pas aux Ro- » mains la manière d'user de ce droit ; je ne veux pas » non plus qu'ils se mêlent de l'usage que je veux en » faire. Personne ne s'est jamais attaqué à moi sans

» avoir été défait. Quand César le voudra, nous combattrons. Il apprendra ce dont sont capables les Germains, ces guerriers invincibles qui, depuis quatorze ans, n'ont pas reposé sous un toit. »

A une réponse si fière succédèrent des nouvelles vraiment alarmantes. Les Hérules ravageaient les terres des Eduens ; les Trévires annonçaient que cent peuplades germaniques étaient sur la rive droite du Rhin prêtes à franchir ce fleuve. Si César ne voulait voir se renouveler l'expédition des Cimbres-Teutons, il fallait agir promptement. Il se hâta en conséquence de ramasser des vivres, ordonna à ses troupes de s'avancer à grandes journées vers Vesontio (Besançon), capitale des Séquanais, et réduisit cette place, l'une des plus fortes des Gaules.

Cependant les bruits les plus étranges se répétaient parmi les Romains et y répandaient la plus grande terreur ; les Séquanais racontaient que les soldats d'Arioviste étaient d'une taille prodigieuse, que dans les combats les Gaulois les plus courageux n'avaient pu soutenir leurs regards. Ces discours jetèrent dans toutes les légions une telle épouvante que beaucoup de chefs demandèrent à se retirer ; d'autres, retenus par la honte, n'osant faire une semblable demande, paraissaient accablés : chacun faisait son testament. La crainte alla si loin, que les enseignes devaient demeurer fixées en terre lorsqu'on ordonnerait de marcher à l'ennemi.

Pour relever le courage de son armée, César lui rappela les triomphes de Marius sur les Cimbres, ses propres victoires sur les Helvètes, qui venaient d'être entièrement vaincus, et dit qu'il se proposait de marcher vers l'ennemi dès le lendemain matin ; qu'il verrait s'il y avait des

Romains assez lâches pour refuser de le suivre. Il déclara que quand il lui faudrait combattre avec sa seule dixième légion, qui ne lui ferait pas défaut, il ne reculerait pas devant les Barbares. Ce discours ayant rassuré les esprits, toute l'armée romaine voulut suivre le proconsul, et sept jours après elle était en face du camp d'Arioviste.

La confiance du chef germain s'étant affaiblie à la vue des enseignes romaines, il se hâta de dépêcher vers César pour lui demander une entrevue, que le proconsul accepta. Arioviste exposa, avec une franchise pleine de rudesse, toute la suite de ses rapports avec les Eduens et les Séquanais, et il témoigna de l'étonnement de voir César violer son droit de propriété, tandis que lui-même avait toujours respecté la province romaine ; il ajouta qu'il avait lieu d'être surpris d'un zèle si subit et si ardent pour les Eduens et les Séquanais, après que Rome les avait si longtemps abandonnés à leurs propres forces. Il le pria enfin de se retirer de dessus ses terres. « Si vous voulez combattre, dit-il en finissant, je suis prêt à le faire ; si je suis assez heureux pour vous vaincre, je trouverai dans Rome des grands et des nobles qui me sauront gré de ma victoire. Si vous voulez la paix, je serai toujours votre ami et votre allié, mes armes seront à votre service. »

Arioviste n'ayant fait aucune concession, César lui répondit qu'il n'était nullement dans l'intention de la république d'abandonner ses alliés ; qu'il ne voyait pas pourquoi la Gaule appartiendrait plutôt à Arioviste qu'aux Romains ; que Rome avait vaincu les Arvernes et les Ruthènes, sans leur imposer de tribut, sans leur

ôter leur liberté; que l'intention du sénat était que la Gaule fût libre. Il parlait encore lorsque la cavalerie germane commença à s'ébranler et à lancer des traits et des pierres. César rompit aussitôt la conférence, défendit à ses soldats de riposter, et se retira dans son camp. Lorsqu'on y connut l'arrogance d'Arioviste, tous les détails de l'entrevue, la trahison préméditée, l'exaspération fut à son comble. De nouveaux envoyés vinrent en vain solliciter une seconde entrevue. César refusa de l'accepter, se contentant d'envoyer deux hommes de confiance pour entendre les nouvelles propositions du chef germain. Ces envoyés furent saisis comme espions et jetés dans les fers.

Le roi barbare décampa aussitôt et vint se placer à deux mille pas en arrière de César, afin de lui couper les vivres. Le général romain ne pouvant sans péril le laisser dans cette position, résolut enfin de lui livrer bataille. Pendant six jours consécutifs, il sortit de son camp, appelant l'ennemi au combat, sans pouvoir le déterminer à l'accepter. Étonné de voir Arioviste demeurer rigoureusement renfermé dans ses lignes, prudence réellement incompréhensible de la part d'un chef barbare qui vantait tant sa valeur, le proconsul interrogea quelques prisonniers qu'il avait surpris, et apprit d'eux que la prophétesse des Barbares avait annoncé la défaite des Germains, s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

César, déterminé à profiter de la crainte superstitieuse des Barbares, s'avança en bon ordre pour attaquer le camp des Germains, et contraignit Arioviste de sortir de ses retranchements. Celui-ci rangea ses troupes par nations : Harudes, Marcomans, Tribokes, Vangions ,

Némètes, Séduses, Suèves, se placèrent à une égale distance. Ils mirent derrière leurs lignes les chariots chargés de femmes et d'enfants, pour arrêter les fuyards.

L'attaque fut si vive et si prompte, qu'en un moment les deux armées combattirent l'épée à la main. L'aile commandée par César rompit bientôt les ennemis et les mit en fuite ; l'autre aile commençait à plier quand la cavalerie lui rendit l'avantage. Enfoncés de toutes parts, les Germains furent entièrement défaits. Vainement les femmes et les enfants, les cheveux épars, poussaient des cris horribles et ramenaient les soldats au combat, les jurant de ne pas les laisser tomber en esclavage ; leurs prières servirent seulement à augmenter le nombre des morts. 80,000 hommes restèrent sur le champ de bataille ou furent noyés dans les eaux du Rhin. Arioviste parvint à passer ce fleuve sur une barque de pêcheur, et trouva sur la rive droite un corps nombreux de Suèves, qui accouraient pour le rejoindre, ils se dispersèrent à la nouvelle de la défaite de leurs alliés.

Ainsi se termina la première campagne de César dans les Gaules, campagne brillante, marquée par deux grandes victoires et par la destruction de deux puissants adversaires. De toutes parts on vint féliciter le vainqueur, qui, quoique la saison fût peu avancée, prit ses quartiers d'hiver, plaça ses légions chez les Séquanais, et se rendit dans la Cisalpine pour surveiller ce qui se passait à Rome.

L'expédition de César fut, pendant l'hiver, l'objet de tous les commentaires. Ce général s'était présenté comme le défenseur de la liberté de la Gaule, et cependant il se conduisait en maître ; les Eduens, ses meilleurs amis,

n'osaient plus rien faire sans l'avis de Labienus, son lieutenant. Afin d'agiter le peuple, Dumnorix répandait les bruits les plus alarmants sur les intentions du proconsul, relativement aux libertés nationales; il disait que l'intention de César était de rétablir la royauté; que Diviaticus, son frère, ayant refusé cette dignité, elle allait lui être conférée. Ces bruits, habilement semés, jetaient beaucoup d'inquiétude dans l'esprit d'une population amie de l'indépendance, et sur laquelle les troupes laissées en quartier d'hiver pesaient lourdement. On disait tout haut qu'évidemment Rome avait le dessein d'asservir les Gaules; que si cette contrée devait avoir un maître, autant valait reconnaître la domination d'Arioviste. D'ailleurs, l'intervention des Romains dans les affaires publiques des Gaulois avait rompu l'espèce d'équilibre qui existait auparavant; les Séquanais, dont la clientèle avait été très nombreuse, l'avaient presque entièrement perdue; tous leurs alliés les avaient abandonnés pour se mettre sous la protection des Eduens ou sous celle des Rèmes, soutenus les uns et les autres par les Romains. Les Rèmes, ayant acquis par leur alliance avec Rome, une puissance prépondérante dans la Belgique, comme les Eduens dans les contrées du centre, les autres peuples, persuadés que leur liberté courait un très grand danger, se livrèrent à une vive agitation, qui commença sur les frontières des Séquanais, et se propagea jusqu'aux provinces les plus reculées de la Belgique. Une coalition générale fut résolue. Douze peuples y entrèrent d'abord et se chargèrent de fournir les contingents suivants : les Bellovaques (1) auraient pu mettre 100,000 hommes sur

(1) De Beauvais.

ped : ils en donnèrent 60,000 ; les Suessions (1) en fournirent 50,000 ; les Nerves (2) en offrirent un égal nombre ; les Atrebatés (3), 15,000 ; les Ambiens (4), 10,000 ; les Morins (5), 25,000 ; les Menapes (6), 9,000 ; les Caletés (7), 10,000 ; les Vellocasses et les Vermandois (8), le même nombre ; les Aduatiques (9), 19,000. Tous les peuples situés sur les bords du Rhin se chargèrent d'en fournir 40,000. Quoique tous les contingents réunis pussent former une armée forte de 298,000 soldats, la coalition désirait vivement détacher Reims de la cause des Romains, afin de rendre la résistance unanime ; elle sollicita donc l'accession de cette tribu ; mais celle-ci, un moment incertaine, laissa enfin triompher le parti de Rome, grâce à l'influence de l'Eduen Diviaticus, personnage estimable à tant d'égards. Chez tous les peuples il se trouve des hommes de bien qui, entraînés par une fausse apparence de félicité publique, précipitent, sans le vouloir, leurs compatriotes sous les lourdes chaînes de la servitude !

Instruit de tous ces mouvements, César leva deux légions dans la Cisalpine, repassa les Alpes, et se trouvant à la tête de 80,000 hommes (57 av. J.-C.), s'avança contre ses nouveaux ennemis. Reims alla à sa rencontre

(1) De Soissons.

(2) Du pays de Tournay.

(3) De l'Artois.

(4) D'Amiens.

(5) De Théroouanne.

(6) Habitants de la Flandre maritime.

(7) Habitants des embouchures de la Seine.

(8) Le Bessin.

(9) Pays de Namur.

pour lui offrir sa fortune et ses soldats, et marchant bien résolument dans la voie de l'asservissement, l'instruisit des forces des ennemis, de la nature de leurs soldats, des efforts inutiles qu'ils avaient faits sur plusieurs peuplades gauloises. Aidé de ces renseignements précieux, César prit position sur les bords de l'Aisne, et plaça son camp vis-à-vis un pont, pour être maître des deux rives de la rivière et pour attaquer avec plus de facilité ses adversaires.

Irrités de l'indigne conduite des Rèmes, les coalisés allèrent mettre le siège devant Bibrax (Fimes). Ils attaquèrent très vivement cette place, et contraignirent par leurs traits les habitants à quitter le sommet de leurs remparts, ce qui permit aux assiégeants de s'approcher des murailles et de tenter l'escalade; tentative qui aurait eu un plein succès si la nuit ne fût venue interrompre l'attaque. Ce délai fut le salut de la ville. Le commandant de la place ayant fait écrire ces deux mots à César : « Je suis perdu, si je ne suis secouru, » le proconsul fit aussitôt pénétrer dans Bibrax des archers numides et crétois et des frondeurs baléares, dont la présence rassura les habitants. Ceux-ci se défendirent alors avec tant d'énergie, que l'ennemi perdit l'espoir de se rendre maître de la ville, se mit aussitôt à ravager la campagne, et, après avoir porté de tous côtés le fer et le feu, vint poser son camp à dix milles de celui des Romains.

César-ayant devant lui des troupes entièrement incon nues, voulut, avant de les essayer, prendre toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de ses soldats. Il fit élever à ce dessein des retranchements et des forts garnis de diverses machines de guerre. Les Gaulois, qui

ne savaient pas attendre, abandonnèrent leurs retranchements et cherchèrent à passer l'Aisne, afin de s'emparer du pont qui conduisait au camp du proconsul, espérant lui couper ainsi les vivres. César les arrêta au passage du fleuve, et rougit les eaux de leur sang.

Pour dissoudre la formidable coalition, le proconsul ordonna au Druide Diviaticus de ravager le pays des Bellovaques, afin de contraindre les guerriers de cette nation à quitter les coalisés pour courir à la défense de leur patrie. L'armée confédérée se trouvant affaiblie par le départ des Bellovaques, chaque peuplade voulut alors rentrer dans ses foyers; mais avant de se séparer, elles se promirent de secourir celle qui serait attaquée. Après cette promesse, la retraite s'effectua à la faveur des ténèbres de la nuit. Voyant au point du jour les coalisés, en pleine retraite, s'échapper par différents chemins, César fit aussitôt sortir les légions de leurs retranchements, tomba sur les derniers corps, et leur tua beaucoup de monde sans courir le moindre danger.

La coalition était dissoute, mais elle n'était pas vaincue. Dans le dessein de l'anéantir, César voulut attaquer chaque peuplade l'une après l'autre, et se présenta d'abord devant Noviodunum, espérant l'emporter d'emblée. N'ayant pu y réussir, il fit dresser ses machines de guerre, ses mantelets et ses tours, et causa ainsi tant d'effroi aux assiégés, que sans attendre l'attaque, ils vinrent se soumettre sans condition. César exigeant que les armes et des otages lui fussent livrés pour gage d'une soumission durable, les habitants de Noyon remirent entre ses mains le fils du roi Galba, commandant en chef de la ligue.

Le proconsul dirigea aussitôt sa marche vers le terri-

toire des Bellovaques, qui après avoir été l'âme de la coalition, ne tentèrent même pas de se défendre; car à cinq milles de leur ville principale, le proconsul vit une foule de vieillards venant à sa rencontre en tendant des mains suppliantes. Ce spectacle n'était que le prélude d'un autre plus touchant encore. Aux portes de la place, les femmes et les enfants arrêtaient sa marche, demandant grâce en faveur de leurs pères, de leurs frères et de leurs époux. L'Eduen Diviaticus se fit le défenseur de leur cause, chercha à excuser leur levée de boucliers, et rejeta la responsabilité du soulèvement sur quelques têtes exaltées qui s'étaient fait justice en se retirant en Bretagne; il développa ensuite leurs titres à la bienveillance des Romains, leur qualité d'alliés et de frères des Eduens, peuple profondément attaché à Rome; leur pardonner en faveur des Eduens, c'était rehausser aux yeux de tous les peuples l'influence de l'alliance romaine. César parut touché de ce motif, se contenta de demander les armes et 600 jeunes gens des meilleures familles pour lui servir d'ôtages. A ce prix, Beauvais fut épargné. Les habitants d'Amiens montrèrent moins d'énergie encore; ils vinrent offrir au proconsul tout ce qu'ils possédaient, leurs biens, leur ville et leurs personnes: ils ne pouvaient descendre plus bas. César les compta au nombre des sujets de Rome.

A côté de ces peuples déjà amollis, et en qui le patriotisme n'existait plus, se trouvait une nation qui avait conservé dans toute leur âpreté, le caractère et les mœurs des vieux Kymris; c'étaient les Nerves. L'indépendance et l'honneur étant à leurs yeux les seuls et véritables biens, tout ce qui était capable de corrompre les mœurs,

d'affaiblir le caractère, d'amollir le courage était rigoureusement banni de cette nation ; le commerce y était défendu, l'usage du vin inconnu, les commodités de la vie proscrites. On ne peut exprimer le dédain que ce peuple avait conçu pour les villes lâchement empressées d'ouvrir leurs portes à l'ennemi ; protestant hautement que jamais César ne verrait le visage d'un député nerve, il s'appliqua à organiser une forte défense, de concert avec les Vermandois et les Atrebatés, qui joignirent leurs forces aux siennes sous le commandement de Bodugnatus. Les Aduatiques venaient aussi joindre leurs troupes à celles de tous ces peuples ; ils arrivèrent trop tard : une affreuse défaite avait anéanti des guerriers dignes d'un meilleur sort.

Le pays des Nerves, dont le terrain, fort accidenté, était coupé par une multitude de haies épaisses et élevées, très favorables à une guerre défensive, présentait de grandes difficultés à une armée nombreuse, habituée à de savantes manœuvres. Pour rendre encore les évolutions plus difficiles, les Nerves plièrent les branches des arbres, et les entrelacèrent entre elles de manière à former une muraille réellement impénétrable. Pour être délivré de tout souci, ce peuple, après avoir organisé la défense, voulut mettre en lieu de sûreté les femmes, les enfants et les vieillards ; il les renferma donc au milieu d'un marais inaccessible, puis attendit l'ennemi sur les bords de la Sambre, dans un lieu où de chaque côté de la rivière s'élevait une colline d'une pente réglée et faible ; l'une de ces collines, nue à sa base, avait son sommet couronné d'une forêt ; sur l'autre se trouvaient d'espace en espace des haies entrelacées. Les Gaulois coalisés occupèrent le

premier coteau, placèrent leur infanterie et une partie de leurs chevaux dans la forêt, et jetèrent un petit corps de cavalerie sur les bords de la Sambre, peu profonde en cet endroit. C'était un faible appât présenté aux Romains, afin d'engager les légions à franchir le fleuve, à gravir la hauteur et à s'approcher du bois d'où les Gaulois devaient s'élancer et jeter le trouble parmi des troupes surprises par une attaque aussi inattendue qu'impétueuse.

César, instruit de l'approche des Nerves, après avoir envoyé reconnaître un lieu pour y établir son camp, choisit, comme étant extrêmement favorable pour un campement, le coteau opposé à celui où les Gaulois étaient assis. Des transfuges vinrent aussitôt en prévenir les Nerves et les instruire de l'ordonnance des troupes romaines dans leur marche. Jusqu'alors César avait fait suivre chaque légion de ses bagages ; ce qui mettant entre elles un intervalle assez long, pouvait donner à un ennemi nombreux et bien préparé, un moyen facile d'écraser une légion avant qu'elle pût être secourue par la suivante. Les Nerves avaient en conséquence tout disposé pour anéantir successivement les légions romaines. Mais César ayant été informé de la proximité de ses ennemis, changeant entièrement l'ordonnance de sa marche, réunit six légions, leur ordonna de marcher l'une à la suite de l'autre, les fit précéder de sa cavalerie, et prescrivit aux bagages, suivis de deux légions, de fermer la marche.

La cavalerie romaine et les archers, arrivés au lieu fixé pour leur campement, apercevant un escadron ennemi, descendirent la colline, passèrent la Sambre, atta-

quèrent les Nerves et les replièrent sur la forêt, où les Romains n'osèrent les poursuivre. Cependant les coalisés, déçus dans leur attente, voyant les légions commencer à couronner la colline opposée, et se disposer à creuser les fossés de leur camp, sortirent du bois, s'élançèrent avec impétuosité, chargèrent la cavalerie romaine et la mirent en fuite. La rapidité de leur course fut telle, qu'on vit presque en même temps déboucher de la forêt, traverser la Sambre en combattant, gravir la hauteur occupée par les Romains, fondre sur les travailleurs et attaquer les légions. Les Atrebates placés à la droite des Nerves, rencontrèrent la neuvième et la dixième légions; celles-ci favorisées par l'avantage du terrain, forcèrent, malgré l'extrême vivacité de l'attaque, leurs adversaires à repasser le fleuve, et les poursuivirent au-delà du courant : témérité qu'elles payèrent cher, car les Atrebates se formèrent de nouveau, chargèrent les légions avec furie et les mirent en déroute.

Les Vermandois, auxquels la huitième et la onzième légions avaient été opposées, s'étaient portés au centre; se trouvant encore sur un terrain trop favorable à l'ennemi, ils furent repoussés jusqu'au fleuve, où le combat se soutint longtemps avec un grand acharnement.

Bodugnatus divisa alors ses Nerves en deux corps : l'un, formé en colonnes serrées, attaqua de front la douzième et la septième légions; l'autre tourna le coteau, rencontra la cavalerie romaine qui se reformait, la mit en déroute, pénétra dans le camp des Romains, mit en fuite tout ce qui s'y trouvait, et répandit une telle terreur que les vélites, les frondeurs, les archers numides se sauvèrent en répétant de tous côtés que l'armée ro-

maine était détruite ; un corps de Trévires, au service de César, courut même jusqu'à Trèves y porter la nouvelle de la destruction de l'armée romaine. Instruit du danger de sa droite, César y vola ; trouvant les légions cernées, presque tous les centurions tués ou grièvement blessés, les soldats lâchant pied et prenant la fuite, il saisit un bouclier, se précipita au premier rang et ranima le courage de ses guerriers ; il put ainsi gagner du temps et permettre aux légions chargées de la garde des équipages et qui arrivaient au pas de course de prendre part au combat ; en même temps il prescrivit aux troupes de s'adosser pour ne pas être enveloppées. La face des affaires changea bientôt. Les Nerves, se trouvant tout à coup attaqués par des troupes fraîches, leur firent face avec un courage tellement indomptable, que lorsqu'un des leurs tombait, un autre montait sur son corps pour combattre à sa place. Le nombre des morts devint si grand, que les lignes des Nerves en furent couvertes comme d'un rempart. L'emploi de l'épée étant devenu ainsi inutile, il fallut recourir à la fronde et au javelot ; on lançait des pierres et des flèches au-dessus de ces monceaux de cadavres. Les Nerves, ne voulant pas se rendre quoiqu'ils fussent accablés, périrent presque tous. Etonné d'un si grand courage, César disait après sa victoire : « On put seulement concevoir alors comment de » tels hommes avaient eu le courage de traverser une large » rivière, d'en gravir les bords escarpés, d'attaquer » enfin dans une position redoutable une armée nom- » breuse et aguerrie. La grandeur de leur courage leur » avait aplani toutes les difficultés. » Le proconsul ne connut toute la valeur des Nerves que par ces paroles de

leurs vieillards envoyés en députation vers lui : « De » 600 sénateurs trois seulement nous restent; de 60,000 » combattants, à peine s'en est-il échappé 500. » César se montra généreux envers les débris d'un si grand peuple. Non content de lui rendre ses champs et ses villes, il défendit encore aux tribus voisines de l'inquiéter ou de porter la moindre atteinte à ses droits.

Les Aduatiques ayant appris en route la destruction de leurs alliés, se renfermèrent aussitôt dans Aduat, place très forte, choisie autrefois par les Cimbres-Teutons pour y déposer leurs bagages sous la garde de 6,000 braves. Après la défaite de leurs frères, étant rentrés dans la famille belge, ils virent leur population prendre de si rapides accroissements, que lorsque César parut sur leur territoire, leur tribu ne comptait pas moins de 60,000 âmes, dont 19,000 hommes capables de porter les armes.

La nature semblait avoir tout fait pour rendre Aduat inexpugnable; des rochers escarpés l'environnaient de toutes parts; on ne pouvait arriver dans la place que par une ouverture, large de deux cents pieds, pratiquée avec peine dans le roc. Cette ouverture était fermée par un double mur fait avec des quartiers de rochers et couronné de pieux taillés en pointes, ce qui persuadait aux Aduatiques que leur ville était imprenable. César, ne voulant laisser aucun ennemi derrière lui, en commença le siège; il fit construire un mur de circonvallation de douze pieds de haut et de quinze milles de tour, travaux qui devinrent d'abord l'objet des plaisanteries des Aduatiques. Cependant ils changèrent de ton lorsqu'ils virent une énorme tour, plus élevée que les remparts, se mouvoir vers la place. Comprenant l'impossibilité de pé-

fendre la ville par la force, ils recoururent à la ruse, et envoyèrent des députés au proconsul pour solliciter la paix, ne demandant qu'une seule grâce, celle de conserver leurs armes pour se défendre contre les attaques de voisins jaloux. César, fidèle en cela à la politique romaine, regardant la remise des armes comme un point capital, exigea qu'elles lui fussent toutes livrées, et promit, pour les rassurer contre leurs voisins, d'être le protecteur des Aduatiques.

Ce peuple sembla s'exécuter de bonne grâce. Boucliers, lances, épées, flèches, javelots, arcs, frondes, furent jetés en si grande quantité dans les fossés de la ville, qu'ils en étaient comblés. Tout ne fut cependant pas livré. Les Aduatiques en avaient caché un grand nombre qu'ils se proposaient d'employer à la destruction de l'armée romaine. César étant entré dans la place suivi d'une partie de son armée, y fut reçu avec l'expression d'une joie apparente; non contents de lui faire fête, les Aduatiques le sollicitèrent de passer la nuit dans la ville; mais fidèle à une discipline sévère des Romains qui ne permettait, en pareille circonstance, ni au général, ni au soldat de passer la nuit hors du camp, le proconsul refusa cette faveur. Il était à peine sorti que tout se mit en mouvement dans la ville; hommes, femmes, enfants, chacun se hâta de fabriquer des boucliers avec des osiers et des écorces; on les recouvrit de peaux, on tira les armes cachées, on arma tous les hommes valides, qui sortirent en silence au milieu de la nuit, espérant surprendre le camp romain. A leur approche les sentinelles crient aux armes, et toute l'armée romaine est à l'instant sur pied, repousse les Aduatiques et leur fait éprouver des pertes énormes.

Le lendemain César enfonça les portes de la place et fit vendre à l'encan tous les habitants au nombre de 53,000 personnes.

Après sa victoire sur les Nerves, César avait détaché Crassus avec la septième légion, pour parcourir le pays renfermé entre l'embouchure de la Seine et celle de la Loire. Tout s'étant soumis à son approche, ce lieutenant écrivit au proconsul que toutes les villes de l'Armorike reconnaissaient la domination romaine.

Telles furent les opérations de cette importante campagne, qui semblait avoir terminé la conquête de la Gaule. Comme il n'y avait plus d'ennemis sous les armes et que les froids commençaient à se faire sentir, le proconsul prit ses quartiers d'hiver, plaça la cavalerie dans le pays des Trévires, mit sept légions dans l'Armorike et dirigea une légion chez les Nantuates, afin de travailler à une route qu'il voulait établir par les hautes Alpes pour passer en Italie. Galba, commandant de cette légion, soumit quelques tribus des montagnes et en exigea des ôtages.

Ce premier acte d'autorité, le camp changé en véritable forteresse, les travaux de la route de communication de la Gaule avec l'Italie firent une vive impression sur les habitants des montagnes, qui, commençant à craindre pour leur indépendance, prirent les armes; 30,000 hommes descendirent tout à coup dans la plaine et vinrent assiéger le camp de Galba. Quelques officiers romains penchaient pour la retraite sur la Province romaine; mais le plus grand nombre fut d'avis de défendre le camp aussi longtemps qu'il pourrait tenir, et de ne prendre le parti de la retraite qu'à la dernière ex-

trémité. Cependant les rudes montagnards, en lançant d'une main vigoureuse une multitude de traits, forçaient les Romains à se tenir renfermés derrière leurs retranchements, comblaient en même temps les fossés et arrachaient les palissades. Le danger étant extrême, Galba ordonna une sortie, attaqua en queue les Gaulois qui, toujours vaincus par la surprise, prirent la fuite et subirent des pertes très considérables. Le général romain, ne se trouvant pas en sûreté dans son camp, se retira aussitôt dans la Province pour y passer le reste de l'hiver.

Si l'hiver était le moment du repos pour les troupes, il était l'heure de la réflexion pour les peuples; c'était alors surtout qu'ils reconnaissaient leurs fautes, qu'ils voyaient les moyens à employer pour assurer le succès de leurs armes. Lorsque les Gaulois calculaient leurs forces, se croyant en état de combattre avec succès, ils se sentaient agités par le sentiment de l'indépendance toujours plus vif dans les premiers moments de la servitude. L'espoir du triomphe inspira aux Armorikains un plan de campagne parfaitement combiné. La plupart des villes de ces contrées, bâties sur la côte, ne pouvaient être attaquées ni par terre, ni par mer; car, deux fois le jour la marée les environnant de toutes parts, l'armée de terre ne pouvait se livrer à un siège suivi; et une flotte, étant forcée de se retirer à la marée descendante, avait à peine quelques heures pour combattre. Croyant leurs villes imprenables, les Armorikains de la côte convinrent d'arrêter à un jour fixe tous les officiers et commerçants romains chargés de pourvoir, dans les ports, à la subsistance de l'armée. C'était d'un seul coup priver l'armée

de plusieurs braves officiers et lui couper les vivres. Le projet ayant été exécuté au jour marqué, les Venètes déclarèrent à Crassus qu'ils ne rendraient les Romains que lorsqu'ils auraient reçu leurs ôtages. La position des généraux se trouvant très critique, ils en instruisirent César (56 av. J.-C.).

Cette nouvelle était accablante pour le proconsul, qui, ayant annoncé comme entière et durable la soumission de la Gaule, croyait qu'une tache eût été attachée à son nom s'il eût laissé une telle entreprise imparfaite. La difficulté rendant même son courage plus ardent, il envoya ses instructions à ses capitaines et vint bientôt prendre en personne le commandement de son armée. Après avoir distribué ses troupes de manière à comprimer rapidement tout mouvement insurrectionnel, il dirigea l'attaque contre les villes de la côte; celles-ci, à son approche, rompaient les digues et rendaient le siège impossible. Il entreprit aussitôt des travaux prodigieux, fit des jetées assez larges pour faire marcher de front des troupes nombreuses et de puissantes machines de guerre, et les construisit assez fortes pour résister aux vagues et aux attaques des assiégés. La première digue qu'il construisit lui avait coûté beaucoup de temps et de peine; lorsqu'il se crut sur le point de recueillir le fruit de ses travaux, la ville se changea en désert; les habitants montèrent sur des vaisseaux avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirèrent dans d'autres villes.

César, convaincu enfin que tous ses efforts seraient sans succès tant qu'il n'aurait pas une flotte, rassembla tous les vaisseaux de ses alliés, en fit construire de nouveaux dans le bassin de la Loire et mit son escadre en

état de paraître en mer sur la fin de l'été. Les Gaulois lui en opposèrent une de deux cents voiles. Les deux flottes avaient chacune leurs avantages et leurs inconvénients. Les vaisseaux des Venètes, construits du chêne le plus dur, étaient comme autant de citadelles inabordable ; des poutres d'un pied carré, assemblées par d'énormes clous, formaient leur muraille ; leur carène plate se jouait des bas-fonds ; leurs poupes et leurs proues massives, du choc des flots ; leurs bords élevés, des javelots et des traits ; leurs voiles en peaux, des vents et des tempêtes. Les cables de leurs ancres étaient des chaînes de fer. Contre de telles masses, l'éperon des galères romaines n'avait aucune puissance ; leur seul avantage était l'agilité des rames ; les tours mêmes qui les surmontaient se trouvaient dominées par les vaisseaux gigantesques des Venètes, de façon que, lancés de haut en bas, les traits des Gaulois portaient à coup sûr. La flotte de César était perdue sans une invention de son génie. Les mains de ses soldats devenues impuissantes, il les remplaça par des mains de fer : ce qu'il ne pouvait obtenir des armes ordinaires, il le demanda avec succès à des armes nouvelles. Ses marins emmanchèrent des faux à d'énormes perches, et, tournant à force de rames autour des vaisseaux Venètes, ils en coupèrent les cordages. Condamnés ainsi à l'immobilité, ces puissants navires devinrent des champs de bataille. Les Romains retrouvèrent ainsi leur supériorité, et, sous les yeux de César, ils prirent l'ennemi à l'abordage. La chose fut d'autant plus facile que les galères assaillirent les vaisseaux les uns après les autres, et qu'un calme plat, survenu à la basse mer, mit presque tous ceux-ci à la discrétion

tion du vainqueur. Trahis ainsi par le sort et par la ruse, les Armorikains n'avaient plus qu'à se soumettre; les villes demandèrent à capituler (1). Le vainqueur exigea qu'elles se soumissent sans condition. César, dont on a tant vanté la clémence, se montra horriblement cruel. Il fit passer tous les sénateurs des Venètes au fil de l'épée et vendit à l'encan le reste de la population. Quel était donc le grand crime de ces hommes? Ils n'en avaient d'autre que celui d'avoir défendu avec un courage héroïque leur liberté et leur patrie. La politique, dit-on, a ses nécessités. Jamais la véritable politique n'en reconnaît de semblable.

Tandis que César conduisait l'attaque le long de la côte, Sabinus, l'un de ses lieutenants, chargé de contenir les peuples de l'intérieur et du nord de l'Armorike, avait en tête une armée nombreuse commandée par Viridovix, général en chef des Unelles, des Aulerkes, des Eburoviques et des Léves. Se trouvant trop faible pour tenir la campagne, il se renferma dans son camp, et, quoique chaque jour les Gaulois vinssent l'y provoquer au combat, il demeurait immobile, sourd à tous leurs défis, afin de leur donner ainsi une confiance excessive pour les vaincre plus sûrement. Un jour un Gaulois vendu au général romain se présenta sur le soir au camp de Viridovix; dit qu'il s'était échappé avec peine de l'armée ennemie pour venir prévenir ses compatriotes du péril extrême où était César devant Venètes, et du départ de Sabinus pendant cette nuit même. Sans plus s'informer de la véracité de cet homme, l'armée gauloise court en dé-

(1) Voyez M. Pittre-Chevalier. *Bretagne ancienne.*

sordre attaquer le camp de Sabinus, qui, s'étant préparé à les bien recevoir, fit une vigoureuse sortie, les mit en fuite, et chargea la cavalerie de les poursuivre l'épée dans les reins et d'en faire un horrible carnage.

Pendant que Sabinus maintenait ainsi l'Armorique et battait ses généraux, Crassus, autre lieutenant de César, parcourait le pays situé entre la Loire et la Garonne, sans rencontrer l'ombre de résistance, et voyait à sa demande accourir les Pictons et les Santons pour livrer leurs armes et leurs vaisseaux ; il franchit ensuite la Garonne et trouva enfin un peuple valeureux, qui ne voulait pas subir la servitude sans y être contraint. Les Sotiates (1), les hommes les plus redoutables de ces contrées, les premiers exposés aux coups de Crassus ; ayant été défaits en plaine, se renfermèrent dans leur ville, qu'ils surent défendre avec habileté, en opposant des travaux de défense à ceux de l'attaque. De longs souterrains débouchaient sous les machines des Romains et les ruinaient, pendant que des sorties vigoureuses causaient des pertes énormes à Crassus ; mais, loin de se laisser abattre par ces difficultés, le général romain mit tant d'activité dans ses travaux, que la ville, se trouvant enfin démantelée, fut forcée de se rendre. Adcantuan, qui la commandait, trouvant la capitulation indigne d'un peuple valeureux, sortit à la tête de 600 soldats, et attaqua vivement Crassus. Le succès n'ayant pas répondu à son grand cœur, il céda devant le nombre ; cependant le vainqueur, plein d'admiration pour la valeur et le patriotisme d'Adcantuan, ne voulut pas aggraver les conditions de la paix.

(1) Du pays de Lectoure.

L'impression de terreur causée par la défaite des Sotiates détermina les autres peuplades à se coaliser contre l'ennemi commun, et à confier la direction de cette nouvelle guerre à quelques Espagnols formés à l'école de Sertorius. Dès les premières escarmouches, Crassus s'aperçut qu'il y avait dans les rangs ennemis des hommes instruits à l'école romaine. Convaincu qu'il fallait frapper sans délai s'il ne voulait être vaincu, il présenta la bataille aux Aquitains. Les officiers espagnols leur persuadèrent de ne pas l'accepter, mais de se contenter de harceler l'ennemi, leur promettant, à cette condition, une victoire peut-être moins brillante, mais plus sûre. Les Aquitains, fidèles aux leçons de leurs maîtres, se tinrent renfermés dans leur camp qu'ils avaient eu soin de bien fortifier. Crassus, après de vaines tentatives pour amener l'ennemi à accepter le combat, attaqua le camp avec une vivacité extrême et en combla les fossés en un instant ; mais la place était si bien défendue, que les Romains n'auraient pu pénétrer dans l'intérieur si Crassus, déterminé à faire sonner la retraite, n'eût appris par un transfuge que de l'autre côté du camp il y avait un endroit très faible, à peine défendu par les Gaulois. Il fit prendre un long circuit à quatre cohortes, qui, ayant forcé l'enceinte, se portèrent sur les derrières des Gaulois, les déconcertèrent par cette attaque imprévue et les poussèrent sur la cavalerie romaine ; le carnage fut si grand, que de 50,000 hommes il en échappa à peine le tiers. Cette victoire fut le signal de la soumission de toute l'Aquitaine, à l'exception de quelques peuplades éloignées qui ne redoutaient pas les coups d'un ennemi obligé de se retirer dans ses quartiers d'hiver.

Les Morins et les Menappes (1), n'ayant pu être réduits l'année précédente, conservaient toujours une attitude menaçante. Instruits par les défaites de leurs alliés à ne pas attendre les Romains en rase campagne, ils se jetèrent au fond de leurs retraites, où César, déterminé à les poursuivre, alla les chercher. Il commençait à établir un camp à l'entrée de leurs forêts, lorsqu'ils sortirent avec impétuosité, l'attaquèrent brusquement, lui tuèrent beaucoup de monde et prirent la fuite. Poursuivis dans leurs repaires, ils firent volte-face et contraignirent les Romains à reculer : ce qui fit comprendre au proconsul qu'il y avait danger à engager une armée dans des bois immenses. Il fallait d'abord abattre la forêt : travail qui l'arrêta longtemps. Les pluies d'automne étant tombées avec tant d'abondance que le sol devint impraticable, il dut prendre les quartiers d'hiver.

La Germanie s'agitait toujours ; les peuples de cette vaste contrée se poussaient mutuellement. Les Usipètes et les Tenctères, jetés sur le Rhin par les Suèves, se rendirent facilement maîtres de la rive droite de ce fleuve : mais les Menappes défendirent si vivement le passage du fleuve, que les Germains, après avoir échoué par la force, recoururent à la ruse. Ils simulèrent une retraite dans l'intérieur de la Germanie, afin que les Menappes, se croyant délivrés de leurs redoutables adversaires, se dispersassent : ce oui fut en effet réalisé. Les Usipètes et les Tenctères reparurent alors, franchirent le Rhin, attaquèrent les Menappes à l'improviste, en firent un horrible carnage, s'avancèrent.

(1) De la Flandre et du Brabant.

au loin dans la Belgique et ravagèrent les terres des Trévires, sans rencontrer nulle part de résistance sérieuse.

L'arrivée de ces étrangers, divulguée dans toute la Gaule avec la rapidité de l'éclair, produisit des craintes et fit naître des espérances. Les uns, croyant y voir le principe de l'indépendance nationale, s'en réjouissaient ; les autres, se rappelant les horribles ravages des Cimbres-Teutons, s'attendaient à de plus affreuses calamités ; car l'imagination grossit plus le mal à venir que le mal passé.

Instruit du péril nouveau qui menaçait ses conquêtes, César quitta l'Italie sur la fin de l'hiver (55 av. J.-C.), vint prendre le commandement de ses troupes et marcha à la rencontre des Germains. Il n'était plus qu'à une demi-journée de ses nouveaux adversaires, lorsqu'il vit venir une députation chargée de lui exposer la position et les besoins des Usipètes et des Tenctères, qui, chassés par les Suèves, avaient été contraints de demander un asile à la Gaule. Ils sollicitaient, non à titre de conquête, mais seulement comme une faveur spéciale, qu'on leur permit d'occuper le pays qu'ils avaient conquis. « Ce » n'est pas, dirent-ils, que nous redoutions la guerre, » il n'est pas dans nos habitudes de recourir à la prière ; » nous ne le cédonz qu'aux seuls Suèves, à qui les dieux » eux-mêmes ne résisteraient pas. Quant à tout autre » ennemi, il n'en est point sur la terre qui ne doive » trembler devant nos armes. »

Comme il importait infiniment au proconsul de s'opposer aux invasions des Germains, il repoussa la demande de ces peuples barbares, exigea impérieusement qu'ils repassassent le Rhin, et leur promit sa protection à ces conditions. Les députés, sans manifester aucune

opposition aux vues de César, demandèrent seulement d'en référer à leur nation : demande raisonnable que le proconsul refusa, en ordonnant de lever les enseignes. Il n'était plus qu'à douze milles du camp des Germains, lorsqu'il vit une nouvelle députation venant à sa rencontre pour lui déclarer que les Usipètes et les Tencthères agréaient les conditions imposées et demandaient seulement quelques jours pour s'entendre avec les Ubiens, afin de faciliter le passage du Rhin. César y ayant consenti, une espèce de suspension d'armes fut la conséquence de cette convention.

Dans le cours de cette journée, un corps considérable de cavalerie romaine ayant rencontré 500 cavaliers Tencthères-Usipètes, il y eut quelques coups donnés par les Romains, à ce que disaient les Germains ; un combat en fut la suite. Les Romains plièrent et se retirèrent dans leur camp en criant : « Trahison ! trahison ! vengeance ! » vengeance ! » Le lendemain matin, les principaux Usipètes-Tencthères se rendirent au camp romain pour arrêter définitivement les conditions du départ et pour se plaindre d'avoir été attaqués injustement la veille. Le proconsul, sans daigner les entendre, ordonna de les jeter dans les fers, fit lever les enseignes et les conduisit aux Germains, qui étaient si forts de leur bon droit et comptaient si bien sur la convention, qu'ils n'avaient pas même de gardes aux portes de leur camp, où César pénétra sans trouver une seule sentinelle pour s'opposer à sa marche. Il fit massacrer tout ce qui se rencontra sous les coups du soldat, sans distinction d'âge ni de sexe, et ordonna à sa cavalerie de poursuivre la multitude, qui, s'étant sauvée du côté du Rhin, fut culbutée dans le

fleuves; et ainsi périt dans les eaux tout ce qui, de ce malheureux peuple, n'avait pas succombé sous le fer de l'ennemi.

Jamais plus criante barbarie n'avait été commise; jamais le droit des gens n'avait été plus évidemment violé. Aussi, lorsque le rapport de César fut lu au sénat, quelques sénateurs ayant demandé qu'il fût voté des actions de grâces aux dieux, Caton prit la parole et s'écria : « Des actions de grâces ! votons plutôt des expiations. » Priez les dieux de ne pas faire peser sur notre armée le crime d'un général coupable. Livrez, livrez César aux Germains, afin que le monde sache que Rome ne commande pas le parjure et qu'elle en repousse les fruits avec horreur. »

Les Germains étaient contenus par la terreur; et, les Gaulois paraissant soumis, César songea à porter ses armes au-delà du détroit. Il se rendit à cet effet chez les Morins, en exigea des otages et se prépara à faire une expédition en Bretagne. Cette course militaire n'appartient pas à notre sujet. Nous observerons seulement que le proconsul se crut assez assuré des Gaulois pour les employer dans sa nouvelle expédition.

Jamais despotisme aussi absolu que celui de César n'avait pesé sur la Gaule. Arioviste, ce Germain objet de tant de terreur, content de son tribut, demandait quelques terres; mais du moins il laissait une entière liberté aux populations de se régir à leur gré. Il n'en était pas de même du proconsul, qui, voulant dominer tout, présider à tout, façonner toutes les institutions à l'image de celles de Rome, s'était pour cela emparé de la nation par deux grands moyens, les otages et les assemblées nationales.

Il exigeait en otage les enfants des plus illustres familles; on le voyait constamment suivi des plus nobles Gaulois, à qui il parlait de Rome avec enthousiasme, leur montrant la supériorité de la science et de la civilisation sur la barbarie. La plupart de ces jeunes gens acceptaient ces idées avec ardeur et désiraient, comme Divitiacus, voir dans leur pays une civilisation semblable à celle de Rome. Lorsqu'ils étaient assez romains, César les renvoyait dans leur pays pour y propager ces idées, favorisait leur élévation aux premières charges de l'Etat, et quelquefois rétablissait la royauté en leur faveur. C'est ainsi qu'il créa Cavare roi des Sénons, Tasget roi des Carnutes et Comm roi des Atrebates.

Les assemblées générales de la Gaule offrant un vaste théâtre à l'intrigue, César s'en empara, les présida par lui-même ou par des hommes de son choix, en dirigea l'esprit et s'en servit habilement pour donner à sa tyrannie une apparence de légitimité. Ses demandes d'hommes, d'argent, d'autorité, revêtues de la sanction du pouvoir national, semblaient légitimes à des peuples qui n'avaient plus aucun prétexte pour rejeter ce que leurs députés avaient consenti.

A son retour de sa première expédition de Bretagne, César désigna les chefs gaulois qui devaient le suivre l'année suivante (54 av. J.-C.), et mit Dumnorix de ce nombre. Ce chef, ayant vainement tenté de faire agréer ses excuses, se mit à répandre les bruits les plus alarmants dans tout le pays sur les affreux desseins du proconsul, qui, disait-on, n'avait d'autre but, en emmenant l'élite des Gaulois, que de la faire périr, afin de mieux asservir la nation entière. Malgré ces alarmants pro-

nostics, tous se rendirent au lieu de l'embarquement, et Dumnorix lui-même s'y trouva à la tête de sa cavalerie. Lorsqu'il vit une partie des troupes romaines embarquée, il commanda à sa suite de se retirer, et reprit le chemin de l'Edue. César, prévenu de cette fuite par quelques traîtres, mit sur-le-champ toute sa cavalerie à la poursuite du chef Eduen, et ordonna de le massacrer; ordre barbare qui fut fidèlement exécuté. Ainsi périt un homme qui avait indubitablement servi l'ambition romaine par le concours qu'il donna à l'émigration helvétique. Malgré cela, Dumnorix fut toujours Gaulois, et il voulut dans toutes les circonstances servir sa patrie. Des hommes intéressés à le juger défavorablement l'ont donné comme un ambitieux, qui n'avait d'autre patriotisme que son intérêt. Nous croyons qu'il avait des idées plus élevées; s'il n'eût été qu'un ambitieux, pour parvenir à ses fins, il se serait servi des Romains, dont il ne voulut jamais accepter l'appui. Avec Dumnorix disparut de la scène son frère Diviaticus. Lorsque ce patriote sincère, cette âme si honnête, qui, ébloui par l'éclat que jetait Rome, avait rêvé pour son pays la civilisation romaine, connut bien César, il se retira à l'écart pour pleurer le malheur qu'il avait eu de seconder un général qui, au nom du progrès, abrutissait la nation et la rendait esclave. On est profondément affligé quand on voit des hommes comme Diviaticus tomber dans de pareilles erreurs.

La surface de la Gaule avait été tranquille pendant la seconde campagne de César en Bretagne. Ne voyant rien à son retour qui nécessitât la réunion des légions, il les dissémina, afin de trouver plus aisément des vivres, mesure qui paraissait prudente, parce que les récoltes

avaient été mauvaises cette année. Il plaça une légion chez les Morins (1); une autre, sous le commandement de Q. Cicéron, sur le territoire des Nerves (2); une troisième chez les Essenienis (3); une quatrième, sous les ordres de Labiénus, confina au pays des Rêmes et des Trévires; trois furent cantonnées sur les bords de l'Oise; la dernière, qui prit ses quartiers chez les Eburons, était commandée par T. Sabinus et par Cotta.

Les cantonnements d'hiver devaient être le signal d'un soulèvement général, dont un roi des Belges s'était fait l'âme. Ambiorix avait été attaché longtemps à la personne de César, qui, ayant reconnu en lui du génie et une activité infatigable, essaya de le gagner, le combla de faveurs, le fit élever à la dignité de chef de sa tribu, lui rendit ses neveux et son fils qu'il avait en otage. Mais Ambiorix, portant trop haut le sentiment national pour se laisser prendre à de pareils appâts, acceptait toutes ces faveurs avec l'espoir de les faire servir un jour à l'indépendance de sa patrie. Habile à dissimuler et à réserver ses moyens d'action pour le moment favorable, voyant César en Bretagne, il se mit en communication avec les peuples sincèrement amis de la liberté, se lia surtout aux Carnutes et aux Trévires, qui devinrent l'âme du soulèvement projeté. Il dédaigna de chercher à gagner les autres peuples vendus à Rome, pensant que, le patriotisme n'étant pas entièrement éteint dans leur âme, en cas de succès, ils se déclareraient infailliblement pour la cause nationale. Il s'occupa donc spécialement à organi-

(1) Vers Térouanne. — (2) Dans le Hainaut. — (3) Du pays de Seez.

ser le mouvement chez les peuples qu'il jugeait les plus sincèrement attachés à leur pays, et eut soin tout d'abord de faire adopter ses idées par ses compatriotes, tentative qu'il n'exécuta pas sans bien des difficultés. Cativolke, qui partageait le souverain pouvoir avec lui, était vieux ; ami sincère de sa patrie, regardant le soulèvement d'un œil pratique, il pensait qu'il en résulterait d'effroyables malheurs pour la nation et peut-être même sa destruction totale, prévision malheureusement trop certaine. Voulant épargner de trop grands maux à ses concitoyens, il s'opposa, autant qu'il était en lui, à toute idée de soulèvement ; il fallut, pour le vaincre, que le fameux Indutiomar, Trévire aussi distingué par sa vertu que par son patriotisme éclairé, vint lui développer toutes les forces de la conspiration.

Indutiomar, qui avait toujours marché à la tête du parti national de son pays et avait de la sorte mérité, l'année précédente, malgré toutes les intrigues de César, d'être nommé chef de la république tréviroise, avait dans sa propre famille un jeune ambitieux vendu au proconsul. S'étant mis à la tête des amis des Romains, et présenté sans succès dans les élections, ce jeune ambitieux recourut aux armes et se fit seconder par les légions romaines pour faire triompher sa candidature. Indutiomar, voulant épargner de grands malheurs à sa patrie, résigna le pouvoir et attendit des jours meilleurs. Pour l'empêcher d'agir sur les Gaulois, César l'avait contrainct à prendre part à l'expédition de Bretagne. Mais, à son retour, instruit de tout ce qui avait été préparé pour l'affranchissement de la Gaule, il vint décider le vieux Cativolke et se disposa lui-même à se mettre à la tête de son peuple.

Le soulèvement général, fixé pour le moment du retour de César en Italie, fut précipité par l'impatience des Carnutes, qui souffraient plus qu'aucune autre tribu de la domination romaine, parce que le proconsul, pour mieux asservir cette nation généreuse, avait établi chez elle le pouvoir despotique et lui avait donné Tasget pour roi. Afin de se maintenir au milieu d'un peuple essentiellement libre, et en même temps pour servir les Romains, son seul appui, Tasget dut se montrer sévère et réprimer les tentatives des vieux républicains. Des agents secrets de la conspiration générale, répandus parmi le peuple, grossissaient les fautes du roi, excitaient les plaintes, vantaient le gouvernement du pays par le pays lui-même, et jetaient dans toutes les âmes un feu dont l'action fut si vive, que la masse, s'enflammant tout à coup, tua le roi Tasget au moment où César se disposait à repasser en Italie : précipitation funeste, qui suspendit le départ du proconsul et l'engagea à se mettre à la tête d'une légion, à placer des troupes à Autricum, capitale des Carnutes, et à punir sévèrement les instigateurs de la révolte. En parcourant le pays, il le trouva tellement agité, qu'il dut renoncer au projet de rentrer en Italie.

Le bruit de la mort de Tasget s'étant rapidement répandu en Belgique, Ambiorix, persuadé par cela même du départ de César, souleva les Eburons et les fit marcher contre le camp de Cotta. Plusieurs attaques étant demeurées sans succès, le chef des Eburons recourut à la ruse. Un soir, il se présenta seul à la porte du camp, dit qu'il avait des choses très importantes à communiquer aux officiers romains et les pria de lui envoyer

des hommes sûrs pour pouvoir en conférer avec lui. Deux parlementaires sortirent à l'instant du camp et s'abouchèrent avec Ambiorix, qui commença par faire l'éloge de César, rappelant les bienfaits qu'il en avait reçus et assurant qu'il en conserverait une éternelle reconnaissance. Comme on pouvait lui reprocher le soulèvement de son peuple, il dit qu'il avait été contraint de répondre à un appel général des Gaules qui, dans ce moment, non contentes d'être tout entières sous les armes, avaient encore appelé les Germains à leur secours; qu'une armée innombrable était arrivée sur les bords du Rhin, que, dans peu de jours, elle envelopperait le camp de Sabinus. « Tout ce que je puis faire, dit-il en finissant, c'est de vous prévenir du malheur qui vous est réservé. Si j'osais donner un avis à Sabinus, ce serait d'opérer sa retraite le plus tôt possible sur le camp de Labiénus ou sur celui de Cicéron, qui ne sont pas très éloignés. »

Lorsque les deux généraux, Cotta et Sabinus, eurent connaissance des communications d'Ambiorix, ils rassemblèrent à l'instant le conseil pour lui faire part de leur extrême embarras. Tout se réunissait pour confirmer les paroles du roi des Eburons. A l'arrivée de la légion dans ses cantonnements, Ambiorix s'était montré extrêmement empressé à lui fournir des vivres; il avait toujours paru l'ami de César, et d'ailleurs il n'était guère possible de lui supposer l'idée d'attaquer les Romains sans l'appui de quelque grand peuple, car sa tribu était si peu nombreuse, qu'elle ne pouvait mettre 10,000 hommes sous les armes. Tout ce qu'il avait dit de l'agitation des Gaules était connu; on savait dans le

camp l'assassinat de Target, roi des Carnutes. Tout le conseil reconnut la gravité de la situation, mais il se trouva partagé sur le parti à prendre. Cotta et quelques autres officiers étaient d'avis de ne tenir aucun compte des ouvertures d'Ambiorix et de se renfermer rigoureusement dans le camp, qui était tellement fortifié, qu'une nuée de Barbares ne pourrait s'en emparer. Ils firent en même temps valoir la force des réglemens militaires, qui ne permettaient pas de sortir des cantonnemens sans l'ordre positif du général en chef; ils déclarèrent enfin, par la bouche de Cotta, qu'il serait honteux de suivre en pareille circonstance les conseils d'un ennemi.

Sabinus ouvrit un avis contraire. Partant de ce point, regardé comme incontestable, que toute la Gaule et la Germanie s'unissaient pour combattre les Romains, il lui était facile de prouver que l'éparpillement des légions devait amener leur destruction, et qu'il ne pouvait y avoir de salut que dans la concentration de toutes les troupes.

La discussion s'anima et dégénéra bientôt en dispute. Sabinus alla jusqu'à déclarer à Cotta qu'il le rendait responsable de tous les malheurs qui seraient la suite de son obstination. L'exaspération des deux chefs fut alors à son comble. Les officiers les arrêtèrent à la sortie du conseil, les conjurant de s'entendre. « Quelle que soit votre résolution, dirent-ils, notre salut est dans votre union et » notre ruine dans votre désunion. » Cotta céda enfin. Aussitôt on donna l'ordre du départ pour le point du jour.

Ambiorix, qui attendait avec anxiété l'effet de sa ruse, comprenant, au mouvement général qui se faisait dans le

camp, que son conseil était adopté, disposa tout pour l'attaque. A quelque distance du camp se trouvait une vallée profonde environnée de bois, que les Romains devaient traverser ; c'est ce point qu'il se hâta d'occuper, en portant ses troupes dans les forêts voisines. Lorsque la légion fut dans le vallon, un cri répété par les échos des montagnes ayant donné le signal de l'attaque, deux corps de troupes s'élancent de la forêt : l'un tombe sur l'avant-garde et l'autre sur le centre. Sabinus perd la tête, vient, va, donne des ordres incohérents. Cotta, qui conserve son sang-froid, rassemble la légion, lui prescrit de se former en cercle et d'abandonner ses bagages. Le soldat, entendant que les bagages vont être délaissés, quitte son rang et court prendre ce qu'il a de plus précieux. Ambiorix est mieux écouté. « Gardons nos rangs, s'écrie-t-il, tout ce butin vous appartiendra après la victoire. » Et il continue le massacre. Après des pertes énormes, la légion se forme enfin en cercle et parvient à repousser avec assez de succès les attaques des Gaulois. Ambiorix interdit alors l'usage de l'épée et prescrit de se servir de la fronde et de la flèche, genre de combat qui faisait de nombreuses blessures aux Romains sans que, de leur côté, ils pussent faire aucun mal à leurs ennemis. Souvent emportés par une ardeur indiscrète, des pelotons s'élançaient à la poursuite des tirailleurs, qui prenaient la fuite et les entraînaient à quelque distance pour les envelopper tout à coup et les écraser.

La légion, dont les soldats blessés et accablés par une fatigue extrême pouvaient à peine soutenir leurs armes, se trouva bientôt dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. La huitième heure du jour avait déjà sonné, et

il n'y avait aucun espoir de salut. Sabinus parla alors de parlementer, proposition que Cotta repoussa avec indignation : « Jamais, dit-il, je ne me remettrai entre les » mains d'un ennemi armé. »

Après avoir reçu d'Ambiorix la promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal, Sabinus, suivi de ses principaux officiers, s'avança vers le roi des Eburons. Chacun dépose les armes, la conférence traîne en longueur ; cependant il s'opère dans l'armée gauloise un mouvement peu apparent, il est vrai, mais bien réel. Le corps des officiers romains est tout à coup enveloppé et massacré. « Victoire ! victoire ! » s'écrient les Gaulois, et ils se précipitent sur le reste de la légion. Quoique blessé à la bouche et bien qu'il pût à peine donner des ordres, Cotta soutint le moral de ses troupes jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir. Lorsqu'il eut succombé, une partie des soldats essayèrent de se retirer dans le camp, où ils furent poursuivis et massacrés ; le reste combattit jusqu'à la nuit dans le lieu où il se trouvait, et périt presque tout entier. Quelques hommes parvinrent à s'échapper avec peine à la faveur des ténèbres, et, après de longs détours, arrivèrent au camp de Labiénus.

Le triomphe avait été complet. Ambiorix, ce qui ne s'était pas encore vu parmi les Gaulois, à la tête d'une troupe moins nombreuse que la légion, était parvenu à la détruire entièrement. Voulant profiter de cette victoire, il prend sa cavalerie, ordonne à son infanterie de le suivre et appelle aux armes les Aduatiques et les Nerves, ces implacables ennemis du nom romain ; les Cintrons, les Grudes, les Levaques, les Plumoxes les imitent, et une armée de 50,000 hommes se trouve sur pied en

quelques jours ; elle tombe comme la foudre sur le camp de Cicéron, surprend quelques détachements sortis pour couper du bois, les bat et se précipite sur les retranchements où l'alarme avait été donnée ; si Cicéron n'eût été préparé à recevoir son ennemi, il eût succombé sous la furie de ses coups.

Cicéron (c'était le frère du prince des orateurs) renfermait dans un corps faible une âme extrêmement énergique ; il employa toute la nuit à augmenter les travaux de défense. Tout marcha si vite, que cent vingt tours furent construites avec les matériaux trouvés dans le camp. Une attaque aussi violente que la veille recommença le lendemain matin ; les Gaulois comblaient les fossés, grimpaient sur les terrasses, arrachaient les palissades ; mais, malgré leur admirable valeur, ils ne purent triompher de la science des Romains, qui demeurèrent toujours invincibles, quoiqu'ils fussent obligés, après le jour passé à se battre, de consacrer les nuits à réparer les fortifications, travail auquel les femmes, les enfants et les blessés prenaient une part active.

L'impossibilité d'emporter le camp d'assaut était manifeste. Les Gaulois, déterminés à recourir à la ruse, ordonnèrent à un Nerve, connu particulièrement de Cicéron, de s'approcher des retranchements et de jouer le rôle d'Ambiorix. Cicéron lui répondit qu'il ne traitait pas avec un ennemi armé et ne se fiait pas à ses promesses ; que si les rebelles voulaient mettre bas les armes, il intercéderait en leur faveur auprès de César ; que c'était tout ce qu'il pouvait leur promettre.

La ruse ayant échoué, les Gaulois se trouvaient dans la nécessité de faire un siège en règle. Guidés par des trans-

fuges et des prisonniers, ils creusèrent un fossé de quinze milles de tour et de quinze pieds de profondeur, surmonté de terrassements de douze pieds d'élévation. Quoiqu'ils n'eussent d'autre instrument de travail que leurs sabres, ils terminèrent cet ouvrage prodigieux en trois heures. Il nous faut un témoignage comme celui de César pour le croire. Les jours suivants, ils élevèrent de distance en distance, pour dominer le camp romain, des tours dont quelques-unes étaient mobiles ; ils les approchèrent des retranchements ennemis, et tentèrent un nouvel assaut général, qui ne réussit pas plus que les précédents. Un jour, par un vent impétueux, ils lancèrent des torches embrasées et des boulets d'argile rougis au feu, afin de produire un incendie qui se déclara en effet. Les baraques des Romains, couvertes de chaume, furent en feu en un moment. Profitant de la confusion que ce sinistre devait causer parmi les légionnaires, les Gaulois commencèrent l'attaque ; mais les légionnaires laissèrent consumer leurs cabanes, pour demeurer sur les remparts, dévouement qui fut leur salut. Réduite à l'état le plus déplorable par un siège si long et si opiniâtre, la légion romaine, dont un grand nombre de braves avaient été moissonnés par le fer, voyant encore la plupart des survivants blessés grièvement ou exténués de fatigue, se trouvait dans l'absolue nécessité de se rendre si le siège durait encore quelques jours. Cicéron, après avoir inutilement envoyé un grand nombre de messagers pour instruire César de ce qui se passait, sans qu'un seul eût pu traverser les lignes des ennemis (tant les issues étaient bien gardées), jeta enfin les yeux sur un esclave gaulois, et lui fit les plus magnifiques promesses de for-

tune et de liberté s'il parvenait à instruire le proconsul de sa situation. L'esclave accepte la mission, attache une lettre autour de son javelot, se présente aux Gaulois comme un compatriote transfuge, est reçu avec confiance, s'échappe dès la nuit suivante, arrive à Samarobrive (1), et remplit sa mission auprès du proconsul.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la destruction de la légion de Sabinus, et chose étrange, César n'avait aucun soupçon du malheur qui lui était arrivé; il ignorait complètement le siège du camp de Cicéron. Le peuple gaulois détestait donc bien le joug des Romains, pour avoir gardé avec tant de fidélité le secret sur un grand événement public. César prit deux légions incomplètes, ordonna à deux autres de le rejoindre le plus tôt possible, et se dirigea à marches forcées vers le camp de Cicéron. Le Gaulois, fidèle messenger, renvoyé auparavant, était parvenu à lancer dans le camp romain un javelot portant la réponse du général en chef, dont la lettre ne fut retrouvée que le second jour. Des transports de joie éclatèrent alors de toutes parts chez les Romains, qui, du haut de leurs retranchements, apercevaient le feu des incendies dont César marquait son passage.

Instruits de la marche du proconsul, les Gaulois laissèrent les troupes rigoureusement nécessaires pour la garde de leurs travaux de siège, se portèrent avec le reste à la rencontre de leurs ennemis, et arrivèrent devant César au moment où il traçait son camp sur une éminence au bas de laquelle coulait un ruisseau marécageux. C'était un champ de bataille extrêmement important choisi par le général romain, qui fit toutes ses disposi-

(1) Amiens.

tions pour le combat qu'il se proposait de livrer le lendemain. A la pointe du jour, la cavalerie romaine, ayant reçu l'ordre d'attirer les Gaulois dans les marais et sur la pente du coteau, les entraîna en effet par de petits combats simulés jusque sous les retranchements, qu'ils se mirent à attaquer avec une véritable furie. C'est ce que César attendait : il commanda alors une sortie ; l'irruption fut si vive, qu'elle jeta le plus grand désordre parmi les coalisés et les contraignit à abandonner leurs armes et à prendre la fuite. Pendant que la cavalerie massacrait les fuyards, César volait au camp de Cicéron pour le dégager. On ne peut exprimer l'étonnement qu'il éprouva à la vue des travaux des Gaulois : ces tours, ces tortues, ces fossés lui annonçaient que ses ennemis pourraient en peu de temps égaler les Romains dans la science militaire et faire redouter un jour la force de leurs armes.

La nouvelle de cette victoire se répandit avec une telle rapidité, qu'avant minuit Labiénus connaissait la délivrance du camp de Cicéron. Cette heureuse nouvelle le délivrait de la crainte d'être assiégé par les Trévires, qui avaient dépouillé Cingétorix du souverain pouvoir et en avaient revêtu le vaillant patriote Indutiomar, afin de combattre les Romains. La victoire du proconsul apprenant au patriotisme éclairé d'Indutiomar qu'une levée de boucliers serait non-seulement intempestive, mais encore nuisible aux véritables intérêts de la cause gauloise, il commanda à ses troupes de se disperser, et tout sembla rentrer dans le silence au nord de la Gaule. L'Armorique, qui s'était aussi agitée, se calma et fit cesser tous les rassemblements lorsqu'elle apprit les succès de César.

Malgré le calme apparent, il était évident qu'il restait au fond des cœurs un ferment de révolte ou plutôt d'indépendance, qui éclaterait à un moment donné, si l'on n'agissait sur l'esprit de la nation entière pour apaiser ses craintes et la tromper, s'il était possible, par de belles paroles. Le proconsul, comptant beaucoup sur son talent pour exalter le zèle des peuples dévoués à la cause romaine, ranimer les tièdes, raffermir les esprits chancelants et faire trembler ceux qui étaient mal disposés, convoqua à cet effet les états-généraux de la Gaule. Toutes les tribus et les grandes villes gauloises se firent représenter à l'assemblée générale, excepté les Sénons, les Carnutes et les Trévires, trois grandes nations que le proconsul somma en vain de se rendre le plus tôt possible auprès de sa personne; aucune ne répondit à cet ordre impérieux.

Les Sénons, à qui César avait donné Cavarinus pour roi, ayant gémi sous le joug d'un homme qui n'avait cessé d'écraser le peuple de charges excessives, avaient concentré leurs plaintes au fond de leur cœur aussi longtemps que tout trembla sous la puissance de César; mais lorsque cette puissance parut chancelante, poussés par Acco, Sénons distingué par ses talents, sa fortune et son influence, ils précipitèrent le mouvement, sans pouvoir cependant s'emparer de Cavarinus, qui, parvenu à s'échapper, se retira auprès du proconsul. Quoique Acco eût envoyé des députés au général romain, pour lui rendre compte de la conduite du peuple et des magistrats et lui dévoiler les crimes du prétendu roi, César, irrité contre les rebelles, renvoya les ambassadeurs sans les entendre et donna ordre au sénat de se rendre auprès de

sa personne; Aucun Sénon ne répondit à ce nouvel appel.

Les Carnutes, sévèrement punis de la mort de leur roi Tasget, en avaient conservé un profond ressentiment. Voulant montrer à César que, s'il lui était possible de les vaincre, il n'était pas en son pouvoir de leur faire perdre le sentiment de l'injure qu'ils avaient reçue, ils refusèrent de paraître à l'assemblée générale.

Les Trévires avaient, comme nous venons de le dire, déposé Cingétorix et mis à sa place Indutiomar, ennemi implacable des Romains, qui, loin de vouloir renoncer à ses idées de liberté, songeait à affranchir sa patrie par la force des armes. Il avait tenu ses troupes dispersées tant que le proconsul était au camp de Cicéron; mais une fois qu'il le vit rentré dans ses quartiers d'hiver, il devint l'âme d'une nouvelle conspiration à laquelle prenaient part tous les amis de l'indépendance nationale. Ambiorix, qui se trouvait à tous les conciliabules, opina pour qu'Indutiomar levât l'étendard de la révolte, assurant qu'un faible succès suffirait pour soulever toute la Gaule. Ses vues ayant été admises, l'attaque du camp de Labiénus fut arrêtée; mais comme l'expérience avait appris qu'il était impossible aux Gaulois d'emporter d'assaut un camp bien fortifié, tout le plan d'Indutiomar consista à tomber sur les fourrageurs et à amener les Romains au combat par des défis continuels. Labiénus, qui comprit son dessein, se tint rigoureusement renfermé dans ses lignes; pas un soldat romain ne passait les portes du camp. Malgré cette discipline sévère, Indutiomar venait tous les jours répéter ses défis, auxquels Labiénus semblait ne faire aucune attention, afin

d'habituer l'ennemi à prendre moins de précautions. Apercevant un jour Indutiomar au milieu d'un petit groupe, bien éloigné du corps de l'armée, il fit sortir sa cavalerie d'élite, tomba sur la faible escorte du chef Trévire, la mit en fuite, entoura le vaillant patriote et le perça de vingt coups à la fois. Sa tête, apportée en triomphe dans le camp romain, y fut reçue comme un magnifique trophée. Les Trévires, n'osant plus tenir la campagne, rentrèrent dans leurs foyers, prêts à reprendre les armes s'ils trouvaient une occasion favorable; car, quoique leur ligue eût reçu un coup terrible par la perte de son chef, elle n'était pas abattue. Un parent d'Indutiomar, nourri de son patriotisme et de ses pensées, lui ayant été substitué, voulut, pour faire la guerre avec de plus grandes chances de succès, appeler des bandes germaniques à son secours. Elles répondirent faiblement à son appel; la rude leçon qu'Arioviste, les Uspètes et les Tenctères avaient reçue les avait découragés.

Telle était la situation des esprits lorsque César tint l'assemblée générale à Samarobrive (Amiens). Comme cette assemblée était trop peu nombreuse pour que l'on pût y terminer toutes les affaires, et que ces résolutions n'auraient eu d'ailleurs qu'une faible influence sur la nation gauloise, qui ne voulait pas y prendre part tout entière, le proconsul la congédia et indiqua Lutèce pour lieu d'une prochaine réunion. Cependant César venait de recevoir d'Italie trois nouvelles légions, ce qui portait son armée à plus de 80,000 hommes de troupes régulières. Se trouvant assez fort pour comprimer tous ses ennemis, il marcha aussitôt contre les Sénon; ceux-ci, n'étant pas préparés à la guerre, recoururent à la supplication. Le général

romain, qui ne voulait écouter aucune prière, afin d'épouvanter les amis de l'indépendance par la rigueur des supplices, céda cependant aux pressantes sollicitations des Eduens et se contenta d'exiger des otages et la tradition d'Acco. Nous verrons le proconsul contraindre les Sénons à condamner à mort celui qu'ils s'étaient donné pour chef. César prit à son service toute la cavalerie sénonnaise, en donna le commandement à Cavarinus et se dirigea vers les terres des Carnutes pour les ruiner. Heureusement que les Rémes interposèrent leurs bons offices en faveur d'un peuple ami, à qui le proconsul daigna pardonner, aux mêmes conditions qu'aux Sénons. Il présida ensuite l'assemblée générale à Lutèce, y fixa le contingent et les subsides de chaque peuple, et prit la route du Nord.

Depuis la mort d'Indutiomar, il n'y avait réellement plus dans le Nord qu'un seul ennemi redoutable : c'était le fameux Ambiorix, dont César avait juré de s'emparer. Après avoir envoyé deux légions à Labiénus pour le mettre en état de maintenir les Trévires, il porta ses premiers coups sur les Menappes, peuplade qu'il n'avait pu encore réduire et qui servait de refuge à tous les ennemis de Rome. Les Menappes habitaient des marais et des forêts pour ainsi dire inaccessibles ; n'ayant aucune ville fortifiée, ils fuyaient devant les Romains et devenaient insaisissables. Pour rendre leur fuite impossible, César divisa son armée en trois corps, qui, partant de trois points différents, se dirigèrent vers un centre habité par la peuplade, et, afin de ne rien laisser échapper, il commanda de porter partout le fer et le feu. Bientôt la hache et l'incendie changèrent les forêts en vastes plaines ; des

ponts, jetés sur les marécages, rendirent accessibles les lieux les plus fangeux. Les trois corps se trouvèrent tellement rapprochés des Menappes, que ceux-ci, se voyant dans l'absolue nécessité de demander grâce ou de périr tous sans exception, recoururent à la clémence du proconsul ; celui-ci leur accorda la paix, moyennant cent otages et la promesse, confirmée par serment, de ne jamais recevoir Ambiorix sur leurs terres, avec menace de détruire la nation tout entière si elle avait le malheur de lui donner asile. Les Menappes promirent tout, et la nécessité leur imposait l'obligation de demeurer fidèles à leurs promesses, car toutes leurs retraites avaient été coupées.

Assuré que tout asile serait fermé à Ambiorix de ce côté, César se préparait à marcher contre les Trévires, les plus ardents alliés de l'infatigable Gaulois, lorsqu'apprenant, au milieu de ses préparatifs, que Labiénus les avait complètement battus et entièrement soumis, avant qu'un corps de Germains eût pu les rejoindre, il résolut de porter l'épouvante chez les peuples d'outre-Rhin. Il jeta un pont sur le fleuve, en longea la rive droite avec le dessein apparent de repousser les Germains vers leurs forêts ; mais ses projets se portaient d'un autre côté. Il repassa tout à coup le Rhin, traversa à marches forcées la forêt des Ardennes, défendit d'allumer des feux pour ne pas donner l'éveil aux Eburons, et arriva sur les frontières de ce peuple au moment où on le croyait occupé à guerroyer en Germanie. La cavalerie romaine, placée en avant-garde, apprenant qu'Ambiorix se trouvait avec quelques amis dans un château situé au milieu de la forêt, se porta sur ce point par une marche si rapide,

que le roi des Eburons eut à peine le temps de s'échapper par une fenêtre.

Reconnaissant l'impossibilité de tenir la campagne, Ambiorix ordonna à ses troupes de se disperser et de se cacher au fond des forêts et dans le creux des rochers, afin de devenir ainsi insaisissables pour le proconsul, qui marchait en corps d'armée. César trouvait des huttes à incendier ; mais, la population lui échappant entièrement, il changea de plan de campagne, divisa son armée en un grand nombre de petits pelotons chargés de fouiller toutes les retraites. L'ennemi qui, jusqu'alors, avait été invisible, reparut. Lorsqu'Ambiorix apercevait un petit peloton de Romains, il réunissait ses Eburons, fondait sur lui et l'écrasait. Ces petits échecs irritaient profondément le proconsul ; persuadé enfin de son impuissance à vaincre avec ses propres forces un ennemi indomptable, il recourut à un moyen odieux pour le détruire. Il fit publier que tous les biens des Eburons appartiendraient à celui qui pourrait s'en emparer, et il appela en même temps tous les peuples au pillage de ce malheureux pays. Des nuées innombrables de Barbares franchirent le Rhin, fouillèrent les forêts et les creux des rochers, emportant tout ce qui pouvait se transporter et détruisant tout ce qu'ils ne pouvaient emmener. Ambiorix, accompagné seulement de quatre ou cinq fidèles guerriers, passait d'un rocher sur un autre, échappant toujours à ses implacables ennemis. Jamais la postérité n'aura assez d'admiration pour l'héroïsme de ce chef et de son peuple. La dévastation et la ruine furent portées à leur comble dans leur malheureux pays, sans pouvoir vaincre leur patriotisme,

César, dont la haute politique avait compris le danger de laisser passer le Rhin aux Barbares, faillit être victime de l'appel imprudent fait aux Germains pour la destruction d'un peuple héroïque. Un corps de 2 à 3,000 Sicambres poussait devant lui un troupeau de bêtes chétives et traînait à sa suite un butin volumineux, mais sans valeur ; un esclave éburon lui dit : « Vous vous amusez à poursuivre une proie si médiocre, tandis que vous en avez une si riche en votre pouvoir. En trois heures, vous pouvez être à Aduatike, où sont renfermées toutes les richesses des Romains. La garnison en est si faible, qu'elle ne peut en défendre tous les retranchements et qu'elle n'ose sortir de son camp. » Les Sicambres, trouvant l'observation fort juste, partent sur-le-champ pour s'emparer du camp des Romains. César, en en confiant la garde à Cicéron, lui avait défendu de sortir des retranchements et lui avait promis d'être de retour dans sept jours. Le temps marqué par le proconsul étant passé, Cicéron, dans la crainte de manquer de vivres, sortit pour recueillir du blé. Les Sicambres, arrivés précisément pendant son absence, livrèrent au camp une attaque si vive et si inattendue, que la garde eut peine à en défendre l'entrée. A l'extrême confusion qui régnait parmi les Romains, se joignaient les bruits les plus alarmants, grossis encore en passant de bouche en bouche. On disait qu'après avoir complètement défait César, les Barbares venaient s'emparer de son camp. Averti à temps, Cicéron accourut à la tête de ses fourrageurs et entra dans Aduatike à travers les bandes barbares, qui l'attaquèrent avec tant de violence, que deux cohortes entières restèrent sur place. L'assaut du camp, recom-

mençant alors avec une nouvelle vivacité, eût infailliblement réussi, si les Sicambres ne se fussent attachés à un seul point extrêmement fortifié, où le butin se trouvait réuni; la hauteur des retranchements, qu'un petit nombre d'hommes pouvait défendre, le rendait imprenable. Désespérant enfin de s'emparer du camp, les Barbares reprirent le chemin du Rhin. Telle fut l'épouvante causée par cette agression, que la cavalerie de César, qui arriva ce jour-là au milieu de la nuit, s'étant présentée pour rentrer dans le camp, on refusa de lui en ouvrir les portes, de peur que les Barbares n'entrassent avec les Romains; et même après avoir été reçus dans les retranchements, les cavaliers ne pouvaient persuader à leurs compagnons que César existait encore; il ne fallut rien moins que sa présence pour rassurer les esprits et dissiper toute crainte.

La campagne ayant été longue et difficile, César résolut de la terminer par un coup qui devait, selon lui, anéantir toute pensée de révolte. Il se rendit avec ses légions à Durocortorum (Reims), y assembla les députés des cités gauloises et leur ordonna de juger les chefs du soulèvement des Carnutes et des Sénons. Par un acte de lâche complaisance, les députés condamnèrent à mort des compatriotes dont ils louaient intérieurement le patriotisme. Un seul étant tombé entre les mains de César, Acco, l'âme de la révolte des Sénons, fut exécuté; il fut défendu, sous les peines les plus sévères, de donner ni secours ni asile aux autres condamnés, qui étaient parvenus à s'échapper. On leur interdit l'eau et le feu, selon l'énergique expression du proconsul. Mais le sang des victimes politiques crie toujours vengeance contre

ceux qui ont le malheur de le verser injustement; nous allons voir celui d'Acco soulever toute la Gaule.

Le calme le plus grand régnait dans toute la contrée : mais c'était ce calme trompeur, précurseur des violents orages. César y fut trompé. Tranquille sur son œuvre, il repassa les monts pour recevoir les plus grands éloges. Rome retentissait de ses louanges ; toutes les bouches célébraient son nom ; on disait que, parmi tous les grands capitaines de la république, il n'y en avait pas un seul qu'on pût lui comparer. Cicéron ne voyait que Marius avec qui l'on pût le mettre en parallèle ; il plaçait même le premier au-dessous de César, parce que Marius s'était à peine montré aux Gaulois et n'avait vaincu les Cimbres qu'en bataille rangée, tandis que le second avait pénétré dans toutes les provinces de la Gaule et les avait soumises complètement. Ce qui donnait un plus brillant reflet aux victoires du proconsul, c'était l'importance de la conquête ; en effet, la Gaule passait pour la province la plus riche que Rome eût jamais possédée. Les prodigalités de César en faisaient juger les richesses bien au-delà de la réalité. Avec les dépouilles de ce pays, le proconsul avait acquitté ses dettes, qui étaient immenses, amassé une prodigieuse fortune, enrichi tous ses officiers, jeté l'or à une multitude de citoyens romains, et, pour immortaliser son nom, il faisait bâtir un forum, entouré d'un portique et accompagné d'une *villa* publique que rien, dans l'antiquité, n'égalait en beauté. Pour donner une idée de ce que dut coûter l'édifice, nous remarquerons que l'emplacement seul fut acheté 25,500,000 francs de notre monnaie (1). César n'avait mis aucune borne à

(1) Suet. C. J. n. 16. Cuer. ad attic. et de provinc.

ses déprédations. Suétone assure qu'il détruisit des villes entières, beaucoup plus pour avoir leurs richesses que pour les punir de leurs révoltes.

Tous les yeux étaient enfin dessillés dans la Gaule ; les desseins de la domination romaine étaient pleinement découverts : la ruine, l'esclavage et la mort marchaient à sa suite. Tous les peuples se montraient leurs provinces dévastées, les plus riches contrées changées en déserts ; ils secouaient la robe ensanglantée de leurs plus illustres citoyens. Une seule pensée animait tous les Gaulois : chasser les Romains et rendre à la patrie sa noble indépendance était le vœu unanime. Comme on n'osait manifester publiquement sa pensée, il se tenait des réunions nocturnes au milieu des plus inaccessibles forêts, où l'on agitait le moyen de secouer le joug romain. Les Gaulois se comptèrent, et ils crurent trouver dans une levée en masse une force infiniment supérieure à celle de Rome. « Hâtons-nous, s'écriait-on de toutes parts, n'attendons pas le retour de César. Profitons de son absence pour écraser les légions. » Mais telle était la terreur du seul nom romain, que personne n'osait prendre l'initiative du soulèvement. Les peuples s'invitaient les uns les autres à lever les premiers l'étendard, donnant des éloges et promettant des récompenses à celui qui en aurait le courage. Les Carnutes s'offrirent enfin, et promirent de commencer les premiers l'attaque ; mais comme ils voulaient être certains d'être suivis, ils exigèrent que chaque peuple s'engageât par un serment solennel à faire tous les sacrifices pour le salut commun. Chaque ville apporta son drapeau ; on les réunit tous en faisceau, et, à la lueur des flambeaux, chaque député

vint à son tour jurer, au nom de son peuple, de ne se séparer et de ne déposer les armes que lorsque les Romains seraient expulsés de la Gaule. Les Carnutes jurèrent à leur tour de lever les premiers l'étendard au jour indiqué. Nous avons eu dans nos annales de grandes fédérations, aucune ne nous paraît plus importante et plus solennelle que celle-ci.

Le moment de l'insurrection paraissait d'autant mieux choisi, que Rome était dans une agitation qui pouvait retenir longtemps le proconsul. Le parti de Pompée triomphait; celui de César semblait faiblir. On disait que, retenu à Rome par des affaires plus pressantes, il ne reviendrait pas prendre le commandement de son armée. Au jour marqué pour le soulèvement, les Carnutes, sous la conduite de Cotuatus et de Conétodunus, se portèrent sur Genabum (Orléans), ville qui était alors le centre du commerce des Gaules. Sa situation sur la Loire, à l'endroit le plus rapproché de la Seine, lui ayant fait une grande importance commerciale, il s'y trouvait une multitude de négociants romains, parmi lesquels un chevalier de haute distinction, nommé C. Fusius Cotta, qui était chargé d'acheter des vivres pour l'armée. Il est de la fatale destinée des soulèvements populaires d'être toujours marqués par l'effusion du sang, souvent le plus innocent. A l'arrivée des Carnutes, Genabum se souleva; tous les Romains furent massacrés et leurs maisons pillées. Le bruit de cette levée de boucliers se répandit dans toute la Gaule avec la rapidité du son, car le télégraphe de cette époque était le cri recueilli de distance en distance et porté de cité en cité. La nouvelle fut portée à grands cris d'une cité à l'autre, avec tant de

célérité, selon la remarque de César, que ce qui s'était passé à Genabum, au lever du soleil, était connu chez les Arvernes avant neuf heures du soir. C'était cent soixante milles parcourus en quelques heures.

Il y avait, chez les Arvernes, un homme réunissant à une valeur à toute épreuve une âme ardente, un courage énergique et la plus grande capacité militaire. Il avait vu son père expirer sur un bûcher pour le seul soupçon d'aspirer à la tyrannie. César, qui avait jugé Vercingétorix, avait essayé de se l'attacher par les plus hautes faveurs. Non content de lui donner le nom d'ami, si flatteur lorsqu'il sort d'une bouche telle que celle de César, il lui avait fait espérer la royauté que son père avait ambitionnée. Vercingétorix, sachant s'élever au-dessus des intérêts privés pour ne voir que le salut de sa patrie, n'avait qu'une seule pensée : l'indépendance de son pays ; aussi, toutes les fois qu'il paraissait dans une assemblée publique, on était sûr d'entendre une voix énergiquement convaincue, flétrir la lâcheté de la peur et relever le courage des hommes dévoués à leur nationalité. Il avait ainsi formé un parti de véritables patriotes, ennemis implacables des Romains. Faible encore et peu nombreux, parce qu'il y avait trop d'intérêts enchaînés à la servitude, ce parti devait réunir la foule des âmes timides, lorsqu'il y aurait espoir de succès.

Dès la nuit même où il apprit que l'heure de l'indépendance avait sonné à Genabum, Vercingétorix réunit ses amis et ses clients, et parut à la pointe du jour au milieu de la place de Gergovie, appelant ses concitoyens aux armes. Les timides amis de l'indépendance ayant montré de l'indécision, dans la crainte que la levée de

boucliers ne fût prématurée, le parti romain en profita pour expulser Vercingétorix et ses partisans; ceux-ci se répandirent dans la campagne pour y recruter dans la rude population des champs, à qui l'indépendance de la Gaule était plus chère qu'aux ambitieux des villes; on accourut en foule se ranger autour de Vercingétorix, qui se vit bientôt en état de se présenter aux portes de Gergovie, dont l'entrée lui fut ouverte, tandis que les Romains en étaient chassés.

Devenu chef absolu des Arvernes, Vercingétorix envoya de tous côtés des émissaires pour rappeler aux peuples la foi jurée. Sénons, Parisiens, Pictons, Cadurkes, Turons, Aulerkes, Lémovikes, Andes, se levèrent à sa voix et le proclamèrent général en chef de la coalition.

A peine revêtu du souverain pouvoir militaire, Vercingétorix prescrivit que toutes les villes donneraient des otages; il fixa le nombre de soldats qu'elles devaient lui envoyer, et régla combien chaque cité devait avoir d'hommes armés dans son sein; il s'occupa spécialement de l'organisation de la cavalerie, qu'il regardait comme la milice la plus importante à opposer aux Romains. Sachant qu'il faut aux armées une discipline d'autant plus sévère qu'elles sont moins civilisées, il fit punir les plus petites fautes d'une manière atroce. Le feu et la torture étaient réservés pour les grands crimes; pour les moindres manquements, il faisait crever un œil, couper les oreilles; il renvoyait ensuite le coupable dans son pays pour y servir de leçon.

Quoique le nord de la Gaule, contenu par dix légions, n'osât suivre l'exemple qui lui était donné par le centre

et le midi, il ne resta cependant pas tout-à-fait étranger au mouvement. L'impulsion fut donnée par celui de qui on devait le moins l'attendre. Comm l'atrébate, l'objet d'une affection spéciale du proconsul, qui avait été nommé roi de ses concitoyens par César, cet admirateur de la civilisation romaine, cet allié fidèle du grand capitaine, ce zéléteur qui lui avait rendu de si grands services, principalement dans ses expéditions de Bretagne, Comm ouvrit les yeux lorsqu'il vit la spoliation, la ruine et l'assassinat par toute la Gaule. Au lieu de la civilisation, l'objet de ses plus beaux rêves, voyant la barbarie s'appesantir plus fortement sur son pays, il se déclara franchement pour la coalition et entraîna l'adhésion des chefs bellovaques et trévires.

La défection de Comm l'atrébate était de nature à produire une profonde sensation. Labiénus, qui en fut consterné, ayant résolu de faire assassiner ce Gaulois magnanime, lui envoya un officier avec quelques centurions sous le prétexte d'entendre ses griefs et de lui faire justice. Ces guerriers, qui avaient reçu l'ordre de le percer de coups d'épée au milieu de l'entretien, se présentèrent à cheval devant Comm, dont la droiture n'avait aucune défiance. Les Romains tirèrent tout-à-coup l'épée, le frappèrent rudement, le renversèrent de cheval et prirent la fuite. Ils le croyaient mort; il n'était que blessé, et encore sa blessure n'avait-elle pas toute la gravité qu'on lui supposait. Comm, qui guérit vite, jura, en haine d'une si infâme trahison, inconnue même chez les peuples barbares, de ne se trouver jamais en face d'un citoyen romain, si ce n'est sur le champ de bataille.

Tel était l'état des Gaules lorsque Vercingétorix com-

mença les opérations militaires. Il divisa son armée en deux corps, confiant le plus faible à Cadurcke-Luctère, homme actif et brave, à qui il donna l'ordre de se diriger vers le Midi, et de soumettre l'Aquitaine et la Narbonnaise. Il se mit à la tête du reste de l'armée et s'avança vers le Nord pour attaquer les légions dans leurs cantonnements d'hiver. Tout se soumit à son approche et secoua le joug des Romains. Biturige (Bourges) refusa de lui ouvrir ses portes; non que cette ville fût étrangère au sentiment patriotique, mais parce qu'étant liée par le lien de la fraternité aux Eduens, peuple encore fidèle à l'alliance romaine, elle avait besoin d'être déliée de son serment de fraternité pour céder au mouvement général. Lorsque Biturige se vit menacée par Vercingétorix, elle demanda du secours à sa métropole, qui lui envoya, pour la protéger, des troupes déjà gagnées à la cause gauloise. Arrivées sur les bords de la Loire, ces troupes rebroussèrent chemin, disant qu'elles avaient appris un horrible complot formé entre les Bituriges et les Arvernes pour les égorger. Biturige, ne se voyant pas secourue, ouvrit ses portes. Dès lors toutes les villes entrèrent franchement dans le parti national.

César, fidèlement instruit de ce qui se passait dans la Gaule, et voyant l'orage formé contre lui à Rome un peu dissipé, ne voulut pas tarder à reprendre le chemin de la Province; il quitta la capitale du monde au milieu de l'hiver, prit de nouvelles troupes dans la Cisalpine, franchit les Alpes et reparut dans la Narbonnaise, où son embarras devint extrême; car, se trouvant à la tête d'un faible corps, il fallait protéger la Province vivement attaquée par Cadurcke, comprimer le soulèvement de toute la

Gaule, et voler à la défense des légions menacées par Vercingétorix. S'il y avait un grand danger à leur donner l'ordre de venir le rejoindre dans la Province, il y en avait un plus grand encore à traverser la Gaule et à se confier à des alliés qui n'attendaient que le moment de se soulever. Les succès de Cadurcke-Luctère firent cesser les incertitudes du proconsul. Cadurcke avait rattaché à la cause nationale tous les peuples situés le long des rives de la Garonne et de la Dordogne ; Ruthènes, Nitiobriges, Gabales, etc., en un mot, tous les peuples de ces contrées s'étaient ralliés à la cause de l'indépendance et travaillaient sincèrement à l'affranchissement de leur patrie. L'armée de Cadurcke, faible d'abord, était devenue puissante et pouvait sans témérité attaquer la Province, où, malgré l'habitude du joug, les populations paraissaient encore sensibles au mot de LIBERTÉ. César, comprenant la nécessité d'organiser fortement la défense dans la Province, forma les milices, doubla les postes, mit des garnisons dans les villes importantes, surtout chez les Volskes et à Tolosa, et principalement aux environs de Narbonne.

La Province se trouvant suffisamment fortifiée contre Cadurcke, César vola à l'instant chez les Helves (1). Après s'être assuré de leur soumission, il forma l'audacieux projet de franchir les Cévennes, couvertes alors de six pieds de neige, et d'aller ravager le pays des Arvernes, afin de contraindre Vercingétorix à quitter le centre de la Gaule. A peine arrivé dans ce malheureux pays, le proconsul y fit mettre tout à feu et à sang. Extrêmement

(1) Peuple du Vivarais.

surpris de cette étonnante nouvelle, Vercingétorix, qui se disposait à marcher vers le nord pour empêcher la jonction des légions, voulait, quoiqu'un cri unanime le rappelât vers sa patrie, continuer sa marche ; mais ses soldats employèrent auprès de lui de si vives sollicitations, qu'il céda à leurs prières et retourna sur ses pas pour défendre son pays. Ce fut une grande faiblesse, dont il dut se repentir. Le plan de César réussissait au-delà de ses désirs. Il laissa quelques troupes pour continuer à ravager l'Arvernie, vint à Vienne, se mit à la tête d'un faible corps de cavalerie, et d'un trait courut chez les Lingons où se trouvaient deux légions. Vercingétorix, voyant César repasser les Cévennes, et pénétrant ses desseins, laissa un corps de troupes chez les Arvernes pour contenir les Romains, et alla mettre le siège devant Gortona (Moulins), capitale des Boïes Eduens. Cette attaque était d'une habile politique ; car elle mettait César dans la nécessité de venir défendre cette place au milieu de l'hiver, époque où les transports et les vivres sont difficiles en pays ennemi. Si le proconsul laissait tomber cette ville, c'en était fait de l'alliance des Eduens, le seul peuple important de la Gaule qui tint encore aux Romains.

Dans cette alternative, César, jugeant la délivrance de Gortona absolument nécessaire pour sauvegarder son honneur militaire, laissa ses bagages à Agendicum (Sens), se confia aux Eduens pour lui fournir des vivres, et se mit en route. Il rencontra bientôt Villaudunum (Château-Landon), ville forte, attachée au parti de l'indépendance nationale, dont il fit le siège et qu'il prit après trois jours d'attaque. Il se détourna de sa route pour aller punir Ge-

nabum du massacre du chevalier Cotta et des négociants romains. Arrivé à la porte de cette ville à la chute du jour, il en remit l'attaque au lendemain; cependant, par précaution, il avait ordonné à ses soldats de se coucher armés pour être prêts à tout événement. Vers minuit, la population commença à émigrer sur la rive gauche du fleuve, dont on devait couper le pont lorsque le passage aurait été effectué. Cette retraite n'ayant été ni assez prompte, ni assez silencieuse, César, instruit du mouvement qui se faisait dans la ville et soupçonnant le dessein des assiégés, ordonna d'enfoncer les portes, qui cédèrent facilement, car il n'y avait personne pour les défendre. Le proconsul entra dans la place sans combat, tomba sur les fuyards, en fit un horrible carnage, pilla la ville et enfin la livra aux flammes.

Cette cruelle exécution eut un douloureux retentissement dans le camp de Vereingétorix; on disait qu'il était secrètement vendu à César et qu'il voulait laisser périr tous les Gaulois sans les défendre. Vereingétorix, craignant de se voir abandonné de ses troupes, se décida contre son opinion personnelle à lever le siège de Gortona et à s'avancer contre le proconsul. Sa marche fut si rapide, qu'il se trouva en présence des ennemis lorsqu'on le croyait encore sous les murs de la place assiégée. César arrivait alors devant Noviodunum des Bituriges, ville qui s'était montrée disposée à capituler. Il avait exigé, pour prix de la paix, des otages, les armes et les chevaux, et venait d'envoyer une troupe de soldats romains pour faire exécuter ces conditions acceptées. Au moment de donner leurs armes, les habitants apercevant, à leur grand étonnement, sur les hauteurs qui couronnaient la

ville, la cavalerie gauloise avec l'étendard des Gaules, fermèrent leurs portes et tentèrent de se saisir des soldats romains, qui parvinrent cependant à s'échapper et à rejoindre l'armée romaine. Le proconsul, avant de se porter sur la ville, ordonna à sa cavalerie de débusquer l'avant-garde gauloise, qui, quoique fatiguée d'une longue course, ayant encore commis l'énorme faute de précéder de plusieurs lieues le corps de l'armée, répondit à l'attaque avec tant de vivacité, qu'elle eut d'abord l'avantage et mit les Romains en fuite; mais un corps de cavalerie germaine rétablit les affaires des Romains, et finit par contraindre les Gaulois à se retirer dans le plus grand désordre. Des cris de victoire retentirent autour de Noviodunum, qui, croyant Vercingétorix entièrement défait, ouvrit ses portes.

Vercingétorix rassembla aussitôt son conseil. Il dit « qu'il fallait faire la guerre tout autrement qu'elle » n'avait été conduite jusqu'alors, qu'il fallait s'occuper » uniquement de couper les vivres aux Romains, ce qui » était facile, puisque les Gaulois possédaient une nombreuse cavalerie et que la campagne ne présentait » alors aucune ressource. Pour cela, dit-il, nous devons » nous résoudre à de grands sacrifices. Il est nécessaire » de brûler tous les villages et toutes les maisons de campagne de ce pays. Les peuples voisins ne manqueront » pas d'offrir un asile à des hommes assez généreux pour » s'immoler ainsi.... Ces sacrifices sont grands et bien » pénibles, je le sens, dit-il en finissant; mais vous » serait-il moins douloureux de voir vos femmes et vos » enfants mis à mort ou réduits en servitude? »

Quoique très rigoureuse, la mesure proposée par le

chef gaulois fut adoptée à l'unanimité. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges furent incendiées ; les populations mettaient elles-mêmes le feu à leurs maisons et quittaient leur patrie, soutenues par l'espoir de voir bientôt des jours plus heureux luire sur la Gaule. Lorsque Vercingétorix arriva devant Avaricum (Bourges), il mit en délibération la destruction de la ville et se prononça nettement pour cette grande mesure. Le sacrifice parut énorme au conseil ; Avaricum était une place très importante, la capitale de la province, une forteresse de premier ordre ; la population tout entière, adressant de son côté les plus vives supplications, promettait de défendre la place avec tant de courage, que Vercingétorix, vaincu, céda contre ses convictions personnelles. Il fit entrer une garnison d'élite dans la ville pour la défendre.

Avaricum, place extrêmement forte, n'était réellement accessible que d'un seul côté ; elle était défendue des trois autres par des marais étendus et profonds qui empêchaient un siège régulier, et qui permettaient cependant de communiquer avec la ville par des gués étroits. Le côté accessible était défendu par des murailles très hautes, élevées d'après le système usité dans les Gaules, système que nous avons décrit dans le premier livre de cette histoire. César assit son camp sous les murs de la ville et en commença le siège.

Vercingétorix, ayant choisi, à seize milles de la ville, un camp fortifié défendu par des marais et couvert par d'épaisses forêts, pouvait ainsi former des corps détachés pour tomber sur les fourrageurs ennemis, les écraser et recevoir d'heure en heure, par les marais, des nouvelles de la garnison abondamment pourvue de vivres. Les

Romains , en face de hautes murailles, surveillés au dehors par un ennemi actif et puissant, pour ainsi dire bloqués dans leur camp, ne pouvaient s'éloigner qu'en grand nombre, ce qui devait rendre lents et difficiles les travaux du siège et très dangereuse la recherche des vivres. La famine devait naturellement résulter d'une telle situation, et bientôt, en effet, la disette fut si grande dans le camp romain, que le soldat manqua de pain pendant plusieurs jours. Le proconsul, au désespoir, proposa de lever le siège ; mais ses soldats le conjurèrent de ne pas attacher une telle honte à leur nom, et se montrèrent disposés à tout souffrir pour venger la mort de leurs frères indignement massacrés à Genabum.

Instruit de la fâcheuse situation du proconsul, Vercingétorix vint prendre position à quelques milles de la ville, afin d'être plus à portée de suivre les événements ; il se couvrit de marais, sur lesquels il jeta un pont par où il passait pour tomber sur les ennemis qui s'écartaient du gros de l'armée. Un jour, instruit que César devait partir au milieu de la nuit pour aller fourrager au loin, il sortit avec la plus grande partie de ses forces pour lui tendre une embuscade. César, en ayant été informé par un traître, au lieu d'aller fourrager, prit la plus grande partie de son armée et vint tenter un coup de main sur le camp gaulois. Au premier cri des sentinelles, les Gaulois enlèvent le pont, se couvrent de leurs bagages du côté de la forêt et attendent de pied ferme le proconsul qui, trouvant le poste trop bien fortifié et les soldats disposés à se défendre énergiquement, n'osa hasarder une attaque et se retira sans se laisser déconcerter par les huées et les cris de triomphe de ses ennemis.

La course militaire de César avait fait une vive impression sur les soldats gaulois ; l'absence de Vercingétorix devint l'objet de tous les commentaires. « C'est un » acte de trahison, s'écriait-on de toute part. » Lorsque le chef gaulois rentra dans son camp, tout était dans la plus vive agitation. Il réunit aussitôt les mécontents, prit la parole, discuta les chefs d'accusation et montra que, s'il avait voulu être un traître, il n'eût pas placé son camp dans un lieu tellement fortifié, qu'une poignée d'hommes avait suffi pour imposer à l'armée romaine.

Pendant les travaux du siège marchaient avec une grande activité. Outre les tours mobiles, les mantelets et les machines ordinaires, César fit élever contre les murailles d'Avaricum une terrasse longue de trois cent trente pieds et haute de quatre-vingts. Les assiégés, qui montrèrent de leur côté beaucoup d'habileté pour la défense, firent de fréquentes sorties, pratiquèrent des mines souterraines, élevèrent au-dessus de leurs remparts des galeries en charpente, inventèrent des lacets qui saisissaient les faux des Romains et les enlevaient ; ils obstruaient les galeries ennemies par des pieux durcis au feu, interdisaient l'approche de leurs murailles en versant de la poix bouillante ou en roulant des quartiers de rochers sur les assiégeants.

Après un mois de travaux continus, les Romains cependant se trouvèrent en état de livrer l'assaut. La terrasse égalant les murs en hauteur, les assiégés étaient réduits à l'absolue nécessité de la détruire ou de succomber ; ils creusèrent un long souterrain qui débouchait sous le môle, mirent le feu aux matières combustibles sur lesquelles il reposait, et, pour activer l'incendie, du sommet

des remparts ils lançaient des matières inflammables. A la vue de l'immense colonne de fumée qui s'élevait jusqu'aux nues, les Romains accourent pour arrêter l'incendie. En même temps une sortie faite de deux côtés achève de mettre les travaux en grand danger. Les mantelets sont dévorés par le feu. Obligés alors de se battre à découvert, les Romains voient tomber leurs guerriers, sans que ni la mort, ni le fer, ni le feu puissent les vaincre. Ce qui montre le courage invincible des assiégés, c'est qu'un Biturige, placé au-dessus de l'une des portes de la ville pour lancer des boules de suif, afin d'activer l'incendie qui consumait une tour, ayant été tué par une machine ennemie, fut remplacé par un second, puis par un troisième, puis par plusieurs autres qui se succédaient, quoique, en acceptant ce poste, ils sussent qu'ils allaient à la mort.

Les Romains avaient fait de grandes pertes dans cette journée; mais ils étaient demeurés maîtres du champ de bataille, et leur terrasse avait été sauvée. Quant aux machines, quelques jours suffisaient pour les rétablir. Le découragement alors entra dans l'esprit des défenseurs de la place, qui firent voir à Vercingétorix qu'ils ne pouvaient plus tenir. Le général en chef, à qui il importait de ne pas sacrifier inutilement un grand nombre de braves, ordonna à la garnison de quitter la ville pendant la nuit et dans le plus profond silence. Quelques citoyens ayant aperçu les préparatifs de départ des soldats et en répandirent le bruit dans la ville; les femmes, les enfants vinrent arrêter les troupes à leur passage, les conjurant de ne pas les livrer à une soldatesque effrénée. Lorsque la garnison montra l'ordre du général en chef,

des cris lamentables s'élevèrent de toutes parts, les femmes montent sur les remparts, appellent les Romains à haute voix, et les avertissent de la retraite des troupes, qui sont ainsi obligées de rester dans la place.

Tout se réunit le lendemain pour favoriser les Romains. Le désespoir des troupes, le désordre inséparable d'une fuite manquée, une pluie torrentielle, rendirent la garde des remparts moins exacte. César, s'apercevant de l'excessive négligence des assiégés, commanda à ses légions de prendre les armes. Les échelles furent résolument appliquées aux murailles. Les Romains s'élançèrent sur les remparts et s'en rendirent maîtres sans combat. Les Gaulois, qui étaient accourus trop tard pour les défendre, se formèrent dans les rues ; mais, se voyant presque aussitôt forcés, ils essayèrent de se frayer un passage vers la porte des marais ; malheureusement, elle était tellement obstruée par la multitude, qu'il ne s'échappa que huit cents personnes. Tout le reste fut massacré sans miséricorde. Tant qu'une âme vivante resta dans la ville ou dans les environs, aucun Romain ne songea au pillage. Ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards ne furent épargnés. Le proconsul nous raconte cette horrible boucherie avec une joie sauvage qui afflige les âmes honnêtes. Il n'y a pas, dans ses Commentaires, une seule expression qui indique la moindre émotion. La civilisation païenne permettait donc de demeurer insensible en voyant couler le sang d'une multitude de victimes innocentes !

Les 800 personnes qui avaient échappé au carnage, malheureux débris d'une grande ville, se rendirent dans le camp de Vercingétorix, où elles furent dis-

persées dans les différents quartiers, de peur que leur réunion ne produisît une trop vive sensation. Le général en chef se montra supérieur à de si funestes événements. Dès le lendemain il réunit ses troupes et leur dit « de » ne pas se laisser abattre par un échec qu'elles devaient » bien plus attribuer à la ruse et au talent supérieur des » Romains pour les sièges qu'à une plus grande valeur » dans les combats. »

La réputation militaire de Vercingétorix, loin d'être affaiblie, reçut même un nouvel éclat de cette perte, car il avait annoncé la chute d'Avaricum. Les peuples coalisés, sans se laisser ébranler par un échec, lui offrirent aussitôt des recrues; le roi des Nitiobriges, jusqu'alors attaché à la cause romaine, lui amena un corps considérable de cavalerie.

Le peuple le plus dévoué à César commençait à s'agiter; les Eduens étaient travaillés par un parti nombreux qui, voulant l'indépendance nationale, essaya ses forces dans l'élection du vergobret et fit nommer Convictolan, tandis que le parti de César élut Cottus. Le premier était un brillant jeune homme animé des plus nobles sentiments, et surtout invinciblement attaché à la grandeur de son pays. Le second, allié aux plus grandes familles de l'Etat, dont le frère avait été vergobret l'année précédente, ne pensait, ne voyait et n'agissait que pour Rome. Quoique l'élection de Cottus fût évidemment entachée de nullité, parce que les lois fondamentales défendaient à deux proches parents de se succéder dans la première charge de l'Etat, son parti ne voulut pas moins en soutenir la validité et transporta la décision du conflit au tribunal de César. Le proconsul jugea l'af-

faire assez importante pour se rendre lui-même à Decesia (Décise-sur-Loire), où il convoqua le sénat, examina les titres des deux compétiteurs, et se déclara en faveur de Convictolan; il espérait par cet acte s'attacher le parti plein d'avenir que le jeune vergobret avait su créer. Il était dans une grande erreur; car Convictolan n'était pas homme à se laisser prendre aux semblants d'amitié d'un grand capitaine ennemi de sa patrie; ses pensées s'élevaient plus haut. Ami sincère de son pays, toute son ambition était de le délivrer du joug de l'étranger.

Tout en arrangeant les démêlés des Eduens, César, n'oubliant pas ses intérêts-personnels, obtint d'emmener avec lui toute la cavalerie éduenne, et se fit promettre que dans peu on lui enverrait 10,000 fantassins. Il se hâta alors de retourner à Avaricum où il avait laissé ses troupes. N'osant attaquer le camp de Vercingétorix, il divisa son armée en deux corps, donna quatre légions et une partie de sa cavalerie à Labiénus, pour aller opérer dans le Nord, tandis qu'avec les six autres légions il se dirigea vers le Midi, pour se rendre maître de Gergovie, capitale des Arvernes. Vercingétorix, pressentant ses dessein, s'avança au pas de course jusqu'au-delà de l'Allier, en rompit tous les ponts et attendit César, qui ne tarda pas à paraître; mais, en présence d'un adversaire actif et puissant, il n'osa jeter un pont ni tenter le passage. Pendant plusieurs jours il remonta le fleuve, puis le redescendit, toujours suivi par l'ennemi. Il craignit un moment d'être obligé de consumer l'année en marches et contre-marches. Il recourut à une ruse qui le tira de ce mauvais pas. Vis-à-vis d'un pont ruiné, dont les piles existaient encore, se trouvait un petit bois où il cacha deux co-

hortes de chacune de ses légions. Dès le lendemain il reprit sa marche le long du fleuve. Afin de tromper son ennemi, il ordonna d'allonger les rangs. Vercingétorix se laissa prendre à cette ruse et suivit son adversaire avec toutes ses troupes. Lorsqu'il fut assez éloigné, les douze cohortes se hâtèrent de rétablir le pont, franchirent la rivière et s'établirent sur la rive droite. César les rejoignit aussitôt. Dans l'impossibilité d'arrêter la marche du proconsul, Vercingétorix se rendit au pas de course sous les murs de Gergovie (1).

La capitale des Arvernes était située sur une hauteur très élevée, car de la base au sommet de la montagne il n'y avait pas moins de douze cents pas, et les sinuosités de la route en augmentaient encore la distance. Cette longue pente, loin d'être réglée, était coupée par plusieurs collines, ce qui rendait plus difficile encore l'accès de la place. Vercingétorix bâtit à mi-côte un môle en pierre pour servir de première défense aux trois camps successifs établis pour les trois peuples qui le suivaient.

César, qui avait mis cinq jours pour arriver de l'Allier sous les murs de Gergovie, après avoir reconnu avec soin la situation de cette ville, comprit qu'il lui serait très difficile de s'en rendre maître; il fut tenté même de ne pas en hasarder le siège. Cependant, comme il voulait frapper la coalition au cœur, il résolut de faire tout ce qu'il serait possible pour s'emparer de la place. Il mit son camp au pied de la montagne dont l'ennemi occupait les principales hauteurs; et, remarquant un point extrêmement

(1) Cette ville était située sur l'une des montagnes voisines de Clermont en Auvergne,

important, dont l'occupation pouvait empêcher les Gaulois d'aller fourrager et d'aller puiser de l'eau, il s'en empara et y établit un second camp avec deux légions.

Cependant 10,000 fantassins éduens avaient été rassemblés selon le désir de César. Convictolan, qui désirait les employer à fortifier le parti national, n'osant le faire ouvertement, parce que la cause romaine avait encore des racines trop profondes dans le pays, recourut à un moyen détourné. Depuis le départ de César, le jeune vergobret, qui s'était mis en relation avec tous les partisans de l'indépendance, avait surtout contracté des relations intimes et patriotiques avec une famille illustre de Cabillon, dont les jeunes membres joignaient à l'activité et à la prudence un sincère attachement à la cause nationale. Convictolan proposa à l'ainé, nommé Litavic, de prendre le commandement des 10,000 hommes et de les conduire au camp de Vercingétorix, au lieu de les mener à celui du proconsul. « C'est, dit-il, le seul moyen » de forcer le sénat à rompre avec l'étranger. »

Litavic accepta la mission qui lui était confiée et prit le commandement des 10,000 hommes. A trente milles de Gergovie, jouant le rôle qu'il avait préparé, il prescrivit subitement d'arrêter la marche de l'armée, et réunit toutes les troupes pour leur faire une communication importante. Des Gaulois inconnus paraissent en compagnie de Litavic, qui semblait profondément ému. « Soldats, dit-il en versant des larmes feintes, où allons-nous? Toute notre cavalerie est détruite, toute notre noblesse est anéantie; nos deux illustres généraux, » Eporédorix et Viridumar, accusés de trahison, ont été » mis à mort. Voici quelques hommes échappés au car-

» nage. Ils vous raconteront ce que je ne puis vous dire
» moi-même, car la douleur m'accable. » Les prétendus
soldats racontent que quelques Eduens, accusés d'avoir
conversé avec les Arvernes, avaient été punis de mort,
et que, non content de les frapper, César avait ordonné
un massacre général, auquel ils n'avaient échappé qu'en
se couchant au milieu des cadavres et en se faisant pas-
ser pour morts. Des cris d'indignation s'élèvent de toutes
parts; la troupe conjure Litavic de pourvoir à son salut.
« Le seul moyen de salut, leur dit-il, c'est de nous
» joindre aux Arvernes. Nous pourrons ainsi venger nos
» frères et tuer leurs assassins. » Pour les engager ir-
révocablement dans ce parti, il fait venir des citoyens
romains qui conduisaient des vivres au proconsul, et
ordonne de les égorger à l'instant.

La rébellion consommée dans l'armée avait besoin
d'être acceptée par les villes Eduennes; Litavic dépêche
aussitôt dans les principales cités de l'Eduie des émis-
saires à la voix desquels les Eduens prirent les armes,
se saisirent de tous les Romains dont ils purent s'em-
parer, les massacrèrent ou les jetèrent en prison.

Litavic, voulant tenter un coup plus hardi encore, en-
voya ses deux frères au camp de César pour gagner Eporé-
dorix et Virдумar, chefs de la cavalerie Eduenne au
service du proconsul. Le premier appartenait à l'une des
plus grandes familles éduennes; le second s'était élevé par
son propre mérite. Tous deux, quoique d'origine diffé-
rente, avaient un profond amour de leur pays; mais,
malheureusement, il existait entre eux un sentiment de
jalousie qui datait surtout de l'élection de Convictolan,
Virдумar ayant voté pour celui-ci, tandis qu'Eporédo-

rix avait accordé son suffrage à Cottus. Les envoyés de Litavic s'adressèrent d'abord à Virдумar, qui entra avec chaleur dans la conspiration. Pour réussir complètement, il fallait encore avoir l'assentiment d'Eporédorix. Les frères de Litavic lui firent part des dispositions du pays et de celles des troupes qu'on amenait au service. Eporédorix parut faible, indécis. Était-ce incertitude du succès, ou amour pour les Romains? Ce fut peut-être l'un et l'autre. Quoi qu'il en soit, il prévint César au milieu de la nuit et le conjura de ne pas permettre que le complot de quelques jeunes gens attirât de plus grands malheurs sur sa patrie.

Cette fâcheuse nouvelle jeta César dans une grande anxiété. Comme il fallait nécessairement empêcher une défection dont les conséquences pouvaient être très grandes il ordonna d'arrêter les frères de Litavic, ordre qui ne put être exécuté, car ils étaient déjà dans le camp de Vercingétorix. Le proconsul prend aussitôt quatre légions, en laisse deux à la garde de ses retranchements et marche à la rencontre des Eduens, qu'il trouve à vingt-cinq milles de Gergovie et leur barre le passage. Eporédorix et Virдумar se montrent alors et démentent la fable racontée par les prétendus soldats. Confus de leur erreur et de ce qu'ils regardaient comme un crime, les Eduens jettent leurs armes et tombent aux genoux de César, qui, étant trop intéressé à conserver l'amitié d'un peuple dévoué pour leur infliger une punition intempestive, accorda une grâce entière. Il eût désiré frapper le chef de la conjuration ; mais il avait pris la fuite et s'était retiré dans le camp de Vercingétorix.

Au milieu de la joie de cette réconciliation, on aperçoit

quelques cavaliers arrivant à toute bride et annonçant que le camp a été attaqué pendant l'absence du général, que les machines de guerre ont pu seules le sauver, que dans la lutte beaucoup de Romains ont succombé, qu'un grand nombre ont été blessés. Le camp, assurent-ils, sera infailliblement emporté si César ne s'y trouve le lendemain pour soutenir le choc des Gaulois. Le proconsul, sans donner aucun repos à sa troupe, ordonne une marche précipitée et arrive dans son camp au milieu de la nuit. En moins de vingt-quatre heures il avait fait cinquante milles, suivi de quatre légions romaines, avait rattaché à sa cause un corps de 10,000 hommes, et il se trouvait sur ses retranchements prêt à les défendre s'ils étaient attaqués. Prodigieuse activité, à laquelle César dut la plus grande partie de ses triomphes !

Il ne suffisait pas d'avoir ramené des séditeux au devoir, il fallait encore détruire la fâcheuse impression que le mouvement insurrectionnel avait pu produire. Le proconsul envoya aussitôt des ambassadeurs à Bibracte pour y rendre compte de l'issue de cette sédition et surtout pour vanter sa clémence. Cette ambassade causa un extrême embarras au vergobret qui, à la première nouvelle du soulèvement des troupes en faveur de Vercingétorix, avait fait mettre les Romains en prison et abandonner leurs biens au pillage. Il se hâta d'excuser sa conduite, justifia l'emprisonnement comme une mesure de protection, rejeta le pillage sur le cas de force majeure, fit semblant de tout réparer, remit les Romains en liberté, leur restitua leurs biens et mit le séquestre sur ceux de Litavic. Malgré ce grand zèle extérieur pour les Romains, Convictolan n'était pas moins l'âme des trames inté-

rieures contre la cause romaine ; il favorisait les conciliabules nocturnes qui se multipliaient ; les villes qui commettaient de nouveaux actes de cruauté contre les Romains étaient blâmées publiquement, mais il ne prenait aucune mesure pour empêcher le retour de semblables méfaits, ni pour punir les coupables. César connaissait toutes ces manœuvres, mais il était contraint de les dissimuler, car sa position devant Gergovie l'obligeait à d'extrêmes ménagements.

Le proconsul, qui se trouvait déjà depuis longtemps devant Gergovie sans avoir rien fait d'important, rêvait au moyen de lever le siège sans trop de honte, lorsque, promenant ses regards sur les camps gaulois et les apercevant presque vides, il s'informa de la cause de cet abandon auprès de quelques captifs. Il apprit par eux que, de l'autre côté de la ville, qu'on croyait inaccessible, se trouvait une route praticable ; que Vercingétorix, ayant cru s'apercevoir que César tournait ses regards sur ce point, y conduisait depuis deux jours ses troupes pour élever un fort et dominer la route.

Ces renseignements inspirèrent à César le dessein de tenter un coup de main sur la ville. La nuit suivante, il dirigea sa cavalerie du côté du monticule que fortifiait le général gaulois et fit faire tant de bruit, que Vercingétorix connut ce mouvement. Ne doutant pas que le projet de César ne fût de s'emparer du monticule qu'il fortifiait, le général gaulois prit presque toutes ses troupes et laissa son camp presque désert. César, qui s'était attendu à cette mesure, disposa alors tout pour l'attaque, adressa au soldat une harangue chaleureuse, afin de l'électriser, lui recommanda de la vigueur et de

la persévérance, et ordonna de marcher au pas de course. En un moment le môle en pierre qui couvrait les camps des Gaulois fut enlevé; le premier camp tomba au pouvoir des Romains sans coup férir; les deux autres furent emportés de même. Cette attaque fut tellement rapide et inattendue, que le roi des Nitiobriges ne parvint à s'échapper qu'avec peine, son cheval ayant été blessé sous lui. Les Romains, arrivés sans obstacles sur l'esplanade située au pied des remparts, dont les murailles étaient peu élevées en cet endroit, dressèrent les échelles pour monter à l'assaut. A cette vue, la terreur fut au comble dans la ville. Les femmes et les enfants poussaient des cris horribles, conjuraient les Romains de les épargner, leur jetaient des chaînes en or et des bracelets pour les adoucir. Sans se laisser arrêter par les larmes ni par les bracelets, les soldats, en se portant mutuellement sur leurs épaules, atteignirent le sommet du rempart. C'en était fait de la ville si la garnison ne fût arrivée en ce moment; les Romains qui étaient déjà sur la muraille, furent culbutés sur ceux qui gravissaient le mur; les femmes et les enfants, enflammés par l'exemple, changèrent de rôle, poussèrent des cris de fureur, lancèrent des pierres. Vercingétorix arrivait en même temps à la tête de sa cavalerie; il prit les légions en flanc, y causa le plus grand désordre, et les eût infailliblement écrasées si la réserve romaine ne fût venue protéger la retraite et faciliter la rentrée des légions dans leur camp. Les pertes du proconsul avaient été énormes; quarante centurions étaient restés sur le champ de bataille, et probablement des soldats dans une égale proportion.

César n'avait pas encore eu une journée aussi funeste

depuis qu'il était dans les Gaules ; son armée était si complètement désorganisée, qu'il ne pouvait plus songer à prendre la ville ; la retraite elle-même n'était pas sans danger ; il fallait, avant de l'opérer, relever le moral des troupes et couvrir l'honneur compromis. Un petit combat de cavalerie lui ayant été avantageux, il déploya toutes ses forces dans un lieu favorable et offrit la bataille à son adversaire ; celui-ci se garda bien de l'accepter. Heureux Vercingétorix, s'il eût eu dans la suite la même prudence ! César, croyant avoir reçu, par la prudente réserve du chef gaulois, une réparation suffisante du grave échec qu'il avait essuyé, commanda de lever les enseignes et opéra la retraite.

La nouvelle de la défaite de César et de la levée du siège de Gergovie se répandit dans toute la Gaule avec la plus extrême rapidité. L'allégresse fut générale ; toutes les villes firent des réjouissances publiques. Les Eduens suivirent le mouvement universel ; le vergobret, le sénat et toute la ville de Bibracte sortirent à la rencontre de Litavic qui apportait la grande nouvelle. De toutes les parties de la Gaule, des députés reçurent la mission d'aller féliciter Vercingétorix sur ses succès. La nation entière, qui depuis trop longtemps gémissait sous le joug des Romains, célébrait avec transport sa délivrance. Après avoir quitté son camp et repassé l'Allier, César s'avança à marches forcées vers Noviodunum, point extrêmement important à occuper, parce que c'était le seul lieu connu où le passage de la Loire fût facile. Dans le camp même du proconsul se tramait un complot pour lui ravir ce passage. Le bruit se répand tout à coup dans le camp romain que Litavic est avec quelques cavaliers du côté de Noviodu-

atum; que les Eduens s'agitent, qu'une sérieuse opposition est à craindre. Eporédorix, dont l'attachement inaltérable aux Romains avait été marqué par tant de preuves, se présente alors devant César, lui expose sa crainte et celle de toute l'armée, demande à le précéder pour rappeler à leur devoir les populations ébranlées, affermir celles qui chancelent et punir les coupables. Malgré des preuves incontestables de dévouement, données tant de fois par Eporédorix, César parut incertain et ne céda qu'à la fin aux vives instances de ce chef gaulois. A peine séparé de l'armée romaine, Eporédorix se déclara ouvertement pour la cause nationale, se rendit à toute bride, accompagné de ses soldats Eduens, à Noviodunum, où il y avait une petite garnison romaine et beaucoup de bagages; car c'était pour le proconsul un poste intermédiaire entre les armées du Nord et celles du Midi. Eporédorix, usant de tout son ascendant, soulève la population, massacre la garnison, délivre les otages et s'empare de tout ce qui appartient aux Romains. Toutefois, se trouvant trop faible pour défendre la ville, il la réduisit en cendres et en détruisit le pont.

L'incendie fumait encore lorsque César arriva en vue de la ville. La destruction de cette place et du pont le mettait dans une position des plus difficiles: il avait devant lui un fleuve infranchissable et derrière lui une armée nombreuse. L'unique ressource qui parût lui rester était d'opérer sa retraite du côté de la Province romaine; ce parti même n'était pas sans danger, car le passage des Cévennes n'était rien moins que sûr. Cette retraite, n'eût-elle même présenté aucun péril, devait infiniment déplaire au proconsul, car il se trouvait dans la

nécessité de laisser les quatre légions de Labiénus à la merci d'un peuple exalté par ses souffrances passées et par l'espérance de la liberté. César se hâta de remonter le cours de la Loire, cherchant un gué, quoique sans espoir d'en rencontrer un. Il faisait sonder le fleuve par sa cavalerie. Contre toute attente, ayant trouvé un endroit où les hommes n'avaient de l'eau que jusque sous les aisselles, il plaça sa cavalerie dans la partie supérieure du gué, afin de rompre la force du courant, et effectua le passage sans pertes importantes, car la défense était trop faible sur la rive opposée pour faire une sérieuse résistance. Les plus grands dangers étaient passés; le proconsul trouva des vivres en abondance, se dirigea sur Agendicum (Sens), où était le dépôt général de toute l'armée, et fut rejoint par Labiénus, dont nous devons suivre l'expédition sur les bords de la Seine.

Le lecteur se rappelle qu'après la prise d'Avaricum, Labiénus avait reçu le commandement de quatre légions pour opérer dans le nord de la Gaule. Lutèce, place aussi importante sur la Seine que Noviodunum sur la Loire, située dans une île du fleuve, avait des ponts pour communiquer aux deux côtés de la rivière. La rive gauche était de plus défendue par des marais qu'on pouvait rendre impraticables par quelques travaux. Lutèce, ayant suivi le mouvement insurrectionnel des Gaules et s'étant liguée avec plusieurs peuplades voisines pour la défense commune, plaça à la tête des milices Camulogène, vieux guerrier Aulerke, d'une haute réputation militaire, qui mit tous ses soins à fortifier la rive gauche de la Seine. Labiénus, après avoir vainement essayé de se frayer un passage sur ce point, décampa au milieu d'une nuit,

remonta rapidement le fleuve, s'empara de Melodunum (Melun), rétablit le pont de cette ville et descendit le long de la rive droite de la Seine. Camulogène fit aussitôt détruire les ponts qui communiquaient de cette rive avec Lutèce, brûla la cité, et s'établit sur la rive gauche.

Telle était la situation de Labiénus lorsque la nouvelle de la défaite de César et de la levée du siège de Gergovie se répandit dans toute la Gaule. Tous les peuples du Nord, à l'exception de la tribu des Rhêmes, se soulevèrent contre l'autorité romaine. Les Bellovaques réunirent leurs troupes pour marcher contre Labiénus, qui sentit la nécessité d'opérer rapidement sa retraite sur Agendicum. Voyant la difficulté du passage de la Seine, dont les ponts étaient rompus, il réunit un grand nombre de barques, en fit descendre cinq cents par une nuit obscure, et, afin de tromper les Parisis, en fit remonter quelques-unes à grand bruit. Trois légions descendirent le courant du fleuve par une nuit tellement obscure, que, n'ayant pu les apercevoir, Camulogène soupçonna le dessein de ses ennemis. Sans avoir aucun renseignement sur le lieu de débarquement choisi par ses adversaires, il divisa son armée en trois corps; l'un fut placé vis-à-vis Lutèce, le second au-dessus et le troisième au-dessous. Il se porta de sa personne vers la partie inférieure. Le débarquement étant malheureusement déjà opéré lorsqu'il arriva, il ne lui restait plus qu'à combattre. Il rangea sa troupe en bataille, l'exhorta à bien faire, et donna lui-même l'exemple d'un courage indomptable. Son aile gauche ayant été facilement rompue, toute l'armée romaine se replia sur l'aile droite, qui, animée par la présence de son chef, soutenait vigoureusement le choc. Ce

fut alors un massacre horrible, car les Gaulois, ayant mieux aimé se faire hacher que de se rendre, furent presque tous mis en pièces. Camulogène, après avoir donné l'exemple du plus vaillant courage, demeura au nombre des morts. Les soldats placés à la garde de son camp, instruits du péril où il se trouvait, étaient accourus pour secourir leur général; reconnaissant qu'il était trop tard, ils se rangèrent cependant en bataille sur une colline, où Labiénus les attaqua et les battit. Après cette victoire, rien ne s'opposant plus à la retraite du général romain, il l'opéra très rapidement et fit sa jonction avec César sur le terrain des Senons.

La plus grande partie de la Gaule avait reconquis son indépendance; mais, l'ennemi étant toujours au cœur du pays, une assemblée générale de toutes les tribus gauloises fut résolue, afin d'y prendre les mesures nécessaires pour expulser les Romains et rendre à tout le territoire national une indépendance complète. Tous les peuples de la Gaule s'y firent représenter, à l'exception de trois, savoir : les Trévires, les Rhêmes et les Lingons. Le premier de ces peuples, malgré son dévouement à la cause nationale, étant très éloigné du lieu de la réunion, n'avait pas eu le temps d'y envoyer des députés. Les deux autres, tenant toujours pour Rome, auraient cru se déshonorer en prenant part à un acte qu'ils nommaient rébellion. Une des premières questions soumises à l'assemblée générale fut de savoir comment la guerre serait conduite. Eporédorix et Viridumar demandèrent que la direction des opérations militaires fût remise à un conseil; cette opinion fut vivement combattue. Afin de conserver plus d'unité et de vigueur dans la conduite de

l'armée et des opérations militaires, il fut résolu que la direction générale de la guerre serait confiée à un généralissime, qui se choisirait un conseil. On délibéra ensuite sur le choix d'un général en chef. Eporédorix et Viridumar intriguèrent pour obtenir des voix ; ils furent évincés, et Vercingétorix fut maintenu dans le commandement général.

Vercingétorix, s'occupant aussitôt de l'organisation de l'armée, détermina le contingent que chaque peuple devait fournir et ce que chacun devait avoir en réserve pour les circonstances imprévues. Il détacha un corps considérable pour aller soulever la Province. Par son ordre, 10,000 Eduens et Ségusiens portèrent la guerre chez les Allobroges ; les Gabales et quelques cantons Arvernes attaquèrent les Helves et les vainquirent ; les Ruthènes et les Cadurckes ravagèrent les terres des Volskes-Arécomiques. Ces exploits passaient inaperçus, parce que tous les yeux étaient fixés vers le Nord, où devait se jouer le sort de la Gaule. Vercingétorix, à la tête d'une armée de plus de 80,000 hommes, résolut de reprendre la tactique qui lui avait si bien réussi ; il se proposa de refuser toute bataille, content de harceler l'ennemi et de ruiner le pays qu'il devait traverser.

César se trouvait dans un extrême embarras ; l'édifice qu'il avait élevé avec tant de peine croulait de toute part : la Gaule entière soulevée, la Province menacée, son armée obligée de se tenir sur la défensive, tout se réunissait pour plonger son âme dans la plus grande anxiété. Après avoir été un instant irrésolu sur le plan de campagne qu'il adopterait, s'étant enfin décidé à opérer sa retraite sur le nord de la Province, d'où il pour-

rait ensuite reconquérir la Gaule, il prit le chemin qui longeait la frontière des Séquanais. Malgré les pertes considérables qu'elle avait essuyées, son armée était encore très forte; il avait dix légions formant un effectif de plus de 60,000 combattants; sa cavalerie étant extrêmement faible, il en acheta un corps considérable aux Germains, toujours prêts à servir ceux qui les voulaient bien payer. Ces cavaliers étaient si mal montés, qu'il fut obligé de leur donner les chevaux de ses officiers. Lorsque sa cavalerie fut organisée et qu'il la jugea capable de tenir tête à celle des Gaulois, il se mit en marche pour le Rhône.

Vercingétorix, persuadé que sa proie lui échappait, réunit le conseil et s'exprima ainsi : « Le temps de vaincre » est arrivé. Les Romains fuient vers leur Province et » abandonnent la Gaule. C'est assez pour la liberté du » moment, mais c'est peu pour la paix à venir. Ils vont » rassembler une armée plus puissante et viendront nous » attaquer de nouveau. Nous ne verrons pas la fin de la » lutte si nous n'anéantissons l'armée romaine. J'ai le » projet d'attaquer la cavalerie ennemie dans sa marche, » tandis qu'elle sera embarrassée par ses bagages. Si l'in- » fanterie veut prêter main forte à notre cavalerie, celle » de l'ennemi sera facilement arrêtée. Ainsi elle ne nous » échappera pas. Si, comme je le pense, elle prend la » fuite, César, couvert de honte, n'osera reparaitre dans » la Gaule. »

Des acclamations générales répondirent à cette proposition qui flattait tous les courages. Tous les cavaliers firent le serment solennel de ne point rentrer dans leurs maisons, de n'embrasser ni leurs femmes, ni leurs en-

fants, qu'ils n'eussent traversé deux fois les escadrons ennemis. La plupart accomplirent ce serment, et cependant la bataille fut perdue ! Vercingétorix divisa sa cavalerie en trois corps, dont l'un devait barrer le passage à l'avant-garde ennemie, tandis que les deux autres se porteraient sur les ailes. Il rangea son infanterie en bataille pour se ménager un point de ralliement en cas de revers. César, qui ne s'attendait pas à être attaqué, est tout étonné de voir son avant-garde arrêtée ; au moment où il veut en découvrir la cause, il aperçoit deux corps de cavalerie gauloise qui se précipitent sur ses ailes avec tant de furie, que c'en était fait de la cavalerie romaine, si le proconsul n'eût fait avancer les légions ; car le choc avait été tellement violent, que les cavaliers romains s'étaient laissé enfoncer de toute part ; César lui-même, enveloppé par les Arvernes, perdit son épée ; s'il ne fut pas frappé à mort, c'est parce qu'il ne fut pas reconnu. La cavalerie germanique, protégée par les légions, étant parvenue à se reformer, chargea avec tant de vigueur l'aile droite des Gaulois, que ceux-ci plièrent, abandonnèrent un point très important et se retirèrent sur l'infanterie ; celle-ci, saisie elle-même d'une terreur panique, prit la fuite. Ce fut le signal d'un horrible carnage. L'infanterie fut très maltraitée ; plusieurs officiers de distinction perdirent la vie ou furent faits prisonniers.

Vercingétorix rallia cependant son armée ; mais elle était frappée d'une si grande frayeur, que, rien ne pouvant plus la retenir, il dut songer à se retirer sous une place forte, pour lui rendre un peu de confiance ; il s'avança vers Alésia, capitale des Mandules, l'une des plus puissantes forteresses de la Gaule. Cette ville était située sur

une haute montagne, au pied de laquelle coulaient deux rivières qui se réunissaient à l'ouest et laissaient en face de la place une plaine de trois milles de long. La vallée qui enveloppait presque toute la montagne sur laquelle la ville était placée, était environnée de collines d'égale hauteur, coupées par des intervalles étroits. Vercingétorix établit son camp à l'est de la ville, creusa des fossés, éleva une muraille de six pieds, et mit dans cette enceinte son armée forte de plus de 80,000 hommes de pied et de 10,000 chevaux. César le suivait à la tête de 60,000 hommes de troupes régulières et de 12,000 chevaux ; il forma l'audacieux projet d'enfermer la ville et l'armée dans des lignes infranchissables, et de prendre tout ce monde comme dans un filet, sans livrer bataille. Il traça aussitôt des lignes de circonvallation qui embrassaient la ville et le camp. Vercingétorix, comprenant alors la faute qu'il avait commise de choisir une semblable retraite dont il fallait sortir à tout prix, résolut de combattre. La cavalerie engagea la bataille avec tant de vigueur et d'impétuosité, que les Gaulois eurent d'abord l'avantage ; ils enfoncèrent la cavalerie romaine ; mais celle-ci, soutenue par les légions, se reforma de nouveau et donna avec tant de furie, qu'elle enfonça les Gaulois et les repoussa dans leur camp. Vercingétorix, qui avait principalement compté sur sa cavalerie deux fois en défaut, en rassembla les débris, conjura les cavaliers de sortir des lignes tandis qu'elles n'étaient pas entièrement fermées et de se rendre dans leur pays pour y lever tous les hommes en masse, s'ils voulaient conserver la vie à 80,000 de leurs frères ; il leur dit qu'il avait des vivres pour trente jours et qu'il les attendait au plus

tard au bout de ce temps. Il se retira aussitôt dans la ville, où il se fit donner tous les vivres, afin de les distribuer avec économie.

Les travaux du siège d'Alésia sont réellement prodigieux ; ils méritent d'être exposés avec quelques développements. César fit creuser autour de la montagne trois fossés circulaires, à cent pas environ l'un de l'autre. Le premier avait vingt pieds de largeur sur une égale profondeur. Les deux autres n'avaient que quinze pieds. Il jeta les eaux des deux rivières dans le dernier fossé. « Derrière, dit M. Amédée Thierry, il éleva une terrasse avec un rempart de douze pieds ; il y ajouta un revêtement de claies avec des créneaux, et, à la jonction du rempart et du parapet, une haie et une palissade formée de gros troncs d'arbres fourchus et saillants, pour empêcher l'ennemi de monter. Tout l'ouvrage fut flanqué par des tours, à quatre-vingts pieds de distance l'une de l'autre.

» Les soldats romains devaient à la fois aller chercher fort loin des grains et des fourrages (César leur avait ordonné de s'en pourvoir pour trente jours), couper les bois de construction et travailler aux retranchements, ce qui diminuait beaucoup le nombre des troupes dans le camp ; souvent même les assiégés attaquaient les travailleurs et faisaient des sorties vigoureuses par plusieurs portes. Pour parer en partie à ces inconvénients, César voulut ajouter de nouvelles défenses aux retranchements, afin qu'ils fussent gardés plus aisément et par moins de monde. D'après ses ordres, on prit des troncs d'arbres dont on retrancha les branches les plus faibles ; ils furent passés à la doloire et aiguisés par le sommet : on les enfonça et on les fixa au pied en les liant

l'un à l'autre, dans une tranchée large et profonde de cinq pieds ; ils sortaient depuis la naissance des branches ; il y en avait cinq rangées qui se touchaient et s'entrelaçaient. En avant, César fit encore creuser des fossés de trois pieds de profondeur disposés en échiquier et étroits par le bas ; on y plantait de gros pieux aiguisés au feu par le haut, la pointe ne sortant de terre que de quatre doigts ; la terre autour de la tige était foulée avec les pieds pour consolider l'ouvrage, et le reste était recouvert à la surface de ronces et de branchages, pour cacher le piège. Il y en avait huit rangs, distants de trois pieds, et les soldats les appelaient des lis, à cause de leur ressemblance avec cette fleur. Plus avant encore, il fit enfoncer en terre et semer partout, à peu de distance les unes des autres, des chausse-trapes d'un pied de long armées de pointes de fer ou aiguillons. Ce n'était là que la plus petite partie de ces ouvrages prodigieux : ils furent exécutés une seconde fois en contrevallation du côté de la campagne, afin de mettre le camp à l'abri des attaques du dehors. Le niveau fut suivi autant que le permit la nature du terrain. Le circuit total était d'environ quatorze milles. Tout cela fut terminé en moins de cinq semaines et par moins de 60,000 hommes. »

Lorsque les cavaliers échappés à Alésia annoncèrent la fâcheuse situation de Vercingétorix et l'ordre pour le pays de se lever tout entier, toute la Gaule se mit en mouvement. Des fondés de pouvoirs, réunis en assemblée générale, au lieu d'une levée en masse qu'il eût été trop difficile de nourrir et de diriger, résolurent qu'on formerait une armée très nombreuse avec le contingent accordé par chaque peuple. Les Rhêmes seuls osèrent re-

fuser leur concours à la réparation d'un si grand désastre. Le contingent arrêté dans l'assemblée générale montait à 163,000 hommes (1). Il y eut sans doute des volontaires, car César porte l'effectif de l'armée qui attaqua son camp à 240,000 fantassins et à 8,000 chevaux.

Le commandement général de cette grande armée fut partagé entre quatre généraux : Comm l'Atrébate, les Eduens Eporédorix et Virдумar, et l'Arverne Vergasilaum, parent de Vercingétorix, auxquels on donna un conseil suprême pour décider les plans de guerre et toutes les questions importantes. L'armée se mit en marche, animée par la confiance et exaltée par l'enthousiasme.

Le rassemblement et l'organisation d'une armée aussi nombreuse n'avait pu s'effectuer en trente jours, terme de rigueur marqué par les malheureux renfermés dans

(1) Voici le détail des troupes fournies par chaque peuple gaulois :

1° Les Eduens, les Ségusiens, les Ambirarètes et les Aulerkes, Brannoves.	35,000
2° Les Arvernes, les Héleutètes-Cadurkes, les Gabales, les Velaunes.	35,000
3° Les Sénons, les Séquanais, les Bituriges, les Xantons, les Ruthènes, les Carnutes.	12,000
4° Les Bellovaques.	10,000
5° Les Lemovikes.	10,000
6° Les Pictons, les Turons, les Parisis, les Helvètes.	8,000
7° Les Suessions, les Ambiens, les Médiomatrikes, les Pétrotrocores, les Nerves, les Morins, les Nitiobriges, les Aulerkes-Cénomans.	10,000
8° Les Atrébates.	4,000
9° Les Bellocasses, les Lexoves, les Aulerkes, les Ebuovikes	3,000
10° Les Rauraques et les Boïens.	30,000
11° Les peuples de l'Armorike.	6,000
TOTAL.	163,000

les murs d'Alésia, et dont la position devint affreuse. Entièrement privés de communications avec le dehors, ne sachant rien de ce qui se passait au-delà des lignes romaines, ignorant s'ils devaient compter sur les secours qu'ils avaient demandés, ils montaient à chaque heure du jour sur le sommet des remparts, cherchant des yeux le puissant renfort qu'ils attendaient : et ils ne voyaient rien que les bataillons ennemis occupés à ajouter à des lignes qui semblaient défier toutes les armées du monde. Les vivres étant presque entièrement consumés, le conseil se réunit pour aviser à ce qu'il y avait à faire. Quelques-uns des chefs inclinaient vers une capitulation ; beaucoup proposaient de faire une attaque vigoureuse, afin de s'ouvrir un passage ou de périr les armes à la main. Cet avis allait prévaloir lorsque Critognatus, Arverne de haute naissance, prit la parole. Son discours est la peinture des mœurs sévères et âpres de certains montagnards de son temps ; nous allons le rapporter.

« Je ne répondrai pas à ceux qui ont osé parler de capitulation ; ils demandent une lâche et honteuse servitude. Ceux-là ne méritent pas d'être comptés au nombre des militaires ; ils mériteraient d'être repoussés de cette assemblée. Je veux donc uniquement discuter le sentiment de ceux qui proposent une sortie. Ceux-là au moins conservent encore quelque chose de notre antique valeur. Toutefois, ne pouvoir supporter la disette quelques jours de plus, ce n'est pas du courage, c'est de la mollesse. On trouve plus d'hommes pour accepter la mort que pour supporter patiemment la douleur. J'adopterais, certes, leur sentiment (car l'honneur a beaucoup d'empire sur mon esprit), si je ne voyais

» dans cette résolution que la perte de notre vie. Mais,
» dans la résolution que nous allons prendre, nous devons
» aussi compter toute la Gaule que nous avons appelée à
» notre secours. Croyez-vous que nos frères et amis,
» arrivant pour nous défendre, puiseront un grand
» courage dans la vue de 80,000 hommes égorgés, sur les
» cadavres desquels ils devront combattre? Ne privez
» donc pas du secours de nos bras ceux qui bravent les
» dangers pour vous secourir. Ne livrez pas toute la
» Gaule à la destruction et à la servitude par votre sottise
» et votre témérité; disons mieux, par votre lâcheté.
» Parce que les frères, les amis et les compatriotes que
» vous attendez ne sont pas arrivés au jour marqué,
» vous douterez de leur foi et de leur constance? Et
» pourquoi donc les Romains ajoutent-ils tous les jours
» à leurs fortifications du dehors? Puisqu'aucune nou-
» velle ne peut franchir les lignes qui nous entourent,
» croyez au moins au témoignage de ceux qui vous an-
» noncent leur approche par des travaux continuels.
» Quel est donc l'avis que je propose? C'est de faire ce
» que nos ancêtres exécutèrent dans la guerre moins
» redoutable des Cimbres et des Teutons. Forcés de se
» renfermer dans les villes, réduits à une disette sem-
» blable à celle que nous éprouvons, ils trouvèrent, dans
» la chair de ceux que leur âge ou leur faiblesse rendait
» inutiles à la guerre, une pénible ressource pour pro-
» longer leur existence. Si nous n'avions pas cet exemple,
» je vous proposerais de le donner au monde pour la
» défense de la liberté. »

Ce discours produisit une profonde impression sur tout le conseil. L'avis ouvert par Critognatus fut adopté. Tou-

tefois, avant d'en venir au moyen extrême et cruel qu'il avait indiqué, on résolut d'abord de faire sortir toutes les bouches inutiles. On mit aussitôt hors des murailles les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes. Jamais spectacle ne fut plus déchirant que celui que présenta cette multitude chassée de la ville et obligée de se diriger vers les lignes romaines, sollicitant à grands cris la servitude comme la plus douce des faveurs, et qui ne recevait pour réponse que des traits lancés d'une main vigoureuse. Cruellement repoussés, ces malheureux se rapprochèrent de la ville demandant quelques miettes de pain. Tout demeura sourd à cette demande. N'éprouvant de tous côtés qu'un barbare refus, ces infortunés si dignes de pitié, cherchèrent à se nourrir des racines et des herbes qui croissaient entre les lignes romaines et la ville, faible ressource dont le manque se fit bientôt sentir. La famine les enleva tous en quelques jours. Dans un siècle chrétien, un tel acte de barbarie révolte ; chez des peuples païens il émut à peine !

L'armée, objet de tant de désirs, parut enfin ; tous les maux endurés à Alésia furent oubliés. Les coalisés, après avoir établi leur camp à moins de deux milles des lignes de contrevallation, firent leurs dispositions pour le combat. L'infanterie couvrait toutes les hauteurs ; la cavalerie, qui prit position dans la plaine, fut, par les soins de Comm, mêlée d'archers et de fantasins. Cependant César, voulant arrêter l'ennemi, fit sortir des lignes sa valeureuse cavalerie ; elle céda plusieurs fois devant la bouillante ardeur des troupes gauloises. Vercingétorix, de son côté, descendait d'Alésia, tombait sur les lignes de circonvallation, comblait les fossés,

faisait retentir l'air de cris d'allégresse. Partout le combat avait été héroïque et le choc terrible. La nuit étendait déjà ses sombres voiles sur la terre, lorsqu'une charge de cavalerie germaine jeta le désordre parmi les Gaulois coalisés et les contraignit à se retirer dans leur camp. Il était toujours donné à ces troupes étrangères d'arracher aux Gaulois les succès les plus assurés. Vercingétorix se retira de son côté, accablé de douleur ; il commençait à désespérer du succès.

Une attaque au milieu des ténèbres de la nuit pouvant être plus favorable, on résolut de la tenter. Les Gaulois, après s'être avancés en silence, étant arrivés sur les lignes romaines, poussèrent un hourra universel pour avertir de leur présence. Vercingétorix fait sonner de la trompette, vole aux ennemis, comble les fossés avec de la terre, des claies et des fascines, tandis que les archers lancent des flèches et les frondeurs des pierres. Les Romains font jouer leurs machines. Quoique les projectiles soient lancés au hasard, beaucoup de guerriers succombent des deux côtés. Les Gaulois pénètrent dans les retranchements romains ; les chausse-trapes, les aiguillons, les arbres aiguisés ne peuvent les arrêter ni ralentir leur ardeur. Mais le jour paraît, et l'on est contraint de sonner la retraite.

Etonnés de tant de résistance, les Gaulois cherchèrent l'endroit le plus faible des retranchements ennemis et le trouvèrent enfin. Il y avait au nord une vaste colline trop étendue pour avoir pu être renfermée dans les lignes romaines, et sur le penchant de laquelle César avait établi son camp pour défendre ce point. Ce camp étant dominé par la hauteur et conséquemment très vulnérable, le proconsul y remédia en établissant, au sommet de la

colline, un second camp extrêmement fortifié, défendu seulement par deux légions. Les Gaulois résolurent d'enlever ce second camp, d'où ils pourraient attaquer le premier et arriver jusqu'à la ville. L'Arverne Vergasillaum, étant parti pendant la nuit à la tête de 50,000 hommes d'élite, tourna la colline et prit du repos jusqu'à midi, heure fixée pour une attaque combinée. Comme se dirigea alors sur les lignes romaines; Vercingétorix sortit de la ville, chacun comprenant que de cette journée dépendait le salut de l'armée d'Alésia et l'indépendance de la Gaule.

L'attaque commence de toutes parts avec une extrême vivacité; mais c'est sur la colline que le combat devient le plus acharné. Les archers lancent une nuée de traits, tandis que les troupes, couvertes de leurs boucliers comme d'une tortue, arrivent jusqu'au pied des remparts. De nouveaux combattants se disputent la place de ceux qui tombent. Les pièges couverts de terre et les retranchements comblés ne présentent plus que d'inutiles obstacles. Les Gaulois escaladent les remparts; l'ennemi ne fait plus qu'une faible résistance, les lignes vont être forcées. César envoie aussitôt six cohortes sous les ordres de Labiénus, lui ordonnant de faire une sortie s'il est impossible de soutenir le choc, mais de ne tenter ce moyen qu'à la dernière extrémité.

Vercingétorix secondait l'attaque de tous ses efforts. Bien convaincu qu'il serait impossible de percer les lignes auparavant attaquées, et déterminé à livrer l'assaut du côté où les Romains avaient élevé des redoutes, il y fit transporter en un moment tout ce qui avait été préparé pour l'assaut. Les traits pleuvent comme la grêle; des claies, des fascines, la terre, comblent les fossés. Les Gaulois pé-

nèrent dans les lignes, coupent les cordes des mantelets, la victoire semble certaine ; mais César oppose à Vercingétorix quatre cohortes nouvelles commandées par Brutus, et comme elles sont insuffisantes, huit autres les soutiennent et arrêtent les combattants.

Cependant le proconsul vole sur la hauteur, où le danger est le plus pressant, car Labiénus se trouvait dans un très grand danger ; il ordonne une charge de cavalerie qu'il soutient par un corps d'infanterie. Malgré leur extrême fatigue, les Gaulois résistent longtemps encore avec le plus grand courage. Les forces leur manquent enfin, ils sont enfoncés. Les uns prennent la fuite ; les autres, aimant mieux mourir que de survivre à un pareil désastre, vendent chèrement leur vie. Sédulius, prince des Lémoviques, périt en combattant ; Vergasillaum est fait prisonnier. A peine quelques soldats peuvent regagner leur camp. Vercingétorix remonta dans Alésia le cœur brisé de douleur. Il avait fait dans cette journée preuve d'un grand talent et d'un courage au-dessus de tout éloge. Il n'est pas dit un mot d'Eporédorix ni de Virдумar, qui avaient si fort ambitionné le suprême commandement. Si, à la tête de plus de 100,000 hommes qui leur restaient, ils avaient combattu avec le courage de lions que montrèrent les autres braves, il nous paraît évident que la Gaule eût triomphé. Y avait-il encore dans ce moment un reste de basse jalousie ? nous n'osons le supposer. S'il exista, il dut être satisfait ; Vercingétorix fut profondément humilié. Mais il y eut quelque chose de grand dans son humiliation ; il fut sublime jusque dans ses derniers moments.

Le lendemain de cette funeste journée, tout espoir avait

disparu dans Alésia. On ne voyait plus un soldat gaulois sur la colline ; ils s'étaient dispersés sous l'impression d'une terreur indicible, et avaient ainsi offert à leurs ennemis un moyen facile d'en détruire un grand nombre. Vercingétorix, l'âme plongée dans la plus profonde tristesse, assembla le conseil. Ce n'était pas le moment des longs discours ; il se contenta de dire : « J'ai entrepris la » guerre non pour la défense de nos intérêts personnels, » mais pour notre commune liberté. Il faut céder à la » fortune. Je vous donne ma vie ; voyez si vous voulez » me donner la mort pour apaiser les Romains, ou si » vous voulez me livrer vivant entre leurs mains. » Le conseil résolut d'envoyer des ambassadeurs à César pour lui porter les propositions de Vercingétorix. Le proconsul exigea que les armes et les chefs lui fussent livrés, et que tout le reste des troupes se rendit à discrétion. En attendant l'arrivée des chefs, il fit élever un tribunal au milieu de son camp pour prononcer sur le sort des vaincus.

Vercingétorix monta son plus beau cheval de bataille, revêtit sa plus riche armure, franchit rapidement l'espace qui séparait la ville du camp, tourna autour du tribunal où siégeait le proconsul, jeta à ses pieds son épée, son javelot et son casque sans prononcer une seule parole ; il mit pied à terre, tendit sa main au proconsul en lui disant : « Tu vois à tes pieds un guerrier que le sort des » armes a rendu ton captif. Il ne pouvait être vaincu que » par le plus vaillant des hommes. » César repoussa sa main, lui adressa quelques invectives et ordonna à ses licteurs de le garrotter. Vercingétorix souffrit tout sans se plaindre. L'armée romaine était profondément touchée ; César seul demeura froid et insensible. Les cir-

constances que nous venons de rapporter nous ont été conservées par Cassius. En écrivant cette page de ses Commentaires, le général romain devait être honteux de lui-même ; on le reconnaît à la manière brève dont il raconte ces faits. Conduit à Rome et jeté dans un cachot, Vercingétorix en sortit six ans après pour suivre au Capitole le char de triomphe de son vainqueur. Le bourreau lui trancha la tête en présence d'un peuple esclave qui n'était déjà plus capable de discerner la véritable grandeur.

Voilà la générosité des plus beaux caractères et des hommes les plus cléments du paganisme à une époque de haute civilisation. Le sentiment chrétien a tellement modifié les idées de l'homme, que ceux qui ont le moins de christianisme souffrent en lisant la conduite barbare du grand César envers ses plus illustres prisonniers. Notre armée a fait aussi des captifs de distinction parmi les peuples barbares ; Abdel-Kader s'est vu, dans nos prisons d'Etat, traité en grand seigneur, avec tous les soins d'une généreuse hospitalité. C'est en comparant les faits qu'on juge les époques et les principes qui les vivifient.

La garnison d'Alésia ne perdit pas la vie ; on la fit esclave. Chaque soldat romain eut un Gaulois : ce fut son butin. César conserva 20,000 Arvernes et Eduens, qu'il rendit à leur patrie, afin qu'ils allassent publier la générosité du vainqueur et engager les peuples à le reconnaître pour maître. Il ne se trompa point dans son calcul ; car ce furent les deux seuls peuples qui déposèrent les armes. Les Arvernes lui donnèrent des otages ; les Eduens lui ouvrirent les portes de leurs villes, et Bibracte lui servit de quartier d'hiver. César plaça deux légions et sa

cavalerie chez les Séquanais; il en mit deux autres chez les Rhêmes, une chez les Bituriges, une chez les Ambivarètes, une chez les Ruthènes; il en plaça deux en divers postes le long de la Saône, afin d'assurer le transport des vivres.

La prise d'Alésia avait jeté la Gaule dans la plus profonde consternation; la fleur de ses soldats y avait péri; mais le lion dont on a limé les griffes n'est pas pour cela terrassé; il faut du temps pour lui faire perdre toute son énergie. La Gaule possédait encore beaucoup de chefs valeureux, sincèrement attachés à l'indépendance de leur pays. Comm et Ambiorix vivaient encore, et une foule de chefs moins connus couvraient la Gaule. En déplorant le sort de Vercingétorix et de son armée, ils se demandaient ce qu'il aurait fallu faire pour vaincre. Ils pensèrent qu'en couvrant le sol de la Gaule de petits détachements toujours prêts à fondre sur les corps détachés des Romains, ils leur feraient plus de mal que par des batailles rangées. Ces idées se transmirent de province en province, et on n'attendit plus que le moment d'agir.

Les Bituriges donnèrent le signal de l'attaque au milieu de l'hiver, quoiqu'il y eût une légion chez eux. César, craignant que le mal ne vînt à se propager, partit de Bibracte, le 30 décembre, à la tête de deux légions, parcourut les campagnes, traînant les populations à sa suite comme un vil troupeau. Après avoir traqué ce malheureux peuple, il consentit à le recevoir en grâce, et se montra *clément* à son égard, parce qu'il ne le fit pas exterminer. Ceux qui avaient prêté un asile aux Bituriges furent traités sévèrement; on les condamna à don-

ner deux cents sesterces (40 fr.) à chaque soldat et deux mille écus (1,960 fr.) à chaque centurion.

Les Carnutes, les plus ardents promoteurs de la guerre et les amis les plus déclarés de la liberté, entrèrent sur les terres des Bituriges pour les punir de leur soumission. Ceux-ci appelèrent César, qui vint à leur secours, parut sur les terres des Carnutes, les trouva entièrement ravagées par les propriétaires eux-mêmes, qui, avant de se retirer au fond des forêts, avaient voulu changer leur pays en désert pour ne rien laisser à leurs ennemis. Il se logea dans les masures relevées de Génabum (Orléans). Pour forcer les habitants à se soumettre, le proconsul envoyait sa cavalerie partout où il savait quelques malheureux Carnutes. Chaque fois elle ramenait des captifs et des troupeaux, sans pouvoir rappeler la nation à l'obéissance. Les neiges qui couvrirent la terre forcèrent ce peuple sans abri à s'expatrier. Il aimait mieux se retirer chez les nations voisines que de subir la loi du vainqueur.

Nonobstant ces détails, le plan conçu par les Gaulois se réalisait; trois points différents furent déterminés comme devant être les plus favorables à l'attaque : l'un au midi, dont les Cadurques furent le centre; l'autre à l'ouest : les Andes en prirent la direction; le troisième au nord, dont les Bellovaques semblaient l'âme. Ce fut dans le nord que la lutte commença.

Les Bellovaques, qui avaient peu souffert devant Alésia, parce que, voulant faire la guerre pour leur propre compte, ils n'y avaient envoyé qu'un faible détachement, avaient tellement en horreur le nom romain, que tout ce qui était attaché à ce peuple leur était odieux. Les Suessions et les Rhêmes ayant persévéré dans l'alliance

romaine contre toute la Gaule, les Bellovaques résolurent de les punir de cet attachement; ils appelèrent à eux les Ambiens, les Aulerkes, les Vellocasses, les Calètes, les Atrébates, qui se mirent sous la conduite de Corréus, et ils pénétrèrent sur les terres des Rhêmes.

César, toujours prêt à secourir ses alliés, se porta sur les terres des Bellovaques qu'il trouva désertes; car tout ce qui était incapable de porter les armes avait été renfermé dans un lieu inaccessible, et tout le reste de la population s'était fortifié sur une colline. César, s'étant avancé vers cette colline et ayant jugé la position trop forte pour l'attaquer de front, se contenta de livrer tous les jours de petits combats de fourrageurs, qui étaient ordinairement à l'avantage des Gaulois. Corréus, ayant attendu un renfort de la Germanie avant de tenter le sort des armes, ne put s'exposer au danger d'une bataille, car il ne lui arriva que cinq cents hommes. C'est tout ce que Comm l'Atrébate avait pu ramener de Germanie. César, de son côté, se trouvant trop faible pour tenter quelque chose d'important, se hâta de faire venir deux légions, et commença alors à tracer autour de la montagne une ligne de circonvallation. Comm, se souvenant d'Alésia, songea à opérer sa retraite après avoir fait filer les bagages pendant la nuit; mais il se vit obligé de suspendre le départ, parce que le jour commença à paraître lorsque le corps d'armée voulut partir. La position des Gaulois devenait fort embarrassante, n'ayant plus de vivres, ni de chariots pour aller fourrager. La retraite étant d'une nécessité absolue, en présence d'un ennemi puissant, Comm recourut à un stratagème pour l'opérer. Lorsque la nuit fut arrivée, il ordonna à chaque soldat de mettre

vis-à-vis des Romains le faisceau de paille sur lequel il avait habitude de s'asseoir. Le feu y fut mis, la flamme et la fumée dérobèrent la retraite des Gaulois. Soupçonnant un mouvement des ennemis, mais craignant une embuscade, le proconsul n'osa les poursuivre.

Les coalisés trouvèrent à dix milles plus loin un endroit très avantageux pour s'y établir. Non seulement la position était forte ; elle offrait encore l'avantage d'être assez rapprochée des Romains pour inquiéter sans cesse les corps chargés de ramasser des vivres. Il y eut en effet plusieurs petits combats où les Romains souffrirent beaucoup, et César se trouva plus d'une fois obligé de se mettre lui-même à la tête des fourrageurs. Un jour Corréus, apprenant que le proconsul devait aller fourrager à la tête d'une nombreuse escorte, se mit en embuscade ; ce qui fut dévoilé par un transfuge à César, qui ordonna à un corps très considérable de le suivre. Corréus, croyant avoir seulement affaire à un petit nombre d'hommes, attaqua les fourrageurs ; ceux-ci prirent la fuite et entraînent le chef gaulois au milieu de l'armée romaine. Le combat fut des plus acharnés. On engageait vainement Corréus à se rendre, il ne répondait que par de nouveaux coups. Il tomba enfin sur un monceau de cadavres.

Ce désastre abattit le courage des Bellovaques, qui, comprenant enfin que la résistance était impossible, résolurent de se soumettre. Comm l'Atrébate, fidèle au serment qu'il avait fait de ne se trouver jamais en face d'un Romain, si ce n'est pour le combattre, monta aussitôt à cheval et passa le Rhin. Les Bellovaques, essayant de toucher le cœur de César par le tableau des maux qu'ils avaient endurés, rejetèrent le soulèvement

sur Corréus. Le proconsul répliqua qu'il était très facile de faire retomber les fautes sur ceux qui n'existaient plus. Il n'exigea cependant rien de ces malheureux. Qu'aurait-il pu leur demander ? ils ne possédaient plus rien, ni maisons, ni fortune, si ce n'est leur misérable vie.

Plus avant dans le Nord se trouvaient les débris d'un peuple de héros qui s'étaient réunis sous les étendards du vaillant Ambiorix. Forts par le courage, quoique faibles en nombre, les Eburons furent les premiers à offrir leurs bras pour le salut de la patrie. Leur nom seul excitait tellement la colère de César, qu'il se fit un point d'honneur de ne rien laisser de vivant sur cette terre héroïque. Il détruisit les maisons, anéantit les récoltes, consuma tout par le feu, et massacra sans pitié toutes les créatures vivantes qu'il put atteindre. Ambiorix lui échappa encore, alla rejoindre Comm sur le sol de la Germanie, s'y fixa, et vécut du moins sur une terre libre.

Cependant l'Ouest avait levé l'étendard. Dumnac, chef des Andes, eut le malheur de choisir pour second, Durat, un traître qui se disait l'ami de l'indépendance de son pays, afin de le livrer plus sûrement. Ce fourbe, au grand étonnement des Gaulois, entra à Lemonum (Poitiers), capitale des Pictons, et y fit reconnaître l'autorité romaine. Dumnac, ne pouvant laisser un pareil acte impuni, se hâta de mettre le siège devant cette place et prit des positions si fortes, que C. Rébilus, envoyé avec deux légions au secours des assiégés, n'osa l'attaquer, et demanda à César un renfort de vingt-cinq cohortes qu'on lui dépêcha sous le commandement de C. Fabius. Le général gaulois, jugeant qu'il était prudent d'opérer sa retraite avant la jonction des deux corps, se

retira le long de la Loire, afin de se mettre à couvert derrière ce fleuve. Au moment où il effectuait ce passage, il rencontra Fabius qui suivait le même côté de la rivière. L'arrière-garde gauloise ayant été culbutée, Dumnao s'éloigna rapidement, et oublia de faire couper le pont, faute dont Fabius profita pour le poursuivre et le battre complètement. « On tua, dit un historien de César, » tant que les chevaux purent aller et les bras frapper. » 12,000 hommes périrent, tant ceux qui avaient encore » leurs armes que ceux qui les avaient jetées. » Drapès, l'un des chefs, échappa à cette boucherie et rejoignit Leuctère dans le midi, sous les murs d'Uxellodunum.

Leuctère, qui était à la tête d'un corps assez nombreux, s'avancait vers la Province romaine, lorsque C. Rébilus y entra avec ses deux légions. Le chef gaulois se replia alors chez les Cadurkes et prit position à Uxellodunum (1), ville très forte. Caninius s'approcha de cette place pour l'attaquer, et, l'ayant trouvée trop fortifiée, il commença des lignes de circonvallation. Les généraux gaulois, craignant de voir se renouveler la funeste affaire d'Alésia, laissèrent seulement 2,000 hommes de bonnes troupes dans Uxellodunum, puis établirent un camp à une faible distance, d'où ils pouvaient surveiller les assiégeants et faire pénétrer des vivres dans la place. Un convoi amené par Leuctère ayant été enlevé et l'escorte complètement anéantie, Caninius, encouragé par ce succès, marcha sur le camp gaulois, s'en empara, et fit prisonnier ou massacra tout ce qui s'y trouvait.

Caninius, délivré des ennemis du dehors, ayant encore reçu un renfort de vingt-cinq cohortes, qui lui donnaient

(1) Aujourd'hui le Puy ou plutôt Cahors.

une immense supériorité, commença un siège en règle. Toutefois, ce siège menaçait de traîner en longueur. Avant de venir en prendre lui-même la direction, César réclama impérieusement le malheureux Gutruat, l'un des chefs les plus actifs de la dernière insurrection des Carnutes. Ceux-ci, se souvenant du sort des Eburons, allèrent au fond de leurs forêts chercher ce héros et le livrèrent, bien que leur cœur saignât sans doute en le présentant à César ; mais ils se consolaient peut-être en comptant sur la promesse qu'il leur avait faite de lui conserver la vie. Néanmoins le proconsul l'abandonna à une soldatesque grossière, qui commença par l'abreuver d'outrages, le battit de verges, puis le livra aux licteurs. Après cette preuve de probité et d'une clémence magnanime, César alla prendre la direction du siège d'Uxellodunum. Cette ville, extrêmement forte et abondamment pourvue de vivres, manquait d'eau ; elle n'était alimentée que par une fontaine située au pied des remparts. Le proconsul travailla aussitôt à ôter cette ressource aux assiégés ; il éleva à ce dessein une muraille, et y plaça des tours et des mantelets afin de faire percer de traits ceux qui oseraient aller puiser à la fontaine. Ces travaux, qui avaient coûté beaucoup de temps et de monde aux Romains, étaient à peine terminés, que, pour les détruire, la garnison roula des tonneaux remplis de suif et de petits bois embrasés, et communiqua ainsi le feu aux machines. Les assiégeants accoururent pour les défendre ; tandis que les assiégés faisaient, de leur côté, d'incroyables efforts pour activer l'incendie, César simula une attaque de la place ; ce qui rappela les Gaulois sur leurs remparts, et les travaux furent ainsi en partie conservés.

Bientôt les assiégés, n'ayant plus une goutte d'eau, se virent obligés de s'en rapporter à la clémence du vainqueur. Voici quelle grâce ils obtinrent : toute personne qui avait touché une arme eut les mains coupées ; on lui laissa la vie. Après un acte d'une telle cruauté, exercé sur une population tout entière de la part d'un général renommé pour sa clémence, on se demande ce qu'était donc la barbarie des autres généraux ?

Le proconsul apprit bientôt une nouvelle qui mit le comble à sa joie. Comm l'Atrébate s'était soumis. Cet homme, Gaulois de cœur, ne pouvait vivre sur la terre étrangère ; rentré dans son pays, il essaya de ranimer l'ardeur patriotique de la Belgique ; mais cette province avait été trop sévèrement punie pour oser répondre à son appel. Cependant quelques hommes hardis, ennemis implacables du nom romain, s'unirent à Comm, organisèrent des bandes qui, ayant fait serment de tuer tous les Romains qu'elles rencontreraient, leur faisaient la chasse comme on la fait aux loups.

Marc-Antoine, questeur de César en Belgique, organisa une troupe chargée uniquement de prendre Comm, et mit à sa tête Volusénus, qui, deux ans auparavant, avait essayé d'assassiner l'Atrébate. Furieux d'avoir manqué son coup, Volusénus, semblable à une bête féroce à qui l'on a enlevé ses petits, furetait tous les lieux. Il y eut entre les deux chefs de fréquentes actions, dans l'une desquelles Comm se précipita sur Volusénus et lui perça la cuisse ; il n'eut pas le temps de l'achever, des cavaliers romains l'enlevèrent. La vengeance du chef atrébate étant satisfaite, il demanda à se soumettre. La première condition de sa soumission fut qu'il ne se trouverait jamais

en face d'un citoyen romain ; la condition fut acceptée et la paix signée.

La Gaule était entièrement soumise. Sous ce nom nous ne comprenons pas les habitants des Alpes, qui, dans leurs inaccessibles retraites, soutinrent longtemps encore leur indépendance. Ce fut seulement sous Néron que les Alpes Cotiniennes furent réduites en province romaine.

Un panégyriste de César résume ainsi ses exploits dans les Gaules : « Il prit plus de trois cents villes, soumit » plus de trois cents nations, combattit en différents temps » contre 3,000,000 d'hommes, sur lesquels 1,000,000 » périt en bataille rangée et 1,000,000 fut réduit en » captivité (1). » Des ruines, une multitude innombrable de morts, de lourdes chaînes de servitude : voilà ses titres de gloire ; c'est à nos yeux une triste illustration.

Nous avons suivi avec un vif intérêt les événements militaires qui marquèrent le proconsulat de César dans les Gaules. Lorsqu'on voit du côté des Gaulois le courage, le dévouement et le nombre, on se demande quelles furent les causes de leur infériorité. Il y en a trois principales : leur système de guerre, le défaut d'union politique et le caractère des troupes.

Strabon observe que l'Espagne fut plus difficile à réduire que la Gaule, parce qu'elle avait un système de guerre tout différent. L'Espagne organisa une guerre de partisans, système éminemment favorable contre un ennemi étranger, qui, étant obligé de tirer ses troupes du dehors, s'affaiblit par la multitude de petits combats, tandis qu'une victoire remportée sur une bande n'a rien pour

(1) Plut. In C. B. Cæs.

lui de décisif. Mais, dans les guerres où l'on se présente en masse, une défaite est toujours un coup redoutable. Lorsque les Gaulois voulurent recourir à la guerre de partisans, ils étaient trop affaiblis; leurs plus vaillants guerriers avaient succombé sur le champ d'honneur.

Une seconde cause de l'infériorité des Gaulois était la multitude des Etats indépendants, peu d'accord entre eux, dont les uns favorisaient les Romains, et ceux qui les combattaient ne mettaient pas d'ensemble dans leurs mesures guerrières. César attaquait chaque peuple en particulier, le subjuguait, prenait la fleur de sa jeunesse sous le titre d'otages et enchaînait ainsi chaque nation. Ce fut seulement la sixième année de la guerre, sous Vercingétorix, que les peuples gaulois s'entendirent; et encore la jalousie des chefs, qui prétendaient tous au suprême commandement, nuisit à la conduite des opérations militaires.

Le caractère des troupes gauloises était une autre cause d'infériorité. Bouillantes et impétueuses, elles donnaient avec vigueur, mais elles manquaient de persévérance et ne savaient pas résister à une attaque longtemps prolongée; d'ailleurs, elles n'étaient pas habituées à la tactique militaire, qui décuple les forces. Nous avons vu nos armées en Afrique, faibles en nombre, vaincre des troupes dix fois plus nombreuses, parce qu'il manquait aux Arabes, comme aux Gaulois, la *science militaire*.

Nonobstant ces grandes causes d'infériorité, les Romains auraient été vaincus s'ils n'avaient eu un général aussi habile que César, qui, malgré toute son habileté et quoiqu'il fût à cette époque à la tête de plus de 60,000 hommes d'infanterie et de 12,000 chevaux, se

vit forcé d'opérer sa retraite vers la Province romaine. Si Vercingétorix n'avait pas tenté le sort d'une bataille, et s'il fût demeuré fidèle à son système de guerre, la Gaule eût recouvré son indépendance.

§ III. *État de la Gaule après la conquête.*

(de 48 à 0 de J.-C.)

La Gaule étant vaincue, César résolut de la soumettre réellement à sa patrie et de se l'attacher à lui-même pour lui servir d'appui. Pour cela, voulant faire oublier tous les maux de la guerre, il fit de sa conquête une nouvelle province, qui est connue dans l'histoire sous le nom de *Gaule Chevelue* (1). Il laissa aux peuples gaulois leurs terres, leurs gouvernements et leurs revenus, les soumit seulement à un impôt annuel de quarante millions de sesterces (7,740,000 francs), somme véritablement modique pour un pays aussi vaste et aussi riche que la Gaule; il s'attacha surtout à circonvenir et à s'attacher les hommes distingués par leur rang et leurs talents.

Comme il fallait donner de l'activité à une jeunesse belliqueuse, il forma une légion gauloise, qu'il fit instruire, habiller et armer à la romaine. Le seul signe qui la distinguât des légions était une allouette placée les ailes étendues sur le cimier du casque, ce qui lui fit donner le nom de *Légion de l'allouette*. Sous le titre d'auxiliaires, on vit sous les enseignes romaines

(1) La Narbonnaise était appelée Gaule Togée.

l'infanterie pésante de la Belgique, les troupes légères de l'Arverne, les archers ruthènes. La meilleure cavalerie romaine fut tirée des Gaules. Toutes ces troupes furent très utiles au proconsul dans la guerre civile. Quoiqu'il ne nous appartienne pas de suivre la lutte de César et de Pompée, nous en rapporterons cependant les circonstances qui se rattachent à notre sujet.

La marche de César sur Rome fut très rapide et accompagnée d'une grande terreur, inspirée surtout par la présence des Gaulois, dont les enseignes brillantes semblaient dominer les aigles romaines humiliées. Lucain nous peint en traits énergiques l'impression causée à Rome par les légions d'au-delà des Alpes. On disait que César avait puisé dans les Gaules toute la férocité des Barbares, qu'après avoir soulevé les peuples, depuis les Pyrénées jusqu'à l'embouchure du Rhin, il les amenait à sa suite pour piller Rome et la détruire.

César ne permit pas le pillage de la ville à ses auxiliaires gaulois; mais, se souvenant que Camille avait ordonné d'établir un trésor dans un temple pour les guerres gauloises, qui étaient à jamais terminées, puisque toutes les Gaules étaient conquises, il monta au Capitole suivi de la *Légion de l'allouette*. Rome s'émut; Sylla et Marius avaient respecté le dépôt sacré; pendant la guerre d'Annibal on n'avait même osé y toucher. César ne craignit pas de violer le temple de Saturne. « La république n'a rien à craindre, répondit-il au tribun Métellus qui le conjurait de ne pas se rendre coupable de cette profanation; j'ai délié Rome de son serment, il n'y a plus de Gaulois. » Et comme Métellus résistait, il le fit saisir par ses soldats et ordonna de briser la porte du trésor à

coups de hache. Tel est souvent le destin des institutions humaines, de servir contre leurs auteurs!

Les largesses de César aux légions gauloises les attachèrent fortement à sa personne; aussi le suivirent-elles dans ses différentes campagnes contre Pompée. Ayant d'abord pris le chemin de l'Espagne, il vit toutes les villes situées sur son passage lui ouvrir leurs portes, à l'exception de Massilie qui lui refusa l'entrée de ses murs. Tout surpris d'un semblable procédé, il demanda le Conseil des Quinze et l'engagea à suivre l'exemple des villes du littoral de l'Italie, s'il ne voulait que la cité fût emportée d'assaut. Le président du Conseil lui répondit : « Nous savons le peuple romain divisé en deux partis; » il ne nous appartient pas de décider à qui appartient » le bon droit. Les deux chefs de partis, César et Pompée, » ont tous deux comblé notre ville de bienfaits. L'un » nous a soumis les Volskes-Arécomikes et les Helves; » l'autre nous a accordé des privilèges sur la Gaule qu'il » a vaincue. Nous leur sommes également redevables; » nous leur devons une égale reconnaissance. Nous ne » pouvons protéger l'un contre l'autre, ni ouvrir l'entrée » de notre ville ou de notre port à l'un ou à l'autre. »

Ces protestations de prétendue neutralité étaient mensongères; car, dans ce moment même, Massilie ouvrait son port à Domitius, l'un des lieutenants de Pompée, nommé gouverneur de la Gaule sous son inspiration. Domitius reçut aussitôt le gouvernement militaire de la cité, organisa la défense, pourvut la ville de vivres et prit ses vaisseaux à son service. Irrité d'une partialité si évidente, César mit le siège devant Massilie, donna le commandement des troupes de terre à Tribonius et conf

la flotte à D. Brutus. Craignant la destruction d'une cité importante qui pouvait lui rendre plus tard d'éminents services, il recommanda à ses lieutenants de ne pas livrer d'assaut à la ville et partit ensuite pour l'Espagne.

Après avoir organisé la défense de manière à soutenir la lutte sur terre, Massilie, voulant attaquer sur mer, afin d'être libre de ce côté, mit à flot dix-sept grands vaisseaux, dont onze pontés, et une multitude de bateaux de moindre importance. Cette flotte, montée par d'habiles rameurs, et sur laquelle le service militaire était fait par des montagnards énergiques, semblait beaucoup plus forte que celle de César, qui était moins nombreuse et plus difficile à gouverner, à cause du massif des vaisseaux; mais elle portait des machines puissantes destinées à lancer des javelots et des traits; elle était armée de harpons pour saisir les vaisseaux ennemis. Aussi lorsque le combat s'engagea sur mer, les Massiliotes firent voguer leurs vaisseaux avec une extrême facilité, et, voulant s'approcher de ceux de Brutus, ils furent épouvantés en voyant les harpons saisir leurs navires et un pont qui, en tombant, formait une large plate-forme sur laquelle on se battait comme sur terre, ce qui rendait aux légions tout leur avantage. Quoique, dans le premier combat naval, les Massiliotes eussent perdu neuf galères et que le blocus eût été dès ce moment établi du côté de la mer, la flotte de Massilie, réparée en peu de jours et rendue plus forte qu'auparavant par l'arrivée de dix-sept grands vaisseaux envoyés par Pompée, ne craignit plus alors d'aller chercher l'ennemi et de lui présenter de nouveau la bataille. La plus grande anxiété régnait dans Massilie pendant ce combat. Les habitants, sachant

que leur flotte formait leur force principale, demandaient avec instance au ciel le triomphe de leurs armes maritimes; les femmes et les enfants étaient dans les temples des dieux, embrassaient leurs statues, les mouillaient de leurs pleurs, conjurant les divinités guerrières de secourir leurs navires. Leurs supplications ne furent pas exaucées. Les causes qui avaient fait perdre la première bataille navale firent encore perdre la seconde. Nasidius, amiral de Pompée, fut simple spectateur du combat, ne rendit d'ailleurs aucun service et ne perdit aucun vaisseau; mais les Massiliotes en eurent cinq de coulés à fond et quatre de pris.

Tout espoir était perdu du côté de la mer; il n'en restait guère plus du côté de la terre. Tribonius avait exécuté des travaux prodigieux contre les fortifications de la ville. Il avait élevé une terrasse de quatre-vingts pieds de hauteur, travail qui lui avait coûté infiniment de peine. Il s'était d'abord contenté de couvrir ses travailleurs avec des mantelets et des tortues; mais les puissantes machines de guerre des Massiliotes, assez fortes pour lancer des poutres, brisaient facilement cet abris; il se vit donc obligé de mettre ses travailleurs sous des poutres énormes, capables de résister à la chute des pierres les plus lourdes. Depuis ce moment, tout marcha sans peine; la terrasse atteignit la hauteur des murailles. Des mines ayant été en même temps pratiquées sous les fortifications, un long pan de murs céda enfin et s'écroula avec un épouvantable fracas. La ville ne pouvant plus se défendre, les Massiliotes se rendirent en suppliants auprès de Tribonius, le conjurant de suspendre les opérations du siège et de ne pas livrer leur riche cité

à une soldatesque avide, s'engageant du reste à exécuter toutes les conditions que César daignerait leur faire. Cette demande répondant parfaitement aux instructions du général en chef, une espèce de trêve s'établit entre le camp et la ville pour attendre la réponse du proconsul.

La trêve fut parfaitement observée de part et d'autre pendant quelques jours; mais, au milieu d'une nuit, des individus qui furent désavoués par les deux partis ayant recommencé l'attaque, les Massiliotes répondirent au cri de guerre, descendirent de leurs murailles, incendièrent les machines des Romains et relevèrent le pan de mur écroulé. Tribonius répara en peu de temps les dégâts causés à ses machines, et recommença ensuite l'attaque avec plus de vivacité; le bélier ébranla les murailles jusque dans leurs fondements, et Massilie, réduite de nouveau à l'extrémité, vint solliciter la paix en tremblant. César, qui arriva au moment où l'on en discutait les conditions, préserva la cité du pillage, lui laissa ses libertés et ses murailles, content de lui avoir ôté ses armes, ses vaisseaux et son argent.

César, qui fut alors revêtu de la dictature, en fit sentir le poids à plusieurs peuples gaulois qui s'étaient déclarés en faveur de Pompée; il punit sévèrement les Allobroges et les Arécomiques, établit de nouvelles colonies militaires à Narbonne, à Arélate et à Bitéra, et fonda une colonie maritime à Forum-Julianum (Fréjus). La Gaule Chevelue étant pour lui un objet de prédilection, il prit sous sa protection des villes et de nombreuses familles; il mit tous ses soins à y développer les élémens de fortune et de grandeur. Aussi la paix maintenue par César entre les différentes peuplades accrut si rapi-

dement la richesse nationale, que, quelques années plus tard, Marc-Antoine citait, dans le panégyrique qu'il fit du dictateur, l'étonnante prospérité de la Gaule. Il parlait de voies de communication nombreuses et sûres, de l'activité de la navigation sur le Rhône, sur la Saône, la Loire et le Rhin. L'agriculture, cette mère nourricière du genre humain, si longtemps négligée, fut bientôt, grâce à son intervention, aussi avancée dans les Gaules qu'en Italie. Aussi notre pays, après avoir regardé César comme un tyran, le pleura à sa mort comme un père. Cette prospérité matérielle familiarisa les Gaulois avec la servitude. Dès lors, l'obéissance n'eut rien de pénible; la paix, qui auparavant était si insupportable aux Gaulois, fut un bienfait; en perdant leurs armes, ils croyaient seulement perdre la liberté de se faire la guerre les uns aux autres. Ils pouvaient d'ailleurs déployer toute leur valeur guerrière sous les enseignes de la république, en combattant pour Rome. On les vit, en effet, suivre César en Afrique et en Grèce, où il s'en servait tantôt comme de fantassins, tantôt comme de cavaliers; d'autres fois, il en faisait des marins. Mais, quelle que fût l'arme à laquelle il les employait, ils montrèrent partout le plus grand courage. Hirtius raconte un fait incroyable; il dit que 30 cavaliers gaulois battirent 2,000 chevaux Numides et les poussèrent jusque sous les murs d'Adrumète.

L'action de Rome eut un effet prodigieux sur la Gaule. En moins de sept ans, l'esprit militaire des Gaulois entra en composition avec leur fortune présente; il ne fut pas anéanti, sans doute, mais il reçut la forme qu'imprime la dépendance. Il perdit étonnamment de son énergie et de sa fierté, en changeant de ressort et d'objet. Spec-

tateurs des guerres civiles qui suivirent la mort du dictateur, les Gaulois n'y prirent qu'un intérêt médiocre; ils ne songèrent même pas à profiter de ce mouvement pour rendre l'indépendance à leur patrie; ils eurent des combattants dans les deux partis; mais la plupart étaient des volontaires ou des aventuriers levés sans l'aveu de leur canton, et appelés par des chefs particuliers qui n'avaient eux-mêmes d'autre vue que d'augmenter leur fortune ou de satisfaire leur goût pour la guerre. Dès le commencement des troubles, D. Brutus avait, pour la garde de sa personne, des Gaulois qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la dernière extrémité. M. Brutus et Cassius eurent chacun un corps de Gaulois à leur solde dans la guerre de Macédoine. Antoine, passant en Asie après s'être partagé le monde avec Octave, se fit suivre par un corps de cavaliers de la même nation, qui se distinguèrent contre les Parthes. Il en donna 400 à Cléopâtre, reine d'Égypte, pour lui servir de garde. Cette troupe passa dans la suite au service d'Hérode, roi de Judée. Les soldats gaulois placés dans les partis opposés, se battaient avec acharnement les uns contre les autres; mais il arrivait quelquefois que, dans la chaleur du combat, des corps gaulois quittaient leurs drapeaux pour aller se ranger sous ceux des ennemis. Pendant la bataille d'Actium, un corps de 2,000 Gaulois, ayant abandonné les rangs d'Antoine pour prendre place dans ceux d'Octave, ne contribua pas peu à la victoire. Dans un combat précédent, un détachement gaulois avait quitté Octave pour prendre parti dans les rangs de l'armée d'Antoine.

Les faits intérieurs de la Gaule nous échappent pendant de longues années. Les historiens font à peine mention

de révoltes qui furent aisément étouffées. Ce qui mérite le plus notre attention à cette époque, c'est le gouvernement d'Agrippa dans les Gaules. Agrippa comprima un mouvement de l'Aquitaine ; il termina avec une extrême facilité une expédition contre la Belgique révoltée, et marqua son passage dans notre pays par quelques monuments remarquables ; il fit construire plusieurs de ces voies romaines qui, aujourd'hui encore, font notre admiration.

L'éloignement de cet habile général releva les espérances des Morins, qui, étant secondés par les Suèves, reprirent leurs armes. Carinus marcha contre eux et les défit. Ce succès parut assez important pour lui décerner l'honneur du triomphe.

Le fait capital de la Gaule, sous Octave, fut l'organisation qu'il donna à cette province. Cette organisation n'eut pas sous son règne son entier développement ; ses successeurs la modifièrent en plusieurs points. Nous allons consacrer un chapitre spécial à l'exposition de cette organisation et à en rechercher l'influence sur les mœurs, les lettres, la prospérité, en un mot sur le progrès véritable de la nation.

CHAPITRE II.

De l'organisation de la Gaule en provinces romaines sous Auguste et sous ses successeurs, et de l'influence de l'administration romaine sur les mœurs, coutumes, institutions, etc., des Gaulois.

En faisant la conquête d'immenses provinces et en soumettant à sa domination les plus grands peuples, Rome ne songea pas d'abord à se les assimiler; elle leur laissa leurs institutions, leur gouvernement. Cet état de chose ne pouvait être que passager et pour le temps nécessaire à la complète obéissance des peuples vaincus. Une fois sûr de lui-même, convaincu qu'il pouvait agir sans péril, un gouvernement régulier devait tenter une réforme radicale en matière d'administration. Cette tâche était réservée à Auguste, qui, se voyant possesseur paisible du souverain pouvoir, songea à ramener l'empire romain à l'unité de gouvernement, espérant ainsi parvenir à faire un seul peuple de tous les peuples dont il était composé, et à former de tant de parties diverses et incohérentes un tout homogène, favorable à l'action du pouvoir central et au développement de la civilisation. Nous n'avons pas à exposer cette organisation dans son ensemble; nous devons nous contenter de la considérer dans l'application qui en fut faite à la Gaule.

Jules César n'ayant rien changé à l'organisation inté-

rieure de la Gaule, sous les premières années de l'empire d'Auguste elle était encore divisée en une multitude d'états indépendants, qui n'avaient pour la plupart nulles institutions fixes ; ce qui causait une agitation continuelle. On voyait souvent les populations se grouper autour d'un homme puissant et rétablir le despotisme en sa faveur, puis retourner au gouvernement populaire, qui lui-même se trouvait bientôt absorbé par l'oligarchie. Ce système, qui peut donner essor à quelques sentiments généreux, produire des actes héroïques, est peu propre au développement rationnel et permanent de la grandeur d'un peuple. Rien de régulier, de général ne s'y établit, dit M. Guizot (1) ; les passions grossières s'y développent librement, les guerres privées y sont sans fin, les mœurs y demeurent stationnaires ; toutes choses s'y décident dans des intérêts individuels ou locaux ; tout y fait obstacle à l'accroissement de la prospérité, à l'extension des idées, au riche et rapide développement de l'homme et de la société. Auguste, voulant substituer un état fort et puissant à ces confédérations sans lien, à ces races isolées et diverses, établit une nouvelle organisation territoriale, politique, militaire, fiscale, religieuse et civile, que nous allons exposer et dont nous apprécierons les effets. Nous remarquerons que, dans la nouvelle organisation, l'action politique du peuple fut entièrement absorbée, la liberté comprimée, tout le mouvement de l'empire renfermé dans une seule main, d'où résulta l'affaiblissement du sentiment national et la décadence des forces physiques, intellectuelles et morales de la Gaule. Nous puiserons

(1) *Histoire de la civilisation en France.*

dans ce fait une grande leçon, qui n'est peut-être pas assez comprise des politiques, c'est qu'une trop forte organisation peut être aussi nuisible que l'excès de la liberté.

§ I. *Division territoriale de la Gaule sous les Romains.*

Pour faciliter l'action du pouvoir central sur toutes les provinces, Auguste avait conçu un vaste plan de division territoriale de l'empire, qu'il partagea en quatre-vingt-six départements ou diocèses, dont douze étaient administrés par des consulaires, à la nomination du sénat et du peuple; les soixante-quatorze autres avaient à leur tête des présidents, au choix de l'empereur. La Gaule fut partagée en quatre provinces, savoir : la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Lugdunaise et la Belgique. La première de ces provinces était consulaire; les trois autres avaient des présidents à la tête de leur administration. La Narbonnaise comprenait toute l'étendue de la province Toggée (1); l'Aquitaine contenait tout le pays connu sous ce nom, plus quatorze cités de la Celtique; la province du Nord, qui conserva son ancienne dénomination de Belgique, embrassa, outre le territoire de ce vaste pays, les peuples situés entre la Seine et la Marne, la Saône et le Rhin supérieur, c'est-à-dire les Lingons, les Séquanais, les Rauraques et les Helvètes. Le reste de l'ancienne Gaule Celtique reçut le nom de Lugdunaise, de Lyon sa capitale (2).

(1) C'était l'ancienne Province romaine dans les Gaules.

(2) Voyez dans le premier livre l'antique division territoriale de la Gaule. Voyez aussi la note suivante.

Après une durée de près de trois cents ans, cette division territoriale fut modifiée par Probus; procédant à un nouveau partage de la Gaule, il divisa la Lugdunaise en deux provinces et la Belgique en trois. Voici les noms de ces cinq provinces : la Lyonnaise, la Viennoise, la Belgique, la Germanique première ou supérieure, et la Germanique seconde ou inférieure.

Dioclétien étendit le nombre de ces provinces et les porta à douze. La Belgique fut partagée en trois provinces sous les noms de première et de seconde Belgique, et de grande Séquanaise, qui renfermait l'Helvétie. La Lyonnaise en première et seconde Lyonnaise. Il annexa à la Gaule les deux provinces Alpines, les Alpes Graies et les Alpes Cotiniennes ou maritimes.

Enfin, par de semblables subdivisions, Constantin et Gratien portèrent les provinces gauloises au nombre de dix-sept. Nous donnons en note le tableau de ces provinces, il servira à l'intelligence de ces diverses divisions territoriales (1).

(1) *Tableau des diverses provinces romaines dans les Gaules, avec leurs subdivisions, leurs métropoles et leurs villes principales :*

ALPES.

1° Alpes Graies ou Pennines. Moustiers, métrop. — Saint-Maurice, petit et grand Saint-Bernard;

2° Alpes maritimes ou cotiniennes. Embrun, métrop. — Senez, Verne, Monaco, Mont-Genève, etc.

NARBONNAISE.

1° Viennoise. Vienne, métrop. — Valence, Arles, Marseille, Grenoble, Genève, etc.;

2° Première Narbonnaise. Narbonne, métrop. — Toulouse, Nîmes, Lodève, Uzès, etc.;

§ II. *Organisation politique, civile et judiciaire de la Gaule sous l'administration romaine.*

Nous avons déjà dit que les provinces avaient à leur tête des consulaires ou des présidents. Ces deux sortes d'administrateurs possédaient les mêmes pouvoirs; seu-

3^o Seconde Narbonnaise. Aix, métrop. — Apt, Sisteron, Gap, Fréjus, Antibes, etc.

AQUITAINE.

1^o Première Aquitaine. Bourges, métrop. — Clermont, Mende, Albi, Limoges, etc.;

2^o Seconde Aquitaine. Bordeaux, métrop. — Saintes, Poitiers, Angoulême, Périgueux, Agen, etc.;

3^o Troisième Aquitaine, ou Novempopulanie. Auch, métrop. — Tarbes, Oléron, Bayonne, etc.

LUGDUNAISE.

1^o Première Lyonnaise. Lyon, métrop. — Mâcon, Autun, Châlons-sur-Saône, Langres, etc.;

2^o Seconde Lyonnaise. Rouen, métrop. — Lizieux, Bayeux, Avranches, Sées, Evreux, etc.;

3^o Troisième Lyonnaise. Tours, métrop. — Angers, Nantes, Vannes, Le Mans, etc.;

4^o Quatrième Lyonnaise. Sens, métrop. — Troyes, Auxerre, Meaux, Lutèce, Chartres, Orléans, etc.

BELGIQUE.

1^o Première Belgique. Trèves, métrop. — Metz, Toul, Verdun, etc.;

2^o Seconde Belgique. Reims, métrop. — Soissons, Arras, Boulogne, Cambrai, etc.;

3^o Grande Séquanais. Besançon, métrop. — Bâle, Zurich;

4^o Première Germanique. Mayence, métrop. — Worms, Spire, Strasbourg, etc.;

5^o Seconde Germanique. Cologne, métrop. — Liège, Clèves, Nimègue, Leyde, etc.

lement les provinces consulaires étaient plus honorables; elles ne différaient donc des autres que par le titre. Malgré l'égalité de pouvoir des différents préfets, la nécessité de concentrer l'administration fit que quelques préfectures prirent peu à peu une certaine prééminence et parvinrent à obtenir le droit d'inspection générale sur les autres. Les administrateurs de ces provinces eurent le nom de préfets du prétoire. Les gouverneurs des autres provinces reçurent plus tard le nom de vice-préfets, titre qui indiquait leur dépendance.

Dans l'origine, la principale préfecture des Gaules fut la Lugdunaise, parce que Lyon, chef-lieu des gouverneurs de cette province, devint la résidence impériale pendant les voyages d'Auguste et de ses successeurs dans cette partie de leurs États. Les empereurs y firent construire un hôtel des monnaies, et élevèrent au milieu de la place une colonne milliaire semblable à celle de Rome. C'était de cette colonne que partaient toutes les routes de la Gaule. Disons ici un mot du système de viabilité établi dans les Gaules.

Auguste avait fait ouvrir quatre grandes voies qui partaient de Lyon, coupaient le territoire Transalpin dans quatre directions, nord, nord-ouest, sud-ouest et sud. Celle du nord aboutissait au Rhin et à l'Océan Germanique, par Châlons-sur-Saône, Langres, Metz, Trèves et Coblenz; celle du nord-est, gagnait par Autun, Sens et Beauvais, les grands ports de l'Océan et le détroit de Bretagne; la voie du sud-ouest se dirigeait, par les montagnes de l'Auvergne, vers le golfe Aquitannique; la quatrième enfin longeait la rive gauche du Rhône, et, se bifurquant à Tarascon, allait rejoindre Narbonne et Marseille.

Cette première création fut la charpente d'un grand système de viabilité, complété successivement par des embranchements sur les métropoles, par des communications de cité à cité, de municipale à municipale. Chaque territoire eut par la suite son système propre, qui s'engrena dans le système général ; et des bornes milliaires, indiquant la distance de chaque point de la cité à la métropole, y convergèrent comme les quatre grandes voies convergèrent à Lyon.

La capitale de la Lugdunaise dut cette haute faveur à son origine toute romaine et à sa situation sur deux fleuves, ce qui rendait facile le transport de toutes les choses nécessaires à la vie.

Lorsque les possessions romaines s'étendirent bien loin dans la Germanie et dans les îles Britanniques, la principale préfecture des Gaules fut transportée à Trèves, qui vit réunir sous son administration trois vastes contrées, la Gaule, l'Espagne et les îles Britanniques. Le préfet du prétoire de cette partie de l'empire avait dans son gouvernement plus de possessions que nos grandes monarchies européennes. Cette agglomération de puissance sur une seule tête était une grande faute politique ; car un préfet du prétoire habile et ambitieux, pouvant se créer un grand nombre de partisans, s'attacher une vaste région par ses bienfaits et se trouver en état de tenir tête au souverain, devait éprouver la dangereuse tentation de se rendre indépendant. Nous verrons, en effet, les gouverneurs de provinces aspirer fréquemment à l'empire et le bouleverser de fond en comble pour satisfaire leur ambition.

Les fonctions du gouverneur avaient un double rap-

port, l'un relatif aux peuples de la province et l'autre relatif à l'empereur. Les gouverneurs de provinces étant, avant tout, les hommes de l'empereur, chargés de tous les intérêts impériaux, ils dirigeaient la perception de l'impôt, le recrutement et l'administration de l'armée, etc., en un mot, ils remplissaient toutes les fonctions du pouvoir souverain. Les peuples voyaient dans leurs gouverneurs les protecteurs de l'ordre, les officiers de la police, les administrateurs de la justice et les défenseurs de tous les droits.

On voit donc que les préfets, surtout ceux du prétoire, possédaient toute juridiction, soit civile, soit criminelle, soit militaire, soit administrative. Il s'introduisit cependant quelques coutumes spéciales dans l'administration de la justice. Dans plusieurs cités de la Gaule, on reconnut le *Jus Italicum*, qui consistait à déférer à certains magistrats, au nombre de deux, trois, quatre, etc., le droit de juger en première instance, en matières civiles. Au milieu du iv^e siècle, s'établit un usage général de choisir un défenseur (*defensor*), qui était un juge élu par tout le peuple, chargé de juger en première instance toutes les affaires civiles et les délits qui sont aujourd'hui du ressort de la police correctionnelle. En dehors de ces cas, toutes les affaires étaient soumises au préfet, qui les jugeait sans autre appel qu'à l'empereur.

Si le préfet avait eu à suivre toutes les formes de notre procédure, ses jours et ses nuits n'auraient pas suffi pour expédier les affaires judiciaires; mais, après un exposé simple et rapide, il se contentait de fixer le point de droit et nommait un juge (*judex*) pour examiner et décider la question de fait. On voit que ce *judex* avait des fonctions

analogues à celles de nos jurés. Dioclétien ayant aboli l'intervention du *judex*, le gouverneur eut alors un pouvoir absolu sur toutes les causes sans exception. Le gouverneur était donc investi d'un droit absolu de vie et de mort sur tous les citoyens, sur leurs biens et sur leur honneur. Ce droit n'était tempéré que par l'illusoire appel à l'empereur, quand ce recours était autorisé par les lois.

Notre système d'administration repose sur la division des pouvoirs; chaque branche d'administration a son objet spécifié et sa juridiction indépendante. Ce système est bien plus rationnel. Le pouvoir de nos fonctionnaires n'est point absolu, il est réglé par les lois, il a surtout l'immense avantage de tenir les administrateurs dans la position subalterne qui leur convient. Un préfet du prétoire était un véritable *vice-empereur* absolu, dépositaire de toute autorité.

Le préfet du prétoire, ne pouvant tout faire par lui-même, avait un grand nombre d'agents dévoués à sa personne, comme on en rencontre dans toutes les grandes administrations. M. Guizot nous a donné un tableau des employés d'un préfet du prétoire; il observe que les vice-préfets avaient les mêmes bureaux sur une échelle moins étendue.

§ III. *Organisation militaire des Gaules sous les Romains.*

La révolution qui changea la république en puissance impériale priva pour jamais les citoyens et les sujets du droit de porter les armes, et substitua aux troupes véritablement nationales des troupes distinctes et sé-

parées de tous les autres ordres de citoyens. Les cités riches et populeuses furent obligées, il est vrai, d'entretenir chacune, soit des cohortes d'infanterie, soit une division de cavalerie, équipée et exercée à la romaine; mais ces troupes dépendaient uniquement des généraux et des gouverneurs romains; les cités n'eurent aucun droit de leur commander, de s'en faire obéir; ces cohortes ou divisions formèrent des corps auxiliaires dont voici l'organisation.

Les auxiliaires, étant une milice distincte des légions, étaient comptés au nombre des soldats soudoyés qu'Auguste substitua aux troupes vraiment nationales. Enrôlés pour longtemps, ils servaient dans les mêmes camps que les légions, et très souvent fort loin de leur patrie, sous le commandement des officiers de l'empire. Enfin, les empereurs et les gouverneurs de provinces augmentaient, diminuaient, transplantaient ou congédiaient à leur gré les cohortes auxiliaires qui, n'appartenant plus à leur pays, perdaient tout sentiment patriotique. On sent aisément, en effet, combien le séjour prolongé dans les mêmes camps que les légions et l'habitude d'une commune discipline devaient les rapprocher des Romains et les rendre étrangers à leur patrie.

Rome, songeant de bonne heure à la défense de l'importante province des Gaules, qui était sans cesse menacée par les populations barbares de la Germanie, adopta un nouveau système de défense; il consista à élever sur les bords du Rhin une ligne de camps retranchés, habités uniquement par des troupes régulières. Pour ne pas donner au commandant militaire de cette province une trop grande puissance, les forces du Rhin furent divi-

sées en deux commandements, l'un du haut et l'autre du bas Rhin. Ce système nous paraît bizarre, à nous qui avons l'habitude de voir nos grands centres de populations environnés de murailles et défendus par de nombreuses garnisons. Le système romain avait été établi pour soustraire le soldat au contact habituel des populations indigènes et afin qu'il conservât plus fidèlement l'esprit militaire.

D'après ce court exposé, il est évident que l'organisation militaire de l'antique Gaule fut complètement modifiée par les Romains. La population indigène fut alors entièrement désarmée, tandis qu'auparavant chaque citoyen était soldat. Depuis Auguste, un petit nombre devenaient soldats et cessaient par là même d'être citoyens. Cette organisation eut une influence extrêmement funeste sur l'esprit et le caractère guerrier des Gaulois; l'esprit militaire se perdit tellement dans la Gaule, qu'il ne fallut rien moins que le mélange de sang avec les farouches populations du Nord pour le faire revivre.

§ IV. *Organisation sociale des Gaules sous les Romains.*

Il est dans la nature des peuples vainqueurs de chercher toujours à façonner à leur image les peuples vaincus. Dans l'origine, Rome laissa aux nations qui subissaient sa loi, leurs mœurs, leur législation et leurs coutumes. Depuis Auguste, elle se montra moins tolérante et voulut dès lors leur imposer son organisation. Comme les peuples qui recevaient le droit de cité recevaient aussitôt l'organisation sociale de Rome et de l'Italie, la Gaule, ayant reçu ce droit de bonne heure,

vit dès lors ses citoyens partagés en quatre classes : 1° les Sénateurs; 2° les Curiales; 3° le Peuple, *Plebs*; 4° les Esclaves.

I. SÉNATEURS. — « L'existence des familles sénatoriales, dit M. Guizot (1), est attestée par tous les monuments du temps. C'est un nom que l'on rencontre à chaque pas, soit dans les documents législatifs, soit dans les historiens. Désignait-il les familles dont les membres appartenaient ou *avaient appartenu au sénat romain*, ou simplement les sénats municipaux des cités gauloises? C'est une question, car le sénat de chaque ville, le corps municipal connu sous le nom de *Curia*, s'appelait souvent aussi *Senatus*.

» On ne peut guère douter, je crois, qu'il ne s'agisse de familles qui avaient appartenu au sénat romain et tiraient de là le nom de *Sénatoriales*. Les empereurs, maîtres de composer ce sénat à leur gré, le recrutaient dans toutes les provinces de l'empire, en y appelant les familles considérables des cités. Les hommes qui avaient de grandes charges, par exemple celles de gouverneurs de provinces, reçurent le droit d'entrer au sénat. La même faveur fut bientôt accordée à quiconque tenait de l'empereur seulement le titre honorifique de ces charges. Enfin, il suffit d'avoir obtenu un simple titre, celui de *Clarissimus*, qu'on donnait comme on donne aujourd'hui celui de baron ou de comte, pour être rangé parmi les sénateurs.

» Cette qualité conférait de véritables privilèges, qui élevaient les sénateurs au-dessus du reste des citoyens : 1° le titre même; 2° le droit d'être jugé par un tribunal

(1) Guizot. *Essai sur l'Histoire de France*.

particulier : quand il s'agissait d'un procès capital contre un sénateur, le magistrat était obligé de s'adjoindre cinq assesseurs tirés au sort ; 3° l'exemption de la torture ; 4° enfin, l'exemption des charges ou fonctions municipales, devenues alors un fardeau très onéreux.

» Telle était la condition des familles sénatoriales. Il serait excessif de dire qu'elles formaient une classe de citoyens essentiellement distincte. Les sénateurs étaient pris dans toutes les classes, même parmi les affranchis ; l'empereur pouvait retirer les privilèges qu'il avait donnés. Cependant, comme ces privilèges étaient réels et de plus héréditaires, du moins pour les enfants nés depuis l'élévation de leur père à la dignité de sénateur, il y avait là une différence réelle de situation sociale ; et le principe ou du moins l'apparence d'une aristocratie politique.

II. DE LA CLASSE DES CURIALES. — » La classe des curiales comprenait les habitants des villes, soit qu'ils y fussent nés (*municipii*), soit qu'ils fussent venus s'y établir (*incolæ*), qui possédaient une propriété foncière de plus de vingt-cinq arpents (*jugera*), et ne comptaient à aucun titre parmi les privilégiés exempts des fonctions curiales.

» On appartenait à cette classe, soit par l'origine, soit par la désignation.

» Tout enfant d'un curiale était curiale et tenu de toutes les charges attachées à cette qualité.

» Tout habitant, marchand ou autre, qui acquérait une propriété foncière au-dessus de vingt-cinq arpents, devait être réclamé par la curie et ne pouvait refuser.

» Aucuns curiales ne pouvaient, par un acte personnel

et volontaire, sortir de leur condition ; il leur était interdit d'habiter la campagne, d'entrer dans l'armée, d'occuper des emplois qui les auraient affranchis des fonctions municipales, avant d'avoir passé par toutes les fonctions, depuis celle de simple membre de la curie jusqu'aux premières magistratures de la cité. Alors seulement ils pouvaient devenir militaires, fonctionnaires publics et sénateurs. Les enfants qu'ils avaient eus avant cette élévation demeuraient curiales.

» Ils ne pouvaient entrer dans le clergé qu'en laissant leurs biens à quelqu'un qui voulût être curiale à leur place, ou en les abandonnant à la curie.

» Comme les curiales s'efforçaient sans cesse de sortir de leur condition, une multitude de lois prescrivent la recherche de ceux qui ont fui ou qui sont parvenus à entrer furtivement dans l'armée, dans le clergé, dans les fonctions publiques, dans le sénat, et ordonnent de les arracher pour les rendre à la curie.

» Les curiales étaient ainsi enfermés de gré ou de force dans la curie ; voici quelles étaient leurs fonctions :

» 1° Administrer les affaires du municipes, les dépenses et les revenus, soit en délibérant dans la curie, soit en occupant les magistratures municipales. Dans cette double situation, les curiales répondaient non-seulement de leur gestion individuelle, mais des besoins de la ville, auxquels ils étaient tenus de pourvoir eux-mêmes en cas d'insuffisance des revenus.

» 2° Percevoir les impôts publics, aussi sous la responsabilité de leurs biens propres en cas de non recouvrement. Les terres soumises à l'intérêt foncier et abandonnées par leurs possesseurs retombaient à la curie, qui

était tenue d'en payer l'impôt jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelqu'un qui voulût s'en charger. Si elle ne trouvait personne, l'impôt de la terre abandonnée était réparti entre les autres propriétés.

» 3° Nul ne pouvait vendre, sans la permission du gouverneur de la province, la propriété qui le rendait curiale.

» 4° Les héritiers du curiale, quand ils étaient étrangers à la curie, et les filles ou veuves de curiales qui épousaient un homme non curiale, étaient tenus d'abandonner à la curie le quart de leur bien.

» 5° Les curiales qui n'avaient pas d'enfant, ne pouvaient disposer par testament que du quart de leurs biens. Les trois autres quarts allaient de droit à la curie.

» 6° Ils ne pouvaient s'absenter du municipe, même pour un temps limité, sans en avoir reçu l'autorisation du gouverneur de la province.

» 7° Quand ils s'étaient soustraits à la curie et qu'on ne pouvait les ressaisir, leurs biens étaient confisqués au profit de la curie.

» 8° L'impôt connu sous le nom d'*aurum coronarium*, et qui consistait en une somme à payer au prince, à l'occasion de certains événements solennels, pesait sur les curiales seuls.

» Les dédommagements accordés aux curiales accablés de telles charges étaient :

» 1° L'exemption de la torture, si ce n'est dans des cas très graves ;

» 2° L'exemption de certaines peines afflictives et infamantes réservées pour le menu peuple ;

» 3° Après avoir parcouru toute la carrière des charges

municipales, ceux qui avaient échappé à toutes les chances de ruine dont elle était semée, étaient exempts de rentrer dans les fonctions municipales, jouissaient de certains honneurs et recevaient assez souvent le titre de comte ;

» 4° Les décurions tombés dans la misère étaient nourris aux dépens des municipes (1). »

III. DE LA CLASSE DU PEUPLE. *Plebs.* — Cette classe se composait de deux ordres de citoyens, des petits propriétaires qui ne possédaient pas assez pour entrer dans la curie, et des artisans libres.

Les petits propriétaires étaient probablement peu nombreux ; ils avaient le droit de disposer de leurs biens et de leur personne.

A une époque plus reculée, tous les travaux qui s'exécutent aujourd'hui par les artisans ou des hommes de métiers, se faisaient à la maison par des esclaves. Peu à peu une nouvelle classe d'ouvriers se forma ; c'étaient des hommes libres qui faisaient des travaux, soit à la journée, soit à la tâche. On ne sait quand et comment cette classe prit origine. Mais, au v^e siècle de notre ère, elle était déjà si nombreuse, qu'il y avait des corps de métiers. Nous aurons lieu, dans la suite, d'exposer le développement des corporations :

Les plébéiens étaient au-dessous des curiales en ce que, ne connaissant ni exception ni privilège, ils étaient en butte à toute la rigueur des lois pénales, et que, ne prenant point de part aux délibérations de la curie, ils paraissaient n'avoir aucun droit politique.

(1) Guizot. *Essai sur l'Histoire de France.*

A raison même de la pauvreté qui les écartait de la curie, les plébéiens jouissaient de la faculté de s'enrôler dans la milice cohortale et dans la milice armée, d'entrer dans les offices du palais, de choisir en un mot leur profession. Ils pouvaient, par leurs services, parvenir à des dignités qui rendaient bien supérieurs aux curiales ceux qui en étaient revêtus.

IV. DE LA CLASSE DES ESCLAVES. — La tyrannie aristocratique sous laquelle gémissaient les Gaulois avant l'arrivée de Jules César dans les Gaules, avait forcé un grand nombre de simples citoyens à vendre leur liberté aux riches; il y avait déjà beaucoup d'esclaves avant que les Romains se fussent rendus maîtres de notre pays; la conquête les multiplia encore. Un panégyriste de César nous apprend que ce proconsul enleva à la liberté plus d'un million d'individus pour en faire des esclaves.

Les lois romaines, qui furent d'abord d'une rigueur excessive à l'égard des esclaves, s'adoucirent considérablement sous le gouvernement impérial. Les maîtres n'eurent plus le droit absolu de vie et de mort sur leurs serfs; ils ne conservèrent plus que celui d'infliger des peines correctionnelles. Non contente d'interdire les mauvais traitements excessifs exercés sur les esclaves, la loi, voulant encore prendre des mesures pour leur conservation et leur développement physique, prescrivit aux maîtres de leur donner une nourriture suffisante et de leur procurer, dans l'état de maladie, tous les soins que leur situation pouvait réclamer.

L'esclave ne pouvait entrer en cause; c'était à son propriétaire de répondre pour lui. Cependant, dans les affaires criminelles, celui-ci pouvait se récuser; mais il devait

alors autoriser son esclave à se présenter et à défendre sa cause. La loi pénale n'était pas la même pour l'homme libre que pour le serf ; elle punissait celui-ci bien plus sévèrement que celui-là.

Les lois romaines reconnaissaient deux espèces d'esclaves, les uns domestiques et les autres ruraux. Les premiers étant plus spécialement attachés à la personne, leur état de servitude était le plus rigoureux ; ils ne pouvaient rien posséder par eux-mêmes, ni acquérir même par donation ; leur maître, étant en droit de disposer de leur personne à son gré, comme d'un bien dont il avait une jouissance absolue, devenait propriétaire des biens qui pouvaient leur advenir. Les seconds étaient des esclaves attachés à la glèbe ; leur état avait quelque chose de plus stable ; ils tenaient au fonds auquel ils étaient attachés et en suivaient la condition, selon la maxime : *L'accessoire suit le principal* ; ils ne pouvaient être vendus sans la propriété, et changeaient de maître toutes les fois que le fonds passait dans d'autres mains. Les esclaves colons pouvaient amasser un pécule, mais ils n'avaient pas le droit d'en disposer sans l'autorisation de leurs maîtres.

L'organisation sociale de la Gaule, telle qu'elle fut introduite par la loi romaine, non-seulement détruisait toute liberté, mais elle gênait encore l'activité populaire dans toutes ses parties. L'agriculture abandonnée à des esclaves qui n'avaient nul intérêt à la prospérité des champs, pouvait-elle fleurir ? Quel commerce pouvait-il y avoir chez un peuple dont la population aisée n'avait pas le droit de sortir de la municipe sans une autorisation du gouverneur ? Le municipe, qui paraissait encore

être quelque chose, était cependant sous la main despotique du gouverneur; le préfet pouvait, selon son bon plaisir, administrer, juger, réformer les élections et tous les actes d'administration, les faits particuliers, les délits et les bonnes actions. Aussi l'aristocratie fut bientôt sans force et sans consistance; et la démocratie, énermée par le despotisme qui s'imposait, devint aussi impuissante que les classes supérieures. Nous verrons dans le cours de l'histoire le peuple gaulois, si vif, si généreux, si ardent, si intelligent, descendre au dernier degré de l'échelle sociale.

§ V. *De l'état des lettres, des sciences et des arts chez les Gaulois soumis à l'administration romaine.*

La conquête romaine introduisit dans la Gaule de grandes améliorations sous le rapport des lettres, des sciences et des arts. Rome dota sa nouvelle conquête de toutes les institutions propres à seconder le développement des intelligences, à faciliter le progrès et l'empire des idées. La Gaule fut bientôt couverte de grandes écoles : Trèves, Bordeaux, Autun, Poitiers, Toulouse, Lyon, Narbonne, Arles, Marseille, Vienne, Besançon, etc., etc., eurent d'habiles maîtres. L'enseignement, qui fut d'abord restreint à la grammaire et à la rhétorique, prit de l'extension vers le III^e siècle; la médecine, la jurisprudence, la philosophie, les belles-lettres, l'astrologie eurent des professeurs.

Pour multiplier les moyens d'instruction, on établit, à côté des écoles, de riches bibliothèques où se trouvait toute la science du temps. Lyon possédait des librairies

fameuses. Vienne, Tolosa et surtout Narbonne renfermaient des dépôts de l'ancienne littérature plus riches que ceux de Rome (1). Il y avait à Trèves une grande bibliothèque impériale, sur laquelle aucun renseignement spécial ne nous est parvenu; nous pouvons toutefois en juger par celle de Constantinople. Celle-ci avait un bibliothécaire général et sept scribes occupés constamment à copier les ouvrages anciens qui se détérioraient et à transcrire les nouveaux. La même institution existait probablement à Trèves.

Non contents de multiplier les moyens d'instruction, les empereurs favorisèrent aussi les maîtres, les environnèrent d'honneurs et de considération, les déclarèrent exempts de toutes les fonctions et charges publiques, et leur assignèrent sur le Trésor un revenu convenable.

Quoique la Gaule n'ait produit aucune de ces grandes écoles qui ont illustré Rome et Athènes, cependant quelques hommes distingués dans les lettres et les sciences sont sortis de son sein. De bonne heure la Narbonnaise avait fourni aux lettres latines de brillants esprits. Citons Publius Terentius Varro, qui avait composé un poème épique sur la querelle des Séquanais et des Eduens, cause de la guerre contre Arioviste; Cornélius Gallus, gracieux rival de Tibulle et de Properce; l'historien Trogue Pompée, dont Justin ne fut que l'abrégiateur, naquirent dans la Narbonnaise; les deux premiers descendaient de familles romaines; le troisième, qui était de race gallique, fit latiniser son nom lorsqu'il fut reçu citoyen romain. Les siècles suivants

(1) Sueton. De M. Valer. prob.

produisirent des grammairiens, des rhéteurs, des juriconsultes et des orateurs de distinction. Sous Tibère, Caligula et Néron, le gaulois Domitius Afer était regardé comme le prince de l'éloquence, dont il faisait un abominable usage, car il mit son talent au service de ces tyrans. Ce Domitius, ce triste représentant sinon de l'habileté, du moins de la moralité gauloise, y fut précédé par d'autres Gaulois plus heureusement célèbres. Nous avons déjà nommé Cornélius Gallus, l'ami de Virgile; Varron Atacinus, dont les poésies sont malheureusement perdues, et Trogue Pompée. Citons encore Marcus Antonius Gniphos, maître de César et de Cicéron; Pétronius Arbitus, auteur du *Satyrion*, qui fut longtemps confondu avec C. Pétronius, le favori et la victime de Néron; il perfectionna le genre du roman; enfin Valérius Asiaticus, le rival de Domitius Afer.

Les arts suivirent les progrès des lettres. La Narbonnaise est encore couverte de ruines de forums, de temples, de cirques, de capitales, d'amphithéâtres, de basiliques, d'aqueducs, etc., qui égalaient en magnificence les plus beaux édifices de Rome. Les rivières furent rendues navigables, des canaux firent communiquer des rivières entre elles (58 av. J.-C.). Vetus avait conçu le projet d'unir par un canal le Rhin et la Moselle. Roscius, le plus grand comédien de Rome, était né dans les Gaules.

Nous n'avons rien dit de la religion, parce que Auguste accepta les divinités de la Gaule tout en proscrivant leurs prêtres, ces *hommes de chênes* qui entretenaient et ranimaient le patriotisme mourant des nations gauloises. Puissants avant la conquête romaine, ils ne pouvaient se

résigner à la perte de leur domination et fomentaient la révolte au nom des dieux. Auguste et ses successeurs portèrent contre eux des lois sévères; mais en même temps, pour éviter de blesser le sentiment religieux des vaincus, ils associèrent leurs divinités aux honneurs du culte romain. De toutes parts on éleva des temples où le même culte fut publiquement exercé. On y vit accourir en foule tous ceux qui ne demandaient qu'un prétexte pour accepter la religion et le joug des vainqueurs. Le Druidisme, qui avait jeté des racines trop profondes pour être détruit par un simple décret impérial, continua longtemps encore, du fond de ses sombres forêts, à exercer sur les peuples la plus haute influence.

D'après ce court exposé, il est facile de juger quels seront les effets de l'administration romaine sur la Gaule. Si elle fut cause de véritables progrès sous certains rapports, elle fut bien funeste sous beaucoup d'autres. Elle modifia complètement le caractère national et détruisit entièrement tout sentiment de dignité morale. Il ne fallut rien moins que l'énergie du sang germanique pour relever le caractère gaulois et le rappeler à sa dignité primitive.

CHAPITRE III.

Histoire de la Gaule depuis son organisation en province romaine jusqu'à la soumission de Civilis (de 0 à 79 de J.-C.).

Drusus, placé à la tête du gouvernement des Gaules, sut si bien se concilier l'affection du pays, que l'assemblée tenue à Lugdunum mit Rome et Auguste au nombre des divinités tutélaires de la patrie, et voulut consacrer cet acte impie par un vaste temple, qui fut élevé au lieu où la Saône se jette dans le Rhône. Soixante villes, ayant contribué à la dépense qu'exigea la construction de l'édifice, y furent toutes représentées par une statue, afin de montrer que la patrie dominait les villes et les peuplades. Le sommet du temple fut surmonté de la statue colossale des Gaules. Pour consacrer le souvenir de cette alliance, il fut établi à perpétuité une fête annuelle, destinée à solenniser l'anniversaire de la dédicace de l'édifice sacré. L'exemple une fois donné fut bientôt suivi par toutes les villes. Il n'y eut pas une cité qui ne voulût avoir un autel en l'honneur du nouveau dieu; Narbonne poussa la flatterie jusqu'au dernier degré de la honte : elle éleva même un autel à l'infâme Livia Augusta, femme de l'empereur. C'était prêcher une obéissance aveugle et sans borne, et mettre au nombre des sacrilèges toute tentative d'indépendance.

Non contentes d'élever des autels à Auguste, la plupart des villes voulurent encore porter son nom; quelques-unes l'associèrent à celui qu'elles avaient; plusieurs renoncèrent à celui qu'elles portaient pour adopter exclusivement le nom du grand empereur (1).

Les tribus germaniques, jalouses des faveurs accordées à la Gaule, jetaient un œil d'envie sur cette contrée; Drusus agréa les sollicitations de quelques-unes de ces peuplades, et leur permit de s'établir sur la rive gauche du Rhin; de ce nombre furent les Nimètes et les Wangions, chassés autrefois avec Arioviste. Drusus favorisa encore, dans l'une des îles du Rhin, l'établissement d'une tribu germanique destinée à jouer un grand rôle. Nous verrons les Bataves remuer un peu le cadavre des Gaules; mais la mort était trop profonde pour le ressusciter.

L'esprit de servitude avait fait de tels progrès en quelques années parmi le peuple gaulois, que, peu après l'avènement de Tibère, les légions préposées à la garde de notre pays se révoltèrent et méconnurent l'autorité de leurs chefs, sans que l'insouciance du peuple lui inspirât la pensée de profiter de ce mouvement pour essayer de recouvrer son indépendance. Germanicus, envoyé pour

(1) Voici le nom des villes qui se rendirent coupables de cette flatterie : *Augusta-Tricastinorum*, Saint-Pol-Trois-Châteaux; *Apta-Julia*, Apt; *Forum Julii*, Fréjus; *Alba-Augusta*, Albi; *Augustaritum*, Limoges; *Augustæ-Ausciorum*, Auch; *Aquæ-Augustæ-Tabellicæ*, Dax; *Vicus Julii*, Aire; *Augustodunum*, Autun; *Julia Bona*, Lillebonne; *Juliomagus*, Angers; *Cæsarodunum*, Tours; *Augusta Bona*, Troyes, *Augusta-Trevirorum*, Trèves; *Cæsaromagus*, Beauvais; *Augustomagus*, Senlis; *Augusta-Suessionum*, Soissons; *Augusta-Veromandorum*, Saint-Quentin; *Augusta-Rauracorum*, Augst, près de Bâle.

ramener les troupes à leur devoir, leur cita l'exemple des Gaulois qui pouvaient servir de modèles d'une obéissance complète.

La Gaule s'émut bientôt après, car on s'attaquait à sa vie matérielle. Une augmentation considérable d'impôts ayant forcé les villes à recourir à l'emprunt, le peuple commença à murmurer et manifesta hautement un grand mécontentement, que deux hommes résolurent d'exploiter en faveur de la liberté; mais ce levier n'était plus assez puissant pour soulever une nation autrefois généreuse.

Sacrovir, noble Eduen, qui jouissait d'une haute influence sur la population du centre, dans le but d'organiser le soulèvement, fit répandre le bruit que la mort de Germanicus avait jeté l'armée dans le plus complet désordre, et que les troupes soudoyées n'attendaient qu'une occasion favorable pour abandonner les étendards de Rome. Les populations s'étant échauffées plus vite qu'il ne l'espérait, il tâcha vainement de tempérer leur ardeur pour attendre le moment propice; deux peuples précipitèrent le mouvement insurrectionnel. Les Andegaves et les Turons prirent les armes et chassèrent les autorités romaines. Sacrovir, vivement contrarié de cette levée de boucliers, sentant que, vouloir la seconder, c'était tout compromettre, prit l'incroyable parti de s'unir aux troupes romaines pour la combattre. Afin de mieux masquer son jeu, il déploya le plus grand zèle pour étouffer l'insurrection, se montra à la tête des guerriers romains, parut sur le champ de bataille la tête découverte, persuadant aux Romains que c'était par vaillance, tandis qu'il n'avait d'autre but que de se faire reconnaître de ses

amis pour être épargné. Cette petite guerre fut d'ailleurs si peu importante, qu'une seule cohorte suffit pour étouffer ce soulèvement.

Florus, chargé d'agiter la Belgique, précipita aussi le mouvement. Ayant gagné quelques soldats d'un corps de cavalerie trévire, qu'il chargea de débaucher leurs compatriotes au service de l'armée romaine, et persuadé, sur des promesses vagues, qu'il serait suivi d'un corps considérable de cavalerie auxiliaire, il leva l'étendard de la révolte et vit à peine quelques cavaliers répondre à son appel. Dans une telle situation, comme il ne lui restait d'autre espoir que la fuite, il se sauva dans la forêt des Ardennes, où Julius Indus, son compatriote et son ennemi personnel, le poursuivit, dispersa son escorte et tenta de s'emparer de sa personne. Florus aima mieux se donner la mort que de tomber vivant entre les mains du cruel et servile Indus.

L'Eduen Sacrovir, qui avait assoupi le mouvement insurrectionnel des Andegaves et des Turons, n'ayant pas pour cela renoncé à ses desseins et jugeant les circonstances plus favorables, travailla à organiser le soulèvement qu'il venait de combattre, et s'appliqua à ranimer le sentiment patriotique tué depuis longtemps. Cette tentative semblait d'abord lui présager les plus heureux succès; car la seule cohorte de troupes auxiliaires, formée à la romaine, qui se trouvât dans le pays des Eduens, s'était déclarée en faveur de l'insurrection. Sacrovir entra à Augustodunum (Autun), y proclama l'indépendance nationale et appela tous les hommes aux armes. Les élèves des écoles et des gymnases s'enrôlèrent sous ses étendards. Les esclaves crupellaires, af-

fectés au métier de gladiateurs, les imitèrent; la foule les suivit, en sorte que Sacrovir se trouva en quelques jours à la tête de 40,000 hommes. Silus, général romain, chargé de combattre l'insurrection, prit deux légions et un corps de Germains auxiliaires, s'avança vers l'Edue, tomba en passant sur les Séquanais qui avaient pris part à la révolte et ravagea leurs campagnes. Lorsque tout fut soumis chez les Séquanais, il marcha à la rencontre de l'armée éduenne, qui présentait un bien triste spectacle. Qu'on se représente un amas d'hommes armés les uns à la romaine, les autres de coutelas, ceux-ci de bâtons, ceux-là bardés de fer, pouvant à peine se remuer; c'était là la grande armée éduenne. Sacrovir en parcourut les rangs, exhortant chacun à bien faire, leur montrant la liberté comme le prix de leur victoire. Le général romain prit de son côté la parole. Jamais discours plus insultant pour un ennemi ne fut prononcé. « J'ai honte, dit Silus à ses soldats, de mener » les vainqueurs des Germains contre des adversaires » aussi peu redoutables que les Gaulois. Les Andegaves » et les Turons ont été vaincus par une seule cohorte; » les Trévires par quelques cavaliers; les Séquanais par » une faible avant-garde. Les Eduens, les plus faibles » et les plus amollis de ces peuples, résisteront encore » moins. Vous n'aurez d'autre peine que de les enchaî- » ner sur le champ de bataille ou de les atteindre dans » leur fuite. » La prophétie se vérifia à la lettre, tant les Gaulois, dont le nom autrefois faisait trembler Rome, étaient dégénérés! La vue seule des aigles impériales mit en fuite les ailes composées de soldats armés à la romaine; le centre les suivit, en sorte qu'il ne resta

sur le champ de bataille que les crupellaires, forcés par leur armure de demeurer immobiles. Les épées étant impuissantes contre ces hommes de fer, il fallut prendre des haches pour les tuer et des leviers pour les renverser ; lorsqu'ils étaient tombés, ils demeuraient étendus sur la terre sans pouvoir se relever. Sacrovir se retira à Augustodunum qu'il espérait défendre ; mais les habitants de cette ville, redoutant trop les armes romaines, le contraignirent à sortir de la place. Il se cacha pendant quelque temps dans une ferme du voisinage ; sa retraite ayant été découverte et ne voulant pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis, il mit le feu à la maison et périt dans les flammes avec quelques-uns de ses compagnons qui n'avaient pas voulu séparer leur fortune de la sienne.

Les empereurs, regardant comme l'une des plus importantes de l'empire, la province des Gaules, qui d'ailleurs se montrait si fidèle, non contents d'y venir passer quelque temps, y envoyaient en exil les hommes dont ils avaient le plus à se plaindre. A l'époque où nous sommes arrivés, on voyait confinés dans cette partie de l'empire les principaux personnages qui avaient pris part aux humiliations et à la mort du Sauveur du monde. Hérode Antipater, devant qui Jésus-Christ avait comparu, était exilé à Lyon, Pilate à Vienne ; ils purent y rencontrer Hérode Archélaus, qui avait été envoyé dans le même pays par Auguste.

Caligula, successeur de Tibère, demeura longtemps dans les Gaules et sembla même avoir choisi cette province pour sa place de sûreté, la source de ses trésors et le lieu où il pouvait le plus aisément exercer ses folies.

Ayant un jour traversé le Rhin pour repousser les Germains, il remporta sur les Barbares un faible avantage qui fut à ses yeux une grande victoire. Comme le nombre des prisonniers ne répondait pas à la prétendue grandeur de l'exploit, il choisit des esclaves gaulois, leur fit apprendre quelques mots de langue germanique, teignit leurs cheveux en rouge et les fit conduire à Rome, où ils furent des témoins irrécusables de son incomparable succès dans la guerre.

L'or des Gaulois ayant excité la convoitise de Caligula, il sut multiplier les moyens pour l'obtenir. Les impôts étant à ses yeux des voies trop communes, comme il lui fallait quelques ressources plus burlesques ou plus tragiques, il se fit, en conséquence, marchand et confiscateur. Occupé au jeu de dés, ayant perdu une somme assez considérable, il se fit apporter le registre des confiscations et mit au nombre des conspirateurs l'un des plus riches habitants. « Vous autres, dit-il à son part-ner en reprenant sa partie, vous avez bien de la peine » à gagner quelques drachmes; je viens d'un seul coup » de faire râfle de cent cinquante millions. »

Il fit transporter à Lyon le mobilier de ses deux sœurs, qui avaient blâmé sa conduite, et le mit en vente. Tout ayant été vendu à un prix exorbitant, il ordonna aussitôt de transporter d'Italie à Lyon tous les vieux meubles de ses palais et de ses villas. « Il voulait, disait-il, pour-voir de meubles les meilleurs alliés du peuple romain, » ses chers amis les Gaulois. » Il présida lui-même à la vente, faisant valoir chaque objet. « Ceci vient de Ger- » manicus, mon père; cela a appartenu à Agrippa; » Auguste a conquis ce vase à Actium; il appartenait

» à la reine Cléopâtre. » Caligula recueillit de cette vente des sommes prodigieuses; quelques jours après, elles étaient jetées au milieu de la place publique ou dépensées en fêtes splendides.

Se croyant connaisseur profond et éclairé en poésie et en éloquence, il institua à Lyon des combats littéraires en grec et en latin, véritables tournois dont les lois étaient aussi bizarres que leur auteur. Ceux dont les pièces avaient été jugées indignes du concours devaient les effacer avec leur langue. Les vaincus qui d'ailleurs avaient manifesté quelque talent étaient condamnés à chanter la gloire des vainqueurs. Ceux qui ne voulaient pas accepter cette peine pouvaient la faire commuer, soit en quelques coups de férule, soit en une immersion dans les eaux du Rhône. Caligula permettait, au milieu de ses folies, qu'on lui parlât avec franchise et tolérait même parfois l'impertinence. Un jour il fit élever au milieu de la place publique de Lyon un trône sur lequel il vint s'asseoir, habillé en Jupiter. Ce qui le toucha le plus, ce fut moins les applaudissements de la multitude et les chants de louanges répétés en chœur, que l'immobile attention d'un savetier. Caligula, pensant l'avoir fasciné, l'interrogea sur ses sentiments : « Je » pense, dit le savetier, que tu es une grande extravagance. » L'empereur ne fut point ému de cette insulte et laissa l'ouvrier se retirer sans le punir.

Un imbécile succéda à un furieux. Claude, successeur de Caligula, étant né dans les Gaules, voulut témoigner de la reconnaissance à sa terre natale. Il pensa rendre un véritable service à l'humanité en détruisant les Druides, qui exerçaient encore au fond de leurs sombres forêts les

actes de la plus cruelle barbarie. Nous avons dit, au premier livre de cette partie de notre histoire, les supplices affreux qu'il leur fit subir. Nous devons compter, parmi les bienfaits réels qu'il fit à notre pays, l'allègement des charges publiques et la diminution des impôts. La plus grande faveur qu'il accorda à son pays, ce fut de l'assimiler entièrement à Rome et à l'Italie. Il présenta au sénat un projet de loi par lequel il proposait d'accorder aux Gaulois le droit d'être admis au nombre des sénateurs et de pouvoir occuper toutes les charges publiques. Ce projet, détruisant les privilèges de Rome et de l'Italie, et tendant à amoindrir le corps auguste qui se regardait comme le plus ferme appui de l'empire du monde, rencontra une vive opposition. Claude se rendit lui-même au sénat pour déterminer par sa présence l'adoption du projet : il prononça un discours dans lequel il s'attacha à prouver que Rome devait s'appliquer à réunir tous les peuples conquis, de manière à ne former qu'un seul peuple, parce que dans toutes les parties de l'empire, chez tous les peuples soumis à la domination romaine, il y avait des forces et des talents qu'il fallait rassembler en un faisceau redoutable aux ennemis de Rome. Il prouva ensuite que la politique de la république avait toujours été d'étendre ses privilèges; que, renfermés d'abord dans Rome, ces privilèges avaient été étendus au Latium, puis aux Etrusques, enfin à la Gaule cisalpine. Il ne demandait donc que la continuation de cette ancienne politique si glorieuse au peuple romain.

Le projet fut adopté, et le discours de l'empereur, gravé sur deux tables d'airain, fut placé dans le temple d'Au-

guste à Lyon. La Gaule, se trouvant ainsi parfaitement assimilée à l'Italie, ne voulut pas que l'octroi des droits politiques fût pour elle une vaine faveur : ses enfants entrèrent dans le sénat et furent admis aux plus hautes charges de l'empire. Non contentes d'étaler à Rome un luxe insultant pour ces grandes et illustres maisons romaines, appauvries depuis longtemps et n'ayant plus d'autres richesses que la gloire de leur nom, les riches familles gauloises déployèrent une grande habileté d'intrigue qui les faisait rechercher par les conspirateurs et les révolutionnaires. Aussi les plus fameux Gaulois trempèrent dans la plupart des révoltes qui renversèrent les empereurs. Pour donner une idée de ce qu'était un noble Gaulois à Rome, les historiens citent le Viennois Valérius Asiaticus.

Ce personnage illustre, s'étant retiré à Rome sur la fin du règne de Tibère, acheta les jardins si fameux de Lucullus, et, ce que ce riche citoyen de Rome n'avait pu faire, il les acheva et les embellit de si riches décors, que rien au monde ne les égalait en magnificence. Ce fut sous leurs admirables ombrages qu'il complota la mort de Caligula pour le punir de l'attentat dont il s'était rendu coupable contre son honneur. Claude lui accorda les premières dignités militaires et le fit deux fois consul. Il eut le malheur d'aimer une rivale de Messaline qui, emportée par une jalouse vengeance, demanda sa tête. Claude résista d'abord ; mais des agents corrompus par sa femme ayant accusé l'illustre Gaulois d'avoir trempé dans une grande conspiration, il fut condamné à mourir. Pour toute grâce, on lui accorda le choix de son genre de mort. Ayant voulu périr dans les

flammes, par ses ordres un bûcher fût élevé dans ses jardins. En se rendant au lieu du supplice, voyant le bûcher placé dans le lieu le plus magnifique, il ordonna de le mettre ailleurs pour ne pas porter atteinte à la fraîcheur des feuilles de ses arbres. Après cette précaution digne d'un asiatique, il se coupa les veines.

Un monstre succéda à l'imbécile Claude. Néron, dont le monde supporta l'empire, selon l'énergique expression de Pline, se souvenant qu'il était né dans les Gaules, se montra d'abord favorable à ce pays. Un incendie ayant détruit toute la ville de Lyon, cent ans après sa fondation, Néron, désirant la voir se relever plus belle de ses ruines, lui envoya un secours de quatre millions de sesterces (820,000 fr.).

Bientôt Néron inspira à l'univers un mélange de crainte et d'horreur. Ce nom odieux pesa aussi sur la Gaule, et ce fut de son sein que partit le coup qui le renversa. Le gouverneur de la Lugdunaise, ayant vu de près les crimes et les bassesses de ce tyran, et supportant avec une peine excessive la honte dont le nom de Néron couvrait l'empire, inspira le dégoût qu'il éprouvait à tout ce qu'il y avait de noble, de grand et de généreux chez les Séquanais, les Arvernes et les Eduens. Son langage fut entendu avec d'autant plus de faveur, que chacun voyait en lui un enfant de la Gaule animé du désir de relever la gloire de sa patrie. Vindex, c'est le nom de ce gouverneur, appartenant à une ancienne famille royale d'Aquitaine, quoique doué d'une haute intelligence et plein d'audace pour les grandes choses, ne se proposait cependant pas l'indépendance nationale. Croyait-il son pays déjà trop romain ? Se persuadait-il qu'il n'y avait qu'à

perdre à se séparer du centre de la civilisation ? Quels qu'aient été ses motifs, ne jugeant pas sans doute son pays digne d'un complet affranchissement, et se proposant seulement de substituer un homme doué de sentiments nobles à celui qui souillait le trône des Césars, il rappela les hontes et les crimes de Néron dans une proclamation dont nous allons citer quelques passages.

« L'univers, disait-il en parlant de Néron, a été pillé » par ses mains avides ; la fleur du sénat est tombée sous » ses coups ; il a foulé aux pieds la sainteté des lois, ren- » versé les règles fondamentales de l'empire. Aussi mé- » chant fils qu'indigne empereur, il a porté une main par- » ricide sur sa mère. Y a-t-il rien de plus burlesque que » sa vie ? J'ai vu de mes yeux, j'ai vu cet homme (s'il mé- » rite encore ce nom) monter sur le théâtre, chausser le » cothurne, se couvrir du masque, puis figurer au milieu » de l'orchestre, la cithare à la main. Je l'ai vu portant le » ventre d'une femme enceinte accoucher sur la scène. Il » n'y a pas une fiction de la fable qu'il n'ait jouée et exé- » cutée. Permettons-nous que Néron souille plus long- » temps les noms d'Auguste, de César, d'Empereur ? » Levons-nous, rendons la liberté au monde et la dignité » à l'empire. »

Cette proclamation, répandue à flots dans le midi de la Gaule, y produisit une si vive agitation, que la Lugdunaise n'attendit plus que le signal pour se lever en masse. Mais, avant de donner ce signal, il fallait un chef à l'insurrection ; toutes les bouches prononçaient le nom de Galba, habile capitaine, revêtu de la charge de pro-préteur dans l'Espagne-Citérieure. Galba, à qui Vin-dex avait offert la dignité impériale, hésita d'abord,

puis se laissa persuader et fut proclamé empereur. Il franchit aussitôt les Pyrénées et se dirigea sur Rome par la Gaule. Cette province, qui la première l'avait invité à prendre la couronne impériale, était divisée; tout le Midi, à l'exception de la ville de Lyon, se déclara pour lui. Lyon, objet des faveurs de Néron, voulut donner à ce tyran des preuves d'une sincère reconnaissance.

Les motifs du soulèvement du Midi ne paraissaient nullement exister pour la Belgique, dont la situation politique et militaire était toute différente. Cette différence provenait surtout des légions placées dans les camps fortifiés du Rhin, qui agissaient sur l'esprit du peuple et en recevaient à leur tour une impulsion importante. Pour bien déterminer l'action respective des troupes et des habitants les uns sur les autres, nous avons besoin de faire connaître la position et les dispositions du soldat. Les attaques incessantes des bandes germaniques avaient déterminé les empereurs à élever des forts tout le long de la rive gauche du Rhin, depuis l'Aar jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Ces postes étaient occupés par une armée composée de près de 80,000 hommes. Comme il eût été dangereux de remettre le commandement d'une armée si nombreuse entre les mains d'un seul capitaine, elle fut divisée en deux corps, l'un dit du Haut et l'autre du Bas-Rhin, ayant chacun leur commandant, qui relevait immédiatement de l'empereur. La condition du militaire était alors un état fixe et permanent; car le guerrier ne quittait le parti des armes que lorsqu'il ne pouvait plus servir, et de plus les légions, une fois cantonnées dans un pays, y demeuraient toujours, à moins que de grandes guerres ne forçassent à les transporter ailleurs, puisqu'on

ne connaissait pas alors ce que nous appelons aujourd'hui changements de garnison. De là il résultait des rapports durables entre les troupes et les populations. L'habitude de se voir sans cesse, les relations d'affaires et d'amitié établissaient une communauté d'idées et d'intérêts entre les habitants d'un pays et les légions chargées de le défendre; celles-ci se regardaient comme chez elles, se persuadaient être placées sur leur propre sol. Cela était vrai pour les soldats du Rhin, qui étaient presque tous Gaulois.

Lorsque la nouvelle de l'exaltation de Galba à l'empire par les légions du Sud parvint au Nord, elle y causa la plus vive agitation; le nouvel empereur y trouvait peu de sympathies. On se disait avec raison que les légions du Nord, étant plus nombreuses, plus aguerries, plus exposées au danger que celles du Sud, avaient plus de droit que celles-ci à donner un maître à l'empire. A l'esprit de corps venait se joindre la jalousie des faveurs. Craignant que le nouvel empereur ne protégéât de préférence les troupes qui les premières avaient concouru à son exaltation, les soldats du Nord s'attendaient à se voir négligés et privés des faveurs impériales. Remontant à des considérations plus élevées, les officiers se demandaient ce que deviendrait l'empire si chaque armée s'avisait de proclamer un empereur. Il pourrait donc y avoir autant d'empereurs que d'armées et peut-être que de légions; car une fois le principe admis, pourquoi s'arrêter dans les conséquences? Ces considérations déterminèrent les légions de la Belgique à se montrer tout d'abord hostiles à Galba, qu'elles nommaient par dérision l'élu de Vindex.

Le commandant des troupes du Haut-Rhin, homme de grand mérite, qui, sans aucune protection, s'était

élevé des derniers rangs de l'armée à la haute position qu'il occupait, professait un attachement austère pour les lois de sa patrie et montrait une profonde déférence aux ordres du sénat, qu'il regardait comme le palladium de l'empire. Persuadé que l'exaltation de Galba était une usurpation dangereuse, il remonta rapidement le fleuve du Rhin et alla mettre le siège devant la forte place de Vesuntio (Besançon), qui s'était déclarée en faveur du nouvel empereur. Comme il était extrêmement important qu'une place de cette valeur ne tombât pas entre les mains de Rufus, Vindex réunit ses troupes et vola à sa défense. Avant d'en venir aux mains, il demanda une entrevue au commandant des troupes du Haut-Rhin. Cette entrevue fut secrète; on sut que les deux généraux étaient convenus d'abandonner Néron; mais sur qui portaient-ils leurs vues pour le remplacer? Acceptaient-ils Galba? Voulaient-ils s'en rapporter à la décision du sénat? On l'ignore. Pour montrer la conformité de leurs pensées, ils convinrent de prendre ensemble possession de Vesuntio. Plein de confiance dans cette convention, Vindex fit avancer ses troupes, sans aucune des précautions militaires qu'on ne doit jamais négliger et qui eussent été nécessaires alors; car les soldats de Rufus, les voyant approcher de la ville, tombèrent sur elles malgré la défense de leur général. Ce fut une véritable boucherie : on ne peut donner le nom de combat à une mêlée de soldats se battant pêle-mêle, sans ordre et pour ainsi dire sans chef. Vindex, qui perdit 20,000 hommes, fut si douloureusement affecté de ce désastre affreux, qu'il se perça de son épée. Il fut vivement regretté par la partie de la Gaule qu'il avait administrée avec beau-

coup de sagesse, et plus encore pleuré par Galba, qui perdait en lui un homme dont il aurait pu retirer d'éminents services.

L'ébranlement produit dans la Gaule se communiqua à toute l'Italie. Nous n'avons pas à raconter la triste fin de Néron, ni le triomphe éphémère de Galba. Pendant les quelques mois de son empire, Galba usa à l'égard des troupes de la Gaule d'une partialité funeste, qui souleva de nouvelles tempêtes. Toutes les troupes et les villes qui avaient travaillé à son exaltation reçurent de grandes faveurs; la Belgique, au contraire, se vit accablée d'impôts. Les légions du Rhin, traitées sans considération, ne reçurent pas même les gratifications que les nouveaux empereurs avaient coutume de leur accorder. Cette partialité révoltante entretenit l'esprit de mécontentement et de sédition. La couronne fut proposée à Rufus, qui la refusa constamment. Capito, commandant du Bas-Rhin, n'ayant pas la même abnégation, intrigait pour son propre compte; mais il périt assassiné par l'un de ses lieutenants. Galba, instruit de cette agitation, n'était pas sans inquiétude sur les dispositions des légions du Rhin; il résolut de changer les officiers généraux et de les remplacer par des hommes dont il se croyait sûr. Il rappela, sous un prétexte spécieux, l'habile général Virginius Rufus et lui substitua Hordoneus Flaccus, vieillard sans aucune énergie, et mit à la tête des légions du Bas-Rhin Vitellius, homme plein de courage et d'astuce, mais aussi complètement discrédité à cause de ses vices; il avait poussé la crapule si loin, que tous les jours, dès midi, on le voyait dans un état de complète ivresse.

En arrivant au milieu des légions dont le commandement lui avait été confié, Vitellius les trouva dans une extrême agitation. Deux intrigants s'emparèrent de son esprit et préparèrent tout pour une révolte. Ayant besoin, pour réussir dans leur projet de soulèvement, du concours des troupes du Haut-Rhin et de l'appui des habitants de la Belgique, ils envoyèrent des émissaires habiles chargés d'inspirer aux soldats du Haut-Rhin les sentiments des légions du Bas-Rhin, tandis que d'autres agents parcouraient la Belgique semant la désaffection dans l'esprit des habitants, dont les impôts venaient d'être augmentés. Les Belges, tenus dans une agitation habituelle, se montrèrent si disposés à se soulever, qu'ils envoyèrent des affidés dans le camp de Vitellius pour connaître ses dispositions et le porter à la révolte. Accueillis avec honneur, ces affidés s'en retournèrent comblés de présents. Après leur départ, il se répandit dans le camp un bruit, sans aucun autre fondement qu'une rumeur vague, que les envoyés belges venaient d'être assassinés par des sicaires de Galba, jaloux de la confiance qu'ils avaient eue dans les légions du Bas-Rhin.

Tous ces bruits, habilement répandus, avaient produit une vive émotion parmi les légionnaires ; le nom de Galba en était devenu plus odieux, chacun le maudissait. Tout cela se passait dans les derniers jours de décembre, époque où l'armée devait donner de nouvelles preuves de fidélité. Le premier jour de janvier étant marqué pour le renouvellement du serment à l'empereur, les images du souverain furent, comme de coutume, élevées au milieu du camp. Tous les soldats se présentèrent pour prononcer la formule du serment.

Quelques-uns prononcèrent le nom de Galba ; la plupart ne dirent rien ou murmurèrent des syllabes inintelligibles, premiers symptômes de ce qui allait se passer. La nuit suivante les images de l'empereur furent abattues et couvertes d'ignominies. Vitellius se garda bien de prendre des mesures pour découvrir les coupables. L'impunité publique ayant augmenté le nombre des séditieux, la révolte s'organisa sur le champ. Deux jours après, l'armée se porta en masse à la tente de Vitellius pour le saluer empereur, dignité suprême que ce général accepta. La rébellion étant consommée, il fallait en assurer le succès. Des émissaires partirent aussitôt pour le camp d'Hordoneus, afin de disposer ses troupes à reconnaître le nouvel empereur. Vitellius cependant remontait le Rhin et s'arrêtait en face du camp d'Hordoneus pour tenter les troupes. Les deux armées fraternisèrent en effet et se rangèrent unanimement sous les étendards du nouvel empereur. La plupart des légions et des cohortes du reste de la Gaule les imitèrent ; les Belges, heureux de se voir délivrés de Galba, proclamèrent aussi Vitellius avec enthousiasme.

Le nouvel empereur, se voyant à la tête d'une puissante armée abondamment pourvue de vivres, et secondé par une population amie, songea aussitôt à marcher sur l'Italie pour s'y faire reconnaître. Il divisa son armée en deux corps : l'un, sous la conduite de Valens, devait traverser toute la Gaule et passer en Italie par les Alpes Cottiennes ; l'autre, fort de 30,000 hommes, ayant Cécina à sa tête, reçut l'ordre de se diriger par le pays des Helvètes et de franchir les Alpes Pennines. Vitellius devait suivre ces deux corps à la tête d'une légion et de l'immense

population belge qui s'était levée en masse pour le soutenir. L'enthousiasme était à son comble; les troupes ne voulaient pas attendre la fin de Khiver pour se mettre en marche; mais, loin de seconder cet élan, Vitellius ne savait que se livrer à la débauche. Quoiqu'on le vît presque toujours ivre dès midi, telle était la haine portée à Galba, que le vice abrutissant d'une honteuse intempérance ne diminuait en rien l'attachement des troupes pour le nouvel empereur. La superstition vint encore augmenter les espérances. Au moment du départ, un aigle magnifique s'éleva au-dessus de l'armée, et d'un vol rapide traça le chemin qu'elle devait suivre.

La division de Valens traversa en amie le territoire des Trévires. Les Médiomatriks (Messins) la reçurent avec bienveillance. On ne sait quels vertiges agitèrent les troupes devant la ville de Metz; elles prirent subitement les armes pour égorger un peuple complètement inoffensif; c'était une espèce de frénésie dont la cause était inconnue; car elles n'étaient poussées ni par la soif de l'or, puisque rien ne fut pris, ni par le besoin de la vengeance, puisqu'elles étaient au milieu de populations amies. 4,000 personnes furent égorgées; ce fut avec une peine extrême que Valens parvint à rétablir l'ordre et à faire déposer les armes. Le bruit de cet acte de barbarie sans nom se répandit par toute la Gaule, et causa la plus grande terreur dans le pays que devait traverser cette division, qui cependant ne manifesta aucun mouvement désordonné dans le pays des Leukes. Arrivée sous les murs de Langres, elle vit quelques-unes de ses légions saisies de nouveau par une sorte d'esprit de vertige, que Valens eut une peine extrême à comprimer. Il y parvint

en leur montrant à quelques lieues de là les terres des Eduens, amis de Galba, sur lesquelles on leur permettait de se livrer sans ménagement à toute leur fureur. Lorsque l'armée toucha les frontières des Eduens, on voyait une joie féroce briller dans les yeux du soldat; l'heure de la vengeance et de l'extermination semblait enfin avoir sonné; le farouche guerrier jouissait par avance du bonheur de se baigner dans le sang. Comme Galba venait de mourir, les Eduens ses amis se hâtèrent de reconnaître Vitellius, d'arborer ses enseignes et d'envoyer au-devant de son armée pour lui offrir des vivres, de l'or et de l'argent. Les légions se trouvèrent désarmées par cet acte de générosité. Ce que Augustodunum avait fait par crainte, Lyon le fit par zèle et plus encore par haine contre les Viennois, objets des faveurs de Galba. Les Lyonnais ayant représenté aux soldats de Valens, les Viennois comme des partisans zélés de Galba et des ennemis mortels de Vitellius, la division quitta Lugdunum avec la résolution d'anéantir Vienne. Cette cité, instruite des maux dont elle était menacée, tenta de les prévenir; elle envoya à la rencontre des légions ses principaux citoyens, précédés de ses prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux. Ils se jetèrent aux genoux des légionnaires, s'attachèrent à leurs armes, firent valoir le titre d'alliée du peuple romain dont Vienne jouissait depuis longtemps; mais ce qui toucha le plus les soldats, ce furent trois cents sesterces (58 fr.) distribués à chacun d'eux. Valens, qui avait été gagné par une très forte somme, fit valoir les droits de Vienne à la protection des légions; l'armée se contenta de l'argent, des vivres et des armes des habitants.

Valens s'avança ensuite par le pays des Allobroges et des Voconces, réglant sa marche et le séjour de ses troupes sur les sommes qui lui étaient payées. Faute d'argent, il se laissait fléchir par des adultères et d'infâmes prostitutions.

Othon, que Rome avait reconnu pour successeur de Galba, ne voyant pas sans terreur l'armée formidable qui s'avancait vers l'Italie, chercha à la retenir dans les Gaules en envoyant une flotte nombreuse pour soumettre tout le littoral de la Narbonnaise. Valens, comprenant toute l'importance de cette province, détacha sa cavalerie tréviroise pour parcourir le pays et repousser les agresseurs, tandis qu'il continuait sa marche vers l'Italie.

Cécina, qui de son côté suivait son itinéraire à travers l'Helvétie, se voyant barrer le passage par les Helvètes, tira une cruelle vengeance de cet acte d'hostilité; il ravagea le pays, rasa les villes, massacra des milliers d'habitants, en vendit un grand nombre à l'encan et marcha contre Aventicum, qu'il respecta cependant, se contentant de mettre à mort Julius Alpinus, l'auteur de la résistance, et remettant à Vitellius de statuer sur le reste de ce peuple malheureux. Des ambassadeurs partirent aussitôt pour implorer la clémence de l'empereur. Vitellius leur donna audience au milieu de son camp, en présence de toute son armée qui insultait à ces infortunés. Clodius Cossus, chef de l'ambassade, s'étant avancé sans se laisser intimider, parla d'abord d'un air craintif et modeste; puis il peignit d'une manière touchante les malheurs de sa patrie, et des larmes abondantes versées sur tant d'infortunes ajoutèrent beaucoup à l'éloquence du discours. Les soldats émus pleurèrent à leur tour et demandèrent eux-

mêmes la grâce de ceux qu'ils voulaient immoler à leur fureur. Pouvoir sublime de l'éloquence, qui sait changer les cœurs, toucher les plus endurcis et ramener à la douceur les âmes les plus féroces !

Vitellius continuait sa marche à travers la Gaule, lorsqu'il se vit arrêté par les habitants des bords de l'Allier et de la Loire, qui vinrent réclamer son appui contre un nouvel ennemi. Un Gaulois de basse extraction, nommé Maric, s'était donné comme inspiré. A l'en croire, un dieu l'animait et le poussait à délivrer la Gaule du joug de l'étranger. La foule ignorante s'étant attachée à sa personne, il se vit bientôt à la tête de 8,000 hommes armés, avec lesquels il exerça les plus affreux ravages partout où il porta ses pas; le mal menaçait de s'aggraver encore, car les vagabonds de tous les pays accouraient en foule se ranger sous ses étendards, afin d'avoir part au pillage. Rien n'était sacré pour cette multitude; tout ce qui possédait, Gaulois ou Romain, sacré ou profane, tombait sous ses coups. Un corps de troupes régulières fut envoyé contre Maric, qui fut défait avec toute sa suite. Le prophète, fait prisonnier, fut traîné au pied du tribunal de l'empereur et décapité.

Lorsque Vitellius entra en Italie, il n'avait plus d'ennemi à combattre. Ses généraux venaient de défaire Othon, qui s'était donné la mort pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Quand Vitellius arriva à Rome, son armée y produisit un effet indicible : habitué à posséder des troupes disciplinées, armées et vêtues à la romaine, le peuple romain ne vit pas sans épouvante cette foule de Gaulois et de Germains vêtus de saies et de braies, ayant pour la plupart des peaux de moutons sur les épaules. Ce qui effrayait plus que ce spectacle

hideux, c'était l'indiscipline : toute espèce de désordre marchait à la suite de l'armée barbare. Les Romains mêmes qui se trouvaient en petit nombre dans ses rangs avaient pris des habitudes sauvages. Le mal alla si loin et parut tellement irremédiable, que Vitellius fut obligé de renvoyer dans les Gaules huit cohortes bataves, braves à l'excès, mais qui ne cessaient de commettre les plus affreux brigandages. Renvoyées dans leur pays dont elles avaient conservé toute la férocité, elles arrivèrent sur les bords du Rhin au moment où leur patrie avait besoin de leur secours.

Aucune autre époque que celle où nous sommes arrivés n'avait été plus favorable aux provinces de l'empire pour recouvrer leur liberté, si elles avaient songé à la reconquérir. Les armées romaines ne combattaient plus contre les ennemis du dehors; elles luttaient l'une contre l'autre pour élever au souverain pouvoir leurs généraux de prédilection. Galba avait été renversé par Othon; celui-ci venait de succomber sous les coups de Vitellius. Les troupes d'Orient refusèrent de reconnaître le nouvel empereur et proclamèrent Vespasien, qui trouva un appui bien précieux dans le gaulois Antonius Primus. Antonius, doué d'un talent militaire bien réel, aussi habile politique que bon capitaine, devait servir utilement le parti pour lequel il se déclarerait. Pour l'avoir, il suffisait de satisfaire son ambition. Néron avait eu pour lui la plus grande considération, l'avait élevé aux premières charges de l'empire, avait même contraint le sénat de le recevoir dans son sein. Cette noble assemblée l'élimina lorsqu'elle fut délivrée du joug du cruel Néron. Galba l'éloigna de Rome en lui confiant

le commandement de l'armée de Pannonie. Othon ne fit aucune attention à lui. Vitellius le négligea également. Primus, pour se venger, détermina ses troupes à proclamer Vespasien. Non content d'avoir gagné son armée à la cause de l'empereur d'Orient, il envoya encore des émissaires dans la Gaule sa patrie, où il comptait un grand nombre d'amis, dont quelques-uns se rendirent auprès du vieux Hordoneus pour exciter sa jalousie; mais la faiblesse de caractère et les irrésolutions de ce général ne lui permirent pas d'accorder une coopération active; il laissa faire, ce qui était beaucoup. Les autres allèrent trouver un illustre Batave prêt à adopter toutes les mesures pour se venger d'une injure personnelle et délivrer son pays du joug des Romains.

La lutte si longue, si glorieuse, mêlée de tant de succès et de revers, que soutint Civilis contre les légions romaines, nous paraît appartenir plus à l'histoire de la Germanie qu'à celle de la Gaule. C'est pourquoi nous nous contenterons de rapporter les effets que cette levée de boucliers produisit sur les Gaulois.

Les premiers succès de Civilis produisirent une impression profonde sur les légions romaine, et jetèrent dans leur sein cette incertitude voisine de la défection. A cette agitation des légions, succédèrent bientôt les bruits les plus alarmants sur la situation de Rome. On assurait que cette ville, la reine du monde, avait été réduite en cendres, que le Capitole et le temple de Jupiter étaient détruits. Les Druides sortirent alors de leurs profondes retraites, répandirent des prophéties qui annonçaient la chute de l'empire : « Nos pères, disaient-ils, ont pris la ville de Rome; le Capitole résista.

» Aujourd'hui le Capitole et le temple de Jupiter sont
» tombés sous les coups du gaulois Primus; c'est le terme
» marqué par les destins à la puissance romaine. » On
disait que toutes les provinces de l'empire s'étaient sou-
levées pour reconstituer leur nationalité; que les Daces,
les Pannoniens, les Bretons avaient recouvré leur indé-
pendance. Des voix généreuses répétaient de toutes parts
que le moment de reconquérir son indépendance était
arrivé pour la Gaule; mais cette agitation était tempérée
par les avis de prétendus sages, plus amis d'un repos
servile que d'une liberté achetée au prix de quelque sa-
crifice; ils calmaient la multitude, démentaient tous les
bruits, apaisaient le trouble, et ils agirent si bien sur l'es-
prit des Gaulois, qu'il n'y eut que deux peuples qui se
soulevèrent sérieusement, les Lingons et les Trévires.

Une assemblée générale de toute la Gaule fut convo-
quée à Colonia Agrippina, où la reconstitution de l'em-
pire gaulois, l'objet de tous les vœux, fut résolue d'une
voix unanime. Lorsqu'on voulut discuter les conditions
de l'existence de cet empire, les députés n'ayant pu s'en-
tendre, les plus sages proposèrent de remettre la solution
de cette question après la destruction de la puissance
romaine dans cette province; cet avis fut adopté.

Les Trévires Classicus et Tutor, deux des principaux
officiers de l'armée de Vocula, s'étaient trouvés à la réu-
nion de Colonia et avaient reçu la mission de détacher les
soldats romains de leurs chefs. A peine rentrés dans leur
camp, ils travaillèrent activement tous les auxiliaires gau-
lois. Lorsque la défection fut assurée, ils donnèrent le con-
seil à Vocula d'aller dégager le camp de Vétera, qui était
sur le point de succomber, conseil que suivit Vocula; mais,

en approchant de Vétéra, il vit avec étonnement Classicus et Tutor se séparer du reste de l'armée avec tous les soldats de leur nation. Vocula fit de vains efforts pour ramener les rebelles sous les étendards de Rome ; pour toute réponse, ils déployèrent l'étendard de la Gaule. Les soldats des deux armées, réunis pendant longtemps sous les mêmes tentes, avaient de fréquents entretiens, dans lesquels les Gaulois, devenus d'ardents missionnaires de l'indépendance de leur pays, travaillaient avec une ardeur infatigable à procurer des défections parmi les légionnaires, et réussissaient presque constamment, car chaque jour on apprenait que plusieurs soldats avaient quitté les rangs des Romains pour passer dans ceux des Gaulois. Vocula, voulant faire cesser absolument ces rapports dont il comprenait tout le danger, se retira à Novesium, où Classicus et Tutor le suivirent et vinrent camper tout près de lui, afin de continuer les communications et de procurer de nouvelles défections. Les Gaulois, non contents de défections partielles, tentèrent enfin d'entraîner les légions en masse. Ils disaient que c'en était fait de l'empire romain, que les légionnaires cherchaient vainement à le soutenir, que la cause de Rome était à jamais perdue, qu'il ne leur restait à eux qu'une seule ressource, c'était de se rallier au nouvel empire des Gaules. « Que » pouvez-vous attendre de Vespasien ? leur disaient-ils, » rien que des châtimens très sévères ; vous avez assassiné votre général en chef ; vous avez renversé ses » images ; il sera un vengeur implacable. Vous n'avez » qu'à choisir entre la mort et l'empire des Gaules. » Ces discours, habilement répandus, produisirent la plus grande agitation parmi les légionnaires, qui se réunis-

saient en groupes menaçants. La révolte était imminente : on conseilla à Vocula de prendre la fuite ; mais, préférant s'exposer à la mort pour ramener ses troupes à leur devoir, il les réunit, leur rappela la grandeur du nom romain, les exploits admirables des légions, le courage héroïque de quelques légionnaires renfermés, à quelques milles de là, dans le camp de Vétera. Il tourna ensuite en dérision le prétendu empire des Gaules et les chefs de la révolte. « Vous monterez donc la garde devant la tente de Tutor ? leur dit-il. Un Gaulois donnera le signal du combat ! Vous serez employés comme recrues pour compléter des corps de troupes germanes ! A quoi aboutiront enfin ces criminelles bassesses ? Que ferez-vous lorsqu'on fera marcher les légions romaines contre vous ? Détestés des dieux, ajouterez-vous trahison sur trahison ? Abandonnerez-vous vos anciens amis pour les nouveaux ? Flotterez-vous incertains entre le serment que vous avez prêté autrefois et celui que vous allez prêter aujourd'hui ? »

Ce discours ayant été reçu avec une extrême froideur, Vocula, persuadé que sa mort était résolue, voulut se percer de son épée, mais ses serviteurs l'en empêchèrent et lui réservèrent la honte de périr de la main d'un siccaire envoyé par Classicus. Après sa mort, ses deux lieutenants-généraux, Hérennius Gallus et Numisius Rufus furent jetés dans les fers.

Classicus et Tutor revêtirent aussitôt les insignes du souverain pouvoir et se firent précéder de licteurs. Pour inaugurer l'exercice de leur autorité par la soumission des légionnaires demeurés fidèles à leurs drapeaux, les commandants généraux descendirent aussitôt le Rhin.

Tutor marcha successivement sur Colonia, Maguntiacum, et sur tous les petits camps de la rive gauche, dont les soldats se rangèrent sans résistance sous l'étendard des Gaules. Classicus alla rejoindre Civilis devant Vétera, et fit passer dans le camp quelques soldats romains, qui racontèrent la soumission des autres légions et la justifèrent par la nécessité, disant que les défenseurs de Vétera seraient eux-mêmes obligés de subir la même condition, s'ils ne voulaient éprouver de plus grands malheurs. Ces discours jetèrent la dissension dans le camp. Les uns demandaient une soumission immédiate, les autres voulaient se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Bientôt la famine les força à partager tous la même opinion; car, après avoir mangé les bêtes de somme, après s'être nourris des racines qui croissaient entre les pierres des retranchements, il fallut enfin se rendre ou mourir. Les soldats de Vétera, vaincus par la faim, envoyèrent une députation à Civilis; celui-ci refusa de les écouter jusqu'à ce qu'ils eussent prêté serment de fidélité à l'empire des Gaules. Ils cédèrent enfin, et, à cette condition, ayant obtenu promesse de la vie et des honneurs de la guerre, ils sortirent de la place avec leurs armes, abandonnant seulement leur butin au chef gaulois et à ses soldats.

Cette capitulation fut indignement violée. Les Germains qu'on avait donnés pour escorte aux Romains attaquèrent à cinq milles de Vétera les légionnaires; ceux-ci se défendirent avec valeur; se voyant enfin vaincus, ils se firent tuer presque tous sur le champ; plusieurs prirent la fuite; beaucoup se retirèrent dans leur camp où leurs ennemis les suivirent et mirent le feu. Ceux qui avaient échappé au combat périrent dans les flammes. Civilis,

accusé de cet acte d'atroce barbarie et d'inqualifiable mauvaise foi, vint se justifier en faisant de très vifs reproches aux Germains coupables de ce crime.

Les autres légions, après avoir prêté serment à l'empire des Gaules, devaient être transportées à Trèves; elles furent saisies d'épouvante à la nouvelle de la mort horrible des défenseurs de Vétera. Les soldats s'attendant à quelqu'affreux dénouement, les uns cachaient leur argent, les autres préparaient leurs armes, comme s'ils dussent marcher au combat; tous se regardaient comme des victimes qu'on allait conduire à la mort.

Ces soldats furent cependant transportés avec assez de fidélité; mais jamais on ne vit un spectacle plus triste. Qu'on se représente les légions romaines marchant silencieusement en longues files, portant des drapeaux sales et négligés dont on avait arraché les images des Césars, et dont la difformité apparaissait encore davantage par le contraste, à côté du brillant étendard de l'empire des Gaules, et l'on aura une faible idée d'une marche guerrière qui avait l'aspect lugubre d'une pompe funèbre. Et comme si le tableau n'avait pas été assez déchirant, les légions voyaient les Gaulois quitter leurs travaux, sortir de leurs maisons pour accourir sur leur passage et jouir d'un spectacle qu'ils n'avaient pas même imaginé. Les légionnaires, pénétrés du sentiment de leur avilissement, se disaient : « Nous ne sommes plus qu'un vil troupeau » d'esclaves. » Un corps de cavalerie Pisentine, ne pouvant supporter tant d'humiliations, méprisant les menaces et les promesses de celui qui le conduisait, retourna à Mayence, et, ayant rencontré sur sa route l'assassin de Vocula, le fit percer de traits, pensant donner ainsi

une preuve éclatante d'un sincère retour au devoir.

Civilis, dont les idées étaient plus élevées, cherchait à adoucir le sort de ces malheureux, tâchait de relever et d'honorer les légions soumises, et blâmait tout ce qui tendait à les humilier ; sage politique de conciliation, bien propre à rallier à un nouvel ordre de choses des peuplades longtemps attachées à Rome.

Civilis, occupé alors à soumettre à l'empire des Gaules toutes les provinces du nord de la Belgique, dut songer d'abord à marcher à la rencontre de Claudius Labéo, général romain, qui, suivi de troupes rassemblées tumultuairement parmi les Nerves, les Tongres et les Bataves, s'avancait vers lui ; il arrêta ce capitaine au pont de Meuse (1). Une colonne de Germains s'étant jetée à la nage et ayant pris les Romains en queue, Civilis se précipita au milieu du pont et s'écria d'une voix tonnante : « Tongres, nous ne voulons donner l'empire ni aux Bataves, ni aux Trévires ; soyons alliés, et je serai, selon » votre désir, ou votre chef, ou l'un de vos soldats. »

Les Tongres, les Bataves et les Nerves, entraînés par ces paroles, tournèrent aussitôt leurs armes contre les Romains et contraignirent Labéo à se sauver avant d'être enveloppé. Tout semblait marcher au gré des chefs du soulèvement ; chaque nouveau combat leur donnait de nouveaux soldats et détachait quelques provinces de l'empire romain.

Les provinces du sud de la Belgique aidaient de leurs vœux le vaillant Civilis ; mais elles demeuraient immobiles. Il y eut cependant chez les Lingons un pe-

(1) Maestricht.

tit mouvement, dont Julius Sabinus fut l'âme. Julius, membre d'une famille puissante du pays, se faisait gloire de descendre de César, parce que son aïeule avait eu un commerce adultérin avec le fameux proconsul. En cette qualité, se croyant des droits sur la Gaule, il souleva une partie des Lingons, se fit proclamer César, marcha contre les Séquanais, à la tête d'une bande de soldats indisciplinés et mal armés, qui fut facilement battue, et prit lâchement la fuite au milieu de la bataille. Julius vaincu se sauva dans l'une de ses maisons de campagne, y mit le feu et fit répandre le bruit de sa mort. Un serviteur fidèle, qui l'avait conduit dans le tombeau de ses pères, instruisit Eponine, son épouse, du lieu de sa retraite. Pendant neuf ans, cette femme vertueuse, sous le spécieux prétexte d'aller visiter le tombeau de ses aïeux et pleurer la mort de son époux, vint tous les jours lui prodiguer les plus douces caresses. Ils eurent deux enfants dans ce séjour. « Seule, comme la lionne au fond de sa » tanière, dit Plutarque, elle mit au monde ces chers » objets de leur amour. » Sabinus, découvert après neuf ans de retraite dans un tombeau, fut conduit à Rome, où Eponine le suivit avec ses deux enfants pour aller se jeter aux pieds de Vespasien. « Je les ai mis au » monde, dit-elle à l'empereur en les lui montrant, afin » que plus de suppliants embrassent vos genoux. » Tous les assistants fondaient en larmes. Vespasien seul demeura insensible et se contenta d'ordonner que l'on conduisit Sabinus au supplice. Eponine se releva avec dignité et s'écria d'une voix vibrante : « Accorde-moi la » même faveur, car je suis saisie d'horreur à la vue et » à la pensée de tes lois. »

Quoique la défaite de Sabinus eût ralenti le zèle des peuples amis de l'indépendance, l'agitation était universelle; chacun, s'attendant à quelque grand événement, désirait une assemblée générale où l'on pût discuter les véritables intérêts de la patrie, soit pour précipiter la révolte, comme les uns le souhaitaient, soit pour calmer les esprits, comme les autres le demandaient. Les Rèmes, grands partisans des Romains, eurent l'habileté de faire choisir leur ville pour le lieu de la réunion. Les Trévires y furent d'ardents promoteurs de la guerre. Tullius Valentinus, député de Trèves, orateur populaire, habitué à agiter les masses, fit un brillant discours, dans lequel il s'attacha à faire la peinture des maux causés par les Romains à la riche province des Gaules, et finit par déclarer que tous les hommes de cœur devaient être disposés à tous les sacrifices pour l'indépendance de leur patrie commune. Auspex, citoyen Rémois, en qui tout était calcul, se chargea de lui répondre. Il fit ce dilemme : « Si nous entreprenons la guerre, ou nous serons vain- » queurs, ou nous serons vaincus. Si nous sommes » vaincus, la prise d'armes sera évidemment un grand » malheur; il y aura beaucoup de sang répandu, et les » Romains aggraveront notre joug. Si nous sommes » vainqueurs, des divisions intestines amèneront la » guerre civile et produiront de plus grands maux que » la défaite elle-même. » Ce thème fut développé avec beaucoup de talent et détermina l'assemblée à prendre le parti de la paix. Elle combla d'éloges le zèle patriotique de Valentinus, mais elle refusa de s'associer à ses vues. Afin de rendre plus certain l'effet de la résolution adoptée, les Rèmes écrivirent, au nom de

l'assemblée, à tous les peuples soulevés pour les engager à se soumettre, promettant d'employer leur crédit auprès des Romains pour obtenir le pardon de leur levée de boucliers. Valentinus, indigné de tant de lâcheté, se pose en orateur de la guerre, parcourt le nord de la Belgique, appelant aux armes tous les peuples, dont quelques-uns, trop peu nombreux pour espérer un succès durable, répondent à son appel, se soulèvent et demandent la guerre.

Cependant Vespasien, affermi sur le trône impérial, pouvant disposer des forces de l'empire pour soumettre de nouveau les provinces rhénanes, ordonna à un corps considérable de troupes de franchir les Alpes et de se rendre à Mayence, point de départ de toutes les opérations militaires en Belgique. Tutor, chargé de garder les rives du haut Rhin et les gorges des Alpes, s'étant laissé prévenir par les légions, essaya de les arrêter en plaine, remporta d'abord un faible avantage, qui l'engagea à hasarder une affaire plus importante, et fut battu auprès de Bingium. Les Trévires, abattus par cet échec, perdirent courage et se dispersèrent; quelques-uns même, prévoyant sans doute l'issue de la guerre, se rendirent dans les villes soumises encore à l'autorité de Rome et y firent leur soumission; exemple pernicieux qu'il fallait arrêter. Tutor ordonna de saisir deux Romains et les fit égorger sous les yeux de ses troupes, afin que celles qui auraient le désir de se rendre perdissent tout espoir de pardon. Ces exécutions n'arrêtaient pas la marche des armées romaines; elles arrivèrent à Mayence sans difficulté sérieuse. Céréalis, nommé commandant général de toutes les forces de l'empire sur

les bords du Rhin, était un chef entreprenant et plein de confiance ; la fierté de ses discours inspirait de l'audace au soldat. Plus capable de mépriser les ennemis que de se précautionner contre leurs entreprises, il ne parlait que de combattre et cherchait l'occasion de terminer promptement l'affaire. Sachant que, dans les combats précédents, les Gaulois avaient déserté les enseignes romaines pour se ranger sous le drapeau des Gaules, il les renvoya en disant qu'il avait des forces suffisantes pour terminer la guerre, montrant par cet acte que la puissance romaine était toujours également redoutable, et ranimant ainsi la confiance de ceux dont la fidélité était chancelante.

Céréalis marcha aussitôt sur Trèves, la place la plus importante, nous dirons presque la capitale de l'empire des Gaules. L'orateur Valentinus, qui avait organisé la défense et fait élever autour de la ville de nouvelles fortifications, reçut de Classicus et de Civilis l'ordre bien positif de ne point accepter de bataille rangée et de se tenir sur la défensive. Il crut se conformer à cet ordre en se renfermant dans un château nommé Rigolet, situé près de la Moselle, position très forte par elle-même, à laquelle il ajouta encore de bons ouvrages. Il avait malheureusement affaire à un ennemi trop habile. Céréalis mit tant de vivacité dans l'attaque, que le poste fut bientôt emporté, et les Trévires se virent contraints de sauter de rocher en rocher pour échapper aux coups des Romains. Valentinus et ses principaux officiers furent pris par la cavalerie romaine. Envoyé à Rome, où il subit le dernier supplice, l'orateur général montra, en allant à la mort, autant de courage et de sang-froid qu'il avait fait preuve de valeur pour la défense de sa patrie.

Dès le lendemain de l'affaire de Rigolet, Trèves ouvrit ses portes au vainqueur. Les troupes en demandaient le pillage ; mais Céréalis, se souvenant que c'était une colonie romaine, le refusa, espérant aussi que la clémence dont il usait, étant connue des peuplades voisines, les déterminerait à se soumettre. Il vit en effet plusieurs peuples répondre à son appel. Les villes chancelantes, qui avaient pris part au soulèvement plutôt par entraînement que par véritable patriotisme, accoururent le féliciter de sa victoire et se soumirent entièrement.

Quelques jours après cette brillante affaire, il se passa à l'entrée du camp romain un spectacle bien émouvant. Les légionnaires qui avaient prêté serment à l'empire des Gaules, n'ayant pu supporter longtemps leur ignominie, s'étaient sauvés de Trèves pour se retirer sur les terres des Médiomatriques, alliés fidèles de Rome. A peine instruits de la victoire de Céréalis, ces légions partirent et se présentèrent aux portes du camp romain avec l'attitude du plus profond repentir. Les vieux soldats dont elles étaient composées avaient les yeux immobiles, fixés en terre, laissant s'échapper de grosses larmes ; ils n'osaient prononcer une parole ; leur contenance, leur silence seuls demandaient grâce. Plus touchés de leurs malheurs que de leur crime, les soldats fidèles sollicitèrent leur pardon auprès de Céréalis, qui se fit leur consolateur, attribua leur parjure au destin plutôt qu'à leur faute, et les admit au nombre de ses légionnaires.

Civilis lutta encore quelque temps, s'appuyant sur les Germains, qui ne purent le faire triompher. Il sentit à la fin que la Gaule était d'autant moins à lui qu'elle cessait plus d'être à elle-même. En effet, à cette époque, la

Gaule perdait ses mœurs, ses usages, ses lois, sa langue, sa religion, pour adopter les habitudes, la législation et le langage des Romains. Le rôle que joua toutefois la Gaule, devenue province de l'empire, ne manque pas d'une certaine grandeur, comme nous le verrons au chapitre suivant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

	Pages
INTRODUCTION	1
Art. I^{er}. Des principales méthodes historiques et de celle qui a été adoptée par l'auteur	4
Art. II. Des principaux monuments historiques qui concernent l'histoire de France	26
§ I. — Des grands monuments historiques qui, sans faire corps d'histoire, fournissent de riches matériaux à nos annales...	31
§ II. — Documents qui nous sont fournis par la législation. . .	32
§ III. — Documents fournis par l'histoire ecclésiastique et par l'hagiographie.....	34
§ IV. — De nos archives nationales.....	36
§ V. — De nos anciens historiens, de nos chroniqueurs et de nos mémoires.....	47
§ VI. — Histoires générales de France.....	81
§ VII. — De quelques ouvrages concernant la politique et la civilisation de la France.....	96

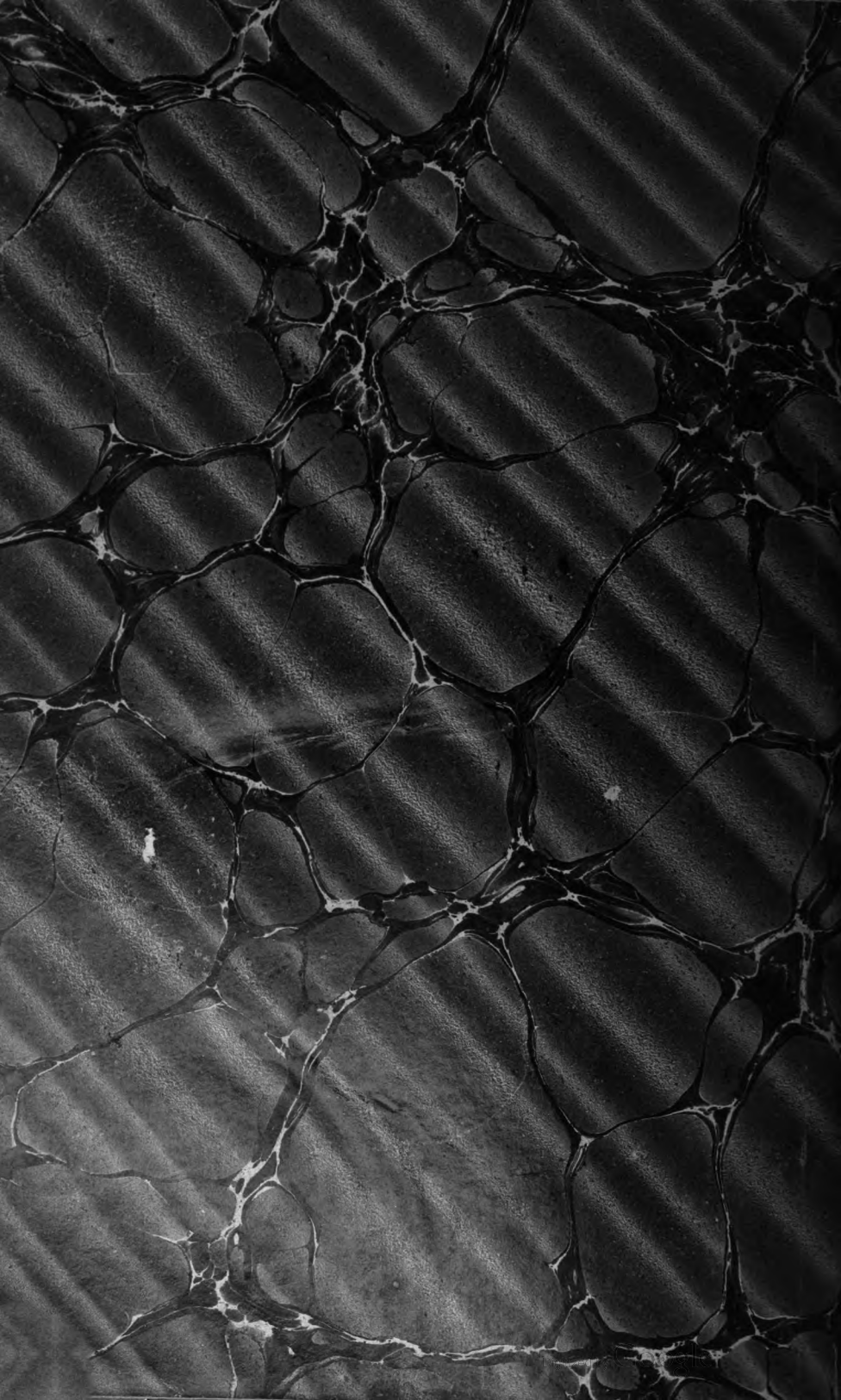
PREMIÈRE ÉPOQUE.

Histoire des Gaulois, depuis les premiers habitants de la Gaule jusqu'à l'établissement définitif des Francs sur la rive gauche du Rhin.....	109
LIVRE I^{er}. — De l'origine des différentes familles ou races, des mœurs, du caractère des Gaulois, et de leurs institutions civiles, religieuses, politiques et militaires.....	111
CHAP. I^{er}. — De l'origine, des mœurs et du caractère de la famille Ibérique établie dans les Gaules.....	113
§ I. — Aquitains.....	114
§ II. — Ligures.....	116
CHAP. II. — De Massilie ou de la famille Grecque-Phocéenne dans les Gaules.....	121
§ I. — Origine, commencement et développement de Massilie.	121
§ II. — Organisation sociale et politique des Massiliotes.....	132
§ III. — Religion des Massiliotes.....	134
§ IV. — Législation des Massiliotes.....	136
§ V. — Mœurs des Massiliotes.....	137
§ VI. — Sciences des Massiliotes.....	138
CHAP. III. — De la famille Gauloise proprement dite.....	140
§ I. — Origine de la famille gauloise.....	140
§ II. — Situation géographique des différentes tribus gauloises.	147
§ III. — Institutions religieuses des Gaulois.....	152
§ IV. — Institutions politiques des Gaulois.....	175
§ V. — Organisation sociale des Gaules.....	178
§ VI. — Institutions militaires des Gaulois.....	182
§ VII. — Mœurs, coutumes et caractère des Gaulois.....	190
§ VIII. — Commerce, industrie et richesses des Gaulois.....	196
LIVRE II. — Histoire des émigrations gauloises.....	202
CHAP. I^{er}. — Émigration en Espagne.....	203
CHAP. II. — Émigrations gauloises dans les Iles Britanniques...	206

	Pages
CHAP. III. — Émigrations gauloises en Italie.....	210
§ I. — Premières conquêtes des Gaulois en Italie, et leur éta- blissement sous le nom d'Ombres.....	211
§ II. — Deuxième conquête de l'Italie par les Gaulois. Histoire de la Gaule Cisalpine.....	216
1. Expédition et établissement de Bellovèse et de plusieurs peu- plades gauloises en Italie.....	219
2. Prise de Rome par les Gaulois.....	224
3. Depuis le sac de Rome jusqu'à l'arrivée d'Annibal en Italie.	247
4. Depuis le passage d'Annibal en Italie jusqu'à l'entière rédu- ction de la Cisalpine en province romaine.....	279
CHAP. IV. — Émigrations gauloises dans l'orient de l'Europe et en Asie.....	294
§ I. — Émigrations et établissements des Gaulois en Germanie.	295
§ II. — Histoire des émigrations gauloises en Asie.....	319
CHAP. V. — Histoire des Gaulois mercenaires qui se sont enrôlés sous les étendards des peuples étrangers.....	328
LIVRE III. — <i>Histoire de la Gaule Transalpine depuis son origine jusqu'à l'établissement définitif des Francs dans cette contrée..</i>	335
CHAP. 1 ^{er} . — Histoire de la Gaule Transalpine depuis son origine jusqu'à sa nouvelle organisation politique sous Auguste....	336
§ I. — Appel des Romains dans les Gaules. — Premier éta- blissement des Romains dans la Transalpine. — Invasion des Cimbres-Teutons.....	337
§ II. — Guerre de l'indépendance.....	370
§ III. — État de la Gaule après la conquête.....	488
CHAP. II. — De l'organisation de la Gaule en province romaine sous Auguste et sous ses successeurs, et de l'influence de l'ad- ministration romaine sur les mœurs, coutumes, institutions, etc. des Gaulois.....	497
§ I. — Division territoriale de la Gaule sous les Romains....	499
§ II. — Organisation politique, civile et judiciaire de la Gaule sous l'administration romaine.....	501
§ III. — Organisation militaire des Gaules sous les Romains....	505
§ IV. — Organisation sociale des Gaules sous les Romains..	507

	Pages
§ V. — De l'état des lettres, des sciences et des arts chez les Gaulois soumis à l'administration romaine.....	515
CHAP. III. — Histoire de la Gaule depuis son organisation en pro- vince romaine jusqu'à la soumission de Civilis.....	519

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.




BIBLIOTECA DE MONTSERRAT



13020100016625

BIBLIOTECA
DE
MONTSERRAT

Armario *VIII* 
Estante *8º*
Número *3*

